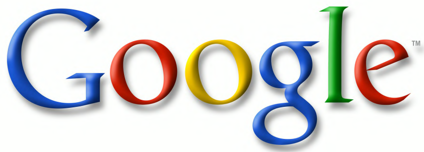
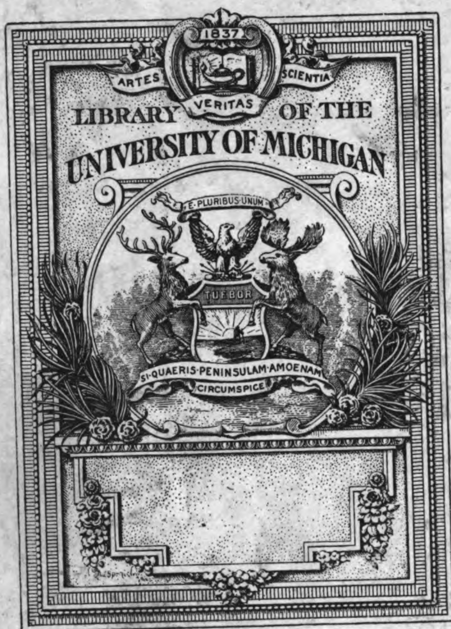



1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



Mis DE LA MAZELIÈRE

LE JAPON

HISTOIRE ET CIVILISATION

TOME III

LE JAPON DES TOKUGAWA

Avec quinze gravures hors texte et une carte



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6^e

—

1907

LE JAPON

DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE

Moines et Ascètes indiens. Essai sur les caves d'Ajantâ et les couvents bouddhistes des Indes. Ouvrage accompagné de gravures d'après des photographies. Un volume in-18. 4 francs.

Essai sur l'histoire du Japon. Ouvrage orné de dix-neuf gravures et d'une carte. Un volume in-16 *(Épuisé.)*

Quelques notes sur l'histoire de Chine. Un volume petit in-8°. (*Épuisé.*)

Essai sur l'évolution de la civilisation indienne. Tome Ier. *L'Inde ancienne — L'Inde au moyen âge.* — Tome II. *L'Inde moderne.* Deux forts volumes in-16 avec carte et gravures hors texte. . . . . 8 francs.

La Peinture allemande au dix-neuvième siècle. Ouvrage accompagné de 103 gravures hors texte. Un volume grand in-8°. Prix. . . . . 20 francs.

EN PRÉPARATION :

Le Japon. Histoire et civilisation. Tomes IV et V. *Le Japon moderne.*

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 6850.

M[is] DE LA MAZELIÈRE

LE JAPON

HISTOIRE ET CIVILISATION

TOME III

LE JAPON DES TOKUGAWA

Avec quinze gravures hors texte et une carte



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET C[ie], IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1907

Published 9 January 1907.
Privilege of copyright in the United States reserved under the Act approved March 3d 1905 by Plon-Nourrit et Cie.

LE
JAPON DES TOKUGAWA
LA MONARCHIE ABSOLUE

En résumant, au début du tome II, l'histoire du Japon entre le onzième et le dix-neuvième siècle, nous y avons distingué trois époques : le Moyen Age Féodal, la Renaissance, la Monarchie absolue. Les trois époques ont d'abord été réunies sous l'appellation de *Japon féodal*, parce qu'elles présentent des caractères communs et qu'elles marquent trois phases dans l'évolution, qui, transformant les pays anarchiques du Moyen Age, en a fait les États complexes du monde moderne. Mais d'autre part chacune de ces époques présente aussi des caractères propres qui sont bien tranchés ; il y a de plus un contraste saisissant entre la confusion des temps féodaux et le gouvernement centralisé qui se fonda au seizième siècle pour se constituer solidement au dix-septième ; c'est pourquoi, après avoir rapproché les trois époques, nous avons cru préférable de traiter dans des volumes séparés l'histoire du Moyen Age et celle de la Monarchie absolue.

Avant d'aborder l'étude détaillée des événements et des institutions qui feront l'objet du tome III, il importe d'en donner l'idée générale.

Aucune société ne peut subsister, où l'ordre n'est assuré suffisamment pour permettre la production des aliments nécessaires à la vie de ses membres; aucune société ne peut se développer si quelques périodes de paix n'y amènent un certain accroissement de la richesse. Or, les peuples qui, au début du moyen âge, conquièrent les territoires des anciennes nations civilisées étant à peine sortis de la barbarie, seule la féodalité réussit à donner aux sociétés nouvelles ce qu'il leur faut d'ordre et de paix pour ne point périr, car le régime féodal est un compromis entre les institutions complexes des États de l'antiquité et les institutions encore rudes des envahisseurs : toutes les tentatives faites au cours du moyen âge pour rétablir des gouvernements centralisés échouent plus encore à cause de la barbarie générale que par la résistance des nobles jaloux de leurs droits seigneuriaux. Cependant, malgré la confusion que produisent et la rudesse des mœurs, et les guerres féodales, c'est le moyen âge qui élabore comme en secret la constitution de l'État moderne; aussi voyons-nous brusquement s'établir au seizième siècle la monarchie absolue, qui dès le début du dix-septième trouve sa forme définitive. Il en est de même pour la civilisation, qui, formée lentement et l'on pourrait dire à l'insu de tous, dans la société troublée du moyen âge, apparaît tout à coup comme renouvelée au début du seizième siècle. Et c'est pour-

quoi si le savant, le penseur, qui suivent l'évolution des mœurs et des idées, doivent considérer la Renaissance comme l'aboutissement naturel du moyen âge, l'historien, qui s'attache surtout aux faits, doit mettre en relief le contraste des deux époques.

D'autre part l'histoire des sociétés modernes présente au plus haut point le double caractère que nous avons signalé dans l'évolution générale de l'humanité. Nous avons dit, en employant le vocabulaire spécial des sciences physiques, que dans cette évolution il se manifestait à la fois un procès de *dissolution* et un procès de *différenciation* ou d'*individualisation* : un procès de *dissolution*, qui tend à fondre toutes les civilisations particulières dans une civilisation générale ; un procès de *différenciation* qui tend à créer des nations ou même des races nouvelles, à rendre toujours plus distincts les caractères de ces nations et de ces races.

Au cours du moyen âge l'un et l'autre procès s'accomplissent simultanément, mais la confusion générale en rend les progrès lents et peu apparents. Au seizième et au dix-septième siècle, les progrès en deviennent au contraire rapides et saisissants, avec cette différence pourtant entre les deux siècles, qu'à l'époque de la Renaissance le procès de *dissolution* domine, tous les peuples sortant de leur isolement séculaire pour répandre leur activité dans le monde entier, et que sous la monarchie absolue, au contraire, le procès d'*individualisation* l'emporte : c'est au dix-septième siècle que les

grandes nations du monde moderne acquièrent la pleine conscience de leur génie et de leur force.

Toutes ces nations se sont formées entre le sixième et le onzième siècle de l'ère actuelle par l'union des peuples restés barbares et des premiers peuples civilisés. La Chine elle-même ne fait pas exception à la règle. Comme dans les autres pays, la population, les mœurs, les croyances, les institutions y sont transformées par les invasions qui se produisent entre le troisième et le huitième siècle. Tandis que la Chine des Han nous apparaît dans son esprit, sa constitution, ses usages comme un État du monde ancien comparable à Rome, à l'Inde des Mauria et des Gupta, à la Perse des Sassanides, la Chine des T'ang est un État moderne que l'on peut mettre en parallèle avec le Califat et les premiers royaumes de l'Europe médiévale. Seulement l'élément le plus civilisé, c'est-à-dire l'élément chinois, finit par s'assimiler les éléments barbares; par suite il y a continuité dans l'histoire de la Chine, sous l'empire de fortes traditions la civilisation s'y développe rapidement, mais, bientôt arrêtée par ces traditions mêmes, elle y tombe en décadence. Dans tous les autres États ce sont les éléments barbares qui deviennent prépondérants et doivent s'assimiler les éléments civilisés; les nations modernes n'y continuent donc pas à vrai dire les nations anciennes, bien qu'elles s'en inspirent; leur évolution est plus lente, mais elle produit des civilisations plus fortes et plus originales.

Au cours du moyen âge tous les peuples ne se

développent que lentement; au seizième siècle le procès de *dissolution* est si fort, l'influence de la civilisation universelle si puissante qu'ils paraissent un moment oublier leur génie propre; mais, dès le début du dix-septième, ils se ressaisissent et même avec tant d'énergie que le procès de *dissolution* semble interrompu, que le développement des civilisations particulières paraît pour un temps arrêter le développement de la civilisation générale. C'est alors qu'en pleine possession de leurs qualités particulières, et conscients de ces qualités, les peuples modernes fondent les institutions qui doivent dominer toute leur histoire, que chacun se crée comme pour soi, malgré d'inévitables influences étrangères, sa forme particulière de religion et de morale, son régime politique, sa législation, ses institutions sociales, son art et sa littérature.

Le dix-huitième et le dix-neuvième siècle connaissent sans doute des transformations au moins égales, mais ces transformations se produisent dans un sens opposé sous l'influence du procès de *dissolution* qui domine l'évolution générale de l'humanité; les institutions qui s'élaborent au cours de ces deux siècles sont dans une grande mesure des institutions communes à l'humanité entière; l'esprit qui les inspire est celui de la solidarité internationale. Les seuls institutions vraiment nationales des peuples modernes sont celles qui, lentement préparées pendant le moyen âge, reçoivent au dix-septième siècle leur forme définitive et c'est au respect que ces peuples témoignent pour

les institutions établies alors, que l'on peut évaluer leur puissance actuelle de cohésion. Assurément c'est l'esprit même de ces institutions qu'il faut considérer et non leur forme extérieure : pour avoir changé le nom et modifié le fonctionnement de son régime politique, pour avoir transformé son costume et nombre de ses usages, le Japon n'en est pas moins resté fidèle à l'esprit de son passé et l'on ne doit pas non plus confondre le culte de la tradition avec la haine des réformes; tout peuple est tenu de conformer son génie propre aux phases successives de l'évolution humaine, de renouveler sa civilisation particulière, non seulement sous l'influence de la civilisation générale, mais aussi sous l'influence des différentes civilisations particulières, de comprendre que la *dissolution* est comme la *différenciation* une règle impérieuse de la nature. Mais en se renouvelant sans cesse, un peuple doit toujours se rester fidèle à lui-même, car avec son originalité il perdrait sa raison d'être.

En effet, la loi de la sélection vaut pour les peuples comme pour les espèces animales. Ceux-là l'emportent dans la lutte pour la vie qui savent s'accommoder aux milieux les plus divers, tout en conservant le plus fidèlement leur type. Or pour les peuples modernes fondés dans les premiers siècles du moyen âge, le dix-septième siècle marque l'époque où le procès de la survivance des plus aptes s'exerce le plus rigoureusement. C'est alors que de leurs traditions et de leur caractère déjà formé par leur histoire ils tirent toutes les institutions qui font leur force au dix-neuvième siècle, époque décisive

de la lutte pour la vie entre ces peuples; ceux qui succombent dans les conflits politiques ou économiques du dix-neuvième siècle sont ceux qui dans la période précédente n'ont pas su conserver leur génie propre ou l'adapter à la civilisation générale.



Ces quelques reflexions suffiront pour faire comprendre le plan de ce volume. Il est divisé en deux parties. Dans celle qui est consacrée au seizième siècle, nous étudierons la première grande période de *dissolution*, c'est-à-dire de civilisation générale qu'ait connue le monde moderne, dans la partie consacrée au dix-septième et au dix-huitième siècle nous étudierons sa plus importante période d'*individualisation.* L'histoire de la Renaissance nous apprendra comment les rapports nouveaux créés entre les peuples, leurs guerres, leurs traités, leur expansion coloniale favorisèrent la création de la monarchie absolue; l'histoire même de la monarchie nous montrera comment, grâce à la politique exclusivement nationale des États enfin constitués, ces institutions atteignirent leur apogée au dix-septième siècle pour trahir dès le dix-huitième une rapide décadence.

LIVRE V

LA RENAISSANCE ET LA FONDATION DE LA MONARCHIE

INTRODUCTION

CARACTÈRES GÉNÉRAUX DE LA RENAISSANCE JAPONAISE

Le seizième siècle est une époque décisive dans l'histoire de l'humanité. L'évolution générale de la civilisation y produit simultanément chez tous les peuples les trois mémes transformations.

La première est la substitution de grandes monarchies à l'organisation féodale. Entre le septième et le onzième siècle les peuples modernes constitués par l'union des anciennes nations tombées en décadence et des barbares envahisseurs avaient tenté de s'assimiler les civilisations de l'antiquité, d'en reproduire les systèmes de gouvernement centralisé; ils y avaient échoué : partout dans l'anarchie, qui résulta de leur échec, s'était établie la féodalité. Du douzième au seizième siècle, ces

peuples cherchèrent à se délivrer de la féodalité, tantôt par des moyens empruntés à l'ancien régime centralisé, c'est-à-dire par la lutte de la royauté contre la noblesse, tantôt par des moyens empruntés à la féodalité elle-même, c'est-à-dire la formation de grands États féodaux grâce aux guerres continuelles et aux alliances matrimoniales. Leurs tentatives aboutirent entre le quinzième et le dix-septième siècle.

Dans le même temps où se constituaient les monarchies européennes, se fondaient en Asie les empires des Ottomans, des Safides, des Grands Mongols, les États de l'Indo-Chine actuel. La Chine est le seul pays dont l'histoire ne corresponde pas exactement avec celle des autres peuples : dès le septième siècle, la féodalité y fit place à la royauté absolue des T'ang, puis à ce qu'on pourrait appeler la royauté constitutionnelle des Sung. L'invasion des Mongols y produisit une période de confusion ; puis ce fut l'avènement des Ming, qui régnèrent jusqu'en 1643, mais on peut comparer l'œuvre de cette dynastie à celle qu'accomplirent dans les autres pays les dynasties fondées au quinzième et au seizième siècle.

La chute de la féodalité, l'établissement de monarchies centralisées amena chez tous les peuples les mêmes changements politiques, économiques et sociaux, s'entend la fondation d'un système administratif, d'une armée permanente et d'une police de métier, autant d'institutions qui préparaient un régime d'ordre et de paix : l'abaissement de la noblesse et du clergé, la formation de classes

moyennes, l'augmentation de la richesse, un developpement rapide de la propriété mobilière, qui diminua l'importance de la propriété foncière, l'accroissement de la population, une plus grande division du travail, l'extension du commerce, des progrès dans tous les arts et dans tous les métiers. Avec ce renouvellement de la civilisation matérielle, il y eut un renouvellement de la civilisation morale où nous distinguons deux grandes tendances : la Renaissance et la Réforme.

*
* *

La seconde transformation qui se produisit au seizième siècle, fut la disparition de ces habitudes séculaires qui retenaient chacun au lieu de sa naissance, qui faisaient considérer les étrangers comme des ennemis ou même des barbares; tous les peuples adoptèrent une politique d'expansion, employant à de grandes expédiditions leur énergie, qui jusqu'alors s'épuisait dans les guerres civiles. Cette expansion se manifesta de manières diverses. D'abord ce furent des conquêtes : l'expulsion des Maures, les guerres d'Italie, l'établissement de l'empire austro-espagnol, les progrès des Turcs, des Safides, des Grands Mongols. Vinrent ensuite les explorations lointaines, de prodigieuses aventures, la fondation de colonies par les Portugais et les Espagnols, plus tard par les Hollandais, les Anglais, les Français, les entreprises des corsaires barbaresques, des marchands arabes, des marins malais et chinois. Et ce fut encore l'exten-

sion du commerce, l'échange des produits du monde entier, une augmentation rapide du stock des métaux précieux. Enfin des rapports plus fréquents amenèrent une confusion entre les idées et les sentiments de peuples qui auparavant ne savaient rien les uns des autres ; et cette confusion donna une impulsion nouvelle à la philosophie, aux arts, à la littérature.

*
* *

La civilisation générale subit une troisième transformation non moins importante par l'affaiblissement des tendances communautaires qui avaient prévalu au moyen âge : le servage fut aboli ; la plupart des corporations furent dissoutes, beaucoup, il est vrai, pour se reformer au dix-septième siècle; les distinctions qui séparaient les classes tendirent à s'effacer; nombre de penseurs ne craignirent pas de s'élever contre l'autorité de l'Église et de l'État. Puis, ce mouvement d'émancipation ayant abouti à l'anarchie, partout surgirent de puissantes individualités. Les guerres du moyen âge finissant avaient formé des *hommes* au propre sens du mot, mais sans leur fournir les moyens d'exercer leurs facultés. Ces moyens, la Renaissance les leur offrit abondamment. Et c'est pourquoi aucune époque n'a produit autant de génies dans tous les genres où peut s'exercer l'activité humaine. Et c'est pourquoi aussi les œuvres artistiques et littéraires de la Renaissance nous apparaissent comme le contraire de celles du moyen âge : celles-ci nous révèlent les tendances générales d'une époque;

celles-là les efforts personnels d'esprits originaux. Il en est de même pour les événements historiques : tandis qu'au moyen âge nous voyons, malgré la confusion féodale, la lutte du Trône contre l'Autel, l'émancipation des communes, les Croisades, la Renaissance est surtout l'histoire des Borgia, de Charles V, de François Ier, d'Élisabeth et d'Akbar. L'œuvre de la civilisation s'accomplit alors non plus par des collectivités, mais par des hommes obéissant à leurs propres idées, leurs propres sentiments, leurs propres passions, jaloux de leur honneur jusqu'à la férocité, comme il convenait à des nobles du moyen âge, grisés de l'humanisme de la Renaissance jusqu'à croire l'homme égal aux dieux (1).

(1) Pour le tableau historique, cf. outre les grandes histoires et MURDOCH et YAMAGATA (T. A. S. J.) GUBBINS : *Hideyoshi and the Satsuma clan* (VIII, 1); MERIWETHER, *Life of Date Masamune* (XXI); SATOW, *Church at Yamaguchi* (VII,2); ASTON, *Hideyoshi's invasion of Corea* (VI,2); GRINNAN, *Feudal Land Tenure in Tosa* (XX), et les généalogies dans METCHNIKOFF. Pour l'expansion coloniale et les premiers rapports avec les Européens : mêmes ouvrages et H. NAGAOKA *Relations du Japon avec l'Europe,* (T. A. S. J.); SIR E. SATOW, *Intercourse between Japan and Siam in the* XVIIth *Century* (XIII, 2); J. DAVIDSON, *History of Formosa* (XXIV); JAMES, *Foreign Travels of Modern Japanese Adventurers* (VII); H. BONAR, *On Maritime Enterprise* (XV, 1); GEERTS, *Minerals of the Japanese* (III, IV, V); RATHGEN, *Japans Volkswirtschaft*; MENDEZ PINTO, Capitaine SARIS, WILL ADAMS, etc., et dans *Russo Japanese War* les articles sur *Manners and Customs of the Japanese* (VII); *Military science and arts* (VII); *Intercourse with South Western Nations*; *Intercourse with Europeans*; *European Learning*.

A. — LES CLANS ET LES HOMMES.

Le Japon du seizième siècle eut aussi sa Renaissance, et la Renaissance y présenta les mêmes caractères que dans les autres pays, s'entend la formation d'un gouvernement centralisé, des rapports suivis avec toutes les nations du monde, l'apparition de fortes individualités.

Nous allons d'abord étudier l'état intérieur du Japon, apprendre à connaître les clans et les hommes, chercher par quels moyens les uns et les autres tentèrent d'établir un gouvernement centralisé.

Au Japon, comme chez tous les peuples de l'Europe et de l'Asie, un pareil gouvernement ne put se fonder brusquement; cette synthèse fut préparée par une succession de synthèses partielles : les petites seigneuries féodales se fondirent dans de plus grandes seigneuries; celles-ci se groupèrent en confédérations qui devinrent des principautés; ces principautés se combattirent; dans leurs luttes il se constitua de véritables royaumes, qui disparurent enfin dans une monarchie.

I

Voici quels étaient vers le milieu du seizième siècle les principaux daimiats du Japon.

L'extrême nord de Hondô s'était enfin peuplé, enfin civilisé; il commençait à jouer un rôle dans l'empire. Cinq clans s'y disputaient la suprématie : les Nambu, depuis le douzième siècle établis dans le Mutsu; les Sôma, qui dataient du dixième siècle et dont la capitale était Nakamura, dans la même province; les Mogami, connus depuis 1356, qui avaient pour résidence Yamagata dans le Dewa; enfin, dans le Mutsu méridional, les Ashina et les Date.

D'origine ancienne, mais longtemps de fortune modeste, ceux-ci réussirent à fonder un royaume pendant les troubles du seizième siècle. Leur capitale était Sendai sur le Hirosegawa, que dominait superbement leur shiro en partie détruit depuis 1868. De l'Atagosan situé en face de la ville, on découvre toute la vallée, les méandres de la rivière, temples et maisons cachés dans le feuillage; à l'ouest s'élèvent de belles montagnes; à l'Est c'est la plaine, puis la mer. Date Terumune passa sa vie à guerroyer; toujours victorieux, il avait toujours des traîtres autour de lui. Le karô de Date découvre qu'un vassal trame un complot contre leur suzerain. Il marie son fils à la fille du conspirateur, l'envoie vivre chez les ennemis pour les mieux surveiller. Mais, cédant aux charmes de sa femme, le jeune homme se joint aux conjurés, puis, saisi de remords, vient tout avouer à son père. Celui-ci dénonce les rebelles et condamne son fils à se suicider.

Plus tard, Terumune tombe dans un guet-apens, il fait tenir un message à son fils Masamune; les Date mettent le siège devant le shiro où leur prince est prisonnier. « A la première flèche, crient les révol-

tés, nous ferons tomber la tête du vieillard. » Mais Terumune, du haut d'une tour : « Peu m'importe la vie, je ne tiens qu'à ma vengeance. » Aussitôt les Date donnent l'assaut, emportent le donjon, trouvent le cadavre de leur maître et lui font un trophée avec les têtes de ses ennemis massacrés (1584).

Masamune (1567-1636), qui vengea ainsi son père, était l'un de ces hommes *représentatifs* dont parle Emerson. Petit, chétif, borgne, d'humeur mélancolique et timide, il passa d'abord pour simple d'esprit; sa mère voulait même qu'il abdiquât en faveur d'un frère plus jeune. Mais de bons maîtres eurent tôt fait de le former, celui-là surtout qui vaut tous les autres réunis, le danger. Devenu chef de clan, il conquit une partie du Sendô, étendit son daimiat au Nord jusqu'à la mer, à l'Est jusqu'à Miharu, au Sud jusqu'à Shirakawa (1585-89). Toute sa vie à cheval, lui qui avait commencé petit seigneur, il finit prince d'un État puissant. Dans sa vieillesse, il ouvrit des routes, creusa des canaux, planta des forêts, construisit des châteaux. En vrai Japonais de la Renaissance, mourant il composa son ode funèbre :

Mon esprit est la lune sans nuages. Heureusement — car dans ce monde tout est sombre : je n'ai que mon esprit pour me guider dans l'autre.

On l'ensevelit dans le Zuihôden. Ce temple s'élève près du château sur la colline du Zuihôsan; une allée bordée de cèdres, un escalier monumental, des torii, un porche sculpté y donnent accès; Masamune repose dans l'*Okuno-in* aux sculptures fantas-

tiques; vingt édicules de pierre rappellent la mémoire des samurai, désignés par lui-même comme ses plus chers, qui s'ouvrirent le ventre sur son tombeau.

II

Prenons ensuite la région moyenne, cet ensemble de provinces qu'on réunit sous le nom de Kantô, quand on donne à ce mot son acception la plus large.

Le Hitachi appartenait aux Satake. Dans le Hokurokudô, s'entend sur la côte de la mer du Japon, s'étaient établis les Asakura, dont la capitale était Ichijô-gatani en Echizen, et les Uesugi, ceux-là mêmes qui au quinzième siècle possédaient le Sagami et le Musashi.

Dans l'ère Chôkiô (1487), Uesugi Sadamasa (ou Ôgigayatsu) avait déposé le kanriô Ashikaga Akisada et mis fin à la dynastie des Ashikaga de Kamakura. Depuis cette époque les Uesugi portèrent le titre de *kanriô* héréditaire du Kantô, au lieu du titre inférieur de *shitsuji*, qui leur avait été jusqu'alors attribué. Mais, repoussés par les Hôjô d'Odawara, ils durent se replier vers le nord, où ils possédèrent d'abord les trois Echi (Echizen, Echigo, Ecchû) avec le Kôzuke, puis seulement l'Echigo. Au seizième siècle ils formaient deux branches principales : celle des Uesugi propres et celle des

Nagao, qui reprirent le nom d'Uesugi après s'être emparés des possessions d'une troisième branche qu'ils exterminèrent. Le dernier des Uesugi propres adopta l'héritier des Nagao, qui, sous les noms d'Uesugi Terutora et d'Uesugi Kenshin, devint le chef du clan tout entier et le kanriô héréditaire du Kantô. Digne représentant d'une maison illustre par ses sentiments chevaleresques, son courage et son amour des lettres, Uesugi Kenshin, fut l'un des héros de la Renaissance et mériterait d'être appelé « le Bayard du Japon ».

*
* *

La côte du Pacifique reconnaissait la suprématie des Hôjô d'Odawara, maîtres du Sagami et du Musashi depuis l'expulsion des Uesugi. Ces Hôjô étaient des marchands d'Ôsaka nommés Ise, qui dans le cours du quinzième siècle firent une grosse fortune et acquirent de riches domaines; substitués aux Hôjô de Nirayama en Izu, ils devinrent les légitimes héritiers des anciens shikken et prétendirent régner comme eux sur le Kantô : d'où leur rivalité avec les Uesugi, kanriô de Kamakura. Les trois grands Hôjô : Nagauji, Ujitsuna et Ujiyasu, furent de véritables hommes d'État et de véritables hommes de guerre, les dignes héritiers de ceux dont ils avaient relevé le nom. Poussant leurs conquêtes le long du Pacifique, en 1524 ils enlevèrent Yedo à un vassal des Uesugi. Fondé en 1456 par un petit daimiô du nom d'Ôta Dôkan, Yedo (ou Edo) était devenu sous les Uesugi (1486-1524)

une forteresse redoutable; les Hôjô en firent une ville dont l'importance grandissante acheva de ruiner Kamakura.

Au nord-est de la plaine marécageuse et fertile qui forme le Musashi se dresse sur la rive nord du Yedogawa une colline abrupte qu'ombragent pittoresquement des sugi, des biwa et vers le faîte des matsu : on l'appelle *Kônodai le plateau de la grue*, le plus souvent *Mama Kônodai*. Au sommet se dressait alors un shiro maintenant détruit, qui, bâti, comme celui de Yedo, par Ôta Dôkan, tomba vers la fin du quinzième siècle au pouvoir des Satomi; c'était un rude clan qui, établi dans le Kôzuke du douzième au quinzième siècle, conquit à cette époque une grande partie du Kazusa et de l'Awa. En 1537 son chef était Yoshihiro, que les Allemands auraient appelé un *baron de proie*, un *Raubgraf*, et la colline de Mama était bien l'aire qui lui convenait, car, posté là en embuscade, il surprenait tous les convois qui se hasardaient dans la plaine, tous les bateaux qui se hasardaient sur la rivière. Pour *baron de proie* qu'il fût, Yoshihiro avait d'ailleurs le sens artistique des hommes de la Renaissance, et l'on voit encore les ruines de la tour dite *Bô Fuji* (*vue du Fuji*) qu'il fit construire pour mieux observer le paysage. Au pied de la colline il découvrait le Yedogawa à l'eau trouble, les barques aux grandes voiles qui le remontaient, poussées par la marée et le vent du large; puis c'était la plaine basse et nue du Musashi, au bord de la baie Yedo, alors un simple shiro dominant des villages de pêcheurs : Mita, Sakurada, Hirakawa, Kobinata, Koishikawa, Kanda,

Hongô, Yushima et Yanaka; dans le lointain le cirque des montagnes qui entourent le Musashi : au nord-est Tsukuba dans le Hitachi, avec ses châteaux de rochers s'élançant de massifs de cryptomerias; au nord la chaîne de Nikkô, dominée par le Nantaizan; à l'ouest les contreforts de l'Asama; au sud-ouest le Fuji et l'Ôyama. Deux fois les Hôjô emportèrent d'assaut la montagne inaccessible, en 1537 et en 1556. Cette dernière victoire mit fin à la puissance des Satomi et les Hôjô devinrent les maîtres incontestés du Musashi. Aussi, la victoire gagnée, Hôjô Ujiyasu, contemplant le superbe panorama que baignait la lumière du soir, composa-t-il cet uta :

Vainqueur selon mon cœur à Mama Kônodai, je regarde le soleil se coucher sur Katsuura.

Ces vers contiennent un jeu de mot : *Mama* peut y être pris soit comme le nom d'un village, soit dans le sens de plaisir en l'associant avec *kokoro* et *naru*, signe de l'adjectif (*Mama kokoro naru*). Hôjô Ujiyasu dit : « Je suis vainqueur dans toute la plénitude des désirs de mon cœur » (1).

Jaloux de voir des parvenus maîtres du Kantô, les Uesugi ne tardèrent pas à reprendre l'offensive. Battus en 1551, ils revinrent à la charge en 1560 : Kenshin envahit le Musashi avec 110.000 hommes et mit le siège devant Odawara; peu s'en fallut que la puissance des Hôjô d'Odawara ne disparût en un jour comme jadis celles des Hôjô de Kamakura,

(1) J. M. Dixon, *Kônodai*. (T. A. S. J. : X, I.)

mais les Takeda vinrent à leur secours, envahirent l'Echigo et forcèrent les Uesugi à battre en retraite.



Ces Takeda, les ennemis héréditaires des Uesugi, faisaient remonter leur origine au douzième siècle : fortement retranchés dans le massif du Fujiyama, ils avaient pu conserver leur fief à travers tous les bouleversements du moyen âge. A la fin du quinzième siècle ils conquirent la province de Kai (Kôshû). C'est un plateau fertile entouré de hautes montagnes : Kimpuzan, tout de granit, Komagatake, Hôôzan, Jizôdake, Kannon, Yakushi; derrière ce premier cirque s'élève la chaîne du Shiranezan que domine, enveloppé de brume, le cône du Fuji. Kôfu, la capitale du Kai et l'une des plus jolies villes de Hondô, est situé dans une charmante vallée célèbre pour ses raisins et ses mûriers : on y fabrique des tissus de soie légère appelés *kaiki*. A cinq ri se trouve dans un paysage délicieusement sauvage le sanctuaire de Mitake près des cascades du Kamezawa.

Takeda Shingen (1521-73) est l'un des grands paladins du seizième siècle et même de toute l'histoire japonaise. Maltraité dans son enfance par un père fou qui lui préférait un fils cadet, il s'empara du trône par un coup d'État (1538) ; grand forban d'abord, chef de bandes, ivrogne et coureur de filles, il se convertit tout à coup, prit le froc, jura de ne plus toucher une femme, de ne jamais manger ni viande ni poisson, mais il ne renonça pas à la

guerre. On le fit archevêque : c'était un archevêque en casque et cuirasse. Toute sa vie se passait à combattre ses voisins, surtout Uesugi Kenshin. Entre les deux hommes ce fut un duel à mort, mais un duel tout de chevalerie et de courtoisie, que les Japonais se plaisent encore à citer comme un modèle de bushidô. Une nuit Kenshin surprend ses ennemis; loin d'en profiter, il leur envoie un cartel ainsi conçu : « Je vous attaquerai à la pointe du jour. Donnez-vous la peine de me vaincre. *O kachi nasai.* »

Digne adversaire de Kenshin, Takeda Shingen rédigea en dix-sept articles le code du parfait samurai. Si les huit premiers sont des préceptes de valeur comme on en trouve dans toutes les œuvres de ce genre, les neuf autres révèlent les progrès constants que faisait le bushidô. « Un buke, y est-il dit, ne doit jamais insulter son ennemi, jamais mentir, ou s'emporter, ou commettre l'homicide fors dans une bataille; il doit toujours se montrer prudent, loyal, soucieux de ne rien dire qui puisse faire deviner un plan stratégique. Honte au bushi qui parle en public de manger, de boire, de vendre ou d'acheter! Honte au bushi qui reste oisif, même dans la société de ses parents et de ses intimes! »

Et la lutte des deux clans est aussi célèbre parce que les attaques désordonnées des chevaliers firent alors place à de savantes opérations militaires conduites par des maîtres, exécutées par des soldats de métier : avec le temps les bandes féodales étaient devenues des armées. Shingen et Kenshin jouaient

à la guerre comme ils jouaient aux échecs. Malgré leur bravoure ils ne se risquaient plus follement dans la mêlée, surveillant la bataille du haut d'une colline et donnant leurs ordres avec un bâton blanc, le *sai*. Takeda Shingen fonda même une science ésotérique de la stratégie et de la tactique qui du nom de son fief de Kôshû est appelée *Kôshûriû*. Il avait eu pour professeur, il avait encore comme conseiller Yamamoto Kansuke, un ancien maître d'armes qui conduisait une campagne comme un duel avec des feintes, des préparations, des alternatives d'immobilité voulue et de brusques attaques. Ce Yamamoto est l'un des types les plus curieux de cette époque extraordinaire : borgne, boiteux, très laid, d'un caractère froid et prudent, il mena la vie d'un aventurier et d'un spadassin, sans prétendre y trouver aucun profit et même en y gagnant un renom d'honnêteté. Après avoir servi neuf ans sous Imagawa Yoshimoto, il le quitta pour un mot offensant et passa au service de Takeda Shingen, qui voulait étudier sous la direction d'un si grand maître les *Songo*, les fameux traités chinois de l'art de la guerre composés par Sun Wu *(Son Bu)* ou Sun Tze (*Son shi*), un général du royaume de Wu *(Go)* au sixième siècle avant Jésus-Christ, et Wu K'i *(Go ki)* ou Wu Tse *(Go shi)*, un capitaine au service de T'su *(So)* dans le quatrième siècle avant Jésus-Christ. Au cours de la période Tembun (1532-54), Shingen, après avoir pris neuf châteaux dans le Shinano, vint se heurter au shiro de Murakami Yoshikiyo ; attaqué sur sa ligne de retraite par Uesugi Kenshin (novembre 1553) il allait périr avec

toute son armée quand Yamamoto le sauva par un fameux mouvement tournant, qui depuis a servi de modèle à tous les stratèges japonais. Après ce succès, Yamamoto se fit bonze et prit le nom de Dôki ; comme son maître, il n'en continua pas moins de faire la guerre et fut tué en 1561. Les préceptes de Yamamoto furent codifiés par son élève Obata Kanbei dans le *Kôyô Gunkan*. Les élèves d'Obata, Hôjô Ujinaga et Yamaga Sokô fondèrent les deux grandes écoles de stratégie japonaise. Les ordres de bataille les plus usuels était le *Giorin* (écailles de poisson), le *Kakuyoku* (ailes de grue), l'*Engetsu* (croissant), le *Gankô* (vol d'oies sauvages), le *Chôda* (long ser- serpent). Le *Giorin* était une formation par échelons ; les deux dispositions suivantes préparaient des mouvements tournants ; les deux derniers ordres étaient des marches par files.

La première grande guerre des Takeda et des Uesugi dura de 1553 à 1564 : en 1557 elle fut interrompue par une trêve qui permit à Uesugi Terutora de rétablir sur le trône le shôgun Yoshiteru dépossédé par ses vassaux.

La guerre reprit en 1560, au moment où les Uesugi avaient enfermé les Hôjô dans Odawara.

Les quatre batailles de Kawanakajima forment les épisodes héroïques de ces guerres. C'est dans celle de 1553 que Yamamoto réussit son célèbre mouvement tournant, dans celle de 1561 qu'il fut tué. Les peintres aiment à nous représenter Takeda Shingen le sabre au fourreau, assis et parant avec un éventail de fer les coups de sabre que lui porte Uesugi monté sur un cheval fougueux : Takeda fut

blessé à l'épaule, mais l'arrivée de ses amis força Uesugi à se retirer. Il fut alors décidé de remettre le sort des armes à un combat singulier : chaque clan se choisit un champion; celui des Takeda fut vaincu et Shingen restitua ses conquêtes (1564) ; ce traité fut suivi d'une paix de douze ans.

III

En se dirigeant vers l'ouest on trouvait les Imagawa, l'un des clans les plus puissants et les plus ambitieux : maîtres du Tôtômi et du Suruga, ils avaient leur capitale à Fuchû.

Une partie du Mikawa qui forme la côte sud-orientale de la baie d'Owari appartenait aux Tokugawa, une branche cadette des Minamoto-Nitta, établie dans le Kôzuke jusqu'au quatorzième siècle sous le nom de Matsudaira. Son chef était alors Tokugawa Ieyasu, un jeune homme de dix-huit ans, prudent et ferme, d'une ambition sans limites, comme il convenait au représentant des Minamoto.

Au fond du golfe, quatre districts de l'Owari étaient tombés au pouvoir des Oda, un petit clan qu'on a voulu rattacher aux Taira : au quinzième siècle ils avaient leur fief dans le massif de Nikkô; les guerres des Hôjô, des Takeda et des Uesugi les avaient rejetés vers le midi, où leur chef Nobuhide s'était emparé de Kiyosu. Nobuhide mourut en

1549; son fils Nobunaga, jeune encore, était l'un des aventuriers les plus habiles et les plus audacieux du Japon.

La presqu'île d'Ise était restée aux mains des Kitabatake depuis 1334. Autour de Kiôto la guerre avait ruiné tous les clans, seuls les Hosokawa se maintenaient encore, mais épuisés; l'Ômi appartenait aux Sasaki connus dès le douzième siècle et le Settsu aux Miyoshi, alors maîtres de Kiôto. Les Hatakeyama tenaient le Kii et les Tsutsui le Yamato, les Matsunaga le Yamashiro, les Yamana le Tajima et l'Inaba, les Amako l'Izumo.

* * *

Le long du Saniôdô, c'étaient les Urakami dans le Harima, les Ukida dans le Bizen et les Ôuchi. Ceux-ci, qui s'attribuaient une origine coréenne, avaient reçu de Yoritomo le gouvernement du Suwô ; au quatorzième siècle, ils y avaient joint le Nagato (Chôshû) et l'Iwami, puis le Buzen et la plus grande partie du Chikuzen dans Kiushû, mais leur chef Yoshitaka fut assez maladroit pour mécontenter ses plus puissants vassaux; sous la conduite de Sue Harukata ils l'assaillirent brusquement dans Yamaguchi, sa capitale, et le contraignirent à s'enfuir, puis à se suicider; ses deux fils furent assassinés (1551). Les conspirateurs donnèrent le trône à Yoshinaga, un Ôtomo du Bungo, qui prit le nom d'Ôuchi. Mais en 1554 éclata une nouvelle révolte et l'on vit apparaître les Môri.

Ces Môri, qui descendaient d'Ôe Hiromoto, le

fameux conseiller de Yoritomo, s'étaient établis dès le seizième siècle dans la province d'Aki, mais ils ne poussèrent au premier rang que vers le milieu du seizième siècle sous leur illustre chef Motonari. Le père de Motonari, d'une branche cadette, ne possédait que 1,000 hectares; fils puîné, Motonari fut adopté par un samurai qui en avait 24; mais la mort de son frère et de ses cousins lui donnèrent en 1523 la direction du clan de Môri. Les possessions du clan étaient trop petites pour son ambition. Allié, presque vassal d'Ôuchi Yoshitaka, il se déclara résolu de le venger; en 1553, il obtint du mikado un décret qui reléguait les meurtriers parmi les *chôteki*, les rebelles excommuniés. Après deux ans d'hostilités sans résultats, Motonari attira ses ennemis dans cette délicieuse île de Miyajima, où Kiyomori aurait arrêté le soleil (1555). Il les surprit la nuit et les massacra. L'année suivante, il entrait en triomphateur à Yamaguchi. Poursuivant ses succès, il ajouta aux trois provinces déjà conquises (Nagato, Suwô, Aki) l'Iwami, l'Izumo, l'Inaba, le Hôki, le Mimasaka, le Bingo, le Bicchû et le Bizen. En 1563 il partagea le gouvernement de ses États entre ses deux fils Motoharu et Takakage, tout en se réservant la direction générale des affaires. Il mourut en 1571, laissant le trône à son petit-fils Terumoto, sous la régence de ses oncles. Des onze provinces conquises par Motonari, celui-ci en perdit trois (1582) et ses fils ne purent en conserver que deux, mais le clan de Môri, plus connu sous le nom de clan de Chôshû, resta l'un des plus influents du Japon.

IV

A Kiushû trois clans l'emportaient sur tous les autres : les Riuzôji du Hizen, dont le chef était Masaie; les Ôtomo du Bungo, conduits par Yoshishige, et les Shimazu du Satsuma sous Yoshihisa.

Ichihôshi ou Yoshinao, le fondateur des Ôtomo, était un fils naturel de Yoritomo, qui en 1193 lui avait donné le gouvernement du Bungo et du Buzen avec le titre de *sakon shôgen*. Un de ses descendants, Sadamune, recueillit Ashikaga Takauji et recruta l'armée qui écrasa le parti Sud à la bataille du Minatogawa : les shôgun du Muromachi surent se montrer reconnaissants; à ses deux provinces de Bungo et de Buzen, Chikao, petit-fils de Sadamune, put ajouter le Chikuzen et le Chikugo (avec le titre de *Tsukushi no tandai*.) Mais au quinzième siècle Kiushû tomba dans l'anarchie comme Hondô, et les Ôtomo furent comme les Ashikaga incapables de contenir leurs vassaux. Vers le milieu du seizième siècle le clan reprit l'offensive sous Gikan; séduit pourtant par une belle concubine, il voulut dépouiller son fils Yoshishige pour laisser le trône à l'enfant qu'elle lui avait donné : en 1550, Yoshishige fit assassiner son père par deux de ses kerai, massacrer son demi-frère et sa belle-mère. Chef du clan, il repoussa les invasions de Môri Motonari, qui revendiquait les possessions des Ôuchi dans le Chikuzen

et le défit dans trois grandes batailles; il écrasa les Riuzôji du Hizen et reconquit toutes les anciennes possessions de sa maison. Sa capitale était Fumai, aujourd'hui Ôita, qui possède un très bon port sur la mer Intérieure au nord du Bungo Nada. La ville est agréablement située dans une plaine ombragée de beaux arbres, que dominent de nobles montagnes; toute la côte jusqu'à Beppu est formée par de hautes falaises qui disparaissent sous la verdure; aux jours de tempête la mer se brise à leur pied, couvrant les feuilles d'écume.

Au Sud les Ôtomo se heurtèrent aux Shimazu. Ceux-ci descendaient aussi d'un fils naturel de Yoritomo qui en 1193 reçut le gouvernement du Satsuma : la capitale des Shimazu fut d'abord Shutsu-eizan, plus tard Kagoshima, pittoresquement situé sur la rive occidentale d'un golfe étroit et profond, en face de l'île volcanique de Sakurajima. Ce clan, qui devint par la suite le plus grand et le plus fier du Japon, ne joua pas de rôle historique avant le milieu du seizième siècle, mais ses progrès furent dès lors rapides. En 1552 son chef Takahisa mit fin aux discordes civiles qui désolaient Satsuma; en 1556 il s'empara de l'Ôsumi et commença de combattre le clan Itô établi dans le Hiûga depuis Yoritomo; nommé *Mutsu no kami* en 1564, il mourut en 1571. Son fils Yoshihisa mit sept ans à conquérir le territoire des Itô; ceux-ci appelèrent les Ôtomo à leur secours, mais dans la bataille du Mimi-gawa (1578), Yoshihisa écrasa l'armée des alliés forte de plus de 70,000 hommes et s'empara du Hiûga. Cinq nouvelles années de guerre dépouillèrent les

Riuzôji du Higo; leur chef fut tué à la bataille livrée dans la presqu'île de Shimabara en Hizen (1584). Deux nouvelles campagnes (1585-6) mirent le Bungo à la merci de Satsuma.

*
* *

Shikoku appartenait aux Chôsokabe. Cette maison, qui faisait remonter son origine à l'empereur chinois Shi Hwang Ti (*Shi kô tei*) apparaît dès les temps les plus reculés dans l'histoire de Tosa; elle résida d'abord à Sogabe, puis dans le shiro d'Ôko à Nagaokagôri. C'était l'une des sept maisons de *shugokokushi* qui tenaient le pays sous le contrôle d'ailleurs éphémère d'un *kokushi;* ce dernier appartenait à la famille d'Ichijô, des kuge ou des *monbatsu* comme on appelait dans le Tosa les kuge établis à Shikoku. Au début du seizième siècle, Chôsokabe Motochika, le vingt-unième chef du clan, l'un des rudes guerriers et des bons administrateurs de la Renaissance, expulsa les Ichijô et soumit toute l'île de Shikoku. A la fin du seizième siècle on le réduisit à Tosa et son fils Morichika perdit Tosa même, au début du dix-septième siècle.

V

Ainsi, dans la première moitié du seizième siècle, la carte du Japon n'avait pas seulement

changé, elle s'était simplifiée. L'on y trouvait quelques centaines et non plus comme au moyen âge des milliers de daimiô ; la plupart de ces daimiô, encore qu'en droit ils relevâssent du shôgun, dépendaient de fait des vingt ou trente clans principaux et ces clans eux-mêmes se groupaient autour de quelques maisons : Hôjô, Uesugi, Takeda, Miyoshi, Môri, Ôtomo, Shimazu, Chôsokabe. De même en France la confusion féodale disparaît au quinzième siècle ; en dehors du domaine royal, il n'y a plus que quelques grandes principautés : Bourgogne, Provence, Bretagne, Lorraine, Anjou, Bourbonnais, Auvergne, Béarn. Dans l'un et l'autre pays la formation ou l'extension de ces grands fiefs marque un premier effort vers l'unification.

Dans le Japon du seizième siècle la féodalité apparaît si bien comme condamnée que les grands daimiô ne se flattent plus de maintenir leur indépendance, il s'agit pour eux d'être tout ou rien, de fonder le gouvernement centralisé ou de disparaître. Tous s'efforcent de conquérir Kiôto pour régner au nom du mikado ou du shôgun. C'est même une tentative prématurée du clan Imagawa qui amène une guerre générale et précipite les événements décisifs d'où sortira le gouvernement absolu.

Le clan des Imagawa est l'un des plus puissants, et cependant il vient se briser contre un clan beaucoup plus faible, celui des Oda de Kiyosu, qui lui barre la route de Kiôto. C'est qu'au moyen âge féodal a déjà succédé l'époque de la Renaissance ; peu importe maintenant l'étendue des possessions,

puisque les vassaux ne sont plus fidèles, et peu importent les vieux noms, puisque les traditions sont oubliées. Ce qu'il faut, ce sont des hommes. Or Nobunaga est un homme comme aussi son général Hideyoshi, un fils de paysan, et son allié Tokugawa Ieyasu. Également ambitieux, ces trois grands aventuriers ont l'habileté de s'unir, Hideyoshi et Ieyasu s'effacent devant Nobunaga; l'avenir les en récompensera.

Les Japonais leur prêtent trois *haikai*, qui, pour avoir été fabriqués après coup, n'en peignent pas moins exactement les caractères des héros de la Renaissance japonaise.

La question posée aurait été celle-ci : Que faut-il faire quand l'uguisu refuse de chanter?

Nobunaga aurait répondu : « Lui tordre le cou. »

Hideyoshi : « Le forcer à chanter. »

Ieyasu : « Attendre qu'il chante. »

Nobunaga voulut tordre le cou de l'uguisu, il réussit le premier, mais périt misérablement.

Hideyoshi sut forcer l'uguisu à chanter, il prit la place laissée vacante par la disparition de Nobunaga et la conserva jusqu'à sa mort, mais ni sa maison ni son système de gouvernement ne lui survécurent.

Ieyasu, plus patient, attendit que l'uguisu consentît à chanter. Nobunaga et Hideyoshi ayant fait le plus rude de la besogne, il en profita comme il profita aussi de leur expérience. Sa dynastie régna pendant près de trois siècles, sa capitale est devenue la capitale de l'empire, et des institutions qu'il fonda beaucoup subsistent encore.

Chacun de ces grands hommes représente d'ailleurs une tendance particulière de la Renaissance : Nobunaga la Réforme et la haine de l'Église, Hideyoshi l'émancipation du peuple, Ieyasu le gouvernement centralisé ; c'est donc en racontant leurs règnes qu'il conviendra d'étudier ces tendances.

B. — L'EXPANSION COLONIALE.

LES RAPPORTS AVEC LES ASIATIQUES ET LES EUROPÉENS.

Le mouvement d'expansion n'était pas moins fort au Japon que le mouvement de centralisation. Dans l'anarchie générale, les habitants des côtes se faisaient corsaires comme les habitants des campagnes se faisaient brigands et, comme les brigands devenaient soldats, souvent officiers, généraux ou princes, les corsaires devenaient des marchands, de grands aventuriers, des chefs d'escadre ou même des *conquistadores*. Il existe chez le peuple japonais un curieux mélange de violence et de douceur, d'indiscipline et de docilité. Les troubles du seizième siècle avaient détruit les qualités aimables, poussé la violence jusqu'à la férocité ; chez ces malheureux, qui mouraient de faim dans l'anarchie du moyen âge, les gros gains du commerce maritime avaient éveillé cette terrible cupidité que l'on retrouve à la même époque chez les Portugais et les Espagnols, plus tard chez les Hollandais, et qui a fait naître la légende du *Vaisseau fantôme*, plus exactement du *Hollandais volant*.

I

Ce fut d'abord la Chine qui attira brigands et commerçants; la paix dont elle avait joui sous les Ming la faisait regarder par les Asiatiques comme le pays riche entre tous.

Dès le début du seizième siècle une forte colonie de marchands-soldats japonais s'établit dans le Che Kiang (*Sek kô.*) Mandarins et favoris impériaux commencèrent de les rançonner, surtout un eunuque de Ning Po (*Nin po*) que le gouvernement avait chargé de les surveiller. Les Japonais protestèrent et lui envoyèrent une ambassade; l'eunuque insulta les messagers; aussitôt les Japonais de brûler la ville et de massacrer les habitants (1523). Mais la paix fut bientôt rétablie; en 1539, des centaines de jonques japonaises abordaient dans les ports du Che Kiang. Les fonctionnaires recommencèrent alors de pressurer les Japonais tandis que les commerçants chinois se refusaient à payer les sommes dues pour les marchandises livrées. Dès lors les Japonais trouvèrent plus simple de se faire pirates; ils pillaient les jonques, les grandes villes elles-mêmes; ils s'emparèrent de Ch'a Pu, ils s'emparèrent de Ning Po. Dans cette ville deux équipages se prirent de querelle et combattirent pendant plusieurs jours, ils mirent le feu à la ville, qui s'abîma dans les flammes.

Enhardis par leurs succès, en 1552, les Japonais s'établirent dans le Che Kiang, puis ayant écrasé l'armée chinoise à Chin kiang fu, ils remontèrent le Yang Tse et mirent le siège devant Nan king, qui dut payer une rançon. Arrêtés par une attaque des Miaotse, les Japonais se rejetèrent sur le Fu Kien (*Fuku ken*), d'où ils auraient été chassés en 1563 par les généraux Yu Ta Yeo et Tsi Ki Kwang. Dès lors ils prirent à leur service tous les pirates du Pacifique : maîtres de la mer, ils fondaient brusquement sur une ville de la côte : sans essayer de résister, les Chinois se réfugiaient dans des camps fortifiés construits pour cet usage, y entassaient ce qu'ils pouvaient sauver de leurs richesses. Tout le reste tombait aux mains des Japonais. Quiconque ne parvenait pas à s'échapper était massacré, les femmes étaient violées, les jeunes filles et les enfants vendus comme esclaves. Dans certaines provinces les gouverneurs, se conduisant en vrais philosophes chinois, défendirent aux habitants de bâtir des maisons le long des côtes (1).

*
* *

Des Japonais de Kiushû s'étaient établis en Corée, dans les Riûkiû, à Formose, dans les Philippines, dans l'Annam, au Siam (*Shamuro*); en 1540, une bande de pirates tenta la conquête de Luçon (*Ruzon*) mais n'y put réussir. D'autres Japonais avaient

(1) Gutlzaff, *Geschichte des Chinesischen Reichs.* — Douglas, *China.* — Mayers, *Manual*, art *Tsi Ki Kwang.*

poussé jusque dans l'Inde; un certain Riosei du Yamato, plus connu sous le nom d'Anjiro, s'établit en 1549 à Goa, qui appartenait aux Portugais depuis 1510. A son retour il aurait enseigné au Japon le procédé européen de la tannerie, et d'autres aventuriers plus hardis encore auraient visité l'Asie Antérieure; un certain Tafuse Gensuke serait même allé en Europe; en 1538 il en aurait rapporté au Japon les premières armes à feu connues sous le nom d'*armes de Tafuse*.

Ces faits sont de la plus grande importance; ils prouvent que le mouvement d'aventures et d'expansion coloniale s'est produit simultanément en Asie et en Europe; ils prouvent aussi que les Japonais ne sont pas ces insulaires civilisés de force qu'on s'est plu à nous peindre, mais que toujours, quand ils l'ont pu, ils sont sortis de leurs îles, pressés d'apprendre, comme aussi de gagner de l'argent et de se faire un empire.

II

Dans leurs courses à travers les mers, les Japonais rencontrèrent bientôt les Européens dont jusqu'alors ils ignoraient l'existence. Grisés par les souvenirs des Croisades, les récits des grands voyageurs du moyen âge : Marco Polo (1271-95), Oderic de Pordenone, († 1331), etc., les peuples de la Méditerranée ne rêvaient qu'expéditions maritimes et

lointaines conquêtes. C'est en 1486 que les Portugais atteignirent le cap de Bonne-Espérance; en 1498, ils abordaient dans l'Inde. En espérant gagner l'Inde par l'Ouest, Christophe Colomb découvrit l'Amérique en 1492; des Portugais qui se dirigeaient vers l'Asie furent jetés par la tempête sur les côtes du Brésil en 1500. Les vice-rois portugais de l'Inde étendirent leurs conquêtes à l'est jusqu'à Malacca (1511), à l'ouest jusqu'à Ormuz. Magellan (Magalhäes) fit le premier voyage de circumnavigation en 1520-21. Les Espagnols s'établirent aux Philippines en 1569; la réunion du Portugal à l'Espagne (1580-1640) lui donna pour soixante ans toutes les colonies portugaises. En 1596 les Hollandais doublèrent le Cap et atteignirent Sumatra; leur première Compagnie des Indes date de 1602, la première compagnie anglaise de 1600.

*
* *

Dès 1530 (troisième année de Kôroku), des bateaux marchands portugais auraient abordé à Kokubu dans le Bungo : ce serait la vue de leurs arquebuses qui aurait suggéré à Tafuse Gensuke l'idée de se rendre en Portugal pour apprendre à fabriquer des armes à feu. En 1541 quelques Portugais arrivèrent à Jingûji ura (ou Jingu no ura) dans la province de Bungo à bord d'une jonque chinoise. En 1542 d'autres Portugais vinrent à Tanegashima, c'était également sur une jonque chinoise : ils s'appelaient, semble-t-il, Fernand

Mendez Pinto, Christopho Borrello et Diego Zeimoto, et non, comme on l'a prétendu, Antonio Peixota, Antonio da Motta et Franscisco Zeimoto. En 1543 (douzième année de Tenbun), un vaisseau portugais fut jeté par la tempête sur la côte de Tanegashima au sud de Kiushû : le gouverneur acheta aux marins deux arquebuses et chargea Shinokawa Koshiro, l'un de ses samurai, d'étudier la manière de fabriquer de la poudre. D'autres bateaux portugais mouillèrent à Tanegashima l'année suivante. Toutes ces dates sont d'ailleurs controversées et l'on ne peut s'appuyer ni sur les témoignages japonais, ni sur les témoignages européens.

Pareille incertitude surprend d'abord, mais la découverte du Japon par les Portugais ne ressemble en rien à celle de l'Amérique par Christophe Colomb. Depuis trente ans les Portugais naviguaient dans les mers de l'Extrême Orient, partout ils y rencontraient des Japonais sur le Continent et dans les îles; comme d'une part ils connaissaient Formose et les Riûkiû, où des Japonais s'étaient établis au milieu d'indigènes qui leur ressemblaient, comme d'autre part le Japon était morcelé en petits daimiats indépendants, les aventuriers qui abordèrent à Tanegashima n'eurent pas le sentiment qu'ils découvraient un nouvel empire; par suite ils ne se préoccupèrent pas de faire part de leur découverte. Pour les Japonais, qui avaient trouvé des Européens sur toutes les côtes de l'Asie et qui les confondaient avec les Asiatiques sous le nom de *Nanban*, barbares du Sud, de *Seinanban*,

barbares du Sud-Ouest ou même de *Tai-Ming*, Grand Ming ou Chinois, ils ne s'intéressaient nullement aux visites des Portugais. Le fait qui les frappa et qu'ils mentionnent comme capital dans leurs chroniques est l'introduction des armes à feu.

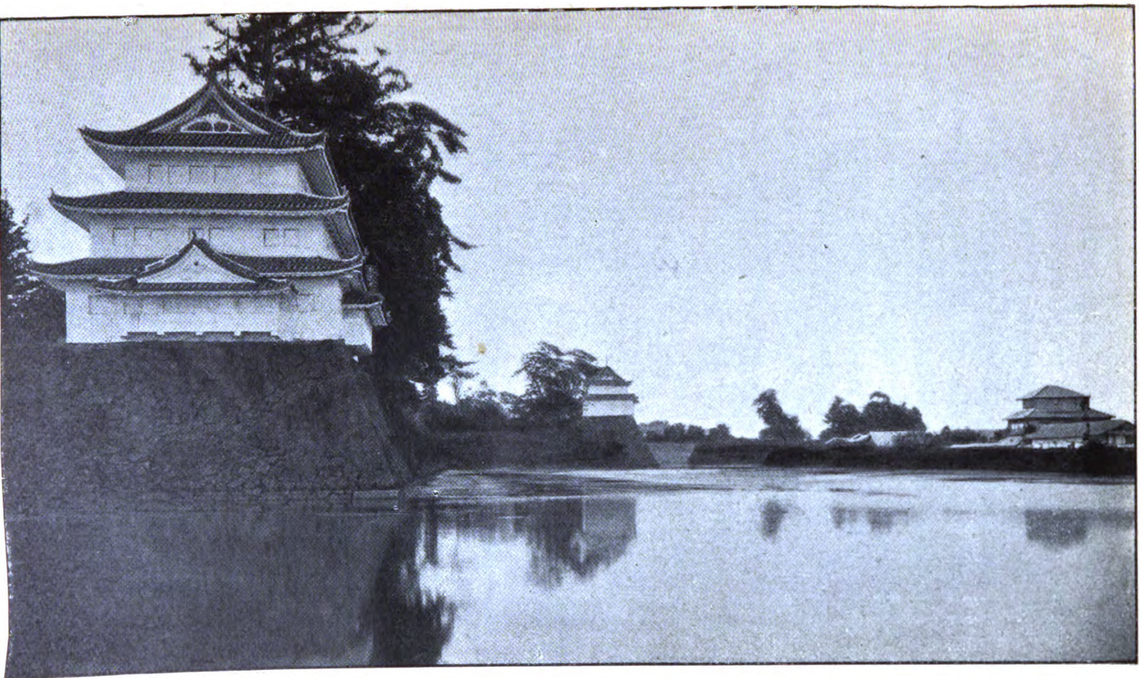
*
* *

A en croire le récit de Mendez Pinto, quand les paysans de Tanegashima virent son camarade Zeimoto tuer des oiseaux avec une arquebuse, ils le prirent pour un sorcier. Le daimiô, le *Nautaquin*, fut prévenu en toute hâte; devant lui Zeimoto abattit en trois coups deux pigeons et une pie; alors Nautaquin de le prendre en croupe et de rentrer dans la ville où se pressait la foule; quatre «huissiers» le précédaient, munis de bâtons à pommeau de fer, qui criaient: « Sachez vous tous que le Nautaquin, prince de l'île de Tanixumaa et seigneur de vos têtes, enjoint et commande expressément que toutes personnes, quelles qu'elles soient, qui habitent le pays qui est situé entre les deux mers, fassent honneur à ce Chenchicogim venu de l'autre bout du monde, car pour le présent et pour l'avenir, il fait de lui son parent au même titre que les *Jacherons* qui siègent autour de sa personne, et quiconque n'obéira pas de bonne grâce, aura la tête tranchée. »

Les Japonais connaissaient cependant l'usage des armes à feu depuis l'invasion des Mongols au treizième siècle : ceux-ci possédaient peut-être des arquebuses et sûrement des mortiers. Mais les daimiô ne se préoccupèrent pas alors de se procurer les

uns ou les autres : quel usage en auraient-ils fait dans la confusion des batailles féodales, où chaque samurai cherchait soit un ennemi particulier, soit un célèbre rival pour le provoquer en duel? Les grands nobles ne voulaient combattre qu'à cheval; aucun d'eux n'aurait souffert que le sort d'un combat dépendît de roturiers armés d'arquebuses. Il n'en était plus de même au seizième siècle. Les guerres incessantes ayant décimé les samurai, les daimiô avaient dû enrôler leurs serfs; avec le temps ces vilains étaient devenus des soldats de métier commandés par des officiers de métier, dont beaucoup, comme Hideyoshi, étaient eux-mêmes des fils de paysans. Dès lors aux mêlées féodales avaient succédé des campagnes en règle et des batailles rangées; Takeda Shingen et ses émules écrivaient des traités sur l'art de la guerre; pour remporter la victoire, ils comptaient sur leurs piquiers et leurs archers, s'entend sur leurs serfs enrégimentés.

Au seizième siècle les armes à feu furent donc les bienvenues. Moins de quatre ans après l'arrivée de Mendez Pinto, l'on avait fabriqué trente mille arquebuses à Kiushû et plus de trois cent mille dans l'archipel. En rendant leurs troupes plus redoutables, les seigneurs féodaux pensaient assurer leur indépendance; mais les armes à feu, c'était l'art de la guerre de nouveau transformé, comme aussi ses dangers rendus les mêmes pour tous : casque et cuirasse devenaient inutiles et le courage et le talent à manier l'épée. Les moyens d'attaque étant changés, les moyens de défense changèrent



SHIRO DE NAGOYA

(XVIIe SIÈCLE)

aussi : autour des shiro l'on creusa ces larges fossés, on éleva ces grands murs de pierres non cimentées, ces bastions couronnés de tours qui, pour s'inspirer de modèles européens, n'en forment pas moins l'un des aspects typiques du vieux Japon; malheureusement peu de ces shiro ont été épargnés par la Révolution : c'est ailleurs que nous décrirons le Nijô de Kiôto, les châteaux forts d'Ôsaka et de Nagoya. Toutes les fortifications féodales devaient tomber devant les canons de Hideyoshi et d'Ieyasu ou sauter avec leurs mines. L'introduction des armes à feu acheva la ruine de la féodalité.

III

Cette transformation de la guerre précéda seulement de peu d'années la transformation complète du Japon. D'autres Portugais suivirent Mendez Pinto. En 1567, les étrangers s'établirent à Nagasaki qui devint une grande ville. Le Japon était enfin ouvert au commerce de l'Asie et de l'Europe : le marin apprit l'art de construire de grands bateaux, de les diriger par la boussole, dont les Chinois connaissaient mal la théorie, les marchands se procurèrent les étoffes de l'Europe, de la Chine et des Indes, les épices et les fruits des tropiques, le tabac, dont l'usage se répandit rapidement. En échange, les Européens emportaient les métaux précieux, l'or surtout, qu'ils trouvaient à bas prix.

Déjà Marco Polo écrivait des Japonais :

« Et si vous dy qu'ils ont tant d'or que c'est sans fin car ils le treuvent en leurs isles. Ils sont pou de marchans qui la voisent, parce que c'est si loing de la terre ferme. Si qui pour ceste raison leur habonde l'or oultre mesure. »

En effet les mines du Japon étaient alors riches, le bas prix de la main-d'œuvre en facilitait l'exploitation; de plus, dans ce pays sans rapports avec le monde, où l'on n'employait que la monnaie de cuivre, le stock des métaux précieux, s'était accumulé depuis des siècles, celui de l'or surtout, dont la valeur ne dépassait pas six fois celle de l'argent. Aussi certains auteurs ont-ils prétendu que de 1550 à 1639 les Portugais auraient exporté 59 millions et demi de livres de métaux précieux, et les Hollandais, au dix-septième siècle, 15,482,250 livres d'or et 28 millions de livres d'argent. En tout, l'exportation des métaux précieux aurait été en cent cinquante ans de 103 millions de livres sterling (2.575 millions). Ces chiffres ne peuvent souffrir l'examen. L'exportation annuelle de l'argent, au temps des Hollandais, ne dépassa jamais de 3 à 4 millions de taels; vers 1640 elle n'atteignait 1,400,000 taels qu'exceptionnellement; celle de l'or variait entre 60,000 et 114,000 koban; la valeur du koban pouvait être alors de 50 francs. A partir de 1672 l'exportation des métaux précieux fut restreinte par le gouvernement.

Le commerce extérieur changea les relations de tous : les daimiô de l'Ouest, méprisés dans le Kantô,

devinrent des seigneurs puissants et les gardiens de l'empire ; les négociants et les banquiers, tenus pour la caste vile, amassèrent de grandes richesses. Le Japon eut ses Fugger et ses Médicis : après les Hôjô d'Ôsaka, les Tachiiri (Daniû), de Kiôto, dont le chef Munetsugu conduisit les négociations entre le mikado et Nobunaga et causa la chute du shôgunat. Ce qui caractérise l'époque, c'est que serfs affranchis, samurai dégoûtés d'un avancement trop lent, daimiô dépossédés par les grands aventuriers cherchaient tous ensemble à faire fortune dans le commerce et dans les expéditions lointaines : sans doute un bushi ne devait pas être marchand; sans doute la féodalité avait réduit les paysans à n'être que les esclaves des bushi, mais peu importait; le moyen âge était chose du passé; de tous ces hommes leur âpreté au gain faisait des égaux. Loin d'arrêter un pareil bouleversement des mœurs traditionnelles, le gouvernement y aidait de son mieux. Quand Hideyoshi s'empara du pouvoir, il régna en vrai prince de la Renaissance, dépensant l'argent sans compter pour les guerres, les fêtes, les travaux publics; le pays, appauvri par les horreurs du quinzième siècle, ne reprenait que lentement; au lieu de l'épuiser, ne valait-il pas mieux lever des droits sur les navires en partance, sur les marchandises importées? Grisés par leurs fabuleux profits, les négociants, les armateurs, les corsaires payaient sans murmurer tout ce qu'on leur réclamait.

IV

L'étude des relations du Japon avec les Européens appartient surtout à l'histoire politique ou à l'histoire du christianisme; c'est donc plus loin qu'il en sera parlé. Mais il convient de montrer dans cette introduction le mouvement d'expansion qui se produisit dans tout l'archipel, les efforts des particuliers pour faire fortune, s'ouvrir des débouchés commerciaux et créer à leur patrie un empire colonial. Dans son ensemble, la société japonaise a toujours été communautaire, il semblerait qu'à de certaines époques l'initiative privée y ait fait complètement défaut; et cependant le seizième siècle nous montre au Japon tous les genres d'aventuriers : sans doute la plupart n'étaient que de pauvres diables qui s'engageaient sur des bateaux portugais, hollandais, anglais; en 1621 le daimiô de Hirado promulgua un édit pour le leur défendre. Mais quelques-uns doivent être comparés aux Cartier, aux Pizarre et aux Cortès.

En 1592 la marine japonaise était encore si faible que les flottes de Hideyoshi ne pouvaient résister à la flotte coréenne. Vingt ans après c'était la plus puissante de l'Asie. Les bateaux qui visitaient la Chine méridionale, Luçon et l'Indo-Chine étaient appelés *Bateaux de l'auguste marque rouge* (*go shu in bune*); par marque rouge il faut entendre le sceau de l'État. En 1594 il n'y avait que 8 arma-

teurs à faire ce trafic; en 1600, il y en avait 62; vers 1620, 179 bâtiments étaient employés à ce service. Ils exportaient comme produits bruts des grains et du camphre; comme produits manufacturés, des écrans, des nattes, des moustiquaires, des parapluies et des ombrelles de papier, des éventails, des manteaux de paille, des vêtements de coton, des sabres, des objets de métal, des sapèques de fer. Les principales importations étaient le musc, le mercure, le zinc, le corail, le vermillon, la soie brute, le brocart d'or, le calicot, le damas, le crêpe, la gaze, les lunettes et les télescopes. Il est remarquable qu'à cette époque les tisseurs japonais devaient faire venir leur soie brute de Chine, tant l'agriculture était tombée dans l'archipel.

Au dix-septième siècle, les Japonais construisirent de grands bâtiments sur le modèle des caravelles européennes; ils naviguèrent alors jusqu'en Amérique, mais l'histoire de ces voyages ne peut se séparer de celle du grand shôgun Ieyasu, qui les ordonna. Corsaires toujours, les marchands japonais faisaient la terreur des Chinois et même des Européens; le navigateur John Davis périt dans un combat qu'il leur livra en 1605, au large de Patani (Malacca). Mais ils montraient aussi les qualités de véritables commerçants. L'agent anglais Cocks écrivait en 1620 à la Compagnie des Indes orientales: « Un syndicat de ces usuriers (Japonais) a pris en mains tout le commerce du Japon. Et ces gens-là ne se contentent pas de faire ce que bon leur semble à Kiôto, Ôsaka, Yedo; ils viennent à Firando (Hirado) et Nagasaki, s'y associent pour

envoyer des jonques dans le Siam, en Cochinchine, au Tonkin, au Cambodge, partout où ils apprennent qu'on peut gagner de l'argent; ils fournissent ainsi le Japon de toutes les commodités que les étrangers pourraient y introduire. »

V

Ce qu'il convient surtout de rapporter, ce sont des exploits dignes des *Conquistadores*. Quand les Espagnols s'emparent de Luçon en 1572, nombre de Japonais s'établissent dans cette île; ne pouvant supporter le joug espagnol, ils ne cessent de se révolter; cependant leurs factoreries prospèrent, au dix-septième siècle il existe à Luçon une ville japonaise de 3,000 habitants Aucune colonie ne produit de plus hardis aventuriers : c'est Harada Magoshichirô qui veut persuader au gouverneur espagnol de reconnaître la suzeraineté du Japon et entame des négociations avec le régent Hideyoshi (1590-92); c'est Naya Sukezaemon, un marchand de Sakai, qui, avec cent hommes, pille Luçon et force un gouverneur à lui payer rançon. En 1608 les Espagnols sont obligés d'avoir recours aux Japonais pour écraser une révolte des Chinois. En 1630 Matsukura Shigemasa, daimiô de Shimabara, prépare la conquête des Philippines, mais meurt au moment de s'embarquer (1).

(1) D'après certains auteurs espagnols les fiers et sauvages Hoto des Philippines seraient les descendants d'immigrés japonais.



En Cochinchine, Sumiya Shichirobei fonde une ville; en Annam, Araki Soemon épouse une princesse de Kansai.

Dans le Siam, les Japonais suivent de bonne heure les Portugais établis à Malacca. En 1579, le roi de Siam lève une armée contre les Birmans et les Laotiens; dans sa garde se trouvent cinq cents mercenaires japonais. En 1601 (ou 1605) deux prétendants se disputent la couronne; celui que soutiennent les Japonais est assassiné. Aussitôt plusieurs centaines d'entre eux font le siège du palais d'Ayutia, ils veulent massacrer le roi. Celui-ci réunit son armée, les deux partis se livrent une sanglante bataille. Forcés de céder devant le nombre, les Japonais pillent la ville, puis montent sur leurs jonques et s'enfuient.

Après cette révolte, on défend aux Japonais de commercer dans le Siam. La défense n'est pas observée. Au commencement du dix-septième siècle, Tsuda Migozaemon repousse avec un corps d'immigrés japonais une invasion portugaise. Yamada Nagamasa ou Jizaemon (Tenjiku Hachibei) vient au Siam, y lève un corps de ses compatriotes immigrés et se bat si bien contre Cambodgiens, Birmans et Siamois révoltés, remporte de si belles victoires navales sur les Hollandais et les Espagnols, que le roi d'Ayutia le nomme gouverneur de Ligor, duc, et lui donne sa fille en mariage. Ce prince mort, sa veuve s'éprend du régent et, pour lui assurer la

couronne, assassine le jeune roi. Yamada lève une armée, marche contre Ayutia, ses ennemis le font empoisonner (1625 ou 1633). Son fils Oin continue la campagne. Cependant les Japonais établis dans la capitale se retirent sur leurs jonques, puis tentent de s'emparer de la cité royale; ils échouent mais réussissent à couler la flottille siamoise et remontent le fleuve pour rejoindre les révoltés. Oin périt dans la guerre, les autres Japonais se réconcilient avec la reine.

Au dix-septième siècle, la colonie japonaise d'Ayutia est toujours prospère. Mais, en 1767, les Birmans s'emparent de la ville, la brûlent et massacrent tous les habitants, Japonais et Siamois. Sur l'emplacement de l'ancienne capitale, rien ne reste que deux beaux dagobas cachés sous la jongle et des ruines au bord de la rivière, où se reflètent les grands arbres.



A Formose (*Taiwan*, d'abord *Takasago-jima*), l'histoire de la colonie japonaise est plus glorieuse encore. Dans le cours du quinzième et du seizième siècle, des pirates japonais et chinois visitent cette île encore habitée par des sauvages. A la fin du seizième siècle les Portugais s'établissent près de la ville actuelle de Kelung et donnent à l'île le nom de Formose. Dans les premières années du dix-septième siècle un célèbre pirate japonais, Mototaka, fonde Kelung (Ki run) et lui donne son nom : Kelung est la traduction chinoise de Mototaka. Les

Hollandais conquièrent le Sud-Ouest de Formose en 1624, ils s'y fortifient et commencent à molester leurs rivaux. Vers 1637, Hamada Yahei, un flibustier, parti de Nagasaki avec quelques bateaux, trompe les Hollandais en se donnant pour un marchand, s'empare de leur capitale et force le gouverneur à signer un traité peu honorable Mais le Japon se désintéresse de sa colonie et les Hollandais deviennent les maîtres de Formose. Alors apparaît (Cheng Ch'eng Kung) (*Tei sei Kô*), plus connu sous le nom de Kwosingie (*possesseur du surnom national*) parce qu'il a reçu le droit d'écrire son nom avec les caractères qui se trouvent dans le nom de l'empereur de Chine. Les Japonais l'appellent *Kokuseiya,* les Européens *Koshinga.* Né au Japon d'un tailleur chinois devenu marchand, corsaire, amiral et d'une mère japonaise, Koshinga sert d'abord sous son père contre les Mandchoux qui ont envahi la Chine et renversé la dynastie nationale des Ming. Son père est pris, exécuté (1661); lui croise sans cesse du nord au midi, remonte le Yang Tse et manque de s'emparer de Nan king. Maître sur mer, mais trop faible sur terre pour vaincre les Mandchoux, Koshinga se fait un royaume indépendant de Formose, il en chasse les Hollandais (1660) et meurt en 1662, à l'âge de trente-neuf ans.

Son fils (en jap. Teikeiren), son petit-fils (en jap. Teikokuzo) règnent jusqu'en 1683. L'île tombe alors au pouvoir des Mandchoux : le chef des descendants de Koshinga porte encore en Chine le titre de *duc de la mer*.

De tant de conquêtes une seule cependant profi-

tera au Japon, celle des îles Riûkiû par Shimazu Iehisa, daimiô de Satsuma en 1608.

Depuis lors les rois des Riûkiû de la maison de Shô resteront tributaires des Shimazu.



Telle fut l'expansion japonaise du seizième et du dix-septième siècle, on peut la comparer à celle qui se produit aujourd'hui. Nous verrons pour quelles raisons le gouvernement arrêta ce mouvement d'émigration, défendant aux Japonais résidant dans l'archipel de s'expatrier, et à ceux qui s'étaient déjà expatriés d'y rentrer ou même de correspondre avec leurs parents.

C. LA CHINE ET L'INFLUENCE CHINOISE.

Avec la civilisation matérielle, la Renaissance renouvela au Japon la civilisation morale. Pendant des siècles le Japon avait vécu comme isolé du monde, n'entretenant même avec la Chine que des rapports intermittents. Cet isolement lui était nécessaire : il lui fallait s'assimiler la civilisation continentale trop brusquement adoptée au huitième siècle, et ce fut là l'œuvre du moyen âge, qui, pour avoir été lente et confuse, n'en fut que plus efficace et produisit de tout autres résultats que les réformes systématiques du prince Mumayado et de Tenji tennô. Au seizième siècle cette œuvre était achevée, et de nouveau le Japon était prêt à se transformer brusquement sous l'influence de l'étranger, puisque

sa situation insulaire lui rendait impossible de se pénétrer lentement de la civilisation générale, comme ce fut le cas dans l'histoire des autres peuples.

Pour comprendre la révolution qui se produisit au Japon dans la seconde moitié du seizième siècle et au début du dix-septième, il importe d'y faire la part de la civilisation asiatique et celle de la civilisation européenne.

C'est l'influence de la première que nous étudierons d'abord.

*
* *

Au huitième siècle le Japon avait adopté la civilisation générale de l'Asie et l'Inde avait servi tout autant que la Chine à lui faire connaître cette civilisation. Il n'en fut pas de même au seizième siècle. Bien qu'à cette époque les rapports du Japon avec l'Indo-Chine, l'archipel Malais, l'Inde et l'Asie antérieure aient été beaucoup plus fréquents qu'au huitième siècle, la civilisation de ces pays ne semble pas l'avoir influencé profondément. Sans doute on retrouve dans les œuvres d'art postérieures à cette époque des formes et des dessins indiens ou persans, et une étude approfondie de la civilisation matérielle nous révélerait bien d'autres emprunts faits aux contrées que baigne l'océan Indien, mais là se borna l'action de ces contrées sur le Japon; les auteurs du seizième, du dix-septième et du dix-huitième siècle ne mentionnent pas ce puissant empire des Mongols Indiens dont la richesse et la

bonne administration étonnaient les Européens. Bien que des Japonais intelligents et d'esprit curieux, comme Anjiro, aient vécu dans l'Inde, ils ne paraissent pas avoir soupçonné le grand mouvement philosophique et religieux qui entraînait alors tous les Indiens, et ceux qui professaient l'hindonisme, et ceux qui avaient foi dans l'Islan. Abul Fazl, le fameux ministre de l'empereur Akbar, écrivait dans un de ces ouvrages :

« Oh! voir les sages de la Mongolie et les ermites du Liban, les lamas du Thibet et les religieux portugais, et les prêtres des parsis savants dans le Zend-Avesta! »

Akbar prétendait fondre tous les cultes de l'Asie dans une nouvelle religion dont il se proclama d'abord le prophète, puis le dieu.

De même, tandis qu'au huitième siècle des moines, des religieuses bouddhistes se rendirent du Japon dans l'Inde malgré des difficultés inouïes, au seizième, au dix-septième siècle où les voyages étaient faciles, il ne semble pas qu'aucun bonze ait eu la curiosité de visiter les lieux où le maître avait vécu et les florissantes Églises de l'Indo-Chine et du Thibet. Seul Tenjiku Tokubei serait allé jusque dans l'Himâlaya pour y étudier les doctrines des lamas. Mais le bouddhisme japonais était alors en décadence, malgré la fondation des deux puissantes sectes du Nishi Honganji et du Higashi Honganji, et les liens étaient rompus qui au huitième siècle unissaient l'Église du Japon aux Églises du Continent.



Tout au contraire l'influence de la Chine fut considérable, mais cette influence différa de celle qu'avait exercée la Chine du huitième siècle. Alors le gouvernement s'était fait chinois, il avait imposé au peuple des institutions toutes chinoises; il n'en fut pas de même au seizième siècle, les deux constitutions qu'établirent Hideyoshi et Ieyasu ne sont point copiées sur celles de la Chine. D'autre part, pauvre, peu peuplé, encore demi-barbare, le Japon du huitième siècle avait reçu avec une admiration aveugle tout ce qui venait de la Chine des T'ang, alors l'empire le plus grand et le plus prospère du monde, tandis que les Japonais du seizième siècle, enorgueillis de leurs succès, se jugeaient supérieurs à la Chine des Ming, alors en décadence; mais pour comprendre les rapports qui s'établirent entre les deux pays, il importe de montrer, et la malheureuse situation intérieure de la Chine, et l'état de sa civilisation morale dont le Japon devait pourtant s'inspirer.

I

Jamais la Chine n'avait eu de souverains plus faibles que Chêng Têh (*Sei toku*) (1506), Kia Tsing (*Ka sei*) (1522), Lung K'ing (*Riu Kei*) (1567),

Wan Li (*Man reki*) (1573), Tai Ch'ang (*Tai shô*) (1620), T'ien K'i (*Ten Kei*) (1621), Ts'ung Chêng (*Sô Tei*) (1628-43). Cependant jamais l'empire n'avait eu pareil besoin d'un grand souverain; des ennemis le menaçaient de toutes parts. Du côté de la mer c'étaient les Japonais : nous avons vu leur campagne de Nan King, nous étudierons ailleurs leur campagne de Corée en 1592.

C'étaient aussi les Européens. En 1511, le portugais Raphaël Perestralo aborda dans le sud de la Chine; en 1517 Don Fernand Peres d'Andrade jeta l'ancre dans la baie de Canton avec une petite escadre; il fut bien accueilli et put se rendre à Pe King, où il s'établit. Mais dans le même temps les pirates portugais pillaient les jonques, dévastaient les côtes et mettaient à mort la population d'un village situé aux environs de Ning-Po. Rendu responsable des attentats commis par ses compatriotes, Andrade fut emprisonné; après six ans de détention, il eut la tête tranchée. Les Portugais n'en continuèrent pas moins de fonder des colonies sur les côtes de la Chine et de rançonner les habitants; en 1535 la population se souleva dans le district de Fu-cheu et en fit périr plusieurs centaines. Après bien des luttes et des négociations, le vice-roi de Canton permit vers 1557 aux Portugais de se fixer à Macao où ils avaient établi une factorerie en 1507. Camoëns y composa ses *Lusiades*. Quelques missionnaires réussirent à pénétrer dans l'intérieur, entre autres le Père Ricci, dont l'œuvre sera étudiée ailleurs.



ARRIÈRE-BOUTIQUE DANS UNE MAISON CHINOISE

Cependant les Espagnols, traversant le détroit de Magellan, étaient parvenus à rejoindre les Portugais dans les mers de la Chine; en 1569 ils occupèrent les Philippines. L'archipel attira bientôt un grand nombre d'émigrés chinois; les Espagnols s'en effrayèrent; un massacre général fut ordonné; plus de vingt mille Chinois périrent. Missionnaires et commerçants espagnols cherchaient également à prendre pied sur le continent; mais les vice-rois les écartèrent.

Sur les frontières terrestres de l'empire le danger se faisait pressant. Les dernières révoltes des Mongols ne furent apaisées que sous Lung K'ing, qui dut traiter avec leur chef Yenta, et déjà les Mandchoux s'avançaient au nord et à l'est. Leur khan Nurhachu (né en 1559) avait rassemblé leurs tribus dispersées depuis la chute des Kin dépossédés par le Gengis Khan, il marcha sur le Yalu (*Oroku*) (1591), puis se repliant envahit la péninsule du Liao Tung (*Riô Tô*) (1617) : il écrasa les armées chinoises, s'empara de Mukden (*Hô Ten*), puis de Liao Yang (*Riô yô*), dont la garnison fut passée au fil de l'épée, et de toute la province de Shing King (*Sei Kai*) (1618-25); mais il échoua devant la Grande Muraille, que défendaient des canons fabriqués par des Européens, et mourut de chagrin en 1626. On le connaît en Chine sous les noms posthumes de T'ai Tsu Kao (*Tai So Kô*) et de Tien Ming (*Ten Mei*).

La situation intérieure était pire encore. Des

rébellions éclatèrent dans toutes les provinces : d'abord dans le Sze chu'an (*Shi sen*) où l'énergie de Tsin liang, une princesse des Miao-tse, sauva les garnisons impériales, puis dans le Yun nam (*Un nan*) et le Kwei cheu (*Ki shû*) ; bientôt après dans le Shan tung (*San tô*), sous un agitateur appelé Shu. La plus grave révolte fut celle de Chang et de Li dans le Shen si (*Sen sei*), d'où elle gagna le Shan si, (*San sei*) le Ho nan (*Kà nan*), le Hu peh (*Ko hoku*), le Kiang su (*Kô so*). Une nouvelle incursion des Tartares, qui assiégèrent Pe king sous T'ien Tsung (*Ten sô*) (1627-43), fils de Nurhachu, permit à Li Tsze Ch'êng (*Ri ji sei*) de s'avancer jusqu'au Fleuve Jaune ; ayant pris le titre d'empereur, il marcha sur Pe king dont il s'empara (1643). Le dernier Ming, Ts'ung Ch'êng (*Sô tei*) (1628-43), se pendit à un arbre du yamen impérial. Mais à cette nouvelle le général Wu San Kwei (*Go san kei*) († 1678), qui commandait les troupes chinoises envoyées contre les Mandchoux, signa un traité avec leur chef Dorgun, régent pour son neveu Shun Chi (*Jun ji*) (1644-62). Mandchoux et Chinois réunis battirent les rebelles, prirent Pe king, où Shun Chi fut proclamé empereur de Chine ; Li et ses partisans furent refoulés dans l'ouest et périrent misérablement.

Tout le nord de la Chine reconnut la dynastie mandchoue, qui prit le nom de Dynastie pure (Ts'ing, *Shin*), mais de nouveau le Midi se sépara du Nord et continua pendant plus de trente ans la lutte contre l'étranger sous les empereurs Ming : Fu Wang (*Fu Ô*), Ch'ang Wang (*Chô Ô*), T'ang Wang (*Tan Ô*), Kwei Wang (*Kei Ô*) ; tous succombèrent

les uns après les autres et, faits prisonniers, furent décapités comme des rebelles. La prise de Yang Cheu, où la garnison fut massacrée, donna aux Mandchoux le bassin du Yang Tse; Nan king et Han keu tombèrent ensuite en leur pouvoir; Canton résista plus longtemps, mais en 1653 il fut emporté d'assaut par Shang K'o Hi (*Shô ka ki*) († 1676), un chinois au service des Mandchoux, qui reçut les titres de *prince pacificateur du Sud* et de *prince des frontières*. Cette victoire ne finit pas la résistance. La mort du Shun Chi et l'avènement d'un enfant K'ang Hi (*Kô ki*) (1662-1722) augmentèrent l'audace des rebelles. Sous Chêng Chi Lung (*Tei shi riû*), décapité en 1661, et son fils Chêng Ch'êng Kung (*Tei sei kô*), le fameux Koshinga, les pirates alliés aux Ming continuèrent de résister sur mer jusqu'en 1663. Sur terre il y eut l'insurrection de Hsi Wang dans le Sze ch'uan, puis la révolte de Wu San Kwei, devenu le *prince pacificateur de l'Ouest*, en 1674 : il mourut en 1678 et les troupes impériales écrasèrent ses partisans. En signe de soumission, tous les Chinois durent laisser pousser les cheveux de leur nuque et les tresser en natte. Dans la Chine de nouveau unifiée et prospère, K'ang Hi devait avoir l'un des plus glorieux règnes de l'histoire.

II

La malheureuse situation de la Chine contribua cependant à développer son influence sur les Japo-

nais. Protégés par la mer, ceux-ci n'ont guère avec les autres peuples que les relations qu'ils ont eux-mêmes recherchées. La Chine des Mongols et des premiers Ming les effrayait; ce fut la décadence de l'empire qui leur donna la tentation de s'établir dans le Che-Kiang et de conquérir la Corée; et ce furent ces entreprises qui leur firent connaître la Chine, telle que moralement et matériellement elle s'était formée depuis l'âge des T'ang. Au dix-septième siècle les déprédations des brigands et les invasions des Tartares forcèrent nombre de lettrés chinois à s'expatrier. Après la prise de Pe king par les Mandchoux (1644), l'émigration devint générale : on l'a comparée à celle des savants grecs après la prise de Constantinople. Beaucoup de ces expatriés cherchèrent un refuge dans l'archipel. Et comme la société Italienne du seizième siècle se fit grecque pour plaire aux Chalcondylas, à Leonikos, à Phrantzès, le Japon du dix-septième siècle se fit chinois sous la direction de ses nouveaux maîtres.

Le premier avantage qu'en retirèrent les penseurs japonais fut un avantage tout matériel, la diffusion de l'imprimerie (*hankô* ou *inkô*, aujourd'hui *insatsu*).

Cet art était connu en Chine depuis le sixième ou le septième siècle, au Japon depuis le huitième. Mais les Japonais gravaient sur planches de bois (*hankô*) et reproduisaient surtout des livres bouddhistes; peu d'entre eux connaissaient les éditions des *classiques* imprimés en 1364, 1499 et 1533. L'expédition de Hideyoshi leur révéla les progrès que l'imprimerie avait réalisés sur le continent

Au onzième siècle, les Chinois avaient inventé les caractères mobiles en terre cuite; les premiers les Coréens se servirent de caractères en cuivre vers le commencement du quatorzième ou du quinzième siècle. Dès qu'ils eurent renoué leurs anciennes relations avec la Corée, les Japonais adoptèrent cette invention : les premiers livres imprimés avec types mobiles (*katsuji*, *kappan*) datent de la fin du seizième siècle. Vers la même époque, les jésuites ouvrirent des imprimeries au Japon, où ils employaient les idéographes chinois, les caractères japonais et les lettres romaines. Ieyasu donna au collège d'Ashikaga cent mille caractères de bois en 1600 et plus tard deux cent mille caractères en cuivre pour établir la grande encyclopédie de 1622. Au Japon et en Chine l'on abandonna bientôt les caractères mobiles, la multiplicité des idéographes en rend l'usage coûteux et difficile. La gravure sur bois, qui fit de grands progrès au cours du seizième et du dix-septième siècle, contribua autant que l'imprimerie à la diffusion de l'instruction.

Cette longue indifférence des Japonais pour l'imprimerie, l'ardeur qu'ils mirent ensuite à s'en servir prouvent une fois de plus que la civilisation matérielle est étroitement liée à la civilisation morale. L'on a coutume de dire que les Chinois et les Japonais inventèrent la poudre sans savoir l'utiliser pour la guerre et l'imprimerie sans réussir à la rendre d'un usage pratique. Rien n'est plus faux, puisque dès le treizième siècle les Chinois possédaient et des armes à feu, et des caractères mobiles et que les

Japonais connurent les uns et les autres par les Chinois. Mais pour que les armes à feu se répandissent, il fallait que les troupes féodales des clans japonais fussent remplacées par des armées permanentes, et pour que l'imprimerie se répandît il fallait que l'instruction cessât d'être le privilège de quelques moines attachés à la lecture d'un petit nombre de livres saints pour devenir le fait de beaucoup d'hommes désireux de lire beaucoup de livres et toute espèce de livres. L'une et l'autre inventions restèrent inutiles tant que l'état général de la société ne se prêta pas à leur développement; elles se propagèrent rapidement dès que le milieu social leur devint favorable. C'est pourquoi l'imprimerie et les armes à feu, découvertes à des époques différentes, entrèrent simultanément en usage, et c'est aussi pourquoi l'Europe et l'Asie, qui ne les avaient pas inventées à la même époque, commencèrent cependant de s'en servir en même temps.

*
* *

Nous étudierons ailleurs l'influence morale de la Chine sur les Japonais du dix-septième et du dix-huitième siècle. Ici nous ne l'envisagerons que d'une manière générale.

Cette influence fut double.

D'abord le Japon comprit mieux ce qu'avait été la civilisation chinoise à l'époque glorieuse des Sung, à l'époque encore brillante des premiers Ming. Nous avons déjà vu combien cette initiation servit heureusement les arts et le théâtre : elle ne

fut pas moins utile à la philosophie et à la littérature. Les ouvrages de Han Wen Kung, et d'U Yang Siu devinrent les modèles du style, tandis que la pensée japonaise se renouvelait sous l'influence de Chu Hsi et de Wang Sheu Jen.

Puis le Japon connut la Chine du dix-septième siècle et sa formation d'esprit toute rationaliste. Assurément on pourrait dire que le rationalisme fut toujours une qualité propre de la pensée chinoise, comme l'imagination désordonnée fut toujours une qualité propre de la pensée indienne : tous les grands auteurs chinois, depuis Confucius jusqu'à Chu Hsi, ont eu le goût des généralisations et n'ont cherché la vérité que déductivement. Encore ne faut-il pas confondre cette tournure d'esprit avec le rationalisme. Confucius et Mencius pourraient se comparer aux philosophes grecs, qui raisonnaient sans doute, mais sur des données de l'expérience ou les préceptes traditionnels des ancêtres. De même si Chu Hsi raisonne, c'est sur les dogmes reconnus indiscutables des *Classiques;* la philosophie des Sung, comme celle de notre moyen âge est en partie au moins une philosophie scholastique. Sous les Ming, au contraire, se développa le rationalisme véritable, s'entend la croyance que la raison humaine est la faculté de l'Absolu, que ses déductions sont infaillibles, que pour découvrir la vérité il ne faut pas s'intéresser aux faits, mais se préoccuper seulement de raisonner justement.

Cette tendance d'esprit donna une direction nouvelle au mouvement que nous avons appelé la Réforme japonaise. Parti des sectes de Zen et de

Shinshû, ce mouvement aboutit au bushidô du dix-septième siècle. Sous l'influence du confucianisme, les soldats devinrent des savants et des lettrés, les croyants des philosophes. Au mysticisme de Shaka succéda le positivisme de Confucius, de Han Wen Kung et de Chu Hsi.

D. — L'INFLUENCE DE LA CIVILISATION EUROPÉENNE. — LE CHRISTIANISME (1).

I

Avec la civilisation chinoise la Renaissance fit connaître au Japon la civilisation européenne. Cette civilisation comprenait deux éléments distincts et qui agirent sur les Japonais d'une manière différente : la civilisation générale de l'Europe et le christianisme. C'est par la prédication du christianisme au Japon que nous commencerons cette étude.

Il faut d'abord bien marquer le caractère des nations et des ordres monastiques qui entreprirent cette prédication, rappeler leurs rivalités.

Les premiers évangélisateurs de l'Orient furent

(1) Pour la bibliographie, cf., outre les ouvrages cités précédemment, surtout NAGAOKA et MURDOCH ET YAMAGATA, l'ensemble des travaux des missionnaires qui seront exposés dans la *Bibliographie générale* du dernier tome. Ces travaux se trouvent résumés dans l'*Histoire* de LÉON PAGÈS. Cf. aussi *La Vie de saint François Xavier* par le père BOUHOURS (1682).

les Portugais. Camöes, qui prit part aux expéditions asiatiques, nous révèle l'esprit de ses compatriotes quand il dit :

« Je chanterai la glorieuse mémoire de ces rois qui répandirent la foi, agrandirent l'empire, dévastèrent les contrées impies de l'Afrique et de l'Asie. »

Violents, cruels, de mœurs débauchées, âpres au gain, les aventuriers portugais s'aliénèrent tous les peuples de l'Asie ; ils prenaient pêle-mêle Indiens, Indo-Chinois, Malais, Chinois, Japonais et les vendaient comme esclaves, souvent même à des marchands arabes ou kafirs ; malgré leur zèle pour la foi, ils servirent donc mal les intentions de leurs missionnaires.

Ceux-ci appartenaient à l'ordre des jésuites, fondé en 1534, reconnu par le pape Paul III le 27 septembre 1540.

Sur les sept amis qui, le 15 août 1534, suivirent Ignace de Loyola dans l'église de Montmartre et y prononcèrent leurs vœux, un seul était portugais, tous les autres étaient espagnols, y compris François de Xavier, qui devait fonder les missions d'Extrême Asie ; mais, comme une bulle papale de 1502 accordait aux Portugais le droit exclusif de faire des conquêtes en Orient et d'y répandre la foi chrétienne, les jésuites, qui se consacraient aux missions, s'adressaient au roi de Portugal et par la suite l'ordre fut considéré en Extrême-Orient comme un ordre portugais.

Arrêtés par la bulle du pape, les Espagnols parvinrent seulement en Asie quand Magalhães, un

explorateur portugais à leur solde, leur eut ouvert la route de l'Amérique méridionale. Ils s'établirent en 1569 dans les Philippines. L'annexion du Portugal par Philippe II leur donna la prépondérance en Extrême-Orient, sans arrêter pourtant l'antagonisme des deux nations. Les missionnaires espagnols étaient dominicains ou franciscains. La rivalité des ordres, jointe à la rivalité des peuples, causa pour une grande part les malheurs qui amenèrent la chute des églises chrétiennes en Extrême-Orient, surtout au Japon.



L'apôtre de l'Extrême-Asie fut saint François Xavier (1506-52). Son beau visage au teint sombre, ses yeux ardents, la chaleur de sa parole et de son geste étaient faits pour en imposer aux orientaux qui, malgré une civilisation raffinée, semblent être demeurés plus sensibles que les occidentaux à la beauté physique et aux qualités naturelles. Rien ne peut dire l'ardeur de sa foi, son amour de Dieu et des hommes, ce besoin de se sacrifier qui le poussait non seulemcnt à soigner les plus hideuses plaies, mais à en lécher le pus. Avec le don des langues il avait celui de comprendre le caractère, de s'assimiler les idées et les mœurs de tous les peuples qu'il visitait.

Ce fut le 7 avril 1541 que saint François Xavier quitta Lisbonne pour Goa, où il aborda le 16 mai 1542 ; de Goa il se rendit dans le Cormorin, à Ceylan, sur la côte de Malabar, à Malacca. Il revint alors à

Goa, où il trouva Yajirò, dit Ansei, Japonais émigré dans l'Inde qui s'était converti au christianisme en 1548 et avait reçu au baptême le nom de Paul de Sainte-Foi; il est connu sous le nom d'Anjirô. En avril 1549, Xavier s'embarqua pour le Japon avec Anjirô et deux jésuites portugais, ils atteignirent Kagoshima le 15 août 1549. Shimazu accueillit favorablement les missionnaires (*bateren*, du portugais *padre* père) et, sa femme désirant connaître les préceptes de la religion de Yaso (Jésus), Xavier rédigea un *Exposé de la foi des Chrétiens* (*Kiri shitan*) que Paul (Anjirô) traduisit en japonais. Ce premier catéchisme fut remplacé plus tard par les *Nijûgo kajiô*, les vingt-cinq articles du père Melchior Nunez, puis en 1570 par un traité du père Cabral.

L'opposition des moines bouddhistes nuisit à la prédication des missionnaires; aussi en septembre 1550 Xavier abandonna-t-il Kagoshima pour Hirado, le Firando des Portugais, qui servait de port d'attache aux bateaux européens.

Le seigneur de Firando, écrit-il, nous reçut avec beaucoup d'affection et de bonne grâce, et en peu de jours il se fit là une centaine de chrétiens, grâce à ce que leur prêchait le frère Jean Fernandez, qui savait déjà médiocrement parler, et au livre qu'il leur lisait, traduit en langue japonaise.

Mais le désir d'un gouvernement centralisé devenait chez tous si fort que Xavier comprit la nécessité de prêcher dans la capitale. En octobre 1550 il gagna par mer Hakata et Shimonoseki, puis par terre Yamaguchi où Ôuchi (Oxindono) le reçut favo-

rablement et lui fournit les moyens de se rendre à Kiôto (vers la fin de décembre).

Arrivés à Miako, écrit Xavier, nous y passâmes quelques jours, faisant des démarches pour parler au roi et lui demander la permission de prêcher la loi de Dieu dans son royaume, mais nous n'y pûmes réussir, et ne trouvant dans ce peuple aucune disposition pour ouïr la prédication de l'évangile, soit à cause des guerres, soit pour d'autres obstacles, nous revînmes en cette ville (Ayamangoutchi, s'entend Yamaguchi). (Février-mars 1551.)

Dès le mois de septembre 1551, François quittait Yamaguchi pour le Bungo, d'où un navire devait l'emmener aux Indes.

Instruit de l'arrivée de Xavier, Yoshishige, le daimiô de Bungo qui se sentait attiré vers le christianisme, lui adressa une lettre dont les jésuites donnent la traduction suivante :

« Père bonze de Chemachicogin (Portugal), que votre heureuse arrivée dans mes États soit aussi agréable à votre Dieu que lui sont les louanges dont les saints l'honorent ! Quansyonasama, mon domestique, que j'ai envoyé au port de Figen (Hizen), m'a dit que vous y étiez arrivés de Yamaguchi et toute ma cour vous dira combien j'en ai eu de joie. Comme Dieu ne m'a pas fait digne de vous commander, je vous supplie instamment de venir avant le lever du soleil frapper à la porte de mon palais, où je vous attendrai avec impatience, et permettez-moi de vous demander cette faveur sans que ma demande vous soit importune. Cependant, prosterné par terre, je prie à genoux votre Dieu que je confesse être le Dieu de tous les dieux, le souverain des plus grands et des meilleurs qui vivent au ciel; je le prie,

dis-je, de faire entendre aux superbes de ce siècle combien cette vie sainte et pauvre lui est agréable, afin que les enfants de notre chair ne soient pas trompés par les fausses promesses du monde. Mandez-moi des nouvelles de votre santé pour me faire bien dormir la nuit jusqu'à ce que les coqs m'éveillent en m'annonçant votre venue. »

Le 20 novembre 1551 saint François s'embarqua pour l'Inde, accompagné d'un ambassadeur de Yoshishige qui voulait signer un traité avec le vice-roi de Goa. Il ne revint pas au Japon : après un court séjour dans l'Inde, il partit pour la Chine mais tomba malade sur le navire et demanda qu'on le débarquât dans l'île de San Chan qui est située au sud de Macao. C'était le 20 novembre 1552 : on le plaça dans une hutte misérable. La fièvre qui le tourmentait ne cessa d'empirer; le 28 novembre il eut le délire et pendant les trois jours qui suivirent il perdit l'usage de la parole. Puis, ayant recouvré la connaissance, il passa deux jours sans prendre aucune nourriture, calme et priant Dieu. « Enfin, le 2 décembre, qui était un vendredi, ayant les yeux tout baignés de larmes et tendrement attachés sur son crucifix, il prononça ces paroles : « *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum* » et en même temps, saisi d'une joie céleste, qui parut sur son visage, il rendit doucement l'esprit vers les deux heures de l'après-midi, l'an 1552. »

*
* *

Le départ de Xavier ne ralentit pas le zèle des missionnaires.

En 1551, la révolution de Yamaguchi avait causé la mort de Yoshitaka et porté au trône Yoshinaga, le frère du daimiô de Bungo, qui prit le nom d'Ôuchi.

Celui-ci remit aux jésuites un acte de donation rédigé en ces termes :

Pour ce qui est du *monastère de la Grande Voie* (*Daidôji*), situé à Agata de Yamaguchi, dans le district de Yoshiki, province de Suwô, je le donne aux bonzes (*sô*) venus dans ce pays des régions occidentales, afin qu'ils puissent, selon leurs désirs, en faire un *monastère qui leur serve à développer la loi de Buddha* (sic).

Dans la traduction latine que les jésuites firent de ce document, ils remplacèrent la dernière phrase par « *qui venerunt ad declarandam legem faciendi sanctos*, qui vinrent pour déclarer la loi de faire des saints. » Peut-être ne connurent-ils pas le texte véritable, peut-être au Japon comme en Chine, où ils admirent et le culte de Confucius, et le culte des ancêtres, cherchèrent-ils tous les moyens de concilier le christianisme avec les habitudes religieuses des habitants (1).

Les conquêtes de Môri Motonari (1557) mirent fin à la prédication des missionnaires; les chrétiens

(1) Textes cités dans Nagaoka, p.65 et 66.

indigènes de Yamaguchi restèrent dix-sept ans sans prêtres et sans églises. Et les jésuites renoncèrent pour le présent à prêcher l'évangile à Hondô.

L'histoire postérieure du christianisme dans la grande île ne peut se séparer de celle des célèbres aventuriers, devenus les dictateurs de l'empire, qui, au gré de leur fantaisie, protégèrent ou persécutèrent les missionnaires. Tous les événements du seizième siècle ne portent-ils pas comme l'empreinte des hommes de génie qui apparurent alors dans tous les pays?

II

L'histoire du christianisme à Kiushû doit au contraire se séparer de l'histoire générale, car jusqu'à l'expédition de Hideyoshi en 1587 les daimiô de cette île restèrent de fait indépendants.

Pour comprendre cette histoire, il faut se rappeler la situation politique. En 1551, à l'époque où il reçut saint François, Ôtomo Yoshishige († 1587), daimiô de Bungo, était le prince le plus puissant de Kiushû, dont il prétendait devenir le suzerain. Comme c'était le seul protecteur des jésuites, il leur importait de le convertir, mais, s'il voulait bien d'une alliance portugaise, ce terrible homme qui avait assassiné son père et son frère, noyé plusieurs révoltes dans le sang, ne pouvait se décider à em-

brasser le christianisme; pendant trente ans il résista aux efforts des missionnaires. Entraîné à la fin par l'exemple de son second fils, qui en 1576 reçut le baptême avec le nom de Sébastien, Ôtomo Yoshishige se convertit en 1578; nombre de ses sujets l'imitèrent; la communauté chrétienne du Bungo comptait 10,000 fidèles en 1582. Cependant la masse des habitants (300,000 environ) y demeura toujours hostile au christianisme, soutenue dans sa résistance par le fils aîné de Yoshishige et sa femme, que les jésuites appellent « Jézabel ».

Voyant que leurs progrès étaient lents à Bungo et presque nuls dans le reste du Japon, les jésuites avaient déjà conçu un plan plus habile. Si cruels, si débauchés qu'ils fussent, les marins portugais étaient de bons chrétiens; un ordre des Pères était pour eux une loi. Ordre leur avait donc été donné d'aborder dans certains ports et dans certains ports seulement. Se tournant alors vers les petits daimiô de la côte occidentale, les Pères avaient promis les riches avantages du commerce européen à ceux qui protégeraient les chrétiens. Matsuura, daimiô de Hirado, dont la capitale était le port d'attache des vaisseaux portugais, changea plusieurs fois de politique; finalement, poussé par les bonzes, il expulsa les Pères. Ceux-ci mirent l'embargo sur son port et traitèrent avec Ômura Sumitada († 1587), dont le petit fief d'Ômura embrassait tout le golfe du même nom. Ômura promit que, si les Pères attiraient les Portugais dans ses États, il se convertirait avec ses sujets et ne souffrirait pas qu'aucun païen

vécût dans son daimiat. Le contrat fut accepté, la parole donnée tenue des deux côtés : en 1562 Ômura reçut le baptême et les vaisseaux portugais choisirent comme port d'attache Yokoseura, sur la baie d'Omura, puis en 1567 Fukac ou Nagasaki qu'il construisit au fond de la baie voisine; cette dernière ville fut bientôt la plus prospère de Kiushû; elle comptait 30,000 habitants en 1583. Tous les habitants étaient d'ailleurs chrétiens comme aussi, dès 1579, tous les sujets d'Ômura (60,000 environ). Son frère, souverain de l'Arima et de la presqu'île de Shimabara, et le daimiô de l'île d'Amakusa ne voulurent pas lui laisser tous les bénéfices du commerce portugais; ils abjurèrent aussi. Le daimiô d'Arima, baptisé en 1576 sous le nom d'André, mourut en 1577; son successeur, Harunobu, après avoir d'abord persécuté les chrétiens, se convertit en 1580; c'est celui que les missionnaires appellent Don Protasio. En 1582 il y avait 125,000 chrétiens à Kiushû, dont 110,000 dans l'île d'Amakusa, l'Arima et l'Ômura.

***

Les succès des missionnaires exaspéraient les bonzes, la plupart des samurai et tous ceux des gens du peuple qui restaient attachés aux anciennes mœurs : dans les daimiats où les chrétiens étaient encore peu nombreux, les jésuites se montraient conciliants, mais dans les daimiats où ils se sentaient les maîtres, les temples étaient détruits, les idoles

brisées, les bonzes contraints d'abjurer leur foi ou de prendre la fuite; un païen ne pouvait séjourner dans l'Ômura.

Deux clans jugèrent habile de fomenter la haine des chrétiens pour se faire des alliés dans les daimiats voisins et y susciter des révolutions qui en facilitassent la conquête : c'étaient Riuzôji dans le Nord et Satsuma dans le Sud. Nous avons parlé de leurs guerres en traçant le tableau de Kiushû à l'époque féodale, mais il convient de revenir sur ces guerres pour montrer le rôle qu'y joua le christianisme.

Riuzôji était un bonze devenu soldat comme tant d'autres alors étaient des soldats devenus bonzes : il avait pour les butsu toute la foi d'une âme rude et haïssait le christianisme. Sa puissance lui venait moins de ses fiefs que de son armée; il l'avait formée de soldats de métier; dix mille environ étaient armés d'arquebuses ou de mousquets. D'abord l'ennemi des Ôtomo, qu'il avait dépouillés de leurs possessions septentrionales, il se tourna ensuite contre les petits daimiô de l'Ouest, en se donnant comme le libérateur des bonzes persécutés et le protecteur des coutumes nationales.

Les Shimazu du Satsuma n'étaient pas des fanatiques comme Riuzôji; volontiers même ils auraient attiré dans leurs ports les navires de l'Occident. Mais bonzes et samurai se tenaient dans le Satsuma plus étroitement encore que dans les autres daimiats, et les Shimazu, qui étaient des conquérants, craignaient sur toute chose de mécontenter leurs samurai; aussi leur clan fut-il bientôt considéré

comme le représentant et le défenseur des traditions japonaises. Quiconque demeurait fidèle à ces traditions attendait avec impatience le moment où les Shimazu engageraient la lutte contre Ôtomo, le protecteur des étrangers. Enfin 1578 amena la guerre tant souhaitée. Les Shimazu travaillaient déjà depuis sept ans à conquérir le Hiûga, qui appartenait aux Itô; ceux-ci abandonnèrent leur fief aux Ôtomo, qui furent dès lors forcés de le défendre.

Yoshishige prit le commandement des 70.000 hommes qui devaient chasser les envahisseurs hors de ses nouveaux États; moins nombreux, ceux-ci feignirent d'abord de reculer, puis, quand ils l'eurent attiré au delà du Mimigawa, une nuit toutes les montagnes du Hiûga, du Satsuma, de l'Ôsumi s'éclairèrent de feux d'alarmes; chaque nuit, les mêmes feux se rallumèrent, convoquant les samurai du Sud au rendez-vous marqué, annonçant aux bonzes, aux paysans, aux artisans et aux marchands des villes que la guerre sainte avait commencé. Partout éclatèrent des miracles, qui montraient la protection des Hotoke et des Kami. Assiégée par Ôtomo, la garnison de Taki allait périr de soif; une source jaillit d'un vieux mur. Shimazu Yoshihisa, le chef de l'armée nationale, fit un songe merveilleux; il vit la célèbre rivière Tatsuta rouge de la dépouille des momiji et les devins lui expliquèrent que bientôt tous les étangs, tous les cours d'eau du Hiûga seraient ainsi couverts des sanglantes dépouilles de ses ennemis.

Aussi quel ne fut pas l'enthousiasme de ceux qui haïssaient étrangers et chrétiens, quand la

déroute du Mimigawa eut mis fin à la suprématie des Ôtomo et des missionnaires, ses alliés! Dans Bungo même, où le vieil Ôtomo dut abandonner la conduite des affaires, sa femme, la Jézabel des jésuites, et son fils aîné Yoshimune rendirent le pouvoir aux bonzes, sans oser pourtant persécuter les chrétiens trop nombreux.

Il ne restait aux jésuites que les petits daimiats de l'Ouest et ceux-ci ne pouvaient résister longtemps aux armées de Riuzôji. Toujours habiles, les Pères persuadèrent à leurs amis de demander protection aux Shimazu; et ceux-ci, moins préoccupés de chasser les étrangers que de s'assurer la suprématie à Kiushû, s'allièrent avec les princes chrétiens contre Riuzôji; ils envoyèrent par mer des troupes dans la presqu'île de Shimabara; Riuzôji fut tué, son armée taillée en pièces (1584).

La mort du bonze persécuteur servit peu les chrétiens. Vainqueur des Riuzôji, Satsuma releva le temple de Hachiman détruit par les jésuites, puis se retourna contre les Ôtomo. Les deux campagnes de 1585 et de 1586 lui donnèrent tout le Bungo, fors l'île fortifiée où le vieil Ôtomo s'était réfugié. Mais les jésuites étaient alors en faveur auprès de Hideyoshi devenu le régent de l'empire. Sur leur conseil, Ôtomo lui demanda secours (1586). Le dictateur devait répondre à cet appel, envahir Kiushû, réduire Satsuma comme aussi, pour ne donner la suprématie à aucun parti, persécuter les chrétiens (1586). Mais à partir de cette époque l'histoire du Kiushû se confond avec l'histoire générale

du Japon. C'est donc plus loin qu'il sera parlé du séjour de Hideyoshi à Kiushû.

*
* *

Avant de terminer cette histoire des chrétiens de Kiushû au seizième siècle, il faut mentionner la fameuse ambassade que plusieurs daimiô de cette île envoyèrent au pape et au roi d'Espagne. Déjà en 1551 Saint-François Xavier avait emmené deux Japonais catholiques et un représentant d'Ôtomo; plus tard, deux officiers de ce prince se rendirent auprès du pape : le premier mourut en Portugal, le second, nommé Watanabe, revint au Japon après avoir étudié la manière dont les Européens fabriquaient les armes à feu. L'ambassade de 1582 eut une tout autre importance. Le représentant d'Arima et d'Ômura était Michael de Chijiiwa, leur cousin; celui de Bungo Mancio Itô, un parent de l'ancien daimiô du Hiûga ; deux nobles leur étaient attachés. Aucun d'eux n'avait encore accompli ses dix-sept ans; tous les quatre se firent jésuites en 1592.

Accompagnés du Père Valegnani, les envoyés quittèrent Nagasaki en février 1582 ; en septembre 1583, ils touchaient à Goa, où le Père Valegnani les abandonna. Ils atteignirent Lisbonne en août 1584, puis ils se rendirent à Madrid : Philippe II les reçut avec grande pompe comme des ambassadeurs royaux. Arrivés à Rome en 1585, les nobles de Kiushû remirent à Grégoire XIII leurs lettres de créance écrites en italien et en japonais. Dans ces

lettres, ils déclarent venir au nom de leur roi et des chrétiens du Japon, pour embrasser les pieds du pape et lui rendre les hommages qui lui sont dus, et « aussi pour voir la merveilleuse et invincible cité de Venise, laquelle a surpassé leur attente. » Cinq jours après leur avoir donné audience, Grégoire mourut; ils demeurèrent à Rome pendant le Conclave, où l'on choisit son successeur, et assistèrent au couronnement de Sixte V.

Après avoir visité les principales villes de l'Italie et de l'Espagne, les envoyés japonais s'embarquèrent à Lisbonne avec dix-sept jésuites le 13 avril 1586; à Goa ils retrouvèrent Valegnani, à qui le vice-roi de l'Inde venait de confier une mission pour Hideyoshi; leur vaisseau atteignit Nagasaki le 21 juillet 1590.

III

Ce qu'il importe dans cette introduction consacrée à l'étude de la civilisation japonaise du seizième siècle, c'est de faire comprendre dans quel esprit les Japonais accueillirent le christianisme.

Il faut d'abord faire la part des influences étrangères à l'idée religieuse. Le peuple semble surtout avoir obéi aux ordres de ses maîtres; dans les daimiats dont les princes furent hostiles au christianisme, il n'y eut presque pas de conversion et la population ne se convertit en masse que dans l'Arima

et l'Ômura où elle y fut forcée. Les princes se laissèrent aussi guider par des intérêts temporels. Les Ôtomo, les Ômura, les Arima furent attirés vers le christianisme par leur désir de s'assurer le commerce des Européens et d'obtenir l'alliance de l'Espagne; de même nous verrons que Nobunaga protégea surtout les missionnaires par haine de l'Église bouddhiste dont la puissance était devenue dangereuse. Ce furent aussi des motifs politiques qui firent de Satsuma l'adversaire du christianisme; des motifs politiques qui poussèrent, comme il sera dit plus loin, Hideyoshi et les shôgun Ieyasu et Iemitsu à persécuter les chrétiens : la crainte de l'Espagne, le mépris de doctrines nouvelles, l'impatience de se soumettre au pape, un étranger, telles furent les principales causes qui déterminèrent ces princes à ruiner l'Église catholique.

Les influences politiques mises de côté, recherchons ce qui, dans les dogmes et les préceptes du christianisme, attira les Japonais et ce qui les éloigna.

Ce qui les attira, ce fut le goût du nouveau, le prestige de la civilisation occidentale, chez beaucoup aussi cette haine du bouddhisme qui devait aboutir au rationalisme. Mais ce fut surtout ce trouble religieux commun alors à toute l'humanité, ce trouble qui poussait Akbar et Abul Fazl à désirer une religion nouvelle, qui suscita tant de sectes hindoues et musulmanes, qui transforma l'Église grecque et dans l'Europe occidentale fit éclater les guerres de religion. Le christianisme avait une telle

puissance que l'Église catholique put se renouveler par le concile de Trente, fonder ses ordres monastiques les plus puissants, se répandre en dehors de l'Europe par un apostolat peut-être sans précédent dans l'histoire et qu'en même temps, chez les peuples qui se séparèrent d'elle, surgirent des sectes pleines d'ardeur et de foi : les luthériens, les calvinistes, les presbytériens, les anglicans, etc. Tout au contraire, l'Église bouddhiste n'était plus capable de se réformer, ni même de produire des sectes nouvelles : la fondation des deux Honganji ne représente par le fait qu'une scission dans une secte depuis longtemps établie. C'est pourquoi le même mouvement religieux du seizième siècle qui fortifia le christianisme précipita la décadence du bouddhisme japonais ; la plupart des dissidents allèrent au confucianisme et au bushidô, qui devaient finalement triompher, mais la sécheresse d'une morale toute rationaliste, la dureté d'une morale toute militaire ne pouvaient convenir aux âmes tendres, aux cœurs ardents, à ceux que possédait vraiment le sentiment religieux. Pour eux, il n'y avait que le christianisme.

La diffusion du christianisme n'en rencontra pas moins de grands obstacles dans le caractère même des Japonais.

Les jésuites attribuent l'aversion des daimiô et des samurai à l'orgueil et à la sensualité. De ce dernier vice les Pères ne s'étonnaient pas, il est commun chez tous les peuples, il l'était surtout à l'époque de la Renaissance. Mais l'orgueil des Japo-

nais semble les avoir confondus, même à de certains moments les avoir exaspérés. Leur ordre ne s'est-il pas donné comme mission de briser l'orgueil chez l'individu, tout en se montrant justement fier des services qu'il rend à l'Église?

Dans toutes les lettres des Pères il est parlé de l'insupportable morgue des bonzes et des samurai; quelques-uns ne voudraient même pas que l'on fondât des séminaires au Japon; si l'on instruit les Japonais, disent-ils, ceux-ci auront bientôt fait de se défaire des jésuites espagnols et portugais. D'autres missionnaires prétendaient, au contraire, que seuls des Japonais pourraient convertir les Japonais, aucun Européen ne possédant la politesse et les grandes manières qui leur permettraient de s'adresser aux samurai. Et ceux qui rendaient ainsi justice à la fière courtoisie des Japonais étaient des Espagnols.

Pour briser chez leurs convertis orgueil et sensualité, les Pères avaient recours aux pénitences physiques. Dans une lettre de 1562, le Père Almeyda raconte que chaque nuit les fidèles réunis à l'église se donnaient la discipline en public; ceux qui ne pouvaient venir à l'église se fustigeaient chez eux; les enfants traversaient les rues en se flagellant. Dans une autre de ses lettres, le même Père parle d'une dame qui tomba malade et chercha vainement la guérison dans les remèdes les plus divers; elle prit le parti de se donner la discipline et recouvra de suite la santé.

L'orgueil et la sensualité des Japonais ne suffisent pourtant pas à expliquer l'hostilité que la plu-

part montrèrent envers le christianisme. Il faut en chercher la cause dans leur conception toute différente du monde et de la vie. Les jésuites ne connaissaient assez bien ni le bouddhisme, ni le système de Confucius pour trouver les arguments qui eussent pu convaincre les samurai. Puis, à l'opposé du bouddhisme, religion toute monacale, le christianisme intervenait dans la vie familiale, et la puissance paternelle, l'autorité du chef de clan étaient telles dans le Japon du seizième siècle qu'on ne pouvait les concilier avec la morale chrétienne.

E. — L'INFLUENCE EUROPÉENNE. — LES SCIENCES, LES LETTRES ET LES ARTS (1).

I

Avec le christianisme le Japon reçut aussi les sciences et la civilisation morale de l'Europe.

Comme Peixoto devint le favori de Tanegashima pour lui avoir donné une arquebuse, Mendez Pinto dut son influence à son art de médecin; il guérit le fils du daimiô de Bungo. Guerre et médecine furent en effet les deux sciences qui éveillèrent tout d'abord

(1) *T. A. S. J.* : Chamberlain, *A Reviev of Mr. Satow's Monograph on The Jesuit Mission Press in Japan* (XVII, 1); Sir E. Satow, *Jesuit Mission Press* (XXVII, 2); et les articles déjà cités de *Russo-Japanese war;* William, *Middle Kingdom;* Douglas, *China;* H. Cordier, Article *Chine* dans la *Grande Encyclopédie*, etc.

la curiosité des Japonais. Les jésuites furent assez habiles pour encourager cette curiosité. Dans leurs lettres les ambassadeurs envoyés en Europe par les daïmiô de Kiushû parlent d'armes à feu autant que de religion. Et les jésuites se montrèrent aussi bons médecins ; ils ne se contentaient pas de soigner les grands, ils se dévouaient aux œuvres de charité, ils fondèrent deux hôpitaux dans le Bungo ; plus tard même, quand la faveur de Nobunaga les eut attirés à Kiôto, ils auraient établi un jardin de plantes médicinales à Ibukiyama, en Ômi. De même les marchands, les aventuriers portugais, espagnols, anglais, hollandais se firent bien voir des Japonais en leur enseignant ce qu'ils savaient des sciences européennes, surtout de la médecine : ce fut à leur école que se formèrent plusieurs médecins célèbres comme les deux Nishi : le père, Kichibei, exerçait à Nagasaki dans l'ère Genna (1615-24) ; le fils, Gempo, abandonna Nagasaki pour Yedo, où il devint médecin et interprète de la cour; il traduisit avec l'aide d'un confrère du nom de Mukai un traité d'astronomie portugais, donnant ainsi la première traduction d'un livre européen faite par un Japonais. Mais bientôt éclatèrent les persécutions contre les chrétiens dont il sera parlé plus loin, et Mukai, qui s'était converti, fut exécuté en 1647. Le shôgunat défendit la publication d'ouvrages européens et les études scientifiques ne se poursuivirent plus qu'en secret jusqu'à l'avènement des shôgun plus éclairés du dix-huitième siècle.



Les jésuites aidèrent aussi beaucoup au développement de l'imprimerie. Ils fondèrent des ateliers, dont le plus important se trouvait dans leur collège de l'île d'Amakusa : on y employait les blocs de bois et les caractères de métal ; les ouvrages imprimés étaient les uns en latin ou en portugais, les autres en japonais ; quelques ouvrages sont composés en lettres romaines et d'autres en caractères japonais.

Ce sont des livres de piété, comme les *Compendium* des *Actes des Saints* (1591), le plus ancien ouvrage que l'on ait jusqu'ici retrouvé, le *Guide de la Foi*, l'*Imitation de Jésus-Christ*, l'*Exposé de la doctrine chrétienne* en caractères japonais, le même en caractères romains (1600), des catéchismes, des manuels de piété, etc. ; puis des grammaires et des dictionnaires ; d'ouvrages profanes occidentaux on n'a retrouvé jusqu'ici que les *Fables d'Esope*. Pour se rendre populaires, les jésuites imprimèrent aussi des livres japonais, entre autres un abrégé du *Tai hei ki* et une version en langue vulgaire du *Heike Monogatari*. Voici la Préface de ce dernier ouvrage.

Dans ce volume ont été imprimées l'histoire japonaise appelée *Heike Monogatari*, quelques sentences morales et les *Fables* d'Esope l'Européen. Ces auteurs étant païens, les sujets peuvent ne pas sembler très recommandables, mais ce n'est point chose extraordinaire pour l'Église de publier de pareils livres soit dans un but d'étude, soit pour le profit du monde en général. Une pareille détermination a pour raison le service de Dieu et les honneurs rendus à sa gloire. Et comme les livres imprimés jusqu'ici

dans ce collège ont été choisis en accordance avec les règles posées sur ces matières, de même pour le présent volume il a été reconnu désirable que les personnes que nos Supérieurs ont daigné désigner pour cet office le choisissent et le publiassent. (Amakusa, 28 février 1593.)

Les persécutions du dix-septième siècle amenèrent la disparition des imprimeries fondées par les jésuites.



C'est ailleurs que sera examinée l'œuvre des savants japonais qui, au péril de leur liberté ou même de leur vie, continuèrent à se mettre à l'école des Hollandais de Nagasaki. Dans la présente Introduction il convient seulement de parler des faits qui se rattachent à l'histoire de la Renaissance, encore de ces faits seulement qui présentent un caractère général. Les études, les expériences faites sur l'ordre de Hideyoshi ou d'Ieyasu doivent être mentionnées dans les chapitres qui traitent de leur gouvernement. Ce qu'il importait de montrer ici, c'est que le Japon du seizième siècle commença de s'initier à la civilisation européenne; les sciences qu'il cultiva de préférence furent celles qui se rapportent à la guerre, à la médecine et à l'imprimerie; il fit aussi de rapides progrès dans l'art de la construction navale et dans certains arts industriels.

Par contre, l'influence de l'Europe fut médiocre sur la peinture et la sculpture. Au temps de Hideyoshi la peinture à l'huile fut quelque temps à la mode et les images pieuses exécutées sous la direc-

tion des missionnaires, tendirent à répandre dans le peuple des modèles occidentaux. Mais formes et procédés européens ne tardèrent pas à disparaître.

II

Les Japonais ne connurent pas seulement la civilisation européenne par les Portugais et les Hollandais, mais aussi d'une manière indirecte par les ouvrages des Chinois.

A deux reprises ceux-ci consentirent à se mettre à l'école des missionnaires. Ce fut d'abord à l'époque où le Père Ricci (1552-1610) sut se concilier la faveur des empereurs Ming. Ayant abordé à Macao en 1582, il obtint en 1583 la permission de s'établir à Cheu King ; plus tard ce fut à Nan king, enfin à Pe king où il bâtit une église. Très versé dans la connaissance du chinois, s'efforçant de mettre le culte des ancêtres et les préceptes de Confucius d'accord avec les dogmes chrétiens, le Père Ricci obtint à la cour une grande influence. Mécanicien, il réparait les horloges du palais. Bon mathématicien, il traduisit en chinois les six premiers livres d'Euclide et publia dans la même langue un traité sur la théorie des mesures astronomiques. Sa mort, survenue en 1610, fut considérée comme un malheur par la cour et par les lettrés.

L'anarchie de l'empire sous les derniers Ming, la vie militaire des premiers empereurs mandchoux

arrêtèrent le développement de la civilisation européenne, malgré les efforts du Père Schall, arrivé en Chine en 1628, mort en 1666, qui devint astronome impérial et réforma le calendrier. Ce fut seulement sous Kang Hi (1662-1722) que les jésuites recouvrèrent leur ancienne influence : ils ne négligèrent rien pour mériter la faveur souveraine; le Père Gerbillon (1634-1707) traduisit des traités de géométrie; le Père Bouvet (1662-1732) fit une carte de la Chine; le Père Thomas enseigna l'algèbre, le Père Pereira apprit aux Chinois la musique occidentale, le Père Brocart leur montra les arts plastiques de l'Europe, tandis que le Père Le Gobien (1653-1708) faisait connaître la Chine à l'Europe dans ses *Lettres édifiantes et curieuses écrites des Missions étrangères par quelques Missionnaires de la Compagnie de Jésus*. Au dix-huitième siècle le Père Gaubil (1689-1759) fit fondre par des ouvriers chinois les magnifiques instruments en bronze de l'observatoire; il enseignait le latin aux élèves du Collège impérial afin que, devenus diplomates, ils pussent traiter avec l'Europe; d'autres Pères se distinguèrent comme ingénieurs, architectes, géomètres arpenteurs. Sans doute les persécutions du dix-huitième siècle arrêtèrent l'activité des missionnaires, et l'esprit de routine, qui a perdu les lettrés, empêcha qu'ils ne profitassent véritablement des leçons données par les jésuites. Cependant maint livre chinois porte les traces de ces leçons, et comme les Chinois devinrent les grands maîtres des Japonais du dix-septième et du dix-huitième siècle, nombre de

notions empruntées à l'Europe pénétrèrent par cette voie détournée les esprits des samurai les plus prévenus contre elle.

*
* *

Cherchons maintenant à juger l'influence générale que l'Europe exerça sur le Japon du seizième et du dix-septième siècle.

Tandis que la civilisation du Japon par la Chine avait demandé plusieurs centaines d'années, en moins de cinquante ans, l'influence de l'Europe se fit sentir dans toutes les classes et dans toutes les provinces. Au sixième siècle, la cour avait imposé des réformes docilement acceptées par un peuple barbare. Mais au seizième siècle, le mikado et le shôgun restèrent indifférents. A l'appui du premier des grands aventuriers, Nobunaga, succédèrent, tout au moins pour le christianisme, les persécutions des deux autres. Ce furent des daimiô, des samurai, de simples marchands ou même des paysans, qui se passionnèrent pour la civilisation étrangère; et, tandis que les uns y cherchaient les secrets de cette vie, les autres lui demandaient l'espérance d'une vie meilleure On a mis en doute la sincérité des Japonais, leur intelligence de l'idéal, leur faculté de travailler et de lutter pour des motifs désintéressés; et cependant la sincérité de tous fut si grande alors, l'ardeur de tous si vive que, pendant les deux siècles de persécutions qui suivirent l'anarchie du seizième, le savant souffrit et mourut pour sa science comme le chrétien pour sa foi.

Tant d'efforts ne devaient pas être perdus : pendant deux siècles, le Japon, sans rapports avec l'Europe, sembla presque l'oublier; puis soudain l'œuvre commencée par les grands hommes de la Renaissance, continuée en secret par les Hollandais et leurs élèves, produisit la transformation du Japon moderne.

CHAPITRE PREMIER

ODA NOBUNAGA ET LA CHUTE DE L'ÉGLISE BOUDDHISTE (1)

Ainsi, vers le milieu du seizième siècle, tout est confusion au Japon dans le gouvernement, dans la société, dans l'Eglise. Mais les guerres civiles, les mœurs retournées à la barbarie, la nécessité pour chacun de se faire justice à soi-même, ont formé des hommes semblables à ces Italiens du seizième siècle, dont Taine vante « la vigoureuse initiative, l'habitude des résolutions soudaines et des partis extrêmes, la grande capacité d'agir et de souffrir ». Au Japon comme en Italie, « les rudes mœurs du moyen âge » ont fait de l'homme « un superbe animal tout militant et tout résistant ».

Et c'est pourquoi le seizième siècle montre au plus haut point la qualité principale de la race japonaise, cette grande diversité que l'on y trouve entre

(1) Cf. les ouvrages cités dans l'Introduction et principalement Murdoch and Yamagata et H. Nagaoka, toutes les œuvres des missionnaires. M. Murdoch a donné dans son ouvrage de nombreux extraits de l'histoire manuscrite du Père Froez. Cf. en outre *Manners and Customs of the Japanese*, dans *Russo-Japanese War.*, etc.

les esprits comme entre les tempéraments, diversité que n'ont pu faire disparaître ni le bouddhisme, ni la philosophie confucianiste, ni la solidarité féodale et la constitution toute communautaire de la société Tandis qu'aux Indes et même en Chine les hommes semblent différer surtout par le degré de l'énergie ou de l'intelligence, au Japon ils diffèrent aussi par l'originalité du caractère. Or, l'individualisme est le signe des races supérieures et des civilisations déjà développées. Si nous employions une expression chère à Nietzsche, nous pourrions dire que, dans l'Asie, parler de l'humanité, c'est parler de ses plaines; au Japon comme en Europe, on la représenterait surtout par ses montagnes.

*
* *

Le type le plus accompli de la Renaissance japonaise est sans doute Nobunaga (1533 ou 1534-82).

Ses portraits nous présentent le véritable type de la race ouralienne et féodale : il avait le front haut, le visage ovale avec la moustache et la barbiche, de beaux yeux, le nez aquilin. S'il aimait à s'entourer d'une cour pompeuse, ses habitudes étaient frugales, il se vêtait modestement; portait le plus souvent une armure sans ornements et la peau de tigre qui chez les Chinois et les Japonais est le signe du commandement suprême.

C'était, disent les Jésuites, un prince de taille élancée, mais de constitution délicate et impressionnable, doué d'un cœur et d'une âme qui compensaient tous ses défauts. Il était très ambitieux, mais brave, généreux,

juste et ennemi de la trahison. Doué d'une rare perspicacité, il semblait avoir été créé pour une vie active et pleine de grandes œuvres. Nul mieux que lui, dans tout le Japon, n'était apte à commander une armée, à diriger un siège, à fortifier une ville, sans jamais recourir à une tête autre que celle qu'il portait sur ses épaules. Quand il demandait les avis de ses conseillers, c'était plutôt pour les éprouver que pour se conformer à leur opinion. Jamais, non plus, il ne faisait part aux autres de ses projets.

Aux qualités on doit opposer les défauts : des mœurs débauchées, le goût des favoris, la jalousie de quiconque s'élevait, surtout la cruauté. Ses troupes s'emparent d'un soldat ennemi qui a tiré sur lui sans l'atteindre; Nobunaga le fait suspendre par les pieds et scier en deux avec une scie de bois. Un jour que, tout en causant, il surveille la construction de son shiro, il voit un soldat commettre une infraction à la discipline : il se lève, tire son sabre, tranche la tête du coupable, puis, se rasseyant, il reprend calmement la conversation interrompue. Nobunaga n'écrivit-il pas à l'un de ses généraux de massacrer tous les prisonniers et de lui envoyer leurs têtes dans du sel? Sa cruauté révolta les Japonais eux-mêmes, dans un siècle où tous les crimes semblaient naturels.

Mais sa principale qualité comme son principal défaut était son orgueil. Noble autant qu'on peut l'être d'esprit et de caractère et véritablement homme de la Renaissance, il poussait l'humanisme jusqu'à se croire capable de réussir dans toute entreprise, si folle fût-elle, jusqu'à s'égaler aux dieux.

I

Avant de raconter l'histoire de Nobunaga, il faut donner les noms des tennô et des shôgun qui conservaient les apparences de l'autorité.

Voici ceux des empereurs : Go Nara (1527-57), Ôkimachi (1558-86). Et voilà maintenant ceux des shôgun : Yoshiharu (1521-45), Yoshiteru (1546-67), Yoshiaki (1568-73).

Issus, dit-on, des Taira, et originaires de l'Echizen, les Oda s'étaient longtemps tenus dans le massif de Nikkô; c'étaient de petits seigneurs, mais non point des prêtres shintô, comme on l'a prétendu, bien qu'en leur qualité de seigneurs du mont Arayama ils accomplissent certains rites du shintô. Au quatorzième siècle, ils s'établirent à Kiyosu dans l'Owari. Né en 1533, Nobunaga devint daïmiô à seize ans par la mort de son père Nobuhide (1549); il ne possédait que quatre districts. On le connut d'abord pour son extravagance qui le faisait appeler *bakadono*, le *seigneur fou*. Mais ses meilleures qualités ne tardèrent pas à se développer; il s'entendait surtout à bien choisir ses serviteurs; c'est ainsi qu'il poussa au premier rang le paysan Tôkichirô, célèbre sous le nom de Hideyoshi. Avec l'aide de ce général hardi et rusé, il conquit l'Owari en moins de deux années (1558-59), repoussa les

attaques des Kitabatake de l'Ise (1559), puis dans la célèbre bataille d'Okehazama vainquit et tua Imagawa, qui marchait sur Kiôto pour s'assurer du shôgun et de l'empereur (1560); aussitôt après il signait un traité d'alliance offensive et défensive avec Tokugawa Ieyasu, un feudataire des Imagawa. L'union de ces trois hommes de génie, Nobunaga, Hideyoshi, Ieyasu, leur assurait la victoire, malgré la petite étendue de leurs fiefs et le faible nombre de leurs troupes.

En 1561, Nobunaga se rendit à Kiôtô et fit approuver ses actes par le shôgun; il conquit ensuite le Mino sur les Saitô et transporta sa capitale à Inabayama, situé dans cette province et plus connu dans l'histoire sous le nom de Gifu.

L'été de 1565 fut marqué par un événement dramatique. Tout à coup les ministres du shôgun, Miyoshi (le Mioxindono des jésuites) et Matsunaga (Dajondono) occupent avec douze mille hommes les faubourgs de Kiôto; ils demandent à Yoshiteru de les joindre dans un couvent pour y discuter avec eux du renvoi de plusieurs favoris. Yoshiteru refuse, mais les favoris désignés s'ouvrent eux-mêmes le ventre pour ne pas causer de troubles à leur maître. Peu importe d'ailleurs aux conjurés : ils marchent sur le shiro et l'incendient. Yoshiteru et ses fidèles périssent en combattant; allant de palais en palais, de couvent en couvent, les rebelles massacrent un frère du shôgun qui a pris les ordres; sa mère, qui habite une demeure séparée; sa femme, qui s'est enfuie dans un monastère. Puis ils cherchent à Nara, où il est religieux, un autre frère de leur

victime et l'installent de force comme shôgun sous le nom de Yoshiaki. Ce dernier leur échappe (1566) et demande protection aux seigneurs voisins; repoussé par eux, il s'adresse à Nobunaga. Trop heureux d'un prétexte plausible qui couvre ses projets ambitieux, Nobunaga s'empare de Kiôto, rétablit Yoshiaki et prend lui-même le titre de vice-shôgun (1568).



Fort de ce titre, Nobunaga, déjà maître de l'Owari, du Mino, et d'une partie de l'Ômi, acheva la conquête de l'Ise (1569) pendant que son allié Ieyasu s'emparait du Mikawa. Puis il s'en prit aux Asakura de l'Echizen, soutenus par son propre beau-frère Asai Nagamasa, les Miyoshi, les bonzes du Hieizan et de la secte de Monto (1570).

Après avoir emporté d'assaut le monastère du Hieizan (1571), il défit complètement Asai et Asakura (1572). Les fiefs du premier (180,000 koku) vinrent compléter la part de Hideyoshi, qui possédait déjà 40,000 koku de revenu, et les dépouilles d'Asakura, comprenant la plus grande partie de l'Echizen, échurent à Shibata. De belles récompenses furent également données à Ikeda Terumasa, Niwa Nagahide et aux autres généraux des Oda qui poursuivirent leurs conquêtes dans le Kaga, donné à Sakuma Nobumori, le Noto et l'Ecchû.

Nobunaga déposa Yoshiaki (1573) et mit fin à la dynastie des Ashikaga. S'étant emparé du pouvoir

il reçut du tennô les titres de grand général de droite et de dainagon, plus tard celui de nai daijin.

*
* *

L'ex-shôgun avait appelé contre Nobunaga Môri, Uesugi et Takeda. Répondant le premier à l'appel, ce dernier mit en déroute l'armée d'Ieyasu à Mikatagahara (1572). La mort délivra subitement Nobunaga de ce redoutable ennemi. Un soir de janvier 1573, que Takeda se faisait jouer de la musique, les troupes d'Ieyasu le surprirent. Comme il les repoussait victorieusement, une flèche lui traversa le bras. Il battit en retraite et ne reprit la campagne qu'après sa guérison. Au mois d'avril sa blessure se rouvrit. Se sentant perdu, il dit à ses amis : « Dès que j'aurai rendu le dernier soupir, jetez-moi dans le lac et cachez la nouvelle de ma mort. Je ne veux pas qu'on décourage mes soldats » (avril 1573). Plusieurs expéditions conduites par Nobunaga et les daimiô de l'est contre Takeda Katsuyori, le fils de Shingen (1575-82), amenèrent sa défaite et sa mort. Le clan de Takeda disparut. Pour sa part des dépouilles, Ieyasu prit le Suruga.

Uesugi Kenshin ne survécut pas longtemps à son grand rival; après deux guerres heureuses contre Nobunaga (1574-76), il mourut subitement en 1577.

Avec la défaite des Miyoshi et des Matsunaga commença la conquête de l'ouest; Hideyoshi reçut le Harima (1577). Il marcha ensuite contre les Môri, alors commandés par les fils du grand Môri, régents pour leur neveu; entre 1578 et 1582 il les chassa

du Tamba, du Tajima, du Tango, de l'Inaba, et leur confisqua le Mimasaka et le Bizen.

A cette époque Nobunaga avait réduit trente-deux provinces, près de la moitié du nombre total (soixante-huit), et c'étaient les provinces les plus importantes.

Par des moyens tout féodaux et sans se soucier vraiment de rétablir le gouvernement centralisé, l'ambitieux daimiô avait donc fort avancé l'œuvre de l'unification du Japon.

II

Ce n'est point seulement par son rôle politique que Nobunaga appartient à la Renaissance, c'est encore par la hardiesse de ses idées.

Nous raconterons d'abord ses luttes contre l'Église bouddhiste, puis nous parlerons de la protection que par haine des bonzes il accorda aux chrétiens; enfin nous dirons l'orgueil qui le poussa, comme le grand Abkar, à se faire adorer, orgueil qui le conduisit à sa perte.

*
* *

La lutte de Nobunaga contre l'Église bouddhiste marque un moment capital dans l'histoire de la pensée japonaise.

Jusque-là bonzes et samurai étaient restés unis :

les bonzes portaient l'épée; la plupart des samurai portaient le froc, au moins après quarante ans. Personne n'avait de doutes sur la religion; la morale bouddhiste imprégnait et le bushidô, et le code de l'étiquette; aucune cérémonie civile ou militaire n'avait lieu sans la bénédiction des bonzes; les plaisirs mêmes étaient bouddhistes, tels les chanoyu, et l'architecture des shiro, des maisons privées, et l'art, et la littérature, et l'enseignement public.

Cette union, en apparence intime, tendait cependant à se dissoudre; les persécutions de Nobunaga marquent l'aboutissement d'une évolution séculaire.

La puissance politique des bonzes rendait tout gouvernement impossible; Hieizan et Ôsaka tenaient Kiôto; les Monto, maîtres d'Ôsaka, possédaient le Kaga et tendaient à réduire tout le Nord-Ouest sous leur suprématie.

Cette puissance des bonzes était d'autant plus grande qu'elle s'appuyait sur leur autorité religieuse. Seuls ils exerçaient de l'influence sur les paysans sans cesse révoltés contre leurs seigneurs. Beaucoup de nobles, qui étaient encore des croyants, donnaient de l'argent et des fiefs aux couvents, dont la richesse et les troupes les menaçaient; pour faire pénitence de leurs péchés, ils se prosternaient devant ces moines orgueilleux sur qui le peuple n'osait lever les yeux. Ceux-là mêmes qui n'avaient pas la foi devaient se montrer généreux et soumis envers l'Église, de crainte de s'aliéner leurs samurai ou de voir leurs serfs se soulever à l'appel des prêtres.



Les excès des bonzes n'eussent pas suffi à les perdre sans la transformation qui s'était accomplie dans la pensée japonaise.

Cette transformation était double, intellectuelle et morale. Sortis de la barbarie du moyen âge, formés par la philosophie chinoise, qui depuis l'avènement des Ashikaga leur devenait plus familière, piqués par les sarcasmes des étrangers et des chrétiens, les samurai les plus intelligents ne croyaient plus aux légendes merveilleuses des kami et des hotoke, ni à l'efficacité des cérémonies et des oraisons.

D'autre part, la vie militaire du moyen âge avait créé un idéal moral différent de l'idéal monastique. Le bouddhisme défendait de prendre aucune vie, même celle d'un animal : l'honneur chevaleresque commandait de ne pas épargner l'ennemi tombé; les progrès que l'inspiration bouddhiste avait fait faire au bushidô n'avaient pas suffi à lui enlever sa féroce rudesse, et sans doute les bonzes ne se privaient pas de porter les armes, mais, en agissant contrairement aux préceptes qu'ils enseignaient, ils faisaient douter et de leur bonne foi, et de la valeur de leurs préceptes. Il en était de même pour la chasteté; si, dans son mépris des femmes, la défense qu'il faisait de parler d'elles, le bushidô affectait une sévérité monacale, du moins des soldats ne pouvaient-ils attacher à la pureté des mœurs l'importance que lui attribuaient les bonzes, et ceux-ci

menaient trop souvent une vie dissolue que l'on opposait à leurs enseignements.

L'humilité semblait insupportable aux samurai, qui se faisaient un devoir de l'orgueil. Sur ce point encore le bushidô subit l'influence du bouddhisme, et le Kenson, le code exagéré de la politesse, témoigne d'une discipline toute monacale, mais, en conservant les formes de l'humilité religieuse, les samurai en avaient changé l'esprit; ils se faisaient humbles pour qu'on se fît humble envers eux : y manquait-on, ils se vengeaient les armes à la main. C'est que l'honneur avait pris la place des commandements de la religion; des actes prescrits par l'honneur, deux, la vengeance et le suicide, étaient considérés comme des crimes par le bouddhisme.

Tandis que les anciennes vertus prêchées par les Butsu n'étaient plus des vertus pour les samurai, ils en admettaient d'autres que le bouddhisme ne connaissait pas. Et c'étaient non seulement le courage, la fidélité au seigneur, les devoirs familiaux dont le bouddhisme, religion toute monacale, refuse de s'occuper, mais des vertus que les bonzes auraient dû pratiquer, comme la franchise et la loyauté. Le premier devoir d'un samurai était de ne pas déguiser sa pensée, mais les habiudes que leur donnait le cloître, leur enseignement ésotérique, les subtilités de leur théologie amenaient les bonzes à la déguiser toujours.

Quelques hommes remarquables avaient cherché à combattre les désordres qui s'étaient produits dans l'Église, en même temps qu'à renouveler son

enseignement qu'une oiseuse scolastique rendait inefficace.

L'Église japonaise eut ses réformateurs, et ceux qu'on pourrait comparer aux protestants, et ceux qu'on pourrait comparer aux Pères du concile de Trente. Les deux sectes qui conquirent le plus d'influence furent celles de Zen et de Monto, et l'on peut dire que, sans elles, la scission entre l'Église et la noblesse se serait produite plus tôt et plus complètement.

Zen représente le côté purement religieux de la Réforme ; il ne chercha pas à mettre la morale religieuse en accord avec la morale du monde, mais à dépouiller la morale religieuse de ce qu'elle avait pris au monde et qui la mettait en contradiction avec elle-même. Par contre, Zen se montra très large en matière de dogme, ce qui est d'ailleurs conforme aux pures traditions bouddhistes. C'est à Zen qu'appartinrent tous les savants et les principaux artistes du quinzième siècle.

Monto représente le côté laïque de la Réforme ; il voulut faire disparaître de la morale religieuse ce qu'elle avait de trop étroitement monastique ; ses membres avaient le droit de se marier, de se faire soldats, médecins, de vivre à la cour ou dans le peuple. Il suffisait qu'ils accomplissent dans un esprit de foi et de piété les devoirs de leur vie quotidienne.

Malheureusement l'anarchie du quinzième et du seizième siècle troubla l'Église elle-même, et c'est au moment où elle était la plus menacée que les guerres civiles, l'expansion coloniale, les relations

avec la Chine et les Européens, l'accroissement de la richesse dû au développement du commerce, l'âpreté de tous au gain firent disparaître les idéals du moyen âge auxquels Zen et Monto avaient voulu se conformer.

L'opposition qui s'était créée progressivement entre l'état d'esprit des bonzes et celui des samurai éclata au quinzième siècle, quand la Renaissance eut fait de l'individualisme la principale vertu. Le bushidô lui-même perdit pour un temps de sa puissance. Les grands héros du quinzième siècle se vantaient de leur cruauté, de leurs mœurs dissolues, de leur effroyable orgueil. Comme les Henri VIII, les Ferdinand d'Aragon, les César Borgia, c'étaient réellement des gens *par delà le bien et le mal*, qui ne supportaient aucune contrainte de leur esprit curieux, de leur cœur avide : tout enseignement religieux leur était une gêne, leur semblait un déshonneur.

L'opposition, la défiance se changèrent en haine; chez Nobunaga, cette haine devint du fanatisme. Ce n'était pas un penseur qui discutait de la valeur des dogmes et des préceptes moraux ; c'était un être d'instinct, et son instinct se révoltait contre le bouddhisme : tout individualiste comme les héros de la Renaissance, il ne pouvait souffrir une doctrine qui tend à supprimer l'individualité.

*
* *

Ce mépris, cette haine de la religion apparurent dès ses premiers succès : pour construire ses forteresses de Gifu et de Kiôto, il employait comme

matériaux les débris des édifices sacrés, même les statues des dieux.

Quand les moines du Hieizan rallièrent ses ennemis et mirent sa puissance en échec, il jura de se venger. La vengeance fut éclatante.

Les Oda mirent le siège devant Hieizan, dans le neuvième mois de l'année 1571. L'enceinte du monastère enfermait treize vallées : l'on y trouvait trois mille temples ou couvents et les plus beaux jardins du Japon. Le nombre des bonzes s'élevait à plusieurs milliers, sans compter les hommes d'armes, les femmes et les enfants. Nobunaga donna l'ordre de prendre d'assaut Hieizan et de l'incendier. Étonnés, ses généraux lui répondirent : « Depuis dix siècles que Kammu Tennô a bâti ce monastère, tous l'ont tenu pour le plus puissant contre le démon. Comment oseriez-vous brûler ces temples, que personne n'a jamais profanés ? » Mais lui d'éclater en railleries sur la vie des moines, leurs mœurs dissolues, les milliers de femmes et d'enfants qu'on trouvait dans les couvents ; il promit aux vainqueurs les richesses du monastère et cette promesse triompha de tous les scrupules (1). Les soldats donnèrent l'assaut : tous les temples furent brûlés, tous

(1) Le *Nihon Gaishi*, écrit dans le but de préparer la restauration du mikado, prête à Nobunaga ce discours apocryphe :

« — Pourquoi m'empêcher de faire mon œuvre de justicier ? Je veux rendre la paix à l'empire, rétablir l'autorité de l'empereur. Dans ce but, j'expose ma vie tous les jours et ne goûte jamais un moment de repos... Jadis un messager vint de ma part trouver ces moines, leur proposer bonheur ou malheur. Au lieu de m'obéir, ces moines ont assisté tous les rebelles : ne méritent-ils pas eux-mêmes le nom de rebelles ? »

les habitants, moines et laïques, hommes, femmes et enfants furent passés au fil de l'épée.

Dans l'histoire du Japon, la prise de Hieizan marque une date analogue à celle de la prise de Rome par les soldats de Bourbon. De part et d'autre, un grand sac d'œuvres d'art, la destruction de monuments admirés depuis des siècles, marque le début d'une époque sans foi où les plus vieilles, les plus saintes croyances furent insultées (29 septembre 1571).

* * *

Les autres ordres du Japon haïssaient Hieizan, mais ils comprirent que l'Église entière était menacée. Monto organisa la résistance. Son patriarche Kôsa Kennio nous apparaît comme l'un des caractères les plus originaux et les plus puissants de la Renaissance japonaise. Aussi bon soldat qu'habile diplomate, c'était une manière de Jules II que les intérêts temporels préoccupaient autant que les intérêts spirituels. Sa forteresse d'Ôsaka accueillait tous les mécontents : là se nouaient les intrigues ; là se réfugiaient les ennemis vaincus du dictateur, moines, daimiô ou simples aventuriers. Plusieurs fois Nobunaga et ses généraux tentèrent vainement l'assaut de la terrible forteresse (1574, 1576, 1578) ; toujours les moines résistaient sur leur rocher qui se dresse au milieu des marais, toujours Kôsa Kennio savait créer des diversions qui appelaient ailleurs les forces de Nobunaga.

En 1579, soixante mille hommes mirent le siège

devant la citadelle. Serrés de près, les bonzes firent s'échapper à la faveur d'une nuit orageuse les femmes, les enfants, les vieillards qui gênaient la défense. Nobunaga surprit les fugitifs; on leur coupa le nez et les oreilles; le lendemain un bateau portait au pied du château ces débris sanglants. Le siège dura toute une année : quand les assaillants se furent emparés de trois forteresses, les moines se réfugièrent dans les deux autres, tandis que Kennio, qui s'était échappé, rassemblait une armée pour marcher à leur secours. De part et d'autre les pertes étaient énormes; des monceaux de cadavres infectaient le pays. Le tennô intervint et les deux partis consentirent un arrangement. Les moines sortirent du fort avec les honneurs de la guerre; ils reçurent des fiefs dans le nord-est en échange de leur abbaye fortifiée, qu'ils incendièrent (1580).

L'année d'avant (1579), Nobunaga avait convoqué un concile général dans son palais d'Azuchi sur les bords du lac Biwa. Seules les sectes de Nichiren et de Jôdo répondirent à cette invitation : il fut convenu que ceux des champions qui succomberaient dans la discussion seraient fouettés publiquement et décapités. Nichiren fut vaincu; ses représentants subirent la honte et le supplice, les chefs de l'ordre furent déportés dans une île déserte et les amendes infligées à ses membres les forcèrent à s'enfuir dans les régions du Japon que Nobunaga n'avait pu encore soumettre.

Les jôdo et les autres ordres connurent à leur tour les rigueurs de la persécution. Pendant les deux

dernières années de sa carrière, Nobunaga ne cessa de poursuivre l'extermination du bouddhisme.

III

La haine de Nobunaga pour la religion de son pays valut aux jésuites une faveur qu'ils n'espéraient pas. Pendant vingt ans leur prédication n'avait réussi qu'à Kiushû, qui était comme séparé du Japon. La fin du seizième siècle les vit, établis à Kiotô, y jouer un rôle politique.

La chute des Ôuchi leur ayant enlevé leur seule mission de Hondô, ce fut seulement en 1559-60 que le Père Vilela et le japonais converti Laurentio se hasardèrent à visiter la capitale, où les avait appelés un vieux moine du Hieizan, qui voulait discuter avec eux. Le supérieur de la célèbre abbaye refusa de les entendre, mais la protection d'Ôtomo leur valut d'être reçus par le shôgun et protégés par les Miyoshi qui étaient chargés de la police de Kiôto : malgré les persécutions des bonzes, ils purent y bâtir un monastère et une église; leur prédication excita tout au moins beaucoup de curiosité. En 1561 ils établirent une autre mission à Sakai, qui, jusqu'à la fondation d'Ôsaka sous Hideyoshi, fut le port le plus important de Hondô; en 1564 Imori et Nara eurent aussi leurs églises.

Cette même année les jésuites convertirent le

daimiô de Sawa et Takayama, frères de Wada, daimiô de Takatsuki, dont le shiro occupait dans l'Ômi une position stratégique de premier ordre. Takayama se fit baptiser avec tous ses enfants; son fils aîné, alors âgé de dix ans, devait jouer un rôle capital dans l'histoire de l'Église chrétienne : les jésuites l'appellent Don Justo Ucondono, du titre d'Ukon qui lui fut plus tard conféré.

En 1565, Vilela fut rejoint par les Pères Froez et Almeyda; l'on doit au premier une histoire latine du Japon (restée manuscrite) (1547-79), qui est d'un grand secours pour la compréhension des événements de cette époque.

L'assassinat du shôgun Yoshiteru par les Miyoshi sembla d'abord compromettre le succès des missionnaires, qui échappèrent difficilement aux intrigues des bonzes; ce fut au contraire la cause de leur fortune. Dans sa fuite, le shôgun Yoshiaki, le frère et le successeur de Yoshiteru, ne trouva guère de secours que chez Wada (Vatadono), qui aida ensuite Nobunaga dans sa lutte contre les Miyoshi; Wada devint donc un personnage important; bien qu'il ne fût pas converti comme ses frères, il favorisait les jésuites. Ce fut lui qui présenta au vice-shôgun le Père Froez, seul chargé alors de la mission de Kiôto (1568) : Nobunaga voulut en imposer à l'étranger; il le reçut sur le pont-levis du shiro qu'il faisait construire à Kiôto, entouré de sa cour et de sept mille hommes d'armes. Le Père Froez réussit à lui plaire; puis le dictateur prétendait se servir des missionnaires dans sa lutte contre les bonzes.

Malgré les décrets impériaux qui prohibaient la

prédication du christianisme (1565 et 1568), le Père Froez et Laurentio purent rétablir leur mission de Kiôto détruite par les Miyoshi; le Père Organtino Gnecchi les y rejoignit en 1572.

Wada étant mort en 1571, son fief échut à Takayama, qui en 1576 abdiqua en faveur de son fils Ukon, ou Don Justo Ucondono : en 1579, sur les quinze mille chrétiens de Hondô, huit mille étaient des sujets d'Ucondono de Takatsuki.

En 1579, le Père Gnecchi força Don Justo à prendre parti pour Nobunaga contre Môri et les Monto; il fut dès lors en grâce. L'année suivante, Nobunaga permit aux jésuites de fonder dans sa résidence d'Azuchi une école où ils eurent bientôt vingt-six élèves; il leur fit même l'honneur de visiter cette école et leur envoya des présents (1581).

Mais alors que les jésuites étaient pleins d'espérance et se flattaient même de convertir le dictateur, de graves événements bouleversèrent de nouveau le Japon.

IV

Arrivé au faîte de la puissance, Nobunaga fut pris de cette folie que produisit dans le monde entier, mais surtout en Asie, l'humanisme de la Renaissance. Comme Akbar, auquel il ressemble, il se crut dieu et voulut être adoré.

Déjà lors du concile de 1579 il foulait aux pieds les statues consacrées et prétendait forcer les bonzes à se prosterner devant sa propre image. « Moi seul, disait-il, suis le dieu suprême. »

Les jésuites, qui l'encourageaient à persécuter les bouddhistes, reculèrent d'épouvante quand ils comprirent toute la portée de cet orgueil.

Froez écrit :

Enfin la prospérité lui donna tant de présomption et d'extravagance que, non content de s'intituler le maître absolu de tout le Japon et de recevoir de telles marques de vénération que les vieillards ne se rappellent pas avoir rien lu ou vu de pareil, il commença, tel un autre Nabuchodonosor, à vouloir se faire adorer non plus seulement comme un mortel sur la terre, mais comme Dieu et le maître immortel. Pour accomplir cet abominable dessein, il bâtit un temple sur une colline proche de sa forteresse d'Azuchi, avec une inscription qui se traduit ainsi dans notre langue :

« Dans les grands royaumes du Japon, dans cette forteresse d'Azuchi, sur ce mont qui même de loin donne joie et contentement à celui qui le regarde, Nobunaga, seigneur de tout le Japon, contemplez ce temple de Sochenji *(sic)*. Voici les récompenses destinées à ceux qui l'adoreront. D'abord les riches deviendront plus riches; les pauvres, les humbles, les misérables deviendront fortunés. Ceux qui n'ont ni fils, ni successeur pour continuer leur famille auront de suite des descendants et jouiront d'une longue vie dans la paix et dans la sécurité. Chaque mois une fête aura lieu en souvenir du jour où je suis né et l'on célébrera cette fête en visitant ce temple. Ceux qui auront foi en ces paroles obtiendront tout ce qui leur est ici promis. Mais les pervers incroyants iront à leur perte, soit dans cette vie, soit dans l'autre. C'est pourquoi, je le répète, il est néces-

saire que tous aient la plus grande vénération et le plus grand respect pour ce lieu ».

Froez ajoute que Nobunaga fit transporter dans ce temple les idoles les plus sacrées du Japon et qu'au-dessus d'elles il fit placer dans un tabernacle une pierre, un *jintai* (littéralement *corps du dieu*) qui devait le symboliser. « Le concours des adorateurs était tel que cela semblait incroyable. »

V

La hauteur, les violences de Nobunaga lui suscitaient partout des ennemis. Au moment où, se croyant le maître du Japon, il se proposait de conquérir la Chine, une conspiration causa brusquement sa perte. Les troupes de Nobunaga et des daimiô ses alliés se rendaient dans l'ouest pour aider Hideyoshi et porter le coup de grâce à Môri; Nobutaka, le troisième fils du dictateur, embarquait à Sakai les troupes qui devaient réduire Shikoku. Akechi Mitsuhide, l'un des favoris de Nobunaga, se trouvait dans le Tamba avec son corps d'armée : il se croyait menacé par un maître capricieux, dans une orgie Nobunaga lui avait pris la tête sous le bras et l'avait frappé au front avec son éventail. Décidé à s'emparer du pouvoir par un coup d'audace, l'aventurier résolut d'investir Kiôto, où Nobunaga et son fils aîné Nobutada n'avaient gardé

qu'une faible escorte, car le lendemain ils devaient partir pour rejoindre l'armée.

Entraînant ses troupes sans leur dire ses projets, Akechi marche tout la nuit, atteint Kiôto à la pointe du jour, donne l'assaut au temple de Honnôji, où Nobunaga s'est établi. Oda vient de se lever et fait sa toilette, une flèche le frappe entre les côtes. Saisissant une hallebarde, il se précipite dans la cour, voit les soldats révoltés, essaie de se faire entendre, ne réussit pas; comprenant qu'il est trahi, il frappe de droite et de gauche en désespéré. Un coup d'arquebuse lui casse le bras. Il rentre dans le temple et se retire au premier étage; pendant qu'on panse sa blessure, son page favori Mori Ranmaru, le kimono troussé dans l'obi, les cheveux pendants, se met en garde sur le balcon et perce de la hallebarde échappée à son maître les ennemis qui tentent de l'escalader et prennent dans les poutres enchevêtrées leurs sabres, leurs bavolets ou leurs énormes épaulières. Voyant que tout est perdu, Nobunaga met le feu au temple et fait harakiri.

Nobutada, qui loge dans un temple voisin, s'enfuit dans le palais d'un prince impérial. Les rebelles forcent le prince à sortir, puis incendient le palais. Après s'être bravement battu, Nobutada est enseveli sous les ruines (20 juin 1582).

*
* *

Le mikado mit Nobunaga au rang des dieux, et les Japonais l'honorent comme un héros; il a encore des temples et des fidèles.

C'est que nul n'a mieux représenté le type cher à la noblesse japonaise; n'était-il pas beau, courageux, fier, aristocrate dans toute la force du terme? Sans doute violent, impulsif et trop confiant en lui-même pour réfléchir beaucoup, il cédait à ses instincts plus qu'il ne se laissait guider par de larges vues politiques; les circonstances permirent cependant que son gouvernement fût fécond. Nobunaga ne persécutait le bouddhisme que par haine des moines, mais la ruine de l'ancienne religion permit la diffusion des doctrines confucianistes, qui transformèrent l'esprit des Japonais. S'il attaquait les seigneurs féodaux dans le seul but d'agrandir ses propres États, ses victoires commencèrent l'œuvre de centralisation achevée par Hideyoshi et Ieyasu. En accueillant les étrangers, en favorisant les chrétiens par haine des nobles et des bouddhistes, Nobunaga donnait au Japon l'enseignement qui, après trois siècles, devait produire sa rénovation.

CHAPITRE II

HIDEYOSHI ET L'ÉMANCIPATION DU PEUPLE (1)

Nobunaga laissait des fils et des petits-fils ; il s'était flatté de rendre ses dignités héréditaires dans sa maison, mais comme Alexandre il eût mieux fait de dire : « Au plus digne. » Ses généraux devaient en effet se disputer sa succession ; le résultat prouva que le plus digne en était Hideyoshi.

Le successeur du grand noble était le fils de paysans. Kinoshita Tòkichirô, dit Hideyoshi, naquit en 1536, dans le village de Nakamura (district d'Aichi, province d'Owari). D'une laideur monstrueuse, l'enfant reçut le sobriquet de petit singe. Placé comme domestique chez des bonzes, il voulut incendier le couvent. On le jeta dehors. Il s'enrôla dans une bande de brigands. Mais les troupes de Nobunaga dispersèrent la bande, une patrouille s'empara de Hideyoshi et le conduisit au shiro de Kiyosu ; on l'y employa comme garçon d'écurie. Un jour les soldats l'accusent de vol, il est traîné devant le daimiô,

(1) T. A. S. J. : GUBBINS, *Hideyoshi and the Satsuma Clan in the XVIth century. VIII*, 1. — ASTON, *Invasion of Corea. VI*, 2. Traduction du *Taikôki* du REV. W. DENING. Plus les Histoires déjà citées, les œuvres des missionnaires, CHARLEVOIX, l'histoire de LÉON PAGÈS et *Russo Japanese War*.

qui veut le faire mourir sous le bambou ; l'enfant se jette aux pieds du maître, crie, insulte, implore, enfin plaide si bien sa cause que Nobunaga lui pardonne. Hideyoshi devint soldat, puis officier, puis le premier général des Oda.

D'une taille de nain, gros, très robuste, Hideyoshi avait la démarche et la figure hideuses, six doigts à une main, le teint sombre, le visage large, les pommettes saillantes, le nez camard, le menton trop long et les lèvres épaisses. Rasé dans sa jeunesse, il laissa plus tard pousser sa moustache et sa barbiche aux poils raides clairsemés. Le front puissant et ridé, les sourcils haut plantés, les plis de la bouche annonçaient l'énergie, et l'éclat des yeux trop saillants était incomparable.

Dans un siècle de débauches, les siennes firent scandale ; il aurait dit aux jésuites que son goût pour les femmes l'empêchait seul d'embrasser le christianisme. Violent, orgueilleux et dur comme un chef de bandes, Hideyoshi se montra cependant débonnaire ; la plupart de ses ennemis obtinrent leur pardon. Son affection pour sa mère est restée légendaire. Ignorant et grossier, ce fils de paysan partageait toutes les superstitions des paysans. L'on conserve une lettre qu'il écrivit au dieu des renards, Inari : l'une des femmes du dictateur était possédée par un renard ; Hideyoshi somme le dieu d'avoir à mettre son sujet à la raison, sinon tous ses temples seront détruits par le roi du Japon. Cependant la pratique des affaires forma si bien le parvenu qu'il devint un grand homme de guerre, puis un grand homme d'État ; nobles, lettrés, artistes, géné-

raux, diplomates, tous s'inclinèrent devant son génie.

Appelé d'abord Kinoshita, puis Hashiba, puis Toyotomi, le célèbre aventurier est surtout connu sous le nom de Hideyoshi; les missionnaires le désignent toujours par le nom de Faxiba (Hashiba).



Avant d'entrer dans le récit des événements, il convient de citer les empereurs dont Hideyoshi et ses rivaux prétendirent tour à tour se réclamer. Ce furent Ôkimachi (1558-86) et Go Yôzei (1587-1611). Les longs règnes de ces deux mikado prouvent que les condottieri du seizième siècle cherchaient à s'appuyer sur le pouvoir impérial et non plus à l'annuler comme les chefs du bakufu.

Le shôgun Yoshiaki vécut jusqu'en 1597, mais sans jouer aucun rôle politique, quoiqu'il eût refusé d'abdiquer.



Après avoir mis à mort Nobunaga et Nobutada, Akechi s'empara d'Azuchi; les serviteurs du dictateur furent massacrés et son palais fut réduit en cendres. Mais, son coup réussi, le traître hésita; cette hésitation le perdit.

Hideyoshi assiégeait Takamatsujô, la plus forte

place des Môri; quand il apprit l'assassinat de son maître, il se hâta de traiter avec eux et marcha sur Kiôto. Après avoir rallié Oda Nobutaka qui, à la nouvelle du crime, avait suspendu le départ de ses troupes pour Shikoku, Takayama Ukon (Don Justo), et d'autres généraux, il attaqua les rebelles. Battu à Yamasaki, Akechi Mitsuhide se jette dans Shôriû, mais Hideyoshi emporte la place, Akechi s'enfuit sous un déguisement, des paysans le tuent pour le voler. La tête est portée à Nobutaka, qui la dépose sur la tombe de son père, puis, le corps retrouvé, on recoud la tête; Akechi, crucifié aux portes de Kiôto, servira de pâture aux renards et aux oiseaux de proie. Tous ses partisans sont massacrés.

Quelques semaines après un conseil se réunit à Kiyosu en Owari. Sambôshi, fils de Nobutada, et petit-fils de Nobunaga fut reconnu comme chef des Oda sous le nom de Nobuhide et Nobukatsu (Nobuo), second fils de Nobunaga, proclamé tuteur de l'enfant; la direction des affaires était confiée aux quatre grands généraux de Nobunaga : Hideyoshi, Niwa, Ikeda et Shibata.

La discorde ne tarda pas à éclater entre les vainqueurs. Nobutaka s'irritait que son frère Nobukatsu eût été nommé tuteur; Shibata Katsuie était jaloux de Hideyoshi : tous deux eurent vite fait de s'unir et de se plaindre que le fils de paysans gouvernât Kiôto sans consulter ses collègues. Aussitôt la guerre éclate, Hideyoshi s'empare de Gifu, Nobutaka fait sa soumission (1582). En 1583 Hideyoshi attaque l'Echizen. Plusieurs fois vaincus, les

rebelles se réfugient dans Fukui. Hideyoshi établit son camp sur le mont Atago, qui domine Fukui. Shibata se sent perdu, il détruit la ville, s'enferme dans le shiro et réunit ses soldats dans un grand festin; hommes et femmes mangent, boivent et dansent pendant toute la nuit. Au matin, Shibata se lève, et s'adressant à sa femme, une sœur de Nobunaga : « Libre à vous de sortir, d'avoir la vie sauve et de vous remarier. Nous sommes des hommes et nous devons nous tuer. » Mais la femme de Shibata se déclare de celles qui savent mourir : elle compose un dernier uta, puis, découvrant sa gorge, la tend au sabre de son mari. Aussitôt les soldats se ruent sur les femmes et les massacrent, puis on met le feu au shiro. Tranquillement assis au milieu des flammes, Shibata et ses amis s'ouvrent le ventre avec leurs poignards; les soldats se jettent les uns sur les autres et s'entre-tuent. Une seule femme est épargnée, qui dira au monde cette fin héroïque.

De retour à Kiôto, Hideyoshi fit célébrer avec grande pompe les obsèques de Nobunaga, puis, délivré de Nobutaka, qui avait péri massacré par ses vassaux, il s'assura de la personne du jeune Sambôshi, et donna des fiefs à Nobukatsu et à Ikeda, en leur défendant de se mêler des affaires; c'est seul désormais qu'il entendait s'occuper du gouvernement.

Mais, dans cette société de nobles hautains, un fils de paysans pouvait-il prétendre à régner? Hideyoshi voulut un titre et une généalogie. Il s'adressa d'abord au shôgun Ashikaga Yoshiaki, qui

vivait retiré dans une bonzerie, et lui demanda de l'adopter; Yoshiaki refusa de donner au parvenu le nom de Minamoto. Les Fujiwara se montrèrent plus complaisants : Hideyoshi entra dans leur famille et prit le nom de Toyotomi qui leur appartenait, avec le titre de kambaku (1586). Six ans après (1592), il abdiqua en faveur de Hidetsugu, son neveu et son fils adoptif. Lui-même s'appela dès lors le Taikô, tandis que le peuple le connaissait sous le nom de Taikô Sama, le seigneur Taikô. Mais l'année même de son abdication, l'une de ses femmes, Yodogimi, fille d'Asai, ancien daimiô de l'Ômi, lui donna un fils, Hideyori. Bien que personne ne crût à sa paternité, le Taikô aima cet enfant de passion; il voulut contraindre Hidetsugu à se démettre de son titre de kambaku en faveur de Hideyori. Hidetsugu refusa, puis, se sentant menacé, conspira; exilé en 1595, dans le monastère de Kôyasan, il reçut l'ordre de se suicider : vêtu de blanc, il s'ouvrit le ventre, tous ses pages l'imitèrent, un seul excepté qui leur coupa la tête à tous selon la coutume et se donna ensuite la mort. Les trois jeunes enfants du Kambaku et ses trente-trois femmes, toutes splendidement vêtues, furent décapités par le bourreau sur la place publique de Kiôto.

II

Pour comprendre l'œuvre de Hideyoshi, il faut étudier séparément sa politique intérieure, ses rap-

ports avec les étrangers et les chrétiens, son gouvernement et ses lois, la condition du peuple et la guerre que le Japon entreprit contre la Corée.

*
* *

A l'intérieur, la politique de Hideyoshi fut une politique de centralisation. Il voulut reconstituer l'empire, mais, à l'opposé de Nobunaga, il n'agit qu'avec prudence.

S'il continua contre les bonzes la politique de son maître, s'il châtia les moines turbulents de Negoro dont plusieurs milliers furent massacrés (1584-85), s'il détruisit leurs couvents fortifiés et brisa la puissance de l'Église, ce ne fut pas un persécuteur : il honorait les bonzes, bâtissait des temples et des couvents; à la fin de sa vie les moines exercèrent sur son esprit une influence considérable.

A l'égard des grands feudataires Hideyoshi montra la même habileté. Tous ceux qu'il craignait, il tenta de se les concilier: Môri s'humilia, restitua quelques provinces; ces provinces lui furent rendues; jusqu'à sa mort il en conserva dix, tandis que les branches cadettes de sa maison reçurent plus tard des fiefs importants à Kiushû; Môri se montra jusqu'au bout un fidèle allié de Hideyoshi.

Telle fut aussi la conduite du régent envers Tokugawa Ieyasu. En 1584 celui-ci fit alliance avec Nobukatsu, le fils de Nobunaga, qui, dans le partage de l'héritage paternel, avait recueilli l'Ise. Vaincre Nobukatsu était pour le régent tâche facile, mais avec soixante mille hommes il ne pût venir à

bout des vingt mille hommes d'Ieyasu. Celui-ci attira ses ennemis dans une embuscade et en fit un grand massacre. Le dictateur traita donc avec Tokugawa; il adopta Hideyasu, le second fils d'Ieyasu, et força sa sœur à divorcer pour la faire épouser au Tokugawa. Il fit plus et donna sa propre mère en otage pour qu'Ieyasu consentît à se rendre à Kiôto (1585).

Shikoku fut conquis, mais Hideyoshi ne poussa pas à bout les Chôsokabe et leur laissa le Tosa (1585).

Avec Uesugi il se montra plus habile encore (1585); il franchit seul le passage étroit qui conduit de l'Ecchû dans l'Echigo, ce passage est appelé l'*Oya shirazu ko shirazu*, *l'endroit où les enfants oublient leurs parents et les parents leurs enfants*, parce que la mer furieuse bat les rochers entre lesquels serpente le sentier. Arrivé sur la frontière de l'Echigo, Hideyoshi demande à la sentinelle de lui laisser route libre. — Je suis l'ambassadeur du Régent.

— Qu'importe? dit la sentinelle, on ne passe pas.

— Je suis le Régent lui-même.

Hideyoshi est donc reçu dans le château d'Otsurumi, mais comme un hôte qui se sent un prisonnier. Uesugi Kagekatsu, fils de Kenshin, est prévenu; il ne veut pas se laisser vaincre en bushidô par un paysan, traite avec Hideyoshi et consent à reconnaître le gouvernement central.

*
* *

Kiushû d'une part, le Kantô et le nord d'autre part restaient en dehors du nouvel empire. Hideyoshi les soumit.

L'ambassade des Ôtomo, demandant sa protection contre Satsuma, lui servit de prétexte pour intervenir dans les affaires de Kiushû, qui depuis des siècles était resté indépendant de Hondô. Hideyoshi demanda des explications à Yoshihisa de Satsuma; l'autre répondit fièrement que Hideyoshi pouvait venir les chercher. Le régent releva le défi, il réunit plus de cent mille hommes à Ôsaka (janvier 1587), suivit la côte jusqu'à Shimonoseki, passa le détroit (février) et marcha contre Satsuma, en traversant les provinces de l'ouest (Chikuzen et Higo). Tous les clans de Kiushû se rallient alors au vainqueur. Satsuma est envahi par l'est et par l'ouest, tandis qu'une armée envoyée par mer débarque au sud de la péninsule. Les Shimazu sont bientôt acculés sous les murs de Kagoshima. Hideyoshi se montre modéré dans la victoire : il se contente d'exiger l'abdication de Yoshihisa qui suivra Hideyoshi comme otage et la rétrocession des territoires conquis pendant les dernières années. Devenu chef du clan, Shimazu Yoshihiro, fils de Yoshihisa, conserva le Satsuma, l'Ôsumi et la moitié du Hiûga. Les principaux fiefs de l'île furent donnés aux généraux de Hideyoshi : Konishi Yukinaga reçut Udo dans le Higo méridional (200,000 koku) et la charge de lieutenant général dans l'île; Katô Kiyomasa, Ku-

mamoto avec 250,000 koku ; Kuroda Yoshitaka, Nakatsu dans le Buzen oriental (180,000 koku). Trois branches des Môri et les Nabeshima furent largement pourvus dans le nord de l'île. En 1587-89 Nagasaki devint port d'empire. Ainsi finit l'indépendance de Kiushû.



Hideyoshi se tourna vers le nord-est. Là il se heurtait aux Hôjô, toujours persuadés que leur nom leur donnait droit au gouvernement du Kantô et que le Kantô ne pouvait longtemps s'effacer devant le Kansei. C'était toujours la vieille lutte entre le nord et le sud du Japon, lutte qui devait se terminer par la victoire du nord, mais dans le moment Hideyoshi était tout puissant.

Les Hôjô possédaient l'Izu, le Sagami, le Musashi, le Kôzuke, la plus grande partie du Shimôsa ; ils menacaient le Kazusa et l'Awa. Après plusieurs tentatives de conciliation qui n'aboutissent pas, Hideyoshi se décide à la guerre en 1590. Son armée est de 250,000 hommes (?). La supériorité de ses forces, son argent, qui sème partout la trahison, lui permettent d'enfermer les Hôjô dans Odawara. La place ne peut être emportée d'assaut : on la bloque ; pendant quatre mois, nuit et jour ce sont noces et festins, danses, concerts, représentations théâtrales pour insulter aux affamés; cependant d'autres armées conquièrent les provinces. Enfin, la trahison s'étant mise dans ses troupes, Ujimasa et ses proches se rendent, comptant sur la bonne foi de Hideyoshi,

qui leur a promis l'Izu et le Sagami. Pour toute grâce ils reçoivent la permission de faire harakiri. Ujimasa et Ujiteru s'ouvrent le ventre en vrais bushi. Leur frère Ujinori et le fils d'Ujimasa reçoivent leur pardon (1590).

La plus grande partie des dépouilles échut à Ieyasu; il abandonna au Régent le Mikawa et les provinces limitrophes et reçut en échange le Kantô presque tout entier, soit 2,557,000 koku de revenu avec Yedo pour capitale.

Toujours prudent, Date Masamune avait, de lui-même, fait sa soumission.

Le Japon ne formait plus qu'un empire. Ce que les Hôjô et les Ashikaga n'avaient pu qu'ébaucher, Hideyoshi l'achevait, mais son œuvre devait être éphémère; s'il tenta d'organiser les provinces qu'il avait conquises, il mourut sans avoir mené à bien cette seconde partie de sa tâche.

III

Avant d'exposer les réformes administratives de Hideyoshi et de décrire l'état du Japon sous son règne, il est préférable de faire connaître les rapports qu'il entretînt avec les étrangers et les chrétiens : ces rapports ne laissèrent pas que d'influer sur les événements que nous venons de raconter, ensuite ils montrent dans quel esprit Hideyoshi envisagea l'un des grands facteurs de la Renais-

sance, le développement de relations politiques, commerciales et morales entre tous les peuples.

L'histoire de la politique extérieure du Régent comprend deux périodes distinctes : celle qui précède et celle qui suit la conquête de Kiushû.

*
* *

Dans la première période, Hideyoshi comble de faveurs les missionnaires et les étrangers.

N'a-t-il pas besoin de tous les concours? Il comprend que s'il protège le christianisme, les convertis lui seront dévoués sans retour; il aime donc à s'entourer de chrétiens. Puis, dans sa lutte contre les bonzes, les missionnaires lui fourniront une aide précieuse. De plus, c'est un vaniteux qui compte sur les jésuites pour répandre la renommée de son nom dans l'univers entier. Enfin, Hideyoshi rêve d'une politique mondiale : il veut développer le commerce, augmenter l'expansion coloniale, se pourvoir de bâtiments qui lui permettent d'envahir la Chine ; pour réaliser ces desseins, il lui faut l'aide des Européens, et cette aide, les missionnaires seuls peuvent la lui obtenir.

Les premières relations entre Hideyoshi et les jésuites datent de 1584 ou de 1585. Takayama (Don Justo) avait dû céder à Hideyoshi son fief de Takatsuki, dont la position stratégique était importante, mais il stipula que ses sujets chrétiens ne seraient pas molestés et dans son nouveau fief d'Akashi en Harima il convertit de force la population au christianisme. Pour plaire au dictateur, il s'était d'ail-

leurs empressé de bâtir un yashiki dans la ville que Hideyoshi faisait construire au pied du shiro d'Ôsaka ; il y attira les jésuites, leur donna un couvent et une église ; or, Hideyoshi voyait avec plaisir tout ce qui tendait à embellir sa capitale (1583-4).

Le règne d'un aventurier faisait partout surgir des aventuriers, leur humble origine leur était un titre de faveur auprès d'un maître qui, malgré son orgueil, se sentait mal à son aise auprès de gens de haut lignage ; or, ces aventuriers avaient l'esprit ouvert et le goût du nouveau, le mépris de traditions qui gênaient leur ambition. C'est pourquoi les chrétiens se firent nombreux dans l'entourage du dictateur ; parmi les convertis on voyait deux excellents généraux tout jeunes encore Konishi Yukinaga et Kuroda Yoshitaka, baptisés en 1583 ; le médecin du Régent, Manase Dôsan, baptisé en 1584 ; plusieurs dames de la cour, dont celle que les missionnaires nomment Madeleine.

En 1586, le vice-provincial Coelho se rendit de Nagasaki à Kiôto et fut reçu par Hideyoshi avec grande faveur et courtoisie dans le château d'Ôsaka. Alors commença une comédie de deux ans dans laquelle les Pères, malgré leur finesse, se laissèrent jouer par cet homme du peuple, dissimulé comme un paysan et faux comme un oriental. Ne leur promit-il pas de soumettre toute l'île de Kiushû à des princes chrétiens, de donner le Hizen à leur protégé don Justo, à eux-mêmes le port de Nagasaki ? Bien plus, sur leur demande, il les exempta des taxes dues aux seigneurs et les dispensa de loger les troupes de passage.

Pendant la campagne contre Kiushû, il continua de flatter les Pères; dans la distribution des fiefs qui suivit la victoire, les chrétiens Kuroda et Konishi obtinrent leur large part. Les espérances de l'Église semblaient belles alors; elle comptait 200,000 fidèles; 180,000 se trouvaient à Kiushû, dont 120,000 dans l'Arima et l'Ômura. A la cour du régent ce devenait la mode de se faire chrétien, tout au moins de témoigner d'une grande admiration pour le christianisme; son fils adoptif Hidetsugu manifestait l'intention de se convertir.

*
* *

Soudain tout change. Nous voici dans la seconde phase des rapports de Hideyoshi avec les chrétiens.

C'est en 1587. Le régent se trouve à Hakata en Chikuzen. Il apprend qu'un vaisseau portugais est ancré à Hirado et demande aux Pères de le mander à Hakata pour qu'il le visite. Les Pères répondent que le capitaine ne peut se rendre à ce désir, son vaisseau tirant trop d'eau pour s'approcher de cette côte peu profonde, mais qu'il viendra présenter ses hommages au régent sur un plus petit bateau. Hideyoshi monte à bord de ce bateau, y passe plusieurs heures en compagnie du capitaine et du Père Coelho et se retire, vers le soir, satisfait; mais, au milieu de la nuit, ses messagers réveillent Coelho, le font descendre à terre, le somment de répondre aux questions suivantes : Pourquoi les jésuites forcent-ils les Japonais à se faire chrétiens? Pourquoi renversent-ils les temples et persécutent-ils

les bonzes? Pourquoi permettent-ils aux Portugais de se saisir de sujets japonais et de les vendre comme esclaves? En même temps Coelho apprend que don Justo est dépouillé de ses biens et exilé. Le 25 juillet 1587 paraît un édit qui somme les missionnaires de quitter le Japon dans un délai de vingt jours. Cependant, aucun navire portugais ne devant mettre à la voile avant six mois, un délai de grâce est accordé aux Pères, qui se réunissent à Hirado. Peu après, un second décret enlève Nagasaki à Ômura et en fait une ville d'empire : ce décret ne reçoit d'ailleurs sa sanction qu'un ou deux ans plus tard.

Au premier abord pareil changement de politique déconcerte, mais il ne faut pas oublier qu'à l'époque de la Renaissance tous les événements portent la marque des grands hommes qui dirigent alors les affaires; pour sembler le résultat d'un caprice ou d'un accès de colère, les événements n'en ont pas moins leurs causes.

De la conduite du régent on peut donner deux raisons.

D'une part, il était dans l'intérêt du Japon de développer et son commerce avec l'étranger, et son expansion coloniale, par suite, de nouer des relations avec les Espagnols et les Portugais. Mais l'exemple des Indes, des Philippines et de l'Amérique montrait le danger qu'on courait à laisser s'établir les étrangers dans l'Archipel. Ce danger, Hideyoshi ne pouvait s'en rendre compte à Hondô, où les chrétiens étaient seulement quinze mille; d'ailleurs, les

traditions du gouvernement civil et du gouvernement militaire n'y étaient-elles pas trop puissantes pour qu'aucun daimiô songeât sérieusement à s'appuyer sur l'étranger? Il n'en allait pas de même à Kiushû : les chrétiens y formaient une minorité considérable, plusieurs daimiô s'y étaient convertis. Puis Kiushû n'avait jamais été que faiblement uni à Hondô : les traditions japonaises l'intéressaient peu. Il ne semblait pas invraisemblable que les princes chrétiens de Kiushû prétendissent se séparer du Japon et s'unir à l'Espagne.

D'autre part, il se posait un problème plus complexe : la civilisation universelle ne devait-elle pas céder pour l'instant aux traditions japonaises et l'esprit de la Renaissance à l'absolutisme, qui au dix-septième siècle fonda dans tous les pays l'unité nationale par la persécution des nationaux rebelles et l'exclusion de l'étranger? Nobunaga était le véritable homme de la Renaissance, superbement destructeur du passé bien plus encore que constructeur de l'avenir : Hideyoshi, lui, commençait à comprendre les dangers d'une brusque révolution. Après avoir brisé les grandes familles féodales, persécuté les bonzes, tourné en dérision les traditions nationales, il sentit que l'unité du pays se trouvait menacée. Brusquement il se ressaisit et prétendit se garder contre les étrangers; il persécuta les chrétiens dont le grand crime, à ses yeux, était de jouer un rôle politique. N'était-ce pas Nobunaga et lui-même qui le leur avait imposé?



Cependant, vaniteux, entreprenant, curieux, Hideyoshi ne prétendait pas rompre tous rapports avec les Européens ou même avec les missionnaires. Il menaçait, il ne voulait pas encore frapper.

Des cent vingt Pères européens ou japonais réunis à Hirado quelques-uns seulement partirent pour la Chine ; les autres se dispersèrent dans les daimiats dont les princes leur étaient favorables. Il n'y eut pas de persécution : seul le daimiô de Bungo, Ôtomo Yoshimune, que Kuroda avait forcé de se convertir en 1587, et qui avait depuis abjuré le christianisme, se vengea des jésuites en faisant décapiter plusieurs de ses vassaux chrétiens.

Hideyoshi ferma les yeux sur la désobéissance des missionnaires, et, quand, en 1588, un marin du nom de Lopez lui assura que tous les Pères étaient partis, il feignit de le croire sur parole. En 1590 il reçut le Père Valignani, revenu avec les ambassadeurs de Kiushû comme représentant du vice-roi des Indes. Gamô Ujisato, qui, en 1590, avait reçu dans l'Aizu un fief de 800,000 koku, ne craignit pas de se faire baptiser en 1595, mais il mourut l'année même de sa conversion.



Malheureusement cette sécurité relative jeta le trouble dans l'Église chrétienne ; les franciscains et les dominicains espagnols prétendirent mettre en échec les jésuites portugais.

En s'emparant du Portugal, Philippe II avait juré de respecter l'indépendance de son nouveau royaume; plus tard il avait sanctionné la bulle de Grégoire XIII (1585) qui donnait aux jésuites portugais le droit exclusif d'évangéliser le Japon.

Mais en Asie ordres et peuples n'en continuaient pas moins de se combattre.

C'est alors que Harada (dont nous avons parlé dans l'Introduction) promit à Hideyoshi de lui donner les Philippines et qu'il persuada au gouverneur espagnol de se mettre en rapports avec le régent. Ne comprenant rien au complot, le gouverneur pensa qu'il pourrait envoyer au Japon des moines espagnols qui se donneraient pour des diplomates. Il y eut deux ambassades en 1592 et 1593. Dans la première se trouvait un dominicain du nom de Cobos, qui ne resta pas au Japon. La seconde comprenait quatre franciscains, dont le frère Baptiste. Ils offrirent de rester à Kiôto comme otages; le régent y consentit à condition qu'ils s'abstinssent de faire des prosélytes; trois autres frères les rejoignirent en 1594.

Malgré la défense du régent une église fut bâtie; on y célébra les offices, on y prêcha; deux nouveaux couvents furent ouverts à Ôsaka et à Nagasaki. Puis les franciscains commencèrent d'attaquer les jésuites, refusant de reconnaître la juridiction de l'évêque du Japon, le jésuite Martinez, qui s'établit à Kiôto comme ambassadeur du vice-roi des Indes (1596) : les prédécesseurs de Mgr Martinez (depuis 1566) n'avaient jamais occupé leur siège.

De 1593 à 1596, Hideyoshi sembla se désintéres-

ser des affaires religieuses. Mais en 1596 un gallion espagnol chargé d'or échoua sur la côte de Tosa, sa cargaison fut confisquée. La présence de ce vaisseau sembla suspecte; on interrogea le pilote; par vanité castillane il montra sur une carte les possessions espagnoles et dit que les missionnaires préparaient le terrain aux conquistadores. Cette parole imprudente décida du sort des chrétiens. Six franciscains espagnols, dix-sept japonais de leurs disciples et trois jésuites japonais, dont deux frères lais, furent arrêtés; on leur coupa une oreille, puis, après les avoir promenés par les rues d'Ôsaka et de Kiôto, on les conduisit à Nagasaki où on les crucifia (5 février 1597).

Grâce à leurs hautes relations, les autres jésuites ne furent pas molestés : il y avait alors dans l'Archipel 125 jésuites européens ou japonais, dont 45 étaient prêtres. Le Père Gnecchi, deux prêtres et cinq religieux restèrent à Kiôto; les autres feignirent de s'embarquer à Nagasaki, mais se dispersèrent dans les divers royaumes de Kiushû.

La persécution cessa bientôt, mais 137 églises de Kiushû et le collège d'Amakusa avaient été détruits. En 1598, Mgr Cerqueyra, le nouvel évêque du Japon, qui remplaçait Mgr Martinez, banni en 1597 et mort à Malacca, put même prendre possession de son siège sans être inquiété.

Hideyoshi pensait-il que l'exemple de 1597 avait suffi? était-il absorbé par les affaires politiques et le souci de sa santé? toujours est-il que les édits de proscription ne furent pas renouvelés.

IV

Après avoir exposé la politique du régent, il convient d'étudier son administration et l'état de la société sous son règne.

Nobunaga ne connaissait que la force, il gouvernait à coup de victoires, se réclamant d'abord du shôgun, ensuite de l'empereur. Hideyoshi, au conraire, prétendit instituer un véritable système de gouvernement. Bien que, en toutes circonstances, il témoignât d'un grand respect pour le tennô, il ne voulut pas restaurer l'autorité impériale; lui-même devait être tout-puissant : son ambition n'était-elle pas d'obtenir le titre de roi du Japon?

Kambaku ou taikô, il conduisait toutes les affaires avec cinq ministres ou bugiô : Masuda Nagamori, ministre des travaux publics ; Ishida Mitsunari ou Kazushige (le Xibonojo des jésuites), ministre de la police et gouverneur de Kiôto inférieur ; Maeda Gen-i (le Guenifoin des jésuites), ministre des cultes et gouverneur de Kiôto supérieur ; Asano Nagamasa, ministre de la justice, et Nagatsuka Masaie, ministre des finances et de l'agriculture. Ces cinq bugiô, pour la plupart des parvenus, reçurent des fiefs importants. Ils dirigeaient la politique générale de l'empire, gouvernaient les possessions de Hideyoshi et celles des petits daimiô, voisins de Kiôto. De l'administration des grands daimiats ils ne semblent pas

s'être occupés; par suite cet essai de gouvernement centralisé fut incomplet.

Il y avait une armée régulière sous la direction d'inspecteurs généraux ou *kangun*.

Les impôts furent réformés; le tan, l'unité de mesure de l'impôt foncier, fut réduit de 1,204 mètres carrés à 1,011; ce qui augmenta de 20 pour 100 le poids des impôts. Le système monétaire fut changé. Les premières monnaies d'or (*ôban* et *koban*) datent du temps de Nobunaga; elles portent le nom de la période Tenshô (1573-92), où elles furent frappées. Ce sont des monnaies oblongues marquées au marteau d'un kiri (paulownia); le caractère des *Gotô*, les surintendants de la monnaie, est peint à l'encre. La valeur de l'ôban était de 10 riô et le poids de 44 momme (environ 165 grammes). L'on frappa aussi des ôban plus petits, destinés sans doute au commerce extérieur. L'ôban de Hideyoshi ou *Taikô ôban* pesait 38,2 momme (143 grammes).

Les monnaies d'argent furent le *Tenshô tsûhô* (1587) et le *Bunroku tsûhô* (1592). Comme monnaie de cuivre on continua d'employer l'*Eiraku sen*.

*
* *

Dans l'empire pacifié, le Taikô s'efforça de ramener la prospérité. Toutes les classes, tous les métiers attirèrent son attention.

En premier lieu, il s'occupa de l'agriculture ; les daimiô vaincus, les brigands châtiés, l'on se remit au travail des champs ; les paysans rentrèrent dans

leurs villages reconstruits, rétablirent les rizières, plantèrent des mûriers et des cotonniers.

L'industrie se développa. Les anciennes villes se relevèrent de leurs ruines ; de nouvelles se créèrent. La fonderie, le tissage de la soie firent de grands progrès; des potiers coréens s'établirent à Satsuma.

Le commerce était prospère. Hideyoshi protégeait les négociants. Il fit construire des navires de grande taille sur le modèle des caravelles portugaises, encouragea les émigrants, les marins, les aventuriers, qui se répandaient dans toute l'Asie. A ces commerçants, à ces marins, il fallait de grands emporiums. Hideyoshi choisit à l'est Ôsaka, dont il fit sa capitale; à l'ouest Nagasaki, qui devint un port franc (1590-1596).



Hideyoshi se plaisait aux constructions somptueuses. En 1585, il bâtit un premier palais dans le quartier Juraku de Kiôto; des murailles de pierre en formaient l'enceinte, les poternes qui se trouvaient dans des tours étaient munies de piliers de fer et de grilles de cuivre. Puis ce fut à Fushimi un palais fabuleux : une triple enceinte flanquée de tours colossales; dans le bâtiment principal une suite de salons, de corridors, de galeries, de chambres; tout autour des pagodes, des kiosques, des pavillons dorés, laqués, sculptés par Hidari Jingorô, le plus grand ouvrier sur bois du Japon; des salles décorées par Kano Eitoku († 1592) et Kano Sanraku

(† 1635), les élèves du grand Motonobu. Après ses œuvres parfaites, leur peinture emphatique et puissante, leur large style décoratif, l'or et les couleurs en profusion, tel Jules Romain après Raphaël : ici des êtres fantastiques, des dragons, des scènes prodigieuses de batailles ou de contes de fées ; là des fleurs, des arbres, des aigles, des lions, de grands paysages sous la neige ; dans l'ensemble comme une contre-partie japonaise de cet art grandiose, exagéré, choquant, attirant, que nous trouvons dans le palais de Te, à Mantoue.

Kiôto avait de nouveau l'aspect d'une capitale. Le gouverneur Maeda Gen-i entoura la ville de murailles recouvertes de toits de bambou ; la nouvelle enceinte eut sept ri de tour. On pava de grosses dalles le lit du Kamo. *Juraku*, dont le palais formait le centre, devint le quartier des nobles, *Shijô* celui des théâtres, *Teramachi* celui des temples et des couvents. L'on vit s'élever plusieurs temples magnifiques : le Nishi Honganji (1591-92) avec son porche monumental, ses appartements, ses trésors, son *gejin*, une longue nef toute simple de bois *keyaki*, que termine le sanctuaire aux revêtements de laque d'or, aux balustrades, aux écrans d'or ; le *Hôkôji* ou temple du Grand Butsu (1588) détruit par un tremblement de terre en 1596 et rebâti aussitôt ; ce temple contenait une statue colossale de Roshana Butsu ; cette statue, qui était de bois et haute de 160 pieds, disparut avec le temple. La veuve de Hideyoshi fit placer dans le nouvel édifice un daibutsu de bronze : une convul-

sion volcanique l'ayant renversé en 1662, on se servit du bronze pour faire des sen; la statue actuelle date de 1801; elle est de bois et ne présente aucun intérêt.

La ville favorite de Hideyoshi était Ôsaka, dont il pensa un moment faire la capitale de l'empire : au moyen âge la prospérité de Sakai avait causé la ruine de l'ancien Naniwa; autour du rocher que dominait la forteresse des Monto l'on ne voyait que des villages bâtis dans les marais, le plus important s'appelait Ikudama. Le Yodo, l'écoulement du Biwako, se déverse dans la mer en formant un delta. Son bras nord est le Kanzaki, qui a lui-même plusieurs bouches; le bras sud se divise en Kitsu et en Yodo. Seul ce dernier arrose la ville : avant d'y pénétrer il est grossi par l'écoulement de plusieurs lacs et marais; au temps de Hideyoshi il recevait aussi le Yamato, qui se jette aujourd'hui dans la mer à Sakai. Le Yodo, devenu le Temma, forme une grande île, dite Nakanoshima. La ville se trouve au sud du Temma dans un dédale de bras, d'affluents et de canaux. Le rocher où s'élevait la forteresse est situé à l'entrée de la ville actuelle, au sud du confluent du Yodo avec les marais qu'a formés l'ancien cours du Yamato. Hideyoshi la fit entourer de trois enceintes dites *Hon maru* (première enceinte,) *Ni no maru* (seconde enceinte), *San no maru* (troisième enceinte). Pendant trois ans, de trente à soixante mille hommes travaillèrent à creuser les fossés, à élever les remparts de pierres gigantesques; ces pierres étaient apportées par eau, si bien que Froez

dit avoir vu jusqu'à mille jonques aux voiles déployées se presser à l'entrée de la rivière (1583-86). En 1600, l'Anglais Will Adams nous décrit « ce château merveilleusement grand et fort avec de très larges tranchées autour, beaucoup de ponts-levis et des poternes couvertes de fer; château entièrement bâti de pierre de taille avec des bastions et des glacis, des meurtrières pour les arquebuses et diverses ouvertures pour lancer des flèches sur les assaillants. »

*
* *

Hideyoshi voulait des fêtes dignes de ses palais. Sa cour était pompeuse, trois cents femmes le servaient. En 1587, l'empereur traversa Kiôto en pompe triomphale; Ieyasu le précédait, le Taikô le suivait avec vingt-sept princes; et, par les rues décorées d'étoffes, de tapis, de bannières, ce fut un prodigieux défilé de costumes, de litières, de parasols et de drapeaux. Cette même année 1587, pour effacer la gloire artistique des Ashikaga, Hideyoshi donna une gigantesque cérémonie de thé. L'organisateur de la fête était Sen-no-Rikiu, le premier connaisseur artistique du Japon, qui perdit la vie pour avoir fait sa fortune aux dépens de son maître. L'ordre lancé, des hérauts vont de ville en ville inviter les amateurs. Six mille se réunissent dans le bois de Kitano, près de Kiôto, apportant tout ce qu'ils possèdent de kakémono, de laques, de bronzes, d'étoffes précieuses, de porcelaines, de bibelots. Et l'on voit pêle-mêle de puissants daimiô,

des nobles de cour efféminés, de rudes soldats, des moines débauchés, des moines mystiques, des danseuses, des musiciennes, les courtisanes célèbres, les riches marchands d'Ôsaka et de Kiôto, et jusqu'à de simples paysans. Dans les baraques somptueusement décorées de cet autre camp du Drap d'or, on festoie pendant dix jours. Hideyoshi boit du thé chez tous, accepte les présents de tous, en fait à tous, le véritable souverain et l'homme le plus populaire de l'empire.

*
* *

Le règne de Hideyoshi marque d'ailleurs une époque importante pour l'étude des mœurs et de la vie extérieure. Le costume se modifiait d'une manière intéressante, tendant, d'une part, à se simplifier, d'autre part, à se faire pompeux : la première tendance était celle de la civilisation moderne et a persisté ; propre à la Renaissance, la seconde a disparu avec elle.

L'introduction des arquebuses et des mousquets changea les armes offensives : l'arc, les flèches, le carquois disparurent progressivement et ne furent plus employés que dans les jeux, comme ils le sont encore ; mais les armes tranchantes demeurèrent, surtout le sabre et la hallebarde. Le sabre, qui s'était allongé au moyen âge, se fit de nouveau plus court ; il y avait trois sortes de sabres : le *katana* ou grand sabre ; le *wakisashi* ou sabre moyen, et le *kodachi* ou petit sabre. Au baudrier l'on attachait généralement le *hiuchibukuro*, une

boîte contenant les instruments nécessaires pour faire du feu.

Les armes défensives se transformèrent. Le *yoroi* se composait de moins de pièces; les lamelles de cuir bouilli furent remplacées par des lamelles métalliques plus résistantes au choc des balles. Le casque le plus commun était le *jingasa* en fer surlaqué. Pour se protéger des balles on portait le bouclier d'acier et le bouclier de bambou (*nishikidate*) déjà en usage sous les Ashikaga.

Comme bannières, on employait le *nobori* et l'*uma jirushi*. Cette dernière se composait d'une tige et d'un cercle d'où pendaient des courroies de crin. Dans le cercle était piqué l'emblème du chef : pour Hideyoshi le *sennaribiôtan*, les mille gourdes d'or; pour Ieyasu un éventail déployé et marqué de l'asarum, le *mon* des Tokugawa.

Les vêtements changèrent aussi. L'on abandonna l'*eboshi* et le *hîtatare*; seul ou presque, Hideyoshi aimait encore à revêtir sous l'armure le *hitatare* de brocart rouge. Dans la rue on portait d'ordinaire le *jinbaori*, un vêtement de cuir peint dans le dos; à la maison c'était un *kimono*, peu différent du kimono actuel. Les vêtements étaient marqués du *mon* du clan; sur le kimono d'intérieur les samurai commençaient à mettre leur propre mon.

V

Hideyoshi est le héros de la légende japonaise, parce que c'est le seul homme du peuple qui ait jamais gouverné son pays; tous les ministres, tous les généraux actuels ne sont-ils pas des nobles ou des shizoku, d'anciens samurai? Peuple, Hideyoshi s'entourait d'hommes du peuple : Katô Kiyomasa, fils d'un bourrelier; Konishi Yukinaga, d'une famille de droguistes; Kuroda Yoshitaka, un ancien marchand de chevaux. Et ses manières étaient celles du peuple. Et de son vivant sa popularité fut grande, bien que dans les dernières années l'on commençât de trouver son joug trop pesant. La première biographie populaire écrite en japonais n'est-elle pas le *Taikôki*, *l'histoire du Taikô*, de 1625, dont les récits sont encore connus des plus illettrés?

Aussi rien n'est-il plus intéressant dans l'histoire de cette époque que de voir comment les serfs taillables et corvéables du moyen âge s'étaient transformés au point de produire des Konishi, des Kuroda, des Katô et des Hideyoshi. Ce que nulle réforme n'aurait pu même ébaucher, deux grands facteurs l'accomplirent : la religion et la guerre.

L'attention de l'historien se concentre d'ordinaire sur la conversion de l'empereur et des kuge dans le septième siècle. Plus intéressante est cependant la conversion du peuple au cours du

moyen âge sous l'influence des Jôdo et des Nichiren, qui les premiers s'adressèrent à la foule, qui les premiers lui présentèrent un dogme acceptable pour elle, celui du salut par la foi et par la grâce. Le bouddhisme anoblit le peuple en lui prêchant une doctrine tout autrement belle, une morale tout autrement élevée que le shintô. Le bouddhisme fit plus, il lui enseigna l'égalité : dans le shintô rien de commun n'existe entre les nobles et le peuple; les nobles ne sont-ils pas dieux, fils de dieux? Pour le bouddhisme, au contraire, tous les hommes sont égaux : égaux d'abord quant à leurs fins dernières, puisque le nirvâna est promis à tous, que les mêmes espérances de paradis, les mêmes menaces d'enfer valent pour les riches et les pauvres; égaux ensuite dans cette vie même par la métempsycose : le noble qui se croit le descendant d'ancêtres illustres peut être la réincarnation d'un paysan récompensé pour ses vertus paysannes, tandis que le paysan peut être la réincarnation d'un seigneur puni pour ce qu'il appelait ses vertus seigneuriales. L'Église faisait comprendre à tous que cette égalité n'était pas un vain mot : le manant, l'esclave pouvait entrer dans les ordres, devenir abbé ou chef de secte, commander aux samurai et aux daimiô, se rendre célèbre par sa science, ses travaux littéraires et artistiques, ses vertus ou son don des miracles. Ainsi l'Église donna au paysan japonais son rang dans la société; elle fit plus, elle lui donna son âme.

Avec la religion, ce fut la guerre qui des serfs japonais fit des hommes véritables; ce fut cette

anarchie du quinzième siècle où ils étaient forcés de se battre comme soldats, comme brigands ou comme révoltés, puis l'expansion coloniale du seizième siècle, les courses des conquistadores avec les fabuleux profits du commerce d'outre-mer. Aussi les paysans s'affranchirent-ils en masse ; au début du dix-septième siècle il n'y avait plus de serfs et le nouveau gouvernement s'empressa de prendre acte de cette émancipation générale. Soldats, ou fils de soldats, ou pères de soldats, les paysans s'imprégnaient tous des principes du bushidô : ils comprirent la honte de fuir, le danger de fuir, seule la peur les mettait à la merci des soudards ; s'éprenant des vertus chevaleresques, ils voulurent pratiquer la morale des nobles : le père devint un maître d'honneur et ses enfants le respectèrent comme les enfants des nobles respectaient leur père.

A partir du seizième siècle on peut vraiment parler d'un peuple japonais, et l'on pourrait commencer d'écrire son histoire comme Green a écrit l'histoire du peuple anglais.

Et sans doute le caractère de ce peuple qui se forme nous apparaît comme singulièrement complexe, tel que le peignent les lettres des missionnaires et les récits des historiens nationaux.

Ce qui frappe tout d'abord, c'est la férocité de son tempérament exaspéré par la misère et les guerres du moyen âge. Partout éclatent des révoltes, des pragueries, des jacqueries. Aussitôt la mort de Nobunaga connue, les paysans pillent tous les châteaux de l'Ômi. Ce sont encore des paysans qui

pour le voler massacrent Akechi et les derniers survivants de son armée; des paysans qui exterminent les milliers de moines Negoro vaincus par les lieutenants de Nobunaga.

La férocité était la même dans la vie privée. L'infanticide devint alors commun, chez les samurai par fierté, dans le peuple par misère. Tout voleur, d'après Froez, était tué sur place.

Cependant, dès que leur vie se fit plus tranquille, la férocité des paysans disparut; ils reprirent ces mœurs aimables, enjouées, qui ont toujours fait le charme des Japonais.

Froez écrit, en 1565, que les Japonais trouvent grand plaisir à rencontrer des étrangers et les questionnent avec curiosité sur les manières et les coutumes des autres pays, même sur les plus petits détails. Saint François-Xavier vante leur douceur et ajoute :

« Autant que j'en puis juger, les Japonais passent en vertu et en probité toutes les nations découvertes jusqu'ici. »

Froez dit même que par le caractère et l'esprit ils sont supérieurs à bien des peuples de l'Europe, et que, si les Portugais les ont jugés autrement, c'est pour avoir fréquenté seulement la rude population des ports.

Sorti du peuple, Hideyoshi sentait que, même dans un pays féodal, l'appui du peuple dispense de tout autre; il s'efforça toujours de se gagner cet appui. Les missionnaires disent que la multitude se réjouissait d'expéditions et de fêtes qui ne lui coû-

taient rien et qu'elle croyait un grand honneur pour la nation. Des fêtes il a déjà été parlé; ce sont les expéditions qu'il convient maintenant de raconter.

VI

Le premier entre tous les hommes d'État japonais, Hideyoshi eut, en effet, l'idée d'une politique nationale; comme les grands souverains, les grands ministres de l'Europe au seizième et au dix-septième siècle, il comprit qu'une nation ne peut trouver son unité morale que dans la guerre étrangère. Rêvant de conquérir la Chine, il voulut faire de la Corée sa base d'opérations. Ce royaume, qui avait déjà ses limites actuelles, était gouverné par la présente dynastie (Ci Gien) depuis l'année 1392: avec l'appui des Ming, le maire du palais Li Chung Wai avait alors assassiné le roi Mao favorable aux Mongols et pris lui-même la couronne avec le nom de Taj Co (chin. Li Tan); il choisit pour résidence Hanchung ou Chan Jan *(Kei jô)* sur le Han, que les Européens connaissent sous le nom de Seul (Séoul), qui signifie : la capitale; il divisa le pays en huit provinces, adopta la chronologie et le calendrier chinois, et reconnut formellement la suzeraineté de l'Empire du Milieu. La nouvelle dynastie envoya régulièrement des ambassades à la cour des Ashikaga. Entre 1418 et 1450, des colonies japonaises s'établirent à Che pho, Fu san et Yeum pho; mais, en 1510, les immigrés se soulevèrent et furent

chassés ou massacrés. Sion-Sion (1506-44) fit la guerre au Japon et, depuis, le gouvernement de Seul, exaspéré par les déprédations des pirates japonais, rompit avec celui de Kiôto. Hideyoshi, s'irritant de tant d'arrogance, exigea la reprise des anciennes relations; il n'obtint gain de cause qu'en 1590.

Les envoyés coréens racontent ainsi leur réception à la cour du Taikô :

L'on permit aux ambassadeurs de se faire porter en palanquin jusque dans l'intérieur du palais : une troupe de musiciens les précédait. Ils montèrent dans la salle et, s'y prosternant, présentèrent leurs hommages. Hideyoshi est un petit homme, à l'air ignoble, de teint noir, les traits communs; mais ses prunelles lancent des gerbes de feu — assez pour vous traverser. Assis sur trois coussins, le visage tourné vers le sud, il portait un chapeau de gaze et une robe de cérémonie de couleur sombre. Ses officiers étaient rangés autour de lui. Quand les ambassadeurs eurent pris place, on passa de pauvres rafraîchissements... sans même porter de toasts. Puis Hideyoshi se retira derrière un rideau, mais ses officiers restèrent à leur place... Bientôt parut un homme aux vêtements ordinaires, qui tenait un enfant dans ses bras. C'était Hideyoshi. Il se promenait dans la salle, et tous s'inclinaient devant lui jusqu'à terre. L'enfant s'oublia. Hideyoshi fit signe à l'un de ses officiers qu'on prît l'enfant et le changeât; il se comportait comme si personne ne se fût trouvé auprès de lui.

Après avoir remis les présents du roi, les envoyés se retirèrent à Sakai pour y attendre une réponse. Voici celle que le Taikô leur adressa :

... J'ai rendu la paix à l'empire. Je suis le fils d'une

pauvre famille, mais, pendant ma conception, ma mère rêva qu'elle était enceinte du soleil. Un devin lui dit : « Partout où le soleil brillera, cet enfant deviendra maître... » J'assemblerai donc une puissante armée, j'envahirai le pays du grand Ming (la Chine), et la givre de mon sabre remplira le ciel des quatre cents provinces. Que la Corée soit mon avant-garde!

Les ambassadeurs revinrent dans leur patrie, « étonnés de cette coquille qui voulait contenir l'océan, de cette abeille qui prétendait piquer la grande tortue à travers sa carapace » (1590) (1).

*
* *

Cependant, dès l'année suivante, le Taikô réunit une armée de deux cent mille hommes distribués en plusieurs corps sous ses plus célèbres généraux; le commandant en chef était Ukida Hideie, daimiô du Bizen et du Bicchû; Katô Kiyomasa et Konishi Yukinaga conduisaient les corps les plus importants. Tous deux de basse extraction, tous deux arrivés par les aventures et pourvus de daimiats à Kiushû, ils se jalousaient; mais, de plus, chrétien, Konishi commandait à des chrétiens; zélé bouddhiste, de la secte fanatique de Nichiren, Katô Kiyomasa commandait aux païens de Kiushû, qu'exaspéraient les progrès des missionnaires. La rivalité de ces chefs contribua tout d'abord à leur élan victorieux, puis leurs divisions nuisirent au succès de l'expédition.

(1) Trad. par Aston.

L'armée aborda en Corée dans le quatrième mois de 1592, et s'empara facilement de Tong nai (*Tô rai*), puis de Chung ju (*Chû shu*), enfin de Seul (*Kei jô*) : la cour s'enfuit vers le nord. Bientôt les deux généraux ne purent s'entendre : Katô se dirigea vers le nord-est; une marche victorieuse de deux cents milles le conduisit dans la région fertile que baigne la baie de Broughton et jusqu'à Hal-riung (*Kai nei*) sur le cours inférieur du Tu men (*To man*). A l'ouest, Konishi s'avança jusqu'à Ping Yang (*Hei jô*), dont il s'empara (juillet-août 1592).

Mais les Coréens, sous l'amiral Yi, détruisirent dans plusieurs combats la flotte japonaise (fin de 1591-1592), partout les paysans se soulevaient et les Chinois réunirent des forces nombreuses sur le Yalu. En janvier-février 1593 ils s'avancèrent jusqu'à Ping Yang avec deux cent mille hommes (?). Après une belle lutte, l'armée de Konishi, décimée par le froid, se replia sur Seul; sa retraite entraîna celle de Katô Kiyomasa. Kobayakawa, le frère du grand Môri, couvrit la retraite et battit les Chinois à Piôk je yek (*Heki te eki*), au nord de Seul. Il n'en fallut pas moins rendre la capitale. Katô se vengea en emportant d'assaut Chin ju (*Shin shu*) dont la perte coûta 60,000 hommes aux Coréens. Les Japonais ne conservèrent en Corée que des places fortifiées le long de la côte (mai 1593).

L'on convint de traiter; des ambassadeurs chinois se rendirent à Nagoya, et le Taikô leur donna une de ces fêtes où se plaisait sa vanité : sur le golfe, se pressaient les barques des daimiô, décorées de leurs bannières; les mariniers chantaient en poussant

leurs rames; Hideyoshi et les ambassadeurs se tenaient sur une jonque de parade ornée de lances couvertes de peaux de tigre et de hallebardes incrustées d'or (juin-juillet 1593).

Les commissaires ne signèrent pas la paix, et Konishi envoya un ambassadeur à Pe king en 1595. Comme les Chinois avaient abandonné la Corée et que les Japonais n'y conservaient que Fusan, les deux partis se mirent facilement d'accord. Le Taikô voulait que l'empereur de Chine le reconnût pour roi du Japon. Des mandarins vinrent à Ôsaka pour lui remettre les insignes royaux. Mais quand ses moines bouddhistes lui eurent traduit la lettre impériale, Hideyoshi comprit que le grand Ming prétendait lui donner l'investiture et le traiter comme un tributaire. Sa fureur fut telle qu'il voulut tuer Konishi et chassa les ambassadeurs (1596).

Les Japonais retournèrent en Corée dans le commencement de 1597. Après deux victoires sur la flotte coréenne, ils débarquèrent à Fusan, rallièrent leurs garnisons de la côte et marchèrent sur Seul. Mais une bataille indécise, livrée aux Chinois devant Suwon (*Chikusan*), les contraignit à se replier; Katô s'enferma dans Yol zan (*Uruzan*) et s'y trouva bientôt bloqué : « C'est l'hiver, le froid devient rigoureux : toutes les nuits, quelque sentinelle meurt de froid à son poste; on n'a pour se chauffer que les flèches lancées par l'ennemi; après avoir mangé des chevaux, des chats, des rats, l'on en vient à mâcher de la terre et du papier. Voyant que ses bas lui tombent sur les talons, un officier regarde ses jambes, il croirait voir des bambous : plus de mollet, la peau

pendant après les os. Un autre, qui naturellement a les pommettes fortes, de grands yeux et la bouche énorme, n'ose plus retirer son casque, tant son visage paraît celui d'un démon... Qui dira combien, se laissant aller en arrière, penchent la tête et ne bougent plus? Quelques jours passent, et les sentinelles, qui les poussent de leurs lances, trouvent des corps desséchés, raccornis, comme brûlés par le froid (1). » (Janvier-février 1598.)

Enfin Katô Kiyomasa reçut des secours. Les Chinois levèrent le siège. Ils reprirent la campagne en automne, mais pour essuyer une honteuse défaite (30 octobre). Les gens de Satsuma sous Shimazu Yoshihiro ne tranchèrent pas moins de 38,700 têtes; ils en coupèrent le nez et les oreilles, les mirent dans du sel et les envoyèrent à Kiôto, où ces débris furent déposés sous le mont des oreilles (*mimi zuka*). Une nouvelle victoire de Konishi força les Chinois à demander la paix. D'ailleurs, le Taikô étant mort, l'armée conquérante avait reçu l'ordre de rentrer au Japon. Les Coréens attaquèrent l'arrière-garde de la flotte qui dut se réfugier dans l'île de Nam Hai (*Nan kai*). Tous les bateaux furent incendiés, et les Japonais faillirent mourir de faim avant que les jonques envoyées de Kiushû pussent les délivrer. Ainsi finit l'expédition de Corée, mais la paix ne fut pas rétablie avant 1607.

Les Japonais ont oublié les malheurs de cette campagne; ils ne s'en rappellent que la gloire. Katô

(1) Cf. Pfizmaier, *Feldzug gegen Corea*, trad. d'un roman historique composé d'après des documents du seizième siècle.

Kiyomasa est entré dans le panthéon national sous le nom de Seishôkô. D'après la légende, une nuit que l'armée meurt de faim, de soif et de fatigue, Katô invoque les dieux, et voilà que, au lever du soleil, apparaît au-dessus des nuages la cime du Fuji dorée par le matin. Katô, tirant son casque, salue le mont glorieux qui pour les Japonais est le symbole même de la patrie. Les peintres de toutes les écoles ont reproduit cet épisode.

VII

Le Taikô ne connut pas les revers de son armée. Ses premières victoires l'avaient grisé. A l'exemple de Nobunaga il prétendit être adoré comme un dieu : un temple gigantesque s'élevait à Kiôto en l'honneur du Taikô divinisé sous le nom de Shin-Hachiman, la nouvelle incarnation de Hachiman. Mais la fièvre le prit, puis ce fut la dysenterie; une première fois il se releva, reçut bien le Père Rodriguez, qui venait d'arriver au Japon contre la défense des lois, et prit toutes les dispositions qui lui parurent propres à protéger son fils Hideyori. Puis il eut une rechute et, après de grandes souffrances, il s'éteignit doucement le 16 septembre 1598. Le mikado l'éleva au rang des Kami. S'il fallait en croire les jésuites, les Japonais « furent bien soulagés lorsque le Taikô passa au

nombre de leurs dieux morts au lieu de compter parmi les hommes vivants de cette terre ». Cependant Hideyoshi, sorti du peuple, fut toujours le héros favori du peuple : on a publié des centaines de livres sur sa vie. Les plus illettrés connaissent ses exploits, ses bons mots, ses manies, son histoire et sa légende. Mais, tandis que Nobunaga est encore adoré, lui-même n'a plus ni temples ni fidèles.

CHAPITRE III

IEYASU ET LE RÉTABLISSEMENT DU SHÔGUNAT (1)

La mort de Hideyoshi laissait la première place à Tokugawa Ieyasu : maître absolu du Kantô, il l'emportait sur tous les princes féodaux, et sa naissance d'une branche cadette des Minamoto lui permettait d'aspirer au shôgunat.

Par ses qualités comme par son type physique, Ieyasu diffère, et des hommes de son temps, et de tous les grands hommes qu'a produits le Japon. Agé de cinquante-sept ans à la mort de Hideyoshi, il était petit, gros et lourd, avec le visage imberbe, des joues rondes, les lèvres épaisses, un sourire fin et parfois caustique; sa démarche et ses manières étaient déplaisantes, il savait à peine écrire. Mais son regard le montrait studieux et réfléchi et l'éclair divin passait dans ses yeux quand il commandait sur le champ de bataille. Silencieux, observateur, avare,

(1) T. A. S. J. : Grigsby, *Legacy of Ieyasu* (iii, 2). — Knox, *A Japanese Philosopher*, trad. du philosophe Kiûsô (xx, 1). — Gubbins, *Feudal System* (xv). — Geerts, *Arima Rebellion*. (Lettres de Koeckebacker, texte hollandais) (xi). — Wooley, *Historical Notes on Nagasaki*, etc. (ix). — Rathgen, Metchnikoff, Murdoch, Nagaoka, L. Pagès, Charlevoix, etc.

d'une prudence exagérée, les historiens rappellent de lui d'étranges manies, comme celle de prendre un bain avant d'aller au feu; une fois il combattit tête nue, son foulard noué sur le front; mais, la victoire remportée, il prit son casque : cet Annibal craignait Capoue.

L'on trouvait chez lui les qualités les plus contraires. Il se défiait tellement de Hideyoshi, qu'il refusa d'aller à Kiôto en 1585. Le Régent insista : Ieyasu demanda que la mère du Régent fût envoyée dans le Kantô. La présence de cet otage ne pouvait le rassurer. « Restez, lui dirent alors ses amis. Que Hideyoshi vous fasse la guerre, votre armée est la meilleure et vous la battrez. — Non, reprit Ieyasu, l'empire épuisé a besoin de la paix. Que je périsse plutôt que de ramener la guerre civile! »

Ses conseillers lui parlaient des richesses du Taikô, des constructions de Fushimi et du Grand Buddha de Kiôto. « Soit, reprit un jour Tokugawa, qu'on se rappelle le Taikô pour son Grand Buddha! Moi, que m'importe la gloire de mon nom? Je veux le bien de l'Empire. »

Homme admirable, dit l'un de ses panégyristes, né dans le désordre de la guerre, toujours les cheveux au vent, les vêtements trempés de pluie, Ieyasu l'emportait sur tous, mais, jamais vain de sa sagesse, il écoutait, au besoin il sollicitait les remontrances de ses inférieurs.

Un jour qu'Ieyasu conversait avec son fidèle conseiller Honda Kôzuke no suke, un samurai demanda la grâce de lui remettre un placet. — Lisez-le, répondit Ieyasu Puis, quand l'autre eut fini :

« Je vous remercie, et, dans l'avenir, continuez à m'exposer franchement ce que vous jugerez nécessaire. » Le samurai sorti, Honda s'emporta : « Ces remontrances étaient grossières et de plus sans valeur. — Soit, reprit Ieyasu, mais elles avaient demandé beaucoup de soin et de travail, et l'homme croyait bien faire. Je relirai cet écrit : ce qui me semblera bon, je l'adopterai, je négligerai le reste. Ne dites pas que de pareilles remontrances sont grossières. Personne ne connaît ses propres fautes. Mais les hommes du commun ont des amis qui les reprennent, les princes n'ont pas d'amis et ne trouvent que des inférieurs trop heureux de les flatter. C'est pourquoi les princes, ne pouvant se réformer, perdent leurs États et causent la ruine de leur maison. »

Honda rapporta l'incident à son fils ; curieux et malveillant, le jeune homme demanda le nom du samurai ; mais Honda lui dit : « Que vous importe ! Ce qu'il vous faut vous rappeler, c'est le grand cœur de votre maître. »

Cependant Ieyasu fit venir le samurai et lui parla en ces termes : « Vous êtes un brave. Il faut plus de bravoure pour faire de justes reproches au maître dont on craint la colère, que pour aller de l'avant sur le champ de bataille. Là, on ne s'expose qu'à mourir et, pleuré par son chef, d'une mort immortelle ; mais le franc serviteur dont les paroles blessent l'oreille et ne touchent point le cœur, affronte, lui, les railleries des courtisans, la colère de son chef, la prison, une mort sans gloire. Mieux vaut assurément le premier rang dans la mêlée. »

I

Hideyoshi mourant avait laissé le pouvoir à son fils Hideyori, déjà kambaku depuis 1596; c'était un enfant de cinq ans dont sa mère Yodogimi était nommée tutrice. L'un et l'autre devaient résider dans la forteresse d'Ôsaka.

L'administration de l'empire, qui comprenait, outre les biens d'Église, 214 daimiats avec 18 millions 372,200 koku de revenu, était confiée à cinq régents ou *tairô*; c'étaient les premiers feudataires de l'archipel : Tokugawa Ieyasu, maître de la plus grande partie du Kantô avec 2,557,000 koku de revenu; Môri Terumoto, seigneur des neuf provinces du sud-ouest de Hondô (1,205,000); Uesugi Kagekatsu qui, en 1598, avait abandonné son fief héréditaire de l'Echigo pour l'Aizu (1,200,000); Maeda Toshiie dans le Kaga et l'Ecchû (835,000); Ukida Hideie dans le Bizen (574,000). Un seul des grands feudataires avait été exclu de la régence : c'était Date de Sendai (580,000).

D'autre part, les cinq bugiô avaient été maintenus dans leurs fonctions (Asano Nagamasa, Masuda Nagamori, Ishida Kazushige ou Mitsunari, Nagatsuka Masaie, Maeda Gen-i).

Des bugiô, le plus habile et le plus intrigant était Ishida, un véritable homme de la Renaissance par son audace, sa curiosité, son savoir, mais dédaigné

des nobles et des soldats, parce que sa carrière — cas unique alors — avait été une carrière civile.

Pour concilier régents et ministres, il était institué un conseil de médiateurs (*chû rô*), qui étaient de moindres seigneurs : Ikôma, Nakamura et Horio.

La prépondérance d'Ieyasu inquiétait ses collègues. Ishida et Masuda commencèrent d'intriguer et rallièrent à eux Môri, Uesugi, Ukida, d'autres daimiô dont les plus puissants étaient Shimazu, Konishi, Kobayakawa, Nabeshima et Chôsokabe.

Après une année de disputes, d'intrigues et de complots, la rupture fut complète en 1600.

La guerre commença dans le Kantô, où les Uesugi attaquèrent les possessions d'Ieyasu (juin-septembre 1600), mais celui-ci trouva de fidèles alliés dans les Mogami et les Date qui suffirent à contenir les Uesugi.

Quand ils crurent Ieyasu occupé dans l'est, les conspirateurs, qui tenaient les uns pour Hideyori, les autres pour Oda Hidenobu, le petit-fils de Nobunaga, entrèrent eux-mêmes en campagne et prirent position de manière à couper les Tokugawa de Kiôto. Ieyasu envoya deux armées contre eux, l'une par le Tôkaidô, l'autre par le Nakasendô. Les confédérés l'attendirent à Sekigahara situé à mi-chemin entre Gifu à l'est et le Biwako à l'ouest. L'endroit était bien choisi, car, les deux routes s'y rapprochant sans s'y joindre encore, ils pouvaient se flatter de battre séparément les deux armées. Cependant leur arrière-garde s'assurait des ennemis qui auraient pu les tourner.

Deux célèbres exemples de bushidô se rapportent à ces événements.

Les chefs des confédérés firent arrêter les femmes et les enfants de quelques généraux au service d'Ieyasu ; on devait les enfermer à Ôsaka, où ils serviraient d'otages. Parmi eux se trouvait la femme de Hosokawa C'était la fille d'Akechi ; quand celui-ci eut assassiné Nobunaga, son mari l'abandonna et beaucoup déclaraient qu'elle devait se tuer pour laver dans son sang la honte paternelle ; Mais elle : « Que mon mari me l'ordonne, je me tuerai ; sans son ordre, je n'ai pas le droit de le faire. » Au bout de douze ans son mari lui pardonna. Craignant cette fois que de la savoir prisonnière détournât Hosokawa de ses devoirs, Tadaoki tua tous ses enfants puis se tua elle-même ; ses servantes mirent le feu à la maison pour qu'on ne retrouvât pas leurs cadavres. Comme cette princesse était chrétienne, les jésuites soutiennent qu'elle ne se donna pas la mort, mais fut frappée par un samurai à qui Hosokawa avait confié cette mission.

Torii Mototada tenait Fushimi pour Ieyasu. Les confédérés mirent le siège devant le shiro. Bien qu'il eût seulement 1,800 hommes et que l'armée ennemie en comptât 40,000, le vieux soldat résista du 27 août au 8 septembre, et la place ne fut prise que par trahison. Voyant tout perdu, Torii se retire dans le donjon et s'asseoit tranquillement sur une pierre. Un chef ennemi arrive et le menace de sa lance. L'autre calmement :

« Je suis Torii Mototada, commandant de ce shiro. »

L'ennemi s'agenouillant :

« Tout est perdu pour vous. Je vous supplie de

vouloir bien faire harakiri et de ne pas me ravir le grand honneur d'emporter votre tête. »

« Soit », dit Torii, qui s'ouvre le ventre.



A Sekigahara, les deux armées restèrent plusieurs semaines sans livrer bataille. Ieyasu lui-même ne quitta Yedo que le 7 octobre avec 32,000 hommes, le 20 il atteignit son avant-garde à Okayama près d'Asaka. L'armée des alliés comptait 80,000 hommes, celle des Tokugawa 50,000 de troupes bien disciplinées. Quelques années plus tard l'Anglais Saris nous a décrit les vieilles bandes d'Ieyasu : chacune était composée de cinquante hommes disposés sur dix rangs dont le premier et le sixième étaient d'arquebusiers, le second et le septième de piquiers, le troisième et le huitième de soldats armés du sabre, le quatrième et le neuvième d'archers, le cinquième et le dixième de hallebardiers. Ieyasu avait mis à profit l'hésitation de ses ennemis : quand les armées en vinrent aux mains, la droite des confédérés sous Kobayakawa, l'un des Môri, fit défection, tandis que le corps de Kikkawa, qui devait tourner Ieyasu, s'abstint de prendre part au combat. Surprises, chargées à fond, les autres troupes lâchèrent pied, et les soldats d'Ieyasu en firent un grand massacre ; le soir venu, ils empilèrent huit mille têtes (quelques auteurs japonais disent vingt mille). Ieyasu resta d'ailleurs fidèle à ses principes de clémence : des prisonniers, seuls Ishida Mitsunari et Konishi furent décapités (21 octobre).

Ces deux hommes moururent comme ils avaient vécu. Soldat et chrétien, Konishi dédaigna de s'enfuir; sa religion lui défendant de se suicider, il se laissa prendre par le bourreau sans crainte comme sans faux point d'honneur.

Homme de la Renaissance, aventurier, ancien fonctionnaire civil et soldat seulement d'occasion, Ishida voulut montrer jusqu'au bout le mélange d'humour et de grandeur antique qui font l'originalité de son caractère. Quelqu'un lui reprochant de ne s'être pas suicidé, il répondit qu'un homme de sa valeur ne devait jamais perdre l'espoir d'un retour de la fortune. Et c'est pourquoi le jour même de son supplice il refusa un fruit qu'il croyait malsain; le soldat s'en étonnant, il s'écria : « Un homme comme moi reste jusqu'au bout fidèle à ses principes. »

Dès le lendemain de sa victoire, Ieyasu avait mandé à la veuve du Taikô qu'il ne la rendrait, non plus que son fils, responsable de la coalition ourdie en leur nom. Il n'eut donc pas besoin de livrer bataille pour pénétrer dans Ôsaka, qu'il laissa au jeune Hideyori.

Pendant douze ans les Tokugawa et les Toyotomi devaient avoir leurs cours et leurs partisans, mais par le fait la suprématie d'Ieyasu était assurée.

*
* *

Après Sekigahara la carte du Japon fut remaniée. Les parents d'Ieyasu, ses vassaux, ses amis, reçurent

les daimiats les plus importants, tandis que, à l'exception de Shimazu, bientôt rallié, tous ses adversaires furent dépouillés, les uns d'une partie, les autres de la totalité de leurs principautés. Tosa fut enlevé à Chôsokabe. Môri perdit sept provinces et Uesugi fut réduit à un fief insignifiant. Du reste, cette répartition des daimiats ne fut pas définitive. Chaque avantage remporté par les Tokugawa fut signalé par de nouvelles seigneuries enlevées à leurs ennemis et données à leurs parents.

C'est en étudiant l'organisation du gouvernement que nous exposerons la nouvelle constitution politique de l'archipel. Il suffira ici de mettre en relief la pensée capitale de cette réforme. Instruit par l'exemple de Nobunaga et de Hideyoshi, Ieyasu avait compris qu'il ne pouvait supprimer la féodalité japonaise et rétablir un pur gouvernement centralisé. Il prit les huit provinces du Kantô et y fonda la monarchie absolue, avec Yedo pour capitale. Le reste du Japon fut laissé aux daimiô, mais Ieyasu eut soin que les daimiô hostiles, qu'il ne pouvait déposséder, fussent surveillés par ses parents ou ses alliés, ses *fudai*.

II

Maître de l'empire, Ieyasu obtint en 1603 le shôgunat resté vacant depuis la mort d'Ashikaga Yoshiaki en 1597. Hideyori devint nai-daijin. Dès

1605 Ieyasu abdiqua en faveur de son fils Hidetada qui s'établit à Yedo, tandis que lui-même se retira à Sumpu (Shizuoka), dans la province de Suruga.

Shizuoka est situé à quelque distance de la mer, dans une plaine d'alluvions que bordent les collines boisées du Suruga. De ces collines on découvre la baie, la presqu'île d'Izu, à l'est les collines abruptes de Kunô-zan, où se trouve le premier tombeau d'Ieyasu, au nord le Fuji, dont le majestueux cirque s'ouvre au midi sur la baie. Bâti dans la plaine, Shizuoka se trouve au milieu d'un paysage riant et tranquille. On y fabrique des laques, des paniers et des gaines de bambou pour les tasses du Mino. Médiocrement peuplée aujourd'hui, la ville comprenait, paraît-il, cent mille habitants au temps d'Ieyasu.

Du shiro il ne reste que les ruines des remparts et les douves.

Deux temples témoignent encore de la gloire d'autrefois. L'un, dédié à Sengen, la belle déesse du Fuji, n'est pas l'œuvre d'Ieyasu, mais de son petit-fils Iemitsu; l'autre, le Rinzaiji, à huit chô de la ville et au pied des collines, fondé par les Imagawa, fut restauré, agrandi par Ieyasu. Tout y est plein de son souvenir. Voici le *yo jô han*, la petite pièce de quatre nattes et demie où le vieux soldat, comprenant l'importance de l'instruction, se mettait comme un enfant à l'école des moines pour apprendre à écrire. Voilà des présents qu'il leur a faits : peintures, écrans, laques et porcelaines. Et voilà la relique précieuse entre toutes, la petite figurine en bois de Marishiten qu'il portait toujours. Marishiten

(sanscrit : *Marichi*) est la déesse indienne de la lumière et la déesse bouddhiste de la science : c'est sous la protection de la lumière et de la science que voulait se placer le dernier héros de la Renaissance japonaise.

Aussi s'entourait-il de savants comme les célèbres sinologues Fujiwara Seika, Hayashi Rasan ou Nobukatsu, plus connu sous le nom de Dôshun.

Ce qui le préoccupait surtout, c'était d'assurer au Japon un gouvernement durable. Hidetada, le shôgun, avait les pompes de la puissance, Ieyasu s'en était gardé les charges. De son nom l'on ne doit pas séparer ceux de ses ministres : Honda Sakuzaemon ou Masazumi, Kôzuke-no-suke, le plus célèbre de tous; Abe Tadaaki; Ôkubo Hikozaemon; Kôriki Yozaemon et Amano Saburobei. La nouvelle administration comprenait trois *buke shitsuyaku* : Ii Naomasa, Sakakibara Yasumasa et Honda Tadakatsu; cinq *toshiyori* dont deux à Yedo : Honda Masanobu et Ôkubo Tadachika, trois à Shizuoka; Honda Masazumi, Naruse Masanari et Andô Naotsugu. C'est dans un chapitre spécial que sera étudié le régime politique fondé par les Tokugawa.

L'homme d'État vieillissant, que les fatigues, les émotions de sa carrière et son caractère prudent faisaient paraître plus vieux que son âge, aimait à converser familièrement avec ses conseillers; parfois il leur rappelait en quelques mots les événements de sa vie fertile en expériences, d'autres fois il déguisait sa pensée sous la forme d'un apologue populaire.

« Des parents, leur disait-il, placèrent leur enfant

chez un bonze. Mais bientôt l'enfant leur revint en disant que son maître devenu fou lui défendait de dormir, de piler des fèves et de lui raser la tête. » Les parents s'étant plaints au moine, reçurent de lui cette réponse : « Je ne lui défends pas de dormir, mais de faire son lit dans la salle réservée aux hôtes. Je ne lui défends pas de piler des fèves, mais de le faire avec le premier objet qui lui tombe sous la main. Je ne lui défends pas de me raser la tête, mais de me couper la tête en me rasant. » Et les parents de se retirer tout honteux.

Soulignant ses paroles d'un fin sourire et d'un regard malicieux, Ieyasu concluait en ces termes :

« L'histoire que je vous raconte vous paraît sans doute bien triviale et les gens dont je vous parle vous font sans doute l'effet de bien petites gens, mais un homme d'État ne doit négliger ni les petites choses, ni les petites gens. Et la morale de mon histoire, la voici : « Avant de connaître les faits, ne portez pas « de jugement. »

III

Les Tokugawa possédaient le shôgunat, nul ne leur contestait leur titre, il n'en était pas de même de l'autorité qui s'attachait à ce titre : le shôgunat qu'Ieyasu avait créé différait beaucoup du shôgunat des Ashikaga. C'est qu'à des temps nouveaux il fallait des institutions nouvelles. Le moyen âge avait disparu ; pour sortir de l'anarchie féodale le peuple

japonais, comme tous les autres peuples du monde, voulait au dix-septième siècle la monarchie absolue qui seule pouvait rétablir l'ordre, permettre l'émancipation des serfs et la formation d'une bourgeoisie, fondre tous les États féodaux en une seule nation. Depuis Sekigahara cette œuvre s'accomplissait comme d'elle-même; dans sa retraite de Shizuoka, le vieil Iyeasu n'avait qu'à laisser chanter l'uguisu : les anciens serfs devenus des paysans propriétaires, les artisans qui vendaient bien leurs produits, les marchands qu'enrichissaient les fabuleux profits du commerce extérieur n'auraient pas souffert un retour à l'anarchie du passé, et le peuple était maintenant une force, la prodigieuse fortune de Hideyoshi et de ses généraux prouvait qu'on n'avait plus affaire aux manants d'autrefois. Les bonzes se ralliaient au nouveau régime; leur influence politique se rétablissait sous une forme nouvelle; sans doute l'Église n'était plus une puissance féodale, mais elle formait maintenant l'un des grands corps de l'État dans une société qui tendait à se polir et voulait être bien administrée. Eux-mêmes, les samurai, commençaient à ne plus comprendre le bushidô dans le même esprit que jadis; beaucoup se plaisaient à quitter l'armure pour accepter des emplois civils, s'adonner aux lettres et aux arts; ceux qui étaient riches goûtaient les plaisirs de la paix, et ceux qui étaient pauvres ne pensaient plus que la guerre fût le meilleur moyen de s'enrichir. C'est ainsi que par le consentement de tous le shôgunat féodal se transformait rapidement en monarchie absolue.



Or, c'était à l'indignation de ceux que la dernière guerre avait dépouillés; d'abord ils n'y avaient vu qu'un épisode des luttes séculaires, comptant sur le premier bouleversement pour leur rendre ce qui leur avait été enlevé. Mais quand il leur sembla que l'ère des guerres civiles touchait à son terme, ils comprirent que tout espoir de revanche allait pour eux disparaître s'ils ne saisissaient la première occasion de se révolter et de ramener l'anarchie d'autrefois.

Ôsaka se fit le centre des mécontents. Hideyori grandissait; son intelligence et sa belle mine faisaient bien augurer de son avenir. Longtemps son tuteur Katagiri Katsumoto avait su lui persuader comme à Yodogimi que la résignation était leur meilleure sauvegarde; mais, habituée aux splendeurs de l'ancienne cour, Yodogimi trouvait médiocre le revenu de 657,400 koku que lui allouait Ieyasu, et Hideyori commençait de rêver une fortune digne de sa naissance. D'ailleurs ses partisans ne lui répétaient-ils pas que son nom rallierait tous les daimiô dépossédés, tous les samurai dont la défaite de leurs maîtres avaient fait des hors-la-loi, des *rônin*?

Le vieil Ieyasu n'ignorait rien de ces projets; il entretenait des espions dans toutes les cours du Japon. En 1611, quittant enfin sa retraite, il se rendit à Kiôto pour examiner la situation. Il voulut voir Hideyori, dont il avait fait son petit-gendre en lui

donnant en mariage l'une de ses petites-filles adoptives. Le jeune homme lui parut, dit-on, trop intelligent et trop audacieux.

Pendant trois ans les intrigues continuèrent, comme aussi les négociations entre les deux partis. Mais Ieyasu vieillissait, il avait alors soixante-treize ans; il souhaitait d'assurer avant sa mort l'avenir de sa dynastie. Se sentant menacé, Hideyori réunit dans sa forteresse tous les mécontents comme Chôsokabe, l'ancien daimiô de Tosa, Sanada Yukimura, Gotô Mototsugu, Akashi Morishige; 90,000 rônin y accoururent de toutes les provinces (1614).

A cette nouvelle, Ieyasu, qui se trouvait à Shizuoka, se serait écrié : « Par pitié, j'ai fait tout au monde pour enseigner à Hideyori la sagesse. Mais puisqu'il est assez fou pour s'entêter dans ses ambitions, c'est de force que je le mettrai hors de mon chemin. »

Ordre fut donné à Hidetada de convoquer les contingents des Tokugawa et ceux des daimiô. En décembre, l'armée mit le siège devant Ôsaka. Plusieurs attaques inutiles prouvèrent que la place ne serait pas emportée d'assaut; d'autre part, les ressources de la garnison étaient considérables : elle pouvait soutenir deux ans de blocus, et les Tokugawa craignaient que cette prolongation des hostilités n'entraînât la défection de plusieurs daimiô alliés de force à leur cause. Ieyasu résolut donc de traiter; un accord intervint entre lui et Hideyori; comme preuve de sa bonne foi, celui-ci consentit à laisser combler une partie des fossés (janvier-

février 1615). Ieyasu se rendit à Kiôto puis à Shizuoka, mais son départ fut le signal de nouvelles intrigues : la place étant moins forte, son or ayant préparé de nouvelles trahisons, il investit de nouveau le shiro à la fin de mai; cette fois les opérations furent menées avec vigueur; les clans rivalisèrent d'ardeur; le 3 juin 1615, le shiro fut emporté d'assaut et incendié. La veuve et le fils du Taikô se donnèrent la mort (4 juin). Mais Ieyasu (alors âgé de soixante-quatorze ans) avait reçu un coup de lance dans les reins. Sentant sa fin prochaine, il se montra impitoyable. Soixante-treize chefs ennemis, dont Chôsokâbe, périrent de la main du bourreau; leurs têtes furent exposées sur le pilori; même de jeunes enfants, comme le fils naturel de Hideyori, ne furent pas épargnés. Tous les soldats furent tués dans la mêlée ou massacrés après la victoire. Et l'on ne peut s'empêcher de penser à Richelieu, cet autre vainqueur de la turbulente noblesse, dont la main se fit plus lourde quand sa santé chancelante lui montra qu'il lui était impossible d'achever son œuvre par les réformes et les intrigues d'autrefois.

Après avoir langui neuf mois, Ieyasu mourut le 8 mars 1616.

IV

Le règne d'Ieyasu appartient encore à la Renaissance. Aussi sa politique à l'égard des étrangers

présente-t-elle autant d'intérêt que sa politique intérieure.

Tandis que pour Nobunaga et Hideyoshi, le seul moyen d'attirer les commerçants au Japon était de favoriser les missionnaires, Ieyasu eut à l'égard des uns et des autres des politiques différentes. L'on peut en donner plusieurs raisons. Mieux renseigné que ses prédécesseurs sur la constitution des États européens, il prétendait traiter non pas avec des jésuites ou des franciscains, mais avec les représentants autorisés des souverains et des gouverneurs coloniaux. De plus, l'arrivée des Anglais et des Hollandais le mit en relations avec des puissances protestantes qui cherchèrent à le rendre hostile aux catholiques. Enfin les progrès du christianisme à Kiushû, le rôle que les chrétiens jouèrent dans les événements de Sekigahara et d'Ôsaka, les intrigues de l'Espagne forcèrent Ieyasu à considérer la prédication des missionnaires comme la question la plus grave de sa politique extérieure et de sa politique intérieure.

***

Pour les étrangers qui ne cherchaient pas à répandre le christianisme, Ieyasu n'eut que des faveurs. Son rêve était de faire du Japon une grande puissance maritime et commerciale.

Il s'adressa d'abord aux Espagnols, le commerce des Philippines et de l'Inde le tentait, plus encore celui du Nouveau Monde. Créer des relations entre

le Japon et l'Amérique espagnole fut en réalité l'idée principale de sa politique extérieure.

Entre 1598 et 1602, le Frère Geronimo, qui était demeuré au Japon malgré la persécution de Hideyoshi, fut chargé de transmettre au gouverneur des Philippines, don Pedro de Acunha, les propositions de Ieyasu : que les Espagnols consentissent à relâcher dans les ports du Kantô, qu'ils fournissent au shôgun des ouvriers capables de lui construire des navires de modèle européen, et le Japon serait ouvert aux Espagnols, qui pourraient y envoyer et leurs commerçants et leurs missionnaires. Le gouverneur des Philippines n'osa pas fournir les ouvriers demandés; donner une flotte de guerre aux Japonais, c'était pour lui leur donner les Philippines. Mais il envoya un bateau marchand dans le Kantô et de bons rapports s'établirent entre les deux États.

En 1608, un ancien gouverneur des Philippines, don Rodrigo, ayant échoué sur les côtes du Japon, Ieyasu le reçut solennellement et lui demanda de recruter des mineurs espagnols qui enseigneraient aux Japonais l'art d'exploiter les mines. Rodrigo demanda en échange que la moitié des profits fût donné aux mineurs, qu'un quart fût attribué au roi d'Espagne et que les religieux pussent prêcher librement. Ieyasu souscrivit à ces conditions onéreuses, mais il rejeta celle que le gouverneur avait le plus à cœur, l'expulsion des Hollandais, qui, récemment émancipés du joug de l'Espagne, lui disputaient déjà son commerce et ses colonies de l'Extrême-Orient. Du reste,

aucun mineur espagnol ne se rendit au Japon.

En 1610, Ieyasu envoya une ambassade au roi d'Espagne ; l'année suivante il reçut Nuno de Sotomayor, ambassadeur de la Nouvelle-Espagne, et le capitaine Domingos Francisco représentant du gouverneur de Manille. Dans le même temps des vaisseaux japonais visitaient l'Amérique espagnole.

Les Portugais, bien que soumis au roi d'Espagne, menaient à leur gré leurs affaires coloniales. Entre Macao et les ports de Kiushû les relations étaient régulières. Mais en 1608, quelques Japonais qui avaient relâché à Macao s'y livrèrent à des actes de violence. Le gouverneur André Pessoa en fit massacrer un grand nombre. Le daimiô d'Arima se plaignit à Ieyasu, qui lui permit de faire main basse sur tous les navires portugais; Pessoa se rendit au Japon pour disculper ceux de sa nation; à son retour il fut attaqué par la flotte d'Arima; le feu prit à bord de son vaisseau et il périt avec tout l'équipage. Cependant dès 1611 les relations furent rétablies entre le Portugal et le Japon, mais le commerce des Portugais ne fit plus que décliner.

*
* *

Les Hollandais cherchaient en effet à s'emparer des possessions espagnoles et portugaises. C'est en 1572 que les habitants des Pays-Bas s'étaient soulevés contre l'Espagne, en 1581 qu'ils avaient proclamé leur indépendance et dès 1596 Cornelius Houtmann atteignait Sumatra par la route du Cap; la Compagnie des Indes était fondée en 1602;

depuis cette date jusqu'à 1652 les Hollandais ne cessèrent d'étendre leur empire; entre 1630 et 1670 ce furent les véritables maîtres des mers de l'Extrême Asie et même de toutes les mers, car à cette époque, sur 20,000 bâtiments européens, 16,000 étaient hollandais.

Le premier vaisseau hollandais aborda au Japon en avril 1600; il venait du Chili. L'équipage se composait de vingt-quatre Hollandais, et d'un pilote anglais le fameux Will Adams. Accusés de piraterie par les jésuites portugais, tous furent jetés en prison. Après plusieurs entretiens avec Will Adams, Ieyasu comprit que les Hollandais étaient seulement les ennemis des Portugais et des Espagnols : les marins furent remis en liberté mais retenus au Japon.

Averti par le capitaine et par Will Adams, la Compagnie des Indes hollandaises envoya des vaisseaux au Japon; une factorerie fut ouverte en 1609. La même année, l'amiral Verhoeven visitait l'Archipel et signait un traité de commerce avec Ieyasu. En 1611 le stathouder, Maurice de Nassau, fit remettre une lettre à Ieyasu. Cette lettre produisit l'effet désiré, le commerce des Hollandais fut formellement autorisé par un édit de la même année.

*
* *

Les relations d'Ieyasu avec Will Adams méritent une mention spéciale, d'abord parce que Will

fut un homme remarquable dont les lettres ont une saveur toute particulière, ensuite parce que ses rapports avec Ieyasu nous aident à comprendre le caractère de ce grand souverain.

Voici une lettre de Will Adams :

Or, dans le cours de quatre ou cinq ans *l'empereur* (Ieyasu) me manda comme il avait fait plusieurs fois auparavant. Or, une fois surtout il voulait que je lui fisse un bateau. Je lui répondis que je n'étais pas charpentier et que je ne savais pas. Bien, dit-il, essayez; si le bateau ne vaut rien, tant pis. Et c'est pourquoi sur son ordre je lui construisis un bateau de quatre-vingts tonnes ou à peu près; ce bateau était fait en tous points suivant notre manière, et lui vint à bord et fut très satisfait. De cette façon je fus en grande faveur auprès de lui, et souvent j'étais admis en sa présence; de temps en temps il me faisait des cadeaux, et à la fin il me donna une pension, environ soixante-dix ducats par an, plus deux livres de riz par jour. Alors, étant en telle grâce et faveur, je lui appris un peu de géométrie et de mathématiques et d'autres choses; je lui plaisais tant que jamais il ne me contredisait.

... Au bout de cinq ans, je suppliai le roi de me laisser partir, désirant revoir ma pauvre femme et mes enfants, conformément à ma conscience et à la nature. L'empereur ne fut pas trop satisfait et refusa de me laisser partir, mais voulut que je restasse dans son pays (1).

Plus tard Ieyasu, pour satisfaire Adams, permit au capitaine de retourner en Hollande. Adams lui-même vécut et mourut (1620) à Hemmi, un faubourg de Yokosuka sur la baie de Yedo; l'on y voit son

(1) Will Adams, *Lettres*.

tombeau et celui de sa femme japonaise sur la Colline du pilote (*Anjin Zuka*).

Le rôle d'Adams eut son importance. Il construisit les premiers grands bateaux japonais, ceux entre autres qui firent un voyage de deux ans en Amérique (1610). Et ce fut aussi d'après ses conseils que les Anglais fondèrent des établissements au Japon. Comme leur séjour y fut de courte durée, autant vaut-il raconter ici l'histoire de leur colonie.

Le premier vaisseau anglais atteignit Hirado le 11 juin 1613. Le capitaine de ce vaisseau, Saris, a raconté son séjour au Japon dans des lettres remarquables. Le 26 novembre suivant, les Anglais ouvrirent à Hirado une factorerie dont Richard Cocks fut nommé le capitaine; deux succursales furent établies à Ôsaka et à Yedo, et des agences dans quelques villes importantes. Tant qu'Ieyasu vécut, surtout tant que Will Adams dirigea ses compatriotes, les affaires des Anglais se développèrent; la mort d'Ieyasu et d'Adams marqua le déclin de la factorerie, qui disparut peu d'années après leur mort.

*
* *

Ieyasu noua aussi des relations avec la Corée, la Chine, l'Annam où les Japonais étaient établis depuis 1596, avec le Cambodge dont le souverain envoya deux ambassades au Japon en 1601 et 1611, la dernière sous la conduite d'un émigré japonais, Kôno Kiyoemon.



Ces efforts d'Ieyasu pour développer la marine, l'expansion coloniale et les relations politiques nous montrent qu'homme de génie, il comprenait le véritable but que le Japon devait se proposer : celui de devenir l'emporium du commerce entre l'Asie et l'Amérique. Il réussit même à faire partager ses idées à quelques-uns de ses intimes : Date Masamune, daimiò de Sendai, envoya un vaisseau au Mexique d'où ses ambassadeurs se rendirent en Europe (1613).

Ce qui manquait aux Japonais pour réussir dans leurs projets, c'était une flotte, et l'on peut s'étonner qu'habiles marins, audacieux pirates, possédant des milliers de jonques, ils ne fussent pas capables de se construire de grands bâtiments. L'on ne manquera pas de dire que c'est là une nouvelle preuve de leur défaut d'invention. Il n'en est rien : ce qui leur manquait, c'était la tradition. L'art de construire des vaisseaux s'était déjà développé dans la Méditerranée trois ou quatre mille ans avant l'ère actuelle : Babyloniens, Égyptiens et Phéniciens y avaient fait de grands progrès. Vinrent ensuite les Grecs, les Carthaginois, les Romains, les Italiens et les Allemands du moyen âge, puis à l'époque de la Renaissance les Espagnols, les Portugais, les Barbaresques, les Hollandais, les Anglais et les Français; de progrès en progrès l'on réussit ainsi à lancer des caravelles capables de faire le tour du monde. En Asie, au contraire, l'étendue des mers,

la rareté des bons ports, d'autres raisons encore, comme le manque d'unité de la civilisation asiatique, avaient empêché que des communications maritimes régulières ne s'établissent entre les divers nations de l'Extrême-Orient. C'est la raison pour laquelle l'art de la construction maritime et de la navigation ne s'y est jamais développé.

V

A l'égard des chrétiens la conduite de Ieyasu se ressentit de sa double origine. Homme de génie, de la race des grands aventuriers du seizième siècle, il ne pouvait se montrer hostile à ceux qui lui avaient apporté les armes à feu, l'art de construire de beaux navires, des sciences et des industries nouvelles. La tolérance, naturelle à sa nation et plus encore à son époque, empêchait qu'il n'eût d'hostilité contre le christianisme.

Mais Ieyasu représentait aussi la caste militaire : cette caste haïssait les étrangers. De plus, beaucoup tenaient la restauration du shôgunat pour une usurpation des droits du mikado. Le shôgun devait donc s'assurer l'appui des moines bouddhistes qui, au treizième siècle, avaient prêché la guerre sainte contre les Hôjô. D'ailleurs, les chrétiens s'appuyaient sur les clans de Kiushû, ces clans irréductibles qui regardaient les Tokugawa et les clans du Nord comme leurs ennemis naturels; depuis l'am-

bassade de 1583-1590, plusieurs daimiô conspiraient avec le roi d'Espagne. Jésuites et chrétiens commirent la faute de se rapprocher du jeune Hideyori, quoique, pour embarrasser Ieyasu, la régente réclamât constamment la mise en vigueur des édits de proscription.

Sekigahara en effet, bien que l'issue d'une lutte où le christianisme n'était point mêlé se trouvât lui porter un coup irrémédiable : Konishi, son plus puissant prosélyte, ne fut-il pas exécuté et le daimiat d'Udo (évalué à 200,000 koku) donné à Katô Kiyomasa, ennemi des chrétiens? Un autre daimiô chrétien de Kiushû, Môri Hidekane, ne fut-il pas dépossédé? Oda Hidenobu (ou Sambôshi), le petit-fils et l'héritier de Nobunaga, l'adversaire d'Ieyasu, n'était-il pas chrétien, et n'avait-on pas espéré le porter au pouvoir; lui aussi ne fut-il pas détrôné? Ce triple coup fut d'autant plus sensible à l'Église qu'à la mort du vieux Kuroda son fief échut à son fils, un apostat; qu'Ômura lui aussi avait abjuré et que le daimiô d'Arima, fils de don Protase, ne tarda pas à le faire. Au commencement du dix-septième siècle il y avait six daimiô chrétiens dont cinq à Kiushû; le revenu total des six fiefs s'élevait à 710,000 koku. En 1612, il n'y avait plus un seul daimiô chrétien; défense fut faite qu'aucun daimiô se convertît et plus tard la défense fut étendue à tous les samurai.

Cependant Ieyasu se rapprocha des missionnaires, il leur renouvela les autorisations que Hideyoshi leur avait d'abord accordées, puis retirées. En 1604, les Padres écrivaient que la religion flo-

rissait sous le gouvernement bienveillant d'Ieyasu; deux ans après, Mgr Cerqueira, évêque du Japon, fut reçu à Shizuoka avec les plus grands honneurs.

Mais à la cour de Kiôto, à celle d'Ôsaka, chez certains daimiô, dans toutes les bonzeries, l'on se plaignait de cette tolérance; et, de peur sans doute de fortifier ses ennemis, Ieyasu publia le rescrit suivant : « Nous apprenons que certains sujets de l'empire pratiquent la religion de Yaso; nous défendons à tous d'abjurer la foi de leurs pères et ordonnons à quiconque pratique la religion de Yaso de la renier lorsqu'il s'en verra sommé (1606). »

L'ordonnance ne fut pas exécutée, et Ieyasu continua de se montrer favorable aux catholiques. Cependant les Hollandais et les Anglais mettaient le shôgun en garde contre les Espagnols, ils prédisaient au Japon le sort du Pérou et du Mexique. En 1611 et 1612, le daimiô chrétien d'Arima Harunobu (don Protase) et son fils corrompirent plusieurs des conseillers du shôgun et l'une des concubines d'Ieyasu, mais les conspirateurs se trahirent eux-mêmes; plus tard, le fils de don Protase renia le christianisme et accusa son père de crimes abominables : le vieillard fut exécuté. A la mort d'Ôkubo Chôan, un petit daimiô que favorisait Ieyasu, l'on trouva dans ses papiers la preuve d'une conspiration ourdie par les chrétiens. Certaines provinces de Kiushû étaient désolées par les luttes des chrétiens et des bouddhistes, même par les discordes intestines des chrétiens. Le bakufu y envoya des commissaires qui montrèrent contre ces derniers une grande cruauté.

Ieyasu se vit contraint de céder aux événements ; il avait voulu concilier la politique des réformateurs du seizième siècle avec celle des shôgun Minamato et de la féodalité militaire. C'était chose impossible; pour assurer son pouvoir, il se rallia donc aux conseils des hommes de tradition. Il lança en 1611 un premier édit contre les chrétiens, puis en 1614 un édit de persécution générale; la mesure était politique et ne comprenait ni les Hollandais ni les Anglais.

En exécution de ces décrets les jésuites furent renvoyés à Macao, les chrétiens de la grande île internés dans le Mutsu; plusieurs s'expatrièrent comme Takayama Ukon (don Justo) qui mourut à Manille en 1615. Des commissaires shôgunaux parcoururent le Bungo et le Hizen; le peuple, qui avait embrassé le christianisme sur l'ordre de ses anciens daimiô, l'abjura sur la défense des nouveaux, parmi lesquels Katô Kiyomasa, le conquérant de la Corée et l'un des partisans fanatiques de la secte de Nichiren.

Irrités, les chrétiens se rallièrent ouvertement à la cause de Hideyori, qui appelait à lui tous les mécontents sans distinction de rang ou de croyance. Lors du siège d'Ôsaka, des corps chrétiens combattirent avec leurs bannières sur lesquelles on voyait les images du Christ et de la Vierge; leurs chefs furent assez malavisés pour y joindre celle de Saint-Jacques de Compostelle, le patron de l'Espagne; ce qui acheva de les faire ranger parmi les partisans de l'étranger. Aussi, en 1616, quelques mois avant sa mort, Ieyasu ordonna

une nouvelle proscription générale. Comme tant d'autres grands hommes il avait si bien réussi dans la tâche entreprise que, vieux, il se trouvait comme étranger dans l'État, dans la société qu'il avait créés. La monarchie absolue fondée par son génie excluait l'éclectisme de la Renaissance auquel lui-même restait attaché.

VI

Pour comprendre le génie et la politique d'Ieyasu, il faut visiter son mausolée à Nikkô : c'est son petit-fils Iemitsu qui le bâtit en 1617, mais l'endroit avait été choisi par Ieyasu et les monuments y reproduisent ceux que lui-même avait construits sur le Kunôzan.

Après avoir suivi l'allée de cryptomérias, longue de quarante kilomètres, nous traverserons le pont de laque rouge, la forêt qui couvre la colline; nous arriverons au torii de granit offert par le prince de Chikuzen. Sur la gauche s'élève la belle pagode à cinq étages, dont la couleur pourpre se détache bien sur le feuillage sombre des pins. La porte monumentale est un chef-d'œuvre de l'art décoratif du dix-septième siècle; les sculptures présentent les motifs les plus variés : statues de dieux, lions, tapirs, licornes, têtes d'éléphants, tigres et pivoines. Traversons le parvis; les longs bâtiments peints en rouge servent de dépôt pour les objets employés

dans le culte. Montons l'escalier, franchissons le seuil de la première enceinte. Devant nous, cent dix-huit lanternes de bronze, offertes par les daimiô, attestent qu'Ieyasu est le grand chef féodal. Mais le temple le proclame dieu; les deux religions du Japon s'unissent dans le culte du héros : pour les bouddhistes, Ieyasu est le Gongen Sama, un avatar du Buddha; pour les shintôistes, le *Tôshôgu*, la splendeur du Levant.

On regarde le temple comme la merveille de l'architecture japonaise et l'un des chefs-d'œuvre de l'art polychrome. La cour où il s'élève est close de trois côtés par un cloître, dans le fond par le mur qui soutient la colline; en haut du perron qui mène à cette cour s'élève la fameuse porte du Yomeimon avec ses bas-reliefs d'enfants qui jouent, ses dragons, ses statues de dieux, d'anges et de héros. Le sanctuaire est couvert à l'extérieur de sculptures multicolores, resplendissant à l'intérieur de peintures, de laques et de dorures.

Maintenant tournons l'enceinte sacrée pour nous enfoncer dans la forêt. Un sentier étroit, un escalier de deux cents marches conduisent au tombeau, une simple lanterne de bronze sous des cryptomérias gigantesques. Autant le temple est riche, autant la tombe est simple : en bas la gloire du héros-dieu, en haut les restes de l'homme. Athées comme le Buddha, matérialistes comme Confucius, épris d'une vie que le shintô déclare divine, les Japonais ne peuvent s'empêcher de penser à la vanité de tous les biens. La tombe d'Ieyasu leur rappelle que cent ans de bonheur



NIKKÔ. TOMBE D'IEYASU
(XVIIe SIÈCLE)

passent comme un rêve; il n'y a rien sur terre que des rêves.

La mort d'Ieyasu marque le terme de la Renaissance japonaise.

Au Japon, comme dans les autres grands pays civilisés, la Renaissance avait poursuivi deux buts, dont l'un était la fondation de la monarchie absolue et du gouvernement centralisé; l'autre, la diffusion chez tous les peuples d'une même civilisation produite par les efforts de tous.

Au Japon, comme dans les autres pays, la première fin fut atteinte; mais l'histoire de la monarchie absolue appartient déjà au dix-septième siècle et sera traitée dans le livre suivant. Par contre la réalisation de cette première fin amena l'échec de la seconde, car dans l'état où se trouvait alors la civilisation, l'une et l'autre tendances ne pouvaient se concilier. Ce n'était pas tout que de rendre à la royauté ses droits et de créer des empires; il fallait que les peuples réunis sous un seul sceptre formâssent véritablement des nations, qu'avec l'unité d'administration il s'établit dans les nouveaux États l'unité de langue, d'esprit et de mœurs. Et cette unité ne pouvait s'établir que par le despotisme.

Comme l'isolement du Japon lui permit de ne plus entretenir de rapports avec aucune puissance, il convient de raconter ici la persécution des chrétiens

et l'expulsion des étrangers. Ce récit servira de conclusion naturelle à l'histoire de la Renaissance japonaise.



Le shôgun Hidetada, respectueux des pensées de son père, se contenta de renouveler les décrets de celui-ci sans chercher à les aggraver ou à les faire appliquer plus rigoureusement. Cependant pour s'assurer la sincérité des anciens chrétiens de Kiushû, on les forçait de marcher sur la croix; cette épreuve devait se renouveler tous les mois.

Tout autre fut la politique d'Iemitsu. Les aspirations du seizième siècle étaient devenues odieuses aux hommes du dix-septième : à l'anarchie politique, à l'esprit d'entreprise, à l'enthousiasme pour les idées nouvelles avaient succédé le pouvoir absolu, la centralisation, un gouvernement fondé sur la tradition qui exigeait des Japonais une obéissance servile. Ce n'étaient plus seulement les chrétiens que redoutait le bakufu, c'étaient les étrangers. Et malheureusement la rivalité des colonies européennes était pour augmenter, et les défiances, et l'audace du bakufu. Les Hollandais prétendaient faire expulser du Japon tous leurs concurrents, ils ne cessaient de mettre le shôgun en garde contre les intrigues de l'Espagne; eux-mêmes se chargeaient de faire la police et de dénoncer les missionnaires qui débarquaient sous des déguisements. Dès 1623, le gouvernement shôgunal refusa de recevoir une ambassade espagnole,

depuis 1616 le commerce des Portugais était limité aux seuls ports de Nagasaki et de Hirado, en 1637 ils furent confinés dans l'îlot artificiel de Deshima, au large de Nagasaki.

*
* *

En 1633 parut un édit qui, montrant clairement la nouvelle politique du shôgunat, nous révèle combien la paix, la monarchie absolue, l'ordre rétabli dans la société, le développement de la littérature classique avaient changé l'esprit public en l'espace de vingt ans.

Voici les articles les plus importants de cet édit :

I. — Il est défendu d'envoyer à l'étranger aucun navire, hors ceux qui portent le sceau rouge du shôgun.

II. — Les Japonais ne pourront se rendre à l'étranger que sur ces mêmes navires. Quiconque s'embarquera secrètement sera passible de la peine de mort, le navire et le capitaine seront saisis et retenus jusqu'à l'arrivée de nos ordres.

III. — Tout Japonais revenant d'un pays étranger où il a fixé son domicile, sera mis à mort. Tout Japonais resté à l'étranger pour affaires urgentes qui reviendra cinq ans au plus tard, après la promulgation de cet édit, ne sera pas puni s'il demeure au Japon ; mais il sera puni de mort s'il retourne à l'étranger.

V. — Celui qui dénoncera l'endroit où se cache un prêtre catholique recevra une gratification de 100 *mai* (1) d'argent, et celui qui fournira quelques

(1) Un *mai* signifie *une feuille* et correspond au *schnitje* hollandais; il équivaut à quatre piastres 4/10.

renseignements recevra une gratification basée sur la valeur de ces renseignements.

VIII. — Il est défendu d'acheter toutes les marchandises d'un navire dans un même endroit.

IX. — Il est défendu aux bushi d'acheter directement du comptoir étranger les marchandises d'un navire étranger ayant abordé à Nagasaki.

XIII. — Les navires des pays étrangers devront se remettre en route le vingtième jour du neuvième mois, et ceux qui seront arrivés en retard resteront cinquante jours à dater de leur arrivée.

XIV. — Il est défendu de déposer ou de conserver des marchandises non vendues d'un navire étranger.

L'année suivante parut un nouvel édit plus rigoureux encore.

Sont prohibés :

1° Le débarquement de missionnaires au Japon;

2° L'envoi à l'étranger d'armes se trouvant au Japon;

3° Le fait pour des Japonais de naviguer à l'étranger sur un navire n'ayant pas reçu un laisser-passer du shôgun. La même défense est faite aux étrangers demeurant au Japon.

Ceux qui violeront les susdits articles seront condamnés à des peines sévères. Il en est ainsi ordonné (1).

*
* *

Pendant vingt ans, la persécution religieuse n'avait pas rencontré de résistance; d'après les historiens japonais, 220,000 chrétiens auraient été molestés; la plupart abjurèrent; quelques cen-

(1) On trouvera dans l'ouvrage de H. Nagaoka une traduction française complète de ces deux décrets, rapportés dans le *Tokugawa Jûgodaishi* de Naito.

taines, quelques milliers peut-être, périrent dans les supplices. Mais, le tempérament des Japonais est trop belliqueux pour que, même chrétiens, ils puissent se résigner longtemps à des traitements injustes et barbares.

En 1636-1637, de graves désordres éclatèrent dans la presqu'île de Shimabara et l'île d'Amakusa qui appartenaient aux clans d'Arima et de Karatsu. Ces clans ne dépendaient plus des anciennes maisons féodales qui avaient de force établi le christianisme dans cette partie de Kiushû. Enlevé à son daimiô chrétien par Hideyoshi, Amakusa avait été donné par Ieyasu à Terasawa, daimiô de Karatsu et gouverneur de Nagasaki : Terasawa n'était pas hostile au christianisme, peut-être même s'était-il converti, mais il mourut en 1633 et le rénégat Miwake, ministre du jeune Terasawa, persécuta cruellement les chrétiens qui formaient encore la grande majorité de la population. Shimabara, où toute la population était chrétienne, avait changé trois fois de maître en vingt ans; l'apostat Arima, le fils et le dénonciateur de Don Protasio, ayant reçu un autre fief, Shimabara appartint de 1614 à 1617 à Hasegawa Sahiôe; quand ce dernier mourut, le daimiat échut à Matsukura, Bungo no Kami. Or, Arima n'avait pas emmené ses samurai, tandis que Matsukura s'était fait suivre des siens. La mort de Matsukura en 1630, l'avènement de son fils incapable augmentèrent le mécontentement. Les paysans accablés d'impôts, les anciens samurai d'Arima réduits à la misère se joignirent aux rônin chrétiens de tout le Japon, qui s'étaient réfugiés dans la partie

déserte de la péninsule où les avaient rejoints beaucoup de bushi païens ruinés par les guerres civiles et la nouvelle distribution des daimiats. Le chef de la révolte était un jeune samurai chrétien de dix-sept ans, Masuda Shirô : il eut vite fait de conquérir toute la péninsule à l'exception du château fort et de soulever les paysans d'Amakusa qui cernèrent le gouverneur Miwake dans son shiro de Tomioka, dont ils prirent les enceintes extérieures (janvier 1638). Les troupes shôgunales de Kiushû et celles des grands daimiô de l'île s'avançant contre les rebelles, Masuda Shirô abandonna ses conquêtes et se fortifia dans le château de Hara en Arima où il réunit 20,000 combattants et 17,000 femmes et enfants. Itakura Naizen no sho, envoyé de Yedo contre les rebelles, tenta deux fois de prendre le shiro d'assaut en février 1638. Il fut repoussé avec de grandes pertes; le second assaut lui coûta la vie.

Matsudaira Nobutsuna, tuteur et ministre d'Iemitsu, marcha contre les insurgés avec une puissante armée (février-mars 1638). Pour forcer le shiro, l'on dut avoir recours aux Hollandais : Koeckebacker, le chef de la factorerie de Hirado, vint avec un bateau et bombarda les défenses (24 février-12 mars). En avril Matsudaira emportait la place : les chefs furent décapités, les soldats, les femmes et les enfants massacrés; dans toute l'île de Kiushû les chrétiens furent mis à mort, et des milliers, dit-on, liés par deux dos à dos furent précipités dans la baie de Nagasaki du Taka-boko, que les Hollandais appelèrent le « mont des prêtres », le Pappenberg (1638).

La révolte de Shimabara détermina le bakufu à ne plus garder de ménagements envers les puissances catholiques. Un édit de 1637 interdit sous peine de mort aux Japonais de pratiquer la religion chrétienne sans distinction de sectes, comme de recevoir d'autres étrangers que les Chinois et les Hollandais. Plus tard il leur fut même défendu de construire aucun vaisseau assez grand pour s'éloigner des côtes, de lire des ouvrages traduits des langues européennes ou d'apprendrc ces langues.

En 1639, le bakufu déclara que tous les Espagnols et Portugais trouvés au Japon ou dans les eaux du Japon seraient exécutés sans jugement. Macao ne put se résigner à perdre des relations commerciales qui avaient fait sa fortune pendant près d'un siècle. Quatre ambassadeurs, Pachero, Paredes, Carvalho et Paiva, furent envoyés à Nagasaki pour implorer la clémence du shôgun; ils furent décapités avec cinquante-sept personnes de leur suite (26 juillet 1640).

Seuls parmi les Européens, les Hollandais conservèrent le droit d'aborder au Japon où ils faisaient alors 500,000 livres sterling d'affaires par an. Malgré les complaisances de Koeckebacker dans l'affaire de Shimabara, le bakufu les suspecta; ils durent abandonner Hirado pour Deshima, l'îlot artificiel de la baie de Nagasaki : tandis que les Chinois commerçaient dans la ville, eux-mêmes ne pouvaient y pénétrer.

*
* *

Telle fut la fin de la Renaissance japonaise. Pendant deux siècles le Japon devait renoncer à tout commerce maritime, à toute expansion coloniale; seuls, les Chinois et les Hollandais de Nagasaki devaient lui rappeler qu'en dehors de l'archipel créé par les dieux, il existait le monde sorti du chaos sous l'action des forces naturelles, et que dans ce monde il y avait aussi des hommes dont la puissance était à craindre et dont les sciences méritaient d'être étudiées.

Cet ensemble de préjugés et de lois hostiles aux étrangers, où l'on a cherché souvent la marque la plus typique du caractère des Japonais, date donc seulement du shôgunat d'Iemitsu, au milieu du dix-septième siècle : quelques Japonais modernes veulent même y voir l'œuvre en quelque sorte antijaponaise de ceux qu'ils appellent les usurpateurs Tokugawa. Mais ils oublient les leçons de l'histoire et jugent le passé dans l'esprit du présent. Si au Japon, comme dans tous les pays, le mouvement d'expansion suscité par la Renaissance atteignit bientôt son terme, c'est que les idées de la Renaissance, qui devaient être fécondes dans l'avenir, étaient inapplicables au dix-septième siècle. Seulement au Japon la réaction fut plus forte que dans les autres grands États, parce que sa situation géographique lui permettait de s'isoler du monde, et, par suite, la révolution qui au dix-neuvième siècle mit fin à cet isolement apparut comme plus soudaine et plus tranchée.

LIVRE VI

LA MONARCHIE ABSOLUE ET L'ESPRIT CLASSIQUE
LES TOKUGAWA

INTRODUCTION

CARACTÈRES GÉNÉRAUX DE LA MONARCHIE ABSOLUE

A. — LA MONARCHIE ABSOLUE EN ASIE ET EN EUROPE.

I

Dans le monde entier quel contraste entre le seizième siècle et le dix-septième siècle !

Au seizième, pléthore de vie, guerres extérieures, guerres civiles, expéditions lointaines, expansion coloniale ; la société tombée dans l'anarchie et comme près de se dissoudre ; le goût du luxe et des fêtes ; l'éclat des costumes ; une éblouis-

sante architecture; le triomphe des arts; la poésie débordante; l'abondance des idées; le rire énorme de l'Arioste, de Rabelais, de Ben Jonson; le rire fin d'Érasme, de l'Arétin et de Montaigne; dans l'Église, dans la guerre, dans la politique, dans les lettres, les sciences et les arts, les plus fortes individualités que connaisse l'histoire. Et, comme conséquence d'une telle anarchie, d'une pareille poussée de l'individualisme, l'humanisme, cette admiration de l'homme pour l'homme qui persuade aux Henri VIII et aux César Borgia de s'affranchir de toute loi; aux François I[er], aux Charles V, aux Soliman de se croire au-dessus de la commune humanité; aux Akbar, aux Nobunaga, aux Hideyoshi de se faire adorer comme des dieux.

Par contre, au dix-septième siècle, voici, avec la monarchie absolue et le gouvernement centralisé, l'ordre et la paix intérieure, le respect de la loi et de la tradition, tous les hommes ramenés de gré ou de force à une commune manière d'agir, de raisonner, même d'imaginer et de sentir; les croyances et la discipline religieuses restaurées dans leur force première, l'esprit classique dans les arts et dans la littérature.

Et cependant l'état religieux, politique et social du dix-septième siècle est l'aboutissement naturel de l'état religieux, politique et social du seizième, comme ses conceptions artistiques et littéraires sont la conclusion logique des prémisses que le seizième siècle avait posées. N'est-ce pas le seizième siècle qui a fondé la monarchie absolue et créé les grandes nations du monde moderne? Or, la

fondation de cette forme particulière de la monarchie, la création de ces nations emportaient la politique autoritaire et nationale qui fut celle du dix-septième siècle. N'est-ce pas encore le seizième siècle qui a produit la réforme religieuse? Et pareille réforme impliquait la condamnation du scepticisme, l'esprit de persécution, l'austérité des mœurs. N'est-ce pas enfin le seizième siècle qui dans la littérature et les arts a proposé comme modèles les chefs-d'œuvre des anciennes civilisations, condamné la naïve gaucherie et le rude naturalisme des œuvres du moyen âge, fixé les lois de l'harmonie, seule capable de produire la beauté, par suite fondé le classicisme que le dix-septième siècle devait développer jusque dans ses dernières conséquences?

II

Après avoir comparé le dix-septième siècle au seizième, il faut fixer les caractères généraux de ses conceptions et de ses institutions, telles que nous les trouvons dans tous les grands royaumes du monde, en France, en Espagne, en Autriche, en Angleterre, dans l'Inde, en Chine, au Japon, plus tard aussi dans la Prusse de Frédéric Ier et la Russie de Pierre le Grand.

Alors la constitution de l'État est forte : les nations se forment par la monarchie absolue, et la monarchie absolue se confond avec la volonté

personnelle du roi. Tout lui est subordonné, le droit du monarque étant une émanation du droit divin; mais le monarque lui-même n'est en quelque sorte que la nation faite homme. Ce qu'il veut, c'est la soumission de tous à l'État, c'est l'unité de la patrie. Cette unité se fondera par le despotisme : l'Église reconnue est asservie, les autres Églises sont persécutées; les libertés, les coutumes provinciales sont abolies; l'aristocratie féodale devient noblesse de cour : quiconque résiste est dépouillé de ses biens, emprisonné, exécuté. Pour le peuple, délivré sans doute de la tyrannie féodale, il perd les franchises communales conquises au moyen âge, il est soumis au service militaire, au paiement d'impôts fixes et presque partout exigibles en argent.

La constitution de la société est forte. Si la monarchie brise ce qui lui fait obstacle, elle consolide tout ce qui maintient l'ordre. Les coutumes sans cesse changeantes se trouvent ainsi fixées par la loi, ce qui ne tarde pas à donner aux mœurs un caractère de convention et d'austérité. Et, la loi tendant à devenir immuable, les règlements des temps passés gênent bientôt l'activité de tous dans des temps nouveaux; l'immuabilité de la loi qui donne d'abord une base solide à la société deviendra au dix-huitième et au dix-neuvième siècle, dès le dix-septième même en Angleterre, la principale cause des révolutions.

La constitution de la famille est forte. Alors dans tous les pays l'unité sociale est la famille et non l'individu. Les institutions familiales sont en effet les premières que fixe la loi, car il est dans l'inté-

rêt de la monarchie que tout dans la société soit fait à son image et lui serve d'appui, que les ambitions de l'individu soient limitées par une immuable hiérarchie.

La constitution économique est forte. L'État réglemente et l'agriculture, et l'industrie, et le commerce; c'est lui qui introduit de nouvelles cultures et de nouveaux métiers; lui qui ouvre à l'exportation de nouveaux débouchés. Et ce régime est nécessaire dans un temps où l'ignorance générale, la constitution encore aristocratique de la société, le maintien de règles et de préjugés empruntés au moyen âge rendent la concurrence inégale pour la plupart et dangereuse pour tous.

Enfin la même force apparaît dans ce qu'on pourrait appeler la constitution de la philosophie, de la littérature, des sciences et des arts; ce qui importe surtout aux maîtres du dix-septième siècle, c'est la méthode. Comme la monarchie, l'esprit classique se fonde sur la tradition, veut l'ordre et l'austérité, ne tolère pas les révoltes individuelles.

Tout au dix-septième siècle repose donc sur le principe d'autorité, l'individu a pour seul devoir d'obéir, mais ce n'est plus impulsivement et sans raisonner; le principe d'autorité est alors fondé sur une base dogmatique, il doit être démontré par le raisonnement; le dix-septième siècle est déjà rationaliste; mais, comme il est essentiellement déductif, il raisonne d'après des données premières qu'il ne prétend pas discuter.

*
* *

Le dix-huitième siècle ne fait que tirer toutes les conséquences des prémisses posées par le siècle précédent, mais en tirant toutes ces conséquences il aboutit aux révolutions qui ouvrent le dix-neuvième siècle.

Dans le gouvernement, l'idée du droit divin fait place à l'idée de la toute-puissance de l'État. Si le roi ne dit plus : « l'État, c'est moi, » il considère encore l'État comme une émanation de sa personne. Mais c'est la conséquence naturelle de l'absolutisme qu'il s'annihile lui-même ; les nations grandissant, les fonctions de l'État augmentant sans cesse, le souverain doit déléguer son autorité à des mandataires dont il ne peut contrôler l'administration. Pour s'affranchir, ceux-ci lui cachent la vérité, et, comme il a défendu qu'on discutât les actes de ses représentants, sacrés comme lui-même, l'opinion publique ne peut servir à l'éclairer. Alors se forme la conception de l'État impersonnel, alors s'élabore sa philosophie, sa morale particulière, qui est la « raison d'État ».

La même transformation se produit dans la société et dans la famille. Comme le souverain ne commande plus en son nom mais au nom de la raison d'État, le noble, le prêtre, le père de famille se réclament dans tous leurs commandements de la raison.

En effet, les maîtres du dix-huitième siècle ne se contentent plus comme ceux du dix-septième de

raisonner sur les conséquences logiques d'indiscutables données; ils raisonnent sur ces données mêmes. Le trait caractéristique du dix-huitième siècle est le rationalisme. Mais pour préconiser le libre raisonnement, la philosophie d'alors ne revendique pas la liberté individuelle; loin de reconnaître chez les hommes des tempéraments différents, elle imagine un homme type; seuls les défauts physiques et moraux des individus les feraient différer de ce type idéal, et ces défauts proviendraient uniquement de la vie anormale que produit une mauvaise organisation de la société, car l'homme est naturellement bon : la bonté naturelle de l'homme, voilà le grand principe du dix-huitième siècle, celui d'où sortent toutes les révolutions, et ce principe nous le retrouvons en Chine, au Japon, même chez certains philosophes de l'Islam, comme en France, en Angleterre, aux États-Unis, en Allemagne et en Italie.

B. — LA MONARCHIE ABSOLUE EN CHINE.

I

Il est un pays dont l'histoire veut être traitée à part pour l'influence que ses idées politiques et sociales ont toujours exercée sur le Japon, c'est la Chine.

Là aussi nous voyons la monarchie absolue s'établir avec K'ang Hi (*Kô Ki*), le plus illustre prince

de la dynastie mandchoue. Les dates de son règne (1662-1722) coïncident presque avec celles des règnes de Louis XIV (1643-1715) et d'Aurangzeb (1659-1707), ces deux grands représentants de la monarchie absolue en Asie et en Europe. Comme Louis XIV il monta tout enfant sur le trône et sa minorité fut troublée par la guerre civile; mais les régents nommés par son père surent lui conserver la couronne. A quatorze ans (1667) il les en récompensa en les renvoyant; il prétendait se charger seul de la direction des affaires.

Une grave révolte éclata en 1674. Trois mandarins chinois avaient surtout contribué à l'établissement des Mandchoux, qui leur avaient donné en récompense le titre de prince et de grands gouvernements; c'étaient Wu San Kwei (*Go San Kei*), Kêng Ki Meu (*Kei Kei Mo*) et Shang K'o hi (*Shô Ka Ki*). Wu San Kwei, le plus puissant des trois, se déclara indépendant en 1674; Kêng Tsing Chung (*Kei Sei Chû*), fils et successeur de Kêng Ki Meu, prit le parti de Wu San Kwei; ils rallièrent Shang Che Sin (*Shô Shi Shin*), le fils de Shang K'o hi, qui de désespoir se suicida en 1676. Heureusement pour K'ang Hi, le vieux Wu San Kwei mourut en 1678. Son fils ne put résister aux armées impériales, Shang Che Sin et Kêng Tsing Chung firent leur soumission; dégradé peu après, le premier se suicida en 1680.

La paix rétablie, K'ang Hi voulut assurer les frontières de l'Empire, il brisa les dernières rébellions des Mongols; une guerre de trente ans contre les Éleuths se termina par la défaite de leurs



CANTON (Vue générale de la rivière de)

deux chefs Galdan (1696) et Tsi Wang (1721).

Formose fut conquis (1683), et le fils de Koshinga, conduit prisonnier à Pe king, y devint le *Duc de la mer*. Le traité de Nerchinsk avec la Russie (1689) établit que l'Amour formerait la frontière des deux empires.

A l'intérieur K'ang Hi compléta l'œuvre législative de ses prédécesseurs, dont le principal monument est le Code de 1647, corrigé dans plusieurs éditions postérieures. Ce Code comprend sept parties : Généralités, Code civil, Lois fiscales, Rites, Code militaire, Code criminel. Il faut en louer la bonne ordonnance et la clarté ; si les peines en paraissent sévères, celles des codes européens du dix-huitième siècle l'étaient plus encore ; d'ailleurs, c'est la règle en Chine que les peines soient commuées par l'empereur.

K'ang Hi poursuivit aussi la réorganisation du système administratif qui devait aboutir après sa mort à la fondation (1730) du Grand Secrétariat et du Conseil d'Etat composé par moitié de Mandchoux et de Chinois.

D'un esprit ouvert et curieux, il cherchait tous les moyens de s'initier aux sciences européennes et protégea les célèbres missionnaires de l'époque, les Pereira, les Gerbillon, les Bouvet. Mais, la morale plus rigoureuse des franciscains et des dominicains les ayant empêchés d'admettre les concessions que les jésuites faisaient au culte de Confucius et au culte des morts, ils en appelèrent au pape en se référant à la bulle d'Innocent X (1645). Clément XI confirma cette bulle (1704) et envoya Mgr de Tour-

non comme légat apostolique. Celui-ci, qui devint bientôt cardinal, condamna les pratiques acceptées par les jésuites : banni par K'ang Hi à Macao, il y mourut en 1710. Dès lors l'empereur, tout en recherchant les jésuites comme savants, se montra hostile au christianisme.



Avec la monarchie absolue l'esprit classique triompha dans la Chine du dix-septième siècle. Sans doute l'âge des Sung est la véritable époque de l'art et de la littérature classiques. Si la Chine moderne s'est, comme toutes les nations modernes, formée par la fusion des barbares et d'un peuple déjà civilisé, c'est ce dernier, s'entend le peuple chinois, qui l'a emporté en Chine, tandis que dans les autres nations du monde les barbares ont conquis la suprématie ; et c'est pourquoi, les traditions anciennes étant plus fortes en Chine, il a pu s'y produire un âge classique dans un siècle où l'Europe et l'Inde étaient encore dans la barbarie : le dix-septième siècle n'y fait rien en réalité que développer les principes posés par les maîtres du onzième siècle, mais en leur donnant encore une forme plus étroitement classique.

L'œuvre de K'ang Hi est en quelque sorte l'œuvre officielle de l'esprit classique. Elle comprend son fameux dictionnaire, deux livres de concordances littéraires et deux encyclopédies, dont l'une illustrée ; Ku Chiang (1612-81), Chu Yung Shun (1617-89), Lan Ting Yuan (1680-1733), Chên Yuan Lung

(*Chi Gen Riu*) (1652-1736), qui traite tous les genres, sont les meilleurs écrivains didactiques de cette époque.

La littérature proprement dite vaut surtout par deux œuvres : les *Liao Chai Chih I* (*Riô Shai Shi I*) ou *Contes étranges* de P'u Sung Ling (*Hò Shô Rei*), dont le style est considéré comme un modèle, et le *Hung Lu Mêng* (*Kô Ro Mu*) l'un des plus célèbres romans chinois. C'est au chapitre traitant de la littérature japonaise que ces œuvres seront étudiées.

II

Au dix-huitième siècle, la raison d'État domine en Chine comme chez les autres peuples et l'influence des conseils de fonctionnaires tend de plus en plus à entraver la volonté impériale. Le règne de Yung Chêng (*Yô Sei*) (1723-35) est sans intérêt, mais celui de K'ien Lung (*Ken riu*) (1736-96) est l'un des plus brillants que mentionnent les annales militaires de l'empire. En voici les principaux événements : soumission de la Chine Sud-occidentale encore révoltée, guerres contre les Mongols, conquête du Turkestan oriental (1759), guerre contre la Birmanie (1768-69), soumission des Miao tse, pacification de Formose (1787) rétablissement de l'ordre en Cochinchine, expédition contre les Gurkha du Nipal et prise de Katmandu.

Le développement de la politique traditionaliste

amena la haine des étrangers et des chrétiens. Les édits de 1724 et de 1767, les persécutions de 1747 et de 1784 causèrent la décadence des églises jadis florissantes; cependant le gouvernement de Pe king ne prohiba jamais le christianisme d'une manière aussi absolue que celui de Yedo.

La bonne administration intérieure amena un grand accroissement de la population, qui aurait été de 28 millions en 1711 ; 103 en 1753; 462 en 1812. Il est vrai que ces chiffres n'ont pas grande valeur. Le recensement de 1776 est ramené par M. Supan de 267,401,000 à 219,051,000.

L'histoire de la société nous révèle la même évolution que l'histoire politique. A l'anarchie qu'avaient produite les troubles du seizième siècle et de la première moitié du dix-septième succédèrent d'abord des mœurs fortes et austères, puis dans le cours du dix-huitième siècle des mœurs plus faciles.

En même temps se développait le rationalisme. La principale œuvre didactique de l'époque est l'histoire des Ming *T'ung Kien Kang Mu San Pien* (*Tsu Gan Kô Moku San Pen*) (1689-1742). Kien Lung a laissé de nombreuses poésies. Des écrivains qui vécurent sous son règne, les plus connus sont Ch'en Hung Mu (1695-1771) et Yuan Mei (*En Bai*) (1715-97).

C. — LA MONARCHIE ABSOLUE AU JAPON. LES SHÔGUN TOKUGAWA.

Comme dans les autres pays du monde, le dix-septième siècle est au Japon l'opposé du seizième;

à l'anarchie féodale succède la monarchie absolue ; aux luttes civiles, à la guerre étrangère, une longue période de paix. Au lieu de l'expansion coloniale et d'un commerce extérieur florissant, c'est la défense de s'éloigner des côtes et l'exclusion de l'étranger; au lieu de la confusion des classes, nous trouvons la société hiérarchisée, la famille consolidée; au lieu de la littérature et de l'art tumultueux, l'ordre, le goût, la raison.

Et cependant au Japon comme ailleurs la constitution politique et sociale du dix-septième siècle est la conséquence logique, l'aboutissement fatal des transformations du seizième. C'est par une évolution insensible que, sous l'influence des traditions du gouvernement impérial et du shôgunat, s'établit le nouveau gouvernement centralisé. Dans la confusion féodale se forment les clans puissants des Uesugi, des Hôjô, des Yamana; puis de grands aventuriers fondent d'importantes principautés : c'est Takeda, c'est Date, ce sont Môri et Shimazu. Nobunaga n'est qu'un Môri plus heureux qui, au lieu de onze provinces, en réunit trente ; Hideyoshi qu'un autre Nobunaga, qui, profitant de l'œuvre accomplie par son maître, conquiert toutes les provinces de l'empire. L'unification ainsi réalisée, Ieyasu établit la constitution du nouvel État ; Iemitsu applique jusque dans leurs dernières conséquences les principes d'administration posés par son aïeul.

De même dans la société, dans la famille, dans la philosophie, dans la littérature, dans l'art, nous verrons que l'époque où triomphe le principe

d'autorité continue par le fait la période désordonnée de la Renaissance.

Et nous verrons aussi que le dix-septième siècle est, au Japon comme ailleurs, l'époque du gouvernement personnel et de l'esprit classique, d'une forte constitution de l'État, de la société, de la famille; que le dix-huitième y est l'époque de la raison d'État et du rationalisme; mais que la décadence de l'État et de la société fait dès lors prévoir une révolution prochaine.

I

Avant de commencer cette étude, il nous faut raconter à grands traits l'histoire des shôgun Tokugawa.

Cette histoire peut se diviser en trois parties :

Fondation de la monarchie absolue et du shôgunat des Tokugawa;

Apogée de la monarchie absolue;

Décadence et chute de la monarchie absolue et du shôgunat.

La première partie a déjà été traitée dans le livre consacré à la Renaissance, la dernière fera l'objet du tome IV.

Nous n'avons à nous occuper ici que de la seconde partie. Nous y distinguerons deux époques : d'une part, le dix-septième siècle, d'autre part, le dix-huitième et la première moitié du dix-neuvième.



Voici les empereurs du dix-septième siècle.

Go Yôzei, monté sur le trône en 1587, abdiqua en 1611. Son fils Go Mizuno-o (1612-29) épousa une fille du shôgun Hidetada; de ce mariage il eut d'abord une fille, Miôshô (1630-43), en faveur de laquelle il abdiqua; puis un fils, Go Kômei (1644-1654) qui devint empereur par l'abdication de sa sœur Miôshô. Leurs successeurs furent Go Sai in (1655-62), Reigen (1663-86), Higashiyama (1687-1709).



Le shôgun Hidetada (1605-22), qui gouverna par le fait de 1616, date de la mort d'Ieyasu, jusqu'à sa mort en 1632, se montra le fidèle continuateur de la politique paternelle; les grands ministres d'Ieyasu étaient d'ailleurs là pour le guider; son règne n'est marqué par aucun événement considérable, mais il suffisait que la monarchie ne fût pas ébranlée ; l'absolutisme s'établissait naturellement : dégoûté des guerres civiles, le peuple voulait un maître ou mieux une succession de maîtres dont le titre ne fût pas contesté.

Se sentant près de sa fin, Hidetada fit venir les grands daimiô et leur dit : « Avec votre aide, mon père rétablit l'ordre dans l'empire. Mon fils est un enfant. Que l'un de vous prenne le pouvoir! Tout, plutôt que l'anarchie d'autrefois. »

Les nobles gardaient le silence, mais Date Masamune, prince de Sendai :

— Souvenons-nous, leur dit-il, des bienfaits d'Ieyasu. Avant d'attaquer son petit-fils, vous passerez sur mon corps.

Iemitsu était capable de s'imposer sans aide à ceux que son père sollicitait en sa faveur.

Le trait qu'on lui prête est aussi caractéristique que celui de Louis XIV entrant tout botté dans le Parlement et disant : « L'État, c'est moi. »

A peine Hidetada vient-il d'expirer (1632), qu'Iemitsu convoque les daimiô. Ils se rendent au shiro de Yedo, traversent une longue suite d'appartements somptueusement décorés, s'arrêtent dans la dernière antichambre. Calmes, raides dans leurs *hitatare* aux épaulières empesées, ils s'accroupissent sur leurs talons, leurs sabres passés dans la ceinture. Un hatamoto leur dit que le shôgun est souffrant et viendra plus tard. Une heure, deux heures se passent, le shôgun ne paraît pas. Voici que la nuit tombe, que les lueurs étranges du crépuscule donnent aux appartements un aspect sinistre : il fait froid, personne n'a pris de nourriture depuis le matin. Et malgré les règles sévères de l'étiquette, malgré la défiance qu'ils éprouvent les uns pour les autres, ils commencent à murmurer, craignant quelque complot contre leur liberté ou leur vie.

Maintenant il fait nuit, tous se taisent, terrifiés. Soudain les écrans sont tirés bruyamment; à la lueur de grands flambeaux Iemitsu apparaît.

— Mon grand-père et mon père, leur dit-il, ont réussi à pacifier l'empire; ce fut surtout par la

faveur du ciel, mais les secours des daimiô ne laissèrent pas que de les y aider. C'est pourquoi ils les traitèrent en amis et ne prétendirent pas établir entre eux-mêmes et les daimiô les relations de maître et de sujets. Pour moi, il en est différemment : né sur le trône, depuis ma naissance j'ai parlé en maître. Tous les daimiô et même les plus grands, je prétends les traiter comme mes sujets. S'il en est parmi vous à qui cette soumission déplaise, qu'ils partent, qu'ils regagnent leurs fiefs et se préparent à la guerre : entre eux et moi les armes décideront.

Confondus, hésitants, tous se taisent.

Enfin Date Masamune :

— Si le shôgun nous traite ainsi, nous ne devons en accuser que nous-mêmes. N'avons-nous pas reconnu l'autorité du Taikô, qui était un homme du peuple? Aussi bien reconnaîtrons-nous celle d'un Tokugawa qui est le troisième souverain de sa maison. Donc qu'il soit entendu qu'à l'avenir nous et nos enfants nous nous comporterons comme vos sujets!

Tous les daimiô se rallient à l'avis de Date.

Froid, hautain, Iemitsu se retire dans son cabinet. Chaque daimiô reçoit à son tour une audience. Le shôgun lui tend un sabre : « Dégainez et regardez bien cette lame pour qu'il vous en souvienne. »

Tremblant, le dos couvert de sueur, l'autre d'obéir, puis de se retirer en murmurant :

« Le troisième shôgun a solidement établi l'œuvre des Tokugawa » (1).

(1) D'après le récit d'un historien japonais rapporté dans Murdoch et Yamagata. Les autres épisodes d'après Kiûsô.

Quelques années après, en 1636, le vieux Date se rend à Yedo pour présenter ses hommages au shôgun. Fatigué du voyage, il ne peut sortir de son palais : Iemitsu lui fait annoncer sa visite. Date revêt sa robe de cour et prend la pose ordonnée par l'étiquette. A l'arrivée du prince, il est livide : « Qu'avez-vous? demande Iemitsu. — J'ai que je vais mourir, et dans mon lit encore, pas à cheval, comme je l'espérais et sur un champ de bataille. L'empire est en paix; qui sait combien la paix pourra durer? L'ordre et le calme énervent les hommes, et, le moment d'agir venu, l'on ne trouve plus de soldats. Il faut prendre garde que les hommes ne dégénèrent. Vous seul le pouvez, je donnerai ordre à mon fils de vous venir en aide. N'oubliez pas mon dernier conseil. » Iemitsu se retire les larmes dans les yeux. Date mort, la génération d'Ieyasu aura disparu tout entière.

Nous avons déjà exposé la politique extérieure d'Iemitsu : c'est en traitant du gouvernement que nous étudierons ses réformes politiques; c'est en parlant des arts que nous décrirons ses monuments. Mais il convient de nommer ici ses plus célèbres conseillers : Doi Toshikatsu, Matsudaira Nobutsuna, Abe Tadaaki, fils de l'Abe Tadaaki qui servit Ieyasu.

***

En véritable Louis XIV, Iemitsu voulut conserver jusqu'à la fin et les charges et les pompes du pouvoir; c'est seulement sur son lit de mort qu'il abdi-

qua en faveur de son fils adoptif Ietsuna (1649-80); celui-ci abandonna la conduite des affaires à son tout-puissant ministre, Matsudaira Nobutsuna, le vainqueur des chrétiens. Développement de l'administration, contrôle plus jaloux de la maison impériale, faveur accordée aux études historiques, tels furent les principaux actes de son règne, célèbre surtout par deux catastrophes : l'incendie de Kiôto et celui de Yedo (1657).

Tsunayoshi (1681-1708) fut un protecteur éclairé des sciences, des lettres et des arts : sa cour rappelait celle des Ashikaga; l'ère de Genroku (1688-1703) a mérité d'être comparée au siècle de Louis XIV. Tsunayoshi fit construire le Seidô ou temple de Confucius à Yedo pour y établir l'Académie de la Grande Doctrine; il réorganisa le bureau astronomique, fit rectifier le calendrier, fonda une école spéciale de mathématiques; en 1692, il reçut le médecin allemand Kämpfer (1651-1716), venu avec la mission hollandaise de Nagasaki.

Mais il se plaisait trop aux fêtes et ses dépenses épuisèrent le budget : de mauvaises récoltes, des incendies, des tremblements de terre dont le plus redoutable à Yedo en 1703, la dernière éruption du Fuji en 1707 réduisirent le pays à la misère. Le shôgun eut recours à l'altération des monnaies. Après l'austérité du dix-septième siècle ce règne marqua d'ailleurs une réaction analogue à celle qu'on vit en France sous la Régence. Tsunayoshi vieillissant se livrait à toutes les débauches, à toutes les folies, se composant des harems de jeunes filles

et de mignons, mettant à mort des familles entières pour des coups donnés à un chien, car ce dément protégeait aussi jalousement les bêtes qu'il se plaisait à persécuter les hommes. Le 20 février 1709 il fut assassiné par sa femme, une princesse de la maison impériale, qui, avant de se suicider, fit une déclaration solennelle : le shôgun voulait adopter l'un de ses mignons et le choisir pour héritier; un pareil crime méritait la mort. La mémoire de cette princesse est encore en vénération.

II

Au dix-huitième siècle le caractère de la monarchie changea. Le gouvernement tendit à devenir impersonnel; tout fut régi par la raison d'État.

Les mikado du dix-huitième siècle sont : Nakamikado (1710-35), Sakuramachi (1736-46), Momozono (1747-62), l'impératrice Go Sakuramachi (1763-70), Go Momozono (1771-79), Kôkaku (1780-1816); ceux du dix-neuvième siècle : Ninkô (1817-1846); Kômei (1847-66), et l'empereur actuel, Mutsuhito (depuis 1867). C'est le premier dont le petit nom ait été connu; les noms par lesquels on désigne ses prédécesseurs sont des titres posthumes.

Le shôgun Ienobu (1709-1712) s'efforça de réparer les maux causés par la mauvaise adminis-

tration de Tsunayoshi; il avait pour confident le célèbre philosophe Arai Hakuseki. Avec lui commença la série des princes philosophes, des Frédéric II et des Joseph II japonais, se dirigeant d'après les principes de la philosophie rationaliste et se faisant un dogme de la raison d'État.

Son règne de trois ans fut un beau règne et sa fin celle d'un sage.

Quelques jours avant sa mort il envoyait à Hakuseki ce message :

« Tout ce qui a commencé doit finir; c'est notre devoir à tous de nous préoccuper du lendemain; c'est mon devoir particulier à moi qui suis malade. Les hommes ont horreur de la mort et se détournent d'y songer; et c'est pourquoi, quand la mort arrive, leurs pensées ne sont que désordre et confusion. »

Pendant les quinze jours qui le séparèrent du terme, il ne cessa de s'occuper des affaires publiques. Enfin, le 30 novembre, quand il eut réuni le conseil d'État, il demanda qu'on le levât : « Vous êtes trop malade, lui fut-il répondu. » Mais lui de répliquer : « Ma tâche est finie, l'heure du repos est venue pour moi. »

Ietsugu (1713-1715), le fils de Ienobu, fut proclamé shôgun ; il n'avait que dix ans ; la régence fut confiée suivant l'usage au chef de la maison d'Ii (Kamon no Kami.) Dès 1715 l'enfant mourait et le trône échut à son cousin Yoshimune (1716-1744, † 1751). Ce fut un prince remarquable, le plus populaire de la dynastie. Souverain au véritable sens du mot, il s'entoura d'habiles ministres, dont le plus célèbre

fut Ôoka Tadasuke. Législateur humain, dont l'œuvre a été comparée à celle de Beccaria, il codifia les ordonnances de ses prédécesseurs, abolit la torture pour les témoins et les prévenus peu suspects, permit l'appel direct au shôgun contre toute condamnation. Bon administrateur, il réforma le système fiscal, favorisa l'agriculture, fit creuser le canal du Tonegawa et introduisit la canne à sucre. Il admirait la science occidentale : malgré les défenses du bakufu, des jeunes gens purent se rendre à Nagasaki pour étudier la langue des Hollandais et traduire leurs livres scientifiques.

Sous Ieshige, shôgun de 1746 (époque où son père abdiqua) jusqu'en 1761 (époque où lui-même abdiqua) ; sous Ieharu (1762-86), que son affection pour l'indigne Tanuma Mototsugu, assassiné en 1765, rendit impopulaire ; sous Ienari (1787-1837), qui abandonna le pouvoir à son ministre Matsudaira Sadanobu, et Ieyoshi (1838-53), dont le ministre Mizuno Tadakuni accomplit de nombreuses réformes, l'autorité du shôgun ne fut plus que nominale, le bakufu devint tout-puissant et dans le bakufu il n'y avait plus aucune initiative individuelle, tout était régi par des conseils qui se surveillaient jalousement.

Les derniers shôgun furent Iesada (1854-58), Iemochi (1859-66) et Yoshinobu (1867).

Pendant que la constitution demeurait immuable, la société se transformait constamment ; l'antinomie qui se produisait entre une société moderne et une constitution restée en partie féodale amenait le

mécontentement de toutes les classes, la famine, les épidémies, les révoltes et préparait une révolution. Mais l'histoire du dix-neuvième siècle, qui se confond avec celle de la Révolution, sera traitée dans le tome IV.

Ce qu'il importe d'étudier ici, c'est la société, d'abord dans ses principes, qui voulaient être immuables; ensuite dans les changements continuels de sa vie quotidienne, dans ses mœurs, ses croyances, ses préjugés et même ses excès. Mais avant de commencer cette étude il faut mettre en relief le caractère particulier de l'âge de la monarchie absolue. Tandis que l'histoire du moyen âge et de la Renaissance ne présente que luttes et désordres continuels, l'histoire des Tokugawa est une histoire de paix. De 1615 à 1864 il n'y a pas une seule guerre civile, de 1638 à la fin du dix-huitième siècle pas une seule insurrection. Cette longue paix change complètement les mœurs et les idées des samurai et du peuple, fait progresser les lettres et les sciences, développe la civilisation, augmente énormément la richesse matérielle du pays.

PREMIÈRE ÉPOQUE

LE DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

Le dix-septième siècle est une époque d'élaboration : alors se fondent les institutions politiques et sociales, et se forment les mœurs; alors se fixent les idées qui doivent gouverner l'esprit et le caractère. Et les institutions, les doctrines qui s'élaborent alors sont parmi les plus fortes, les plus solides qu'ait jamais connues aucun peuple. C'est pourquoi nous étudierons successivement : le gouvernement, la société, la morale (le bushidô), les arts et la littérature.

CHAPITRE PREMIER

LE GOUVERNEMENT (1)

Le système politique et administratif des Tokugawa est le plus complet que le Japon ou même l'Asie tout entière ait pu concevoir sans l'influence de l'Europe, et l'on doit d'ailleurs reconnaître qu'il n'est inférieur à aucune des constitutions politiques de l'Europe au dix-septième siècle.

Ce système marque en effet l'aboutissement d'une longue évolution. Evolution toute japonaise d'abord qui, par Hideyoshi, les Ashikaga, les Hôjô et Yoritomo, nous ramène aux Fujiwara et par eux aux grands réformateurs du septième siècle. Évolution humaine ensuite, puisque, d'une part, l'organisation japonaise du septième siècle reproduisait celle de la Chine, qui elle-même avait subi à des époques diverses l'influence de l'Inde, de la Perse, de la Chaldée, de Rome et de Byzance ; que, d'autre part, dans le cours du moyen âge de nouvelles influences

(1) Cf. RATHGEN, *Japans Volkswirthschaft. T. A. S. J.* : J. H. WIGMORE, *Materials for the Study of Private Law* (XX Suppléments); GUBBINS, *Feudal System* (XV, 2), *Laws of the Tokugawa Period* (*XXVI*); W. E. GRIGSBY, *Legacy of Ieyasu* (III, 2); G. H. LONGFORD, *Japanese Penal Codes* (V, 2); O. RUDORFF, dans *Mitt. der D. G. Ostasiens*, 38 et 40 Suppl., plus les *Histoires* déjà citées.

s'étaient produites en Chine et que l'influence de la Chine n'avait cessé de s'exercer au Japon.



Avant d'exposer le système gouvernemental des Tokugawa, il convient d'énumérer les divers monuments législatifs qui l'ont établi.

Le *testament* d'*Ieyasu* ou *Gennarei*, *loi de l'ère Genna*, ne semble pas son œuvre ; mais peut-être une partie en fut-elle rédigée sous son inspiration. Ce n'est assurément ni un testament, ni un code législatif, mais comme un résumé des principes que le bakufu se proposait d'appliquer.

En s'inspirant du *Gennarei* (appelé aussi *Buke Hiakku Kajô*) les Tokugawa établirent plusieurs sortes de lois.

D'abord des règlements d'administration ou *roku* dont le plus important est le *Jikata Hanrei Roku*.

Ensuite des prescriptions pour la noblesse militaire, *Buke shohôdo*. Hidetada en publia treize articles en 1615, Iemitsu onze autres en 1629. Tous les shôgun, fors Ietsugu, y ajoutèrent de nouveaux articles, et ces différentes dispositions furent résumées et codifiées dans l'*Awobiôshi* de 1838.

Troisièmement un code pénal appelé *Hiakka jô, Code des cent articles* ou *Kampô-ritsu*, loi de l'ère Kampô (1741-43).

Enfin des lois civiles et commerciales codifiées au dix-huitième siècle ; cependant les ouvrages que les Japonais appellent codes des Tokugawa ne sont que des collections de décisions judiciaires éta-

blissant la jurisprudence basée sur le droit coutumier. La plupart de ces codes furent composés au cours du dix-huitième siècle; dans tous les pays de l'Europe et en Chine, le rationalisme accomplit une œuvre législative jusqu'alors sans précédent.

I

Le système politique des Tokugawa établit d'abord le dualisme.

Ieyasu ne voulut pas résider, comme les Ashikaga et Hideyoshi, dans la cité sainte de Kiôto; il revint au système de Yoritomo, mais à Kamakura déchu il substitua la ville nouvelle de Yedo. Il y eut donc deux capitales, deux administrations et deux cours.

A Kiôto résidait l'empereur, le tennô ou mikado.

Ieyasu affecta de grandes prévenances pour la famille impériale.

Le *Testament* s'exprime en ces termes :

« Le devoir du shôgun est de protéger l'empereur contre tous les périls qui pourraient le menacer dans son palais, et de faire régner la paix dans l'empire... Si jamais les shôgun, enivrés d'orgueil, cessent de respecter l'empereur, alors malheur à la patrie. Quand un empereur hérite du trône, mon devoir est de faire largement tous les frais de son couronnement. »

L'empereur et la cour impériale recevaient chaque année 119,230 koku de riz et 2,000 riô en espèces.

Au cas où l'empereur mourait sans enfant ou sans

héritier désigné, son successeur était choisi dans l'une des familles de Fushimi, Arisugawa, Katsura et Kanin, toutes quatre issues de la maison impériale. Un prince impérial, supérieur du temple d'Ueno, servait d'otage aux Tokugawa; le *Testament* porte qu'au cas où le tennô conspirerait contre le bakufu, ce prince-abbé serait proclamé empereur.

*
* *

L'ancien gouvernement des kuge était non seulement maintenu, mais rétabli dans toutes ses prérogatives.

Le règlement de 1615 rédigé par le kambaku Akizane, proclame hautement la supériorité des kuge sur les buke; il met le kambaku et les membres en fonctions du daijô kan au-dessus des princes impériaux. Ces membres étaient choisis parmi le *gosekke*, les cinq familles issues du clan Fujiwara. Le shôgun n'avait dans l'administration civile que la charge d'*u-daijin*. Cent trente princes ou nobles devaient toujours être en fonctions à la cour impériale.

Le kambaku était chargé de toutes les affaires; le *densô* et les *gisô*, des kuge au service du shôgun, le mettaient en rapports avec celui-ci et le bakufu.

*
* *

Autorité impériale et gouvernement des kuge n'étaient que nominaux. Non seulement défense était faite au Gosho de se mêler de politique ou

d'administration, mais à Kiôto même le bakufu avait un gouverneur tout-puissant, le *shoshidai*, qui régissait la ville et surveillait la cour. Et le règlement de 1615 ne disait-il pas que le principal devoir du tenshi était l'étude, principalement celle des vieux poèmes et des anciens ouvrages?

D'ailleurs, les égards qu'Ieyasu et même Iemitsu témoignaient au mikado et aux kuge semblèrent inutiles à leurs successeurs. A la fin du dix-septième siècle le shôgun s'abstint de rendre visite au mikado et de lui demander la consécration de son titre. Cependant le gosho, incendié en 1788, fut rebâti dans le pur style shintô et le bakufu força les daimiô à faire les frais de cette reconstruction.

II

Le régime établi par les Tokugawa était de plus un régime fédéral. Rien n'en donne mieux l'idée que de le comparer aux constitutions de l'Allemagne et de l'Inde modernes. Comme la Prusse et l'Inde britannique, les Tokugawa, maîtres du Kantô et de toutes les grandes villes, gouvernaient directement les régions les plus riches et prélevaient plus d'un tiers du revenu total de l'empire (soit entre 8 et 11 millions de koku); comme ces puissances, ils étaient en outre chefs de la confédération.

Le nouveau shôgun était désigné soit par le shôgun en fonction, qui généralement choisissait son fils par le sang ou son fils adoptif, soit par le bakufu

et les membres de la maison Tokugawa. Trois branches seulement de la famille d'Ieyasu, dites des *gosanke*, portaient ce nom de Tokugawa; c'étaient celles de Nagoya ou d'Owari, de Wakayama ou de Kii, de Mito ou de Hitachi. Plus tard ce privilège fut étendu aux *gosankiô*, trois autres familles issues d'Ieyasu qui n'avaient pas de fiefs : Tayasu, Hitotsubashi et Shimizu. Les sept premiers shôgun appartinrent à la branche principale des Tokugawa, les sept suivants à la maison de Kii, le quinzième et dernier fut un Mito adopté dans la famille de Hitotsubashi.



Les daimiô se répartissaient en deux grandes classes : cent soixante *fudai* ou daimiô s'étant reconnus vassaux des Tokugawa avant la prise d'Ôsaka, et cent six *tozama* ou daimiô n'ayant reconnu cette suprématie qu'après 1615. Seuls les *fudai* faisaient partie du bakufu et pouvaient être nommés gouverneurs. Il faut remarquer qu'à l'exception des membres de la famille Tokugawa, tous les grands daimiô étaient des *tozama*, même ceux qui, comme les Date, avaient toujours soutenu la politique des Tokugawa.

Les daimiô se divisaient aussi en différentes catégories d'après leurs origines et leurs revenus évalués en koku de riz (*kokudaka*).

D'abord les princes de Nagoya, de Wakayama et de Mito appelés *gosanke*, les *grands seigneurs :* Owari,

issu du neuvième fils d'Ieyasu, avait 619,000 koku de revenu; sa capitale était Nagoya. Wakayama, issu du dixième fils d'Ieyasu, avait 555,000 koku; sa capitale était Wakayama, dans le Kii. Mito, issu du onzième fils d'Ieyasu, avait 350,000 koku et pour capitale Mito, dans le Hitachi : son chef avait la charge de vice-shôgun (*fuku shôgun*).

Venaient ensuite les *kokushu*, dont le nombre varia de seize à vingt-deux. Leur revenu s'élevait au moins à 200,000 koku. On leur avait laissé les principaux privilèges de la souveraineté, haute et basse justice, pouvoir législatif, droit de refuser l'entrée de leurs États aux membres des autres clans.

C'étaient, dans la grande île — au centre : les Maeda, qui possédaient le Kaga et 1,022,700 koku : leur capitale était Kanazawa; les Ii, avec 350,000 koku, dans l'Ômi et Hikone pour capitale; les Ikeda de Tottori avec 325,000 koku, dans l'Inaba; les Matsudaira de Fukui, dans l'Echizen (320,000); les Tôdô de Tsu en Ise (323,000); — dans le nord : les Date de Sendai (Mutsu) (620,000); les Hoshina Matsudaira d'Aizu (Mutsu), issus d'un fils naturel de Hidetada (230,000); les Nambu de Morioka (Mutsu) (200,000); les Satake d'Akita (Dewa) (205,000); — dans l'ouest : les Ikeda d'Okayama (Bizen) (315,000); les Asano de Hiroshima (Aki) (426,000); les Môri de Fuchû et de Hagi (Nagato ou Chôshû) (369,000).

Dans l'île de Kiushû, les Shimazu de Kagoshima (Satsuma) (770,000); les Nabeshima de Saga (Hizen) (357,000); les Kuroda de Fukuoka (Chikuzen) (520,000); les Hosokawa de Kumamoto (Higo) (540,000); les Arima de Kurume (Chikugo) (210,000).

Dans l'île de Shikoku, les Yamanouchi de Kôchi (Tosa) (242,000), et les Hachisuka de Tokushima (Awa) (257,000).

Bien que n'ayant pas un revenu de plus de 100,000 koku, les Sô du Fuchû, seigneurs héréditaires de Tsushima depuis le onzième siècle, étaient compris au nombre des kokushu, comme aussi plusieurs branches des Matsudaira et les Uesugi du Dewa; souvent, au contraire, on en excluait les Ii de Hikone.

Presque sur le même rang que les kokushu se trouvaient les dix-neuf familles des Kamon toutes issues de fils ou de parents d'Ieyasu. Cinquante-six familles issues des Tokugawa ou alliés à leur maison portaient le nom de Matsudaira, qui appartenait aux Tokugawa; quinze étaient kamon ou même seize si l'on donne ce titre aux kokushu de l'Echizen. Tous les daimiô ayant plus de 100,000 koku de revenu étaient des *riôshu*.

Les titres des principaux daimiô étaient tantôt donnés sur des provinces (ainsi *Mutsu no kami*), tantôt sur des charges de cour (*Kamon no kami*); souvent honorifiques, ils ne correspondaient ni aux provinces où les daimiô avaient leurs fiefs, ni aux charges qu'ils exerçaient effectivement. Quelques titres comme celui de *Kôzuke no suke* étaient portés par plusieurs daimiô.

Les petits daimiats (*jôshu*) se rangeaient d'après leur *kokudaka* qui variait de 100,000 à 10,000 koku de revenu.

Chaque classe de daimiô avait son assemblée particulière à Yedo.

La caste militaire était formée par les samurai divisés en deux classes : grands samurai (*seishi* ou *jôshi*) et samurai du commun (*kashi*). Aucun d'eux ne possédait de fief souverain. Mais leur rang variait beaucoup; les premiers des saishi, les *baishin*, étaient de grands seigneurs avec près de 10,000 koku de revenu (*chigiô*), les derniers des kashi, de simples soldats touchant une solde (*kiômono* ou *fuchi*).

Les samurai des Tokugawa (*chokushin* ou *hatamoto* de *hata*, étendard), formaient une classe privilégiée; ils possédaient entre 300 et 9,999 koku de revenu; de 2,000 dans le début, leur nombre s'éleva par la suite jusqu'à 5,193. Les samurai des daimiô, étaient des *kenin*, mais on appelait *gokenin*, les serviteurs du shôgun.



Comme le dualisme, cette constitution avait quelque chose de fictif. Ieyasu assura les possessions et les privilèges des nobles féodaux, mais il voulut les empêcher de jouer aucun rôle politique. Sous ce rapport on peut comparer son œuvre à celle de Richelieu : Ieyasu brisa le pouvoir des daimiô, et, pour s'assurer de leur soumission, il se réserva le droit de les déposséder de leurs principautés ou de leur en faire changer (*kumigae*). Depuis lors, si les samurai continuèrent à former des clans et à être personnellement liés envers leur suzerain, aucune connexion de tradition, aucune obligation de loyauté n'exista entre le peuple d'un fief et le daimiô.

De plus, dans la répartition des fiefs, qui suivit les victoires de Sekigahara et d'Ôsaka, Ieyasu montra de la clairvoyance politique. Le Japon forma toujours comme trois pays distincts : le Nord, le Centre et le Sud-Ouest. Dans le Nord, aucun danger ne semblait menacer les Tokugawa; le Kantô leur appartenait, les clans qui bordaient ses frontières leur étaient dévoués. Dans le Centre, les souvenirs classiques rendaient le voisinage de Kiôto redoutable; aussi les principaux fiefs (Owari, Kii, Hikone, Echizen, etc.) appartenaient-ils aux Tokugawa ou à leurs parents. Les clans du Sud-Ouest étaient hostiles : Ieyasu chercha bien à les séparer par des fiefs donnés à des princes dévoués. Mais sur ce point son œuvre demeura inachevée : c'est dans le Sud-Ouest que devait commencer le mouvement qui renversa la dynastie.

Comme Ieyasu est le Richelieu du Japon, Iemitsu en est le Louis XIV. De la noblesse militaire et féodale il fit une noblesse de cour. Ses règlements de 1634 et de 1643 (sur le *Sankin*) régularisèrent la coutume introduite par Ieyasu et devenue loi en 1624 : tous les daimiô devaient passer une année ou deux à Yedo; les seigneurs de fiefs voisins ne pouvaient jamais se trouver en même temps dans leurs terres; enfin tout daimiô absent de Yedo y laissait sa femme et ses enfants en otages. Défense fut faite aux daimiô de posséder plus d'un shiro : nombre de châteaux forts furent détruits, ceux qui subsistèrent ne purent être réparés sans une permission du bakufu, permission qu'il accordait difficilement. Bientôt sa politique jalouse ne con-

fia plus le gouvernement des daimiats qu'à des enfants ou des incapables; pour les ruiner, il ne cessa de leur imposer des travaux publics, des présents, des fêtes. Seuls Satsuma, Chôshû, Kaga, Sendai et Mito conservèrent quelque indépendance.

III

Dualisme et confédération féodale étaient des concessions aux régimes du passé. L'œuvre véritable des Tokugawa fut d'établir la monarchie absolue et le gouvernement centralisé. Ce gouvernement remplissait une quadruple tâche :

Il dirigeait la politique générale de l'empire;

Il administrait le domaine des shôgun;

Il administrait ou à peu près les fiefs des petits daimiô;

Il surveillait et dirigeait les grands daimiô.

Malgré les grandes qualités de quelques shôgun et de quelques ministres, au dix-huitième siècle ce gouvernement tendit à devenir impersonnel. Les théoriciens du bakufu ne se proposaient-ils pas pour modèles la conception chinoise de conseils se surveillant les uns les autres et la solidarité des membres des clans féodaux?

***

Le siège du bakufu, le *yôbeya*, était dans le shiro de Yedo.

Le shôgun en était le chef; s'il était mineur ou incapable ou qu'il préférât se faire assister, on nommait un *tairô* ou régent, choisi dans l'une des quatre maisons de Honda, Ii, Sakai ou Sakakiwara, le plus souvent dans celle d'Ii de Hikone.

Le premier corps de l'État était le conseil des Anciens (*gorôjû*, d'abord *toshiyori*, vulgairement *rôshin*); il se composait de cinq membres, choisis dans les maisons de fudai. Chacun d'eux prenait à son tour la direction des affaires et la conservait pendant un mois. Les *gorôjû* se réunissaient tous les jours sous la présidence du shôgun, ou, si le shôgun était un enfant, du régent, le tairô. Par le fait ce conseil se recrutait lui-même.

Le second conseil (*wakadoshiyori*, d'abord *kinju shuttônin* ou *rokuninshu*) comprenait six membres (fudai et hatamoto) dont chacun restait en fonction pendant un mois.

A ces conseils s'en joignit plus tard un troisième composé de cinq censeurs principaux (*ômetsuke*), et de seize censeurs (*metsuke*); secondés par de nombreux espions, ils recherchaient les complots politiques, toutes les fautes commises contre la morale et l'étiquette.

Les hauts fonctionnaires étaient répartis en trois collèges (*sanbugiô*) : cinq *jishabugiô* chargés des affaires de l'Église; cinq *kanjôbugiô* (depuis 1641), préposés à la gestion financière; deux *machibujiô*, gouverneurs de Yedo. Au-dessous d'eux prenaient rang les *ôban,* les *shoinban* et les *koshôgumiban* chargés de la défense de Yedo, les *kôke* maîtres de

cérémonie. Le *sobayônin* ou grand maréchal de la cour, qui eut jusqu'en 1679 le contrôle général des finances, et les *sôjôshu*, des adjudants, dépendaient directement du shôgun.

Tous les fonctionnaires étaient appelés *yakunin*. Ils portaient suivant leur rang dans le tchin, les titres de *taifu, hoi, omemie jô* et *omemie ka*.

En principe les fonctionnaires ne recevaient aucune solde, mais le shôgun Yoshimune fixa pour le titulaire de chaque emploi un revenu *minimum* : si le titulaire ne possédait pas ce revenu, l'État lui complétait la somme pendant la durée de sa fonction. Il était d'usage que les fonctionnaires acceptassent des présents.

Un point intéressant, c'est que dans cette monarchie absolue, la vieille coutume féodale continuait à prévaloir : les charges n'étaient pas attribuées aux fonctionnaires en particulier, mais à leur clan tout entier. Au cas de fonctions exercées par des daimiô, les karô étaient tenus pour responsables de la gestion de leur maître.

***

Les charges générales de l'administration étaient réparties entre des bureaux : *bureaux intérieurs* à Yedo (écuyers, chambellans et gardes du palais, censeurs, administration de Yedo, finances, auditeurs, travaux publics, affaires militaires), et *bureaux extérieurs* dans les grandes villes (Kiôto, Ôsaka, Nagasaki, etc.).

L'administration proprement dite ne se distinguait pas de la justice, de la police et de la perception des impôts.

Les grandes villes avaient pour gouverneurs civils des *bugiô;* celles où s'élevaient des shiro avaient en outre des gouverneurs militaires, les *jôdai*; les trente-sept comtés étaient régis par des daikan. Dans quelques-unes des anciennes provinces, les *daikan* étaient surveillés par un *gundai.* Les comtés furent répartis d'abord en cinq groupes, puis en trois sous l'autorité d'un magistrat de finances résidant à Yedo.

*
* *

Les *bugiô* de Yedo et les *daikan* rendaient la justice au civil et au criminel, le plus souvent sans appel; mais presque tous les procès civils étaient arrangés par les chefs de quartier ou de *goningumi.*

Les appels pour déni de justice ou vice de forme, étaient portés à la Cour suprême (*Hiôjôsho*). Cette Cour qui était l'ancienne *hikitsukeshû* des Hôjô et des Ashikaga reconstituée en 1635 et 1657, siégeait six fois par mois, trois fois en audiences solennelles (*shiki jitsu*) et trois fois en audiences privées (*tachiai bi*). Elle se composait de trois magistrats : un *machi bugiô*, un *jisha bugiô* et un *kanjô bugiô*. Un ancien ou un censeur assistait à l'audience. Chacun des magistrats amenait quelques fonctionnaires de son département; de plus le *hiôjôsho* avait ses propres fonctionnaires, soit deux directeurs ou *kumi gashira*, vingt secrétaires ou

tomeyaku, plus les commis. Une boîte (*sôjô-bako*) était suspendue à l'entrée de la Cour pour recevoir les plaintes du peuple.

Le rôle des avocats était rempli ou à peu près par des *sashizoe nin*, qui étaient des fonctionnaires municipaux, chargés d'établir l'identité des comparants et des *dai* que les parties choisissaient pour les représenter.

Les accusés étaient soumis à la prison préventive; les *heimin* étaient détenus dans la prison publique (*rôya*), les samurai sans situation dans la prison militaire (*agariya*), les samurai de marque dans la maison d'un samurai ou d'un daimiô qui répondait d'eux. Tous les accusés pouvaient être soumis à la torture (*gômon*).

Les peines criminelles étaient la crucifixion (*haritsuke*), la décapitation (*kubikiri*) avec exposition de la tête (*gokumon*), l'exécution par la lance (*yari*), le bûcher (*hi aburi*), la marque (*irezumi*), la conduite du condamné à travers la ville (*hikimawashi*). Le *Testament d'Ieyasu* abolit deux supplices en usage au moyen âge : l'écartellement (*ushi zaki*), la cuisson dans l'eau ou l'huile bouillante (*kama iri*).

*
* *

L'organisation de l'armée était forte au temps d'Ieyasu, mais la paix absolue dont le Japon jouit sous les Tokugawa produisit bientôt la décadence de toutes les institutions militaires.

On trouve dans le *Testament d'Ieyasu* :

« Tout propriétaire de 1,000 koku doit armer 5 cavaliers; tout propriétaire de 10,000 koku, doit en armer 50; les propriétaires de 10,000 et de 50,000 koku en armeront respectivement 250 et 1,000.

« Mille cavaliers formeront un régiment (*gun*) commandé par un *ka shô;* le chef de deux régiments est un *chû shô;* le chef de trois un *shô shô.*

« La grande garde (*ô ban gumi*) sera de douze compagnies, la petite (*shô in ban gumi*) de dix. Il y aura trente-trois compagnies d'éclaireurs (*zen kô*) et sept de mousquetaires (*mochi zutsu*) ; vingt-huit *shô ban kashira* sous quatre *ô ban kashira* formeront l'état-major. »

Les forces militaires de l'empire étaient évaluées au dix-huitième siècle à 547,000 hommes (*ashigaru, sotsu*), dont 25,500 chevaux et 36,000 arquebuses ou fusils. Sur ce nombre, 80,000 seulement formaient le contingent du shôgun, mais, dans le début du moins, c'étaient de bonnes troupes bien disciplinées. Les contingents des daimiô ne furent jamais convoqués; ce fut seulement à la veille de la révolution que les clans du Sud organisèrent leurs armées.

*
* *

L'administration générale des finances comprenait deux sections : trésor (*katte kata*) et contentieux (*kuji kata*) Elle dépendit d'abord du *sobayônin*, plus tard des *gorôjû* (1679-97), enfin des wakadoshiyori, dont relevaient les *kanjô bugiô*. En 1709,

il fut fondé une Cour des comptes composée de quatre *kanjô gimmiyaku*.

Nous trouvons dans le *Testament d'Ieyasu* la formule suivante : « Le produit annuel du riz dans l'empire est de 28,900,000 koku. Que 20 millions en soient répartis entre les daimiô et les shômiô; que le reste appartienne au shôgun! » Ces chiffres ne semblent pas exacts. En 1598, le revenu était de 18,570,780 koku (moins les îles d'Iki et de Tsushima); en 1690, de 25,910,674 (moins Tsushima); en 1750 de 25,786,895 (moins Matsumae de Yezo et Tsushima); en 1832, de 30,558,917 koku : 18,700,000 koku formaient la part des daimiô, 800,000 celle de la maison impériale et des temples, 11 millions celle du shôgun.

Shôgun et bakufu recevaient donc plus d'un tiers du revenu total.

Les recettes de bakufu se composaient : 1° de la rente foncière des domaines (*nengu*) que complétaient les prestations (*yaku*); 2° des taxes ou dons des villes; 3° des présents des daimiô.

L'on ne trouve un essai de budget que pour 1770-1774; les dépenses annuelles y atteignent une somme évaluée à 550,000 yen d'or (au cours ancien); les deux tiers des dépenses incombent aux charges de l'administration.

L'unité monétaire était le *riô* d'or (chin. *liang*, *tael*), que, vers le milieu du dix-neuvième siècle, on supposa égal en valeur au *koku* de riz. La

monnaie frappée s'appelait non pas *riô*, mais *koban;* le koban pesait 4,76 *momme* ou 17 gr. 88, et se composait de 857 millièmes d'or et de 143 d'argent. Le *riô* se divisait en 4 *bu* ou 16 *shu* et 60 *momme*; le *bu* valait 1,000 *mon* ou *eiraku* de cuivre. Depuis 1695, on ne cessa d'altérer les monnaies : le *koban* valut successivement 10,0642 *yen* d'or (dollar); 6,865; 5,166; dans le courant du dix-neuvième siècle, 4,366; à la fondation du régime actuel, 1,30.

Les monnaies d'or du dix-septième siècle furent le *keichô ôban* de 1601, et le *genroku ôban* de 1695; les monnaies de cuivre, de bronze ou de fer le *kei chô tsûhô* (1606), le *genna tsûhô* (1615), le *kan ei tsûhô* (1624). Les pièces d'argent oblongues (*chôgin*) et en forme de pois (*mameita*) n'étaient pas à proprement parler des monnaies, mais plutôt des médailles servant quelquefois comme monnaies.

Les principales monnaies d'or du dix-huitième siècle furent le *hôei koban* (1710), le *shôtoku koban* (1714), le *kiôhô ôban* (1725), le *gembun koban* (1736), celles du dix-neuvième les *bunsei koban* de 1819 et 1824. Les monnaies d'argent furent assez nombreuses, les monnaies de cuivre très nombreuses.

IV

Après avoir donné les grandes lignes du gouvernement, il faut montrer comment il fonctionnait dans le territoire du shôgun (*goriô* ou *tenriô*). Pour faire comprendre ce fonctionnement, nous rappellerons que dans les villes et les comtés le même agent dirigeait l'administration et la police, percevait les impôts et rendait la justice. Nous remarquerons ensuite qu'une large part était faite aux élus du peuple, que par le fait l'administration et la justice civile leur étaient abandonnées, les fonctionnaires se bornant à leur dicter leur devoir et à les diriger dans l'accomplissement de ce devoir.

*
* *

Il faut distinguer l'administration des villes (*machi*) et celle des comtés.

Deux villes nous intéresseront surtout : Yedo et Ôsaka.

A Yedo l'autorité appartenait aux deux magistrats de ville (*machi bugiô*) ; l'un était chargé du district nord et résidait au *kita gobansho* du Gofukubashi (le pont de Gofuku), l'autre était chargé du district sud et résidait au *minami gobansho*, près du Sukiyabashi (le pont de Sukiya) ; d'année en année ils alternaient dans la charge de gouverneur.

Ces magistrats étaient des daimiô (kamon ou fudai). Leurs fonctions comprenaient toutes les branches de l'administration (justice criminelle et civile, finances, police, travaux publics, etc.), mais pour les finances ils se faisaient assister de deux magistrats de finances, et d'eux-mêmes ils renvoyaient les procès importants à la Cour suprême. Chaque *machibugiô* avait sous ses ordres 25 *yoriki* montés et 125 *dôshin* à pied, tous samurai; de fait, sinon de droit, ces emplois devinrent héréditaires. Yoriki et dôshin étaient répartis en bureaux. Chacun de ces bureaux s'occupait d'un service spécial.

Le peuple avait ses magistrats. Les premiers étaient les *machi-doshiyori*, les trois Anciens pour le Nord, le Centre et le Sud; la dignité d'Anciens, qui datait du seizième siècle, devint le privilège de quelques familles; elle donnait la possession d'un yashiki avec un domaine de 600 riô de revenu, un nom de famille et les entrées à la cour. Au-dessous des Anciens il y avait les *nanushi* ou chefs de quartier (*chô*), 265 en 1725. Leur charge, également héréditaire, conférait au dix-neuvième siècle des droits presque égaux à ceux des anciens.

La police ressortissait à l'un des bureaux des *yoriki;* ce bureau avait sous ses ordres des agents secrets et publics. De plus, à Yedo comme dans tout le Japon, les familles étaient réparties par groupes de cinq, appelés *goningumi;* les chefs de ces familles devaient se surveiller mutuellement; on tenait chaque membre du *kumi* comme responsable des actes de tous les autres.

Dans la justice civile, le principe était d'arranger

toutes les affaires par la conciliation ; d'ordinaire les *cinq* se chargeaient de cette mission ; pour les cas graves ils avaient recours aux Anciens. Mais les plaignants pouvaient en appeler aux juges, aux magistrats, à la Cour suprême. Dans la justice criminelle, la hiérarchie comprenait la police, le bureau chargé de la justice, les magistrats, la Cour suprême.

Pour l'impôt, Yedo ne jouissait pas des mêmes privilèges que certaines villes plus anciennes, Ôsaka par exemple. Il existait deux sortes d'impôts : les taxes en argent et les prestations dont, au dix-huitième siècle, on se rachetait par le *kôekigin*. Les *ienushi* ou chefs de maison percevaient les impôts, qu'ils apportaient aux *jinushi*, représentants financiers des *nanushi*, les chefs de quartiers; ceux-ci les déposaient chez les Anciens, qui les remettaient au gouverneur. En 1795, le budget de Yedo montait à 16,000 riô pour le gouvernement, 155,000 pour les dépenses de la ville. Ce budget ne comprenait que l'impôt foncier.

Yedo n'avait pas de franchise municipale. Cependant les économies du budget et des prélèvements sur les rentes des immeubles formèrent un fonds placé qui, vers 1830, s'élevait à 500,000 riô. Les Anciens en dépensaient l'intérêt en œuvres de philanthropie : pour répartir les sommes allouées, ils se réunissaient à la maison commune : seules, les villes à charte avaient un hôtel de ville.

Le service des incendies était bien organisé. Après la catastrophe de 1657, on créa une brigade de pompiers, qui comprit d'abord 15 compagnies,

plus tard 8; le chef en était un hatamoto ayant un revenu de 4,000 koku. En 1714 chaque daimiô fut tenu d'avoir sa propre compagnie; en 1728 Ôoka Tadasuke porta la brigade centrale à 47 compagnies dont chacune avait ses étendards, ses cloches et ses tambours d'alarme, ses tours de bois où veillaient les hommes de quart.

Ôsaka était la première ville de l'empire par son commerce et par les franchises municipales qu'on lui avait de bonne heure accordées.

Ôsaka avait les mêmes fonctionnaires shôgunaux que Yedo, à leur tête deux magistrats (*machi bugiö*), et, au-dessus des magistrats, le gouvernement militaire du shiro.

Le code administratif d'Ôsaka ne portait pas, comme celui des autres villes, le nom de règlement (*kumicho*), mais celui de charte (*jo-yaku*). La charte conférait un double privilège : moyennant un présent annuel de dix mille *momme* d'argent, Ôsaka rachetait tous les impôts gouvernementaux, même le « don », que payaient au seigneur les villes exemptes d'impôt. De plus, Ôsaka s'administrait lui-même : il avait un sénat composé de vingt et un Anciens, plus tard dix (*sôtoshiyori*). Ce sénat siégeait à l'hôtel de ville (*sôkaisho*); dix sept assistants (*sôdai*), et vingt-quatre sous-assistants secondaient les Anciens. Les 620 quartiers (*chô*) élisaient des représentants, qui se réunissaient à la maison commune de l'arrondissement (*machi-kaisho*).

Les autres grandes villes qui dépendaient du

bakufu étaient Kiôto (avec les faubourgs d'Ôtsu et de Fushimi) Nara, Sakai, Hiôgo, la cité sainte de Yamada en Ise, Nagasaki, Kanagawa, Uraga, Shizuoka, Kôfu, Nikkô, Niigata, Hakodate. Chacune était régie d'une manière particulière; aucune n'avait des libertés aussi grandes que Yedo et Ôsaka.

*
* *

Les 37 comtés soumis aux Tokugawa ne se confondaient pas avec les anciens *kôri*; ils comprenaient de 40 à 100 mura, avec un revenu maximum de 50,000 koku.

Chaque comté dépendait d'un daikan qui exerçait toutes les fonctions administratives et judiciaires. Sa charge était le plus souvent héréditaire, mais on le renommait tout les cinq ans. Bien qu'un samurai, il était tenu de ne jamais quitter son poste, même en cas de guerre, et recevait une éducation juridique et financière spéciale. Son traitement variait entre 110 et 140 riô, il touchait de plus le tant pour cent sur le riz perçu dans son district (environ 63 balles ou *hiô* par 100,000 koku).

Sous ses ordres, le daikan avait une quarantaine d'employés; soit deux *motojime tedai* chargés de la gestion financière, huit *hira tedai*, trois *kaki yaku*, etc., la plupart étaient des samurai; cependant le daikan pouvait recruter les motojime tedai dans la caste marchande.

La principale fonction du daikan était de percevoir les impôts. Il y en avait de deux sortes : impôts

en nature (*nengu*) et prestations (*yaku* ou *yôeki* vulgairement *ninsoku*) ; la rente et l'impôt se confondaient, puisque le shôgun était seigneur féodal de toutes les provinces soumises aux Tokugawa : rente et impôts réunis n'excédaient jamais 60 pour 100 du revenu, le plus souvent ils ne dépassaient pas 40 pour 100. Au dix-septième siècle l'impôt était évalué sur la récolte de l'année; au dix-huitième siècle sur le produit moyen des cinq ou des dix dernières années.

Le daikan correspondait avec le gouvernement central par l'entremise de son représentant (*rusui*) qui résidait à Yedo.

*
* *

Les villages étaient généralement appelés *sato*. Au point de vue administratif, un ou plusieurs *sato* formaient un *mura*. Le *mura* était administré par un maire nommé pour un an ou à vie, élu ou héréditaire (*shôya* ou *nanushi*) assisté de *kumi gashira* et de *toshiyori*. Au point de vue de la police, les familles étaient réparties en *goningumi* ou groupes de cinq familles, sous l'autorité d'un chef élu (*go chô, kumi oya* ou *ben gashira*). Les *shôya*, et les représentants directement élus des *mura* formaient le *yoriai*, l'assemblée villageoise du district. Si le district appartenait à des propriétaires, les *nanushi* et les *shôya* obéissaient à un chef dit *ôjôya* (de *shôya* et de *ô*, grand). Dans les villages où les charges municipales appartenaient à des fermiers, les te-

nanciers de ces fermiers avaient leur propre assemblée (*hiakushô dai*).

V

La plus grande partie du Japon appartenait aux clans. Chaque principauté avait sa constitution ; les plus importantes copiaient les lois et les règlements des Tokugawa. Sendai, aux Date, passait pour le clan le mieux gouverné. A Satsuma il existait un régime spécial : la terre y appartenait aux samurai qui vivaient sur leurs domaines. Dans ces États le daimiô était entouré de karô qui étaient de véritables ministres; ceux-ci formaient des conseils et dirigeaient de nombreux fonctionnaires. Les revenus des grands daimiats comprenaient : la rente foncière; les impôts, contributions et corvées; les produits des domaines seigneuriaux et des industries créées par le conseil du clan : ainsi la fabrication des bougies dans l'Aizu, le tissage du coton dans le Harima, la papeterie dans le Tosa. Ces produits étaient écoulés par l'entremise de la chancellerie seigneuriale (*kokusan kata*).

Les petits daimiats étaient les plus nombreux : on en comptait 120 de moins de 50,000 koku et 43 de 10,000. Dans ces clans il n'y avait aucune loi que le bon plaisir du prince, pas d'autre limite à son bon plaisir que la crainte d'être déposé par le bakufu; souvent le paysan payait jusqu'à soixante ou soixante-dix pour cent de son

revenu, quelquefois plus. Outre la rente foncière et la corvée, ces impôts comprenaient des droits sur le papier, les mûriers, le tabac, etc. Souvent le bakufu devait lui-même se charger d'administrer le daimiat.

Grands et petits daimiats recouraient à des impôts extraordinaires frappés sur le capital; ces impôts dits *goyôkin* suscitèrent de nombreuses révoltes de paysans, surtout au dix-neuvième siècle.

Les clans avaient le privilège d'émettre du papier-monnaie (*han satsu*) (ce que le gouvernement shôgunal ne fit jamais); l'usage de la monnaie fiduciaire se développa dans la seconde moitié du dix-septième siècle. En principe les clans n'avaient pas le droit de battre monnaie; cependant Satsuma, Mito et d'autres clans ambitieux frappaient des monnaies marquées de légendes chinoises; leur exemple fut suivi par des daimiô moins puissants dans le cours du dix-neuvième siècle.

VI

Les ministres des cultes étaient les *jishabugiò; ji* désigne un temple bouddhiste et *sha* un temple shintô.

A l'exception de ceux d'Izumo et d'Ise, les temples shintô ne possédaient ni grands biens, ni administration. Tout au contraire on trouvait dans les temples et monastères bouddhistes une double orga-

nisation. D'une part, ils appartenaient toujours à l'une des grandes sectes; on les classait en paroisses, archidiaconats (*kumiaidera*), évêchés (*chū-honzan*), archevêchés (*honzan*). Les curés étaient élus, en quelques endroits par les marguilliers, ailleurs par le peuple; dans certaines sectes qui permettaient le mariage (Jôdo, Shinran), les cures étaient de fait héréditaires. D'autre part, les couvents étaient soumis à l'administration civile; le magistrat des temples, qui était toujours un daimiô, se faisait représenter par des procureurs (*fure-gashira*). Quelques grands monastères choisissaient eux-mêmes leurs administrateurs civils parmi les samurai de leurs vassaux.

L'Église possédait des biens considérables. La plupart provenaient des dons pieux (*kifu*) faits par des fondateurs (*kaiki*) qui avaient, eux et leurs descendants, certains privilèges, comme celui de former les conseils de fabrique. Les biens des monastères étaient insaisissables et leurs créances privilégiées. Ces faveurs s'étendirent à tous les biens ecclésiastiques et donnèrent lieu à de graves abus; quiconque tenait de près ou de loin à un monastère faisait passer ses biens et ses créances pour biens et créances d'Église.

Le clergé bouddhiste tenait les actes de l'état civil et la liste des habitants de chaque paroisse avec la mention de leurs biens; ce privilège, qui lui donnait le droit de s'immiscer dans les affaires des familles et lui assurait une grande influence, remontait à la révolte des chrétiens en 1637. Mais il avait existé des registres de l'état civil et des registres de

paroisse depuis le huitième siècle. Tous les paysans devaient être inscrits sur le registre d'une secte et nul ne pouvait changer de secte sans motif suffisant. Chaque famille avait son propre certificat (*ka-shû, shômon, tera ukejô*); chaque temple son registre (*shûmon chô, nimbetsu*) dont un extrait (*nimbetsu kakiage-chô*) était remis chaque année au daikan.

VII

Le régime des Tokugawa reposait donc sur deux principes qu'au premier abord on s'étonne de trouver dans une monarchie absolue, bien qu'ils soient la raison même de cette forme de gouvernement qui chez tous les peuples marqua la transition des constitutions fédératives du moyen âge à l'Etat moderne. D'une part, c'était un régime féodal où tous les emplois, même les plus humbles, étaient réservés aux nobles. D'autre part, c'était un régime de tendances démocratiques, qui, se fondant sur les préceptes de Confucius, prétendait exercer une autorité paternelle. Un magistrat devait être un père pour ses sujets, respecter leurs coutumes, arranger leurs affaires par la conciliation, les surveiller, même dans leur conduite privée.

Voici comment s'expriment à ce sujet les instructions officielles (*Jikata Hanrei Roku*) :

Le daikan et les officiers ne se montreront ni sévères, ni dictatoriaux ou le peuple deviendra irritable et opi-

niâtre. Qu'ils ne soient pas non plus trop familiers, trop faciles; le peuple perdrait tout respect pour ses supérieurs.

Ces considérations philanthropiques avaient trop souvent pour but de couvrir l'égoïsme du bakufu. Dans une lettre, qui montre bien l'esprit du régime, un daikan écrit à Yedo :

Telle rivière a débordé. Les gens viennent à moi pour me faire des emprunts de nourriture... Je leur ai fait observer qu'ils auraient du mal à rembourser l'emprunt, et que mieux leur vaudrait se pourvoir d'une autre manière. Mais tout leur manque; et, si la famine continue, personne ne pourra plus cultiver le pays. Étant données les circonstances, je conseillerai donc au gouvernement de consentir à l'emprunt.

Cependant si l'on compare le Japon du dix-huitième siècle au Japon du seizième il faut bien reconnaître que le gouvernement des Tokugawa fut dans l'ensemble juste, sage et efficace; les fautes qui au dix-neuvième siècle amenèrent la décadence de ce gouvernement et que nous étudierons plus loin ne doivent pas faire oublier les services rendus.

CHAPITRE II

LA SOCIÉTÉ SOUS LES TOKUGAWA

CONDITIONS SOCIALES ET ÉCONOMIQUES (1)

Marqué par ce double caractère que la monarchie absolue s'y établit et que l'esprit classique s'y impose à tous, le dix-septième siècle est, par excellence, une époque d'organisation; par suite, nous ne devons pas nous contenter d'en décrire les usages et la vie extérieure, nous devons rechercher l'origine, fixer les principes, exposer le développement des institutions sur lesquelles la société est fondée; souvent, pour faire bien comprendre ces institutions, nous serons obligés d'en suivre l'évolution jusque dans le dix-huitième siècle; par contre, quand nous traiterons de cette seconde époque, nous ne nous intéresserons plus qu'aux transformations des mœurs et des sentiments sans revenir sur les institutions elles-mêmes.

(1) Cf. *(T. A. S. J.)* : Wigmore, *Materials for the Study of Private Law (XX)*. — G. Droppers, *A Japanese Credit Association (XXII, 1.)* — W. N. Whitney, *Medical Progress* (*XII, 4.*) — W. Kuchler, *Marriage in Japan (XIII, 1)*. — A. H. Lay, *Funeral Rites (XIX, 3)*. — General H. S. Palmer, *Hana-awase*. — R. Masujima, *Japanese Legal Seal (XVII, 2)* — Rathgen. — B. H. Chamberlain, *Things Japanese*. — Dening, *Japan in days of yore*. — Mitford, *Tales of old Japan*. — Dr. H. Weipert, dans *Mitt. der D. G. Ost-Asiens (43)*.

Cette étude de la société au dix-septième siècle comprendra cinq parties : A, Les classes sociales; B, La situation économique; C, Les mœurs, usages et costumes; D, La famille ; E, La position de la femme.

A. — LES CLASSES SOCIALES.

Trois mots résument toute la politique des Tokugawa : l'ordre, la paix, la tradition. Mettre fin aux discordes civiles, fonder la société sur des bases solides, marquer à chacun sa place et, sans l'emprisonner dans un métier, une situation héréditaires, lui rendre malaisé d'en sortir, tel fut leur but. Comme moyen d'y atteindre, ils choisirent la tradition; et la tradition, pour eux, fut double. D'une part, ils s'efforcèrent de fixer les coutumes anciennes qui, changeantes, même au moyen âge, avaient perdu presque toute leur cohésion et leur efficacité dans l'anarchie du quinzième et du seizième siècle. D'autre part, ils se réclamèrent de la philosophie chinoise, qui, elle-même, avait pour fondement la tradition. Depuis huit siècles, cette philosophie formait la base de la constitution politique et sociale du Japon; les transformations qu'elle avait subies en Chine avaient eu leur contre-coup dans le Gosho des Fujiwara, dans le bakufu des Hôjô et des Ashikaga, si bien que, l'imposer avec une rigueur plus grande n'était pas innover ou combattre les traditions japonaises. Cependant, comme cette philosophie était toute

déductive et dogmatique, que l'émigration dans l'archipel des lettrés chassés par les Mandchoux pour la première fois en faisait connaître le véritable esprit, en révélait les plus récentes manifestations, l'application sévère de ses principes ne laissa pas que de réformer la société japonaise d'après une méthode plus abstraite que concrète, plus rationnelle que traditionnelle, et de lui donner un caractère de rigueur et de convention qui, dès le premier abord, trahit les tendances classiques de l'époque.

* * *

Ainsi, la constitution de la société reposait sur une base purement théorique; la loi y distinguait quatre classes : *kôkei* ou *kuge*, *bushi* ou *samurai*, *heimin* ou gens du peuple, *semmin* ou hors-caste. Les heimin se subdivisaient encore, suivant la coutume chinoise, en paysans (*nô* ou *hiakushô*), artisans (*kô* ou *shôkunin*) et marchands (*shô* ou *akindo*).

C'est en suivant cette classification officielle que nous étudierons l'organisation sociale; mais, comme il est impossible au législateur d'imposer à une société une hiérarchie factice, ni d'en arrêter l'évolution naturelle, nous serons sans cesse obligés de mettre en contraste l'état réel et le *status* légal.

I

Nous ne dirons rien ici des kuge; enfermés dans le Gosho, leur manière de vivre semblait immuable; ils affectaient de conserver les anciens usages, les anciens costumes, et c'est à grand'peine qu'ils cédaient aux mœurs nouvelles.

Des daimiô nous avons parlé en traitant du gouvernement et des événements politiques, et la cour du shôgun sera décrite dans le chapitre consacré à Yedo.

La première classe sociale qui nous occupera est celle des samurai. A l'époque de la Révolution elle comprenait 400,000 familles environ.

Tous les samurai jouissaient des mêmes privilèges. Mais les uns, de vrais gentilshommes ou même de grands seigneurs, possédaient de 500 à 9,000 koku de revenu. On les appelait *baishin*, *seishi* ou *jôshi;* c'étaient des hommes d'État, de fins lettrés, des artistes. Les autres, les *kashi*, de simples soldats, des valets d'armes, des fauconniers, des piqueurs, habitaient les casernes des yashiki où ils couchaient dans des chambrées; leurs femmes, restées dans les faubourgs des villes ou à la campagne, y vivaient des plus humbles métiers.

Tous les samurai avaient un nom de famille, mais la plupart avaient été récemment anoblis par le shôgun ou par un daimiô.

Tous appartenaient à la caste militaire, et portaient les deux sabres : mais beaucoup remplissaient des fonctions civiles héréditaires. Après deux siècles de paix, les offices civils devinrent les plus nombreux et les plus importants.

Tous, enfin, devaient, en vrais bushi, affecter des manières simples et même un parler rude qui rappelât les camps; de trop bonnes manières ne s'appelaient-elles pas, par dérision, des manières de Kiôto? Riches ou pauvres — et la plupart étaient pauvres, pauvres même jusqu'à la misère — tous avaient pour principe de glorifier la pauvreté; mais, riches ou pauvres, pleins d'orgueil ou de rancune, les uns après les autres, tous cédèrent à l'énervement causé par la paix, l'oisiveté, le luxe irritant des marchands méprisés, et l'ère de Genroku, qui termine le dix-septième siècle, marque l'une de ces grandes périodes d'art où l'esprit classique semble se confondre avec le raffinement des mœurs et le goût des plaisirs délicats.

II

A se rappeler le moyen âge et le seizième siècle, les origines du shôgunat et des Tokugawa, à lire les lois et les proclamations officielles, il semblerait qu'il n'y eût rien de commun entre la classe militaire et le peuple; que tout les séparât comme en deux nations, l'origine, les droits et les devoirs, le genre de vie, les idées, le costume.

Il n'en était rien, pourtant.

Il existait une classe de samurai que nous devons comparer non pas à notre noblesse d'épée, mais à notre petite noblesse de robe. C'étaient ceux qui exerçaient des fonctions civiles héréditaires dans les villes et les provinces régies par le bakufu, fonctions qu'ils ne pouvaient pas même abandonner en cas de guerre; si les employés civils des daimiats étaient tenus par la solidarité qui existait entre tous les membres d'un clan à respecter les préjugés chevaleresques, à demeurer fidèles aux habitudes militaires, les fonctionnaires du Kantô, qui dépendaient seulement du gouvernement impersonnel du bakufu, avaient pris des mœurs et une mentalité toutes bourgeoises. Il ne s'agit point ici des bugiô, des censeurs, des hauts dignitaires; ceux-là étaient tous des daimiô ou des hatamoto de haut lignage; quelques-uns sans doute n'avaient rien conservé de l'esprit féodal, mais c'est à notre noblesse de cour, à notre grande noblesse de robe qu'il faudrait les comparer. Il s'agit des agents subalternes de l'administration centrale et de l'administration municipale de Yedo, de la plupart des jôei, de tous les daikan et des fonctionnaires mis sous les ordres des jôei et des daikan.

*
* *

D'autre part, il y avait dans la bourgeoisie toute une classe de fonctionnaires héréditaires, les uns chargés de l'administration centrale, les autres de l'administration municipale : c'étaient les Anciens,

les chefs de quartier de Yedo, d'Ôsaka et des principales villes, les agents financiers des daikan, d'autres encore ; ils formaient une véritable noblesse d'échevinage, pouvaient porter un sabre ou même deux sabres, ils avaient un nom de famille (*miòji*), quelques-uns étaient admis aux honneurs de la cour ; dès le milieu du siècle ils pouvaient se faire adopter ou faire adopter leur fils dans une famille de noblesse militaire ; à la fin du siècle, ils achetaient tout simplement le titre de samurai. D'autre part, le fait de souscrire à certains emprunts des daimiô conférait le droit de porter un sabre ou même deux et de prendre un nom de famille.

Si bien qu'au dix-huitième siècle, samurai et chônin chargés des mêmes emplois se confondirent presque ; et ceux-là qui étaient nobles ou anoblis, n'avaient guère pour les distinguer de leurs collègues qu'un peu plus de vanité ou du moins qu'un peu plus d'assurance dans la manifestation de leur vanité. Les mœurs avaient brisé la hiérarchie que les lois avaient créée.

Et ce n'était pas seulement avec la bourgeoisie que les samurai tendaient à se confondre, c'était même avec le peuple. La plupart étaient misérables ; en 1877, 127,184 touchaient une solde annuelle de riz inférieure en valeur à 25 yen, 175,154 une solde de riz estimé entre 25 et 100 yen. De plus, un grand nombre, chassés de leurs clans pour des raisons diverses, devenaient des *rônin* et ne pouvaient plus se mêler qu'à la plèbe des grandes villes.

III

Deux autres classes sociales, bien que rangées parmi les heimin, occupaient un rang égal à celui des samurai ; c'étaient les *nagasode*, les classes à longues manches, soit les bonzes et les médecins. Beaucoup de bonzes et de médecins étaient d'ailleurs des samurai.



Sous les Tokugawa le bouddhisme devint véritablement une religion d'État : Ieyasu avait compris que le meilleur moyen de s'assurer des moines était d'en faire des fonctionnaires. D'ailleurs, dans le shintô, l'empereur était dieu. Dans le bouddhisme, les Tokugawa pouvaient au contraire prendre la première place, et ils la prirent : Ieyasu, adoré comme le Gongen Sama, l'avatar par excellence du buddha, devint le dieu protecteur du Japon.

Pour s'assurer un otage de la famille impériale, le bakufu exigea qu'un *shinnô* fut nommé abbé des monastères bouddhistes de Nikkô et d'Ueno à Yedo et résidât dans ce dernier monastère. D'autres couvents avaient pour supérieurs des Tokugawa ou de grands seigneurs ; les mœurs y étaient faciles et larges, les manières courtoises ; l'on s'y souciait

peu de frugalité et de chasteté, mais beaucoup d'art et de bonnes lettres ; sans doute on y faisait venir des *geisha*, des *odoriko*, voire de grandes courtisanes, mais c'étaient des courtisanes célèbres par leur esprit, leur culture, leur talent de poétesse et de musicienne. Sans doute on y mangeait dans des laques trop riches, et les pièces où l'on aimait se réunir étaient décorées de beaux vases, de bibelots délicats, mais laques, vases et bibelots étaient des chefs-d'œuvre et les artistes qui les avaient exécutés avaient orné les temples de châsses, d'autels, de brûle-parfums d'un travail encore plus délicat, d'une matière plus magnifique encore. Sans doute la conversation avait un tour libre qui convenait peu à des moines, mais le ton était celui de grands seigneurs, l'esprit, la culture ceux de philosophes, d'esthètes et de lettrés.

Pour les simples moines, les curés et les vicaires de paroisse, c'étaient de braves gens très croyants dont les mœurs ne prêtaient pas trop au blâme, qui ne malmenaient ni n'espionnaient trop leurs paroissiens et qu'on trouvait toujours disposés à faire la charité ou à rendre service.

Les bonzes continuaient à donner l'instruction, mais ils n'étaient plus seuls à le faire et le nom de *terakoya*, qui veut dire *école de monastère*, s'appliqua bientôt à toutes les écoles privées, qu'elles fussent tenues par des moines, des médecins ou des *rônin*. C'est au dix-huitième siècle que l'enseignement primaire se développa et c'est en traitant de cette époque que nous en étudierons l'organisation.

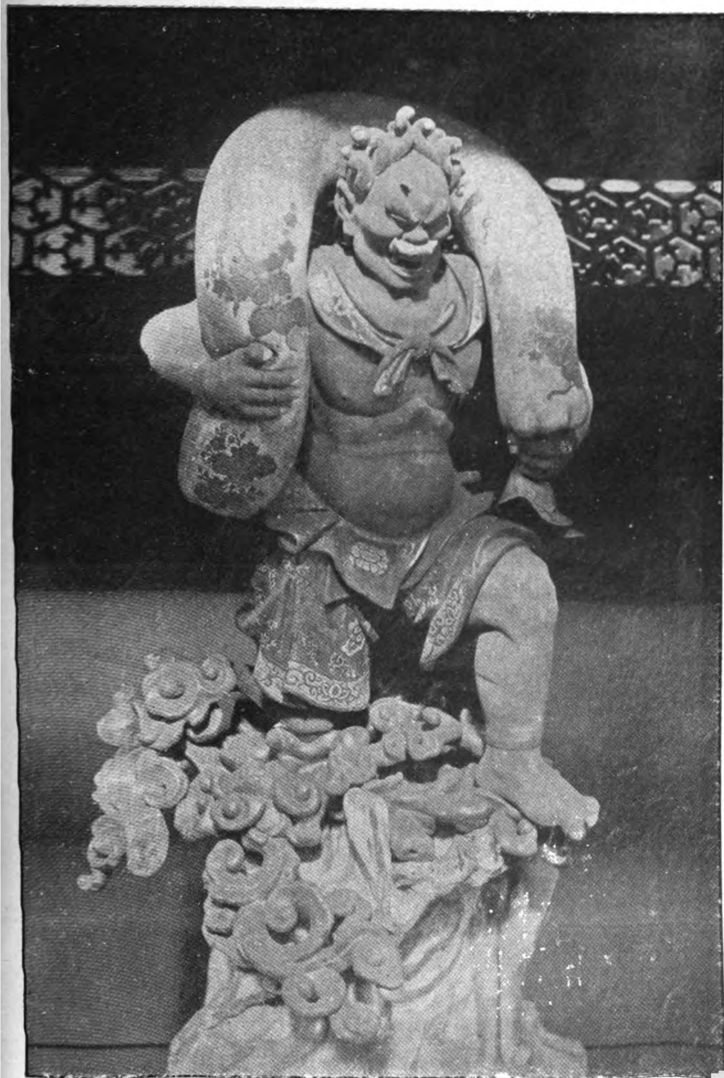
De toutes les sectes, la plus populaire était celle

d'Ikkô ou de Shinshû (Monto). Des recensements faits de 1789 à 1800 donnent 469,934 temples bouddhistes, dont 140,884 à Shinshû (Monto), 140,020 à Jôdo, 33,020 aux Nichiren et 1,820 à Tendai. Abandonné dans la seconde moitié du seizième siècle, Zen se releva grâce à la protection de l'empereur Go-Mizuno-o (1612-29), puis du shôgun Ietsuna (1650-80), qui donna le Mampukuji d'Uji (Yamashiro) au prêtre chinois Ingen, fondateur de l'ordre d'*Ôbaku*, en faveur auprès des bushi.

Un autre moine chinois, Fuge, fonda ve[illegible] même époque la secte qui porte son nom et [illegible] les principaux monastères étaient l'Ichigatsuji [illegible] le Shimôsa et le Meianji de Kiôto. Moines-sol[illegible] qui mêlaient le bushidô à la doctrine de Gauta[illegible] les *fuge* ou *komusô* portaient le sabre ; dans la [illegible] ils se couvraient le visage d'un *tengai*, un cur[illegible] chapeau de paille qui avait la forme d'un panier renversé. Ils jouaient de la flûte (*shakuhachi*) à la porte des maisons pour attirer l'attention des habitants et obtenir d'eux des aumônes. Leurs monastères obtinrent le droit d'*asile*.

*
* *

La plupart des temples shintô étaient devenus *riôbu shintô* et appartenaient à des moines bouddhistes. D'autres étaient desservis par des kannushi : dans les grands sanctuaires de l'Ise et de l'Izumo, c'étaient des membres de la famille impériale, dans les autres miya des Nakatomi : ceux-ci vivaient de la vie de tous, beaucoup exerçaient un métier ; c'est



DIEU BOUDDHISTE
NIKKÔ (XVIIe siècle)

seulement pour les offices qu'ils prenaient leurs vêtements sacerdotaux.

*
* *

L'ordre rétabli, la bonne police faite sur les routes développaient la coutume des pèlerinages; dès lors le *junrei* avec son grand chapeau plat et son bâton devint une figure familière de la société japonaise. Le pèlerinage le plus habituel était celui des trente-trois Kannon : le *junrei* visitait trente-trois sanctuaires de la bonne déesse, en commençant par celui de Nachizan, dans le Kii, et en finissant par celui de Tanikumi dans le Mino. Shikoku était célèbre pour son temple de Kôbô Daishi. Le printemps était consacré aux *Shichifukujin*, les sept dieux du bonheur, chers au peuple de Yedo. Le concours des fidèles était grand surtout quand les bonzes d'un temple en célébraient le *kaichô*, s'entend qu'ils soulevaient le voile du sanctuaire et découvraient aux fidèles l'image miraculeuse; le *kaichô* se fêtait avec une pompe toute particulière dans le temple d'Asakusa (Yedo) consacré à Kannon, comme aussi dans le *Zenkôji* du Shinano et le *Seiriôji* de Saga près Kiôto.

Les pèlerins visitaient de même les miya du Shintô, d'abord ceux de leur district, consacrés au *chinju no kami*, le dieu local dont ils étaient les fidèles nés, les *ujiko;* puis les lieux consacrés par la vénération des siècles comme le *Daijingû* de l'Ise, le Fuji, le mont Ôyama dans le Sagami, le mont Mitake dans le Shinano, le temple de Kompira à Sanuki.

Le kami d'Akiwa, dans le Tôtômi, était le dieu du feu; celui de Taga en Ômi le dieu de la vie; le dragon à un œil de l'Ise, le dieu de la pluie; la divinité de l'Izumo no ôyashiro présidait aux mariages; Inari faisait pousser le grain et le riz. Les marchands se mettaient sous la protection d'Ebisu et de Daikoku, les médecins adoraient Ônamuchi et Sukunabikona, les lettrés Tenjin, les artisans Shôtoku Taishi; Hachiman était resté le dieu des samurai. En dehors du dieu général de sa profession, chaque gilde honorait d'ailleurs un dieu ou un saint comme son patron spécial. Les pigeons étaient toujours consacrés à Hachiman, les serpents à Benten, les rats à Daikoku, les renards à Inari, les mille-pattes à Bishamon, les fourmis à la déesse Amaterasu et les singes à Sannô (appelé aussi Ônamuji et Hie).

Pour obtenir la protection d'un kami ou d'un hotoke, le fidèle se baignait et se purifiait dans l'eau froide, puis il faisait un vœu; il s'enfermait ensuite pendant sept jours dans un temple consacré au dieu, ou il s'y rendait cent fois en pèlerinage (*hiakudo mairi*).

IV

Les médecins jouissaient d'une grande considération. Quelques-uns apportaient à leurs études l'ardeur et la conscience de savants véritables.

On peut diviser les maîtres du dix-septième et du dix-huitième siècle en deux grandes écoles.

Parmi ceux qui restèrent attachés aux traditions chinoises le plus célèbre est Manase Shôkei ou Dôsan (né en 1507, mort à la fin du seizième siècle); on le tient pour le restaurateur des études médicales tombées en décadence dans l'anarchie du quinzième et du seizième siècles; son école reconnaissait pour principales causes des maladies la chaleur et l'humidité. Comme il embrassa le christianisme en 1584, il dut apprendre des jésuites les principes de la médecine européenne. Parmi les grands médecins du seizième siècle il faut citer son fils Manase Gensaku et Nagata Tokuhon (1512-1630); parmi ceux du dix-septième, Seiaku-in Zenshû, directeur de l'hôpital fondé par Hideyoshi à Kiôto en 1590; Nagasawa Dôju; Okamoto Ippo, Hayashi Ichinoshin, Ôba Tôan, Mioka Sampaku, Nagoya Geni, Gotô Tatsu, etc.; parmi ceux du dix-huitième siècle Yamamura Shigetaka (Tsûgen), Ogino Gengai, Yoshimasu Tamenori et son fils Yoshimasu Nangai, Mochizuki Jô, etc.

L'école chinoise, toute rationaliste, se préoccupait plus de discuter que d'observer : aussi n'est-on pas étonné de trouver au nombre des médecins des philosophes et des hommes de lettres comme Watanabe Shinzô, Shimizu Keichô, Matsubara Keihô, Fujita Sadayû, Ogiu ou Butsu Sorai et Itô Jinsai.

Les théories de tous ces docteurs ès sciences chinoises sont de peu d'intérêt, mais il faut observer que plusieurs furent des empiristes habiles et surent

tirer bon parti des sources thermales, si nombreuses au Japon, principalement Kusatu dont les eaux sulfureuses chaudes s'employaient dans la dermo-siphilo-thérapie Ikao, Shiobara près de Nasu, Yumoto aux sources ferrugineuses, Yugawara, Arima, Dôgô et Kirishima; ils appliquaient aussi habilement les deux remèdes chers aux Japonais : l'acuponcture et le moxa (*kiû, yaito*), la cautérisation par des feuilles d'artémise vulgaire (*mogusa* d'où *moxa*), roulées en petits cônes et brûlées sous la peau.

*
* *

Tout autrement intéressante est l'histoire de l'école qui s'inspira de la science européenne connue par les Portugais et les Hollandais. Nous avons déjà parlé des Nishi et de Mukai. A leurs noms, il faut joindre ceux de Kurizaki Dôyû, Ranzan Hoan, Morishima Hôchiku, et pour le dix-huitième siècle ceux de Katsuragawa, Yoshimasu Tamenori, Sugita Gempaku, Nishi Zensaburô, Noro Genjo, etc. Mais l'histoire de ces véritables savants qui, au péril de leur vie, s'efforcèrent de s'instruire auprès des Européens, mérite une étude spéciale et cette étude trouvera une place plus convenable dans le chapitre consacré aux sciences.

V

Fonctionnaires civils, bonzes et médecins formaient à proprement parler des classes à part.

Étudions maintenant les *heimin*, et, bien que dans la hiérarchie chinoise les agriculteurs soient inscrits au premier rang, occupons-nous d'abord du peuple des villes, dont la richesse et l'influence étaient tout autres que celles des anciens serfs.

Le peuple des villes formait deux classes, les artisans et les marchands, mais il est inutile de les distinguer, car beaucoup de marchands exerçaient un métier, et la plupart des artisans vendaient eux-mêmes leurs produits. De plus, nombre de professions échappaient à cette classification faite pour un autre âge, comme celles de coiffeur, de baigneur, de changeur, etc. Artisans ou marchands, les bourgeois propriétaires de maisons étaient appelés *chônin* (de *chô*, quartier). Comme dans les grandes villes ils formaient des compagnies du guet, on trouve le mot *chônin* employé pour *homme du guet*.

La société avait conservé sous les Tokugawa le caractère communautaire qu'elle avait au moyen âge. Le chef de maison exerçait une autorité presque absolue, les professions étaient héréditaires et les gens d'une même profession étaient groupés en corporations (*nakama* ou *kumi*) qui avaient leurs salles d'assemblées, leurs chefs, leurs conseils et

leurs insignes. De tout temps il avait existé de pareilles corporations, sans que la loi prît la peine d'assurer leurs privilèges : les mœurs y suffisaient. Mais, après la grande crise du seizième siècle, les liens de la société semblèrent rompus : nul ne voulait suivre la profession de son père, les plus humbles rêvaient la fortune de Hideyoshi. Les shôgun Tokugawa se donnèrent pour mission de rétablir l'ordre dans le pays bouleversé, d'y remettre toute chose à sa place ; ils reconstituèrent les corporations. En 1651, un décret reconnut la première gilde de Yedo, celle des baigneurs (*furoya*) ; mais c'est seulement entre 1764 et 1780 que les gildes obtinrent dans tout le Japon de véritables monopoles.

Chaque gilde payait au gouvernement une taxe annuelle (*mioga kin*), qui dans certains cas était fort élevée ; les bateliers de Yedo versaient 10,200 riô. Les gildes faisaient en outre des présents en nature (*mudai-mono*).

Les principes du régime corporatif étaient ceux mêmes de la morale de Confucius. La gilde se composait non pas d'individus mais de familles ou plutôt de maisons formant des entités commerciales (*kabu*) : le chef de maison (*koshu*) répondait pour ses enfants et ses apprentis (*deshi*). Ces apprentis étaient le plus souvent des parents, quelquefois des amis, très rarement des étrangers. Nul ne pouvait changer de métier qu'en se faisant adopter par le chef d'une famille exerçant un métier différent. Le contrat d'apprentissage qui liait le *deshi* à son maître (*shujin*) était signé par l'enfant

et ses parents : le *deshi* apprenait à lire, à écrire et à compter. Il ne pouvait avoir ni surtout (*haori*), ni blague à tabac, ni chaussure élégante; dans certaines corporations, il portait un costume particulier. A dix-huit ans, l'apprenti devenait un employé (*tedai*); il signait alors son contrat véritable. L'employé chef s'appelait *bantô*. Les grandes maisons avaient un directeur (*shihai-nin*); quand les riches marchands préféraient mener une vie oisive, ce directeur conduisait toutes les affaires. Des établissements principaux (*honke*) dépendaient des succursales (*bekke*). Chaque firme avait son nom (*ya gô*), commun au *honke* et aux *bekke*.

En 1795, on trouvait à Yedo une soixantaine de gildes : il y avait 1,717 maîtres charpentiers, 366 maçons, 970 fabricants de tonneaux, 115 laqueurs, etc. A la même époque Ôsaka comptait une centaine de gildes.

Chaque kumi se composait d'un nombre fixe d'actionnaires (*kabushiki*); le mot *kabu* qui désignait d'abord une maison devint plus tard le synonyme d'action, part civile. Voici quelle était la situation des principales gildes de Yedo, vers la fin du dix-huitième siècle : riz (1,351 actions), légumes (40), cire (120), drogues (273), bains (2,004), sake (707), etc.; en 1840 : importateurs de sel, 4 actions, valeur de 2,000 à 4,000 riô; bains (*sentô furoya*), 516, de 200 à 1,400; coiffeurs (*tokoya*), 800, de 50 à 1,000; cire, 20 à 1,000.

Les actionnaires élisaient différents administrateurs dont les charges dans plusieurs gildes ten-

dirent à devenir héréditaires : c'étaient le président du conseil d'administration (*o giôji*), le directeur (*sô giôji*), le sous-directeur nommé pour un an (*toshi giôji*), etc. Les gildes faisaient elles-mêmes leurs statuts (*môshi awase jômoku, nakama jôhô*), qui étaient transcrits sur un registre.

Les changeurs (*riôgae ya*) formaient des syndicats puissants surtout à Yedo et à Ôsaka. A Yedo les magistrats les divisèrent en deux corporations distinctes (1787). D'une part, les banquiers (*kawase*) (145 environ) qui tiraient des lettres de change et de crédit (*furi dashi tegata*), fixaient le cours de l'or et de l'argent. D'autre part, les changeurs. A la fin du siècle dernier, on en comptait 643, groupés en vingt compagnies. La plupart se tenaient dans le quartier du Nihon-bashi; un poids suspendu servait d'enseigne à la boutique.

Les dettes énormes contractées par la noblesse et les marchands rendirent bientôt banquiers et changeurs impopulaires. Kiûsô écrit au commencement du dix-huitième siècle :

L'or et l'argent sont rares; mais chaque année produit une récolte : voilà pourquoi la récolte est bon marché et l'argent cher. Le samurai que l'on paye en riz doit échanger son riz bon marché contre de l'argent très cher; il n'a pas de quoi vivre, tandis que le vendeur d'argent achète avec son argent cher du riz bon marché et amasse de grandes richesses. Mais l'extravagance du samurai le fait dépenser sans mesure son argent trop mesuré, pour des choses inutiles son argent trop utile. Tous les jours, l'argent devient plus rare et ne circule plus. Tous les jours, le prix du riz baisse encore, et

cependant les paysans sont si ruinés qu'ils ne peuvent plus en acheter (1).

C'est que la corporation des changeurs trafiquait avec celle des marchands de riz. Les vaisseaux qui apportaient cette denrée à Yedo d'Ôsaka et du nord, remontaient le canal et déchargeaient dans le dock d'Ise. Le riz destiné au peuple se vendait par l'entremise de trois compagnies privilégiées : marchands de l'ouest, marchands du Kantô, courtiers (*nakagai*); mais le riz du bakufu et des princes était déposé dans d'immenses magasins (une centaine environ), qui se trouvaient dans les quartiers d'Asakusa et de Honjo.

Dans la première moitié du dix-septième siècle, yakunin et kerai touchaient eux-mêmes leurs salaires; les daimiô se faisaient représenter par l'un des chefs de leur clan. Trois fois dans le mois les samurai se réunissaient autour des dépôts d'Asakusa dans des maisons de thé; ils attendaient patiemment leur tour en buvant du sake et en riant avec les geisha. Mais bientôt il leur parut répugnant de se commettre de la sorte; les propriétaires des maisons de thé se chargèrent de toucher le riz et de le vendre au profit des samurai. Ruinés par le train qu'ils tenaient à Yedo, ceux-ci empruntaient sur leurs salaires futurs; au dix-huitième siècle, toute la noblesse était à la merci des maisons de riz (*fudasashi*); l'on en comptait jusqu'à cent neuf qui étaient syndiquées et vendaient leurs actions. A

(1) Cf. Knox (*T. A. S. S.* XX.)

plusieurs reprises, la Cour suprême rendit des arrêts pour dégager les créances des samurai.

C'était dans la ville toute commerciale d'Ôsaka que la situation des marchands était le plus considérable. Au dix-huitième siècle, les Anglais se plaignaient de l'activité des armateurs d'Ôsaka, qui accaparaient le commerce du Japon avec l'Extrême-Orient. Après les règlements prohibitifs d'Iemitsu, Ôsaka perdit son commerce extérieur; mais, par contre, ses marchands en gros (*ô toiya*) et ses courtiers (*nakagai*), devinrent les maîtres du commerce intérieur dans tout l'Archipel. La première des grandes corporations d'Ôsaka était celle des marchands de riz. Il y avait trois grands centres d'exportation pour cette denrée : Sendai, dans le nord, expédiait directement à Yedo, mais Niigata (dans le nord-ouest) et Kumamoto (dans l'île de Kiushû, Higo) envoyaient leur riz à Ôsaka; la gilde des marchands de cette ville se chargeait de le vendre dans le Gokinai ou de le faire parvenir à Yedo. Pour s'assurer le monopole du commerce, les marchands de riz s'associèrent avec les banquiers et les armateurs, puis englobèrent dans leur syndicat les dix corporations ou kumi de marchandises particulières, qui avaient gardé jusque-là sur le commerce une influence prépondérante (coton, marchandises sèches, drogues, papier, huiles, fer, poterie, nattes, laques et vin). Toutes les grandes firmes entretenaient à Yedo des agents (*goyôtatsu*), car Ôsaka ne fournissait pas seulement à la capitale une partie du riz nécessaire à sa consommation, mais des

grains, des tissus de soie et de coton, des liqueurs, des produits de toute sorte. Yedo devait donc à Ôsaka des sommes considérables; mais, d'autre part, cette ville était redevable aux daimiô du prix de leur riz et de leurs produits vendus à Ôsaka. L'on comprend dès lors l'importance de leurs opérations de banque; de plus, comme les daimiô s'endettaient, Ôsaka endossait leur papier-monnaie remboursable sur leurs revenus à venir.

Au dix-huitième et au dix-neuvième siècle la vie du Japon dépendit des marchands d'Ôsaka; le gouvernement n'osait leur résister : son système financier le mettait à leur merci. Dans les famines continuelles, la grande gilde n'écoutait que ses intérêts. Les plus sanglantes insurrections furent dirigées contre elle, et son âpreté devint l'une des principales causes de la Révolution.

Avant de terminer cette étude des classes moyennes, deux points sont à noter. Malgré le caractère jaloux du régime corporatif, nombre de marchands amassèrent d'énormes fortunes. Dans l'ère de Genroku (1688-1703) les plus riches étaient Kinokuniya Bunzaemon de Yedo et Yodoya Tatsugorô d'Ôsaka; comme grandes firmes on cite *Tennôjiya*, dont le fondateur Gohei aurait été le premier banquier d'Ôsaka; *Echigoya* aux Mitsui, la plus puissante maison commerciale du Japon : son siège était à Kiôto, mais elle avait des succursales dans toutes les grandes villes; à la fin du dix-huitième siècle celle de Yedo occupait mille employés.

Cependant les samurai jaloux ne cessaient de molester les riches négociants ; ceux-ci ne pouvaient avoir de nom (Kinokuniya et Yodoya étaient des enseignes de boutiques.) De plus on ne cessait de les épier. Kiya Tôemon du Kaga, un autre riche bourgeois, commerçait en secret avec l'étranger ; il fut découvert et mis à mort. Cependant, vers la fin du dix-septième siècle, le bakufu changea de politique et forma un syndicat de marchands du gouvernement (*goyôtashi chônin*), qui étaient à la fois ses fournisseurs et ses prêteurs officiels.

* * *

Des corporations plus modestes il y aurait peu à dire : c'est en décrivant Yedo et les autres villes du dix-huitième siècle que nous donnerons le tableau de la vie urbaine, que nous montrerons les progrès qui s'étaient faits et qui se faisaient chaque jour dans l'exercice de tous les métiers.

VI

Les quatre-vingt-dix centièmes de la population appartenaient à la classe des paysans, les anciens serfs affranchis pendant le seizième siècle. En parlant du gouvernement, nous avons étudié leur situation politique, les institutions du *mura* et du *goningumi*. C'est en traitant de la famille que nous examinerons les institutions sociales qui les régis-

saient. Disons seulement ici que chaque famille, si pauvre fût-elle, possédait sa maison, que par famille il faut entendre tous ceux qui vivaient sous le même toit, quel que fut leur degré de parenté; que le chef de famille, ou plus proprement le chef de maison, était seul propriétaire, seul maître, responsable pécuniairement devant le fisc et les tiers, responsable criminellement devant la justice de toutes les dettes contractées et de toutes les offenses commises par les membres de la maison; enfin que la maison, avec le petit domaine qui l'entourait, formait un *homestead* inaliénable (*honke*, *hontaku*); ce domaine, s'il était inférieur à un *chô*, devait rester indivis entre les cohéritiers.

Séduisant en théorie, ce triple système du mura, du gumi et du *homestead* produisit de mauvais effets dans la pratique. Assuré contre toute éviction, mais certain de ne pouvoir s'enrichir, le paysan japonais ne montrait ni ardeur au travail, ni désir de perfectionner ses moyens de culture. Dans les années heureuses, il ne songeait qu'à boire du sake, à visiter les temples, à célébrer ses fêtes traditionnelles; dans les années malheureuses, il se résignait avec le fatalisme d'un Oriental à la misère, aux souffrances, à la mort, que souvent il aurait pu éviter.

*

Le servage avait disparu dans l'anarchie du seizième siècle; les Tokugawa s'empressèrent de prendre acte de cette disparition. Des lois de 1612 et de 1619 interdirent toutes formes d'esclavage ou de servitude; comme leurs dispositions étaient tour-

nées dans la pratique, une nouvelle loi de 1683 limita le contrat de service à une période de dix ans. Cependant la législation ne put prévaloir contre les mœurs et l'on dut tolérer que les serviteurs des nobles continuassent de se lier envers eux par un contrat de service héréditaire.

Depuis la disparition du servage les paysans se divisaient en deux grandes classes : fermiers (*ôbia-kushô*) et tenanciers (*kosakunin*). Dans les petits daimiats, dans les terres appartenant au shôgun, aux grands daimiô, aux plus riches des hatamato et des samurai il n'y avait que des *kosakunin*, mais dans la plus grande partie des provinces administrées par le bakufu ou par de grands daimiô, il était reconnu à certains paysans un véritable droit de quasi-propriété; ces paysans étaient appelés fermiers (*ôbia-kushô*), ils sous-louaient tout ou partie de leurs domaines à des *kosakunin* (aussi *komae*).

Il était défendu aux uns et aux autres de se faire artisans ou marchands, ou de se faire adopter dans des familles de samurai. Ces défenses avaient perdu de leur force à la fin du dix-septième siècle.

VII

La quatrième des grandes classes sociales était celle des semmin. Elle comprenait d'abord tous ceux qui étaient en quelque sorte hors la loi, comme les *rônin*, les samurai sans clan frappés de mort civile;

les acteurs; les *geisha* et les *maiko;* les prostituées (*jorô*); les montreurs de marionnettes (*kairaishi*); les acrobates (*karuwazashi*); les jongleurs (*tezuma tsukai*); les lutteurs (*sumôtori*); les diseurs de bonne aventure (*uranaishi*); les colporteurs (*kôshô, shoriko*), les acteurs ambulants (*kawaramono*), les veilleurs (*bantarô*), etc.



Les eta continuaient d'habiter en dehors des villes ou des villages. Chaque groupe avait son chef, mais le gouvernement ne reconnaissait que trois grands chefs : Danzaemon à Yedo; Anabe à Kiôto; et Watanabe à Ôsaka. Plus tard une partie des eta de Yedo fut mise sous le contrôle d'une quatrième famille, les Zenshichi.

Danzaemon portait deux sabres et la robe de cérémonie. Son pouvoir était absolu. Un marchand a donné aux eta un tambour à réparer; l'ouvrier le met en gage; sur la plainte du marchand, le chef fait examiner ses hommes; quelques moments après on apporte au plaignant la tête du coupable. Les eta dépouillaient les animaux et les enterraient; ils avaient le privilège exclusif de fabriquer des chaussures en cuir et des tambours.

La légende veut que les filles des eta fussent toutes belles et qu'on ne pût les voir sans les aimer. Mais quiconque prenait l'une d'elles pour sa maîtresse perdait son rang et ses biens; elle-même était jetée sur les routes, et nul eta ne pouvait la recueillir.

*
* *

La caste des Hinin, inférieure à la caste des Eta, comprenait les voleurs et les mendiants, des samurai qui s'étaient ruinés, parjurés, ou qui avaient épousé des eta, des marchands banqueroutiers, tous ceux qui voulaient se soustraire aux lois. Quand la loi d'octobre 1871 abolit les castes, le recensement donna 287,111 eta et 982,800 parias de toute sorte (1).

B. — LES CONDITIONS ÉCONOMIQUES.

D'une manière générale on peut dire que dans le Japon du dix-septième siècle les conditions économiques dépendent du gouvernement tout-puissant, et que le gouvernement se propose comme seul but de réaliser l'idéal chinois d'un souverain père de ses sujets et servi par ses ministres comme ses fils aînés. Mais shôgun et bakufu comprennent la réalisation de cet idéal avec la même étroitesse d'esprit que les Chinois pris pour modèle : tout est réglé par la loi, aucune initiative n'est laissée à l'individu, le commerce extérieur n'est permis qu'avec les Chinois et les Hollandais de Nagasaki; encore des restrictions de toutes sortes sont-elles apportées à une concession que l'on n'ose retirer et qu'on regrette.

(1) Le mot *hinin* n'a pas un sens bien précis; on l'emploie quelquefois comme synonyme de *semmin* et quelquefois comme synonyme d'*eta*, le plus souvent on peut le traduire par « mendiant ».

Aussi la situation économique du Japon sous les Tokugawa est-elle en quelque sorte factice, mais c'est seulement au dix-huitième siècle qu'en apparaîtront les dangers.

I

Il semblerait que, sous le régime pacifique des Tokugawa, la population se soit beaucoup développée au cours du dix-septième siècle; malheureusement il n'existe pour cette époque aucun document officiel. Cependant il est certain que l'anarchie du quinzième et du seizième siècle avait beaucoup réduit la population et le premier recensement, qui est de 1721, donne 26,061,830 ou 26,065,425 habitants; à ce chiffre il faut ajouter environ 3,720,000 personnes exclues pour différentes raisons du recensement.

D'autre part, nous possédons quelques recensements partiels faits par des daimiô au cours du dix-septième siècle. Ainsi la population du daimiat de Satsuma ou d'Ôsumi (770,000 koku) aurait été de 260,961 habitants en 1698 et de 339,955 en 1732; celle du daimiat de Mutsu ou de Sendai (620,000 koku), de 599,241 en 1690, de 617,323 en 1698 et de 647,427 en 1732. Awa (257,000 koku) donne les chiffres suivants : 308,880 (1665), 385,751 (1688), 470,512 (1732).

L'on peut donc admettre avec certains historiens

que la population avait doublé au cours du dix-septième siècle.

II

Dans toutes les branches de la production économique, nous noterons en effet les plus grands progrès.

L'agriculture attira surtout l'attention du gouvernement; on perfectionna les instruments, restés jusque-là d'une simplicité primitive, on borna les domaines, les marais furent drainés, les cours d'eau endigués. La culture du riz était encouragée sous sa double forme de culture inondée, telle qu'on la pratiquait dans les deux tiers des provinces occidentales, et de culture sèche, telle qu'on la préférait dans le nord-est. Le Japon recommençait à produire la soie dont il avait besoin et la culture du coton se répandait rapidement.

Le Satsuma et l'Ôshû avaient des pâturages. Ono, dans le Hitachi, élevait des chevaux issus d'étalons hollandais. Au commencement du dix-huitième siècle, on créa une laiterie modèle à Mineoka, dans l'Awa. Vers la fin du même siècle le ministre Matsudaira Sadanobu tenta de répandre l'usage du beurre. On introduisit la canne à sucre, les patates douces et les melons d'eau.

Les meilleurs sake étaient ceux d'Itami et d'Ikeda dans le Settsu, le *nanto-sake* du Yamato, le *nintôshu* du Kii, le *kikushu* du Kaga, l'*awamori* du Satsuma.



Le bakufu s'occupa ensuite du sous-sol, dont l'exploitation intéressait tant Ieyasu. Aux anciennes mines s'ajoutèrent celles de l'Izu, qui donnaient de l'or, celles de l'Iwami et de l'île de Sado, d'où l'on retirait de l'argent.



L'industrie prit une grande extension.

Le coton devint l'étoffe commune : les tissus de coton les plus renommés étaient les *kasuri* du Satsuma (depuis 1540), les *kokura ori* du Buzen, les *arimatsu shibori* de l'Owari, et les *chôshi chijimi* du Shimôsa.

La fabrication de la soie se perfectionna. Parmi les belles étoffes, il faut citer les *jôfu* et les *chijimi* de l'Echigo, les *kaiki* du Kai, les *sendaihira* de Sendai, et les *kurohachijô* de Hachiôji.

Fondée par des Chinois entre 1573 et 1591, la fabrique de Sakai produisait des crêpes (*chirimen*); Kiôto et Gifu (depuis 1720) fabriquaient des *mon chirimen* et des *riûjô chirimen*, Nagahama en Ômi des *hama chirimen*. Kiôto fabriquait aussi le velours (*birôdo*), depuis 1650, et le *habutae*, un tissu de soie blanche, depuis 1665.

Kiôto manufacturait des tissus de laine sur le modèle des tissus hollandais et le *toromen* composé de poil de lièvre et de coton. Au dix-huitième siècle l'industrie de la laine se répandit dans le Kôzuke.

Yamada Yahei rapporta du Portugal, où il avait séjourné de 1615 à 1620, l'art de fabriquer des objets de verre, particulièrement des lunettes. Cependant l'industrie du verre ne se développa que lentement à Kiôto et à Ôsaka, et c'est seulement en 1751 qu'elle s'établit à Yedo.

*
* *

Le bakufu fit de son mieux pour rendre les communications faciles et sûres entre toutes les parties du Japon.

Les transports par eau étaient seuls en usage pour les marchandises considérables; ils étaient habituels pour les voyageurs, toutes les fois qu'ils n'exigeaient pas de détours ou ne présentaient pas de dangers; le voyage de Kiushû à Ôsaka se faisait presque toujours par eau. Dans les bonnes années du dix-septième et du dix-huitième siècle la flotte de Yedo et des villes adjacentes était de 1,500 bateaux; ce chiffre s'abaissa vers 1810, puis se releva vers 1840. Le mouvement général des ports de la baie aurait été de 21,000 jonques au dix-huitième siècle. Siebold nous dit que les bateaux japonais étaient généralement de cèdre, de pin ou de camphrier, plus rarement de frêne ou d'ormeau; leur avant très effilé présentait la forme d'un bec; ils n'avaient presque pas de quille et seulement un mât fait de plusieurs morceaux et une grande voile. On roussissait le bois pour le préserver des vers, le goudron n'étant pas en usage. Les ancres étaient de fer et à quatre crochets. La longueur des

jonques variait entre 8 et 18 ken (14 à 32 mètres) et les plus grosses avaient 4 ken de largeur. Les voyages en pleine mer étaient interdits. Il était défendu de construire aucune jonque jaugeant plus de 500 koku.

La navigation était très développée sur le Yodo et le Sumida. Les compagnies de navigation formaient des Lloyds, qui s'assuraient eux-mêmes.

De nombreux inspecteurs surveillaient les ports, surtout Ôsaka, Uraga et Yedo où les jonques devaient obtenir un laisser-passer et faire approuver leur connaissement (*mokuroku*) ; Nagasaki, que les vaisseaux hollandais visitaient d'avril à septembre, les vaisseaux chinois du printemps à l'automne, avait un état-major spécial de policiers et d'interprètes.

Les routes étaient bien tenues, le passage continuel des cortèges de daimiô leur donnait une vie inconnue aux routes d'Europe. Les transports se faisaient le plus souvent à dos d'homme, dans les meilleures routes à dos de bœuf ou de cheval. Le service des relais et des postes était bien organisé par la police d'Ôsaka depuis 1624 comme aussi depuis 1663 par des compagnies privées (*machibikiakuya*), on pouvait envoyer des lettres par courrier spécial. C'est en parlant du dix-huitième siècle que nous décrirons le Tôkaidô, la célèbre route qui reliait Yedo à Kiôto et Ôsaka. D'autres routes importantes étaient le Nakasendô, le Kôshû Kaidô, le Nikkô Kaidô, l'Ôshû Kaidô; les chemins de communication étaient appelés *waki ôkan*.

III

Nous ne possédons pas encore de documents suffisants pour faire l'histoire des prix et des salaires à l'époque des Tokugawa.

Voici cependant quelques renseignements intéressants. Vers 1721 le prix du koku de riz était d'un riô deux tiers; vers 1731, il n'était plus que d'un demi-riô. Dans toute la seconde moitié du dix-huitième siècle, les fluctuations furent nombreuses et considérables tant à cause des famines que de la dépréciation de la monnaie. Au dix-neuvième siècle, le cours officiel du koku était d'un riô, mais le riô ne valait plus que 4 yen. Du reste, ce cours officiel était purement arbitraire, car vers le milieu du siècle 100 koku de riz valaient à Sendai 10 kan et à Kai 20 (*kan* pour *kammon*, de *kan* (10,000) et *mon*).

En matière d'impôt une autre évaluation officielle était de 40 riô pour 100 hiô, évaluation qui, au dix-septième siècle, aurait été supérieure et au dix-neuvième siècle inférieure (de 60 pour 100) au prix réel; au cours de deux cents ans, la valeur du riô avait baissé des trois cinquièmes.

D'autre part, les documents officiels nous fournissent quelques indications sur le taux des salaires.

Dans les provinces régies par les Tokugawa, les jours de corvée imposés à un district étaient fixés à cent pour un revenu de 100 koku; cinquante jours n'étaient pas rétribués; cinquante étaient rétribués au prix de 7 gô, 5 shaku de riz par jour.

Au dix-neuvième siècle, dans le fief de Sendai, les paysans se rachetaient d'un jour de corvée en payant 50 *mon*. Or, il y avait 4,000 mon dans le riô qui, à cette époque, valait environ : *yen* 4,366, soit francs : 21,83; ce qui mettrait la journée de travail à 27 centimes. Ce chiffre semble bien élevé, quand on le compare et aux pensions des samurai citées plus haut, et aux gages de l'époque postérieure à la Révolution (18 sen pour les hommes, 9 sen pour les femmes dans la grande industrie jusqu'en 1895) (1).

IV

Après avoir exposé l'état économique du Japon autant que nous permettent de le faire les rares documents conservés sur cette époque, nous donnerons les grandes lignes de la législation économique.

Le droit japonais connaissait les mêmes contrats que notre droit. En principe, un contrat ne pouvait donner lieu à une action judiciaire que s'il portait

(1) Voir les tableaux à l'Appendice.

les sceaux des partis et le sceau officiel d'un agent du gouvernement.

Nous nous occuperons d'abord des immeubles. Sauf dans les grandes villes, la vente des immeubles (*baïbaï*) était strictement prohibée; on tournait la difficulté au moyen de contrats de louage (*taï shaku*); ces contrats étaient, il est vrai, limités à dix ans, mais ils étaient indéfiniment renouvelés, ce qui était d'autant plus facile que les cas litigieux étaient le plus souvent portés devant des tribunaux de conciliation où l'on plaidait en équité. Le tenancier était appelé *kosakunin*, celui qui bâtissait une maison sur le terrain d'autrui *shakuchinin*, le locataire ordinaire d'une maison *shakuyanin*. La loi permettait également l'hypothèque (*kaki ire* ou *teitô*) et le nantissement immobilier (*shichi ire*). Dans la plupart des provinces l'un et l'autre contrats n'étaient valables que si les actes avaient été marqués du sceau du maire ou d'un fonctionnaire; dans quelques-unes les hypothèques devaient être inscrites.

Pour les meubles, la loi reconnaissait les contrats suivants : vente (*baïbaï*), gage (*shichi*), prêt (*kashi*, *shinyô gashi*, etc.), louage (*taishaku*), dépôt (*futaku*), il s'agit ici du dépôt d'un objet (*shakuyô butsu*), le dépositeur était appelé *azuke nushi*, et le dépositaire *azukari nushi*.

La loi mettait à part les contrats portant sur des sommes d'argent, auxquels elle se montrait défavorable. C'est ainsi que le gage et le dépôt de sommes

d'argent (*azukari kin*) étaient strictement définis.

Pour les prêts d'argent, le taux de l'intérêt était limité à 3 pour 100 par mois.

La prescription (*kiman tokumen*) variait suivant les provinces entre dix et vingt ans, mais elle était rarement invoquée.

Un débiteur insolvable pouvait faire prononcer sa faillite appelée légalement *hôki* et vulgairement *shindai-kagiri*, *hasan* ou *bunsan*. Dans ce cas l'actif du débiteur (*fusaishu*) était partagé entre ses créanciers (*saishu*) au prorata de leur créance. La loi japonaise connaissait également le concordat (*kiôgi*) (1).

(1) Voici le tableau des poids et mesures en usage sous les Tokugawa :

Mesures de longueur. — L'unité est le *shaku* (0,30 mètre) 10 *shaku* font un *jô*, 100 *sun*, 1.000 *bu*, 10.000 *rin*, 100.000 *mô*. Le *ken* (1,82 mètre) est égal à 6 *shaku*.

Le *ri* est égal 3.927,27 mètres (le *li* chinois est égal à 447,19 mètres). Le *ri* est égal à 36 *chô*, 2.160 *ken* et 12.960 *shaku*.

Pour mesurer les étoffes, on se servait du *kujira shaku* qui valait 1,25 *kaneshaku*... Le *tan*, la pièce, avait une longueur d'au moins 26 *shaku*; deux *tan* faisaient un *hiki*.

Mesures de superficie. — L'unité est le *tsubo* (3,306 mètres carrés). Un *chô* carré (9.917,355 mètres carrés) est égal à 10 *tan* carrés, 100 *se* carrés, 3.000 *tsubo* carrés, 110.800 *shaku* carrés.

Mesures de Capacité. — Unité : le *shô* (1,804 litre) 1 *koku* vaut 10 *tô*, 100 *shô*, 1.000 *gô*, 10.000 *shaku*.

Poids. — Unité : le *momme* (3,756 grammes). 1 *kamme* est égal à 10 *hiakume*, 100 *jûme ou jûmomme*, 1.000 *momme*, 10.000 *fun* ou *bu*, 100.000 *rin*, 1.000.000 *mô*. Le *kin* est égal à 160 momme. Il ne faut pas confondre le *momme*, poids (au début le poids d'un *mon*) avec le *momme*, monnaie.

(Ce tableau d'après I. U. Wigmore (*T. A. S. I.*) XX, I, p. v.

C. — MŒURS, USAGES ET COSTUMES.

I

Il y avait plusieurs sortes de noms.

D'abord les vieux noms de clans, les *kabane* ou *sei*, qui appartenaient seulement à quelques maisons illustres comme les Nakatomi, les Fujiwara (un rameau des Nakatomi), les Taira, les Minamoto.

Ensuite les noms de famille (*uji* ou *miôji*) ; seules les familles de samurai et quelques familles d'échevins ou de fonctionnaires bourgeois avaient le privilège d'avoir un *miôji*; les gens du peuple n'en avaient pas; mais les artisans et marchands employaient le *yagô*, l'enseigne de leur ferme ou de leur boutique, comme nom de famille, et chez les paysans les chefs de maison portaient de père en fils le même prénom ou surnom.

Enfin, il y avait les noms propres que nous appellerions des prénoms ou peut-être mieux des surnoms (*zokumiô* ou *tsûshô*) ; les nobles avaient de plus le *nanori* ou *jitsumiô*. L'enfant recevait à sa naissance un premier nom dit *yômiô* qu'il abandonnait à quinze ans ; le *nanori* était quelquefois appelé l'*eboshi-na,* parce que les nobles le recevaient en même temps que l'*éboshi,* lors de la cérémonie du *gembuku*.

Les sobriquets (*azana*), étaient fréquents comme aussi les pseudonymes (*gô, gagô, haimiô;* pour les acteurs et les danseurs, *geimiô*).



Les Japonais remplaçaient d'ordinaire la signature par un paraphe (*kakihan*) ou un sceau (*jitsuin*). Les nobles appelaient le sceau comme le paraphe : *kakihan*. L'usage du sceau existait depuis les temps les plus reculés ; mais c'est au dix-septième siècle que la théorie légale s'en établit nettement.

Au début de l'époque des Tokugawa le *kakihan* était comme notre sceau, un signe de noblesse. Tous ou presque tous les nobles savaient, paraît-il, écrire ; mais à leur signature ils ajoutaient leur sceau : c'était le plus souvent un composé artistique de plusieurs caractères chinois indiquant les noms du signataire.

L'ignorance du peuple fit naître la coutume que la signature fût remplacée dans les documents par un sceau (*jitsuin*.)

Pour distinguer les sceaux des particuliers et les sceaux des fonctionnaires publics, on appelait les premiers *ren-in* et les seconds *oku-in*. Le sceau était marqué non sur de la cire, mais sur du papier avec de l'encre de Chine mêlée d'huile : les *ren-in* étaient toujours noirs, le rouge était réservé aux *oku-in*. Le sceau shôgunal était appelé *goshu-in*.

Le *jitsuin* n'obtenait de valeur légale qu'après avoir été enregistré.

II

Les cérémonies du mariage étaient les mêmes qu'autrefois; mais, l'influence chinoise ayant augmenté, l'entremise d'un *nakôdo* était devenue rigoureusement nécessaire même dans le peuple.

Les hommes se mariaient entre vingt et vingt-cinq ans, les femmes entre dix-sept et vingt.

Les noces se célébraient d'ordinaire la nuit. Quelques jours auparavant le jeune homme rendait visite aux parents de sa fiancée; il célébrait chez eux la cérémonie du *sansankudo* (ce mot a le sens de neuf fois). Deux jeunes filles faisaient l'office d'échanson (*shakutori*). L'une d'elles prenait trois tasses entrant les unes dans les autres (*mitsu-gasane*). Le fiancé les vidait chacune trois fois, les remettait à sa fiancée, qui les vidait à son tour, puis, ayant goûté de certains mets spéciaux, il se retirait. Quelques jours après il envoyait son présent de noces (*yuinô*).

Accompagnée du *nakôdo,* la femme se rendait le soir dans la maison de son futur époux : le cortège était pompeux, on la portait dans un kôshi, vêtue de soie blanche. Le blanc est la couleur du deuil : la femme ne mourait-elle pas à sa vie passée? Dans la pièce des hôtes les futurs époux renouvelaient le rite de *sansankudo* : cette fois ils se servaient de vases de bronze, ornés de papillons en papier; la coupe de l'homme avait un papillon mâle, celle de la femme un papillon femelle.

Puis l'épousée dépouillait sa robe blanche et revêtait un splendide kimono de brocart; l'époux mettait les habits qu'il avait reçus de sa fiancée avec une robe de soie et un éventail.

Du reste, les usages variaient dans toutes les provinces. Dans l'Okayama, la maison du mari était laissée dans les ténèbres ; à l'arrivée de la femme, on allumait un feu de joie sur le seuil pour montrer qu'elle apportait au foyer solitaire et la douce lumière et la douce chaleur. Dans le Jôshû, la promise montait un cheval richement caparaçonné; à Okinawa, le *nakôdo* lui mettait trois fois de l'eau sur le front. A Fukuoka, des amis du fiancé, la tête enveloppée de serviettes bleues, guettaient la jeune fille, puis, un soir qu'ils l'avaient surprise dans la rue, ils l'enlevaient et la portaient chez lui. A Fukushima, les amis de la mariée, déguisés en mendiants, demandaient l'aumône au cortège nuptial. A Hiôgo, les pêcheurs célébraient leurs noces par une nuit de clair de lune. Beaucoup de ces usages n'ont pas disparu. En d'autres endroits, pour troubler les premiers épanchements des jeunes époux, on jetait des cailloux contre les écrans de leur chambre. Le premier jour de l'an qui suivait les noces, les amis du marié l'aspergeaient d'eau; cette cérémonie était appelée le « baptême par l'eau » (*mizu iwai*).

***

Les cérémonies se rapportant aux relevailles, (*miyamairi* ou *ubusuna-mairi*), au gembuku, etc.,

différaient peu de celles qui étaient en usage au cours du moyen âge. Mais le *kamioki*, qui datait de l'époque des Ashikaga, ne se répandit qu'au dix-septième siècle. Les fillettes de deux ans, les garçonnets de trois ans étaient coiffés d'une perruque de lin figurant des cheveux blancs à laquelle on attachait des rameaux de pins et d'autres arbres verts ; cette cérémonie devait porter bonheur à l'enfant et lui assurer de longs jours.

* * *

Nombre de vieilles superstitions avaient survécu ou s'étaient même fortifiées. Ainsi, les hommes tenaient pour dangereux l'âge de vingt-cinq ans et celui de quarante-deux, les femmes l'âge de dix-neuf ans et celui de trente-trois. Celui qui avait atteint soixante et un ans, l'âge de l'inkio, se vêtait de rouge et recevait solennellement ses amis.

III

Les bonzes continuaient à se charger des funérailles. Dès qu'il perdait un de ses parents, le chef de maison devait faire sa déclaration à la paroisse *(dannadera)* dont il était le *danke* ou paroissien. Aussitôt, le curé, accompagné de deux acolytes, se rendait à la maison mortuaire pour y réciter des prières.

Les pompes funèbres dépendaient de confréries

de *kōgumi* que l'on pourrait comparer à nos pénitents : le chef de la confrérie à laquelle appartenait le défunt devait s'assurer que la mort était naturelle et rédiger le certificat de décès qu'il envoyait au maire. Les cérémonies étaient celles mêmes que nous avons décrites dans le chapitre consacré au bouddhisme.

*
* *

Le milieu du dix-septième siècle vit le commencement d'un mouvement shintô que nous étudierons ailleurs; ce mouvement, hostile aux Tokugawa, tendait à l'apothéose de la maison impériale, qui cependant restait elle-même attachée au bouddhisme. C'est pourquoi, en 1654, les protestations populaires amenèrent le bakufu à défendre que les obsèques impériales continuassent à être conduites par les bonzes; dès lors elles furent célébrées suivant le rite shintô. Au cours du dix-huitième et du dix-neuvième siècle, nombre de samurai demandèrent à être enterrés selon ce rite, les uns par dévotion à la famille impériale et à une religion purement japonaise, les autres par haine des bonzes, du bouddhisme ou même de toute idée religieuse. On peut dire que, dans bien des cas, les obsèques shintô étaient les obsèques civiles des philosophes japonais.

*
* *

Chaque degré de parenté comportait un deuil différent. Le deuil des parents durait cinquante jours,

celui du mari trente; mais dans l'un et l'autre cas on conservait pendant treize mois les vêtements de deuil, qui étaient blancs.

IV

C'est au cours du dix-septième siècle que s'est formé le costume japonais moderne; tandis que les Européens abandonnaient les longs vêtements en usage au moyen âge, les Japonais prenaient le kimono. Peut-être doit-on voir là une influence chinoise.

Le costume des kuge était toujours l'ancien costume.

Les samurai, quand ils n'avaient pas l'armure, portaient le *hakama* et le *hitatare*. Dans leur maison, ils revêtaient le *kamishimo* empesé sur les épaules, qui était un *hitatare* sans manches. Le plus souvent ils sortaient tête nue; quelquefois ils portaient un chapeau dit *amigasa* ou se coiffaient d'un foulard (*zukin*).

Les *heimin*, qui ne devaient plus avoir le sabre, s'habillaient à peu près comme les Japonais d'aujourd'hui, s'entourant les reins d'un *shita-obi* de mousseline, puis revêtant une chemise de soie ou de coton (*juban*), un gilet de dessous (*dôgi*), et le *kimono* ou *shitagi*; de plus, en hiver, un manteau fourré (*uwagi*); le kimono s'attachait par une ceinture (*obi*). Dans les cérémonies, on portait

encore le large pantalon dit *hakama* et le manteau de cour (*haori*). La chaussette était le *tabi*, qui s'arrête à la cheville et sépare le pouce des autres orteils; les chaussures étaient le *zôri* de paille, le *waraji* plus haut, le *setta* ou *sekida* à la semelle de cuir, et le *geta*, la soque de bois laqué. Le déshabillé s'appelait *yukata*.

Les gens du bas peuple, quand ils ne sortaient pas tout nus, mettaient une camisole de coton rayée dans le dos de grandes bandes (le *hara-gake*), des culottes collantes également de coton (*momo hiki*) et des guêtres de paille (*kiahan*). Ils portaient un manteau de coton dit *shirushi banten*, marqué dans le dos d'un grand caractère chinois indiquant le nom de leur patron ou de leur maître; par la pluie, le *mino* de paille ou le manteau de papier huilé.

L'habillement de voyage se composait d'un *hanten* pour le haut du corps, d'un pantalon (*momohiki*), de sandales, d'un manteau de papier huilé (*tôyugappa*), d'un chapeau de paille (*kasa*) et de sandales de paille.

Le costume des femmes ressemblait à celui des hommes : deux petits tabliers noués aux reins (*koshimaki; susoyoke*), une chemise (*jiban*, *hadaki*), et un ou plusieurs *kimono* attachés par une fine ceinture dite *shita-jime*, sur laquelle se posait la grande ceinture, l'*obi*, dont le nœud carré était fixé par un *obi dome* sur un coussin qui en exagérait la forme, l'*obi-age*. Au début du dix-septième siècle les dames nobles portaient dans la rue de longs voiles (*katsugi*); mais dans la seconde moitié de ce siècle

elles les abandonnèrent pour les grands chapeaux recouverts de coton, dits *watabôshi*, que nous voyons dans les estampes.

Les enfants avaient les mêmes vêtements que les grandes personnes; à la ceinture pendait un petit sac (*kinchaku*) qui contenait une amulette (*mamori fuda*). Une médaille (*maigo fuda*), où étaient gravés leur nom et leur adresse, servait à les faire reconnaître au cas où ils se seraient perdus.

*
* *

Les hommes se rasaient le dessus de la tête; ils ramenaient les cheveux des tempes en arrière, et en formaient un chignon (*mage*) avec les cheveux de la nuque peignés haut comme ceux des femmes; ce chignon se terminait par une queue analogue à celle de notre dix-huitième siècle, mais cette queue était reployée en avant et fixée sur le milieu de la tête ; on distinguait plusieurs styles : *tonosama* (*monseigneur*), *kerai* (*serviteur*), *wakaishi* (*jeune serviteur*), *sôgami* (*non rasé*), *gerô* (*basse classe*).

Dès le commencement du dix-septième siècle, les hommes cessèrent de se laquer les dents en noir et de se peindre de faux sourcils.

A la même époque qu'en Europe nous voyons au Japon les nobles, puis le peuple se raser le visage. La mode avait commencé à Kiôto, et pendant longtemps les samurai du Kantô conservèrent la moustache, qu'ils portaient coupée raide et retroussée; mais, dans l'ère de Genroku, l'habitude de se raser était générale, même pour les personnes âgées ; seuls

quelques vieux philosophes restaient fidèles à la coutume chinoise, qui impose la barbe aux hommes âgés et l'interdit aux jeunes gens.

Les coiffures de femmes devinrent très variées : les plus simples étaient le *kirisage* et le *marumage* (celle-ci réservée aux vieilles femmes). Dans l'*osagagami* les chevaux pendaient comme au vieux temps. Les coiffures compliquées portaient le nom de *katahazushi*, *takashimada* et *fukura suzume*. L'*aoi zuto* figurait l'aoi, l'asarum des Tokugawa. Dans toutes ces coiffures, on dégageait la nuque et l'on relevait les cheveux en chignon (*mage*). Dans l'*oiranmage* des courtisanes, les cheveux, tous peignés en l'air, formaient sur le dessus de la tête deux coques très hautes qui semblaient des ailes à demi déployées : au-dessus du front découvert se trouvait un grand diadème d'où radiaient des épingles, des poignards.

Les femmes mariées se laquaient les dents en noir, rasaient leurs sourcils et s'en peignaient de faux dits *mayuzumi*; femmes et jeunes filles se servaient de poudre et de rouge.

*
* *

Au début du dix-septième siècle les mœurs s'inspirèrent du bushidô et la mode fut la simplicité; mais à la fin du siècle, le luxe, où les marchands s'étaient seuls plu d'abord, gagna toutes les classes.

Dans l'ère de Genroku les femmes portaient des robes d'une grande richesse; la sûreté du goût,

et la dignité s'y alliaient à l'éclat des couleurs. Celle-ci a trois kimono superposés; des deux premiers, l'un rouge avec des fleurs jaunes, l'autre bleu avec des dessins blancs, on n'aperçoit que les bords au cou, aux manches, sur les jambes; le kimono de dessus est violet et brodé de plumes de paon d'or dont l'œil central est bleu; l'obi est blanc, rayé de bandes dont les couleurs et les dessins sont agréablement variés. Celle-là porte un kimono rouge, un manteau, l'*uchikake* de soie blanche avec des cercles rouges et bleus où figurent des dessins savants : placé dans les plis de sa robe est un *hakoseko* qui contient une glace, des peignes et d'autres articles de toilette. Et voilà des robes plus admirables encore avec des fleurs, des fruits, des oiseaux, des papillons, des paysages entiers où l'art du brodeur sait rendre toutes les délicatesses de la lumière, de la brume, de l'eau, des arbres penchés par le vent, caressés par le soleil et des fuyantes perspectives, tantôt nettes et brillantes, tantôt vagues, enveloppées de vapeurs.

Si élégantes que fussent les femmes, elles ne portaient pas de bijoux; la mode des bijoux avait disparu au Japon dès le huitième ou le neuvième siècle de l'ère actuelle. Cependant la femme d'un riche marchand de Yedo, Ishikawa Rokubei, introduisit l'usage des ornements de corail.

Les jeunes gens suivirent l'exemple des femmes; on les voyait avec les cheveux pendants sur les oreilles, la petite tresse attachée au-dessus du chignon, une veste lâche s'ouvrant sur un foulard,

un pantalon de soie, des chaussettes et des sandales de soie bleue ou rouge, les joues poudrées et fardées.

*
* *

Parmi les usages qui s'introduisirent à cette époque il faut mentionner celui du tabac. Les Européens l'importèrent entre 1573 et 1591 ; les premières plantations datent de 1605. Malgré les prohibitions du bakufu, hommes et femmes de toutes les classes se mirent à fumer; ce fut d'abord des cigares faits d'une seule feuille roulée et recouverte d'un papier très léger, puis de grandes pipes, enfin ces pipes minuscules (*kiseru*) qui sont encore employées. Avec la pipe le fumeur attachait à sa ceinture au moyen d'un *netsuke* une blague à tabac dite *tabako ire;* il enfermait tous ses instruments dans une boîte de laque (*tabako bon*).

D. — LA FAMILLE.

I

L'unité sociale était la maison (*ie* ou *ka*). Même dans les plus pauvres villages aucune maison, au sens propre du mot, n'était habitée par plusieurs familles, et toutes les personnes vivant dans la maison dépendaient de son chef. La maison, au sens légal du mot, ne se confond pas avec la famille telle que nous-mêmes l'entendons; n'appartenaient pas à la mai-

son les filles mariées, les fils adoptés dans d'autres maisons ou ayant fondé leur propre maison; y appartenaient les petits-fils, les enfants adoptés, les gendres adoptés, de plus les frères, les neveux, les cousins du même nom et restés sous le toit du chef de maison. Les parents habitant la maison, au sens propre, étaient appelés *kazoku;* les parents qui n'habitaient pas la maison *shinzoku;* tous les *kazoku* et certains *shinzoku* formaient le conseil de famille (*shinzoku kaigi*); ils avaient droit à des aliments ou même à l'hospitalité (*shinrui hikitori*) et devaient porter le deuil des membres de la maison.

Le chef de maison (*koshu*) était responsable devant l'État de la conduite de tous ses subordonnés; il était responsable à l'égard des particuliers de toutes les dettes contractées par un membre de sa maison, fors celles contractées par un membre mâle dans un cabaret ou une maison de prostitution. Aucun engagement pris par un membre de la maison n'était valable si le chef ne l'approuvait en le marquant de son sceau. Le régime était d'ailleurs patriarcal; le chef recevait l'argent gagné par les membres et payait leurs dépenses sans rendre aucun compte. Cependant, l'enfant resté dans la maison qui n'avait point de fortune propre pouvait posséder une sorte de pécule ou *jizai.* Il semblerait que chez les nobles les articles XVIII et XX du *Jôeishikimoku* étaient encore en vigueur et que le fils ne pût posséder aucune terre sans un consentement formel de son père (*yuzurijô*).

Imbus de l'esprit chinois, les législateurs prétendaient rendre à 'autorité paternelle tout le prestige,

toute la force qu'elle possédait dans les temps antiques.

Arai Hakuseki cite le cas suivant. Le mari d'une femme disparaît, elle voit peu après un cadavre flotter sur la rivière la tête dans l'eau et croit reconnaître les vêtements de son mari; elle demande à son père et à son frère de repêcher le corps, ils s'y refusent. Elle s'adresse alors à la police; le corps est repêché, identifié; c'est bien son mari; pressés de questions, le père et le frère avouent avoir commis l'assassinat. Or, se basant sur certains textes des philosophes chinois, quelques juges demandent que la femme soit mise à mort comme ayant manqué à la piété filiale en dénonçant son père. Mais Arai objecte qu'il n'est pas prouvé en fait que cette femme ait soupçonné son père et qu'en droit les devoirs de la femme envers son mari l'emportent sur ses devoirs envers son père. L'avis d'Arai prévaut, la femme n'est pas condamnée, mais elle doit prendre le voile dans un couvent.

Le parricide, les blessures infligées au père ou à la mère, le fait de les dénoncer à la justice étaient punis de la crucifixion ou d'un autre supplice. Par contre le meurtre d'un enfant par ses parents était rarement puni et jamais sévèrement; il était même permis dans le cas d'un père qui surprenait avec un amant sa fille fiancée, l'eût-il fiancée de force.

Dans les rapports des époux la législation des Tokugawa ne changea rien au *Taihô riô*. Comme par le passé la femme abandonnait sa propre famille pour entrer dans la famille de ses beaux-parents,

qu'elle devait honorer et servir; exception était faite à ce principe quand le père de la jeune femme adoptait son gendre avec le consentement des parents de celui-ci. Bien que la femme dût obéissance à son mari, elle pouvait refuser de se prostituer; s'il la livrait malgré elle, la loi le punissait de mort.

Les conditions du divorce étaient toujours les mêmes, mais l'usage s'en faisait plus fréquent. Les conjoints divorçaient sans réunir le conseil de famille ou s'adresser aux magistrats; ils échangeaient simplement des lettres où ils reconnaissaient avoir divorcé. La production de sa lettre de libération (*rienjô*) était nécessaire pour que l'époux divorcé pût se remarier. En cas de divorce la règle était que le père prît les fils et la mère les filles; cependant un fils à la mamelle n'était pas enlevé à sa mère avant qu'il ne fût sevré et la fille héritière de la maison suivait son père.

II

Les premiers Tokugawa firent de grands efforts pour purifier les mœurs qui s'étaient relâchées dans l'anarchie du seizième siècle. Ils cherchèrent, timidement sans doute, à restreindre le concubinat. D'après le *Gennarei*, les daimiô ont droit à huit femmes de second rang, les hauts fonctionnaires à cinq, les nobles à deux; les heimin ne peuvent en

avoir. Les concubines des shôgun portaient le titre d'*otetsukichûrô*, celles qui lui avaient donné des enfants le titre supérieur d'*oheyasama*.

La fréquentation des courtisanes était interdite aux samurai.

L'adultère de la femme était puni comme un crime grave, mais les nobles devaient s'adresser à la justice, tandis que le *Testament* permettait aux hommes du peuple de venger eux-mêmes leur honneur offensé (articles 50-51).

Les romanciers japonais racontent volontiers l'histoire d'un matelot qui, comme l'Enoch Arden de Tennyson, est perdu en mer et revient après des années d'absence pour trouver sa femme mariée avec un autre. Sans un mot de plainte et trouvant par le fait la chose naturelle, il s'assoit à son foyer et raconte ses aventures. Puis, brusquement, il se lève, tire son sabre, tue sa femme, tue son rival et se tue. Un romancier termine son récit en disant : « On n'eût pas cru à tant de délicatesse chez un homme du peuple. »

Encore sous l'influence du bouddhisme, le bushidô fit aussi beaucoup pour moraliser la société dans la première moitié du siècle : parler d'une femme était tenu pour une honte ; c'est de guerre ou de philosophie que devaient s'entretenir les jeunes samurai, mais cette rigueur ne tarda pas à disparaître et dans l'ère de Genroku les mœurs étaient déjà telles que nous les décrirons en traitant du dix-huitième siècle : aimables, légères et bientôt dissolues.

III

En matière de succession le vieux code du *Taihô-riô* avait beaucoup perdu de son autorité ; les mœurs et la loi s'étaient faites toutes féodales et le droit de primogéniture, d'abord admis seulement chez les nobles, s'était étendu à toutes les classes.

En cas de succession *ab intestat* (*sôzoku*), le fils aîné (*sôriô*) était seul héritier; il devenait chef de maison et recueillait tous les biens (*katoku* et *kasan*), mais il était tenu de faire vivre ses frères puinés. Si le père avait des motifs valables de déshériter son fils aîné, le cadet recueillait toute la succession. Dès l'âge de dix-sept ans le chef de maison qui n'avait pas d'héritier pouvait adopter un parent ou à défaut de parent un étranger, mais les difficultés étaient considérables, surtout s'il s'agissait pour un heimin d'adopter un samurai: sans une permission spéciale le samurai ne devait jamais adopter un heimin. L'adopté pouvait être plus âgé que l'adopteur.

Tout chef de maison âgé de dix-sept ans devait désigner son héritier et faire sanctionner sa désignation par le gouvernement; celui-ci devait également sanctionner tout changement de désignation comme toute adoption. S'il s'agissait de la succession au *sôriôke*, la branche aînée d'un daimiat, l'investiture était donnée par le shôgun.

Le père de famille pouvait, avec l'assentissement du magistrat, créer des maisons séparées pour ses fils cadets et les doter.

La loi japonaise ne connaissait pas de succession testamentaire; elle permettait cependant des legs pourvu qu'ils ne dépassassent pas les trois dixièmes de la succession; l'acte qui instituait un legs devait être approuvé par le conseil de famille.

A défaut d'héritier une succession appartenait à l'État.

Le chef de maison (*koshu*), mineur de quinze ans, était mis en tutelle (*kôken*); dans les familles nobles le tuteur était généralement le plus âgé des oncles paternels du mineur, il était appelé non pas tuteur (*kôken-nin*) mais curateur (*daiban*).

E. — LA CONDITION DE LA FEMME.

I

A l'opposé des chevaliers européens, les chevaliers japonais du moyen âge affectaient de mépriser les femmes, mais c'était là pure convention : dans leurs shiro solitaires ils n'avaient point d'autre société que celle de leurs femmes, et leurs femmes savaient combattre et mourir avec eux.

Au seizième siècle, époque d'anarchie et d'individualisme, apparaissent plusieurs des fortes personnalités féminines de l'histoire japonaise. La

femme put jouer alors un rôle politique qu'elle ne jouait pas au moyen âge. Le principe d'agnation reconnu par la loi féodale japonaise avait empêché le Japon d'avoir ses Éléonore de Guyenne et ses Anne de Bretagne. Si la dame européenne, qui apportait en dot des royaumes, recevait les hommages des plus fiers, la dame japonaise, qui ne possédait rien, restait toujours humble. Mais au seizième siècle l'usage prévalut que, pour nouer des alliances, les grands daimiô donnassent leurs filles en mariage à de puissants voisins; Nobunaga et Hideyoshi cherchèrent en vain à l'empêcher; par suite, nous voyons la dame japonaise du seizième siècle se plaire aux intrigues, exceller dans les combinaisons diplomatiques.

Les viçissitudes des guerres civiles produisirent aussi des héroïnes, comme la femme de Shibata et celle de Tadaoki (un fidèle d'Ieyasu). Cette dernière prend la garde du château en l'absence de son mari. L'ennemi l'assiège, la somme de se rendre; elle répond : « Je ne souillerai pas le nom de mon seigneur », et se frappe de son poignard. Encouragés par cet exemple, les samurai incendient le shiro et font harakiri : se prenant par la main, leurs femmes sautent dans les flammes.

Les dames nobles avaient conservé une haute situation dans la première moitié du dix-septième siècle; les plus âgées n'avaient-elles pas toutes vu la guerre, toutes connu la souffrance et le péril?

Yamada Kisuke, qui vivait au commencement du dix-huitième siècle, a relaté les confidences que lui

faisait sa grand'mère. Celle-ci, dont *An* aurait été le petit nom, mourut à quatre-vingts ans, entre 1661 et 1673. Elle aimait décrire à ses petits-enfants la vie de château à la fin du seizième siècle, la pauvreté si grande que de treize à dix-sept ans elle du porter la même robe bleue, tant même qu'à la fin ses jambes passaient au travers; la table si frugale que rarement on mangeait un peu de riz le matin et qu'on n'en mangeait jamais dans la journée : le soir on ne mangeait rien. Les légumes faisaient le fond de la nourriture. De temps en temps le frère d'An prenait son fusil et rapportait de la chasse quelque pièce de gibier; ces jours-là tout le monde sautait de joie.

Et ces maigres jours étaient des jours heureux. A la mort de Hideyoshi, Yamada Kiyoreki, le père de la conteuse, dut suivre son suzerain, qui avait pris parti contre Ieyasu; il s'enferma dans le château d'Ôgaki en Mino, qui appartenait à Ishida, et reçut la garde d'une poterne; les troupes des Tokugawa mirent le siège devant le shiro.

Les premiers jours, écrit An, on prévenait les femmes avant de tirer le canon, car la commotion faisait trembler les tours, c'était à croire que la terre allait s'ouvrir, et les moins courageuses de nous se trouvaient mal... Avec le temps nous prîmes notre parti, et maman, moi, les autres femmes, même les petites filles nous passions notre temps dans la tour d'observation à couler des balles. Nos soldats nous apportaient dans la tour les têtes qu'ils avaient coupées pour que nous leur missions des étiquettes. Ils nous demandaient aussi de noircir les dents de ces têtes avec du *o-haguro*; dans ce temps les têtes qui avaient les dents laquées étaient celles des

*

gens de qualité et, par suite, plus estimées; c'est pourquoi les soldats nous priaient de faire cette petite tricherie qui leur servirait. Nous n'avions pas la moindre peur de ces têtes et nous dormions sans être incommodées de la vilaine odeur de sang qui s'en échappait... Un jour que la canonnade avait tout mis en désordre, un serviteur vint nous dire que l'ennemi s'était retiré. Mais il n'avait pas fini de parler qu'un boulet jetait par terre mon petit frère de quatorze ans et le tuait sur le coup. Ah! ce fut horrible, horrible!

Le même jour on fit tenir à mon père une lettre attachée à une flèche; cette lettre disait : « Comme vous avez été le maître d'écriture de monseigneur Ieyasu vous serez épargné si vous réussissez à fuir. » (C'était quelques heures avant qu'on ne donnât l'assaut et la place était perdue).

... Papa nous prit donc maman et moi, nous fit grimper à une échelle placée contre le rempart du nord, descendre à l'aide d'une corde et traverser la douve dans un tonneau. Nous étions sept : papa, maman, moi et quatre domestiques. A un demi-mille du château, dans la direction du nord, maman fut saisie de douleurs et accoucha d'une fille. Un domestique lava le bébé dans l'eau d'une rizière et l'emporta roulé dans une chemise. Papa prit maman sur son dos et nous nous enfuîmes dans la direction des marais d'Awono (1).

Le plus beau type de femme de cette époque serait peut-être Fuku, femme d'Inaba, qu'Ieyasu choisit comme gouvernante (*meneto* ou *uba*) de son petit-fils Iemitsu, en lui donnant le titre de *Kasugano Tsubone*. Son mari était hostile aux Tokugawa et lui défendit d'accepter, mais comprenant la grandeur de sa tâche, elle se rendit à la cour. Seule

(1) Trad. par B. H. Chamberlain, dans *T. A. S. J.* (VIII, 2).

elle dirigea l'éducation du jeune prince : toujours elle avait à l'esprit les préceptes de Confucius, disant que la vie morale de l'homme dépend des souvenirs imprimés dans l'esprit encore tendre de l'enfant, et que le choix de la gouvernante l'emporte ainsi sur le choix même d'un maître. Iemitsu étant tombé malade, elle jura que, si son élève revenait à la santé, elle ne prendrait jamais de médecine; quinze ans après Iemitsu lui ayant offert lui-même un remède elle l'accepta, mais ne l'absorba pas et mourut en 1643, à l'âge de soixante-cinq ans.

Même dans la société polie du dix-septième et du dix-huitième siècle les traditions de l'époque héroïque ne se perdirent pas complètement; les filles des samurai apprenaient l'exercice du sabre et de la hallebarde, et quand elles avaient cessé d'être des enfants, elles devaient toujours porter le *kaiken*, le poignard qui, au cas d'un attentat à leur honneur, devait frapper le coupable ou les frapper elles-mêmes.

II

Cependant, vers la fin du dix-septième siècle, les mœurs avaient beacoup changé; la femme ne jouait plus de rôle politique et n'avait ni soldats à commander, ni shiro à défendre.

Sans doute l'épouse du shôgun possédait son palais, l'*Ô-oku*, où la servaient ses dames d'honneur, qui portaient les titres de *rôjo, jôrô, chûrô* et

omotezukai. Mais aucun homme ne franchissait le seuil de ce palais, comme aucune femme ne paraissait à la cour du shôgun, qui était la véritable cour. Les hommes vivaient entre eux; jamais une femme n'assistait à leurs jeux, ne prenait part à leurs plaisirs, ne pénétrait dans le pavillon où ils célébraient le chanoyu.

Puis l'influence du confucianisme était devenue prépondérante, et Confucius, homme d'État et philosophe austère, avait peu d'estime pour les femmes.

Ce n'est pas que le confucianisme et le bushidô traitent la femme avec mépris ou ne prescrivent à l'homme aucune obligation à l'égard de la femme. Confucianisme et bushidô inscrivent les relations entre époux (*betsu*) parmi les cinq grandes relations; aucune morale n'a eu plus de souci de la dignité du foyer que la morale chinoise, et c'est même là une des forces de la civilisation chinoise, une des causes de son expansion.

Mais l'idée du confucianisme et de la morale japonaise du dix-septième siècle est que le rôle de la femme est tout à son foyer, que la conduite de sa maison et l'éducation de ses enfants suffisent à l'occuper, que l'affection des siens lui donne assez de joies pour lui rendre inutile de chercher des distractions au dehors. Ainsi, point de vie mondaine, point de plaisirs, point de costumes luxueux, aucune prétention de s'occuper de philosophie ou de politique.

Une femme, écrit Kaibara Ekken, doit toujours être en alerte et faire bonne garde autour de sa conduite. Qu'elle se lève de bonne heure et qu'elle se



FEMME DE DAIMIÔ
(ÉPOQUE DES TOKUGAWA)

couche tard! Au lieu de faire la sieste dans la journée, elle s'occupera de sa maison, jamais lasse de filer, de coudre et de tisser. Elle boira peu de vin et peu de thé, elle ne nourrira pas son esprit de romans, de drames et de ballades. Avant quarante ans, elle ne se rendra que rarement dans les temples et les autres lieux où se presse la foule.

Suivent deux réflexions, dont l'une est caractéristique de l'époque.

La femme ne se laissera pas tromper par des devins et des sorcières, elle ne cherchera pas à nouer avec les dieux des rapports d'une inconvenante familiarité.

L'autre indique les tendances rationalistes de l'auteur.

Que les femmes ne soient pas toujours à prier! Si elles accomplissent tous les devoirs que prescrit l'humanité, elles peuvent se passer de prier, et ne perdront pas pour cela la protection divine.

Ces réflexions sont empruntées à l'*Onna Daigaku*, le *Grand Enseignement pour les femmes*.

Nous trouvons dans le même ouvrage :

La destinée de la femme est d'aller dans la maison de son mari et de s'y montrer soumise aux volontés du maître; aussi la fille, plus encore que le fils, devra docilement obéir à tous les ordres de ses parents... Opiniâtre et capricieuse, la fille d'un père trop faible perdra bientôt l'affection de ses beaux-parents; si son beau-père était un homme dans les vieux principes, elle trouverait ces principes intolérables... Mieux vaut chez une femme un cœur vertueux qu'un joli visage. Les seules qualités qui lui conviennent sont une douce obéissance, la chasteté, le calme et la bonté... Une

femme n'a pas d'autre suzerain, d'autre maître que son mari. Qu'elle le serve avec respect et ne parle jamais de lui légèrement! L'obéissance, voilà le grand devoir de la femme toute sa vie durant. Une femme doit considérer son mari comme s'il était le ciel lui-même, réfléchir constamment sur la manière de lui mieux obéir; ainsi elle évitera les châtiments célestes... Qu'une femme ne pense jamais à devenir jalouse! Si son mari a de mauvaises mœurs, elle peut le raisonner, elle ne doit pas en témoigner de la colère ou du ressentiment.

Et encore :

C'était, nous rapporte-t-on, la coutume des anciens de déposer sur le sol les filles qui venaient de naître et de les laisser ainsi pendant trois jours. Cette simple coutume nous fait comprendre que l'homme est l'image du Ciel, la femme l'image de la Terre : elle doit enseigner aux femmes combien il leur est nécessaire de céder toujours à leur mari la première place et de se contenter de la seconde, de fuir la louange alors même qu'elles la méritent : ont-elles failli, encouru le blâme, qu'elles se tirent de ce mauvais pas, qu'elles se corrigent et se conduisent de manière à ne plus mériter de justes reproches! c'est sans colère et sans indignation qu'elles supporteront les plaisanteries, la règle de leur vie doit être la patience et l'humilité. Si une femme agit ainsi, ses relations conjugales seront harmonieuses et sûres, sa maison sera le siège de la concorde et de la paix.

L'on a souvent présenté le *Grand Enseignement pour les femmes* comme une œuvre typique de l'esprit japonais. L'influence de ce livre est indéniable, mais il importe d'en comprendre l'esprit.

Kaibara Ekken l'écrivit alors qu'il était déjà vieux ; imbu des idées du dix-septième siècle, il ne pouvait supporter les mœurs du dix-huitième, qui rappellent les mœurs de la Régence française. Ses maximes sont surtout les réflexions d'un philosophe chagrin. D'ailleurs, son livre s'adressait aux femmes et non pas aux hommes; c'était un traité d'éducation à l'usage des jeunes filles; on pourrait le comparer à certains manuels écrits par des confesseurs austères ou encore aux lettres de Mme de Maintenon, et quand on feuillette les albums pornographiques des maîtres de la gravure japonaise, les conseils de Kaibara ne semblent pas inutiles. Au cours de ce chapitre qui traite de la société au dix-septième siècle, nous ne verrons dans le *Grand Enseignement pour les femmes* qu'un tableau à la fois exagéré et idéalisé des mœurs féminines au temps des grands shôgun; c'est en traitant du dix-huitième siècle que nous étudierons la transformation des mœurs, que condamnait le célèbre moraliste (1).

III

Si nous voulons nous représenter la femme japonaise du dix-septième siècle, nous ne la chercherons

(1) Cf. la traduction de B. H. Chamberlain dans *Things Japanese* et la trad. partielle d'Aston dans sa *Literature*.

ni dans les cours, où prévalent toujours des mœurs particulières, ni dans le peuple où la pauvreté, l'obligation du travail quotidien, la rudesse trop fréquente de l'homme rendent l'évolution des mœurs très lente et ses phases peu caractéristiques, mais chez les samurai et dans ces familles de médecins, d'artistes, de gros marchands, d'échevins, de fonctionnaires non nobles qui formaient, en dépit des lois, une véritable bourgeoisie. Là, autour de l'aïeule, née dans la période troublée de la Renaissance, qui de sa voix chevrotante raconte des aventures dignes d'An, fille de Yakura, se pressent ses belles-filles, ses filles non mariées, toutes vêtues avec une simple élégance. Elles brodent, elles cousent, elles font de la musique, peignent des paysages ou des fleurs, ou composent des vers. Quelques femmes de lettres écrivent alors des *haikai* célèbres : ainsi Sute-jo (1635-98) et Kaga no Chiyo (1703-75). Tout en devisant d'art et de littérature on boit du thé, parfois on se permet de copier les hommes, et modestement on s'essaie au *chanoyu*. Il y a des jeux de cartes, surtout le *hanakaruta* où les figures sont des fleurs, et l'*utakaruta* où les cartes portent des fragments de strophes célèbres. *Karuta*, dont l'*u* se prononce à peine, est le portugais *carta*.

Mais ce sont là simples passe-temps. Dans les familles les plus nobles et les plus riches, les femmes vaquent aux soins du ménage, surveillent les servantes, font la cuisine, s'occupent du jardin et coupent des branches fleuries pour les placer dans de grands vases de faïence ou de porcelaine.

IV

Les hommes n'entraient que rarement dans les appartements réservés aux femmes. La morale de Confucius est chaste jusqu'à la sévérité; formée sous l'influence de Zen, la morale de bushidô est plus austère encore. Aussi n'est-on pas étonné de trouver dans Kaibara Ekken :

Dès sa plus tendre enfance une jeune fille observera les Rites qui veulent que l'homme et la femme vivent séparés; jamais elle ne doit entendre ou voir rien qui soit inconvenant. Les coutumes anciennes ne permettaient pas qu'hommes et femmes fussent assis dans la même pièce..., ou qu'ils se transmissent rien de main en main... Une femme doit montrer de la réserve même dans ses rapports avec ses frères et son mari.

Assurément l'auteur pense à la *femme accomplie* se séparant de l'homme qu'elle aime, à qui elle a sauvé la vie, sans lui dire une parole qui ne se rapporte à l'enseignement des Sages, et sans toucher au paravent qui les empêche de se voir.

*
* *

Si calme et si terne qu'on veuille rendre la vie des femmes, de quelque manière jalouse qu'on les sépare des hommes, on ne peut arrêter l'amour.

Le roman, le théâtre au Japon ne parlent que

d'amour; tantôt c'est une femme qui pour se venger d'un mari jaloux met le feu à sa maison, d'où l'incendie gagne tout le quartier; tantôt c'est une jeune fille qui s'échappe du domicile paternel pour rejoindre celui qu'elle aime. Ou bien une femme, une jeune fille est si belle que tous les hommes veulent la posséder. Le plus souvent il est parlé d'un daimiô qui veut pour maîtresse la fille de son vassal. Le lien féodal ne comporte pas d'exception. Souriant, le père conduit le prince dans la chambre de sa fille : ils y trouvent un cadavre à la tête coupée.

Sans doute il est dangereux de vouloir juger l'état d'une société d'après ses romans, mais beaucoup de romans japonais ont pour fondement des aventures réelles et devenues populaires; nous pouvons donc conclure de ces récits que, malgré la sévérité de l'étiquette, les femmes exerçaient plus d'influence et inspiraient plus d'amour que les philosophes ne voudraient le laisser croire.

CHAPITRE III

LE BUSHIDÔ (1)

A cette société forte il fallait une morale également forte, et, comme la noblesse y tenait le premier rang, cette morale devait se former dans la noblesse, qui fut longtemps seule à la pratiquer.

Ce fut au dix-septième siècle que sous l'influence de la monarchie absolue et de l'esprit classique les doctrines du bushidô, restées vagues jusqu'alors, se précisèrent et se fixèrent.

Rien n'en fait mieux comprendre l'esprit général que cette adresse du prince Mito Kômon à ses samurai :

De toute antiquité, dit-il, le peuple a été divisé en quatre classes : *shi*, *nô*, *kô* et *shô*. Chaque classe a sa sphère. Les gens du *nô* se consacrent à l'agriculture, ceux du *kô* à l'industrie, ceux du *shô* au commerce. Quelle est donc la tâche du *shi*, des samurai? Garder intact le sentiment du juste (*giri*). Les gens des autres

(1) Les citations de Mito Mitsukuni sont empruntées à la traduction anglaise de E. Clément (*T. A. S. I.* XXVI), celles de Kiûsô à la traduction anglaise de G. Knox (*id.* XX, 1); celles des *Mémoires* d'Arai Hakuseki à la traduction anglaise de G. W. Knox (*id.* XXX, 2), celles de Kaibara Ekken à la *Literature* de W. G. Aston. Cf. Nitobe, *Bushidô*.

classes s'occupent des choses visibles, les samurai de choses invisibles, insubstantielles. Les objets de ces deux catégories diffèrent tellement que beaucoup pourraient regarder le *shi* comme inutile. Non : car s'il n'y avait pas de samurai, le *giri*, le juste, disparaîtrait de la société humaine, le sens de la honte se perdrait, le mal prévaudrait et l'injustice. On ne trouverait dès lors que par exception un sujet fidèle, un fils pieux, un ami sincère, tandis que l'escroquerie et le vol seraient quotidiens. En peu de temps, le pays tout entier tomberait dans la confusion, s'il n'en était sauvé à temps par les samurai. Voilà la principale raison qui les a fait mettre au-dessus du peuple, la raison du respect que le peuple se plaît à leur témoigner, encore qu'ils ne semblent avoir aucune tâche matérielle.

Comme on le voit par ces paroles, l'esprit des samurai avait changé. Au seizième siècle, nul n'aurait eu l'idée de demander quel était le rôle de la caste militaire dans la société. Mais cinquante ans de paix, la prépondérance des Tokugawa, l'exclusion des étrangers faisaient paraître la guerre chose du passé ; les samurai étaient devenus des fonctionnaires civils : les uns administraient les daimiats, les autres les provinces soumises aux Tokugawa. Et c'est pourquoi leur idéal avait changé : ils ne se proposaient plus de développer les vertus guerrières, mais d'établir le règne de la justice et de la paix.

Et cette conception empruntée à la Chine nous montre dans leurs sentiments une autre transformation. Le bushi du moyen âge n'était pas seulement un soldat, c'était encore un moine. Autant que les

camps, les temples de Zen, les écoles de Shinshû lui avaient donné l'esprit de sacrifice et de discipline, le mépris de la souffrance et de la mort, la foi dans le but poursuivi et l'enthousiasme de se dévouer pour une noble cause. Mais les persécutions de Nobunaga, les tendances individualistes de la Renaissance, les idéals nouveaux du seizième siècle avaient brisé les liens qui unissaient le prêtre et le soldat.

Ieyasu et les premiers Tokugawa s'efforcèrent de ramener les samurai à la religion d'autrefois, qu'ils tenaient pour propre à rétablir l'ordre et à contenir un esprit d'indépendance devenu dangereux. Dans la seconde moitié du dix-septième siècle, les samurai de la vieille roche, les combattants des grandes guerres pratiquaient encore leurs devoirs religieux quoique avec une tendance d'esprit rationaliste, une rigueur de mœurs, qui rappellent les puritains et les jansénistes, mais leurs fils devinrent nettement hostiles au bouddhisme, leurs petits-fils à toute idée religieuse. Cependant on ne doit pas oublier que le bushidô doit au bouddhisme sa mentalité, son état d'âme. Nietzsche parle de cette tension continuelle de l'esprit et du caractère que le christianisme a produite chez les Européens, tension qui seule leur a permis de faire de grandes choses. De même c'est le bouddhisme qui a proposé aux Japonais un but idéal, lui qui leur a enseigné à mépriser les jouissances de la vie, lui qui a imprimé en eux non plus seulement l'idée du devoir comme l'avait fait Confucius, mais le sentiment et même cette sensation aiguë du devoir que nous appelons

la conscience. C'est la scolastique bouddhiste qui a discipliné la pensée chinoise et la pensée japonaise, qui les a formées aux généralisations, à la métaphysique, à l'abstraction, à la dialectique subtile. C'est l'éthique du bouddhisme, c'est son système d'éducation intellectuelle et morale, d'examen de conscience, son mysticisme, ce sont ses dogmes du ciel, de l'enfer, des Hotoke, du *Nehan* qui ont donné aux bushi cette anxiété scrupuleuse que Nietzsche appelle la cruauté envers soi-même.

Quant à ses doctrines mêmes, le bushidô les a empruntées à la philosophie chinoise, répandue par les lettrés qui émigrèrent au Japon après la prise de Péking par les Mandchoux. Nous exposerons ailleurs cette philosophie, mais il importe d'en donner ici les principes :

Ce sont d'abord les préceptes des vieux sages chinois sur le respect des parents, le culte des ancêtres, les devoirs dus au souverain considéré comme le véritable aïeul.

C'est ensuite le système propre de Confucius, dont la conception maîtresse est que la vertu s'impose d'elle-même à l'admiration et à l'exemple des hommes, qu'elle produit d'elle-même la paix, la force politique et la prospérité matérielle.

Ce sont encore les opinions des confucianistes du troisième et du quatrième siècles de l'ère ancienne, surtout celles de Mencius, leurs tendances démocratiques, leur dogme de la bonté naturelle de l'homme, leur croyance que tous les maux, tous les crimes proviennent d'un gouvernement défectueux qui corrompt le cœur du peuple et fausse son esprit.

C'est enfin la philosophie qui s'est lentement élaborée pendant les onze premiers siècles de l'ère moderne et qui atteignit son apogée sous les Sung méridionaux. Fondée sur le rationalisme, cette philosophie admet que toutes choses ont été créées par l'action du principe actif, le Yang, et du principe passif, le Yin; elle ne reconnaît qu'un être supérieur, le Ciel impersonnel; elle enseigne que cet Être se manifeste le plus complètement dans le cœur de l'homme, qui, pour faire le bien, n'a qu'à suivre les commandements de sa raison.

***

Telles sont les origines du bushidô; il faut maintenant l'étudier comme système propre, voir les idées et les pratiques originales qui se sont dégagées du conflit, puis de la fusion de ces conceptions différentes, de ces sentiments qui sembleraient opposés.

I

Exposons d'abord ce qu'il peut y avoir de théorique dans le bushidô. Nous le ferons brièvement, ses doctrines se confondant presque avec celles de la philosophie chinoise. Son principe est le rationalisme. Au Japon comme en Europe l'établissement de la monarchie absolue et d'une société

policée après les troubles du seizième siècle produisit le besoin d'abstraire, de raisonner, le mépris du concret, la conviction que l'homme doit résister à ses instincts et à ses sentiments pour se décider sur les données de la raison, qui semblent des données absolues et ses déductions logiques, qui semblent l'ordre même de la nature.

Si la raison vient du Ciel, nous dit le philosophe Kiûsô, c'est en nous seuls que nous la découvrons. Et le charme de cette découverte dépasse celui de toute expérience antérieure, comme nous aimons cent fois plus un ami quand nous le reconnaissons pour notre frère ou notre père perdus.

Plus loin, il ajoute :

Le sage reconnaît la raison comme le buveur le goût du vin.

Pour expliquer que la connaissance de la vérité nous soit ainsi naturelle, les philosophes japonais se fondaient sur les doctrines de Mencius. Voici un passage célèbre de Mencius.

L'INTERLOCUTEUR. — Je compare l'homme au saule, et la droiture à la coupe. Tirer la bienveillance et la droiture de l'homme, c'est faire une coupe avec du bois de saule.

MENCIUS. — Vous faites violence à l'arbre en tirant une coupe de son bois. Faites-vous violence à l'homme en tirant de lui la bienveillance et la droiture?

L'INTERLOCUTEUR. — L'homme est pareil à l'eau. Comme elle coule indifféremment à l'est ou à l'ouest, ainsi nous le trouvons indifférent au bien ou au mal.

MENCIUS. — L'eau coule-t-elle indifféremment en haut ou en bas? Pour la faire passer par-dessus la col-

line, il faut l'endiguer, la conduire, violenter sa nature. Ainsi l'homme ne devient méchant que malgré lui, sous l'action d'une force étrangère.

Cette double croyance en la véracité absolue de la raison et en la bonté naturelle de l'homme entraîna la négation de tout secours surnaturel et bientôt la haine de la religion.

Confucius avait dit :

Quand le ciel châtie, il n'y a plus de place pour la prière.

Les philosophes japonais du dix-huitième siècle furent autrement violents.

Un prêtre, écrit Kiûsô, fit ce serment : « Si ceux qui prient Amida ne vont pas au paradis, puissé-je moi-même tomber en enfer ! » Les bouddhistes tiennent ce serment pour très fort, mais quoi de plus vain pour qui juge la chose d'après notre philosophie ! S'il n'existe pas de ciel, il n'existe sûrement pas d'enfer... Un jeune homme qui avait juré de ne pas se tuer avec son maître se présente cependant au temple pour mourir. Ses amis lui reprochent son parjure. Il s'excuse d'avoir voulu se délivrer de leurs importunités, puis ajoute : « Quant aux dieux, comment me puniraient-ils? Les dieux n'ont qu'un châtiment, la mort, et je viens ici pour me tuer. »

Au dix-septième siècle, quand ils n'osaient encore nier la puissance des dieux et des démons, les bushi portaient la main à leur sabre et les menaçaient : aussitôt les démons de s'enfuir et les dieux de s'excuser s'ils avaient manqué de parole aux femmes et aux enfants qui les avaient invoqués.

II

Le bushidô n'est pas un système théorique, c'est essentiellement une morale pratique.

L'étude de cette morale doit se diviser en deux parties : devoirs envers soi-même; devoirs envers les autres.

Le vrai devoir de la morale personnelle est la culture complète de soi-même ou *shugiô* et dans cette culture il faut allier la sagesse du philosophe au respect de l'honneur (*meiyo*), qui est le propre du samurai.

L'on doit d'abord cultiver son intelligence par la pratique de la *voie des sages*. Il existe en effet trois degrés dans la connaissance de la vérité : au premier se trouve le lettré *(kenjin)*, au second l'homme supérieur *(kunshi)* (1), au troisième le sage *(seijin)*.

Puis l'on doit cultiver son caractère. L'homme ne doit compte de sa conduite qu'à lui-même. Qu'il ait la conscience du bien *(renchi shin)*, que ses fautes le rendent honteux devant le ciel *(ten ni hajiru)* (il s'agit du ciel impersonnel de la philosophie confucianiste), honteux devant lui-même *(kokoro ni hajiru)*.

Assurément, écrit Kiusô, nous devons connaître les lois et pour cela lire les *classiques*, la *Voie des sages*

(1) *Kunshi* est aussi employé dans le sens de gentilhomme.

mais il faut ensuite faire l'application de ces lois dans notre conduite. La *Voie des sages,* mais c'est la vie de tous les jours, la loyauté, l'obéissance, l'amitié. Chacun de nos mouvements, que dis-je? le repos lui-même a ses devoirs.

Un manuel de philosophie donne le programme suivant pour l'éducation des enfants.

Les enfants commencent à huit ans l'étude du *Petit Enseignement;* ils apprennent à honorer leurs parents, à respecter leurs frères aînés, à recevoir les hôtes, à se rendre utiles dans la maison et à converser; ils reçoivent encore des leçons de politesse, de musique, de tir à l'arc, de manège, d'écriture et d'arithmétique.

A quinze ans, ils passent au *Grand Enseignement*, le *Ta-hio* (*Daigaku*) de Confucius. C'est l'étude importante de se gouverner soi-même et de gouverner les autres; se gouverner soi-même c'est régler ce qu'on a en soi, rendre son cœur droit et maîtriser son corps. En résumé, le *Grand Enseignement* est l'enseignement de la raison (1).

III

La première vertu du bushi était une maîtrise de son corps que nous appellerions stoïque, le bushi ne disait pas comme le philosophe antique : « Douleur, tu n'es qu'un mot » ; il disait : « Douleur, tu existes, mais tu ne pourras me vaincre. »

Le samurai du dix-septième siècle s'entraînait

(1) Trad. en français par le P. Furet.

systématiquement au mépris de lu souffrance. Les enfants devaient courir au grand soleil, marcher pieds nus dans la neige; ils pratiquaient le *yawara* ou *jûjitsu*, s'exerçaient au maniement du sabre en hachant le corps des criminels, souvent ils le faisaient la nuit dans les cimetières, pour défier les revenants. Ils jouaient à faire semblant de sabrer un ennemi, de s'ouvrir le ventre, de couper la tête d'un ami, ce qui était le devoir du témoin dans le harakiri.

Aussi les plus jeunes ne craignaient-ils pas de regarder la mort en face.

Sugimoto, un ami du philosophe Kiûsô, n'a qu'un fils du nom de Kujiro. Dans une dispute, cet enfant de quatorze ans tue son adversaire d'un coup de sabre. On lui donne l'ordre de faire harakiri. Ayant réuni ses amis dans un dernier repas, Kujiro boit avec eux jusqu'au milieu de la nuit; il leur dit alors : « Excusez moi de manquer aux devoirs de l'hospitalité, mais je dois prendre quelque repos, sinon, j'arriverais pour le seppuku les yeux pleins de sommeil, et cela serait messéant à l'extrême. »

En effet, le matin venu, l'enfant se lève, se baigne, s'habille avec le plus grand soin, fait lui-même tous les préparatifs, puis il se donne la mort avec tant de calme et de courage qu'un vieux soldat n'aurait pu faire mieux.

Kiûsô termine ainsi son récit :

Au début, j'écrivis au père de l'enfant : Kujiro doit se tuer, mais il est si maître de lui que vous n'avez rien

à regretter et que votre esprit peut demeurer en paix. En lisant ma lettre, Sugimoto fit cette observation : « Défiez un enfant de se mettre un moxa, il fera le vaillant. A peine brûlé, vous le verrez pleurer. Mon fils est si jeune, je ne puis me sentir tranquille tant que la chose ne sera pas faite, et bravement faite. » Oui, le proverbe a raison : Tel père, tel fils.

Privés de la guerre, mais pleins encore de l'esprit belliqueux d'autrefois, les samurai ne cherchaient qu'une occasion de montrer leur courage. L'art de l'escrime l'emportait sur tous les autres. Les daimiô se disputaient les maîtres d'armes en renom, le shôgun en éleva plusieurs au rang de hatamato. Ces maîtres d'armes fondaient des académies, et les élèves devenaient si fiers de la méthode enseignée, (*shindo-riû*, *mijin-riû*, etc.) que souvent deux académies se provoquaient au combat. Les écoles de lanciers (*kasbibara*, *honma*, etc.) et celles d'archers (*yoshida-riû*, *okura*, etc.) n'étaient pas moins fréquentées. Nombre de bushi, leurs sabres à la ceinture (l'on ne croisait le fer qu'avec un gentilhomme), s'en allaient à l'aventure, armés d'une barre de fer, d'un lourd éventail en métal. Quant au duel (*hatashi-ai*, aujourd'hui *kettò*), c'était pour les bushi chose tout ordinaire, comme pour les nobles Européens de la même époque. On cite volontiers l'exemple de deux gentilshommes qui se rendirent sur le terrain en s'abritant du même parapluie et en causant amicalement; ils ne s'en coupèrent pas moins très galamment la gorge et restèrent tous deux sur la place.

Comme preuve de sentiments chevaleresques, le

suicide l'emportait sur le duel. Deux chambellans se rencontrent sur l'escalier du shôgûn. Pressé, l'un d'eux ne salue pas son collègue, il le tient pour un homme de petite naissance. L'autre tire son poignard et fait harakiri. « Que mon rival le sache, murmure le moribond, mon courage fait mon sang supérieur au sien. » Au sortir de l'audience, l'insulteur apprend les dernières paroles de l'insulté. « Mon sang inférieur au sien! », s'écrie-t-il; et, s'asseyant sur ses talons, il se frappe de son poignard.

Une pareille éducation donnait au samurai le contrôle complet de ses sensations physiques et portait à son apogée le système des rites formulé par Confucius.

Voici le portrait qu'un grand philosophe du dix-huitième siècle, Arai Hakuseki, nous fait de son père; celui-ci, un homme du dix-septième siècle, mêlait encore le bouddhisme au judô et au bushidô.

Aussi loin dans le passé, dit Arai, que je me rappelle l'homme qui fut mon père, il avait un règlement de journée dont il ne se départait jamais. Il se levait avant le jour, prenait un bain froid et se coiffait lui-même. Gelait-il, la femme qui fut ma mère lui proposait de faire chauffer de l'eau, mais il refusait, pour ne pas causer d'embarras aux serviteurs. Quand il eut plus de soixante-dix ans et que ma mère fut aussi très âgée, il permit, les nuits de froid extrême, que l'on plaçât une chaufferette dans le lit, et c'était à cause de ma mère. Contre la chaufferette on posait une bouilloire avec de l'eau chaude; mon père en buvait quand il se levait.

Mon père et ma mère suivaient l'enseignement du

butsu; après leur bain, ils ne manquaient jamais de revêtir des vêtements spéciaux et d'adorer les hotoke. Aux jours anniversaires de la mort de leurs parents, ils préparaient leur riz eux-mêmes et sans l'aide des serviteurs. Quand mon père s'éveillait avant le jour, il se levait aussitôt et s'habillait, puis il attendait tranquillement l'aurore. Le chemin que devait suivre mon père était au nord, mais il ne manquait pas de sortir par la porte du sud et de tourner à l'est; à son retour, il tournait à l'ouest et rentrait par la porte du nord. Ses sandales avaient des soques de fer, et il marchait avec des pas retentissants. Tous en connaissaient le son, et les enfants qui criaient se taisaient aussitôt. (Ne jamais se rendormir après s'être éveillé, sortir par la porte du sud, rentrer par la porte du nord et marcher d'un pas retentissant sont trois préceptes de la philosophie chinoise.)

Comme on entraînait le corps, on entraînait l'âme; toutes les passions, toutes les joies, toutes les douleurs se cachaient sous un sourire, ce fameux sourire japonais qui paraît si mystérieux aux Européens.

D'un homme du peuple qui s'abandonnait à ses sentiments ou à ses passions, on disait :

C'est une grenade; il ne peut ouvrir la bouche sans montrer son cœur.

Mais on disait du samurai :

Jamais il ne trahit la joie ou la douleur.

Nous trouvons dans un philosophe :

Sens-tu dans le sol de ton âme frémir les germes de tendres pensées, laisse éclore ces germes dans le calme et le secret. Parler les ferait mourir.

Le même stoïcisme s'imposait aux femmes; l'on cite volontiers l'exemple de cette dame noble qui, voyant massacrer sa fille, composa cet uta :

Les mousses qui croissent au fond du puits abandonné se trahissent parfois et montrent leur feuillage à l'étranger; jamais regard humain ne découvrira ce que sent mon cœur.

Mais comme il n'est pas de qualité qui n'ait pour sa contre-partie un défaut, l'austérité des samurai, leur maîtrise d'eux-mêmes tendit à les rendre dissimulés ou même hypocrites et par là encore ils ressemblent aux puritains et aux jansénistes.

IV

Après avoir exposé les préceptes sévères du *shugiô*, de la culture de soi, il faut en rappeler les prescriptions plus aimables.

Cette page de Kiûsô fera bien comprendre comment le bushidô transforma la foi pessimiste du bouddhisme en bon et sain optimisme.

Prenant pour thème le volubilis *(asagao)* que sa vie éphémère a fait appeler « gloire du matin », Kiûsô écrit :

Voici des vers de Matsunaga Teitoku :

« Le volubilis ne fleurit qu'une heure et cependant il ne diffère pas dans son cœur du matsu, du pin qui peut vivre mille ans. »

A mon avis, ces vers ont un sens profond. Nombre de poèmes, dont plusieurs fort anciens, ont été composés sur le volubilis; la plupart font allusion à la brièveté de son existence et l'associent au sentiment que nous inspire l'automne; il symbolise ainsi la fragilité des choses de ce monde... Mais n'est-il pas déplaisant et forcé d'identifier la gloire et le déclin, une vie robuste et une mort prématurée? Le vulgaire peut se complaire dans cette pensée, elle n'en est pas moins superficielle. De pareilles idées ne sont que des rabâchages de Gautama et ne vont à rien moins qu'à lécher les crachats de Chwang Tse (*Sôshi*). Moi je ne puis attribuer ce sens aux vers de Matsunaga. Non, messieurs, voici le sens que leur attribue « le vieux philosophe ». Celui qui le matin a trouvé la Voie peut mourir heureux le soir. Fleurir le matin, attendre les rayons du soleil, puis mourir, tel est le sort que le volubilis a reçu du ciel. Il existe des pins qui ont vécu mille ans, mais le volubilis qui doit sitôt périr jamais ne s'oublie un moment ou ne se montre envieux d'autrui. Chaque matin, les fleurs éclosent, belles jusqu'à l'enchantement, elles épuisent la vertu naturelle qui leur a été concédée, puis elles se dessèchent. Et par là elles montrent leur fidélité à leur devoir. Pourquoi considérer cette fidélité comme vaine et sans profit?

Le pin agit de même que le volubilis, mais, comme celui-ci a une vie plus courte, il démontre ce principe d'une manière plus saisissante. Ce n'est pas que le matsu songe à ses mille ans ou l'asagao à sa vie d'un jour. Chacun d'eux fait simplement ce qu'il doit faire... Sans doute, la destinée du volubilis diffère de celle du pin, cependant leurs destinées concordent en ceci que, l'un comme l'autre, ils remplissent les desseins du ciel et s'en montrent satisfaits... Matsunaga souhaitait que son cœur fût pareil au leur, et c'est pourquoi il a composé ce poème sur le volubilis.

Le philosophe Kaibara Ekken a composé un traité du plaisir *(raku-kun)* :

Si nous nous donnions pour but le plaisir intérieur, si nous n'employions nos yeux et nos oreilles qu'à nous procurer ce plaisir, les organes de nos sens ne deviendraient pas pour nous la cause de désirs coupables. Ouvrons nos cœurs à la beauté du ciel, de la terre et des dix mille choses créées, ils nous procureront des jouissances sans bornes, matin et soir nous aurons devant les yeux ces pleines, ces abondantes délices. L'homme qui prend plaisir à de pareils spectacles devient le véritable propriétaire des montagnes et des rivières, de la lune et des fleurs, il n'a besoin de faire la cour à personne pour avoir le droit de s'en réjouir... Même avant de passer, les plaisirs vulgaires deviennent un tourment pour le corps... le plus souvent ils corrompent le cœur, ruinent la constitution et conduisent à une fin misérable... Mais les plaisirs que nous procurent l'amour de la lune et des fleurs, la vue des montagnes et des cours d'eau, le bruit du vent et le vol des oiseaux, ces plaisirs sont d'une nature douce. Tout le jour nous pouvons nous en délecter sans nous faire aucun mal...

Les grands et les riches, tout au luxe et à l'indolence, ne les connaissent pas, mais le pauvre, que ne gênent ni l'un ni l'autre, peut se procurer facilement ces joies pourvu qu'il en ait le désir.

V

Malgré l'importance qu'il attache à la culture de soi, le bushidô n'a rien d'une morale égotiste, d'une morale nietzschéenne. Si l'on se cultive soi-même,

c'est pour se rendre capable de remplir ses devoirs envers les autres, c'est pour apprendre à s'oublier soi-même. Pour les philosophes japonais l'on ne saurait faire d'un samurai un plus bel éloge que de l'appeler « un homme sans un moi ».

Toute la morale du bushidô repose sur la conception confucianiste des cinq grandes vertus et des cinq grandes relations.

Les cinq vertus *(gojô)* sont : l'humanité *(jin)*, la droiture *(gi)*, la propriété *(rei)*, la sagesse *(chi)*, la sincérité *(shin)*.

Les cinq relations *(gorin)* sont celles de père et de fils *(shin)*, de maître et de serviteur *(gi)*, d'époux *(betsu)*, de frères *(iû)* et d'amis *(shin)*.

Il faut seulement remarquer que pour le samurai les relations de père et de fils, de maître et de serviteur comprenaient d'abord et avant tout celles de daimiô et de vassal; que les relations d'amis et de frères comprenaient aussi d'abord et avant tout les relations qui unissaient les membres d'un même clan; enfin que l'organisation toute militaire du *judô* japonais créa entre les chefs des grandes écoles philosophiques et leurs disciples des liens étroits où se confondaient ceux de père et de fils, de maître et de serviteur, d'officier et de soldat, de suzerain et de vassal; de même, les disciples se traitaient entre eux comme les membres d'une même armée, d'un même clan, d'une même famille.

Tout cela est très bien expliqué dans cette page de Kiûsô :

Porter deux sabres ne fait pas le samurai; nuit et

jour, le noble doit préserver son nom d'aucune tache. Sortez-vous, sortez comme un homme qui ne doit pas rentrer; ainsi vous serez prêt à tout. Comme le bouddhiste garde les cinq commandements, que le samurai garde les lois de la chevalerie! Elles ne sont ni nombreuses ni difficiles... Avant tout il est trois choses qui ne doivent jamais être perdues de vue : les bénédictions du père, du seigneur et du Sage. Nos parents nous font naître et nous aiment; il n'est pas un de nos cheveux que nous ne leur devions deux fois, s'entend que nous ne devions à leur conception et à leur amour. Le daimiô nous donne tout ce que nous possédons; c'est lui qui nous fait vivre; il n'est pas un bâtonnet à manger que nous ne tenions de lui. Quant au Sage, en nous instruisant, il nous rachète de l'état de brute.

*
* *

Les instructions de Mito Mitsukuni font comprendre l'esprit qui présidait aux relations entre suzerain et vassal. Il s'adresse à ses bushi :

Je vous dirai la raison qui m'a déterminé à vous donner mon humble opinion sur les préceptes que nous devrions toujours garder présents à l'esprit; c'est pour que vous et moi progressions en droiture, que nous corrigions nos défauts, que nous n'ayons pas à rougir en comparant notre conduite à celle des suzerains et des vassaux d'autrefois, que nous-mêmes nous méritions d'être cités un jour comme des modèles de suzerain et de vassaux. Je vous demande de juger le fond de mon cœur, de me donner vos conseils et votre opinion en toute matière. Autrefois, les princes sages provoquaient les remontrances de leurs vassaux. Comment alors ne le ferais-je pas, moi, qui ne dois pas le trône à mes mérites mais aux vertus accumulées de mes ancêtres? Comment

nuit et jour ne me montrerais-je pas anxieux de ne pas contrarier vos désirs, de ne pas violer les principes qui doivent régir la conduite d'un prince? Je vous en supplie donc, ayez la bonté de me dévoiler sans réserve tous les torts de ma conduite privée et de mon administration publique... Peut-être craindrez-vous de me blesser; peut-être n'oserez-vous renouveler vos avertissements parce que j'aurai été assez indigne pour m'offenser d'un jugement un peu sévère porté sur ma conduite. Mais je le jure par mon arc et mes flèches, si jamais pareil sentiment naissait en moi, il ne saurait durer; c'est mon véritable désir que maintenant je vous exprime....

Envers leur daimiô, les samurai remplissaient les deux devoirs prescrits par Confucius : l'obéissance jusqu'à la mort, une franchise brutale.

Au retour d'une chasse heureuse, le prince d'Echizen dit à son karô : « Tu me vois de belle humeur, chacun fit de son mieux. — Sans doute, reprend le karô, tous savaient qu'une distraction leur coûterait la vie. De bons soldats en vérité, qui marcheraient au combat la haine du chef au cœur. »

Le karô tend alors son poignard au seigneur : « Tue-moi pour ma franchise », mais l'autre s'éloigne en détournant la tête. Rentré chez lui, le noble appelle sa femme et ses enfants, leur recommande de ne point haïr leur maître, puis il prépare sa chambre pour le harakiri. Pendant la nuit, on le fait mander, il suit les envoyés du prince, convaincu que sa dernière heure est arrivée. Le maître le reçoit au lit : « Karô, dit-il vos paroles m'empêchent de dormir; votre courage me remplit d'admiration. Recevez

ce sabre en témoignage de ma reconnaissance. »

A l'exemple des vieux philosophes chinois, nombre de samurai se faisaient un devoir de se montrer rudes et même grossiers. Pour donner une leçon à son maître, celui-ci jette contre le sol un vase qui contient un délicieux cerisier nain tout en fleurs et, comme le prince fait mine de renvoyer ce bourru : « Pauvre souverain, s'écrie-t-il, qui sacrifie un homme à une plante. » Celui-là revêt son armure et ses vêtements de guerre au milieu d'une cour amie du luxe et des fêtes. Plusieurs n'hésitent pas à frapper de leur sabre la maîtresse de leur suzerain.

Le bushidô imposait au fidèle vassal un suprême devoir, c'était de s'ouvrir le ventre sur la tombe du chef dont il avait partagé les dangers et les plaisirs : ce suicide solennel était appelé *otomobara* ou *junshi*. Le bakufu interdit le *junshi* en 1663, mais chassés du temple où ils voulaient se tuer, plusieurs samurai s'ouvrirent le ventre dans leur maison. Pour mettre fin à une coutume barbare, le shôgun recourut à un moyen plus barbare encore : il fit mettre à mort la veuve et les orphelins d'un des kerai qui s'étaient frappés.

Ces relations entre maître et serviteur les supposaient également fidèles aux lois du bushidô.

Mais si le daimiô était indigne, que devait faire le samurai?

Les Chinois distinguent entre le souverain et le tyran; le premier est bon, on doit lui obéir; le second est méchant, on peut lui résister.

Les Japonais n'admettent pas cette distinction, et le bushidô dit :

Quand même le suzerain cesserait de se comporter en suzerain, le vassal n'en resterait pas moins vassal.

*
* *

Comme il devait obéissance à son maître, le bushi devait obéissance à son père. Les deux devoirs pouvaient se trouver en conflit. Au moyen âge, le droit du suzerain l'emportait; au dix-septième siècle, l'obligation était moins rigoureuse.

Mito Mitsukuni s'exprime en ces termes :

Si quelqu'un de vos parents ou de vos amis intimes a violé la loi, je ne vous conseille pas de le dénoncer; cependant celui-là sera puni qui donne asile à un coupable dont le crime est avéré, s'il s'agit de haute trahison vous êtes obligé de livrer le coupable. Dans le cas cependant où le criminel serait votre père, je ne vous enjoins pas de le trahir; agir ainsi serait manquer à la justice (*giri*). La piété filiale et la loyauté envers le suzerain sont d'égales vertus; aussi vous appartient-il de décider en si délicate matière; je laisse la solution d'un tel problème à votre conscience.

En vertu du droit féodal, le père de famille noble avait, comme le suzerain, droit de vie et de mort sur son fils.

Mais s'il en usait jamais, c'est que son fils avait souillé l'honneur de la maison et le père alors se contentait de lui rappeler qu'il est des cas où le suicide est un devoir.

Car les parents japonais ne se contentent pas de

rendre à leurs enfants affection pour affection, ils leur rendent aussi respect pour respect. Au dix-septième siècle, âge d'esprit austère et de mœurs solennelles, le respect l'emportait même sur l'affection.

Déjà le Père Froez écrivait des samurai au seizième siècle :

Pour ce qui est de l'éducation de leurs fils, ils les corrigent seulement par des reproches; des gamins de six ou sept ans reçoivent des admonitions aussi pesées et dites d'une voix aussi grave que s'ils étaient des hommes ou des vieillards.

Le passage suivant des *Mémoires* d'Arai Hakuseki fait comprendre ce qu'étaient les relations du père et des fils.

Le vieil Arai est un samurai sans fortune; un riche marchand lui propose d'arranger un mariage entre Hakuseki et sa fille unique, il adoptera son gendre et lui laissera tous ses biens. Arai répond que son fils n'est plus un enfant et que c'est à lui de décider. Hakuseki, laissé libre, refuse, puis il va trouver son père et lui dit :

Je sais que vous souffrez d'être si pauvre et de nous voir si pauvres, mais, votre fils par la naissance, je ne serai jamais le fils d'un autre. Je n'ai rien, personne ne veut m'employer, je n'abandonnerai pas la voie des samurai, que mon père et mon grand-père ont suivie avant moi ; je ne deviendrai pas un marchand.

Mon père, écrit-il, fut grandement satisfait de ces paroles et répondit: « Il y a beaucoup d'hommes et chacun pense à sa manière. Aussi ne convenait-il pas que je décidasse pour vous. Se sacrifier pour nourrir le

corps de son père est certes un acte de piété filiale, mais, en agissant comme vous l'avez fait, vous m'avez nourri le cœur, et c'est plus grande piété. Quand j'ai quitté ma charge, j'ai su que je me condamnais à la misère ; vous n'avez donc pas à vous préoccuper de mon sort. »

VI

Pour être imbu de l'esprit confucianiste, le bushidô n'en était pas moins une morale militaire. Le premier devoir qui incombait au samurai était de venger son maître ou son père.

En effet, les prescriptions délicates de l'honneur, les lois rigoureuses de l'étiquette voulaient une sanction, et cette sanction, aucun tribunal ne pouvait la donner. La loi tolérait donc la vengeance privée, l'opinion en faisait un devoir.

Nous trouvons les règles suivantes dans le *Testament d'Ieyasu :*

Nul ne peut vivre sous le même ciel que l'ennemi de ses parents, de son frère aîné ou de son seigneur. Mais celui qui veut tuer l'ennemi de sa famille en informera la justice; il déclarera combien de temps il lui faut et fera consigner sa déclaration, sinon les juges le tiendront pour assassin.

Parmi les célèbres exemples de *kataki uchi* l'on cite celui de Watanabe Kazuma, qui en 1634 tua Kawai Matagorô, l'ennemi de son père Yukie.

Voici l'histoire plus célèbre encore des *Quarante-sept Rônin*.

En 1701, sous le shôgunat d'Ietsuna, la cour attend un ambassadeur de Kiôto. Le fudai Kira Yoshihide Kôzuke no suke (vice-gouverneur du Kôzuke) obtient le titre de maître des cérémonies; il aura sous ses ordres Asano Naganori Takumi no Kami, seigneur d'Akô. Celui-ci néglige de se concilier par des présents la faveur de son chef. Dépité, Kôzuke lui fait des reproches dans le palais; l'insulté blesse de son sabre l'insulteur. Mais tirer l'épée dans la demeure du shôgun est un crime capital. Asano reçoit l'ordre de se suicider. Le prince mort, le gouvernement confisque le daimiat; les samurai du clan supprimé deviennent des rônin, des hommes frappés de mort civile.

Quarante-six d'entre eux se réunissent sous la présidence du karô Ôishi Yoshio ou Kuranosuke (vice-ministre des finances du clan); ils décident de venger leur seigneur. Pour tromper l'ennemi, les conjurés se dispersent. Kuranosuke s'établit à Kiôto et s'y livre à la débauche; sa femme lui fait des reproches, il divorce. Le jour anniversaire de la mort d'Akô, un samurai le trouve ivre-mort dans une maison mal famée et lui crache au visage.

Longtemps le chambellan s'est tenu sur ses gardes. La honte des rônin le rassure. Averti par ses espions, Kuranosuke rassemble ses amis dans un faubourg de Yedo. C'est l'hiver. Au clair de lune, le quartier des nobles, le Kôjimachi, présente un étrange aspect : ses rues se coupant en damier, les fossés, les murs nus des yashiki laissant à peine voir les toits des maisons, les grands arbres des jardins, tout est enseveli sous la neige. Silencieux,

masqués, couverts de grands manteaux, de grands chapeaux, les rônin se glissent jusqu'au yashiki du chambellan, ils en escaladent les murs, puis, soudain, allumant leurs torches, jetant masques et manteaux, ils se ruent à l'assaut du palais avec des cris affreux. Peu nombreux et pris à l'improviste, les samurai de Kôzuke se défendent mollement. Cependant les cris, la lueur des torches éveillent les soldats des yashiki voisins. « Ne craignez rien, leur crient les conjurés, nous sommes les rônin de l'ancien clan d'Akô ; nous vengeons notre maître. » Et les soldats s'assoient sur les toits couverts de neige pour regarder le combat. Les rônin ont vite fait de réduire leurs adversaires, mais le chambellan leur échappe. On le découvre enfin, on l'amène prisonnier. Voici un poignard : qu'il fasse harakiri! Kôzuke s'y refuse, vingt lances le percent; puis les rônin portent sa tête coupée sur le tombeau d'Akô ; la cérémonie achevée, l'encens brûlé suivant les rites, ils se constituent prisonniers.

Nobles et peuple, tous demandent leur grâce. Mais Kôzuke occupait une haute charge, le Grand Conseil ne peut épargner ses meurtriers. Au jour fixé, Kuranosuke et ses compagnons sont conduits dans le temple de Sengakuji ; vêtus de blanc, suivant l'usage, ils s'assoient sur leurs talons et font harakiri. On les enterre avec honneur ; quelques jours après, un homme se rend sur le tombeau du karô. C'est le samurai qui l'a flétri : « Karô, dit-il, pardon d'avoir méconnu votre grand cœur », puis lui-même se suicide. Sa loyauté lui vaudra d'être enseveli auprès des héros favoris du Japon (1703).

VII

Après son maître et son père, le samurai devait aider et défendre ses frères, ses amis que le confucianiste appelle « des frères ». Il devait aide et conseil à ceux de son clan. Enfin ce sentiment de solidarité fraternelle s'étendait dans une certaine mesure à tous les samurai, même à ceux d'un clan ennemi, comme le prouve le trait suivant. Chargé de garder trois samurai accusés de meurtre, l'aïeul d'Arai Hakuseki leur rendit leurs sabres, puis, enveloppant le sien dans un morceau d'étoffe, il le mit de côté : « Maintenant, leur dit-il, si vous vous échappez, coupez-moi la tête. Seul et désarmé, je ne puis lutter contre trois hommes armés. » Mais les prisonniers ne tentèrent pas de s'enfuir; la honte d'être mis sous la garde d'un seul homme les aurait contraints à le faire; la noblesse d'âme de leur gardien leur commandait de se soumettre.



A tous les hommes le noble devait justice et bienveillance.

Pour le samurai, dit un philosophe, d'abord la droiture, puis la vie, puis l'argent et l'or. Auprès de la droiture la vie paraît de la boue.

Un proverbe appelle le samurai la fleur de cerisier de la race humaine. Un autre dit de l'épée qu'elle est l'âme du samurai. De cette épée, malheur à qui fait mauvais usage. Et le cœur est comme l'épée : pour garde, il aura la sagesse, pour tranchant la droiture ; mais le cœur même du samurai sera bienveillance. Le noble japonais faisait serment devant le Ciel de défendre le faible et l'opprimé, de ne jamais abuser de sa force, de ne pas connaître le mensonge.

Kiûsô s'exprime ainsi :

Le cœur du Ciel et de la Terre devient le cœur de l'homme. Le cœur du Ciel est de produire toutes choses et, comme c'est le cœur du Ciel qui devient le cœur de l'homme, la vertu du cœur humain sera d'aimer ses semblables.

Dans un sens plus panthéistique, Ôhashi Junzô (1862) écrit :

Les ignorants croient le Ciel et l'homme distincts, mais c'est méconnaître la raison et la voie, c'est, par égoïsme et fausse sagesse, se rendre semblable aux brutes. Le Ciel semble distant, étranger : cependant le Ciel est la loi vivante qui ne peut se tromper et que nul ne peut tromper. Il n'y a qu'une manière de l'adorer : se montrer bienveillant, rendre son cœur parfait par l'obéissance, la loyauté, la vérité.

Un reste de l'esprit féodal se mêlant au confucianisme, on voyait des chevaliers errants courir les routes comme Don Quichotte ; ils volaient au secours des voyageurs attaqués par des brigands, des spectres ou des renards déguisés; dans les villes, les villages

ils se faisaient redresseurs de torts, protégeant la veuve et l'orphelin et punissant le libertin qui avait séduit la femme d'un ami absent.

Grâce à l'union des idées chevaleresques et de la morale civique chinoise, les samurai devinrent surtout des juges, des administrateurs soucieux de défendre les intérêts de l'Etat, de protéger le peuple, de l'instruire et de le moraliser.

*
* *

La forme ordinaire de la bienveillance est la politesse ; aucun peuple n'a poussé plus loin que les Japonais l'art des formules élogieuses et du style fleuri. Noble, soldat, disciple de Confucius, qui ne sépare pas les rites de la morale, le samurai ne faisait pas un geste, ne disait pas une parole, n'accomplissait par un acte de sa vie publique ou privée sans consulter le code de l'étiquette. Les manières de la cour se répandirent dans le peuple. Avec ses inversions et ses longues phrases, la langue japonaise se prête aux compliments comme au style fleuri. Le paysan, le cooly ne savent pas jurer ; ils s'abordent avec courtoisie, se ravalant eux-mêmes pour exalter leur interlocuteur, sa famille et tout ce qu'il possède. Mais les samurai parlaient une langue si gentille et si solennelle qu'à peine le peuple pouvait l'entendre.

Un vassal exilé doit se faire chiffonnier. A tous, chiffonniers et mendiants, il donne de l'Excellence et du Monseigneur ; les plus pauvres vieilles sont pour lui de grandes dames, si bien que les ména-

gères restent ébahies sur le seuil de la porte et que les enfants le suivent en riant.

*
* *

Avec ces préceptes, le bushidô comprenait nombre de scrupules et de préjugés nobiliaires.

Le Père Froez écrivait en 1563 :

La plupart des samurai sont pauvres et ont leur pauvreté en horreur. Cependant, si riche que soit un marchand, il est méprisé.

Au commencement du dix-huitième siècle, le philosophe Kiûsô rappelle les vieux préceptes à une jeunesse moins sévère.

Heureux et contents, les samurai d'autrefois ignoraient jusqu'au mot de commerce. J'ai connu le temps où jamais un jeune homme n'eût oser mentionner le prix d'un objet. Le père d'un de mes amis le fit venir un jour et lui dit : « Il existe une chose qu'on nomme le commerce. Faites en sorte que vous ne sachiez rien de cette chose-là. Si vous passez marché, ayez soin que le mauvais marché soit pour vous. Car ce jeu-là, au contraire des autres, est un jeu de qui perd gagne, et quiconque y gagne y perd la paix de sa conscience. »

Un autre de mes amis s'exprimait ainsi : « Ne dites jamais d'un homme qu'il est économe. Économe de son argent, économe de sa vie. L'économie est une autre forme de la lâcheté. »

VIII

Cette morale chevaleresque des bushi, les troubles du quinzième et du seizième siècles, la carrière prodigieuse de Hideyoshi et de ses généraux, la misère des rônin après les grandes guerres, misère qui les rejeta parmi les heimin ou même parmi les eta et les hinin, d'autres causes encore la répandirent dans le peuple.

Yedo vit se fonder des associations d'*otokodate*, qui se nommaient eux-mêmes *kiôkaku*, *hommes chevaleresques*. Les unes ne comprenaient que des hatamoto sous la conduite de Mizuno Jûrôzaemon, Miura Kojirô, Takagi Nizaemon, Kondô Noboru, Abe Shirogorô; ces ligues de gentilshommes furent interdites au dix-huitième siècle. D'autres associations d'otokadate se composaient de rônin, d'artisans, de paysans, d'aventuriers de toute espèce qui cherchaient par leur union à se défendre contre les nobles, mais en affectant d'imiter la morale et les manières des nobles.

Au dix-septième siècle, le héros des Otokodate est Banzui-in Chôbei. Homme d'armes à la solde d'un samurai, il est provoqué par un voisin, se bat en duel et tue son adversaire. Son maître craint quelque vengeance de la famille du mort et fait évader le meurtrier. Brave, spirituel, hardi mais bon, Chôbei réunit alors tous les d'Artagnans comme tous les

Mandrins de Yedo : sa puissance devient telle que les princes le jalousent.

Un jour Chôbei se voit refuser l'entrée d'une maison de thé : l'on y attend Mizuno Jûrôzaemon, le chef de la ligue des Hatamoto. Lui hausse les épaules, jette ses vêtements, s'étend nu sur une natte et feint de s'endormir.

— Quelle est cette brute? demande en arrivant Mizuno.

— Le chef des Otokodate, lui répond la musume.

Jûrôzaemon s'assoit, bourre sa pipe, la fume, puis vide les cendres brûlantes dans le nombril du faux dormeur, qui demeure immobile. A la cinquième pipe, étonné d'un tel courage, le bushi secoue Chôbei par le bras. L'autre, frottant ses yeux comme un homme qui s'éveille :

— Vous, mon noble maître, et moi qui, pris de vin, reposais nu sous vos yeux! Comment m'excuser de ma grossièreté?

— Je te pardonne, tant je souhaitais te connaître. Assieds-toi, je t'offre une coupe de vin.

Cette coupe est une jatte : la politesse interdit qu'on laisse rien d'une boisson offerte, et le noble compte enivrer Chôbei. Celui-ci vide la jatte, la remplit, la présente à son hôte qui, bientôt étourdi, la finit avec peine.

— Votre Altesse me permettrait de lui faire un modeste présent?

— Sans doute.

— Que désire-t-elle?

— Un plat de macaroni.

Le prince se flatte d'avoir rendu son commensal

ridicule, toute la ville répétera : Le chef des Otokodate n'a pu offrir au président des Hatamoto qu'un plat de macaroni.

Chôbei a parlé bas à la servante : les deux ennemis sont assis l'un en face de l'autre, impassibles et souriants. Mais voici que des ouvriers, se pressant autour de la maison, élèvent un mur, un rempart de macaroni. Les Otokodate se sont passé le mot; en moins d'une heure, ils ont réuni tout le macaroni qui se trouve à Yedo. Le plat de Chôbei est de plusieurs centaines de koku. Jurôzaemon remercie son hôte et s'éloigne en murmurant; il sait maintenant qu'on peut recevoir des leçons d'un plus petit que soi.

A qui les donne, de pareilles leçons coûtent cher. Le lendemain, Chôbei doit déjeuner dans le yashiki de Mizuno. Comment ce grand seigneur reçoit-il un homme d'aussi humble naissance? Et pourquoi les samurai réunis dans la cour assurent-ils que Chôbei ne viendra pas?

Chôbei vient pourtant, vêtu de ses meilleurs habits, calme et souriant : « Veuillez, demande-t-il avec l'exquise politesse des samurai et leur langage précieux, veuillez avoir la grande bonté de m'introduire, moi indigne, devant l'Éclat du Prince. »

Pour toute réponse, les bravi, se jetant sur lui, cherchent à le frapper de leurs sabres. Chôbei dédaigne de tirer le sien; à coups de poing, il envoie rouler les samurai contre les murailles de la cour, monte l'escalier, pousse l'écran qui ferme l'appartement du maître :

— Monseigneur m'excusera de me présenter moi-

même. Les gens de Votre Altesse ont oublié de le faire.

— Vous voulez dire qu'ils se sont permis de vous chercher querelle. Une plaisanterie! Si nombreux, leur avais-je dit, que mes soldats se réunissent contre Chôbei, il saura se défaire d'eux. Bientôt nous nous mettrons à table. Mais, pour vous reposer de cette lutte, ne souhaiteriez-vous prendre un bain?

Qui pouvait prétendre que Chôbei fût un sage? Seul, dans la maison de son ennemi, le voilà qui se défait de ses armes, enlève ses vêtements, s'accroupit dans la baignoire. Déjà l'eau s'échauffe et bout. Chôbei s'élance hors du bain, à moitié brûlé : dix lances tenues par des mains invisibles percent les écrans, lui traversent le dos, la poitrine. Il en a brisé trois : étouffé par la vapeur, épuisé par ses blessures, il glisse, tombe, expire sous les coups.

Les samurai rient du bon tour : « Le renard s'est laissé prendre comme une poule. » Mais on frappe à la porte, les Otokodate demandent leur chef.

— Votre chef est gris et ne peut sortir.

— Notre chef est mort; nous apportons sa bière.

La surprise met fin aux rires des samurai. Chôbei savait qu'il allait à la mort et fut pourtant fidèle au rendez-vous. Nul ne pourra dire que Chôbei ait connu la peur.

*
* *

Parmi les émules de Chôbei, l'on cite Token Gonbei, Hanaregoma Shirobei, Yume no Ichirobei,

Shinin Kozaemon, Meido Kohachi, Kobotoke Kohei. Mais seul Jinkurô a mérité de lui être comparé. Si Chôbei est un chevalier du moyen âge, un homme du dix-septième siècle respectueux de la religion et du gouvernement, Jinkurô est un philosophe du dix-huitième qui a la prétention de réformer la société.

Un soir que le chef des Otokodate lit dans sa petite maison déjà close, des coups nerveux en ébranlent l'écran. Il ouvre. A la lueur de sa lampe, qui fait une trouée rouge dans les ténèbres, un homme lui apparaît hâve, déguenillé, couvert de sueur, les yeux hagards, les mains liées.

D'une voix tremblante :

— Sauvez-moi, sauvez-moi.

— Qui vous poursuit?

— Le guet.

— Vous êtes donc?

— Un voleur.

— Les Otokodate repoussent les voleurs.

— Ma mère se meurt, je veux l'assister, l'ensevelir, puis je reviendrai me livrer à la justice.

— Est-ce vrai?

— Oserai-je mentir à Jinkurô?

— Que voulez-vous de moi?

— Défaites mes liens. Donnez-moi un peu d'argent, un manteau pour me déguiser.

— Vos liens sont déjà coupés. Voici l'argent et le manteau.

A peine le voleur enfui, le guet arrive :

— Le prisonnier qui vient de nous échapper?

— Votre prisonnier, le voici.

— Que voulez-vous dire?

— Il vous faut un prisonnier. J'ai coupé les cordes de votre voleur, je me suis lié avec ses cordes, emmenez-moi.

Conduit devant le juge :

— J'ai violé la loi, la loi veut être obéie, qu'on me crucifie, ce sera justice.

Mais le bugiô, qui connaît Jinkurô, se contente de le faire emprisonner.

Quelques semaines se passent, le voleur revient, se rend chez le juge, raconte toute l'affaire, Jinkurô est remis en liberté.

Mis en présence du voleur, qui lui dit : « J'ai tenu ma promesse », il répond fièrement :

— Qu'importe ! Ce que j'ai fait je l'ai fait pour moi. Peu me chaut ce que vous-même avez fait.

Puis au juge, qui le reprend :

— La loi m'est sacrée, mais mon honneur m'est plus sacré. Il ne sera pas dit qu'un homme aura mis en vain sa confiance en Jinkurô.

Et le juge :

— Puisque votre honneur vous est si cher, placez sur votre maison une tablette d'or avec cette inscription :

« Ci vit Jinkurô soucieux de son honneur. »

Depuis lors on appela Jinkurô « l'homme à la tablette d'or ».

*
* *

A la fin du dix-huitième siècle, les Otokodate populaires, persécutés à leur tour par la police, se trans-

formèrent en associations de porteurs pour les voyages du shôgun et des daimiô. Mais le *Yedokko*, l'esprit chevaleresque de Yedo, ne périt pas; on le retrouvait chez les Otokodate devenus des porteurs, et chez les pompiers, qui même aujourd'hui en ont gardé la tradition.

Yedo n'avait pas le privilège de produire des bushi populaires. Ôsaka et d'autres villes formèrent des ligues d'Otokodate.

Les paysans eurent aussi leurs Chôbei et leurs Jinkurô.

Un épisode souvent reproduit sur le théâtre et dans les musées de cire est celui du fantôme de Sakura (1645).

Hotta Masanobu Kôzuke no Suke était seigneur de Sakura, dans la province de Shimôsa (au nord de la baie de Yedo). Pour subvenir à ses dépenses, il levait de lourdes taxes sur les paysans de son fief. Considérant que ces taxes dépassaient le taux légal, les maires de cent trente-cinq villages portèrent une pétition à son palais de Yedo; le majordome les renvoya brutalement.

Un maire s'était abstenu, Kiuchi Sôgorô, un bourru bienfaisant, d'une franchise gouailleuse, qui se disait trop fatigué pour faire un voyage inutile. Mais, quand tous se déclarèrent perdus, seul ce gouailleur donna un bon avis, remettre un placet entre les mains du shôgun. Agir ainsi c'était mériter la mort; cependant Sôgorô se chargea de l'entreprise : il s'établit à Yedo pour épier une occasion favorable. Un jour qu'Iemitsu devait se rendre dans

le temple d'Ueno, Sôgorô se blottit sous la grande arche du pont de Sammae. Quand le cortège shôgunal fut arrivé sur le pont, Sôgorô grimpa le long des poutres et tendit sa pétition au bout d'une tige de bambou. Le prince prit le placet et commanda qu'on l'examinât. En même temps, les gardes arrêtèrent le paysan, qui fut conduit dans le yashiki de son maître.

Pour échapper au châtiment qu'il méritait, le seigneur de Sakura s'empressa de remettre les taxes illégales levées sur ses tenanciers; mais, reconnu coupable de trahison par le conseil du clan, Sôgorô fut condamné au supplice avec toute sa famille. On dressa deux croix devant la maison du maire : des eta le lièrent à l'une, sa femme fut attachée sur l'autre. Puis on amena leurs enfants : la foule pleurait et jetait des bonbons, le bourreau n'avait pas le cœur de faire son œuvre. Il dut se décider et trancha la tête aux deux aînés : leur sang rougit les parents crucifiés. Le dernier, âgé de sept ans, mangeait les sucreries données par les paysans en les regardant de ses grands yeux étonnés : il ne s'aperçut même pas qu'on le frappait; sa tête, aussitôt détachée, vint rouler au pied de la croix. Sôgorô voulut alors élever la voix pour maudire tant de cruauté, mais les eta l'achevèrent, lui et sa femme, à coups de lance.

D'après une légende chère au peuple, le fantôme du martyr poursuivit pendant des années le daimiô criminel. Après la mort d'Iemitsu, Kôzuke fut destitué par le nouveau shôgun, privé de ses biens et condamné à mort : pendant qu'il se tenait caché,

sa femme voyait dans son délire le fantôme sanglant de Sôgorô qui la menaçait. Les chefs du clan firent célébrer des offices pour l'âme du supplicié, ils rendirent ses biens à deux de ses filles qui, mariées dans d'autres clans, avaient échappé à la proscription. Enfin, le fantôme s'apaisa ; Kôzuke recouvra son rang et son fief.

Depuis la révolution, les paysans du Shimôsa ont élevé un monument en l'honneur de Sôgorô.

*
* *

Au cours du dix-huitième siècle, les préceptes du bushidô se répandirent dans toutes les classes du peuple.

Le *Kataki uchi* devint un devoir sacré pour le paysan, pour l'ouvrier.

Dans l'ère Kiôhô (1716-35) ce sont deux paysannes, Miyagino et Shinobu, de Shiraishi en Ôshû, qui obtiennent de leur suzerain la permission de venger leur père assassiné par un kerai. Le daimiô fait amener le coupable et lui ordonne de se battre en duel avec les jeunes filles. Les peintres aiment à nous les représenter les bras nus, le kimono troussé dans la ceinture, assaillant l'une à coups de fronde, l'autre avec une hallebarde le samurai qui cherche en vain à se protéger de son sabre et tombe bientôt grièvement blessé. Sa tête tranchée sera déposée sur la modeste tombe de l'ancien serf.

Le tresseur de nattes Saburobei a perdu sa bourse, qui renferme trois écus, toute sa fortune ; le

fabricant d'écrans Chôjûrô trouve la bourse, après plusieurs jours de recherches il la rapporte à son propriétaire.

Saburobei :

— Cette bourse est vôtre, gardez-la.

Chôjûrô :

— Cette bourse est vôtre, reprenez-la.

— C'est m'offenser que de prétendre me la restituer.

— C'est m'offenser que de prétendre me la laisser.

Des compliments on passe aux propos aigres, des propos aigres aux insultes, des insultes aux coups.

L'affaire est portée devant le juge; il déclare l'argent consacré par cet exemple de vertu la propriété de l'État; puis, prenant trois écus du trésor public et y ajoutant un quatrième écu de sa bourse, il donne à chacun des plaignants deux écus. Comme ce sont d'autres pièces que les pièces en litige, nos bushi populaires daignent les accepter.

Et les hinin eux-mêmes se targuent de bushidô. Un mendiant rend une bourse bien garnie à un noble qui l'a perdue. Celui-ci d'offrir une récompense. Le mendiant le prend de très haut. Cette offre est pour lui une injure. L'autre courtoisement : « C'est pour boire du sake. » Le mendiant accepte, mais, ne voulant rien garder de l'argent, donne une fête à tous les gueux du pays. Il se tue d'indigestion, honteux de reprendre son ancien métier après avoir joué au seigneur.



Le théâtre et le roman contribuèrent beaucoup à propager le bushidô. Les Japonais, qui en peinture admettent la théorie de l'art pour l'art, la condamnent formellement en littérature. Leurs drames, leurs romans sont des cours de morale en action. Or les œuvres populaires, bien que dédaignées des hautes classes, mettaient toujours en scène des daimiô et des samurai ; l'on n'y voit que vassaux se sacrifiant pour leurs chefs, que demoiselles nobles offrant leur vie pour venger leur père et sauver leur honneur.

La Ligue des Fidèles vassaux, un drame écrit sur l'histoire des quarante-sept Rônin, contient une scène caractéristique.

Amakawaya (en réalité Amanoya) Gihei, un aubergiste d'Ôsaka, livre sa maison à Yuranosuke (le même que Kuranosuke) pour en faire un dépôt d'armes et le lieu de réunion des Rônin. Ceux-ci veulent éprouver le chônin, le bourgeois qui, d'après eux, ne doit rien comprendre à l'honneur des nobles et des soldats. Des hommes masqués pénètrent dans la maison de Gihei et le font prisonnier ; ils le menacent de tuer son fils s'il ne dévoile les projets des Rônin. Mais le père arrache l'enfant aux bandits ; pour s'assurer contre un moment de faiblesse, lui-même l'étranglera. Aussitôt les inconnus se démasquent, ce sont les Rônin. Tous se jettent aux pieds de Gihei. Yuranosuke dit :

Mes camarades doutaient d'un chônin. Mais les hommes de cœur se font rares aujourd'hui. C'est parmi

les chônin qu'il nous faut les chercher. Les préjugés de mes amis mettaient des écailles devant leurs yeux; votre courage, pareil aux spécifiques des plus fameux médecins, fait tomber ces écailles : votre gloire brille à leur regard autant que la fleur du lotus dans le marais, que le grain d'or dans le sable du rivage (1).

*
* *

C'est ainsi que malgré une paix de deux siècles, le bushidô réussit non seulement à conserver chez les nobles les vertus militaires mais à les répandre dans le peuple.

Cette diffusion du bushidô produisit d'autres effets. Au dix-huitième siècle, marchands et paysans devenus aussi braves que les samurai, aussi soucieux de leur honneur, prirent en haine le régime féodal qui les condamnait à l'abaissement et à la pauvreté.

Si le bushidô fit du peuple japonais un peuple héroïque, il nuisit au développement de certaines vertus civiques. Méprisés et haïs malgré leur fortune, la plupart des marchands s'enrichissaient par tous les moyens, et leur situation fausse créa ces mauvaises mœurs commerciales contre lesquelles les Européens ont longtemps protesté.

Mais de rechercher les qualités et les défauts qu'a produits le bushidô appartient à l'étude du Japon actuel. Au dix-huitième siècle, le bushidô commençait seulement de se répandre dans le peuple, et pour les nobles c'était la seule morale qui pût discipliner leur caractère sans pourtant l'énerver.

(1) *Chûshingura*, trad. angl. de Dickins.

CHAPITRE IV (1)

L'AGE CLASSIQUE DE LA LITTÉRATURE

A. — LA PHILOSOPHIE.

Les Tokugawa se firent une gloire de favoriser les lettres et les sciences et de développer l'enseignement; ils créèrent un ministère de l'instruction publique, dont le premier titulaire (*daigaku no kami)* fut le célèbre sinologue Hayashi Razan; pendant la plus grande partie du dix-septième siècle, la charge demeura dans sa famille. Des écoles officielles furent fondées à Fushimi (1601), à Kiôto (1614), à Shinabuoka près d'Ueno (1630), à Yushima, dans le temple de Confucius (1690). Cette dernière école, appelée *Taiseiden*, devint plus tard le célèbre *Shôhei*, qui joua un rôle capital dans la formation de la jeunesse japonaise du dix-huitième et du dix-neuvième siècles.

(1) Aston, *Literature ;* T. Inue, *Idées philosophiques au Japon. (T. A. S. J.)* : G. W. Knox, Haga, Inue (XX, 1); W. Clément, *Chinese Refugee in Mito* (XXIV), *A Mito Prince to his retainers* (XXVI), *A Chinese Refugee (*XXX, 1); Giles, *Chinese Literature et Gems of Ch. L.* Medhurst (traductions de); Williams, *Middle Kingdom*; Dr Paul Carus, *Chinese Philosophy.*

Au cours de ces deux siècles, les principaux daimiats, suivant l'exemple du bakufu, établirent des écoles importantes : ainsi le *Yôkendô* de Sendai, le *Kôjôkan* de Yonezawa (Dewa), le *Kankokugakkô* du Bizen, le *Meirindô* du Kaga, le *Meirindô* de l'Owari, le *Kôdôkan* de Mito, celui de Saga (Hizen), le *Zôshikan* de Kagoshima, le *Jishûkan* de Kumamoto (Higo), le *Meirinkan* de Hagi (Chôshû), le *Nisshinkan* de l'Aizu (Mutsu), le *Yuzokan* de l'Ise, le *Seitokushoin* de Sakura (Shimôsa).

Nombre de philosophes ouvrirent aussi des écoles; en 1726, le gouvernement reconnut le *Horikawajuku* d'Itô Jinsai à Kiôto et le *Kaitokushoin* de Nakai Shûan à Ôsaka et bientôt toutes les grandes villes eurent des institutions privées d'enseignement.

En 1793, un savant aveugle, Ban ou Hanawa Hokiichi, fonda à Yedo un collège pour l'étude de la littérature japonaise; on y adjoignit une bibliothèque de deux mille ouvrages.

Écoles publiques et privées étaient réservées aux samurai; le premier, Ishida Baikan ouvrit à Kiôto un collège d'enseignement supérieur pour les enfants des deux sexes appartenant à la classe bourgeoise. En 1789, Nakazawa Dôji donna à Yedo des conférences pour les personnes de toutes les classes.

I

Sous cette impulsion, la philosophie se transforma comme la morale; avec des habitudes nou-

velles, les samurai prirent une nouvelle manière de penser. La monarchie absolue, l'étiquette, le bon goût, l'esprit, l'habitude de raisonner produisirent cette culture intellectuelle particulière qui est la culture classique.

Mais il est dans la nature d'une pareille tendance d'esprit de chercher dans l'antiquité des modèles, et ce furent les maîtres de la philosophie chinoise que les Japonais s'efforcèrent d'imiter.

Avant donc d'étudier la philosophie des Japonais, il faut connaître celle de la Chine dont ils s'inspirèrent.



Toute la philosophie chinoise découle des *classiques*, s'entend les œuvres de Confucius, de ses fils de ses élèves et de Mencius. Les *classiques* sont comme la Bible des Chinois : il n'est pas permis de se mettre en contradiction avec la lettre même de cette Bible, mais l'interprétation qu'on donne du texte peut souvent en modifier ou même en changer complètement l'esprit. Aussi les écoles philosophiques de la Chine n'ont elles manqué ni d'ardeur ni d'originalité, mais le fait que toutes reconnaissent les mêmes principes a permis que les travaux des plus anciennes profitassent aux plus modernes et donne à l'ensemble de la philosophie chinoise une belle unité.

Cette philosophie a traversé quatre grandes phases. A l'époque féodale, Confucius, Mencius et leurs disciples en jettent la base; les philosophes

des Han en font une morale politique; sous les T'ang, Han Wen Kung et Liu Tsung Yuan lui donnent sa forme littéraire; sous les Sung Cheu Tun-i, (dit Cheu Tse (*Shû Ton I*) (1017-73) Chêng Hao (*Tei Kô*) (1032-85), Chéng I (*Tei I*) (1033-1107) et Chu-Hi (*Shu Ki* ou *Shu shi*) (1130-1200) l'établissent sur une solide métaphysique.

Dans le premier volume, nous avons brièvement résumé l'histoire de la philosophie chinoise jusqu'à l'époque des T'ang; ici nous l'étudierons sous sa forme définitive, telle qu'elle est exposée dans les ouvrages des grands philosophes que les Japonais reconnurent pour leurs maîtres.

*
* *

Le principe premier de toutes choses est l'Absolu (chin. *Tai ki;* sin.-jap. *Taikioku*).

Ce principe produit les deux causes éternelles qui sont la Vie (*Ki*) et l'Ordre (*Li*, jap. *Ri*.)

Ki, la vie, la matière, se manifeste sous une double forme : le Yang (*Yô*), le principe mâle et actif; le Yin (*In*) le principe féminin et passif. La plus haute manifestation du Yang est le Ciel (*T'ien*, jap. *Ten*), la manifestation la plus complète de l'*In* est la Terre (*Ti*, jap. *Chi*). De l'union du *Yô* et de l'*In*, du Ciel et de la Terre naissent tous les êtres.

Pour que, au lieu de se combattre, les deux principes s'unissent harmonieusement, il faut l'intervention de la cause éternelle, le *Ri*. Quand les deux principes se soumettent à l'Ordre, au Ri, l'être ainsi créé est parfait; s'ils ne s'y soumettent qu'in-

complètement, l'être créé est imparfait, le désaccord qui est au fond de sa nature est l'origine du mal.

L'homme est le premier de tous les êtres. Chez lui le Yô et l'In devraient s'unir intimement et se confondre en quelque sorte avec Ri ; c'est pourquoi il est de *l'essence* de l'homme d'être bon et seuls des accidents peuvent le rendre méchant.

Le Ciel *(Ten)* est le Yô, mais c'est aussi l'image vivante du Ri ; aussi le Ciel est-il identique avec le cœur de l'homme et la Voie du Ciel (jap. *Tendô)* se confond-elle avec la raison humaine.

Le Ciel, la Terre et l'Homme forment la grande Triade du monde.

Le monde aussi, malgré ses imperfections, présente dans son ensemble l'image du Ri. Au centre se trouve *l'empire du milieu,* la Chine, dont géographiquement et politiquement tous les autres États relèvent, comme de simples tributaires. Cet empire forme une grande famille : l'empereur, l'aïeul, gouverne, avec l'aide des ministres (ses fils), son peuple (s'entend la foule de ses petits-enfants et de ses serviteurs). Dans cette famille, la première place appartient au plus vertueux. Mais, comme le cœur de l'homme formé par le Ri est naturellement bon et que seule l'ignorance peut l'égarer, l'on ne distingue pas entre la science et la morale : il n'existe qu'une morale, apprendre, et qu'une science, être bon. C'est pourquoi toutes les places seront données au concours ; les premiers dans les examens auront prouvé tout ensemble leur savoir et leur vertu.

L'histoire est le Ri dans le temps, comme l'em-

pire est le Ri dans l'espace; aussi les écrivains y voient-ils un traité de morale en action, qui montre les bons toujours récompensés, les méchants toujours punis.

Voici comment un critique japonais contemporain explique cette méthode historique :

Shushi prend l'histoire de l'un de ses devanciers et l'altère systématiquement, pour lui faire rendre hommage à ce qu'il juge bon et condamner ce qu'il juge mauvais. Constamment Shushi change le texte, dépose l'usurpateur ou lui inflige une défaite et le remplace sur le trône par l'héritier légitime, quand bien même l'usurpateur aurait, de fait, régné sur la plus grande partie de l'empire. Écrire ainsi l'histoire, c'était, dans l'opinion d'alors, imiter Confucius; car les interprètes classiques du sage veulent que chaque phrase, prise en particulier de son histoire, prouve la récompense du bien et la punition du mal.

*
* *

C'est le Ciel qui révèle Ri. Il le fait d'une double manière. D'abord il emploie les signes extérieurs; en cette matière, la philosophie chinoise n'a pu se dépouiller des superstitions antiques : pour elle, le soleil, la nuit, la foudre, la pluie, les épidémies sont des manifestations directes de la satisfaction ou de la colère célestes. Le Ciel se révèle ensuite d'une manière plus intime par le *Tendô*, *la Voie Céleste*, bientôt identifiée avec la raison humaine.

Mais le ciel ne se manifeste à l'homme que par des énigmes et la raison ne peut servir à l'homme que s'il connaît ce que Han Wen Kung appelle la

méthode unique. Le secret des énigmes célestes, le secret de la méthode unique, seul le Sage les possède.

De là le culte des Sages qui, au Japon comme en Chine, devient une autre forme du culte du Ciel. Tous pèchent, même l'homme supérieur : le Sage ne pèche pas. C'est presque la doctrine du surhomme de Nietzsche : « La vérité du Sage est divine. Donnez le pouvoir au Sage; l'empire l'honore à l'égal du soleil et de la lune, l'imite autant que le fils imite ses parents, se met en communion avec lui bien plus qu'avec le principe sans forme du ciel et de la terre. »

Dans une page célèbre qui rappelle le discours de Prométhée enchaîné et pourrait servir de base au culte des Héros prêché par Carlyle, Han Wen Kung nous dit l'œuvre des Sages.

Dans les temps antiques l'homme se trouvait en présence de mille dangers. Alors parurent les Sages qui lui révélèrent le grand secret, et ce secret c'est l'organisation sociale. Au peuple ils donnèrent des chefs; aux enfants, aux jeunes gens ils donnèrent des maîtres. Chassant les bêtes, ils donnèrent à l'homme les champs; chassant les oiseaux, ils lui donnèrent l'air; ils établirent l'homme au centre de la terre. L'homme avait faim, les Sages le nourrirent. L'homme avait sommeil et son poids brisait la branche qui le portait; étendu sur le sol, son corps y trouvait la maladie, au lieu du repos; les Sages lui bâtirent des maisons, lui bâtirent des palais. L'homme avait besoin de mille choses, les Sages les lui donnèrent en lui enseignant tous les métiers, en lui enseignant le commerce, qui fournit à une région les produits de toutes les régions. Et les Sages ont fait

plus; ils lui ont appris la médecine pour le sauver d'une mort prématurée, appris les cérémonies funèbres pour lui conserver la mémoire de ses morts, appris les Rites pour assurer l'ordre et la hiérarchie dans la société, appris la musique pour guérir la mélancolie de son cœur, appris les règles du gouvernement pour tenir en échec les rebelles, appris le châtiment pour écarter les vicieux. Lui faut-il une sauvegarde contre la fraude, voici les poids et les mesures; une sauvegarde contre le vol, voilà les murailles et la police. Il n'est point de mal dont les Sages n'aient gardé l'homme... et véritablement on peut dire : Sans les Sages d'autrefois la race humaine eût depuis longtemps disparu (1).

*
* *

Rationaliste et politique, la philosophie chinoise est hostile au mysticisme religieux.

Han Wen Kung se plaignait en ces termes des maux causés par le bouddhisme.

Maintenant on nous dit : « Qu'importent les relations de souverain et de sujet, de père et de fils? ce qui importe, c'est la pureté, le pouvoir de se détacher du monde des sens. » Que prétendent les sectateurs de Lao Tse et de Buddha? Se retirer du monde, rompre tous liens avec la famille et l'Etat. Ce qu'ils prétendent, c'est nier les obligations éternelles sur quoi la société est fondée : le fils n'obéira plus au père, le sujet ne se soumettra plus au souverain et les devoirs naturels de l'homme ne seront plus des devoirs pour lui.

Han Wen Kung terminait en réclamant l'expulsion des bouddhistes et des laoistes.

(1) Trad. dans Giles : *Gems of Chinese Literature*.

Un siècle après sa mort l'empereur Wu Tsung (841-46) résumait dans une proclamation les efforts des philosophes contre la religion.

Quiconque, disait-il, ne travaille pas doit souffrir de la faim et du froid. Seuls les moines et les religieux de Buddha reçoivent sans rien faire des vêtements et de la nourriture... Aussi avons-nous décidé de mettre fin pour jamais à de pareils abus. Déjà 4.600 monastères et 40.000 temples ont été détruits, 265.000 moines ont dû reprendre la vie du monde.

II

Le premier des *Kangagusha*, des grands sinologues classiques du Japon, fut Fujiwara Seika (1560-1619) qui, supérieur d'un monastère de Kiôto, abjura le bouddhisme pour embrasser la philosophie de Shushi; son œuvre maîtresse est le *Kana Seiri*. Disciple de Seika, Hayashi Razan ou Dôshun (1583-1657) réussit avec l'aide d'Ieyasu et d'Iemitsu à faire reconnaître cette philosophie comme la doctrine officielle du bakufu. Vinrent ensuite Nawa Katsusho et Matsunaga Shôzô. Dans le même temps l'école de *Nangaku* s'était constituée à Tosa; son chef Minamimura Baiken du Suwô forma Tani Jichù, Nonaka Kenzan, Ogura Sanshô.

Il faut distinguer trois grands courants dans la philosophie japonaise du dix-septième siècle.

Nous trouvons d'abord les *orthodoxes*. Leurs plus

illustres représentants sont Nakai Tôju, dit le saint de l'Ômi, Kinoshita Junan, Kaibara Ekken (1630-1714), qui à la fin de sa vie inclina vers le matérialisme, Arai Hakuseki (1657-1725), Amemori Hôshû, Muro Naokio dit Kiûsô (1658-1734) et Yamasaki Ansai (1618-82), le plus indépendant des orthodoxes. Après la mort de ce dernier son école se divisa en trois branches : celle d'Asami Keisai (1652-1711), celle de Miyake Shôsai et celle de Satô Naokata (1650-1719).

Voici une page de Kiûsô qui révèle l'esprit de l'école orthodoxe :

Qu'aime le ciel, écrit Kiûsô, que hait le ciel? Le ciel aime la bienveillance, il hait la malveillance; le ciel aime la vérité, il hait le mensonge. Son cœur est de former toutes choses, de produire sans cesse de nouveaux hommes. En automne, en hiver, on le croirait le principe de la mort : non, principe de vie, le ciel reprend de nouvelles forces. Aussi le livre des changements déclare-t-il que la grande vertu du ciel et de la terre s'appelle la naissance.

La raison vient du ciel, tous les hommes la possèdent. Nous ne pouvons la trouver qu'en nous-mêmes ou pas du tout. Le philosophe distingue la raison, mieux qu'un buveur le goût du vin. Comment l'oublierait-il? Comment se tromperait-il? Rester étendu, se lever, reposer, qu'importe! Paix, trouble, vie, mort, joie, douleur, tout est bien. Jamais le sage ne perd la voie; et c'est ainsi que l'on connaît la raison en soi-même.

*
* *

Viennent ensuite ceux que l'on appelle les *hétérodoxes*. S'ils conservent ou prétendent conserver

les doctrines des grands philosophes chinois, ils les interprètent d'une manière originale. Yamaga Sokô (1622-85), célèbre aussi comme professeur de stratégie, fut banni de Yedo pour avoir attaqué Shushi dans un livre intitulé *Seikiô-Yôroku*. Il enseignait en métaphysique que le monde, produit des deux principes éternels Yô et In, n'a pas eu de commencement et n'aura point de fin; en morale il pensait que le principe du bien est de l'essence du cœur humain, mais que c'est un principe inconscient; seuls les Sages en ont pleinement conscience et réussissent à en éveiller la conscience chez les autres hommes.

Itô Jinsai (1625-1706) est de fait un matérialiste, puisqu'il admet le *Ki*, le principe matériel, et rejette le *Ri*, le principe idéal; mais, comme les bouddhistes, il ne voit dans le *Ki* que des phénomènes sans substance. Le fils de Jinsai, Itô Tôgai (1670-1736)' a développé la doctrine de son père.

Parmi les hétérodoxes, il faut encore citer Ogiu ou Butsu Sorai (1666-1728), Dazai Shuntai, Ôta Kinjô, Nakae Riken, Nammei.

Quelques auteurs réunissent les plus indépendants des orthodoxes et les plus modérés des hétérodoxes dans une école de conciliation dont les chefs seraient Inue Kinzan, Yamamoto Hokuzan et Kameda Hôsai.

*
* *

Enfin d'autres philosophes ne voulaient plus se rattacher à Shushi, mais à Wang Sheu Jen (*Ôyômei*)

(1472-1528). Excellent écrivain, l'un des premiers pour l'humour et la finesse du style, Ôyômei fut poète autant que philosophe, il cherchait la vérité dans son cœur; des livres, nous dit-il, on pourrait au besoin s'en passer. Peu lui importent les subtiles distinctions entre le Ki et le Ri; le cœur est la voie, et la voie le ciel. Il ne connaît qu'une science, la morale, et sa morale est idéaliste.

Dans la philosophie du Japon, le système des disciples d'Ôyômei occupe la même place qu'en Europe celui de Rousseau : il marque la lassitude de la convention, un retour vers la nature et la sensibilité.

Le bakufu condamna la doctrine d'Ôyômei comme pernicieuse; cependant quelques penseurs continuèrent à l'étudier en secret. Le meilleur livre qu'ait produit cette école est une œuvre de Nakae Tôju (1608-78), l'*Okina Mondô*, imprimé en 1650.

Comme Hegel, l'auteur ne voit dans les lois que des actes de conscience : « Les lois de Confucius, nous dit-il, sont les manifestations des vertus du cœur. »

Et plus loin :

Comment connaîtrons-nous la propre manière de nous conduire? Tenons ferme dans nos cœurs les grands principes de désintéressement et d'humilité, arrachons-en le mal et suivons la vérité. La *Voie* est pour tous, mais les marcheurs le suivent d'un pas inégal. Il y a des femmes, des enfants, des forts, des faibles; pour chacun, un devoir suivant ses moyens.

— Voilà, reprend l'interlocuteur, une vertu bien large; pourrais-je même la saisir?

— Sa largeur vous la fera mieux saisir. La lumière du soleil et de la lune se répand partout, et chacun en fait son profit suivant la force de ses yeux... Voilà la vraie vertu du Ciel, qui vit dans l'univers comme l'esprit vit dans l'homme. Car l'homme est la tête de l'univers (le microcosmos de ce macrocosmos).

Parmi les disciples de Nakae, il faut citer Kumazawa Banzan (1619-91) et Miwa Shissai (1669-1744).

III

A l'exemple des Chinois, les Kangakusha s'adonnèrent aux études historiques. Hayashi Shunsai (1618-80) le fils de Razan, écrivit une histoire du Japon (*Ô dai ichi ran*) (1652), Hayashi Harukatsu le *Honchô Tsugan* (1670), Arai Hakuseki une *Histoire des daimiô* de 1608 à 1680 (*Hankampu*) (1701), et une *Histoire générale du Japon* (*Tokushi Yoron*, 1712).

Le centre des études historiques était à Mito, où régnait le petit-fils d'Ieyasu, Mito Mitsukuni ou Kômon (1622-1700), celui-là même qui s'adressait à ses vassaux en termes si élevés. Mito Kômon avait hérité des meilleures qualités de son aïeul, favorisait comme lui les lettrés et les artistes; écrivain distingué, c'était surtout un érudit, un juge difficile mais très fin des œuvres du présent et du passé.

Son palais s'élevait dans le nord de Yedo; les bâtiments ont disparu, et sur leur emplacement on a construit l'arsenal; mais le jardin subsiste : c'est le plus célèbre du Japon.

Mito Kômon réunit dans ce palais ou dans sa capitale de Mito les plus grands savants du Japon et même de la Chine. C'était alors l'époque où les Mandchoux fondaient à Pe king la dynastie de Ts'ing, et les mandarins restés fidèles aux doctrines des Classiques devaient fuir devant la persécution.

Parmi eux, on cite le moine Shuetsu (1639-94) et le confucianiste Shu Shiyu (1600-82), qui après une vie aventureuse, nombre d'intrigues conduites en faveur des Ming contre les Mandchoux, plusieurs séjours au Japon, d'autres en Annam, finit en 1665 par s'établir à Mito, où il termina heureusement ses jours sous la protection de Mito Kômon. Ses œuvres furent réunies en vingt-huit volumes.

Avec l'aide de savants chinois et japonais, Mito Kômon composa le *Dai-Nihon-Shi,* l'histoire classique du Japon en deux cent quatre volumes (1715); cette histoire est écrite en chinois. On lui doit aussi un traité détaillé des cérémonies de cour, qui obtint l'approbation du mikado. Pour subvenir aux frais de ces deux ouvrages, le prince prélevait sur son revenu plus de 50,000 koku par an.

Ce développement des études historiques à Mito produisit deux effets singuliers. Passionnément dévoués aux Ming, les réfugiés chinois réveillèrent le loyalisme des Japonais pour la maison impériale;

c'est ainsi que le petit-fils d'Ieyesu prépara la chute de la maison d'Ieyasu. D'autre part le goût de l'histoire japonaise, suscité par les Chinois, devait au dix-huitième siècle produire un nationalisme exclusif qui répudia l'art, la littérature et la philosophie des Chinois.

IV

Les *Kangakusha* n'étaient pas seulement des philosophes, c'étaient aussi de grands écrivains qui se proposaient pour modèles Han Wen Kung, U Yang Hsiu, Su Tung Po et les autres maitres de l'âge de Tô et de Sô.

Nous avons déjà cité quelques passages des meilleurs traités de Kaibara Ekken, le *Dôjikun* ou *traité de l'Education*, l'*Onna Daigaku* et le *Rakukun*, le *traité du plaisir*; Arai Hakuseki nous est aussi connu par quelques belles pages tirées de ses *Mémoires* (*Oritaku shiba noki*). Nous avons mentionné ses livres d'histoire et c'est ailleurs que nous étudierons le *Saiô Kibun*, le récit de ses entrevues avec le missionnaire italien Sidotti.

Pour faire connaître le style de l'école, nous donnerons cette page de Kiûsô :

Plus de la moitié de l'année s'était déjà écoulée; la nature avait pris son aspect d'automne, le vent devenait froid et perçant : après une longue absence, les amis se réunirent dans la maison du vieillard. Les politesses habituelles échangées, on allait se séparer, quand le vieil-

lard retint les visiteurs. « La lune est belle cette nuit. Restez et buvez un peu de vin... » Suivant son désir, tous prirent place. On mangea, l'on but, le vin éveilla les esprits. On fit des vers. Mais le vieillard disait mélancoliquement : « Les hommes d'aujourd'hui ne voient pas la lune d'autrefois. Les hommes d'autrefois n'ont pas vu la lune d'aujourd'hui. Hommes d'aujourd'hui, hommes d'autrefois, l'eau, qui coule pour ne plus revenir. » Puis il ajouta : « Merci d'avoir chanté la lune devant moi : la lune est la consolation des vieillards... Quand nous la regardons en songeant au passé, nous croyons voir l'ombre des formes et des visages, qui ne sont plus. Le silence de la lune parle au cœur : il lui rappelle les temps écoulés... comme l'eau qui ne revient plus. Cette expression est du poète chinois Rihaku (Li Pe); je n'en sache pas qui exprime mieux l'âme de la lune. Il faudrait y ajouter avec le philosophe Kushi (K'u Yuan) : « Les hommes du passé ne sont pas venus jusqu'à moi, les hommes de l'avenir ne peuvent pas m'entendre... » car voici comment j'expliquerai ces vers : « Dans ma propre génération, nul ne m'a compris. Les hommes du passé, avec qui je m'unis de cœur, je ne puis leur parler, ni même les atteindre. Les hommes de l'avenir, qui me comprendront, jamais ne pourront m'entendre ou me connaître. Quiconque a du cœur pense comme Kushi; c'est dans cet esprit de deuil que je regarde la lune. Le présent deviendra le passé de l'avenir; d'autres en regardant la lune se lamenteront comme moi je me lamente aujourd'hui. »

B. — LA POÉSIE ET LE THÉATRE

I

Comme la prose, la poésie se fit classique. Mais les habitudes de pensée portaient peu à la poésie ;

d'ailleurs la poésie n'avait plus de style : le sino-japonais de la prose ne convenait pas aux vers et le pur japonais était chose du passé. C'est pourquoi les poètes classiques ne composèrent plus que des *haïkai* de dix-sept syllabes réparties en trois vers : le premier de cinq, le second de sept et le troisième de cinq syllabes.

Cette forme de poème datait, il est vrai, de la Renaissance.

Le premier dont les haikai soient restés célèbres est le moine Yamazaki Sôkan (1445-1534).

On lui doit ces jolis vers :

Que le héron se taise, on croira de la neige.

La plupart de ces strophes sont comiques :

Il pleut, (madame) la lune, votre auréole (*kasa*) vous servira de parapluie (*kasa*).

Arakida Moritake (1472-1549), Matsunaga Teitoku (1562-1645) et Teishitsu (1608-71) fixèrent les règles du haikai.

Voici un tercet du premier :

Des fleurs, pensé-je, retournant à leurs branches. Non, des papillons.

Tous ces poètes étaient de Kiôto; à leur école s'opposait le *Danrin* de Yedo, dont le chef était un samurai du Higo, Nishiyama Sôin (1605-82).

Le maître immortel du haikai est Matsuwo Bashô, né à Ueno de Yedo en 1644, mort en 1694. Un samurai de l'Ise, il embrassa les doctrines de Zen et résolut de convertir ses compatriotes par la poésie. En 1683, un incendie détruisit sa maison,

depuis lors il mena la vie d'un philosophe errant, partout fêté dès que son nom illustre était connu.

Voici plusieurs de ses haikai :

Le vieil étang, le bruit d'une grenouille qui saute dans l'eau.

. . . .

La cigale chante; et son chant ne nous dit pas qu'elle va mourir.

. . . .

Une mer houleuse, la voie lactée au-dessus de l'île de Sado.

. . . .

Des tombeaux et pour les honorer des vieillards appuyés sur leurs bâtons.

. . . .

Un jour de pluie en juin et cependant le tournesol suit encore le cours du soleil.

. . . .

Quelques contemporains ont laissé aussi des haikai célèbres.

De Ransetsu (1654-1707) :

Sur la route, des bandes de pèlerins. Au ciel des vols d'oies sauvages.

De Kiorai (1651-1705) :

Je ne veux plus d'amis, je regarde mes fleurs.

De Jôso (1663-1704) :

Partout des fleurs et le pic vert cherche un arbre mort.

Le *haibun*, un haikai en prose, et le *kiòka*, un *tanka* vulgaire, servaient aussi à distraire les poètes du

dix-septième siècle. Yokoi Yayû (1703-83) est le Bashô du haibun.

II

Ces genres étaient les genres classiques parce qu'ils attiraient l'attention des lettrés. L'esprit classique est moins sensible dans les genres populaires dont il nous faut parler maintenant.

Bien que le roman moderne du Japon ait été fondé au dix-septième siècle par Ibara Saikaku (†1693), cette époque a laissé si peu de bons romans, et ces romans sont d'un caractère si hésitant qu'il vaut mieux réserver pour l'étude du dix-huitième siècle l'histoire complète du roman japonais moderne et du roman chinois dont il s'est inspiré.

Le théâtre du dix-septième siècle mérite au contraire l'attention.

*
* *

Le shôgun et les nobles faisaient encore représenter des *nô;* c'étaient le plus souvent d'anciennes pièces, quelquefois de nouvelles pièces composées sur le modèle des anciennes.

Dans le même temps il se fondait un théâtre populaire. On en rattache l'origine aux scènes de marionnettes (*ayatsuri shibai*), qui semblent dater du moyen âge, et aux déclamations publiques du *Tai*

heiki, l'histoire des guerres de Go Daigo contre les Hôjô et les Ashikaga; cette œuvre célèbre tendait à supplanter le *Heike Monogatari* dans la faveur de la foule; les aventures des Minamoto formaient d'ailleurs l'objet de nouveaux récits; le plus célèbre disait les amours de Yoshitsune et d'une shirabiôshi du nom de Jôruri. Les premiers acteurs furent appelés des *jôruri katari*, *jôruri* étant devenu le synonyme de pièce de théâtre

La légende attribue à la fameuse O-Kuni la fondation de la première scène d'acteurs. Gardienne du temple shintô de Kitsuki, O-Kuni se laisse enlever par le samurai Nagoya Sanzaburô; dans leur fuite, ils rencontrent un rônin qui s'éprend d'O-Kuni; les deux hommes se battent en duel. Le rônin est tué. Arrivés à Kiôto, les fugitifs ouvrent un théâtre d'acteurs (*kabuki shibai*). Mais le souvenir de l'homme dont elle causa la perte hante l'esprit de l'actrice tant fêtée. Après la mort de son mari, elle revient dans son pays et bâtit un oratoire, pour y obtenir par ses prières le repos de l'âme du rônin.

Plus prosaïque, l'histoire nous apprend que Saruwaka Kanzaburô obtint le premier du shôgun la permission d'ouvrir une salle, non pas à Kiôto, mais à Yedo, et d'y représenter des pièces (1624). Trente ans après, il existait déjà plusieurs compagnies : ordre leur fut donné de s'établir toutes dans la même rue, qui prit le nom de Saruwaka.

Quoique beaucoup de productions du *kabuki shibai* nous aient été conservées, entre autres les *Kompira bon* d'Oka Seibei et de Yonomiya Yajirô et d'autres pièces réunies sous le titre de *Kiaku-*

bon, elles n'ajoutent rien à la gloire littéraire du dix-septième siècle; c'est pour un théâtre de marionnettes d'Ôsaka, le *Takemoto Za*, que furent composées les meilleures œuvres dramatiques de l'époque. Mais avant d'analyser ces œuvres il faut donner une idée du théâtre populaire japonais; cependant nous l'étudierons seulement ici comme genre littéraire, car c'est en parlant du dix-huitième siècle qu'il conviendra de décrire la scène elle-même, puisque aussi bien les meilleures œuvres du dix-septième étaient jouées sur des scènes de marionnettes.

Littérairement parlant, il n'y a pas de distinction à faire entre les œuvres du *kabuki shibai* et celles de l'*ayatsuri-shibai*, et, bien que d'origine différente, tous deux continuent directement le *nô shibai*. C'est là même un point qu'il convient de mettre en relief. Parce que le public des nô et celui des drames différait, on les a donnés comme deux genres littéraires distincts. Il n'en est rien. Leurs origines ne sont-elles pas les mêmes? Au quinzième siècle le premier des grands poètes de nô se forma dans un théâtre de foire, et c'est également dans un théâtre de foire que se forma le créateur du théâtre populaire.

Le nô et le drame du dix-septième siècle marquent seulement deux moments dans l'évolution d'un même genre. Nous avons vu le nô devenir successivement mystère religieux, tragédie lyrique, tragédie propre, puis, sous l'influence du théâtre chinois, aboutir au drame bourgeois; d'autre part nous trouvons que les premiers drames du théâtre populaire

sont aussi coupés d'intermèdes chantés et dansés et que le chœur y joue le même rôle.

Mais dans le *kabuki shibai* les décors sont plus variés, le nombre des personnages est plus considérable. Certaines règles traditionnelles empêchaient le nô d'imiter complètement le théâtre chinois; le théâtre populaire japonais s'inspire au contraire de ce théâtre, et dans le choix de ses sujets, et dans la manière dont il les met en scène. Aussi bien reconnaîtrons-nous en étudiant le dix-huitième siècle que plusieurs drames japonais sont purement et simplement des adaptations de drames chinois.

Les œuvres du théâtre populaire se répartissent en deux classes : les tragédies historiques *(jidai mono)* qui correspondent aux *pièces militaires* des Chinois et les comédies de manières *(sewa mono)* qui correspondent à leurs pièces civiles. Dans l'un et l'autre genre on trouve peu de pièces écrites; les acteurs ne recevaient qu'un libretto et composaient eux-mêmes leurs tirades. Les pièces écrites le sont plutôt sous forme de romans dialogués; on les imprimait dans des albums illustrés de gravures.

* * *

Le plus fameux dramaturge du dix-septième siècle est Chikamatsu Monzaemon (? 1653-1724), que les Japonais appellent leur Shakespeare. Originaire du Chôshû, samurai de naissance, il prit le froc, le quitta pour l'armure, devint rônin, acteur, auteur; en 1690 il s'établit à Ôsaka, où, jusqu'à sa mort, il ne cessa d'écrire pour le théâtre des marionnettes.

Il composa des drames sur les sujets les plus divers, ainsi : *Le Harakiri d'une femme* (*Nagamachi onna harakiri*), les *Quarante-sept Rônin*, etc.

Son chef-d'œuvre (1715) a pour titre *Kokuseiya Kassen, les Batailles de Koshinga*; cependant le héros de cette pièce, qui ne repose sur aucune donnée historique, ne semble pas être le roi de Formose, mais son père.

Le début de la pièce nous montre la cour d'un empereur Ming à Nan king. Avec l'aide d'un traître, les Tartares, venus sous prétexte de négocier, s'emparent du palais : l'empereur est assassiné, sa sœur s'enfuit au Japon, un fidèle serviteur sauve l'héritier du trône, qui vient de naître. Les scènes les plus étranges et les plus pompeuses du théâtre anglais ne sont rien près de celles où se plaît le Shakespeare japonais : réceptions solennelles, ballets, batailles, assassinats; ici des gens s'entretuent autour d'une barque qui chavire; là on ouvre le ventre d'une femme égorgée pour en retirer son enfant (Ier acte).

Nous voici maintenant au Japon, où Kokuseiya, le fils d'un ministre, recueille la princesse, sœur de l'empereur, et s'embarque pour la Chine afin de rallier les partisans des Ming et de combattre les Tartares.

Arrivé en Chine, Kokuseiya, qui porte sa vieille mère sur le dos, tue un tigre furieux sans vouloir se servir de son sabre; il est assailli par des chasseurs qu'il rallie à la cause des empereurs nationaux (acte II).

Il cerne le château du mandarin Kanki, qui est

son beau-frère ; sommé de se déclarer pour les Ming Kanki refuse, de crainte qu'on n'attribue sa résolution à l'influence de sa femme, la sœur de Kokuseiya; comprenant ce scrupule, celle-ci se tue et Kanki embrasse la cause du souverain légitime (acte III).

Les deux beaux-frères se rendent au château de Go Sankei, qui a caché l'héritier des Ming arraché au sein de sa mère morte. Un miracle les sauve de la poursuite des Tartares (acte IV).

Après de nombreuses aventures, ils s'emparent de Nan king et donnent le trône à l'enfant-roi (acte V).

CHAPITRE IV

LES ARTS DE L'ÉPOQUE CLASSIQUE
L'APOGÉE DU STYLE DÉCORATIF

L'esprit du dix-septième siècle est proprement classique, et, comme il est dans la nature de l'esprit classique de s'attacher surtout à la forme, la matière de ses pensées lui étant fournie par la tradition, comme cette forme doit être large et solennelle, de lignes simples, mais d'une exécution volontiers emphatique, l'art qu'il inspire tend à devenir décoratif. Il en fut ainsi à toutes les époques mais particulièrement au dix-septième siècle, où l'ordre et les pompes de la monarchie absolue, succédant à l'exubérance de la Renaissance, portèrent à son apogée le sens de l'ornementation et le talent de réunir des objets divers dans un ensemble harmonieux. Aussi, malgré la diversité des styles, retrouvons-nous le même souci de subordonner les détails à l'effet général, le même soin de mettre d'accord le monument et le cadre, la même grandeur, souvent quelque peu vide ou déclamatoire, dans le parc et le palais de Versailles comme dans les résidences anglaises et allemandes, dont les architectes se sont inspirés, dans la façade et la

colonnade de Saint-Pierre de Rome, dans les dernières grandes mosquées de Constantinople, dans les forts et les tombeaux d'Agra et de Delhi.

Classique et décoratif, l'art japonais du dix-septième siècle présente les mêmes caractères que les arts de l'Europe et de l'Asie à la même époque mais en diffère cependant sur un point : il est à la fois monarchique et populaire. En Europe, dans les Indes, dans les pays musulmans les grandes œuvres collectives se produisirent au moyen âge comme la Renaissance y fut par excellence la période de la fantaisie individuelle. Au Japon, l'anarchie et les guerres arrêtèrent au moyen âge le développement des arts, surtout de l'architecture; aussi bien n'y trouve-t-on pas ces grands édifices de pierre où, sans nuire à l'ensemble, chaque classe sociale, chaque ouvrier pouvait laisser sa trace distincte, si bien que le bas-relief symbolique d'un alchimiste, la statue obscène d'un maçon sceptique s'y perdaient dans l'élan de foi qui entraînait une nation tout entière. D'ailleurs, pareil élan ne pouvait se produire dans le peuple japonais; l'archipel ne possédait que deux villes importantes : Kiôto et Kamakura; l'une était aristocratique et religieuse, l'autre militaire; il n'y existait pas de bourgeois et les serfs des campagnes étaient trop dispersés, leur culture était trop rude, la besogne quotidienne absorbait trop leurs efforts pour qu'aucun sentiment pût les grouper et les entraîner. Ce fut seulement au seizième siècle que le peuple japonais prit conscience de lui-même; aussi la poussée de l'art collectif se produisit-elle

dans ces monuments mêmes qui devaient célébrer la puissance du gouvernement absolu.

Cette inspiration particulière de l'art japonais du dix-septième siècle se manifeste dans la composition même des édifices.

Pour pompeux qu'ils soient, Versailles et les palais qui l'ont imité présentent à l'extérieur des lignes simples et une sobre décoration; à l'intérieur, au contraire, leur ornementation est chargée jusqu'à la lourdeur.

Pareil contraste ne sied-t-il pas à la monarchie absolue? La foule ne doit rien savoir d'elle, sinon qu'elle est l'ordre et la loi, c'est-à-dire froideur et sécheresse. Mais à la cour, où beaucoup s'estiment les égaux du roi par la naissance, où quelques-uns l'étaient hier encore par la puissance, il faut que la royauté se révèle comme la souveraine dispensatrice des faveurs, qu'elle retienne autour d'elle les nobles par l'éclat des fêtes et la variété des plaisirs, que son luxe renchérisse sur leur luxe comme son orgueil s'élève au-dessus de leur orgueil.

Avec un tout autre style, les sérails turcs, les *forts* indiens procèdent d'une inspiration analogue : le peuple en connaît seulement les énormes remparts et les sombres poternes flanquées de tours, mais à l'intérieur de l'enceinte ce ne sont que jardins aux eaux vives, aux bosquets embaumés, kiosques et pavillons de formes élégantes, salles splendides, terrasses de marbre, piscines, grottes de rocailles, murailles recouvertes de faïences comme à Brousse et Andrinople ou incrustées de pierres précieuses comme à Delhi.

Partout les églises, les mausolées présentent les mêmes caractères que les palais; les mausolées parce que ceux-là mêmes y reposent dans la mort qui de leur vivant se plaisaient à la pompe des palais; les églises et les temples, parce que cette union du calme et de l'emphase, de la simplicité dans l'ensemble et de la recherche dans les détails était devenue l'un des traits de la pensée humaine à l'époque classique comme aussi parce que le mysticisme aimait opposer aux rigueurs de la justice divine les douceurs de la grâce. Quel contraste par exemple dans le style *jésuite* entre l'aspect sévère des façades et la décoration exubérante de la nef!

Au Japon l'extérieur et l'intérieur des édifices sont également chargés, mais, tandis qu'au dedans se révèlent les nobles manières où se plaît la royauté, les façades, surtout celles des temples, montrent l'exubérance de l'inspiration populaire, exubérance contenue d'ailleurs dans le cadre étroit que lui trace l'esprit monarchique et classique.

I

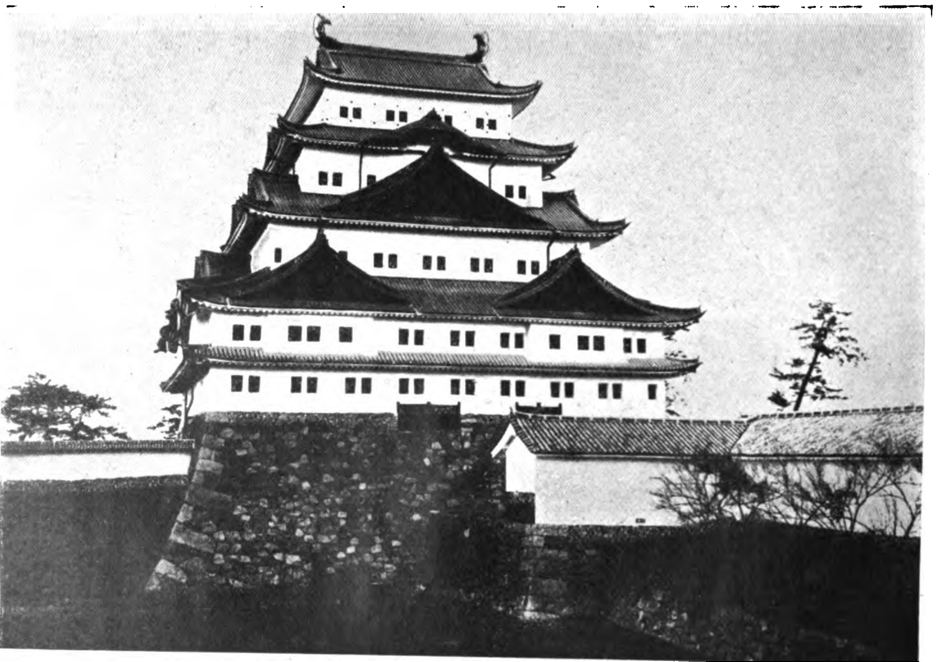
Pour mieux comprendre l'art complexe du dix-septième siècle japonais, nous en étudierons séparément les diverses branches quoique toutes se tiennent étroitement.

Au Japon, plus encore qu'à Versailles ou même

au Taj, le décor architectural comprend un vaste ensemble où s'unissent la nature et l'œuvre de l'homme sous ses formes les plus variées; le monument lui-même n'est qu'une partie de ce décor : en Europe et dans l'Inde il en constitue cependant le motif principal; au Japon, tel n'est pas toujours le cas et quelque harmonieux qu'il soit, le décor n'y a souvent pas de centre.

Pour nous restreindre, nous ne considérerons que deux ensembles architecturaux : le shiro et le mausolée, les temples différant trop peu des mausolées pour mériter une étude spéciale. Les plus beaux shiro étaient ceux de Yedo et de Nagoya et le Nijô de Kiôto; le premier a disparu, les deux autres ont été au moins partiellement conservés. L'art religieux produisit les mausolées de Nikkô, de Shiba et d'Ueno, les temples de Chion-in (Kiôto) et d'Asakusa (Yedo), où les dimensions et les grandes lignes font de constructions de bois les égales des plus célèbres édifices de pierre

Le shiro rappelle le moyen âge et la Renaissance par sa position, qu'ont déterminée des considérations stratégiques, et son style qui est resté militaire en s'inspirant même d'un mode de guerre disparu : il est situé sur une colline escarpée au milieu des marais ou au bord d'une rivière; les cours d'eau sont utilisés pour en rendre les douves plus larges, les rochers pour en rehausser les murailles. Quoiqu'elles imitent les fortifications européennes du dix-septième siècle, ces murailles n'en présentent pas moins un type original par l'énormité de leurs



DONJON DU SHIRO DE NAGOYA

(XVII[e] SIÈCLE)

blocs non cimentés. Des bastions s'en détachent que surmontent des tours de bois dont les étages sont accusés par des toits à la chinoise; des poternes monumentales et des ponts-levis donnent accès dans le shiro. Les architectes du dix-septième siècle ont surtout compris tours et poternes comme des motifs de décoration.

Les shiro avaient trois enceintes dites *hon maru, ni no maru, san no maru*. Dans la première se trouvaient les casernes des samurai, les dépôts de vivres et de munitions; la seconde renfermait les palais du prince; au centre du *san no maru* s'élevait dans un réduit fortifié le donjon, une grosse tour de pierre sans autre ornement que les toits qui en soulignaient les étages. Dans les shiro du dix-septième siècle, qui avaient perdu presque tout caractère militaire, la plus grande partie de la seconde et même de la troisième enceinte était transformée en jardins dont le style rappelait celui des Ashikaga; le palais lui-même ne saurait être comparé à nos palais, mais aux palais indiens; comme dans les forts d'Agra et de Delhi, à Yedo, à Nagoya, au Nijô, l'on trouvait nombre d'édifices séparés : temples, kiosques, pavillons, salles de reception, terrasses, tours, dépôts et casernes.

Les bâtiments d'habitation n'étaient par le fait que de plus grandes maisons. A cette époque, la maison japonaise avait trouvé sa forme définitive. Sa charpente rectangulaire ne se compose à proprement parler que d'un lourd toit de chaume ou de tuile supporté par quatre piliers situés aux angles et quatre autres placés au milieu des façades,

tous encastrés dans des bases de pierre, qui sont les seules fondations; les côtés sont fermés la nuit par des volets de bois, dits *amado*, le jour par des écrans de papier, les *shôji;* l'été, la maison reste ouverte du matin jusqu'au soir. Bien que dérivées de l'ancienne hutte, dont les temples shintô nous ont conservé la forme, les maisons japonaises ne présentent pas leur pignon mais leur façade. Leur plancher se trouve à quelques centimètres au dessus du sol. La plupart n'ont qu'un étage; existe-t-il un second étage, il est plus étroit que le rez-de-chaussée, ce qui donne à l'édifice un aspect élancé.

Si les pavillons d'habitation des shiro différaient peu des maisons, dans les palais de réception l'influence de la Chine et de l'Inde était plus sensible; leur façade à deux étages se composait le plus souvent d'un corps principal avec deux ailes en saillie; ces ailes se terminaient par des frontons et l'on trouvait au milieu du corps principal un pavillon plus haut, également décoré d'un fronton. Au Japon tous les frontons sont surbaissés; leur sommet est arrondi et leurs angles latéraux tendent à se relever en courbes. Ailes et corps principal étaient souvent doublés d'un portique. Si, d'ordinaire, les palais comme les maisons n'avaient pas de murs, la charpente en était plus solidement construite, soit de couches alternées de terre glaise et de tuiles (*neribei*), soit de pierres liées avec de la chaux : le palais impérial et quelques temples shintô étaient de terre et de bois marqués de blanches lignes de mortiers (*sujibei*). Le toit des palais était de cuivre ou de tuiles et

supporté par de riches encorbellements et des frises sculptées.

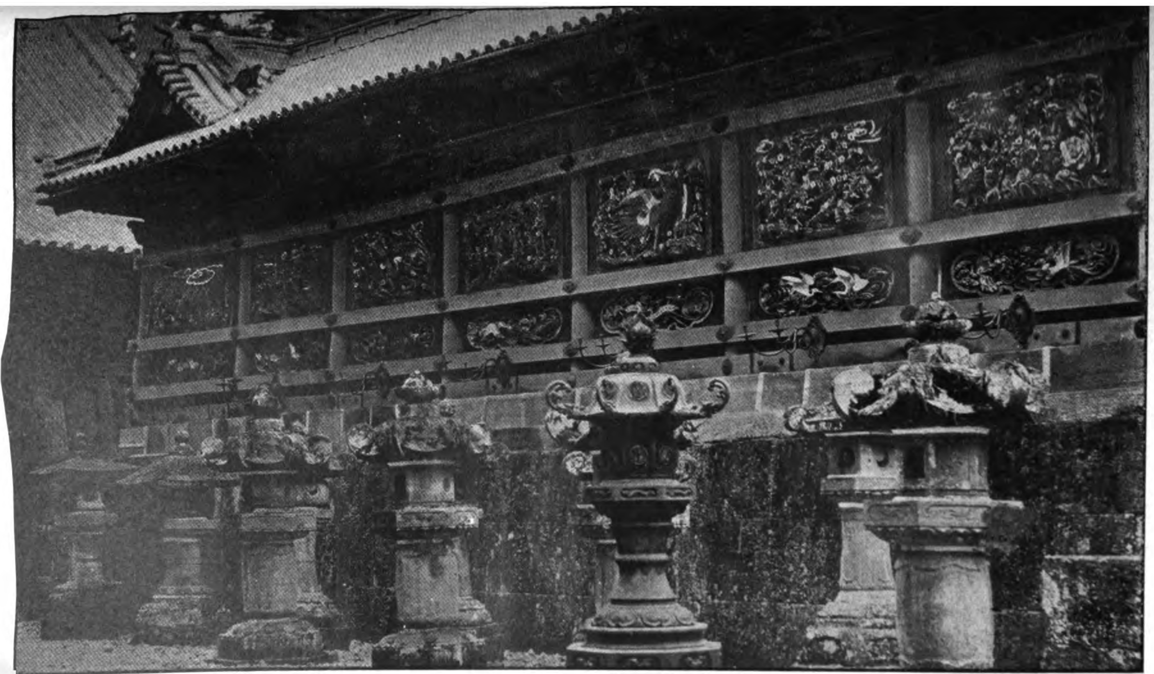
L'intérieur de la maison japonaise forme une salle unique; on la divise en pièces de nombre variable au moyen de *fusuma* ou *karakami*, des cloisons de papier glissant dans des *shikii*, des linteaux de bois fixés au plafond et sur le sol. Il n'y a pas de portes, et pour passer d'une pièce dans l'autre on pousse l'un des panneaux du *fusuma*. Le plancher est couvert de nattes et de demi-nattes; la natte mesure invariablement trois pieds sur six. Au fond des pièces de réception est creusée une alcôve dite *tokonoma*, dont la base, plus élevée que la pièce, forme une petite estrade. Au fond du *tokonoma* l'on suspend un *kakemono*, un vase de fleurs est placé sur l'estrade ou dans un angle de la pièce. Il n'y a pas de meubles; les Japonais s'accroupissent sur les nattes et se servent de petites tables, de petits bureaux portatifs. Des étagères (*chigaidana*) courent le long des parties boisées.

Les salles des palais sont aussi nues, recouvertes de nattes et fermées par des *fusuma*, mais chaque pièce y forme un cadre décoratif déterminé; ce cadre est souvent d'une grande richesse, il comprend, avec les peintures, des panneaux de papier, un plafond à caissons, une frise à jour, les linteaux, le *tokonoma*, les étagères, quelquefois même des portes; tous les ornements sont de bois peint et laqué ou de métal. Les grand shiro du dix-septième siècle trahissent d'ailleurs une influence européenne.

*
* *

Dans les mausolées, construits presque toujours au flanc de montagnes ou de collines boisées, le décor naturel tient une place plus grande encore. Ce décor comprend trois parties. D'abord, on suit une avenue de cryptomeria, qui peut avoir jusqu'à trente ou quarante kilomètres. Puis on pénètre dans un bois sacré de cryptomeria, de pins et de cèdres sur lesquels se détachent au printemps les fleurs claires des arbres fruitiers, en automne les feuilles pourpres des momiji, les feuilles d'or des ichô; une rivière serpente sous les branches des saules pleureurs et des matsu, entre des glycines ou des plantes grimpantes; des kiosques, des oratoires pittoresques s'élèvent sur des îles, que des ponts relient aux rives; dans les clairières sont dessinés des jardins symboliques avec de petits lacs, des grottes, des cascades; c'est au milieu du bois sacré que sont construits le temple et le monastère bouddhiste avec leurs dépendances. Enfin derrière le temple un sentier abrupt, un escalier creusé dans le roc conduisent à travers la forêt jusqu'à la tombe située au sommet d'une colline et qui se compose d'une simple dalle de pierre surmontée d'une colonne de bronze.

Le *tera*, le temple-monastère, constitue le décor monumental proprement dit. Plusieurs édifices importants en forment comme les avances : ce sont des pavillons, des chapelles et la pagode, une tour de bois peint ou laqué en noir ou en rouge dont les toits superposés produisent un effet pittoresque.



NIKKÔ. MAUSOLÉE D'IEYASU

(XVII[e] SIÈCLE)

Le sanctuaire est formé de cours entourées de cloîtres et disposées de telle sorte que la première soit la plus grande et la plus basse, la dernière la plus petite et la plus élevée : l'on arrive dans chacune d'elles et l'on en sort par un porche monumental que précède un perron; dans les cours d'accès sont rangées des lanternes de pierre ou de bronze, les bâtiments sont rejetés sur les côtés, de manière à dégager la vue du porche, qui est à plusieurs étages et de bois rouge décoré de sculptures polychromes; ces bâtiments sont des pavillons d'habitation ou de réception, des dépôts, des beffrois, des citernes, des bibliothèques. Au fond de la dernière cour, adossée à la montagne et souvent creusée dans la montagne même, s'élève le temple, qu'un passage formé d'un toit et de colonnes relie au porche d'entrée. Le temple est de bois rouge recouvert d'ornements polychromes; il présente toujours sa façade, qui est souvent doublée d'un portique; il n'a ni ailes ni pavillon central.

A l'intérieur, le temple se compose d'une galerie courant tout le long de la façade; elle forme l'oratoire extérieur; on la nomme le *haiden;* des grilles de bois et des écrans la séparent des antichambres latérales et du corridor central dit *ainôma*, qui conduit au *honden* ou *saint des saints;* c'est une nef plus courte que le *haiden* et construite dans un sens contraire à celui des nefs européennes, l'entrée du temple ne se trouvant pas au pignon, mais au milieu de la façade et l'autel faisant face à l'entrée; sur cet autel se trouvent les icones, de part et d'autre sont placés les cénotaphes de bronze ou de laque qui

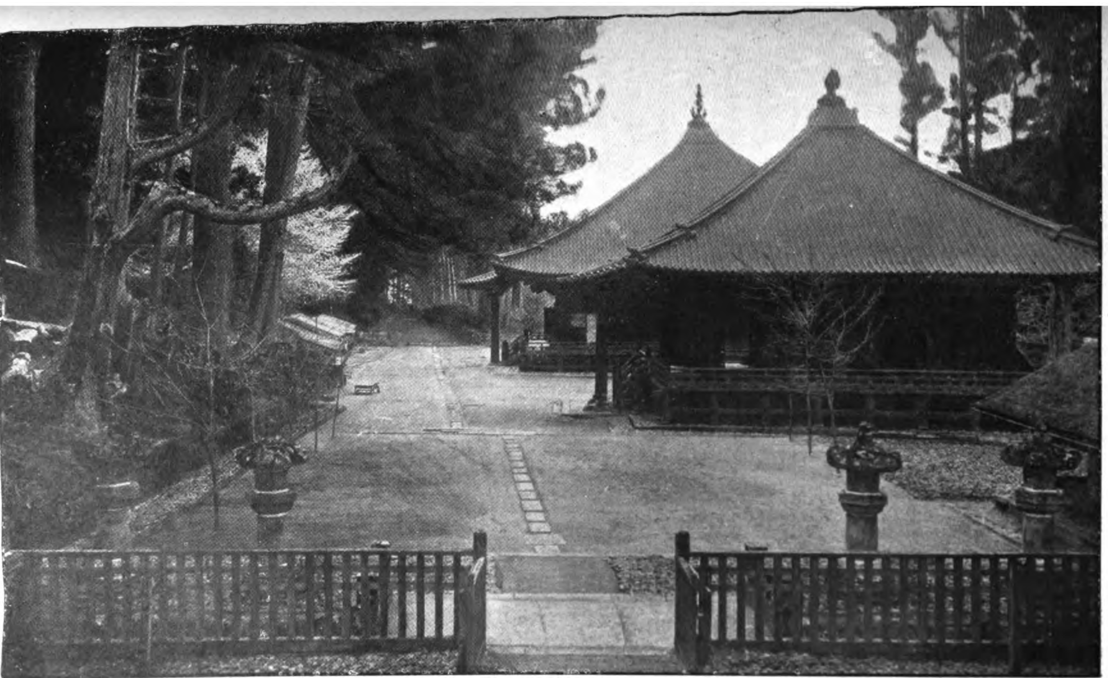
renferment les *ihai,* les tablettes funéraires des princes défunts.

II

Après avoir étudié le décor architectural, nous nous occuperons du décor plastique, qui lui donne sa valeur; nous l'examinerons d'abord dans son ensemble, où la sculpture polychrome et les arts mineurs tiennent la plus grande place, puis nous traiterons à part de la peinture propre. Car la peinture, qui s'emploie seulement dans l'ornementation intérieure des palais, est purement classique tandis que la façade des temples, où se mêlent tous les arts, nous montre l'union de la sagesse classique et de l'exubérance populaire.

C'est dans l'ordonnance générale qu'apparaît la première tendance; rien n'est plus classique que le cadre où doit s'exercer la fantaisie du décorateur.

Les façades des temples, des cloîtres, des pagodes, des palais, des porches sont divisées par des toits à la chinoise, des colonnes, des pilastres, des frontons, des frises, des architraves, des entablements; les espaces laissés libres, répartis en panneaux rectangulaires au milieu desquels se trouvent des médaillons ovales ou ronds. Les données générales de la décoration sont celles mêmes que nous retrouvons plus ou moins modifiées dans tous les pays de l'Asie et de l'Europe, soit les grecques, les rinceaux, les



NIKKÔ. MAUSOLÉE D'IEMITSU

(XVII[e] SIÈCLE)

arabesques, les frettes, les rosaces, les palmettes, les entrelacs, les diaprures, les méandres, les damiers, les bandes, les boucles, les écailles, les festons, les postes, les vermiculures, les volutes, etc. Mais quelle fantaisie, quel goût dans le choix et la disposition de ces motifs; quel éclat, quelle sûreté de l'œil dans la distribution des ors et des couleurs! Aucun art, même celui de l'Inde, n'a connu polychromie pareille, et cependant aucun ne produit un si heureux effet d'harmonie. Enfin quelle variété de sujets! Toutes les fleurs du Japon, surtout celles des arbres fruitiers, le pavot, la pivoine, le kerria, le camélia, l'asarum, la glycine, l'iris, le chrysanthème, le lotus. Tous les feuillages, de préférence le pin, le palmier, le bambou, l'érable, le paulownia. Les paysages les plus divers : fonds fuyants des montagnes, rivages découpés de la mer, fleuves entraînant des radeaux et des branches fleuries de prunier (ce dernier sujet traité en laque dans le Kôdaiji de Kiôto). Tous les animaux connus : les poissons, les tortues, les reptiles, les oiseaux : coqs, pigeons, paons, faisans, grues, cigognes; des chats, des écureuils, des singes, des tigres, des lions, des éléphants, des tapirs, comme aussi des bêtes fantastiques : le lion conventionnel de l'Inde, le dragon (*riû*, *tatsu*), le phénix (*hô-ô*), la licorne (*kirin*), dont l'apparition annonce la prochaine naissance d'un Sage. La figure humaine paraît aussi; Nikkô possède une délicieuse balustrade d'enfants qui jouent. Ailleurs ce sont des hommes, des femmes, des scènes entières; et voici des démons, et voilà des anges qui planent, soufflent dans des flûtes, frappent

des tambourins, touchent les cordes du samisen ou du koto.

Et l'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer du naturalisme des Japonais ou de la hardiesse de leurs synthèses plastiques. On tend la main pour cueillir leurs pivoines, pour tirer à soi la branche embaumée du sakura; pour caresser le chat qui dort; les yeux de leurs tigres jettent des étincelles, la queue de leurs lions semble prête à frapper la muraille et cependant ce ne sont point des fleurs, point des bêtes, ce sont des motifs ornementaux. Les têtes des éléphants, des tapirs, des lions, des licornes sont employées comme chapiteaux, culs-de-lampe ou têtes de poutre; les dragons rampent sur les architraves, supportent les voûtes de leurs ailes déployées, nouent leurs queues aux encorbellements, s'enroulent aux colonnes; leurs têtes monstrueuses à la gueule ouverte, à la langue dardante en forment les chapiteaux avec les têtes plus monstrueuses encore des démons dont les dents grinçantes, les pupilles dilatées, les pommettes saillantes, le rire énorme sont devenus des motifs de décoration.

L'audace, le goût dans l'usage des couleurs sont plus étonnants encore. Feuillages, corolles de fleurs, carapaces de tortues, écailles de reptiles et de poissons, ailes, de faisan, queues de paon, de coq et de phénix, fourrures de tigres et de lions, gueules de dragons jetant des flammes, corps blancs des femmes, corps rouges des démons sont traités comme de simples pièces de cette prodigieuse marquetterie où l'architecte emploie des bois de

toute essence peints de toute couleur, l'or, l'argent, le cuivre, le bronze, les laques incrustés de pépites métalliques, de fragments d'écaille, de nacre, de cornaline, d'ivoire, de pierres brillantes.

A Shiba, l'on voit un plafond où des dragons d'or semblent s'élancer hors des caissons bleus ; un autre où sur des compartiments or et vert des phénix étalent leur plumage multicolore. Une antichambre de Nikkô a des panneaux de chêne où sont sculptés des aigles, un plafond peint qui représente un ange au milieu de chrysanthèmes. Dans le Kuenji des Nichiren à Minobu, un temple moderne, mais où se perpétue la belle tradition classique, une grande salle entièrement dorée est décorée de lotus blancs de grandeur naturelle; ce même couvent possède un plafond qui représente des grues à plein vol, un autre où des poutres noir et or supportent la plus riche ornementation polychrome. Ailleurs des femmes sont traitées comme de grands motifs de décoration. Leurs amples robes dont les broderies figurent des fleurs, des oiseaux, des paysages sont reproduites en laque et en bois polychrome; sur ce fond d'une incomparable richesse se détachent les blancs visages fardés dont l'ovale allongé, le fin nez légèrement aquilin, les yeux en amande, les sourcils en forme de croissant, la coiffure compliquée sont proprement *stylisés;* ces lignes conventionnelles, que les critiques japonais eux-mêmes reprochent aux peintres de leur pays quand ils les trouvent dans des portraits ou des scènes populaires, contribuent à faire des représentations murales de véritables motifs ornementaux.

Les artistes japonais vont plus loin encore. Des statues, des hauts-reliefs de dieux ou de héros deviennent pour eux des sujets décoratifs qu'ils emploient comme nous le faisons nos trophées, nos hermès, nos bustes en piédouche et nos mascarons. Tels à Nikkô les saints bouddhistes, les sages de la Chine; sur le *Kaeru mata* du portique qui donne accès dans le Higashi Honganji de Nagoya, Gama Sennin avec une grenouille, Kinkô monté sur une carpe, Kôan assis sur une tortue, Ô-Shikiô chevauchant une grue, Ka-Shinjin guérissant un dragon, Shôichi rappelant à lui son ombrelle miraculeuse.

Ce qui fait la force, la beauté de cette œuvre décorative gigantesque, c'est que, malgré le plan et la tenue classiques, on n'y trouve pas d'ornements exécutés en gros; chaque objet y révèle le tempérament, la fantaisie, l'observation personnelle de l'ouvrier. Plusieurs des charpentiers, des laqueurs employés dans les travaux d'alors ne sont-ils pas devenus des maîtres de premier ordre? Le menuisier Hindari Jingorô (1594-1634) n'est-il pas considéré à juste titre comme le premier sculpteur du Japon? Dans l'*Ôhiroma* du Nijô il a mis une frise à jour de paons resplendissants; au Nishi Honganji ce sont des cigognes comme aussi la fameuse porte, dite *Chokushimon;* à Nagoya l'on voit de lui une grue, une tortue, un coq perché sur un tambour; dans le mausolée d'Ieyasu, à Nikkô, des éléphants sur un pignon et le *nemuri neko,* son fameux chat endormi.

Si Hindari et ses émules se sont montrés si grands,



SAGE TAOISTE. SCULPTURE SUR BOIS A NIKKÔ (XVIIe siècle)

c'est d'abord que les plus modestes ouvriers étaient des artistes dans cette admirable époque d'art qui commence avec Motonobu, atteint son apogée avec Taniû et finit avec Kôrin; c'est ensuite que les plus humbles travailleurs avaient l'âme de héros dans cet âge prodigieux où le serf lâche, ignorant, persécuté des temps féodaux s'était tout à coup fait homme et de telle façon que les premiers chefs de cette génération furent Hideyoshi, Katô, Kuroda, Konishi, les derniers Chôbei et Sôgorô.

III

Pour admirable que soit la décoration japonaise quand elle emploie tous les arts et toutes les matières, elle l'est plus encore quand elle se restreint à la peinture.

De tous les arts, la peinture n'est-elle pas le plus souple, le seul qui puisse rester vrai tout en adoptant ce style large, simple et systématiquement conventionnel qu'exige l'ornementation?

C'est dans les appartements que les maîtres japonais ont obtenu leurs plus heureux effets. Ils y procèdent d'un principe contraire à celui qui a guidé les maîtres européens. Dans nos églises, nos maisons, les lignes de l'architecture, les portes, les fenêtres, les cheminées, les meubles ne laissent à nos décorateurs que des espaces nettement limités; et cette contrainte a si bien façonné leur esprit

qu'ils se la créent quand elle ne leur est pas imposée; Pinturrichio a divisé les grandes murailles de la Librairie de Sienne et Michel-Ange le plafond de la Sixtine.

Tout au contraire, dans les appartements japonais, qui n'ont point de cheminées, de meubles, ni de fenêtres, où l'on trouve rarement des portes, libre champ est laissé au peintre, et, si parfois il se fait un cadre, divise son plafond en caissons, représente sur chaque *fusuma* un sujet différent, choisit des petits motifs aux formes nettes, des corbeilles de fleurs, des éventails, des instruments de musique, le plus souvent il comprend toute la pièce comme un ensemble.

Ici, tout autour de soi l'on a des tigres ou des lions; il semblerait qu'on se trouve dans la cage des fauves où ces lions, traités dans un style conventionnel, sont séparés par des pivoines, corolles et fourrures mêlant heureusement leurs éclatantes couleurs.

Là, dans une suite de pièces, ce sont des arbres de grandeur naturelle; ils sont si fidèlement représentés que nous croirions traverser des serres et cependant leurs contours stylisés en font de véritables motifs ornementaux. Cette première salle est toute en palmiers, cette seconde toute en saules; dans cette troisième, sur un fond d'or qui semble un coucher de soleil, des bambous dispersés produisent un charmant effet. Nous voici comme perdus au milieu de la mousse odorante des sakura, des momo et des ume. A Nagoya, Tosa Mitsuoki a peint une chambre délicieuse où des faisans aux

longues queues miroitantes se promènent sous des cerisiers en fleurs. Soudain nous sommes éblouis par le flamboiement des momiji et des ichô, ou ce sont des pivoines et des pavots. Puis, pour reposer nos yeux, voilà que les *fuji*, les glycines font de tous côtés retomber sur nous leurs énormes grappes d'un gris délicat.

De tous les arbres, le plus proprement décoratif est le matsu. Ses nombreuses espèces présentent des aspects variés : grands cônes de verdure, ou troncs nus et noueux aux branches tordues projetées en avant, à la cime sombre et touffue et cette cime forme tantôt un seul bouquet presque rond, tantôt plusieurs touffes dispersées. Certaines salles du Nijô ou du shiro du Nagoya nous produisent la même impression qu'une futaie; dans d'autres l'on se croirait au bord de la mer, sur une colline que couronnent quelques pins, tous penchés dans le même sens par la brise du large. Pour décorer le hall central du palais shôgunal de Yedo maintenant détruit, les Kano avaient représenté un seul matsu sur fond d'or, et ce matsu couvrait soixante-douze toises.

Entre les pins aux troncs nus espacés l'on voit souvent passer un vol de grues formant le triangle, ou ce sont des mouettes, des faucons, des cigognes. Le Nijô de Kiotô possède une pièce d'un effet saisissant; au dessus de matsu peints de grandeur naturelle et presque en trompe-l'œil des aigles gigantesques planent, guettant leur proie.

Les paysages sont parfois traités presque en dioramas, et parfois ils sont proprement *stylisés;* ainsi une mer, un ciel indiqués à grands traits et des

mouettes volant, des tortues nageant dont les contours simplifiés, conventionnels, presque uniformément répétés, produisent un effet analogue à celui de nos rideaux et de nos papiers *modern style*. Tout au contraire le *Naonobu no nure sagi*, le fameux héron perché sur une barque de Kano Naonobu au Nijô, est une œuvre d'un réalisme saisissant.

Si les maîtres de Tosa et ceux de l'école populaire alors à ses débuts préféraient les sites japonais, Kano se plaisait aux sites étranges de l'art chinois; Taniû en a décoré l'appartement réservé au shôgun dans le shiro de Nagoya, et l'on ne saurait rien imaginer qui soit tout ensemble plus fantastique et plus pompeux, plus éclatant, plus digne d'un souverain : rochers surplombant l'abîme, arbres tordus par la tempête, cascades bouillonnantes, torrents grondant au fond des gorges, ponts jetés par-dessus les précipices, kiosques, palais, temples, pagodes, ces grandes cavernes qui font penser à Wu Tao Tse suivant le roi des génies dans l'intérieur de la montagne que lui-même a peinte, tous les rêves étranges des mystiques orientaux produisent dans le cadre d'or et de polychromie éclatante que leur font cuivres et boiseries une décoration riche et solennelle.

La neige a fourni aux Japonais de charmants motifs : sa blanche couche qui simplifie les contours ne donne-t-elle pas à tous les objets un aspect décoratif? Et cependant la douceur dont elle les revêt ne leur enlève-t-elle pas la raideur, la monotonie que présente la répétition systématique de

certaines lignes? Il est curieux que les Européens ne l'aient pas compris; c'est seulement depuis l'extension de l'influence japonaise qu'ils ont employé les vues de neige comme motifs ornementaux; encore est-ce seulement dans les vitraux et la céramique, où Allemands et Danois ont imité avec succès leurs maîtres orientaux; pour beau qu'il soit, l'*Hiver* de Puvis de Chavannes n'est pas œuvre décorative; en tout cas, la neige n'y fournit pas d'éléments de décoration.

C'est dans le Chion-in de Kiôto que se trouvent les plus beaux paysages d'hiver. Les maîtres de ce monastère sont Kano Eitoku, le favori de Hideyoshi, et Kano Taniû, le peintre préféré d'Iemitsu. Taniû y a peint une pièce admirable : d'un grand décor de neige aux lignes à peine indiquées, se détachent, avec des contours presque *stylisés*, les blanches tiges minces des saules pleureurs dépouillés et les branches nues des pruniers dont les pâles fleurs se distinguent à peine de la neige.

Quelquefois, sur le ciel blanc, sur le fond blanc des montagnes et des arbres glisse un vol d'oies blanches ou, perché sur une patte, un héron blanc fait ses plumes et l'on répète les vers de Yamazaki Sôkan :

« Que le héron se taise, on croira de la neige. »

Les villes, les cours fournissent aussi leurs sujets, et ce sont tantôt des épisodes du *Genji Monogatari* et des autres romans féminins enluminés par le pinceau précieux de Tosa comme des miniatures, tantôt des faits divers de la vie quotidienne brossés

en caricature par les premiers maîtres de l'école populaire, et tantôt des scènes chinoises traitées par les chefs de Kano comme de grands panneaux décoratifs où les toits recourbés en haut, les pagodes, les temples, les maisons ouvertes, les riches costumes, les draperies, les ponts, les bateaux, habilement *stylisés,* semblent ici la continuation même du splendide appartement où ils sont figurés, et là les décors de tragédies pompeusement représentées devant ses hôtes, et là encore ces visions d'un monde de rêve que les taoistes évoquaient devant Wu Ti ou Ming Hwang.

Mais pour comprendre l'esthétique de l'art décoratif des Japonais, il ne faut pas étudier chaque pièce isolément, il faut considérer un palais dans son ensemble. La longue suite des appartements nous montre les sujets les plus variés comme aussi les procédés techniques les plus divers : polychromie violente, grisailles, blanc et noir, sépia sur fond d'or. Sujets et procédés sont répartis de manière à préparer notre œil à l'éblouissement des grandes salles d'audience. Là tous les arts collaborent à l'œuvre de la peinture : les plafonds de bois sculpté ont des caissons peints, surlaqués, ornés de motifs en métal; les *ramma* représentent des paons, des faisans, des coqs, des tortues aux luisantes écailles; les *shikii,* les *chigai dana*, jusqu'aux montures, aux serrures des portes, merveilleusement ouvragées, figurent des feuilles, des fleurs, des phénix, l'asarum des Tokugawa; c'est partout un flamboiement de couleurs, l'or surtout domine : n'a-t-on pas dit du Nijô que c'était un rêve d'or? Dans ce cadre

admirable le peintre traite, généralement sur fond d'or, de grands sujets éclatants : lions, tigres, pavots, pivoines, érables, cerisiers en fleurs, des scènes de la vie de cour, de grands paysages, mais de telle façon que le sujet et le dessin lui-même servent seulement de support à une décoration polychrome éblouissante.

Et maintenant dans cette salle, dont l'éclat amorti par les siècles nous fait encore baisser les yeux, imaginons-nous la cour shôgunale telle qu'elle était vers la fin du dix-septième siècle, alors que se conciliaient heureusement les mœurs austères et nobles de la grande époque et ce goût plus fin, ces habitudes plus faciles qui devaient l'emporter dans l'ère de Genroku. Dans le *gedan*, la partie basse de la salle, les grands daimiô, les hauts fonctionnaires saluent agenouillés et frappant les nattes de leur front; ils portent l'eboshi noir, le pantalon traînant de soie pourpre, la robe de satin blanc; ils s'enveloppent dans des manteaux de crêpe de soie, bruns, noirs ou de la couleur de l'ardoise; sabres et poignards aux gardes d'or spendidement incrustées sont enfoncés dans de riches fourreaux. Sur le *jòdan*, la haute estrade où les ministres agenouillés font cercle, le shôgun est seul accroupi impassible; splendidement vêtu d'or et de brocart, il porte, comme l'empereur, le *kammuri* avec l'aigrette droite. Et certes, pour la pompe, les grandes manières, l'orgueil royal, le sentiment de la beauté artistique la cour du shôgun pouvait se comparer à celle du roi de France ou du Grand Mogol, ces représentants par excellence de la monarchie absolue.

IV

La peinture décorative ne faisait pas négliger la peinture de *kakemono*. Aussi bien n'y a-t-il pas entre le *fusuma* et le *kakemono* suspendu dans le *tokonoma* une différence aussi tranchée qu'entre nos fresques et nos tableaux de chevalet.

Comme il convient à l'époque classique, ce sont alors les deux écoles classiques qui triomphent.

Kano Taniû (1602-1674) est le plus grand peintre de la famille après Motonobu. Dans ses kakémono, nous retrouvons la fougue du décorateur puissant mais emphatique qui a peint à Nikkô des lions dignes de Rubens, dans le shiro de Nagoya, toute une salle avec des paysages chinois, et brossé des écrans d'un bel effet pour les temples, les couvents et les palais de Kiôto. Quelques coups de pinceau jetés comme au hasard, et voici un paysage romantique, ou bien des chevaux qui se cabrent, un oiseau endormi sur une frêle branche de bambou, un homme qui fait danser un singe (dessin à la sépia du Daitokuji de Kiôto) ; voilà le bonhomme Hotei voyageant sur un âne au galop, son paquet derrière le dos au bout d'un long bâton, le ventre nu, le visage épanoui, un triple menton, de petits yeux brillants presque fermés par la graisse, des oreilles aussi longues par le bas que le sont par en haut les oreilles de son âne.

Tosa reste précieux (n'est-ce pas l'école du mikado et des kuge?) mais la préciosité de son maître Mitsuoki († 1691) est cependant classique; tels les vers d'amour du Tasse et de Racine, certaine danseuse de Tanagra, ou les arabesques de Raphaël. Les sujets de Mitsuoki conviennent à son style de miniaturiste : des paysages au fond transparent, des oiseaux, des fleurs, des grenouilles à la figure humaine qui se battent dans une prairie au printemps, les élégants amoureux du Genji Monogatari (comme sur le paravent de Kurodani, à Kiôto).

V

Les arts mineurs se développèrent rapidement. La laque s'employait pour les usages les plus variés, et, comme on fabriquait dans cette matière les bols, les tasses, tous les objets d'un usage journalier, on en revêtait les boiseries des appartements, les parois des châsses et des autels.

Il y avait deux grandes écoles : celle de Kiôto, plus raffinée, dont les maîtres s'appellent Igarashi Dôko au seizième siècle, et Kôhi au dix-septième; celle de Yédo, à la fois plus libre et plus sévère, qu'illustra Koman Kiûhaku.

Ninsei, mort à Kiôto vers 1660, renouvela l'art de la céramique; il excellait dans les genres les

plus divers : poterie craquelée à couverte d'un brun clair, décorée d'émaux bleus et verts encadrés d'or et représentant des fleurs; poterie lisse; porcelaine; sujets de toutes sortes; émaux de toutes couleurs. Les autres potiers de Kiôto se plaisaient en style *rakuyaki*. En dehors de Kiôto il faut citer les fabriques de Yedo, qui excellaient dans la poterie; Hizen et Kaga, où l'on préférait la porcelaine; enfin Satsuma, célèbre pour ses faïences.

VI

L'ère de Genroku (1688-1703) forme une seconde époque importante dans l'histoire de l'art sous les Tokugawa. Au début du dix-septième siècle, l'art était fort et sain jusqu'à la rudesse, classique jusqu'à l'emphase; à la fin, il se fit délicat et précieux : l'ère de Genroku est à juste titre demeurée célèbre pour le fin sens artistique avec lequel les maîtres d'alors surent unir l'esprit classique et la fantaisie voluptueuse d'une société que l'on pourrait comparer à notre société française de la Régence.

L'art de la céramique atteignit alors à son apogée avec deux artistes de Kiôto, Kinkôzan et Ogata Kenzan (1663-1743). Celui-ci vaut surtout par l'éclat du coloris : ses verts d'émeraude font la joie des connaisseurs.

Les laques de Genroku sont appelées *jôkenin;* c'est le titre posthume du shôgun Tsunayoshi.

Abandonnée dans la seconde moitié du seizième siècle, la laque d'or était revenue à la mode grâce à Honami Kôetsu (1624-43), un charmant peintre de Tosa qui fonda le *koriù makie*, la *laque d'or de style ancien*. Il se plaisait à figurer des paysages ou des épisodes historiques, incrustant dans sa laque et son or de la nacre, du plomb, de l'étain et de l'argent.

Les maîtres de Genroku sont Seikai Kanshichi, habile surtout à représenter les vagues; Ogawa Haritsu, qui mêlait à la laque de la corne et de l'ivoire. Mais, comme Kenzan est le roi des céramistes, son frère, son maître Ogata Kôrin (1660-1716) est le roi des laqueurs. Rien ne vaut « l'or » de Kôrin; ses boîtes, ses coupes représentent des paysages de contes de fées; les feuilles y sont d'or, les cascades d'argent, les montagnes de nacre; certaines fuites de plan semblent se perdre dans le rêve.

Et Kôrin est aussi le premier peintre de son temps. Les décorateurs classiques se plaisaient aux grandes lignes, aux fonds à peine brossés, à la convention qui permet la synthèse. Kôrin cherche le nouveau, le détail, la fantaisie, l'impressionnisme. Naturaliste, il ne peint jamais une scène, un paysage observés, mais ce qu'il a cru voir ou ce qu'il a rêvé : sur un fond d'or, de grands chrysanthèmes blancs, des pavots écarlates, de pâles fleurs aux fibres d'or; un vol de cigognes passant devant la

lune, ou bien le grand disque rouge du couchant, en travers une branche dénudée de l'automne, sur la branche des oiseaux qui dorment.

A côté de lui brillent Takata Keihô (1674-1755) le plus original des maîtres de Kano et les premiers chefs de l'école populaire.

Alors se forme aussi l'art de la gravure sur bois, dont nous raconterons ailleurs l'histoire.

Et le dix-septième siècle reste ainsi tout entier une grande époque classique, mais au début l'esprit classique ne se sépare pas de l'austérité, à la fin on le comprend comme la règle nécessaire de la politesse, de l'élégance et d'un fin esthétisme ami du plaisir.

DEUXIÈME ÉPOQUE

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE ET LA PREMIÈRE MOITIÉ DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

Au dix-septième siècle, le Japon anarchique de la Renaissance s'était plié volontairement à une double discipline : la monarchie absolue, l'esprit classique. Cette discipline lui avait profité : la paix extérieure, la paix intérieure, l'unité politique, la population doublée, l'agriculture et l'industrie florissantes, une philosophie profonde, une morale saine et forte, des chefs-d'œuvre dans toutes les branches des arts et de la littérature, tels avaient été les heureux résultats de cette sage contrainte.

Mais toute qualité a pour contre-partie un défaut, tout régime a ses principes de force et de faiblesse, et le fait seul qu'un régime répond absolument aux besoins d'une époque emporte comme conséquence rigoureuse qu'il ne peut plus répondre aux besoins de l'époque suivante ; la société même qu'il a créée est celle qui souffre le plus de son autorité devenue de la tyrannie ; les heureux effets qu'ont produits ses principes de force sont la cause même qui les rend inefficaces et développe les principes de faiblesse qui s'y trouvaient mêlés.

Au dix-huitième siècle, il y a lutte encore dans la

société japonaise entre le bien et le mal; au dix-neuvième siècle le mal l'emporte, le shôgunat tombe en pleine décadence, et le pays n'a plus que le choix entre la conquête étrangère et une révolution.

Si l'histoire de cette révolution et l'exposé de ses causes appartiennent au tome IV de cet ouvrage, c'est ici que nous étudierons l'évolution des institutions et des mœurs au cours du dix-huitième siècle et de la première moitié du dix-neuvième. Nous consacrerons six chapitres à cette étude : le premier traitera des transformations accomplies dans l'État et dans la société, le second décrira Kiôto, Ôsaka, le Tôkaidô; le troisième Yedo et la cour des shôgun; les derniers chapitres montreront les nouvelles formes de la philosophie, de l'art et de la littérature.

CHAPITRE PREMIER

TRANSFORMATION DU GOUVERNEMENT ET DE LA SOCIÉTÉ AU COURS DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE ET DE LA PREMIÈRE MOITIÉ DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE (1).

I

Nous traiterons d'abord de la situation économique. Au dix-huitième et au dix-neuvième siècles cette question domine toutes les autres.

Le gouvernement shôgunal avait séparé le Japon du monde, car le commerce de Nagasaki ne présentait qu'un intérêt secondaire. Le Japon devait donc se nourrir lui-même. Le pouvait-il?

Au dix-septième siècle il le put aisément, car après les guerres du quinzième et du seizième siècles la population devait être tombée à quinze millions ou même au-dessous; d'ailleurs presque partout les guerres civiles avaient fait abandonner la culture, et les paysans qui se remettaient au travail sous le

(1) Mêmes auteurs que pour le chap. II de la *Première Époque* et *(T. A. S. J.)* G. Droppers *A Japanese Credit Association* (XXII, 1). — *Population of Japan* (XXII, 2). — *Economic Theories of Old Japan* (XXIV).

régime protecteur des Tokugawa n'avaient que le choix des terres.

Il en était tout autrement dès le début du dix-huitième siècle. Le recensement de 1732 donne : 26,921,816 habitants. Il faut y ajouter près de 4 millions pour les samurai et leurs domestiques exonérés du cens, pour les enfants de certains clans qui ne dénombraient que les hommes faits. La population du Japon était donc de 31 millions.

Or, la plus grande partie du pays était en landes et en forêts : en 1881 il n'y avait dans l'archipel (moins Yezo) qu'un peu plus de 4,500,000 chô en culture sur une étendue totale de 28,837,000. Le chô est égal à 0,9917 ha. 120 chô font 119 hectares; en 1732, la superficie des terres défrichées devait être bien moindre encore.

De plus, la religion bouddhiste défendait l'usage de la viande de boucherie, tolérait à peine celui du poisson, de la volaille et du gibier.

Puis encore la conquête des terrains en friche était partout ralentie, en quelques endroits arrêtée : les droits souverains des daimiats, des coutumes qui survivaient au servage, empêchaient que les habitants d'une province trop peuplée pussent émigrer dans une province déserte.

Enfin, depuis les lois prohibitives d'Iemitsu, l'on ne pouvait, en cas de disette, avoir recours à l'étranger; les douanes intérieures empêchaient que le riz des districts fortunés arrivât aux districts où la récolte avait manqué.

Le poids des impôts était devenu intolérable. Sendai était le fief le mieux gouverné. Cepen-

dant, au dix-neuvième siècle, le paysan y devait 20 *jours de corvée (ninsoku)* pour un domaine évalué à un *kammon*, s'entend un domaine d'environ 8 *tan* et 12 *koku* de revenu; pour une population de 650,000 habitants le nombre des jours de *corvée ordinaire (seiyaku)* s'élevait à un million; les jours de *corvée extraordinaire (tsukaisute ninsoku)* étaient aussi nombreux. Il y avait en outre les impôts : la taxe foncière s'élevait généralement à la moitié du produit net des rizières; de nombreuses contributions venaient s'y ajouter.

Aussi, tandis qu'au dix-septième siècle le désir général était que la population s'accrût, au dix-huitième, au dix-neuvième siècles, l'on n'eut plus qu'une préoccupation : lui permettre de vivre.

Le gouvernement, qui avait créé cette situation par son régime de contrainte, n'eut recours qu'à la contrainte pour y remédier. Non seulement tous les contrats civils et commerciaux étaient rigoureusement réglés par la loi, si bien que la vente d'immeubles était interdite, mais encore nous trouvons au Japon un régime tel qu'aucun pays n'en connut de semblable. De par la loi, le paysan devait rester paysan et travailler constamment, ne cultiver que le riz ou les autres plantes nutritives, ne pas dépenser ses gains en mets ou en vêtements plus recherchés. Le daikan fixait lui-même la quantité de riz qui pouvait être détournée de la consommation et transformée en sake (alcool non distillé). Telle province, tel district, tel village était mis pour plusieurs années sous le régime de la frugalité. Les paysans devaient se vêtir de coton, leurs chefs de

soie grossière; nul ne devait planter de tabac, faire de sake ou de macaroni. Les fermiers ne mangeaient de riz que tant de fois dans la semaine ou dans le mois.

*
* *

Et tous les économistes, imbus du rationalisme alors prépondérant, prouvaient déductivement que cette contrainte paternelle était la loi même des sociétés humaines, l'image vivante du Ri; sans cette contrainte elles aboutiraient forcément à l'anarchie et à la mort.

Le premier des grands économistes japonais, Kumazawa Banzan (1619-61), basait sa démonstration sur des arguments psychologiques : distinguant l'intérêt personnel et l'intérêt économique ou intérêt social, il prouvait que le premier est pernicieux à la société, par suite à l'individu lui-même; aucune société ne peut subsister si ses membres n'ont pas conscience de l'intérêt social. Mais comment le peuple l'aurait-il? C'est donc au gouvernement qu'il appartient de lui en donner la conscience par un régime paternel de protection tyrannique.

Dazai Shundai (1680-1747) et Sato Shin-en (1772-1854) vont plus loin encore : physiocrates aveugles, quoique sages ennemis du mercantilisme, ils prétendent que tout soit sacrifié à l'agriculture, même l'agriculteur.

Dazai Shundai écrit :

L'agriculture forme la base de toute production. Toutes les classes vivent du fermier : le marchand et

l'artisan ne font qu'augmenter le luxe en produisant des biens inutiles. Comme le travail du cultivateur est pénible, il sera tenté de l'abandonner pour un autre. On doit le lui défendre, sinon, le pays ne produira plus de quoi nourrir ses habitants.

Ainsi pressés par la nécessité, pleins d'admiration pour le régime patriarcal des Chinois, les économistes rétablissaient de fait le servage, mais en faveur de l'État, et ce servage universel leur semblait la condition indispensable d'une société bien réglée.

Au dix-neuvième siècle, Ninomiya Kinjirô (1787-1856), physiocrate comme ses devanciers et comme eux persuadé qu'une nation est perdue si elle reconnaît la liberté, se dégoûta cependant de l'étatisme, tant le gouvernement du bakufu était devenu mauvais ; pour appliquer le système patriarcal des Chinois sans recourir à l'État, il fonda le *Hôtokusha*, que l'on a comparé avec raison aux sociétés Raiffeissen de l'Allemagne. Mais Ninomiya avait un autre but : relever le bien-être par la condition morale, et celle-ci par les encouragements, les primes, les preuves de bonne camaraderie que se donnaient les associés ; il établissait une manière de socialisme : les chefs élus de chaque village ne recevaient point de salaire ; les membres étaient tenus de vivre le plus frugalement qu'ils pouvaient, et de verser toutes leurs économies à la caisse du hôtokusha. En retour, celle-ci leur prêtait sans intérêts les sommes dont ils avaient besoin.

*
* *

Efforts publics, efforts privés demeurèrent impuissants. Contre les maux qu'avait créés une tyrannie économique sans exemple ne cherchaient-ils pas un remède dans l'aggravation de cette tyrannie?

Rien ne nous fera mieux comprendre la situation du Japon que l'examen des recensements officiels.

Ces recensements ayant eu un caractère purement fiscal, au chiffre donné il faut toujours ajouter de 3 à 4 millions pour les personnes exonérées de l'impôt.

1721	26.061.830
1726	26.548.988
1732	26.921.816
1744	25.682.210
1750	25.917.830
1756	26.061.830
1762	25.921.458
1768	26.252.057
1774	25.990.451
1780	26.010.000
1786	25.086.466
1792	24.891.441
1798	25.471.633
1804	25.517.729
1816	25.621.957
1846	26.907.625

(Les résultats des recensements fait entre 1816 et 1846 ont été perdus.)

Ces recensements présentent deux particularités remarquables : pendant cent cinquante ans, de

1720 à 1870 la population resta stationnaire; toutes les fois qu'elle s'était élevée pendant quelques années, elle retombait brusquement au-dessous de son chiffre moyen.

A ces faits il y avait une seule cause : la famine. De 1690 à 1740 on constate huit famines, dont quatre meurtrières en 1702, 1710, 1721 et 1732; de 1741 à 1790 sept famines, les plus importantes en 1749, 1757, 1780, 1783 et 1787; de 1791 à 1840 six famines : celles de 1825 et de 1836 firent de nombreuses victimes.

Et chaque famine fut suivie d'épidémies de dysenterie, de typhus, de petite vérole, de rougeole, de choléra (surtout en 1718 et 1821). Souvent des incendies et des tremblements de terre contribuèrent à augmenter la mortalité.

La comparaison des recensements nous permet de voir que pendant les famines de 1731-32 et de 1787-88 la population diminua de plus d'un million.

Les documents manquent qui nous permettraient d'étudier scientifiquement l'histoire de ces famines. Cependant nous pouvons faire quelques remarques intéressantes.

Le prix moyen du koku de riz était, paraît-il, de 15 momme peu avant 1732. Or en 1732 le koku de riz se paya jusqu'à 75 momme à Yedo, 108 dans l'Izumo et 140 dans le Kii. Plus de deux millions et demi de paysans durent être secourus par le gouvernement.

La plus triste période de l'histoire économique du Japon est probablement celle de 1780 à 1788. A la famine de 1780-81, à la disette de 1782 succé-

dèrent dans le printemps de 1783 de grands incendies dus à la sécheresse ; puis dans l'été des inondations; en juillet, une éruption de l'Asama qui détruisit 36 villages et fit périr 35,000 personnes. On connut de nouveau la famine en 1783-84, en 1786, 1787-88.

Voici un passage tiré du livre de Shirakawa Rakuô, le célèbre ministre des finances du shôgun Ienari (1787-1837).

En 1783, la famine se fit surtout sentir dans le nord. Un témoin digne de foi m'a rapporté que, sur cinq cents maisons d'un village, trente seulement subsistaient : les habitants des autres avaient péri. Il était donné jusqu'à 800 sen pour un chien, 50 pour un rat. Tous mangeaient les morts, mais, comme les cadavres tombaient en pourriture, beaucoup en vinrent à tuer les mourants, à mettre leur chair en terrine pour la conserver plus longtemps.

Un homme qui a vu mourir sa femme et le plus âgé de ses fils conduit le dernier à son voisin, en disant : « L'enfant est perdu, mieux vaut le tuer, que je puisse au moins me nourrir de sa chair; mais je suis son père et ne me sens pas le courage de frapper. Tuez-le vous-même. » — Le voisin consent, mais il recevra sa part du cadavre ; à peine l'enfant tué, le père abat le meurtrier d'un coup de sabre pour venger son fils et garder le corps tout entier.

En ce temps, conclut l'auteur, on ne punissait même plus les voleurs et les incendiaires.

Aussi, malgré le caractère soumis du peuple japonais, les insurrections devinrent-elles fré-

quentes, presque continuelles. Aucune loi, aucune association économique ne pouvait sauver le Japon de la famine périodique, tant qu'un régime nouveau n'avait pas aboli, avec les décrets d'Iemitsu contre le commerce extérieur, la féodalité, les douanes intérieures, les restes du servage, des règlements et des usages établis pour une société disparue, tant que la fondation d'institutions appropriées ne lui permettait pas de nourrir sa population trop nombreuse, de l'instruire et de la moraliser.

II

Une pareille détresse économique ne pouvait manquer d'avoir son contre-coup sur le gouvernement : dans un pays ruiné l'État ne saurait échapper à la ruine.

Les daimiats furent les premiers à souffrir, parce que au dix-septième siècle le bakufu, craignant des réveils d'indépendance, avait cherché à les affaiblir en leur imposant des taxes, des dons et des travaux publics de toute nature. Au début du dix-huitième siècle, leur situation financière était inextricable. Or si l'on avait défendu aux daimiô de battre monnaie, on leur avait permis d'émettre des billets; perdus de dettes, ceux-ci cherchèrent à se libérer en payant en papier. En 1707, le gouvenerment dut intervenir, défendre l'émission de nouveaux billets et arrêter la circulation des anciens. Cette brusque

mesure causa une perturbation générale, et, en 1730, le décret fut rapporté; mais les daimiô dont le revenu atteignait 200,000 koku recouvrèrent seuls le droit de se libérer en monnaie de papier : depuis, la législation fut modifiée plusieurs fois. Au dix-neuvième siècle, les émissions de papier-monnaie recommencèrent; en 1869, 210 daimiô et 14 hatamoto avaient de la monnaie fiduciaire; le chiffre s'en élevait à 30 millions de riô, que le gouvernement du mikado a rachetés contre des billets d'État, payables en espèces. Le papier des daimiô comprenait des billets de banque payables en or *(kin sàtsu)*, en argent *(gin satsu)*, en cuivre *(zeni satsu)* et des warrants de marchandises, principalement de riz *(kome kitte)*.

La déplorable situation financière des daimiats les mit à la merci des marchands d'Ôsaka, qui devinrent les usuriers officiels des princes comme ils l'étaient déjà des nobles et du peuple.

*
* *

Les finances du bakufu ne résistèrent pas beaucoup plus longtemps. L'appauvrissement des paysans qui payaient la taxe foncière, l'appauvrissement des daimiô qui versaient des dons annuels tarissaient les principales sources de ses revenus. Les folles prodigalités du shôgun Tsunayoshi achevèrent de ruiner le gouvernement; il fit pis encore, il falsifia les monnaies et, comme le Japon, isolé du monde, ne pouvait juger de la dépréciation de sa monnaie par le cours où elle était

cotée dans les pays étrangers, il n'y eut plus dès lors aucun critérium des valeurs. Avec le sens d'un véritable homme d'État, Arai Hakuseki fit comprendre au bakufu que cette question de la monnaie l'emportait en gravité sur toutes les autres. Mais la réforme qu'il préconisait ne fut tentée qu'en 1725 par le shôgun Yoshimune; dès 1736 on revint aux vieux errements et la dépréciation de la monnaie ne fit que se précipiter, si bien que le koban d'or, qui valait 10,0642 yen d'or au début du dix-septième siècle, en valait seulement 4,466 en 1850 et 1,30 en 1868.

Ruiné comme les daimiô, le bakufu se trouva comme les daimiô à la merci d'Ôsaka. La situation unique qu'avaient créée les Tokugawa en isolant du monde un grand peuple civilisé produisit des effets tels qu'on ne saurait les comparer à rien dans l'histoire. Peut-on s'imaginer plus étrange situation sociale que celle d'un pays où une caste méprisée, privée de tous les droits politiques, même d'une partie de ses droits civils, était maîtresse absolue? Peut-on s'imaginer plus étrange situation économique que celle d'un pays où, sans contrôle, puisque le gouvernement était ruiné, et sans recours possible, puisque tous rapports avec l'étranger étaient rompus, quelques marchands fixaient arbitrairement le cours des métaux précieux et de toutes les marchandises, bien plus, où, sous la protection de la loi, formant des cartels d'accaparement *(shime kai, shime urï),* ils confisquaient la denrée dont se nourrissait toute la population et la vendaient au prix que bon leur semblait, ou même refusaient de la vendre, et cela quand des millions de paysans mouraient de faim?

III

L'état matériel du pays n'était pas la seule cause de la décadence du gouvernement. Son système produisait les même effets dans le domaine politique que dans le domaine économique.

Fondé sur la tradition, ce système impliquait un régime impersonnel. Et c'était là son premier défaut. Le gouvernement japonais périssait par où le gouvernement chinois avait péri. Disciplinés par la soumission filiale et la solidarité de clan, les Japonais n'avaient jamais montré en matière politique que peu d'initiative individuelle. L'esprit classique, le rationalisme des Chinois tendaient à étouffer en eux l'originalité qui s'était manifestée à l'époque de la Renaissance. Comme dit Han Wen Kung, «il n'y a pas trois méthodes, il n'y a pas deux méthodes, il n'y a qu'une méthode : c'est la méthode des sages de l'antiquité.» Jamais hommes d'État ne développèrent plus complètement que ceux du bakufu l'idée qu'on ne doit pas distinguer entre les époques, les peuples et les hommes; que les règles du gouvernement sont absolues, l'État étant l'image même du Ri, que la Tradition et la Raison se confondent et qu'elles sont infaillibles. Aucun gouvernement ne fut au début plus honnête dans ses principes et dans ses actes, aucun gouvernement

ne se réclama toujours de principes plus élevés, aucun n'aboutit cependant à une fin plus lamentable parce qu'au lieu d'observer les faits et de régler sa conduite d'après les circonstances, il admettait des dogmes infaillibles et en déduisait opiniâtrément les mêmes conséquences; parce qu'il partait de l'idée que l'homme est bon dans son essence, mais que seul le cœur humain en général est bon, le cœur de chaque homme en particulier étant gâté; aussi ne devait-on avoir foi que dans la tradition appliquée par des conseils impersonnels, se surveillant les uns les autres; des individus il fallait se défier, que ce fussent des gens du peuple, ou des daimiô, ou même le shôgun, les ministres, et les fonctionnaires.

***

Ce gouvernement s'appuyait sur un second principe qui lui devint également une cause de faiblesse, le régime paternel. Dans tous les pays asiatiques, mais principalement dans la Chine et au Japon, l'État ne se borne pas à réglementer les actes de la vie publique; il prétend réglementer ceux de la vie privée. Pour les empires de l'Asie antérieure, il n'y a pas d'autre raison à en chercher que le bon plaisir du prince. Mais en Chine, au Japon, le souverain étant considéré comme un père, l'État qui représente le souverain croit de son devoir d'accomplir toutes les fonctions paternelles. Un fils manque-t-il de respect à ses parents, une femme est-elle infidèle à son mari, un mari se montre-t-il trop

complaisant pour les égarements de sa femme, une famille néglige-t-elle de célébrer aux jours fixés les sacrifices en l'honneur des morts, l'État intervient, punissant ces offenses comme des crimes contre la société. Chez un peuple redevenu presque barbare comme l'étaient les Japonais au début du dix-septième siècle, cette continuelle intervention de l'État pouvait se justifier; ni la masse de la population, qui sortait à peine du servage, ni les samurai, habitués à la solidarité des clans et à la discipline militaire, ne la trouvaient exorbitante. Il en était différemment au dix-huitième siècle, lorsque cent ans de paix eurent donné aux samurai et au peuple le goût de l'indépendance, et que dans les provinces soumises au shôgun tout souvenir de la féodalité eut disparu comme tout sentiment de loyauté envers un gouvernement impersonnel, que des mœurs nouvelles eurent rendu inintelligibles ou odieuses les anciennes traditions, celles-là surtout qui étaient empruntées directement à la Chine, et que le scepticisme des fonctionnaires, leurs mœurs relâchées firent trouver inouï qu'ils prétendissent veiller sur la morale des autres.

*
* *

Enfin un troisième caractère marquait ce gouvernement : c'était la suspicion. Au dix-septième siècle la méfiance était nécessaire. L'exemple des Ashikaga, des Oda, des Toyotomi avait montré combien tous les systèmes politiques étaient précaires, combien il fallait peu compter sur la fidélité des

alliés le mieux récompensés. Mais au dix-huitième siècle le régime des Tokugawa était solidement établi, aucun danger ne les menaçait et cependant les défiances du bakufu ne cessèrent d'augmenter; ses ministres, ses agents surveillaient la cour impériale, les cours des daîmiô; celle même du shôgure : le *shoshidai* de Kiôto ne devait-il pas jurer de soumettre les ordres de ce dernier à la censure du Gorôjû? Des censeurs, des policiers épiaient tous les fonctionnaires, tous les membres du conseil, si bien qu'il n'y eut bientôt plus dans l'État qu'une seule puissance véritable, celle des espions; grâce au système des goningumi, le peuple tout entier était forcé de se mettre à leur service et il n'était personne qui échappât à leur contrôle puisque l'État paternel s'intéressait aux moindres actes de la vie privée.

Le malaise général produisit divers mouvements que nous étudierons dans le tome IV, en nous occupant des précurseurs de la révolution. Des mécontents, les uns voyaient leur salut dans la restauration du pouvoir impérial; d'autres dans la révolte des puissants daimiô; d'autres suscitaient des insurrections populaires; d'autres encore voulaient s'initier à la civilisation européenne ou même comptaient sur une intervention étrangère pour arracher le pays à un gouvernement abhorré. Et le bakufu, qui espionnait sans motif, espionna plus encore quand il en eut des motifs impérieux. De 1820 à 1860 les Japonais vécurent dans la terreur des espions; ce que les auteurs romantiques ont dit de Venise peut

s'appliquer rigoureusement au Japon shôgunal, comme d'ailleurs la situation du shôgun ressemblait fort à celle du doge, le rôle des Rôshin et des Ômetsuke à celui des inquisiteurs et du Conseil des Dix. C'est que au dix-huitième siècle la monarchie absolue tendait partout à se transformer et qu'à la conception du droit divin des rois se substituait celle de la raison d'État.

IV

Ce système de terreur ne pouvait faire que la société du dix-huitième siècle ne différât pas de celle du seizième. La paix, l'ordre, la prohibition d'aller au loin avaient détourné les soldats de la guerre ; il fallait un but à leur activité, tous n'étaient pas fonctionnaires et ceux qui l'étaient ne se consacraient pas tout le jour à l'exercice de leurs fonctions. Mais il était défendu aux samurai de faire le commerce et la banque, d'apprendre aucun métier, même de cultiver leurs terres quand ils en possédaient, ce qui était l'exception. Quelques-uns se consacraient aux arts, les autres faisaient ce que le bakufu leur recommandait de faire, ils lisaient, ils pensaient, ils écrivaient. Or un gouvernement, pour jaloux qu'il soit, ne peut, s'il condamne un homme à s'occuper toute la journée de littérature et de philosophie, le forcer à ne lire que certains livres, à ne penser que certaines pensées, à n'écrire que certaines choses et d'une certaine manière. Le ba-

kufu reconnut bientôt qu'il avait eu tort de pousser les samurai vers l'étude des sciences et de la philosophie; des persécutions commencèrent; elles restèrent vaines. Toutes les écoles philosophiques dont nous avons vu la fondation au dix-septième siècle continuèrent de prospérer, de nouvelles se fondèrent, que nous étudierons en traitant de la littérature. Et l'application des règles féodales à l'enseignement des principes confucianistes fit qu'élèves et maîtres formèrent bientôt de véritables sociétés secrètes.

L'article VII du *Buke shohôdo* de Hidetada stipulait bien qu'aucune société secrète ne pouvait être fondée sans l'autorisation du gouvernement; dans le cours du dix-septième siècle toutes les unions existantes, celles mêmes des Otokodate, furent dissoutes et il fut défendu d'en constituer de nouvelles. Au dix-neuvième siècle, les sociétés secrètes n'en étaient pas moins nombreuses et puissantes, mais elles ne comprenaient que des samurai. Le Japon ne connut pas ces grandes associations ouvertes à toutes les classes et comprenant des centaines de millions d'adhérents qui forment l'un des traits caractéristiques de la Chine moderne.

* * *

Toute pensée doit aboutir à l'action, en Chine et au Japon surtout, où la philosophie est purement pratique; et au dix-huitième siècle l'action était interdite : agir avec le consentement du gouvernement était impossible; de parti pris, le gouver-

nement repoussait toute initiative; agir contre lui était impossible, sa force était encore trop grande.

Un pareil désaccord entre la morale sublime du bushidò et l'oisiveté forcée d'une vie misérable produisit chez les samurai le découragement, le scepticisme, puis la débauche, puis le crime.

Dès la fin du dix-septième siècle, les mauvais exemples du shôgun Tsuneyoshi avaient été le signal d'un débordement général. C'est en vain que ses successeurs s'efforcèrent de réagir contre la corruption des mœurs.

Autrefois, dit Kiûsô, un jeune homme eût rougi d'entendre parler d'une femme; il n'acceptait de conversation que sur les batailles et les plans de guerre. Depuis soixante ans tout est changé. Les fonctionnaires n'ont qu'un but : amasser de l'argent pour se livrer au plaisir. Dans leurs fêtes, ils ne mangent que des plats délicats, font venir des femmes pour chanter et danser, dépensent des sommes énormes en une seule journée. Cela s'appelle de l'esthétique; trouve-t-on un homme qui soit frugal et honnête, on le couvre de ridicule : c'est un rustique, un malappris qui n'a pas de monde. Comme un individu ne peut rien contre la multitude, ces façons deviennent générales; dans les provinces les plus éloignées tous se montrent extravagants et fourbes... Ces maux ne naquirent pas en un jour. Il y a cinquante ou soixante ans, le pays prospérait. On voyait bien des prodigues, mais le grand nombre restait frugal par respect pour les vieillards de la génération précédente, soldats endurcis qui n'avaient pas même rêvé de luxe. Les fils de soldats trouvent la frugalité rustique. A défaut d'ornements sur leurs habits, les aînés possédaient la vertu, l'amour du travail, la loyauté, le don de se faire aimer. Mais les samurai d'aujourd'hui ne

connaissent pas les rigueurs de la vie : le pays est en paix, on leur sert régulièrement leurs pensions. Ils ne pensent qu'à boire et à s'amuser, et ne voient pas le danger de leur conduite. Pires sont encore les faiseurs d'argent et les donneurs de grandes fêtes. Les fils de riches marchands ont commencé à se débaucher dans la compagnie de samurai et de fonctionnaires ; ils passent leur temps dans les maisons publiques à boire et s'amuser. Voici que la coutume gagne les hautes classes ; même les daimiô, même les premiers magistrats vont aujourd'hui dans le Yoshiwara, et les samurai se font une gloire de devenir des professeurs de débauche.

Dès lors, les hommes commencèrent à se farder les joues, à mettre du rouge sur leurs lèvres; la coiffure des jeunes gens demandait plus de temps que celle des femmes. Les élégants se vantaient de ne savoir ni faire des armes, ni monter à cheval; marcher était, pour eux, déroger : on les portait dans leur palanquin, vêtus de longues robes et languissamment appuyés. Sans doute, dans les provinces lointaines, les samurai passaient encore leur temps à chasser, mais à Yedo l'on ne voyait plus, comme au dix-septième siècle, le shôgun gagner le district de Hakone avec une armée de piqueurs, de gardes et de fauconniers. Dans les villes les dépenses de la noblesse devinrent si folles qu'à plusieurs reprises le bakufu rendit des édits somptuaires; les dettes si criardes qu'en 1729, 1736, 1842, etc., il fallut les supprimer ou les réduire.

Les hommes corrompus corrompaient leurs femmes, leurs filles et leurs sœurs.

En 1718, 1741, 1743, on promulgua des lois contre les bigames et les adultères; la femme adul-

tère et son complice étaient punis de mort; la femme adultère qui assassinait son mari était crucifiée.

Quiconque, dit la loi de 1743, commet l'adultère avec la femme de son maître ou de son suzerain aura la tête tranchée; l'on exposera sa tête sur le pilori. Quiconque se rendra coupable du rapt d'une femme mariée (épouse ou concubine) sera décapité; ses complices seront exilés.

*
* *

Si la décadence des mœurs poussait la plupart à la mollesse, chez quelques-uns elle faisait reparaître la férocité primitive. Déjà la fin du dix-septième siècle avait vu des crimes qui rappelaient un autre âge.

Tsunamune, prince de Sendai, a pour frère naturel Hiôbu. Aidé d'amis habiles, celui-ci l'entraîne dans une vie de dissipation, lui persuade d'amener dans son château la fameuse courtisane Takao. Une pareille honte suffirait pour que le shôgun privât Tsunamune de ses titres et de ses biens. Alors intervient Date Aki, l'un des karô du clan : il jure de sauver son maître. Entre Hiôbu et Aki, c'est une lutte à mort. Hiôbu demande au bakufu de déclarer Tsunamune indigne; lui-même obtiendra le fief de Sendai. Aki réussit à faire interdire Tsunamune; le fils de ce dernier, Kamechiyo, lui succédera dans la principauté. Hiôbu, nommé tuteur du jeune prince, cherche à l'empoisonner; la fille d'Aki entre au château comme servante et déjoue les projets des conspirateurs. Hiôbu veut enlever

'enfant, Aki l'accuse devant le shôgun. Chacune les parties choisit un ministre comme avocat; Yedo se divise en deux camps. Enfin, Aki fait condamner Hiôbu, Hiôbu fait assassiner Aki, mais le jeune prince est sauvé (1671).

Au dix-huitième siècle, ce ne sont qu'intrigues dans le bakufu, dans les daimiats, dans les familles, le Japon a ses Voisins et ses Brinvilliers. Une aventure qui semblerait incroyable montre à quel degré d'anarchie était tombé le gouvernement d'apparence si fort même sous un shôgun intelligent, actif, éclairé comme Yoshimune. Un certain Tenichibô se donna comme le fils naturel de ce prince; moyennant des engagements usuraires, les riches marchands de Kiôto et d'Ôsaka s'intéressèrent à sa cause et lui avancèrent des sommes énormes, Tenichibô et les malandrins qui le dirigaient corrompirent les membres les plus influents du bakufu et de la cour shôgunale; ils commirent quarante assassinats sans être découverts. Le shôgun circonvenu était sur le point de reconnaître le misérable, quand Ôoka, Echizen no kami, le fameux machibugiô de Yedo, réussit à démasquer les coupables et les condamna au supplice.

*
* *

Ce qui désorganisait le plus la société, c'était le nombre toujours croissant des rônin. Quand un clan était supprimé, tous les membres de ce clan étaient frappés à la fois de mort civile. Mais le plus souvent un samurai était seul expulsé de son clan pour déso-

béissance au daimiô ou aux karô, pour mauvaises mœurs, pour querelle suivie de mort d'homme. Au dix-septième siècle, il n'y avait guère de rônin que ceux qu'on forçait à le devenir; au dix-huitième, nombre de samurai quittaient volontairement leur daimiat ou abandonnaient leur poste dans l'administration shôgunale; au milieu du dix-neuvième, les rônin se comptaient par centaines de mille.

Ruinés, morts civilement, les rônin se réfugiaient dans les quartiers pauvres des grandes villes. Mais comment pouvaient-ils y vivre puisque la loi leur défendait d'exercer aucun métier? Beaucoup se faisaient maîtres d'école; d'autres artistes, romanciers, acteurs; d'autres, colporteurs; d'autres se mêlaient aux *otokodate*, d'autres enfin devenaient des bandits. Comme l'Europe, le Japon du dix-huitième siècle eut ses Cartouche et ses Mandrin : ils étaient beaux, braves, chevaleresques, populaires; ils se posaient en redresseurs de torts.

Comme la police défendait de raconter leurs aventures, les romanciers ne cessaient de redire celles d'Ishikawa Goemon, le plus fameux brigand japonais qui au temps de Hideyoshi commandait à des milliers de rônin et de paysans révoltés.

L'audacieux vola le sceau d'un ambassadeur du Régent et se présenta lui-même comme ambassadeur chez un daimiô qui le reçut en se prosternant. Et le même homme entré dans une maison pour la piller s'y oubliait toute une nuit à jouer avec un bébé trouvé dans un berceau. Poursuivi enfin, il se réfugia dans un temple, y combattit désespérément pour sauver la vie de son fils.

On s'empare d'eux, on les condamne au supplice de la chaudière. Au milieu de la foule, qui le hue, Goemon saute bravement dans l'huile bouillante, en tenant son fils dans ses bras levés pour le soustraire à la mort. Bientôt les forces lui manquent, le peuple lui crie, moqueur : « Tu ne sauveras pas ton enfant. » Il plonge alors son fils la tête la première dans la poix et le tue d'un seul coup.

Du reste aux aventures vraies ou inventées de Goemon étaient toujours mêlées celles des bandits les plus à la mode : à lire ces romans de voleurs on ne sait trop si l'on doit considérer Goemon et ses émules comme des malfaiteurs ou comme des héros du bushidô.

*
* *

Toutes les misères de cette époque brillante semblent résumées dans un roman de 1774, *le Gulliver japonais*. Wasôbiôe visite les contrées mystérieuses. Prisonnier des Géants, il prétend leur apprendre les sublimes doctrines du Buddha, de Lao Tze et de Confucius. Il leur reproche leur ignorance de toute philosophie et de toute religion. D'un ton paternel, l'un des Géants lui répond (son propre maître qui, le tenant sur un doigt perché, lui donne la becquée comme l'on fait aux oisillons):

Les grands comprennent facilement les petits, les petits ne comprennent jamais les grands... Pygmées de corps, pygmées d'intelligence, vous oubliez l'été qu'il peut faire froid l'hiver; vous oubliez l'hiver qu'il peut faire chaud l'été. Voilà pourquoi le ciel vous envoie de

ces agités que vous nommez des Sages. Mais Shaka, Confucius et Lao Tze, que font-ils, sinon vous flatter, comme des enfants? Religion, philosophie, bon pour des mesquines intelligences. Nous, nous savons penser droit et bien agir. Charité, vertu, rites et dogme, autant de vains systèmes dont nous ne sentons pas le besoin.

Ce que pense le Géant, la plupart des samurai le pensaient aussi; et le dégoût de toute vérité produisait chez eux le dégoût de la vie elle-même.

Dans l'île de la Vie éternelle, Wasôbiôe trouve des hommes qui ne peuvent ni souffrir ni mourir. Ce paradis de délices devient pour eux l'enfer de l'ennui tellement, dit l'auteur, que si, par hasard, l'un d'eux avait chance de mourir, tous l'envieraient, comme nous ferions celui de nous qui ne pourrait mourir. Pour vivre, nous étudions la magie ; eux se retirent dans la montagne pour étudier, nuit et jour, l'art de ne vivre plus... Ils ne servent dans leurs fêtes que de ces plats qui ont chance d'empoisonner. Un convive se sent-il étourdi, aussitôt il s'écrie : « Voilà donc à quoi ressemble la mort! » Et il danse, ivre de bonheur. Au jour de l'an, chacun de renverser enseignes, écrans, rideaux, et d'écrire sur ses cartes : « Mes plus sincères condoléances. » C'est une injure de féliciter une mère sur la bonne mine de son enfant; mais si quelqu'un dit à des parents : « Le petit être n'en a pas pour longtemps », les parents sautent de joie, en s'écriant : « Puissiez-vous dire la vérité » (1)!

(1) *Wasaubiyauwe*, trad. de B. H. Chamberlain (*T. A. S. J.*, VII, 4).

V

Dans le peuple c'était le même état d'esprit que chez les samurai.

L'instruction s'était beaucoup répandue, d'abord grâce aux efforts du clergé soutenu par le gouvernement, ensuite grâce à l'enseignement des philosophes, des médecins et des rônin. A Yedo il n'y avait pas moins de mille *terakoya*, que les enfants fréquentaient entre six et douze ans; ils y recevaient l'instruction primaire. De semblables écoles existaient dans toutes les villes et même dans presque tous les villages. De leur côté, les Otokodate donnaient aux plus humbles des leçons de bushidô.

Mais cette instruction, cette éducation sans but ne faisaient qu'augmenter la corruption des mœurs.

Dans les villes ce fut d'abord le désir de paraître au-dessus de sa condition. Les marchands, les artisans ne plaçaient-ils pas leurs filles comme servantes chez les nobles pour qu'elles apprissent le *chanoyu*, l'*ikebana*, les cérémonies de l'encens, la danse, le chant et la musique?

Un sermon du dix-neuvième siècle contient cette anecdote :

Un célèbre prédicateur prend son repas chez un bourgeois. Agée de quatorze ou quinze ans, la fille de la maison joint au plus joli visage le charme de manières parfaites ; elle arrange les fleurs, fait

le thé, joue de la harpe et chante; même elle sait peindre et composer des bouquets.

— Fort bien, dit le prêtre aux parents ; votre fille saura sans doute aussi masser?

— Masser, s'écrie le père, une fille si bien élevée!

Mais le moine :

— Pourquoi vous emporter? Riche ou pauvre, le premier devoir d'une femme est de soigner son mari et ses beaux-parents. Vous avez tout appris à votre fille, fors ce qui, dans la vie, pourrait la rendre utile et agréable.

Cette vanité n'était que faible mal près des désordres que les moralistes du dix-huitième siècle reprochent aux femmes de la bourgeoisie et du peuple.

De nos jours, dit l'auteur du *Grand Enseignement*, les femmes des basses classes ignorent toutes les lois de la nature et se conduisent d'une manière honteuse. Elles salissent leur réputation, déshonorent leurs parents et leurs frères; toute leur vie se passe dans l'inutilité.

L'excès du vice amena le crime.

Au commencement du dix-huitième siècle, le philosophe Kiûsô écrit :

Le peuple vit trop loin des tribunaux... et ne peut y exposer ses griefs. Orgueilleux de leur autorité, les petits fonctionnaires ne se préoccupent pas d'écouter le paysan, prêts à le punir pour la moindre erreur, pour un mot échappé en distraction. A la cour suprême, les plaintes s'accumulent inutiles. Aussi la plupart préfèrent-ils souffrir en silence. Ce n'est point ainsi que l'on mettra fin au brigandage et aux crimes.

Et ailleurs :

Les villes sont pleines aujourd'hui d'incendiaires et de malfaiteurs, pour la plupart des provinciaux que la misère a chassés de leurs villages... Si les provinces n'étaient pas opprimées, si l'on conservait les anciennes relations de famille, les paysans ne viendraient dans les villes que pour des raisons exceptionnelles; et quand ils n'y trouveraient pas de travail, ils s'empresseraient de retourner chez eux... Mais les provinces sont dans la détresse, tous se ruent vers les villes. Poussés par la mode d'un luxe extravagant, les princes, les fonctionnaires, les riches mettent des livrées à tous ces gens-là. Leurs antichambres sont remplies d'une foule de serviteurs qui ne font que boire et jouer. Les meilleurs de ces laquais se contentent de s'enivrer et de laisser le feu prendre dans la maison; les autres volent et mettent le feu pour cacher leurs méfaits. La véritable faute de ces crimes, cherchez-la dans l'insouciance des maîtres et leur luxe insensé.

En 1794, un autre économiste reproche aux Tokugawa de forcer les fils et les filles de leurs paysans à servir un an ou deux dans la capitale : « Les fermiers, écrit-il, deviennent extravagants. Les plus humbles veulent tous devenir marchands, fonctionnaires ou samurai. »

Dans les quartiers pauvres de Yedo, d'Ôsaka et des autres centres importants s'agitait une foule mise hors la loi d'aventuriers, de prostituées, de rônin, de mendiants et de bandits.

Corrompu par cette tourbe d'en bas, dépravé par les exemples d'en haut, le peuple des villes devint violent, lascif, paresseux et les paysans perdirent à leur tour leurs bonnes qualités. Il y eut comme

trois époques dans la vie du Japon : sous les grands shôgun, l'ardeur au travail, des mœurs sévères, une prospérité croissante; au début du dix-huitième siècle, la corruption des mœurs résultant de l'accroissement brusque et de la mauvaise répartition des richesses; au dix-neuvième, la pauvreté résultant de la corruption des mœurs, puis bientôt la révolte, l'anarchie, le besoin d'une révolution.

CHAPITRE II

LA VIE EXTÉRIEURE

KIOTÔ, ÔSAKA, LE TÔKAIDÔ (1)

Le moraliste, l'économiste doivent juger sévèrement le Japon du dix-huitième siècle; l'historien qui veut montrer les causes des événements, suivre l'évolution des idées, des sentiments et des mœurs est obligé de rechercher jusque dans la politique d'Iemitsu les raisons de la décadence et de la chute du gouvernement shôgunal, il se voit forcé de condamner la mauvaise politique générale du bakufu même à l'époque brillante de Genroku, même sous le régime de grands princes philosophes comme Ienobu et Yoshimune.

Cependant ce serait se tromper grandement que de présenter le dix-huitième siècle tout entier comme une époque de décadence et de misère. La vie et le caractère des individus sont complexes; ceux des peuples le sont plus encore. Il n'est pas de nation, pas d'époque, pas de régime où l'on ne trouve beaucoup à louer et beaucoup à blâmer.

(1) Cf. les voyages de Kämpfer, de Siebold et des Hollandais, les romanciers japonais, les albums d'estampes, les guides de Sir E. Satow et de B. H. Chamberlain.

Au dix-huitième siècle, comme l'Europe, comme la France surtout, le Japon donne l'exemple d'une mauvaise politique administrative, économique et sociale qui rend une révolution inévitable, mais par contre quelle vie, quelle variété, quel enthousiasme dans la littérature! quelle abondance d'idées! quelle générosité de sentiments! quels progrès dans toutes les sciences! quel art délicat! quelle élégance dans les costumes et dans les mœurs! combien d'éloquence, d'esprit, de verve! Et la volupté se fait si délicate, le scepticisme si plaisant! On pense avec Talleyrand que, tout au moins pour les privilégiés de la naissance et de la fortune, il faisait bon vivre alors. Et l'on songe à Renan vantant le charme des époques de décadence. Et c'est pourquoi, malgré ses vices et ses injustices, le dix-huitième siècle s'est tant fait pardonner. On aime les livres qui décrivent la France et le Japon du dix-huitième siècle, on aime les estampes qui en représentent les mœurs ; on recherche leurs tableaux, leurs meubles, leurs bibelots; nos mœurs, nos idées, nos sentiments ont changé, et cependant nous nous sentons familiers au milieu des souvenirs du dix-huitième siècle français, et ceux du dix-huitième siècle japonais nous attirent, nous charment et bientôt nous semblent eux-mêmes familiers.

*
* *

La philosophie et la littérature du dix-huitième siècle seront étudiées dans le dernier chapitre de ce livre, comme aussi les efforts que firent alors

les Japonais pour s'initier aux sciences mathématiques, physiques et naturelles dédaignées par l'esprit classique. Le grand mouvement d'idées qui prépara la Révolution, l'action des sociétés secrètes, les crimes politiques, les émeutes que ce mouvement produisit feront l'objet des premiers chapitres du tome IV. Ici nous décrirons la vie extérieure du Japon au dix-huitième siècle.

Pour bien comprendre le tableau que nous en ferons, il faut remarquer que les mauvais effets de l'administration shôgunale furent encore peu sensibles dans le premier tiers de ce siècle, que dans le second tiers ils se révélèrent seulement par à-coups, que dans le troisième ils n'apparurent pas tout d'abord dans les grandes villes et les provinces riches du Kantô et du Gokinai, que les classes aisées en furent médiocrement affectées. C'est seulement au dix-neuvième siècle que la politique du bakufu aboutit à ses conséquences extrêmes et que l'on en souffrit même dans la capitale, même chez les grands nobles et les riches marchands, même à la cour du shôgun.

Comme dans ce tableau nous cherchons surtout à faire connaître la brillante société que les estampes et les romans ont popularisée en Europe, nous décrirons seulement Kiôto, Ôsaka, le Tôkaidô et Yedo, et, sans nous astreindre à ne parler que d'une époque, c'est le milieu du dix-huitième siècle que nous peindrons de préférence.

I

Le Kiôto d'alors ne rappelait ni la capitale de Heian, ni la cité féodale du moyen âge, ni la ville somptueuse de la Renaissance. Kiôto, calme et discret, se plaisait aux arts délicats. Construits trop hâtivement, les palais et les temples du seizième siècle avaient pour la plupart été détruits par les incendies ou les tremblements de terre, et le dix-septième siècle avait peu fait pour la gloire de Kiôto. Cependant quelques beaux temples s'étaient ajoutés aux temples d'autrefois : Uzumasa, le Nishi Honganji, Nishi Ôtani, le nouveau Chion-in et Ieyasu y avait bâti un palais merveilleux, le *Nijô no Rikiû*. C'était en 1601, aux jours sombres des grandes guerres. A l'extérieur, le Nijô est encore une forteresse féodale avec ses larges douves, ses murs aux blocs énormes et ses tours dont chaque étage est accusé par un toit à la chinoise. Mais de l'intérieur on a dit que c'était un rêve d'or.

Deux portes monumentales conduisent dans le *Nino-maru*, la seule partie de l'édifice qui subsiste : l'une, le *Karamon*, est de métal doré, la seconde l'*O Kuruma yose* est orné d'admirables sculptures de paons et de phénix, que Hindari Jingorô avait exécutées pour le palais de Fushimi.

Les appartements sont beaucoup plus grands et plus hauts que ce n'est d'ordinaire le cas dans les

palais japonais; les murs et les plafonds sont des boiseries de hinoki et de keyaki qui sont dorées ou recouvertes de laque d'or. Les boiseries des cloisons servent seulement de cadres à des panneaux mobiles. Ces panneaux ont été décorés par les grands maîtres de Kano avec un sens du style décoratif que l'Europe n'a jamais possédé. Ici ce sont des paons, des oies sauvages, des hérons et là des tigres et là des palmiers ou des saules pleureurs et là des aigles immenses planant sur des pins de grandeur naturelle.

Mais cet art grandiose n'était plus celui du dix-huitième siècle. Si l'on avait alors cherché un nom pour Kiôto on l'eût appelé *la cité de Kôrin* tant le génie de ce maître tout ensemble impulsif et précieux apparaissait partout dans la décoration des temples et des maisons, dans les laques, les poteries, les bibelots d'ivoire et de bois sculpté, les bronzes, les émaux, dans l'art de disposer les jardins et d'arranger les fleurs, jusque dans la manière de s'habiller, de marcher, de se divertir. Et le grand artiste de Kiôto en avait si bien compris le charme particulier, ce charme qui nous fait penser à Florence, elle aussi savante dans l'art de mêler aux plaisirs délicats le culte des grands souvenirs, elle aussi bâtie dans un paysage délicieux, sous un climat enchanteur où l'on a de brusques surprises de vent froid et de pénétrant brouillard, le grand artiste avait synthétisé en traits si justes, si précis, et cependant si larges, si nets, toutes les beautés de Kiôto, que son art semblait plus vrai que la nature et qu'on ne pouvait s'empêcher de l'expli-

quer par ses œuvres. La mousse blanche et rose des cerisiers embaumait-elle les jardins de l'Omuro Gosho ou les rives de l'Ôi au village de Saga, les jeunes filles pensaient aux *fukuma*, où le maître avait en blanc et noir esquissé ses plus doux rêves. La brise fraîche se levait-elle un soir d'été sur le pont de Shijô, ridant les flots rares et caressant les joncs, ou l'hiver quelque héron faisait-il ses plumes sur la neige de Maruyama, peintres et kuge se rappelaient ces kakemono monochromes gardés jalousement pour les chanoyu. Mais si c'était l'automne, et qu'au bord de la sauvage gorge de Takaozan déjà plongée dans la nuit, le soir fît couler ses laves sur les flancs des érables empourprés, que toute la plaine baignât dans la lumière, que le Hieizan semblât un volcan, un même cri s'échappait de toutes les bouches : « Oui, c'est l'or de Kôrin. »

II

A Kiôto l'on ne voyait qu'artistes et poètes épris de fugitives impressions et de nobles souvenirs, mais à Ôsaka tout disait la jeunesse, la vie, l'ivresse de la richesse et des plaisirs.

Déjà en 1600 Will Adams en faisait cette description.

Nous trouvâmes Ôsaka une très grande ville, aussi grande que Londres dedans ses murailles, avec beaucoup de beaux ponts de bois d'une grande hauteur, servant

à passer sur une rivière aussi large que la Tamise à Londres. C'est l'un des premiers ports de mer du Japon.

Au cours du dix-septième siècle la ville s'était beaucoup enrichie : il faut nous figurer le port, les quais, les docks, les cinq cents ponts, le Shinsaibashi-suji, tendu de voiles en été, avec ses boutiques, les plus belles du Japon, ses lieux de plaisir, la foule pressée, où se confondaient toutes les classes ; la rue qui longe le canal de Dôtombori, ses baraques de foire, ses restaurants, ses théâtres de marionnettes et d'acteurs, ses lutteurs, ses acrobates, ses vendeurs ambulants ; les grands marchés de poisson à Zakoba, de riz à Dôjima, de légumes à Temma et non loin de ce dernier le temple de Tenjin, qui aux jours de fête semblait un bazar ; enfin l'île de Nakanoshima entre les deux bras égaux de la rivière ; les fêtes de nuit, les feux d'artifice, les bandes joyeuses, les vendeurs de boissons et de sucreries, et, sur l'eau, les barques où les riches marchands promenaient les courtisanes peintes aux robes magnifiques.

III

Au dix-septième, au dix-huitième siècle toute la vie du Japon semblait concentrée sur le Tôkaidô, qui unit à Yedo Kiôto et Ôsaka. C'était une belle voie dans le Kantô, une voie assez étroite dans le Gokinai, un sentier coupé d'escaliers dans les montagnes ; la chaussée était pavée en quelques endroits,

mais ailleurs macadamisée avec des cailloux. Il y passait peu de voitures, les voyageurs se servaient de chaises à porteurs, les transports se faisaient à dos de bœuf ou de cheval. Depuis 1604 de gros tertres surmontés d'enoki, de cerisiers ou de pins marquaient les ri, de moindres tertres les subdivisions du ri. Il y avait quelques ponts de pierre, beaucoup de ponts de bois; certaines rivières se passaient à bac et d'autres à dos d'homme, le bakufu qui se défiait des daimiô de l'ouest tenant à ne pas rendre trop facile l'accès de la capitale. Presque partout la route était bordée de pins ou de cryptomerias : la plupart ont été arrachés à l'époque de la Révolution.

Le Tôkaidô traversait plusieurs grandes villes et nombre de villages importants. Dans 53 il y avait, sous la surveillance d'*ekiteishi*, des relais de porteurs, de bœufs et de chevaux non ferrés mais chaussés de sandales, comme aussi des hôtels et des maisons de prostitution, des boutiques où l'on vendait tous les objets nécessaires aux voyageurs : chapeaux, chaussures, parapluies, manteaux de paille et de papier huilé, des *guides* détaillant toutes les curiosités de la route : dès le début du dix-huitième siècle ces *guides* étaient enrichis de gravures sur bois; à la fin du siècle on y ajouta de bonnes cartes.

En sortant de Kiôto, le voyageur traversait d'abord les montagnes pittoresques qui forment les contreforts du Hieizan; il atteignait la jolie ville d'Ôtsu et le Biwako, dont les eaux bleues reflètent des collines ombragées de grands arbres; il passait le Yodo

à Seta sur le fameux pont de bois, dont un îlot divise les parties inégales, et la ville lui paraissait charmante, s'allongeant sur les deux rives du fleuve jusqu'au lac, se détachant bien contre un fond de montagnes pittoresque que domine un pic en forme de cône souvent comparé au Fuji. Après avoir franchi les collines qui entourent le Biwako, vu Kusatsu et Tsuge, traversé le pittoresque Suzuka-tôge qui borne l'Ômi, l'on entrait dans la grande plaine de l'Ise. De part et d'autre de la route ce n'étaient plus que des rizières. Le sol fertile et bien cultivé donnait jusqu'à trois récoltes par an, car avec le riz on plantait d'autres légumes que ses hautes tiges protégeaient de la chaleur et qui, la moisson finie, poussaient et mûrissaient à leur tour. Les rivières, les canaux coulaient entre des digues élevées, dont la terrasse formait une route plantée d'arbres, et les envoyés hollandais qui venaient rendre hommage au shôgun croyaient reconnaître quelques sites de leur pays : les moulins qui faisaient monter l'eau remplaçaient les moulins à blé de la Hollande, mais les moulins japonais n'ont qu'une roue ; il leur manque et la tour et les ailes. En juin, paysans et paysannes, enfoncées jusqu'à mi-jambe dans la boue des rizières inondées, arrachaient les jeunes pousses et les replantaient par rangées régulières ; en été, ils étaient comme perdus au milieu des hautes plantes vertes ; dès qu'octobre avait fait tomber les fleurs, ils récoltaient les tiges jaunies. Tantôt on travaillait la terre avec la bêche (*suki*) ou le râteau (*kumade*) ; tantôt c'était avec la charrue (*karasuki*) ; on moissonnait avec la faux (*ôgama*) ; pour décor-

tiquer le riz on le pilait dans des mortiers. Ici et là étaient tendus de grands filets de chasse (*tori ami*); ailleurs se dressaient des pieux enduits de glu (*essahizao*).

Nagoya, la résidence du daimiô d'Owari, était la plus grande ville du Tôkaidô. Son port, situé au fond de l'Owariwan, attirait beaucoup de jonques; les pèlerins en aimaient les temples, surtout le Higashi Honganji, l'un des beaux édifices du Japon; mais les voyageurs étaient surtout curieux de voir le shiro avec ses larges fossés, ses murs énormes, le donjon que surmontaient deux dauphins d'or. Seuls quelques rares privilégiés pouvaient en visiter l'intérieur, en admirer les célèbres peintures : des cerisiers et des faisans de Mitsuoki, des scènes populaires d'Ukiyo Matahei, des fleurs et des oiseaux d'Eishin, de Motonobu et de Taniû.

L'Owari et le Mikawa n'étaient pas pour intéresser les admirateurs de sites pittoresques, mais dans leurs riches plaines nombre de villages possédaient de bonnes auberges qui attiraient les touristes amis du plaisir et de la vie facile. A Okasaki, capitale du daimiô de Mikawa, l'on passait le Yahagigawa sur un grand pont de bois de soixante-quinze arches que dominaient les tours du shiro féodal.

Enfin c'était l'Océan. Sur la côte plate les bois de pins alternaient avec les rizières; les fortes marées couvraient et découvraient la plage au sable fin où des cristaux de fer brillaient au soleil. L'on faisait halte au bord de la baie de Hamana qui forme un grand lac intérieur communiquant avec la mer par un étroit chenal. Les

terriens s'amusaient à regarder tourner des vols de mouettes. Ici accroupis sur un rocher, des paysans pêchaient à la ligne ; là, toutes voiles dehors, des marins cinglaient au large, pour la pêche au harpon (*yasu*) ; là encore, poussant à la perche leurs chalands plats entre les grands joncs des lagunes, ils jetaient leurs filets (*yotsude ami*) ou disposaient ces grands paniers (*ikesu*) dont le poisson pris fait sonner la clochette.

Après avoir traversé en bac l'estuaire du Tenriûgawa, les voyageurs s'éloignaient de la côte pour atteindre la ville de Kakegawa.

En la quittant ils trouvaient l'Ôigawa trop rapide pour qu'on pût le passer en bateau. Des coolies nus portaient les grands dans les norimono, samurai et bourgeois sur des planches appelées *rendai*, les gens du peuple sur leurs épaules. Dramaturges et romanciers aiment à placer quelque scène de meurtre ou de suicide sur les bords de l'Ôi. Mais le plus souvent on n'y voyait que des épisodes comiques : des enfants ou des vieilles femmes en larmes ; un bonze trempé jusqu'aux os ; une jeune femme cramponnée aux épaules d'un porteur, qui la tenait par les jambes, et tendant en arrière des formes provocantes dont se gaudissaient les loustics.

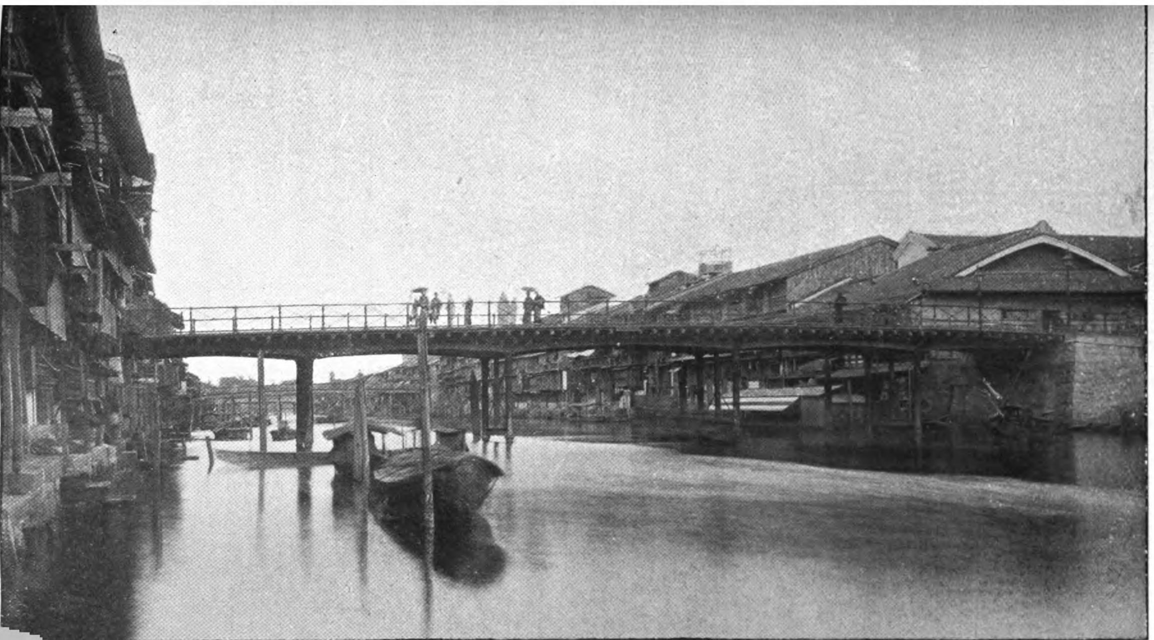
Shizuoka ou Fuchû retenait moins la foule par ses souvenirs d'Ieyasu que par ses jolis objets de paille tressée.

Au delà de Shizuoka commençait la partie glorieuse du Tôkaidô. L'on contournait la baie de Suruga que borde à l'est la presqu'île montagneuse

d'Izu, tandis qu'au nord s'élève le majestueux cirque du Fuji. Se détournant de leur chemin, les voyageurs les moins pressés parcouraient le petit promontoire sablonneux de Mio-no-Matsubara; à l'ombre des pins quelque lettré déclamait les beaux chœurs de la *Robe de plumes* : c'est en cet endroit même que la fée s'éleva dans le ciel. Puis, après avoir regardé au sud la blanche petite ville de Shimizu comme nichée dans les roches qui bordent la mer et les monts pittoresques du Kunôzan, célèbres pour leurs temples construits par Ieyasu, l'on reprenait le Tôkaidô.

Marcheurs, cavaliers et voyageurs en palanquin passaient bientôt par de nouvelles émotions; à l'ouest du cirque le Fujigawa roule vers la mer ses eaux torrentueuses en formant des rapides célèbres. Et de nouveau, les porteurs nus aux reins solides, aux jambes musclées, se plaisaient à effrayer les passagers tantôt en feignant de perdre pied dans l'eau profonde, tantôt en se laissant quelque peu entraîner par les flots rapides; de nouveau l'on voyait pleurer des enfants, pâlir des matamores, prier des bonzes aux yeux hagards et quelque jolie fille à l'humeur facile s'accrocher, en jouant la terreur, aux épaules de son coolie. Et de nouveau encore les lazzi éclataient, pîtres de profession et pitres improvisés s'amusant à mimer grotesquement et la terreur du faux matamore, et la mine piteuse du moine trempé serrant son chapelet contre son cœur, et la crainte jouée de la belle fille.

A Suzukawa, tout le monde s'arrêtait pour contempler le Fuji : de ce point il apparaît dans toute



ÔSAKA

sa majesté. Le cirque de montagnes où des châteaux des rochers surgissent au milieu de pins et de cryptomerias s'ouvre largement vers la mer; les flots viennent mourir près de la route. Seul, au milieu du cirque, se dresse le cône, et les forêts, les pentes nues, la cime neigeuse lui font comme trois ceintures de couleurs différentes sur lesquelles se joue diversement la lumière.

Sur le versant oriental de la baie, on faisait halte à l'endroit même où les monts d'Izu se séparent de la grande chaîne; puis les voyageurs formés en longue caravane, on suivait l'étroit chemin, qui, s'éloignant du rivage à Numazu, pénètre dans le cirque même du Fuji et en gravit la ceinture orientale. Pour nous figurer le spectacle, il faut parcourir les albums d'estampes que nous ont laissées les maîtres graveurs du dix-huitième et du dix-neuvième siècle. Voici, par un jour de soleil, un raidillon, un escalier : on ne voit rien qu'un plan oblique de grands chapeaux serrés les uns contre les autres et l'on pense aux soldats romains montant à l'assaut en formant la *tortue*, mais au-dessus des chapeaux émergent deux charmantes femmes, coquettement assises sur des chevaux; et les rayons qui tombent presque droit caressent joliment les chapeaux plats, la croupe pleine des bêtes et les cheveux huilés des deux charmantes femmes coiffées comme pour aller à la cour. Voilà l'hiver; sous la neige tombée, sous la neige qui tombe, à peine reconnaît-on la caravane : rien que de grands chapeaux blancs, de grands manteaux blancs. Et voilà maintenant la pluie, l'eau claquant sur les manteaux et les chapeaux de paille

d'une bande en déroute, tandis que derrière les grandes raies obliques l'on aperçoit comme des paysages superposés, mais de telle sorte que les paysages inférieurs déborderaient de plus en plus le paysage supérieur et lui feraient plusieurs ombres: au premier plan des arbres aux formes très nettes, derrière des arbres dans la brume, puis de la brume où se détachent quelques arbres, puis arbres et brume mêlés à ne pas se distinguer, puis de la brume où l'on ne sait plus s'il y a des arbres. Et voilà encore une tourmente de vent : les chevaux qui se cabrent, les bœufs qui ne veulent plus avancer, des hommes blottis derrière les arbres et les rochers, des femmes se débattant contre leur parapluie empli de vent, tandis qu'une rafale les coiffe de leurs jupes troussées.

Si la foule offrait mainte scène comique, la nature déployait un paysage admirable. Se retournait-on, c'était la baie de Suruga et sa côte dentelée, ces bandes de terre fines et tortueuses que les maîtres Japonais aiment à dessiner, la baie d'argent ridée de vagues, plus loin la mer aux teintes variées, pourpre ici et là presque noire, d'émeraude ou de turquoise à l'ombre des écueils rougeâtres entourés d'un cercle d'écume qui de loin semblait immobile, enfin la grande nappe d'azur calme jusqu'à l'horizon.

A l'ouest on dominait le cirque du Fuji; au nord-est on apercevait au fond du précipice le lac de Hakone, les rives escarpées et l'eau verte où les reflets des bords faisaient de grandes taches brunes et bleues; montagne et lac n'apparaissaient que par



LE FUJI
(Vu du lac de Hakone)

moments sous les branches des matsu tordus et des grands cryptomerias. Plus on montait, plus la vue s'étendait, mais en perdant de son relief. Aux grandes forêts dont la flore est la plus variée du monde avaient succédé des bois de pins, de cyprès et de thuyas rabougris, puis un sol avare aux herbes rudes. Les chevaux et les hommes glissaient sur les pierres usées. Enfin l'on atteignait le col. Après avoir soufflé un moment, on descendait rapidement sur Hakone, aperçu au fond d'un trou.

A la sortie de Hakone se dressait la barrière qui séparait le Kantô du Kansei; tous, excepté les daimiô, devaient quitter leur palanquin pour passer entre les murs que gardaient des sentinelles.

En atteignant Odawara et le Sakawa l'on trouvait la baie de Sagami aussi belle que le Surugawan. Laissant au sud Kamakura déchu, l'on traversait le nord de la presqu'île. Déjà se déployait le merveilleux paysage de la baie de Yedo. Depuis Kanagawa au port animé jusqu'à la capitale, le Tôkaidô était une grande rue bordée d'hôtels, de boutiques et de maisons de prostitution; le long de cette rue les villages se rapprochaient et longtemps avant d'arriver à Yedo l'on était déjà dans une ville.

IV

Ce n'est point assez de décrire le Tôkaidô, il faudrait en rendre la vie, une vie si intense que, même

à l'époque où le pays était en pleine décadence, Siebold reconnaît n'avoir rien vu de pareil en Europe; il faudrait réunir dans un même tableau les gravures des maîtres du dix-huitième siècle, les récits des Hollandais, les romans japonais, surtout le *Hiza Kurige*, ce chef-d'œuvre d'humour populaire.

Aucun pays n'a possédé une telle variété de costumes, aucun n'a présenté tant de scènes charmantes ou drôles, tant de traits de mœurs particuliers. Et l'existence des Japonais était tout extérieure comme l'était celle des Grecs et des Romains, et les gens de toutes les classes devaient sans cesse traverser le Tôkaidô, et la traversée était longue, car chacun en prenait à son aise, les Japonais n'aimant pas à se presser.

Dans leurs voyages les grands se servaient du *norimono*, dont l'usage fut interdit aux marchands en 1681 et aux simples samurai en 1737 : c'était une chaise à deux, quatre ou huit porteurs, où l'on se tenait accroupi ou assis les jambes étendues; l'unique barre des porteurs se trouvait au-dessus de la caisse, qui touchait presque le sol; de cette manière, les accidents n'étaient pas graves. Les *kago* des fonctionnaires étaient des norimono plus petits et plus simples. Les samurai riches voyageaient d'ordinaire à cheval, leurs femmes dans des *kago* qui étaient de simples fauteuils suspendus sur des tiges. Tous les gens de quelque fortune se servaient d'ailleurs du kago, bien qu'une loi de 1615 en eût limité l'usage, mais pour les pauvres il y avait aussi des paniers où ils se tenaient comme pelotonnés.

Les grands se faisaient suivre d'un véritable cortège : chaque malle était portée par deux hommes qu'accompagnaient souvent des coolies de rechange. Le nombre des serviteurs rehaussait l'importance de leur maître.



Repoussée par les domestiques des grands, la foule se pressait sur les côtés de la route : paysans avec les instruments de leur travail, les uns vêtus de la culotte et de la blouse, les autres nus; boutiquiers de la région allant faire une visite dans le bourg voisin; marchands et artisans des grandes villes voyageant pour affaires, tous le kakemono troussé dans la ceinture; pèlerins avec le bâton et le grand chapeau, bonze fuge le visage couvert et l'épée au côté, rônin la tête cachée dans une sorte de panier renversé, geisha portant le samisen ou le banjô, acteurs masqués, colporteurs, bateleurs. Les coolies passaient superbes, ils semblaient vêtus plus richement que les princes quand le soleil se jouait sur leurs tatouages aux chaudes couleurs, représentant des armes, des instruments, des étoiles, des animaux, des dragons et jusqu'aux scènes les plus compliquées. Dans cette foule ce n'étaient que rires, grimaces, plaisanteries, satires bon enfant. Au milieu de la cohue, un cheval s'avançait chargé de deux paniers se faisant contre-poids : dans chacun d'eux une jeune femme était accroupie, raide et digne dans sa robe éclatante et tenant haut la tête

à la coiffure compliquée. Voyant sur cet autre cheval mère et enfants empilés dans les paniers, le père à califourchon sur la selle, la foule s'écriait : « Voici les trois buddha, les *sambokôjin.* » Cependant arrivait un *daihachi guruma*, une charrette à bagages, ou c'était une file de bœufs chargés de gros paquets, tandis que le coureur de la poste hurlait pour qu'on le laissât passer ; nu, ses lettres attachées au bout d'un bâton, il devait courir sans jamais s'arrêter jusqu'au relais où l'attendait son remplaçant.

V

Partis de bon matin, tous ces gens se reposaient vers le milieu de la journée dans des auberges et des maisons de thé : on leur servait des bols de laque pleins de riz qu'ils prenaient avec des bâtonnets ; quelques-uns, la tête renversée, avalaient le macaroni filant que tenait leur main levée ; d'autres se contentaient de fèves ou de sucreries ; les riches buvaient du sake, les pauvres du thé vert très léger. Puis comme personne n'avait hâte de finir un voyage agréable, on se dispersait sur la place pour regarder des lutteurs ou des acrobates, pour écouter des bateleurs ou consulter des diseuses de bonne aventure.

La scène la plus curieuse était celle de l'arrivée au campement du soir ; tous se pressaient, se bous-

culaient, dans la peur de ne plus trouver de place. Les belles auberges étaient réservées aux grands et à leur suite; souvent le cortège d'un daimiô remplissait les auberges de trois ou quatre villages. Les gens modestes couchaient dans les maisons de thé, dans les granges ou dans la rue. Siebold, qui voyageait avec l'ambassade hollandaise, dut bien passer la nuit dans une maison de filles, et il avait un billet de logement officiel. Auberges et maisons de thé, propres et bien tenues, étaient d'ailleurs réputées pour leur bonne chère, mais leurs hôtes en sortaient passablement écorchés; en 1804 nombre d'hôtels se syndiquèrent, s'engageant à baisser leurs prix; ces hôtels faisaient flotter la bannière de l'association.

Pendant que les retardataires se disputaient aux portes des villageois, réclamant un gîte pour la nuit, les premiers arrivés prenaient leur bain d'eau chaude dans les cours ou dans la rue, hommes, femmes, enfants tout nus s'accroupissaient dans des baquets. Ensuite les gens se dispersaient sur la grève pour admirer le paysage, surtout si c'était par un beau jour d'été, que le couchant empourprât le Fuji et les monts de Hakone : à l'ouest l'horizon était d'or; à l'est les derniers nuages rouges s'éteignaient, le ciel était d'un bleu sombre où brillaient quelques étoiles. Et la lune s'élevait lentement, jetant ses rayons sur les vagues qui les mêlaient aux dernières pourpres du soir. Mais bientôt de grosses nuées d'orages cachaient la lune et les étoiles, le tonnerre grondait dans un ciel sans éclairs, les lucioles traçaient leur cercle de feu

au-dessus des rizières et dans la baie les vagues plus fortes grossissaient en masses noires, puis éclataient en écume phosphorescente.

Dans le bourg brillaient partout des lumières. Les voyageurs sortaient dans la rue avec des lampes à main (*teshoku*). Les terrasses, les petites chambres des maisons grandes ouvertes étaient parées de lanternes de papier multicolore contre lesquelles insectes et papillons battaient leurs ailes ; ici l'on voyait dîner de pauvres gens qui riaient avec les musume, là de riches marchands faisaient danser des maiko au son du samisen pincé par des geisha, et là des filles de joie s'offraient dans des robes éclatantes : chaque client attachait ses sandales au petit bloc de bois qui portait le nom de la belle choisie.



Et cependant un jeune homme s'est attardé sur la route déserte; à la petite natte ramenée sur son front rasé, aux épaulières empesées, aux deux sabres on reconnaît facilement le samurai. Il se presse, il semble avoir peur. Sans doute les voleurs le troublent peu, mais il craint de rencontrer ou le *Yanuki bôzu*, le *moine bourru*, ou le *mitsume niûdo*, le bonze à trois yeux, ou un *bakemono*, s'entend un renard déguisé. Et soudain il voit une jeune fille, assise sur le tertre, qui marque le ri; c'est une geisha, ses beaux cheveux sont savamment peignés; elle a les yeux doux, et sa tournure semble gracieuse dans la robe modeste.

— Aidez-moi, dit-elle, je tombe de fatigue et de faim.

A peine la sent-il s'appuyer sur son bras, que dans cette sombre nuit où palpitent les lucioles, il croit la reconnaître pour un kitsune. Trop fier, il ne dit rien et marche d'un pas égal, mais elle l'a senti tressaillir et, ne pouvant croire qu'on la suspecte, elle s'est prise à le suspecter. Défiants, ils se hâtent silencieux. Mais, comme ils suivent une digue entre une lagune et une rizière, voilà que des feux follets se jouent sur les roseaux abaissés et redressés par le vent, dont la houppe semble s'effeuiller en étincelles. Une poule d'eau remue les joncs, un crapaud crie. C'est lugubre. Le silence maintenant. Était-ce bien le cri d'un crapaud, le frémissement d'une poule? A la lueur d'un feu follet, s'élève une vague forme blanche aux longs cheveux noirs. C'est un yûrei : le jeune noble, la geisha se serrent l'un contre l'autre, ils sentent battre leur cœur, ce battement trahit leur frêle humanité. Cessant de se craindre dans la peur commune, ils se pressent la main et, se sachant également faibles, ils commencent à s'aimer.

VI

La grande curiosité, le grand effroi aussi des passants, c'étaient les escortes des daimiô, qui, deux fois par an, se rendaient dans la capitale, encom-

brant les routes le jour et les auberges la nuit. Les paysans étaient recrutés de force comme porteurs (*sukego*), mais beaucoup de villages se rachetaient en payant une taxe. Chassant devant eux les coolies, les samurai hautains, solennels, marchaient en levant haut les jambes, de cette manière grotesque que caricature Hokusai. Il y avait des costumes de tous les clans, des armures et des armes de tous les âges: hallebardiers, piquiers, arquebusiers, archers. Les porte-bannière tenaient haut les grandes piques où étaient attachés les insignes du clan. Les *hasami-bako*, les coffres aux bagages, étaient portés avec solennité, l'ombrelle (*tategasa*, *daigasa*), les armes et les ustensiles à thé (*chabentô*) traités comme des objets religieux. Les karô s'éventaient superbement : leurs grands sabres, attachés en travers, barraient la route; le vent enflait leurs larges jupes, les manches énormes, les bavolets des casques, les housses des chevaux. En tête de ces cortèges, qui comptaient parfois un millier d'hommes, le héraut agitait son éventail, en criant : « Prosternez-vous ». Tous se prosternaient dans la poussière. Un samurai conduisait en laisse le cheval richement caparaçonné du daimiô; lui-même on l'apercevait entre les stores abaissés de sa litière, jeune, efféminé, avec une robe brodée, un large pantalon de soie jaune ou rose, les joues fardées, les yeux peints, l'air alangui, et mollement couché sur des coussins, le fantôme des héros d'autrefois, dont il portait le nom.

Deux cortèges venaient-ils en sens inverse, l'étiquette fixait les moindres détails de ces rencontres.

Le daimiô dont le rang était le plus élevé avait droit à la préséance, l'autre devait descendre de son palanquin et ranger ses troupes sur l'un des côtés du chemin. Cependant les querelles étaient fréquentes entre les cortèges de daimiô rivaux, surtout entre gens du nord et gens du sud.

Mais, plus encore que la crainte, de pareils défilés éveillaient le mépris des hommes intelligents. Le sens du comique est l'une des qualités propres des Japonais, celle-là peut-être qui les distingue le plus des autres peuples de l'Asie. Sur un dessin de Hôen (première moitié du dix-neuvième siècle), nous voyons un cortège d'insectes; tout autour de la cage à cigale où repose le daimiô invisible, des sauterelles et des guêpes, brandissant des fleurs en guise de lances, s'efforcent d'imiter la démarche grotesque des Fracasses à deux sabres.

CHAPITRE III (1)

LA VIE EXTÉRIEURE : — YEDO.

Si le Tôkaidô présentait tant d'animation, c'est qu'il conduisait à Yedo et que le gouvernement ruinait tout le Japon au profit de la capitale. Dans les dernières années du dix-huitième siècle c'était, au dire des Hollandais, une ville de deux millions d'habitants, ce qui semble exagéré; cependant le premier recensement pris par le gouvernement du Meiji donna plus de 1,100,000 habitants; et le départ des daimiô avait, pour un temps, diminué la prospérité de la ville.

La situation de la capitale était en effet bien choisie, puisqu'elle se trouve presque au milieu de Hondô et que la plaine où elle s'élève est la plus riche de l'empire; cette situation était encore meilleure au dix-huitième siècle, car, si les grands bâtiments modernes ne peuvent pénétrer dans ses eaux trop peu profondes, les jonques en usage sous les

(1) *(T. A. S. J.)*. W. E. Griffis, *Streets and Street-names of Yedo* (I). — Mrs Chaplin Ayrton, *New year Celebrations* V, (1). — R. H. Mc. Clatchie, *Castle of Yedo* (VI, 1). — *Fendal Mausions of Yedo* (VII, 3). — *Map of the Castle of Yedo* (VIII, 2). — J. Hattori, *Destructive Earthquakes* (V, 21).

Tokugawa venaient facilement ancrer dans son port.



La baie de Yedo est située au sommet de l'angle que fait la grande île; la côte du Pacifique, jusque là inclinée vers le sud-est, se relève brusquement et va droit au nord. Cette baie, qui s'enfonce profondément dans les terres, est limitée au nord et à l'ouest par les provinces de Shimôsa et de Musashi, au sud par la presqu'île et la province de Sagami; à l'est par la péninsule, qui accuse l'angle de Hondô; la partie renflée de cette péninsule forme la province de Kazusa, et son extrémité dentelée la province d'Awa ou de Bôshû.

La large baie n'a comme accès que l'étroit canal d'Uraga situé à son extrémité sud-orientale; ce canal, que protège au large l'île d'Ôshima, se dirige d'abord du sud au nord, puis de l'est à l'ouest. A l'ouest et au sud, il est bordé par la presqu'île de Sagami, à l'est et au nord par la presqu'île d'Awa. La côte de l'Awa est escarpée; les monts Nokogiri, qui séparent cette province du Kazusa, sont perpendiculaires au canal; les hauteurs du Kazusa moins élevées ont une direction plus incertaine. Au fond de la baie le Shimôsa et le nord du Musashi sont des plaines basses, marécageuses et fertiles. Dans le sud du Musashi et dans la presqu'île de Sagami, la côte est, pour la plus grande partie, abrupte et pittoresque. A l'entrée du canal s'élèvent Tsurugi-zaki en Sagami et Kachiyama en Awa, à l'entrée

de la baie Uraga en Sagami et plus au nord Futtsu en Kazusa; la côte uniforme de cette dernière province ne présente qu'un port important, Kisarazu. Mais, sur l'autre rive nous trouvons, à la jonction du Sagami et du Musashi, la baie tourmentée de Yokosuka dont aujourd'hui l'on a fait l'une des premières places maritimes de l'empire, puis Yokohama et Kanagawa.

Plusieurs fleuves se jettent dans la partie nord-ouest de la baie : ce sont, en allant du sud-ouest au nord-est, le Tama, le Sumida, le Naka, le Yedo; chacun de ces fleuves a plusieurs bouches, des affluents et des satellites où se déversent des marais, des étangs, des canaux naturels ou creusés par l'homme.

Yedo est situé sur l'estuaire du Sumida, dans ce dédale de cours d'eau qui au dix-septième siècle permettaient d'en faire un port et une forteresse. Au milieu des marais s'élève un tertre arrondi, bien protégé par des canaux : c'est sur ce tertre qu'était bâti le shiro. A l'est et à l'ouest deux chaînes de collines boisées complètent la ligne de défense. Il faut faire l'ascension de plusieurs de ces collines pour embrasser l'ensemble du paysage. Du côté de la terre, de Mama Kônodai par exemple, on découvre le cirque de montagnes qui enveloppe la plaine du Musashi : au nord-est le groupe du Hitachi, au nord-ouest celui de Nikkô, à l'ouest les monts du Shinano, au sud-ouest la chaîne de Hakone et le Fuji. Se rapproche-t-on de la côte, on découvre la baie tout entière. Au nord ce sont les plaines basses du Shimôsa; au sud, la presqu'île du Kazusa, les

pics du Nokogiriyama, qui semblent des châteaux de rochers; en deçà du canal, les collines boisées, dont le pied baigne dans la mer; et de nouveau à l'ouest, au-dessus des brumes rosées, le majestueux cône du Fuji.



C'est sous tous ses aspects qu'il faudrait décrire le panorama de Yedo pour en faire sentir la beauté.

D'abord le printemps incertain. Tantôt, après les nuits de gelée, un jour sans nuage, le ciel d'un bleu léger, la baie rayée par la brise matinale de petites vagues vertes à la crête d'argent; puis le soleil éclatant de midi, et, quand les rayons se font obliques, toutes les teintes apparaissant que font au Yedowan les grandes différences de niveau, si bien que l'eau semble ici de saphir et là d'opale et là d'or et là de pourpre et là presque noire. Tantôt le ciel nuageux, les vapeurs qui montent des marais, une atmosphère lourde, des averses, et lorsque l'orage se dissipe, les senteurs âcres de la plage, les parfums des arbres fruitiers en fleurs, le décor des montagnes rapproché que domine le Fuji couvert de neige; il fait une tache sombre sur le ciel lumineux du soir dont les rayons caressent ses flancs.

Avec l'été viennent les pluies régulières, de terribles tourmentes, parfois des typhons, les grandes nappes des éclairs lointains, les griffes de feu des éclairs rapprochés, dont les zigzags couvrent le ciel tout entier, et ce sont aussi les glycines, les fleurs d'oranger, les iris, les lotus et les nénuphars. Le

Fuji apparaît rarement, la mer se fait noire, souvent elle se hérisse de lames, même au fond de la baie, que souillent les eaux bourbeuses des canaux et des fleuves changés en torrents.

Dès la fin de l'été les pluies diminuent; l'automne est la saison charmante avec le chaud décor des ichô et des momiji, les matins dont les brumes font la joie des peintres, les couchers du soleil sobres et délicats dont les teintes semblent s'harmoniser avec celles du feuillage et de la baie, qui prend à cette époque une délicieuse transparence.

Enfin l'hiver. Après quelques jours de brouillard, le soleil apparaissant d'abord comme une lueur de pourpre, puis comme un disque rouge, ensuite comme un foyer éblouissant. La brume opaque qui cachait la mer commence à s'éclaircir, à se déchirer; c'est l'heure de la marée : on distingue les flots qui grossissent et se brisent en écume; le vent qui souffle en sens contraire du flux chasse vers le large les lambeaux de brouillard qui semblent effeuiller la crête mousseuse des vagues prises à rebours tandis que du côté de la terre le panorama des montagnes surgit tout à coup. Ou ce sont les claires nuits de lune reflétées par la neige, l'aube rosée se jouant sur la gelée blanche et les stalactites du givre : pour les Japonais givre et neige ne sont-ils pas les fleurs de l'hiver?

I

Imaginons maintenant le Yedo d'autrefois, le port et la rivière avec leurs voiles, les canaux encombrés de chalands, les grands arcs des ponts de bois, les rues droites de la cité des nobles, les rues tortueuses des quartiers commerçants; des champs, des rizières, des forêts entre les faubourgs dispersés; au centre de la ville, dans le réseau même des canaux, le shiro avec sa triple enceinte flanquée de tours.

*
* *

Construit par Ôta Dôkan, ce shiro fut élargi par les Hôjô; mais, si les remparts en étaient forts, les bâtiments ne présentaient qu'un pauvre aspect quand Ieyasu s'y établit en 1590. De 1596 à 1614 il éleva un nouveau palais d'un style à la fois brillant et sévère; le feu détruisit ce palais en 1657. Ienobu bâtit la demeure splendide où les shôgun résidèrent jusqu'en 1863; à cette époque le shiro, déjà plusieurs fois brûlé, disparut complètement dans un incendie. Sur son emplacement s'élève aujourd'hui le palais impérial. Du shiro des Tokugawa, rien ne subsiste que les remparts transformés en promenades.

Le shiro comprenait plusieurs enceintes défendues par des fossés profonds, des remblais en terre

bordés de palissades, des bastions surmontés de grosses tours. Dans l'enceinte réservée, au pied du donjon à cinq étages, dont Kämpfer vante l'aspect imposant, se trouvait le palais avec des cours, des pavillons dans le style ordinaire des maisons japonaises, une grande salle d'audience qui au dehors formait un corps de bâtiment avec deux ailes. La seconde enceinte renfermait des temples, à l'ouest un parc, qu'un double rideau de bambous cachait aux regards : les délicats en vantaient les paysages symboliques, les beaux arbres, surtout les points de vue ; d'une terrasse du nord, on découvrait le Fuji.

II

C'est dans le shiro que vivait le shôgun, que le bakufu tenait ses assises.

Depuis la nuit fameuse où Iemitsu avait réuni les daimiô, la cour du shôgun était devenue une cour véritable. Les plus grands feudataires redoutaient sa puissance; ils vivaient pour lui comme les nobles de Versailles vivaient pour le roi. Dans l'une et l'autre cour, c'était la même humilité devant le prince, la même servilité auprès des favoris, la même âpreté à briguer les places, c'étaient les mêmes discussions sur le rang et l'étiquette. Un Saint-Simon japonais nous aurait décrit l'émotion des seigneurs à la mort d'un shôgun avec les traits que le nôtre emploie en racontant la fin du Grand

Dauphin ou du duc de Bourgogne. Grâce à lui, les visages plus froids des Japonais nous trahiraient des haines aussi tenaces qu'à Meudon et de pareilles ambitions; nous découvririons la convoitise, la débauche, l'avarice, même l'amour, même la crainte sous le masque de rire que ces visages ne devaient jamais quitter.

Au dix-septième siècle le dévouement au shôgun était considéré comme le premier devoir, tout au moins par les vassaux directs de la maison Tokugawa. Les écrivains citent volontiers l'exemple d'Abe Tadaaki, le petit-fils du ministre d'Ieyasu. Le 17 janvier 1630 le jeune shôgun Iemitsu célébrait la fête annuelle de l'escrime : les maîtres de l'art faisaient assaut, portant des masques et se servant de sabres en bois. Le prince les provoquait tous et tous se faisaient un plaisir de se laisser vaincre. Quand Iemitsu lança un défi à Tadaaki, celui-ci ne le releva pas; forcé cependant de s'aligner, il ne voulut pas se montrer servile, fit de son mieux et renversa le shôgun d'un coup de sabre. Dépité, Iemitsu affecta de ne plus parler à ce courtisan maladroit; pendant un an, Abe supporta son malheur, puis, désespéré, il résolut de se suicider, mais ses amis le supplièrent de différer l'exécution de son projet et de chercher une occasion où il pourrait risquer sa vie pour leur maître. Or, un jour que le shôgun examinait les dégâts causés par le Sumida débordé, quelque vieillard morose observa qu'au temps d'Ieyasu les samurai se seraient fait un plaisir de traverser à cheval la rivière furieuse, mais que dans le présent aucun jeune

homme n'aurait le courage de le tenter. Piqué, Iemitsu de promettre faveur et récompense à qui s'élancerait dans le Sumida; personne ne bougeant, le shôgun voulait lui-même risquer sa vie quand Abe Tadaaki, suivi de son vieil écuyer, entra dans le fleuve; tantôt dirigeant son cheval, tantôt nageant à côté de lui, malgré les poutres charriées par les flots, il atteignit heureusement l'autre rive, puis revint auprès d'Iemitsu qui, touché, lui accorda son pardon.

Près de deux siècles après Siebold a décrit la réception de la mission hollandaise à la cour du shôgun : le prestige du souverain n'était plus aussi grand, peu de ses vassaux se seraient fait une joie de sacrifier leur vie pour satisfaire à ses caprices. Mais la pompe extérieure et l'étiquette du palais étaient restées les mêmes. Après avoir traversé des galeries, des salons aux boiseries couvertes d'or, l'ambassadeur hollandais, conduit dans le *saint des saints* du shiro, doit s'agenouiller, frapper le sol du front et rendre hommage non pas au shôgun, mais au ministre qui le représente. Le shôgun lui-même n'apparaît qu'un instant, il passe au bout de la salle sans dire un mot, ni faire un geste, tandis que l'ambassadeur se tient le visage contre terre et ne peut voir le potentat. La faveur d'une audience est cependant considérée comme si précieuse que, le shôgun disparu, tous se pressent autour des Hollandais et les accablent de leurs emphatiques félicitations.

III

Daimiô et hatamoto avaient leurs yashiki dans le shiro. Ceux des kokushu s'élevaient au milieu d'un espace libre, les autres bordaient de longues rues droites. Un fossé séparait chaque yashiki de la rue et des yashiki voisins : on pénétrait dans l'enclos par un pont-levis, une porte monumentale, dont les ornements indiquaient le rang du daimiô. En deçà du fossé se trouvaient des maisons basses aux toits de tuiles, aux balcons de bois grillé : le tiers supérieur de la muraille était badigeonné de blanc, la partie inférieure peinte en noir pour les hatamoto, recouverte de tuiles sombres dans les yashiki des daimiô. Ces maisons servaient de casernes pour les samurai : leurs façades donnaient sur une cour oblongue pavée chez les kokushu, couverte de petits cailloux chez les moindres seigneurs. Au milieu de cette cour s'élevait le palais du daimiô, avec un perron, un portique, une grande salle au centre des appartements séparés par des écrans. Derrière le palais s'étendait un jardin chinois aux paysages symboliques, encadrés de grands arbres.

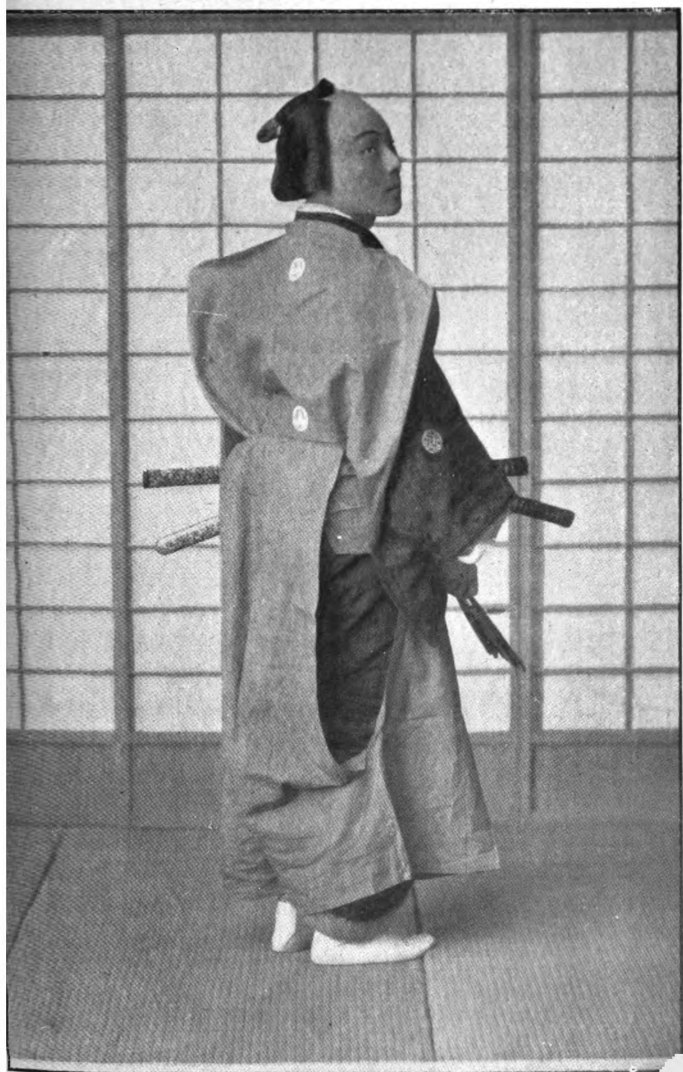
Au dix-septième siècle, tout dans les yashiki témoignait de l'orgueil et de la richesse des daimiô : porches sculptés, appartements éclatants d'or, peintures de maître, bibelots précieux; des incen-

dies répétés firent disparaître ces trésors, et les daimiò ruinés, soupçonnés, dégoûtés, vécurent à la fin dans des maisons dépouillées : ces plus modestes demeures étaient appelées *nagaya tsukuri* ou *tamon tsukuri*. Les hatamoto, au contraire, simples samurai dans le début, grandissaient en orgueil et en puissance avec le gouvernement qu'ils servaient. Après chaque incendie, le palais du seigneur se relevait plus humble, mais plus somptueux celui du fonctionnaire ou du légiste. Au dix-neuvième siècle, le shiro du shògun féodal montrait la centralisation toujours grandissante, le régime féodal à jamais déchu.

*
* *

Que l'on se représente maintenant le Kôjimachi, le quartier des nobles, à l'époque de la splendeur de Yedo! Dans la rue ou sous la voûte basse, qui traverse la caserne, se tiennent les samurai perchés sur de hauts socques, le milieu de la tête rasé, les cheveux des côtés peignés en arrière, au-dessus de la nuque un chignon comme les femmes; ils toisent les passants d'un air farouche, la main sur la garde de leurs sabres. Tantôt ils portent la longue robe bleue serrée à la taille, le pantalon vert, la tunique courte aux amples manches relevées, aux épaulettes maintenues raides par de l'empois; tantôt c'est l'armure rouge ou noire, le casque à la visière grimaçante ou le grand chapeau de cuir laqué.

Entre les bravi des daimiô rivaux, surtout entre ceux des daimiô et des hatamoto, ce sont des



SAMURAI
(ÉPOQUE DES TOKUGAWA)

regards ou des paroles de défi, des duels, parfois même des batailles. Figurons-nous le troisième acte de *Roméo et Juliette* ou les querelles des royalistes et des cardinalistes dans les *Mousquetaires* de Dumas. Soudain ces bravi s'écartent, les uns avec respect, les autres en souriant : suivi de centaines, de milliers de samurai, un daimiô arrive de ses États à cheval ou porté dans un palanquin.

A de certains jours, une foule silencieuse se presse autour des remparts; samurai et bravi s'inclinent dans la poussière. Le pont-levis s'abaisse. Une procession en sort : les daimiô avec la jupe courte et l'habit de cour, les yakunin ou fonctionnaires en longue robe, des hatamoto, des soldats. Dans la ville des hérauts font tirer les écrans, jeter du sable sur les routes, enfermer les chiens et les chats, tandis que, au shiro, tous les postes prennent les armes. Les conques sonnent, les tambours battent. Et le cortège s'avance lentement. Au céntre, se trouve une litière aux rideaux fermés : c'est la litière du shôgun, et les puissants chefs de clan, qui l'entourent, frémissent, quand le vent en agite les rideaux, ils croient voir la main du maître.

IV

Quittons maintenant la ville des nobles pour la ville populaire. Les quartiers commerçants étaient situés au sud-est du Kôjimachi : c'étaient Nihon-

bashi, Kiôbashi, Shimbashi le long de la baie, et Tsukiji sur l'estuaire du Sumida. De part et d'autre du fleuve s'étendait le Tôkaidô, la route de Kiôto; les ponts les plus fréquentés étaient le Kiôbashi et le Nihonbashi d'où étaient mesurées toutes les distances de l'empire.

A Yedo, comme partout au Japon et même en Asie, les gens d'un même métier habitaient une même rue, les métiers étaient nettement séparés : un charpentier ne devait pas réparer un plancher dans une maison dont il faisait les cloisons. On ne trouvait dans le Japon d'alors que peu des industries de l'Europe; il ne s'y rencontrait ni maçons, ni marchands de meubles, ni tailleurs, ni bouchers, ni boulangers. Les objets de verre étaient rares et presque tous importés. La tuile n'était employée que pour les toitures; au seizième siècle les bourgeois couvraient encore leurs maisons de chaume; un toit de tuiles indiquait la noblesse; mais, en 1601, le feu ayant détruit une grande partie de Yedo, la tuile fut permise à tous.

Dans le jour, les maisons à un ou deux étages avaient leur rez-de-chaussée grand ouvert sur la rue et semblaient des théâtres; le plancher était à dix centimètres du sol; dans les pièces, que séparaient des cloisons de papier, l'on ne voyait pas un meuble; nattes, *fusuma* et *shôji* étaient d'une exquise propreté. Les hommes, dont les chaussettes séparaient le pouce des orteils, les femmes aux pieds nus marchaient doucement, se saluaient en s'agenouillant et en posant les mains à terre, puis s'asseyaient sur leurs talons, graves et souriants.

Comme les maisons construites en bois brûlaient facilement, on n'y conservait pas les objets précieux, qui étaient déposés dans des dépôts construits en terre.

*
* *

Pour sortir du shiro, nous avons suivi les rues réservées aux magasins où se fournissent les nobles : on y vend les bronzes d'art, les ivoires et les laques de Kiôto, les poteries de Satsuma, les porcelaines d'Owari, les armures, les casques, les cimiers.

Entrons dans le quartier des affaires. Quel va-et-vient de gens s'agitant et parlant fort! Quel miroitement d'objets de toutes formes et de toutes couleurs : bannières portant le *mon* des magasins, *kamban* de bois où est inscrit le nom de la firme, stores tirés jusqu'au milieu de la rue et maintenus sur le sol par des poids. Dans la foule, tous les clans, toutes les classes. Des samurai; des dames nobles en longue robe à ramages, des femmes du peuple à la mise modeste portant leurs enfants sur leur dos; les jeunes filles, avec une large ceinture sur leur tunique rouge, les bras nus dans les larges manches, le corsage échancré laissant voir les épaules et le cou poudrés avec des dessins au cinabre; toutes ont des parasols, des éventails aux dessins étranges, aux couleurs éclatantes; toutes trébuchent sur leurs galoches trop hautes, fières de leur coiffure compliquée. Les coolies sont nus; les paysans ont la pèlerine de paille, de grands chapeaux

pareils à des paniers renversés. Parfois la foule s'écarte brusquement : des hérauts crient, c'est le palanquin d'un daimiô ou d'une princesse.

On quitte une rue élégante pour entrer dans le marché aux légumes. L'on sort de la rue des changeurs et l'on se trouve au milieu du fameux marché au poisson de Nibonbashi : pêcheurs et pêcheuses presque nus, un foulard noué sur la tête, des acheteurs, des acheteuses, qui se poussent en riant; sur les algues, des poissons qui grouillent : maquereaux, ablettes et saumons; les ouïes palpitent, les écailles d'argent ou polychromes brillent au soleil. Les anguilles se débattent dans de grands paniers, s'échappent sur les huîtres entassées.

Voici maintenant l'estuaire du Sumida et le port : les pêcheurs amarrent leurs barques sur la plage d'où l'on découvre toute la baie, la presqu'île du Kazusa, les monts de Hakone et le Fuji. Et voilà les canaux dont chacun a son trafic particulier. Ceux du quartier de Fukagawa sur la rive gauche du fleuve, charrient les grosses poutres descendues des montagnes; sur leurs bords vivent les charpentiers. D'autres sont réservés au riz, aux drogues, aux marchandises sèches. Partout c'est la même ardeur, la même propreté minutieuse, la même gaité toujours riante; si le Japonais n'aime pas à travailler beaucoup, ce qu'il fait il le fait de bon cœur.



Laissons ces lieux bruyants pour des voies plus tranquilles. Suivons la rue des imprimeurs, puis celle des marchands de gravures où les curieux s'arrêtent devant les belles estampes en couleurs, qui représentent des acteurs et des courtisanes. Plus loin nous trouvons le quartier des magasins de soie : des piles de cartons s'élèvent le long des cloisons; d'une main diligente vendeurs et vendeuses les ouvrent pour en tirer robes, écharpes, fichus. Plus loin encore ce sont les marchands de coton, les faiseurs de nattes, les potiers. Nous arrivons dans le district des hôtels, de petites maisons pareilles à toutes les autres. Les voyageurs se baignent pêle-mêle dans la piscine d'eau très chaude; accroupis sur les mêmes nattes, ils prennent le même repas : du riz, des fèves, des sucreries, du poisson cru, du sake, le tout servi dans des bols de laque rouge ou noire.

Sur la fin du jour, passent les crieurs de feuilles volantes où l'on annonce le dernier crime, le dernier incendie; puis les aveugles demandant qui veut se faire frictionner et masser. Et, le soir tombant, avec les douces teintes de la lumière japonaise, le conteur d'histoires s'assoit au coin d'une rue; s'accompagnant du banjô, il dit les guerres des Taira et des Minamoto, les aventures des quarante-sept Rônin ou quelque roman tiré de l'histoire de Chine. Derrière les *shôji* l'on aperçoit la lumière

jaune des *andô*, les lampes aux grands abat-jour de papier, tout autour des ombres pressées. Bientôt les volets de bois se ferment, tout est barricadé contre les voleurs, tandis qu'à l'intérieur, rieuses et bavardes, les musume étalent les matelas de soie piquée (*futon*), les couvertures vertes ou bleues; dans la même pièce, hommes et femmes se couchent sans se déshabiller.

V

Yedo avait une ceinture de faubourgs : au sud, Shiba qui bordait la baie et qu'avaient rendu célèbre les mausolées des shôgun; à l'ouest, Akasaka, Azabu, Yotsuya, Ushigome; au nord, Koishikawa, Hongô, Shitaya, Asakusa, Ueno, où les pèlerins admiraient les tombeaux des Tokugawa et la célèbre allée de cerisiers; à l'est, Honjo et Fukagawa.

Dans le faubourg d'Asakusa, voici le célèbre temple de Kannon miséricordieuse : une haute salle de cent deux pieds carrés, entourée d'une large galerie; à la voûte, des peintures d'anges, partout des ex-voto, des kakemono, des lanternes. Les fidèles frottent la statue de Binzuru, l'Esculape des bouddhistes japonais, achètent des images, des billets sur lesquels ils liront leur avenir; pour éveiller l'attention des dieux, ils leur jettent des pierres ou leur crachent des boulettes de papier. Derrière un

jubé de treillis de fer, s'élève l'autel couvert d'or et de damas, chargé de vases précieux, paré de lampes et de fleurs; sur l'autel, au milieu de petites statues de Kannon, se dresse l'image miraculeuse de la déesse.

La rue qui conduit au temple, le champ de foire qui l'entoure, sont encombrés par une cohue de bonzes, de pèlerins, de badauds, de mendiants, de bateliers, de marchands ambulants. Doux, mais gâtés, les enfants demandent des jouets, quelque statuette en bois colorié de l'un des sept dieux du bonheur, une figurine en porcelaine de Kiyomizu, un magot de paille d'Omori, une poupée d'Uji figurant une cueilleuse de thé, surtout l'un de ces pantins d'Asakusa qui font des bonds quand on les presse. Au milieu de la foule picorent des poules et des pigeons. Tous les animaux se donnent rendez-vous dans la demeure de la bonne déesse, les chats, les chiens et même les singes.

Ici, c'est une vendeuse de charmes. Là, dans une arène (*dohiö*), les *sumôtori*, ces lutteurs énormes, dont la race semble différente de celle du peuple, se prennent, s'enlacent, se renversent aux applaudissements des spectateurs : un *giôji*, un arbitre vêtu du *kamishimo*, veille au respect de la règle; les vainqueurs reçoivent les titres d'*ôzeki*, *sekiwaki* et *komusubi*. Ailleurs des badauds applaudissent ces prodigieux acrobates qu'aime à représenter la *Manga* de Hokusai; d'autres suivent un montreur de marionnettes, au chapeau de brigand et de magicien. Femmes et enfants visitent, tremblants, un musée de statues de cire : d'abord l'enfer bouddhiste avec les supplices des pays de l'Ex-

trême-Asie, des fantômes, des diables, des monstres de toute sorte; puis, autour d'un petit jardin, dans des baraques, où les groupes semblent des scènes naturelles, les héros du passé, les héros modernes : les quarante-six Rônin délibérant, tuant leur ennemi, faisant harakiri. Dans la cour même du temple, des acteurs jouent sur une estrade : le hideux Shôjô, le démon de la mer, secoue sa chevelure rousse et roule des yeux énormes, au grand effroi des femmes et des enfants. Et par-dessus le vacarme, la cloche d'Asakusa se fait entendre, qui dit la pitié de la déesse bonne à tous.

VI

Pour connaître le Yedo des Tokugawa, il nous faut aussi parcourir les quartiers infâmes, où habitaient des centaines de milliers de bandits et de misérables; près d'Asakusa vivaient les lépreux et plus loin les Eta.

Au nord du célèbre sanctuaire, le Yoshiwara faisait comme une ville à part au milieu de la campagne : il était bâti en damier avec de longues rues droites, des maisons ouvertes du haut en bas; derrière des grilles, dans des salons éclairés par des lampes, arrangés comme un décor, des femmes se tenaient debout, assises, accroupies, avec des coiffures hautes et compliquées, de longues robes droites aux plis savants; fardées, elles avaient les

yeux peints, des dessins au cinabre sur les épaules découvertes, et restaient toujours immobiles, si bien qu'un provincial les eût prises pour des statues de cire. Dans les maisons de thé se balançaient les petites danseuses aux longues robes rouges, aux cheveux haut peignés, piqués de grandes épingles. Assises sur leurs talons, les geisha, vêtues de bleu, les accompagnaient sur le koto et le samisen.

A l'angle des rues s'élevaient de hautes maisons grises qui semblaient des forteresses; l'on y enfermait les femmes réservées aux riches.

C'est dans l'une de ces forteresses que la Manon japonaise vécut plusieurs années prisonnière.

Shirai Gompachi, le samurai, délivre une jeune fille que des brigands gardent comme otage. Les parents de la jeune fille, de riches marchands, veulent la lui donner en mariage. Il préfère se rendre à Yedo pour y chercher fortune. Sa bonne mine, son habileté à manier le sabre lui font des amis, et ses amis l'entraînent à mal. Un soir, la curiosité le conduit dans le Yoshiwara, pour y voir une nouvelle venue dont tous vantent la beauté. On la nomme Komurasaki (petite violette). C'est la fiancée de Gompachi.

— Te retrouver en pareil lieu, s'écrie-t-il, moi qui me flattais de me faire un nom et de revenir t'épouser!

— Ne m'accuse pas. La loi de Confucius est formelle : une enfant doit sa vie à ses parents. Tombés dans la misère, les miens m'ont vendue, c'était leur droit, et c'était mon devoir de me soumettre à leur volonté.

Gompachi pardonne.

— Reste ici, je gagnerai ta rançon; mais, je le jure, tu n'appartiendras qu'à moi seul.

La fortune du samurai est bientôt épuisée. Comment abandonner sa fiancée? Gompachi vole, pille, assassine; les juges mettent sa tête à prix, il est arrêté, condamné, exécuté.

Komurasaki, que désolait l'absence de Gompachi, apprend à la fois le crime et le châtiment. Elle s'échappe de sa prison, court à la tombe de son amant, tire un poignard et se frappe au cœur. On l'enterre près de Gompachi; toujours leur tombe disparaîtra sous les fleurs apportées par les amoureux.

*
* *

Les femmes de Yoshiwara (3,289 en 1869) étaient généralement vendues par leurs parents à l'âge de cinq ou six ans; elles servaient d'abord comme pages (*kamuro*) chez les *oiran*, les grandes courtisanes, puis quand elles atteignaient leur quinzième année elles entraient au Yoshiwara, où elles restaient jusqu'à l'âge de vingt-huit ou vingt-neuf ans; les jugeant alors vieilles et flétries, leur propriétaire leur rendait leur liberté. Suivant leur condition, elles portaient le nom de *jorô*, *yûjo*, *tawareme*, *asobime*, etc.

Il ne faut pas les confondre avec les grandes courtisanes, les *oiran*, qui, elles aussi, alors que le bushidô imposait une morale puritaine, avaient dû vivre dans le Yoshiwara; mais qui, à la fin du dix-

huitième siècle, habitaient l'hiver dans la ville même de Yedo, l'été dans les faubourgs de Nakanogô, Negishi, Nippori, surtout à Mukôjima, sur le bord du Sumida.



Romanciers et graveurs ne nous laissent rien ignorer de la vie de ces grandes courtisanes.

Le matin se joue à travers les écrans sur les panneaux laqués de la chambre : servantes et kamuro y pénètrent, tirent les shôji et des jardins monte le parfum des fleurs. S'approchant de la couche où la belle dort enveloppée dans ses couvertures ouatées, la tête posée sur le petit coussin en forme de demi-lune, elles l'éveillent, et, repoussant la couverture, celle-ci se dresse, dans son déshabillé. Alors commence la longue opération de la toilette dont nous ne perdons aucun détail. Voici le bain. C'est un grand baquet muni sur un côté d'un foyer de chaleur qu'une femme entretient en soufflant dans un tuyau. La courtisane s'y plonge sans défaire sa coiffure; au-dessus du bord apparaît son buste au cou mince, aux épaules blanches, aux seins fins et bas; sortie du bain, elle s'abandonne aux soins des femmes qui la sèchent; la pâleur de sa peau contraste avec son épaisse chevelure noire savamment relevée; accroupie, elle tend la ligne souple et caressante de sa nuque charmante, de ses reins un peu gras et de ses hanches évasées.

La toilette finie, on la coiffe, s'il y a lieu, car

les chefs-d'œuvre du perruquier japonais ne se recommencent pas tous les jours; elle se dessine de faux sourcils, peint ses lèvres, laque ses dents de noir, farde ses joues, allonge ses paupières, rend ses cils plus épais, se couvre le cou, les épaules, la gorge d'un enduit blanc qui lui dessine sur le dos comme une collerette à cinq pointes. Les servantes apportent les robes, les manteaux, les ceintures, chefs-d'œuvre de l'art du tisseur et du brodeur; soies, damas, satins, brocarts : quelle fantaisie dans le choix des dessins! quel tact délicieux dans la disposition des couleurs!

Enfin, parée de tous ses atours, dressant sa tête auréolée de poignards, d'épingles, de kôgai, trébuchant sur ses hautes socques laquées d'or qui sembleraient les souliers d'une courtisane vénitienne, la belle *oiran* monte dans sa chaise, un *tsujikago* laqué d'or dont l'intérieur est peint par Tosa dans le style des miniatures. Graveurs et romanciers la suivent maintenant dans toutes ses promenades, tous ses amusements. Mars la veut dans l'*ume-yashiki* du temple de Kameidô où nobles et lettrés composent des vers en l'honneur des vieux pruniers, tordus, presque couchés, que le printemps a parés de fleurs. En avril on porte sa litière au delà de l'Azuma-bashi jusqu'à Mukôjima : l'avenue de cerisiers, qui, sur plus de 1,600 mètres, suit la rive charmante du Sumida, disparaît dans une mosse embaumée; la foule se presse sous les arbres, des barques sillonnent la rivière, sur les terrasses des maisons de thé hommes et femmes aux riches costumes mangent en riant; la belle oiran se fait arrêter



JAPONAISES AU BAIN
D'après Hokusai *(Manga)*
(XIXe SIÈCLE)

devant la tombe d'Umewaka, le pauvre enfant assassiné, dont le spectre revient des enfers pour consoler une mère éplorée, et d'une voix lente elle lit un *haikai* de sa composition, qu'applaudissent ses admirateurs. C'est pour elle seule que mai semble avoir pivoines, azalées et glycines, juin ses iris, juillet ses volubilis, août ses lotus et novembre ses chrysanthèmes, dont les plus beaux s'épanouissent à Somei. Chaque saison lui apporte aussi un mets favori : fruits, légumes, champignons, gâteaux et poissons ; le *hatsugatsuo* est le premier plat de *katsuo,* de bonite servi au printemps ; qui le mange en jette la tête et la queue devant sa porte, tous ses voisins devant savoir qu'il s'est accordé pareil luxe. En été l'oiran monte vers le soir dans son *yanebune*, un bateau superbement décoré, elle descend le Sumida et gagne la baie. D'abord à la lueur du couchant qui rougit les voiles, se joue sur les panneaux laqués et les robes de soie, l'oiran et ses convives surveillent les pêcheurs d'huitres. La nuit venue, on allume les lanternes de papier multicolore et le festin commence, tandis que les *maiko* dansent, que les geisha pincent les cordes des samisen, et le golfe, les barques, les montagnes, tout semble d'argent à la douce clarté des étoiles et de la pleine lune.

Peintres et romanciers suivent aussi la courtisane où nous ne pourrons la suivre. Un trait veut pourtant être noté. De ces grandes prêtresses de l'amour on n'approchait qu'avec respect ; leur culte se célébrait suivant un rituel compliqué ; malheur à qui omettait la moindre cérémonie de ce rituel ! et vrai-

ment nous nous demandons comment ces hommes comprenaient l'amour, qui, guindés dans leurs tuniques raides aux épaulières empesées, s'adressaient dans un style noble et précieux à ces femmes drapées de brocart, qui ne défaisaient jamais leur coiffure hérissée de poignards, ces courtisanes qui regardaient un attouchement des mains comme une marque de mauvaise éducation et qui ne savaient point ce qu'est un baiser.

Il n'était pas rare qu'un daimiô prit une oiran comme femme de second rang : l'épouse légitime sacrifiée, les samurai forcés de rendre honneur à une courtisane, dont les folles dépenses ruinaient le pays, les parents du prince conspiraient contre elle, cherchant à l'enlever ou à l'assassiner. Au dix-septième siècle le célèbre Takao perdit le daimiô de Sendai ; à la même époque Maeda de Kaga, le plus puissant des kokushu, s'éprit d'une courtisane que romanciers et dramaturges appellent O Hide : l'un de ses vassaux, caché dans des roseaux, surprit de nuit un cortège qui lui sembla celui de la favorite, il massacra ou mit en fuite les gens de l'escorte et trancha la tête de la dame qui se trouvait dans le palanquin. Mais lorsque, revenu dans sa maison, il examina le sanglant trophée, il s'aperçut que, se trompant dans l'obscurité, il avait tué la femme légitime. De honte et de désespoir, il fit harakiri.

VII

Pour compléter ce tableau de Yedo, il faut en dire les admirables fêtes : d'abord celles du nouvel an que les graveurs ont reproduites de cent manières, tantôt nous montrant l'étalage des beaux costumes sous le soleil, tantôt faisant patauger nobles et bourgeois, grandes dames et courtisanes dans la neige fondue et la boue. Ces fêtes du nouvel an duraient depuis le 12 décembre, qu'on appelle *Koto Hajime* (*commencement des choses*), jusqu'au 16 janvier, qui est la fête des apprentis (*hôkônin no yabu iri*). Les trois grands jours étaient les *sanga-nichi*, le 1er, le 2 et le 3 janvier; les maisons étaient décorées de pins et de homards, symboles de la vieillesse, d'oranges et de *shime;* l'on mangeait un ragoût (*zôni*) de riz, de légumes et de poisson, l'on échangeait des présents dits *otoshi dama*. La nuit du 31 décembre au 1er janvier tout le monde veillait; le jour paru, l'on faisait des vœux de bonheur au son des cloches et des gongs. En dehors des fêtes dont nous avons déjà parlé en décrivant les époques antérieures, il y avait encore, le 3 mars, la fête des petites filles (*jômi no sekku*), dite aussi fête des poupées (*hina matsuri*), et le 5 mai, la fête des garçons (*tango no sekku*) : sur le toit de chaque maison on hissait autant de grands poissons en papier que la famille comptait de gar-

çons; la carpe (*koi*), que les peintres nous peignent remontant des cascades, est tenue pour le symbole de l'énergie qui sait triompher de tous les obstacles.

C'étaient aussi les *Doyô no iri*, les fêtes du commencement de la chaleur, dans le courant de juillet; *l'Ebisukô*, la fête d'Ebisu, le dieu du bonheur (20 octobre) ; enfin le 8 décembre le *Hari no kuyô*, qu'on pourrait appeler les Saturnales japonaises, car ce jour-là les femmes commandaient et les hommes devaient obéir.

Si belles que fussent les fêtes de jour, on ne pouvait les comparer aux fêtes de nuit, quand les maisons de thé avec leurs lanternes de papier se reflétaient dans le Sumida, que des guirlandes lumineuses se balançaient aux arches des ponts, aux portiques des temples, que les plus pauvres logis avaient pris leur parure, que, des lampes en mains, les passants aux vêtements bariolés se pressaient sur les ponts, sur les quais, sur les barques communes (*chokibune*, *chabune*), suivant des yeux les *yakata*, les grands bateaux de plaisir qui sillonnaient la baie où se reflétait la lune avec la cime lointaine du Fuji.

VIII

Les gloires de Yedo ne doivent pas faire oublier les calamités dont il eut à souffrir, surtout à la fin du

dix-huitième siècle et dans les premières années du dix-neuvième.

Des calamités naturelles, les pires étaient les débordements du Sumida et les tremblements de terre.

Les incendies étaient fréquents, encore que partout s'élevassent de grands échafaudages où se tenaient les veilleurs. Mais, dans cette ville bâtie en bois, les précautions étaient inutiles. Toutes les nuits on entendait crier : Au feu! et chaque siècle compta plusieurs terribles catastrophes (particulièrement en 1601, 1657, 1668, 1845.)

Une jolie ballade raconte comment O Shichi, la fille d'un riche marchand de légumes (*yaoya*), mit le feu à la maison de son père. Les voisins découvrent le crime : elle est arrêtée, conduite devant le magistrat.

— N'as-tu pas nom O Shichi? Si jeune, comment as-tu commis un pareil forfait?

— Hélas! quand le dernier incendie détruisit la moitié du Yedo, mes parents se réfugièrent avec moi dans un temple bouddhiste. Je vis le diacre... jeune... beau... je l'aimai... Il me parla, je lui parlai : nous nous donnâmes rendez-vous... Combien de fois, nous rencontrant la nuit, nous échangeâmes nos serments! Cependant, notre nouvelle maison s'élève. Mes parents quittent le temple, m'emmènent. Séparés pour toujours! Comment le revoir? Seul un nouvel incendie pourrait nous rapprocher. J'amasse des herbes sèches, j'y mets le feu. Aussitôt quel tumulte! on m'arrête, me voici. Pardon, monseigneur, je jure de ne plus

commettre aucune faute. Sauvez-moi! Sauvez-moi!

Mais l'enfant a déjà quinze ans. La loi est formelle. O Shichi sera brûlée vive. Le peuple se souvient d'elle pour plaindre son amour... Et le poète dit: « En automne, le joueur de flûte imite la plainte de la biche. Trompé, le cerf accourt, on le tue. En été, la flamme brille, les moucherons s'y brûlent. Ainsi des jeunes filles et de l'amour. »

Voici maintenant la description que donne le Hollandais Doeff, d'un incendie qui dévasta Yedo, le 22 avril 1806.

Vers deux heures du matin, nous apprîmes que le feu avait pris à deux lieues environ de notre quartier. A peine fîmes-nous attention à cette nouvelle, tant les incendies sont fréquents à Yedo; chaque belle *nuit* a le sien; aussi par un temps brumeux les gens ont coutume de se féliciter. Mais les flammes se rapprochaient constamment, et, vers trois heures, quatre maisons prirent feu dans notre voisinage... Nous descendîmes dans la rue : tout brûlait autour de nous. Il eût été dangereux de nous enfuir dans la direction où le vent chassait les flammes. Mais par des rues de côté, nous réussîmes à gagner un grand espace découvert situé derrière l'incendie. Ce champ était comme hérissé des drapeaux des princes qui avaient quitté leurs palais avec leurs femmes et leurs enfants. Nous suivîmes leur exemple et plantâmes le drapeau hollandais sur l'emplacement que nous voulions nous garder. Nous pouvions maintenant découvrir tout l'incendie : de ma vie, je n'ai rien vu de si affreux. L'horreur que nous causait cette mer de flammes était encore accrue par les cris, les lamentations des femmes et des enfants qui fuyaient... Le lendemain, vers midi, une pluie abondante éteignit le feu. Nous apprîmes que trente-sept palais de daimiô

avaient éte détruits et que douze cents personnes avaient péri, dont une petite-fille du prince d'Awa (1).

La famine revenait souvent, et les marchands de riz en profitaient pour s'enrichir par de criminelles spéculations; le peuple s'exagérait leurs accaparements : « Les greniers étaient pleins, criait-on, et tous mouraient de faim »; à chaque disette éclataient des insurrections.

Le fameux romancier Bakin a laissé un récit de la famine et des émeutes de 1787. Depuis plusieurs années, le Japon souffrait d'une disette causée par les épidémies et les tremblements de terre. En 1786, la sécheresse fit manquer la récolte dans beaucoup de provinces. Le bruit courut à Yedo que les marchands de grains avaient fait un pacte de famine, et l'on envoya des pétitions au gouverneur; il répondit que les magasins ne contenaient plus de riz; le peuple devait se contenter de pois, de fèves et de farine. Aussitôt commencent les émeutes. Les marchands ne vendent qu'une certaine quantité de riz par jour et le matin : la foule se presse alors devant les dépôts, tous se poussent, s'insultent, se frappent. Bientôt les pauvres n'ont rien à manger qu'une sorte d'herbe marine. Dans la nuit du 20 juin, une bande venue on ne sait d'où saccage la maison d'un marchand de riz à Kôjimachi. C'est le premier acte de destruction. Le 21, le 22, le 23 la révolte gagne tous les quartiers. Fortes d'une centaine d'hommes environ, des bandes com-

(1) Chinese Japanese Repository, *A Visit to the City of Yedo.*

mencent d'abord à piller de nuit, bientôt elles opèrent en plein jour, crèvent les sacs, répandent le riz dans la rue : et dans la foule, ce sont pêle-mêle des femmes respectables, de petits pauvres, des mendiants et des voleurs. Les marchands n'osent rien faire pour se défendre, et les forces de police se montrent impuissantes. A la tête d'une bande court un apprenti si enragé que le peuple le prend pour un diable. L'insurrection dura plus d'un mois; et les désordres continuèrent jusqu'à l'automne. Alors seulement le bakufu, profitant de la bonne récolte, fit venir du riz à Yedo et le distribua gratuitement.

Chaque famine produisait des épidémies qu'aggravaient encore les maladies causées par les cortèges des daimiô.

Enfin le nombre toujours croissant des déclassés : rônin, serviteurs renvoyés, marchands ruinés, paysans venus pour se placer, faisait augmenter celui des meurtres et des attentats; au moindre trouble accouraient des milliers de malandrins, heureux de trouver une occasion d'incendier et de piller. Entre 1855 et 1870 l'insurrection était l'état normal de Yedo.

CHAPITRE IV

LA PHILOSOPHIE ET LES SCIENCES

Aucune époque ne montre aussi clairement que le dix-huitième siècle combien les civilisations ont suivi des évolutions identiques, car aucune époque ne présente des caractères plus complexes et cependant les mêmes éléments se retrouvent alors dans toutes les civilisations. Quand nous étudions le dix-huitième siècle en Europe, nous sommes étonnés d'y rencontrer simultanément des tendances aussi opposées que le rationalisme, le sensualisme et le romantisme ; nous regardons cette réunion comme le résultat d'un concours extraordinaire de circonstances ; doutant même que ce concours ait pu se produire naturellement chez un seul peuple, nous attribuons à chaque tendance une origine différente. Nous expliquons l'apparition du rationalisme par l'influence alors nouvelle des races germaniques et l'émancipation des classes inférieures ; le rationalisme marquerait l'union du classicisme latin et du libre arbitre germanique ou plutôt anglo-saxon, il aurait pris naissance dans les Églises protestantes pour se développer dans les écoles philosophiques ; le sensualisme proviendrait de l'oisiveté de la noblesse, que la monarchie absolue éloignait

des affaires politiques, tandis que ses préjugés féodaux lui interdisaient les affaires industrielles et commerciales.

Ces assertions renferment sans doute une part de vérité; dans quelle mesure cependant devrons-nous les élargir ou les modifier quand nous verrons que les mêmes tendances se manifestent en Extrême-Asie au dix-huitième siècle ?

Nous avons déjà donné de nombreux exemples du rationalisme tel que le comprennent les Asiatiques, principalement les Chinois et les Japonais.

En voici d'autres qui sembleront sans doute plus curieux.

L'Inde passe — et justement d'ailleurs — pour le pays de la poésie débordante et de l'imagination désordonnée. Cependant la poésie indienne du dix-huitième siècle traite les mêmes sujets et les mêmes genres que Thomson et Delille, et c'est dans le même ton prosaïque et précieux. Jurat (mort en 1810) a écrit, lui aussi, son poème des saisons. On y retrouve l'éloquence banale chère aux poètes européens de cette époque :

Que voit-on ? une pluie ? un déluge qui submerge l'univers ? Partout de l'eau, rien que de l'eau... Fleuves et torrents débordés emportent les maisons tandis que les averses nous accablent.

Plus loin c'est la préciosité :

Le ciel semble un navire qui flotterait sur les vagues... les étoiles brillent dans l'eau comme des yeux amoureux dans les larmes. Les flots montent si haut que les oiseaux se précipitent dans la mer et que les poissons s'approchent de la lune.

Les discussions prosaïques ne font pas non plus défaut :

Le prix des grains est bas ; cependant les maisons regorgent de cadavres comme il arrive pendant les famines...

Point d'acheteur pour aucune denrée, de balance pour aucune marchandise. Chez les fruitiers, les bouchers, les gargotiers des caravansérails, partout on n'entend que des plaintes, tout coûte cinq fois plus cher qu'en temps ordinaire.

Rien, d'autre part, ne nous semble plus caractéristique de l'esprit européen au dix-huitième siècle que les lettres de Voltaire et de lord Chesterfield.

Or, à la même époque, le Chinois Yuan Mei (*En mäi*) (1716-97) écrivait lui aussi des lettres qui sont restées comme des modèles de style, et la tournure en est telle que, si quelques mots y étaient changés, on les attribuerait plus volontiers à un élève de Voltaire qu'à un mandarin.

Tel ce billet.

Vous me dites, cher ami, en finissant votre lettre, que vous avez pour moi une blague à tabac et que vous me l'enverrez aussitôt que moi-même je vous aurai envoyé une strophe. Vous nous croyez donc revenu aux mauvais jours de l'époque féodale où les États devaient s'échanger des otages? Que nous voilà loin des maximes des sages qui nous recommandent de ne jamais permettre à nos amis de nous devancer en générosité !

Pour une blague à tabac, ce n'est pas moins d'une strophe que vous réclamez. Mais alors, si vous me donniez un chapeau ou une paire de bottes, je vous devrais tout un poème, tandis que si votre frère m'envoyait un man-

teau, il me faudrait en retour lui envoyer une épopée. A pareil compte, je ne jouirais pas longtemps de cette prospérité dont vous vous plaisez à me complimenter. Vous n'avez donc point de lecture, sans quoi vous sauriez qu'on a donné jusqu'à mille pièces de soie pour un mot heureux et que pour prix d'une strophe un poète reçut deux jolies filles. Deux jolies filles! et vous m'offrez une blague à tabac! On voit que vous êtes un officier: vous conduisez vos soldats au tir et, quand l'un d'eux met dans la cible, vous lui donnez une médaille d'argent. Et moi-même maintenant vous me traitez comme un de vos soldats, moi votre vieil ami (1).

Telles sont les diverses formes sous lesquelles nous apparaît le rationalisme du dix-huitième siècle asiatique. Pourquoi parler de son sensualisme? La mauvaise réputation morale des Chinois et des Indiens est trop connue, on l'a même fort exagérée, et de l'art japonais nous ne connaissons guère que les albums pornographiques.

Pour le romantisme, comme dans la Chine en décadence il n'a produit que des œuvres sans intérêt et que dans l'Inde il a subi l'influence du romantisme anglais, c'est surtout au Japon qu'on doit l'étudier; il est donc inutile d'en parler dans ces quelques lignes d'introduction, car la plus grande partie du Chapitre V lui sera consacrée.

Mais ces quelques observations ne nous permettent-elles pas déjà de rectifier et de compléter les remarques faites plus haut? Si dans tous les pays le sensualisme se répandit au dix-huitième siècle, c'est que dans tous la monarchie absolue avait assuré le

(1) Trad. dans H. A. Giles, *Chinese Literature*.

bien-être matériel de la noblesse et de la bourgeoisie mais arrêté leur activité par son despotisme; si dans tous le rationalisme devint prépondérant à la même époque, c'est que leurs loisirs forcés tournaient les hommes bien doués vers les spéculations intellectuelles et que l'esprit classique, né avec la monarchie absolue, avait développé la faculté de raisonner au détriment des autres facultés. Mais le goût de l'abstraction, la maîtrise de soi sont le fait d'une élite; quand la paix, la diffusion de l'instruction et de la richesse eurent amené l'émancipation des classes inférieures, une littérature différente apparut brusquement qui affectait une sensibilité débordante et célébrait jusqu'aux écarts, jusqu'aux folies de la passion, qui s'adressait aux sens par de vives descriptions au lieu de convaincre l'esprit par des déductions ou de le charmer par une délicate ironie. Dans le même temps les nations formées par la monarchie absolue avaient pris conscience d'elles-mêmes et leur art devenu national voulut opposer à la conception abstraite d'êtres humains la représentation concrète des hommes tels que les avaient faits leur pays, leurs mœurs et leurs traditions historiques. Et c'est justement l'ensemble de ces sentiments divers que nous appelons le romantisme.

A. — LA PHILOSOPHIE ET L'HISTOIRE (1).

I

Nous étudierons maintenant ces diverses tendances dans la littérature japonaise.

Le rationalisme nous occupera d'abord.

La philosophie classique ne produisit plus au dix-huitième siècle de maîtres éminents : le système de Shushi était seul reconnu par le bakufu comme orthodoxe, mais il en donnait une interprétation si étroite que les professeurs officiels devaient sans cesse recourir aux mêmes arguments et les présenter sous la même forme.

Par contre, la philosophie hétérodoxe fit de grands progrès : nous avons déjà nommé ceux de ses représentants qui s'occupèrent d'études spéculatives et la carrière de ceux qui voulurent tirer de leurs doctrines des conséquences pratiques appartient à l'histoire des précurseurs de la Révolution.

Nous signalerons seulement les deux tendances principales de cette philosophie.

La première, où l'on retrouve l'influence d'Ôyômei, était démocratique. Au dix-septième siècle, classiques et aristocrates, les philosophes du Japon s'exprimaient presque dans les mêmes termes que La Rochefoucauld ordonnant à l'*honnête homme* de

(1) Cf. Aston, *Japanese Literature;* Giles, *Chinese Literature;* Inue, *Idées philosophiques au Japon;* Knox, Haga, Inue (T. A. S. J. xx, 1), D. Carus, sur la philosophie chinoise, etc.

se laisser guider uniquement par la raison, et de laisser la pitié au peuple qui « a besoin de passions pour le porter à faire les choses » ; au dix-huitième siècle les penseurs du Japon comme ceux de l'Europe ne parlent que d'amour, de bonté, de dévouement, de fraternité universelle. Le plus illustre représentant de l'école d'Ôyômei fut Ôshio Chûsai, dit Heihachiro (1791-1837). Il enseignait l'identité du *macrocosmos* et du *microcosmos*. Pour lui le principe premier du *macrocosmos* est le ciel; le principe premier du *microcosmos* le cœur humain, qui par le fait se confond avec le ciel. Dans le monde des apparences, le corps semble contenir le cœur; dans le monde de la réalité, c'est le cœur qui contient le corps. Heihachiro allait plus loin : il identifiait le ciel avec le vide; par suite le cœur devait tendre aussi au vide, se délivrer de toute passion égoïste. Heihachiro prétendait mettre en pratique ses conceptions humanitaires. Il périt en soulevant le peuple d'Ôsaka contre la tyrannie du shôgunat et des corporations.

Ôhashi Junzô (1816-62), qui mourut dans les prisons du bakufu, enseignait aussi le panthéisme humanitaire.

Les ignorants, écrit-il, croient le Ciel et l'homme distincts, mais c'est méconnaître la raison et la voie, c'est par égoïsme et fausse sagesse se rendre semblable aux brutes. Le Ciel semble distant, étranger; cependant le Ciel est la loi vivante, qui ne peut se tromper et que nul ne peut tromper. Il n'y a qu'une manière de l'adorer : se montrer bienveillant, rendre son cœur parfait par l'obéissance, la loyauté, la vérité.

D'autres fois, il prenait le mot Ciel dans son sens littéral :

Ainsi :

Ce n'est pas sans raison que les classiques nous disent de craindre les avertissements du Ciel. Quand les enfants se conduisent mal, le cœur des parents se remplit de tristesse. Ainsi du Ciel, quand les gouvernants sont sans vertu et les gouvernés sans loi. Le Ciel ressent de pareils crimes : les signes de sa douleur sont les aurores boréales, les comètes, les tremblements de terre et les famines.

*
* *

Le second but de la philosophie hétérodoxe était de réaliser au Japon l'État idéal rêvé par Confucius et ses continuateurs. Cet État est l'État paternel, mais au Japon il ne pouvait y avoir qu'un père, l'Empereur; par suite cette école réclamait le rétablissement du pouvoir absolu.

Nous étudierons ailleurs ses doctrines politiques. Ici nous nous bornerons à résumer ses doctrines littéraires. Toute confucianiste, se proposant une fin pratique et s'appuyant sur la tradition, elle confondit la philosophie avec l'histoire. Car l'histoire telle qu'elle la comprenait n'était pas une science, mais un cours de morale en action.

Un auteur de la fin du dix-neuvième siècle, M. Haga, juge ainsi les ouvrages de cette école :

Les Japonais de l'école chinoise n'ont jamais écrit de livres pour montrer la suite des événements, mais seulement pour fournir des exemples de morale. Veulent-

ils présenter un personnage comme un modèle de vertu, ils le dépeignent toujours bon, supprimant toutes ses faiblesses afin de ne pas diminuer le profit que la foule pourrait retirer de son exemple. Ceux qui sont jugés mauvais apparaissent au contraire comme toujours mauvais. Ainsi le monde sera mieux mis en garde contre leur méchanceté.

Un homme de loi, M. Masujima, complète ainsi ce jugement :

L'influence de la méthode chinoise fit de notre science une science de livres et de théorie, où la pratique n'a rien à voir.

Les œuvres de Mito Kômon sont les premiers monuments de l'école historique; Rai Kiûtorô, dit Sanyô (1780-1832), en est le meilleur représentant; son *Nihon Gaishi* publié en 1837 raconte l'histoire du shôgunat jusqu'à l'avènement des Tokugawa; son *Nihon Seiki* est une histoire complète du Japon. Tous les livres de cette école sont écrits en chinois.

II (1)

L'Église elle-même ne put échapper à l'influence du rationalisme. Comme en Europe les prêtres n'osaient plus parler de Dieu et invoquaient l'Être suprême, comme ils cherchaient à justifier la mo-

(1) Cf. la trad. act. du *Kiuô Dôwa,* dans Mitford, *Tales of old Japan.*

rale religieuse en la montrant conforme à la morale naturelle; ainsi tous les bonzes japonais, mais ceux de la secte Shingaku en particulier, s'efforcèrent d'accorder leurs dogmes et leurs préceptes avec ceux de la philosophie chinoise.

Les meilleurs sermons du Shingaku ont été recueillis dans le *Kiûô Dôwa* du dix-neuvième siècle. Voici un passage qui fera bien comprendre l'esprit de cette secte; rationaliste, elle reconnaît comme vérité fondamentale la bonté naturelle de l'homme :

Une fois que vous aurez saisi ce qu'est la véritable nature d'un cœur pur, il vous deviendra facile de découvrir dans votre propre cœur la moindre disposition à l'égoïsme. Car le cœur naturel sera chez vous éclairé. Quand un homme a connu la perfection, il ne souffre plus l'imperfection. Mais si un homme se laisse corrompre par de mauvaises habitudes, il ne peut plus distinguer entre les bons instincts du cœur humain, tel qu'il est naturellement, et les mauvais instincts de son propre cœur corrompu.

Et voilà maintenant un apologue qui montrera le ton familier de ces sermons populaires. Le prédicateur raconte l'histoire d'une grenouille d'Ôsaka qui partit pour visiter Kiôto : comme elle tenait les yeux constamment tournés en arrière, elle ne vit jamais qu'Ôsaka, et revint en disant que Kiôto était une mauvaise reproduction d'Ôsaka. Ainsi de ces gens, qui, prisonniers de leurs habitudes et de leurs préjugés, regardent en arrière quand on leur dit de regarder en avant et de se préoccuper d'idées nouvelles ou de devoirs nouveaux, qu'ils ne connaissent pas et ne veulent pas connaître.

III (1)

Au Japon, de même que dans les autres pays civilisés, la seconde moitié du dix-huitième siècle produisit un mouvement romantique.

Le romantisme japonais fut avant tout national. On peut comparer son œuvre à celle des écrivains européens qui firent abandonner l'usage du français et du latin et remirent en honneur leurs langues maternelles. Le grand Frédéric, si populaire auprès des patriotes allemands, ne savait que le français; il disait à Gellert : « Je parle l'allemand comme un cocher, et maintenant je suis trop vieux pour l'apprendre; » mais dès l'apparition des œuvres de Gœthe et de Schiller, à Berlin, à Vienne, à Francfort, les personnes les plus délicates se piquèrent de toujours s'exprimer en allemand et en bon allemand. Au dix-neuvième siècle les poètes et les romanciers russes voulurent écrire des livres que le peuple lui-même pût comprendre; ils formèrent la langue russe classique et l'imposèrent à la cour et aux classes aisées, qui se servaient habituellement du français.

De même les *wagakusha*, les romantiques japonais

(1) Cf. *(T. A. S. J.)*, Sir E. Satow, *Revival of pure Shintau* (iii); *Ancient Rituals* (vii, ix); Dr. Florenz, *Ancient Rituals* (xxvii, 1); Aston, *Literature* et les ouvrages cités dans le tome Ier au chapitre traitant du shintô.

du dix-huitième siècle choisirent pour leur idiome littéraire le japonais au lieu du chinois, mais ils ne purent réussir à créer en japonais un nombre suffisant de mots philosophiques et scientifiques, à rendre la syntaxe japonaise assez souple pour exprimer des idées difficiles et leur pur Yamato est aujourd'hui abandonné.

Le romantisme des Japonais nous montre aussi un mouvement analogue à celui qui poussa les peuples de l'Europe à l'étude de leurs antiquités nationales. Tandis que dans son *Ossian* Macpherson cherchait à reproduire les vieux poèmes des Gaëls, La Tour d'Auvergne, *le premier grenadier de France*, se faisait un fervent des études celtiques; Chateaubriand créait l'histoire romantique dans *les Martyrs*, et son principal titre de gloire n'est-il pas d'avoir opposé au rationalisme du dix-huitième siècle la poésie des traditions chrétiennes? En Allemagne, Bürger commença de redire les anciennes légendes, les Schlegel et Novalis remirent en honneur l'art et la littérature du moyen âge, Simrock et Wagner apprirent au peuple la mythologie de l'Edda; le respect des mêmes traditions fit oublier les haines qui divisaient les États germaniques, et contribua de la sorte à la restauration de l'Empire; Hartmann voit avec raison dans la *Tétralogie* comme un culte mystique rendu aux dieux longtemps oubliés des ancêtres.

Ainsi les romantiques japonais opposèrent le Yamato à la Chine, le shintô au confucianisme et au bouddhisme, le gouvernement paternel des

anciens mikado au régime bureaucratique des Fujiwara et du shôgunat. Le *Kojiki* devint leur bible; leurs commentaires, suivant le texte mot par mot, défendaient les anciens mythes contre la philosophie des Chinois ou cherchaient à les concilier avec la physique des Hollandais. Se faisant archéologues, philologues, ethnographes, les wagakusha recherchèrent les moindres vestiges du passé.

L'école romantique se forma comme l'école classique dans le clan de Mito. Les études historiques suscitées par le prince Mito Kômon conduisirent quelques savants à s'occuper des antiquités nationales; c'étaient le prêtre Keichû (1640-1791), Kitamura Kigin, Kada Azumamaro (1669-1736), Kada Arimaaro (1706-51) ; ils ne faisaient d'ailleurs que continuer en faveur du *pur shintô* (*yuiitsu shintô*) le mouvement commencé en 1490 par Yoshida Kanetomo et continué par ses descendants, que les croyants reconnaissaient comme les véritables chefs du shintô.

Le fondateur de l'école romantique fut Kamo Mabuchi (1697-1769).

Motoori, son élève, nous a tracé de lui ce portrait :

Dans son apparence même, Mabuchi différait beaucoup des autres hommes. A le voir, on l'aurait cru d'esprit lent et de médiocre perspicacité, mais parfois le véritable cœur d'un Japonais éclatait dans son langage, qui se signalait alors par la plus parfaite éloquence... Il ne daignait s'occuper de rien qui fût moderne, le style de sa maison et de son mobilier était celui de l'ancien temps; son écriture rappelait celle des vieux manuscrits.

Ainsi son esprit revêtit tout naturellement cet aspect antique qui se retrouvait dans toutes ses paroles et tous ses écrits.

Seules, les anciennes anthologies donnaient la langue japonaise pure de toute influence chinoise. Mabuchi se fit donc poète. Il écrivit aussi des commentaires sur les romans des temps héroïques du Gosho et sur les rituels du shintô, alors tombés en désuétude.

Rien qui fût chinois ne trouvait grâce devant lui.

Les Chinois, disait-il, enseignent une morale. Mais quel est le critérium d'une bonne morale? Le bon ordre dans l'État. Or, les Chinois ont obéi à d'innombrables dynasties; nous, Japonais, nous n'avons jamais reconnu qu'une seule dynastie. La philosophie des Chinois, qui toujours a produit de mauvais effets, ne peut donc être qu'une mauvaise philosophie.

*
* *

Mabuchi eut pour successeur Motoori Norinaga, le plus grand génie scientifique et littéraire qu'ait produit le Japon. Né en 1730, à Matsuzaka (dans la province d'Ise), où s'élève aujourd'hui un temple en son honneur, Motoori perdit de bonne heure ses parents, tomba dans la misère, n'en continua pas moins ses études avec courage, d'abord à Kiôto, puis dans son village où il s'établit comme médecin d'enfants. En 1761, il fit la connaissance de Mabuchi; son premier ouvrage est de 1764. Dans sa vieillesse, il vint professer à Kiôto (1801); et des

centaines d'auditeurs se pressaient à ses leçons; les princes du sang et les kuge apprenaient de lui l'histoire de leurs aïeux et les usages de l'ancienne cour. Motoori mourut dans l'automne de l'année 1801 ; on l'enterra dans l'un des couvents de sa ville natale, comme il en avait exprimé le désir.

C'est un poète élégant, habile à reproduire les idées et les tournures de l'ancien temps; on lui doit le plus célèbre de tous les *uta*.

Si l'on vous demande ce qui fait le cœur de l'île de Yamato, vous répondrez : « La fleur du cerisier sauvage qui exhale son parfum au soleil levant. »

En étudiant les romans des femmes et les anciennes poésies, en imitant la langue parlée par le peuple aux environs de Kiôto, Motoori a créé la véritable prose japonaise sans expressions ni tournures empruntées au chinois; malgré la construction difficile et les longues périodes de la syntaxe japonaise, il s'est fait un style simple, qui rappelle la meilleure prose de notre dix-huitième siècle.

On doit à Motoori des transcriptions en dialecte de Kiôto des anciens ouvrages dont la langue avait vieilli, entre autres des *Odes anciennes et modernes;* des commentaires archéologiques et philologiques sur ces mêmes ouvrages; un bon livre sur la philosophie de l'art de gouverner, des recueils d'édits, particulièrement des messages impériaux de 696 à 791; des livres de polémique, des essais, des notes, de très fines entre autres sur l'art chinois et l'art japonais.

Dans ce dernier fragment, Motoori critique les

exagérations que nous reprochons aux artistes de son pays : les guerriers aux grands yeux ronds, au nez ridé, à la bouche énorme qui les font sembler des démons; ces esquisses en six ou sept coups de pinceau, où les plus jolies femmes deviennent des monstres, comme aussi ces gravures de l'école populaire, qui exagèrent la beauté des courtisanes au point de leur donner à toutes le même visage sans expression. Il se plaint du canon qui force les artistes d'une école à se copier les uns les autres, de ces peintures aux couleurs trop épaisses, où ne se retrouvent plus les teintes délicates de la nature.

Voici comment Motoori juge les paysages des Chinois :

La plupart sont d'une laideur repoussante; les peintres ne savent pas comment disposer leur sujet, placent des routes et des ponts dans les plus étranges situations, des rocs et des arbres à des endroits où ni rocs, ni arbres ne pourraient tenir; ici, nous souhaiterions des détails et ne trouvons qu'une esquisse; là, une esquisse conviendrait et c'est une prodigieuse abondance de détails. Ces arbres mis de travers, ces rochers fantastiques, ces bateaux toujours peints comme tordus... autant de blessures pour l'œil d'un Japonais (1).

Mais la gloire de Motoori est d'avoir réhabilité la religion et les coutumes nationales, que les classiques tournaient en dérision. Il écrivit sur le *Kojiki* un commentaire en quarante-quatre volumes, le *Kojikiden* (1764-96), où toutes les sciences sont

(1) Trad. par CHAMBERLAIN (*T. A. S. J.* XII).

traitées, religion, archéologie, philologie, histoire, législation, généalogie, cosmographie, géographie, et toutes avec une érudition sûre, une finesse de critique, une ampleur de méthode, qui font encore l'admiration des savants européens.

Cependant la philosophie de Motoori serait de nature à nous faire douter de son génie. Contre les sciences de l'Europe, qu'il connaissait en partie par les livres des Hollandais, contre la philosophie de la Chine et des Indes, il défend la mythologie du *Kojiki*, la création du monde par Izanagi et Izanami. Il écrit :

Les bouddhistes attribuent tout ce qui nous arrive à nos mérites, les Chinois à des décrets du ciel. Mais le ciel et la terre n'ont pas d'intelligence et ne peuvent rendre des décrets... Le mal qui se fait en ce monde doit être attribué à l'action des dieux de torsion; si grande est leur puissance, que la déesse du soleil et le dieu créateur ne peuvent les repousser; comment l'homme résisterait-il à leur influence?

Juger Motoori nous est aussi difficile que de juger Socrate sacrifiant un coq au dieu Esculape. Ces grands hommes subissaient-ils l'influence de superstitions héréditaires? Voyaient-ils dans leurs dieux quelque évocation épique, un symbole, comme le fantôme d'une idée chère?

Motoori voulait surtout délivrer son pays de la civilisation chinoise; il comprenait que le génie des Chinois diffère profondément du génie des Japonais :

Quand, écrit-il, la littérature chinoise fut introduite au Japon, le peuple adopta beaucoup des idées, des lois,

des coutumes et des usages de la Chine, puis les confondit si bien avec les siens que, pour les anciennes traditions, il fallut trouver le nom nouveau de shintô.. Car ces anciennes traditions ne survivent plus que dans les cérémonies en l'honneur des dieux.

Ailleurs, nous trouvons :

Les sages de la Chine n'étaient que d'heureux révoltés. Mais le mikado régnera, maître inamovible, tant que le soleil et la lune continueront de briller dans le ciel; autrefois on l'appelait un dieu, et tel est son véritable caractère. Toute la morale consiste à lui obéir sans discuter. Pendant le moyen âge, des hommes comme les Hôjô et Ashikaga Takauji ont trahi leur devoir et porté les armes contre leurs maîtres. Voilà le fruit de la civilisation chinoise.

Motoori ne nommait pas les Tokugawa, mais tous comprenaient le sens de ses paroles.

*
* *

Mabuchi était un archéologue, Motoori un patriote, Hirata fut un réformateur religieux, car au Japon comme dans l'Inde et en Europe la réaction contre le rationalisme produisit un retour du sentiment religieux; mais, hostiles au bouddhisme, Hirata et ses disciples voulurent ramener les Japonais au culte des Kami.

Né en 1776, établi à Yedo depuis 1800, Hirata Atsutane se reconnut pour un élève de Motoori; après la mort du grand savant, il ouvrit lui-même une école, bientôt fréquentée. Tout en pratiquant la médecine, il ne cessa d'écrire et de publier jus-

qu'en 1840. A cette époque, le bakufu l'exila de Yedo et lui défendit de faire imprimer aucun ouvrage. Hirata mourut à Kubota en 1843.

L'œuvre de Hirata comprend tous les sujets : bouddhisme, confucianisme, histoire, art poétique, médecine et philologie; certains de ses ouvrages sont écrits en sino-japonais, d'autres dans le japonais de Motoori, mais ses archaïsmes le rendent inintelligible. Ses principaux livres traitent de la religion shintô. Le *Koshi-Seibun*, dont le *Koshichô* et le *Koshiden* forment la suite, est une encyclopédie de tout ce qui concerne le vieux Japon; Hirata le compléta par un grand nombre de commentaires, d'examens critiques, d'attaques ou de réfutations, enfin par un recueil d'hymnes et de prières avec glose perpétuelle; le dernier volume de ce recueil n'a paru qu'en 1874 : c'est le rituel de la nouvelle religion shintô, établie depuis la Restauration.

Toute l'œuvre de Hirata respire la plus grande piété pour les kami et témoigne d'une foi entière en leurs miracles.



Si intéressantes que soient les études de l'école romantique, c'est son rôle politique qui a fait sa gloire : elle a plus que toute autre contribué à détruire le shôgunat et la foi bouddhiste, à restaurer le régime impérial et le shintô. Mais ici son œuvre littéraire devait seule nous occuper.

C'est dans le tome IV que nous raconterons la

propagande politique des romantiques et les persécutions du bakufu contre leurs chefs; que nous dirons les efforts d'Inue Masakane, de Takayama Hikokuro ou Masayuki et de Gamô Hidezane, le dévouement de Yamagata Daini et de Fujii Umon exécutés sous le shôgunat d'Ieharu (1762-86).

B. — LES SCIENCES (1).

I

C'est encore un signe particulier de l'âge de la monarchie absolue que, malgré son goût pour le rationalisme, le sensualisme et le romantisme, il cultiva toutes les sciences et en créa plusieurs.

Au dix-septième siècle, où prévalait l'esprit classique, l'attention se porta sur les mathématiques. Les Japonais modernes rappellent avec plaisir que leur plus grand mathématicien, Seki, né en 1642, était le contemporain de Newton et de Leibniz, mais avant lui les études mathématiques étaient si faibles au Japon que ses découvertes doivent tirer leur origine de l'enseignement donné par les jésuites portugais et les Hollandais. L'introduction même de l'abaque (*soroban*) n'est pas antérieure à la fin du seizième siècle.

(1) Cf. R. Fujisawa, *Note on the Mathematics of the old Japanese School*, dans *Congrès International des mathématiciens* (1900). — (*T. A. S. J.*) K. Mitsukuri, *Early Study of Dutch* (v); Whitney, *Medical Progress* (xii); Knott, *Inô Chûkei* (xvi). Œuvres de Kaempfer et de Siebold. — R. J. War, *European Intercourse*, *History of medical science* (ix, x).

Seki et ses disciples auraient formulé un grand nombre de formules algébriques, — quelques théorèmes se rapportant à la série des nombres, — les principes de la géométrie élémentaire et de la trigonométrie, — les éléments de la géométrie analytique, — le calcul des différences finies, — des notions sur les limites finies et infinitésimales, — une théorie algébrique des maxima et des minima. Le *principe du cercle* occupa surtout cette école ; elle appelait ainsi l'ensemble des méthodes de rectification, de quadrature et de cubature des courbes et des surfaces qui n'emploient pas formellement le calcul différentiel et intégral. Encore qu'il ne connût ni les logarithmes ni le calcul infinitésimal, Saki obtint sur plusieurs points des résultats exacts.

Les plus célèbres mathématiciens du dix-huitième siècle furent Yasushima et Wada. Dans le courant du dix-neuvième l'introduction de livres hollandais permit aux élèves de ces savants d'arriver plus facilement qu'eux à des résultats plus importants.

II

Si le dix-septième siècle se consacra surtout aux mathématiques, le dix-huitième siècle eut la gloire de créer les sciences physiques et naturelles.

Dans ce domaine les Japonais firent plus de progrès que dans les mathématiques, d'abord parce que leur esprit est mieux doué pour l'expérimenta-

tion que pour le calcul, ensuite parce qu'ils trouvèrent de bons maîtres chez les Hollandais.

Malgré les lois du bakufu, le shôgun Tsunayoshi encouragea l'étude des sciences européennes, surtout l'astronomie et la médecine. Arai Hakuseki interrogea le moine italien Sidotti qui, venu au Japon en 1708 malgré les édits publiés contre les missionnaires, fut emprisonné à Yedo où il mourut; dans le *Seiyô Kibun* Hakuseki a rapporté ses entretiens avec Sidotti et donné comme un résumé des sciences européennes. Le shôgun Yoshimune envoya des jeunes gens travailler à Nagasaki sous la direction des Hollandais. La mort de Yoshimune permit au bakufu de rétablir les mesures inquisitoriales; nul ne devait publier de livre où se trouvât un mot de hollandais, et les étudiants de Nagasaki ne devaient rien écrire des rares leçons auxquelles ils pouvaient encore assister. Ces défenses n'arrêtèrent pas l'ardeur des jeunes savants : Aoki Bunzô commença la rédaction d'un dictionnaire hollandais-japonais; Maeda ou Maeno Riotaku et Sugita Gempaku terminèrent son œuvre.

Nous avons les mémoires de Sugita :

Vers 1764, écrit-il, Riotaku vint me prendre chez moi : Allons, me dit-il, au quartier des Hollandais, nous parlerons à leur interprète et, s'il y consent, nous commencerons l'étude de leur langue... Mais l'interprète nous répondit : Ce serait peine perdue. Rien n'est si difficile que cette langue. Je suis d'une famille d'interprètes, et cependant je dois recourir aux signes pour m'entretenir avec les étrangers; pour la première fois j'ai compris aujourd'hui ce qu'ils entendaient par le verbe *aimer*.

Ces paroles découragèrent Sugita; mais Riotaku demanda et obtint la permission de se rendre à Nagasaki; tant bien que mal il y apprit quelques centaines de mots et reçut des enseignements utiles pour sa profession de médecin. En 1771, un autre médecin du nom de Nagakara se procura deux livres d'anatomie avec des planches : il convoqua ses amis; Sugita était du nombre. Aucun des jeunes gens ne savait le hollandais; mais les planches les étonnèrent, l'intérieur du corps humain n'y étant pas figuré de même que dans les traités des Chinois.

A quelque temps de là, le bakufu permit aux eta de disséquer le cadavre d'un criminel. Les médecins se rendirent sur le lieu de l'exécution, leur livre hollandais à la main : ils se persuadèrent vite que les Européens avaient raison, la science chinoise était pure imagination. Tous décidèrent donc d'apprendre le hollandais. Riotaku savait une centaine de mots; ses amis et lui prirent la planche qui représentait le corps humain; ils épelaient les mots hollandais correspondant à chaque partie du corps, et les traduisaient en japonais.

Nous ne connaissions alors, dit Sugita, aucun de ces termes auxiliaires : *De*, *het*, *als*, *welke*, et bien que nous comprissions quelques mots, nous n'arrivions que difficilement au sens des phrases. Il nous fallut tout un jour de printemps pour traduire cette petite phrase : « On appelle sourcil le poil qui pousse un peu au-dessus des yeux. »... Un jour en lisant le chapitre qui traitait du nez, nous vîmes que c'était une chose *verheven*. Aussitôt, nous parcourûmes la liste des mots que Riotaku

avait réunis, et nous vîmes : « *verheven*, le tronc de l'arbre après qu'une branche est coupée — le jardin quand on l'a balayé et qu'on a mis la poussière en tas... » Alors je réfléchis que, si l'on coupe une branche, la plaie du tronc se guérit peu à peu et forme une élévation; mais, pensai-je, la poussière entassée en forme une autre.. et le nez... j'avais trouvé le sens du mot *verheven*. Rien ne vous dira ma joie. C'est comme si j'avais reçu tout un château plein de pierres précieuses.

Au bout d'un an, les amis pouvaient traduire dix lignes d'imprimerie dans leur journée; quelquefois le bakufu leur permettait d'assister à une dissection faite par un eta; eux-mêmes disséquaient des animaux en cachette. Avec l'aide de son maître, le daimiô de Nakatsu (Buzen), Maeno Riotaku poursuivit ses études jusqu'à sa mort en 1781. C'était un littérateur et un politique : il cherchait à se renseigner sur l'état de l'Europe. Sugita ne s'intéressait qu'à sa profession de médecin; après quatre ans de travail, il publia, en collaboration avec Maeno, le *Nouveau traité d'Anatomie* (*Kaitai shinsho*) (1773). Dans le moment, la censure s'était relâchée : malgré ses craintes, l'auteur ne fut pas poursuivi. Plus tard il devint chef interprète et introduisit au Japon le système de Linné. Entre les nombreux émules de Maeno et de Sugita il faut citer Nishi Zensaburô et Noro Genjô.

De tous côtés des étudiants venaient trouver ces premiers professeurs de hollandais et des sciences européennes : ce furent entre autres Ôtsuki, Ogata, Udagawa, auxquels succédèrent le célèbre écrivain Fukuzawa Yukichi (1834-1901), le ministre Tera-

shima Munenori, MM. Murata, Yanagawa. Ces hommes, qui exercèrent une influence prépondérante sur les Japonais de la Restauration, devaient tous leur science et leurs idées politiques à l'étude du hollandais.

*
* *

La période de 1815 à 1830 est l'une des plus fécondes pour la littérature scientifique. Ôtsuki Moshitsu (de Sendai, † 1827) publia la première grammaire hollandaise et une édition revisée de l'*Anatomie* de Sugita. Yasuoka Genshin (d'Ise) donna un bel ouvrage sur la physiologie; son fils Yôan, le premier traité de chimie en japonais. Inô Chûkei (1744, † vers 1825), avec des instruments imparfaits, mais qu'il avait lui-même fabriqués, releva de 1800 à 1818 toutes les côtes du Japon, et réunit ses observations dans un ouvrage en quatorze volumes (1828). Ses cartes sont exactes, et, pour quelques dictricts, les géographes se servent encore de ses relevés.

En 1824, Siebold s'établit à Nagasaki; en 1826 il se rendit à Yedo avec la mission hollandaise; on lui accorda la permission d'y séjourner quelque temps. Sa maison devint le rendez-vous des étudiants; en échange de livres européens, il reçut des renseignements pour ses ouvrages, le chef de la police secrète lui céda même la grande carte d'Inô. Un espion les trahit : le chef de la police dut faire harakiri, et Siebold, d'abord condamné à

mort, puis retenu en prison pendant quatorze mois, fut enfin banni du Japon (1830).

Siebold avait recommandé au gouvernement l'usage de la vaccine; dans le même temps, un marin japonais, Nakagawa Gorôji, qui avait voyagé en Sibérie, répandit cette pratique à Matsumae, dans l'île de Yezo (1824) ; Sakurai, un médecin de Kiôto, suivit l'exemple de Nakagawa ; en 1849, les médecins de Yedo commencèrent de vacciner, malgré un décret de 1848, qui défendait l'exercice de la médecine européenne; il se formait d'ailleurs une génération de médecins remarquables : Itô Gemboku, Totsuka Teikai, Ôtsuki Shunsai, Hayashi Tôkai, Takenouchi Gendô, tous en pleine possession de leur talent vers 1858.

Plusieurs clans mettaient leur orgueil à devancer le bakufu dans tous les progrès : Siebold nous dit que les Shimazu étaient les grands protecteurs des Hollandais. Satsuma, Chôshû, Echizen, Mito, Sendai rendirent la vaccine obligatoire, établirent des hôpitaux et des écoles. Avant que les Européens s'établissent de force au Japon, la science européenne avait tranformé l'esprit des Japonais intelligents. Le shôgun, usurpateur des droits de mikado, apparaissait dès lors comme l'ennemi de tout progrès moral ou matériel. Le parti de la Restauration, qui avait rallié les philosophes et les romantiques partisans de l'absolutisme, ralliait aussi tous les savants.

CHAPITRE V

LE ROMAN ET LE THÉATRE

A. — LE ROMAN (1).

Rationalisme, sensualisme, romantisme et naturalisme, telles sont les tendances qui se succédèrent dans la littérature populaire. C'est par le roman que nous en commencerons l'étude.

Le roman semble un genre tout japonais. Dès la période de Heian nous trouvons au Japon des œuvres comme le *Genji* et le *Sumiyoshi*, qui répondent pleinement à notre idée moderne du roman. Et si le *Takatori* nous montre que l'art de conter et les premiers sujets de contes furent empruntés à l'Inde, la science de nouer et de dénouer une intrigue, l'analyse des caractères, les descriptions de la nature sont tout autrement poussées dans les *Monogatari* que dans les récits indiens, égyp-

(1) Cf. Littératures d'ASTON et de GILES et les traductions suivantes. — Stan. JULIEN, BAZIN, HERVEY DE SAINT-DENIS, etc. — PFIZMAIER, *Die Einkehr in der Strasse von Kanzaki. Ein Donnerthier Japans*, etc. — *Die Zeichnung der Zwei Pa*, etc. — *Statthalter von Farima*. — *Sechs Wandschirme in Gestalten der Vergänglichen Welt*, etc. — E. GREEY, H. WERNER, etc. — OKAMA, De Bakin par F. REGAMEY.

tiens, grecs et latins, même le *Kâdamvari de Bâna-bhatta*, le *Satyricon* de Pétrone et l'*Ane d'Or* d'Apulée.

Dans la période de Kamakura le roman de mœurs fit place au roman historique : jusqu'au dix-septième siècle le *Heike Monogatari* et le *Taiheiki* se disputèrent seuls la faveur du public.

Le roman de mœurs reparut alors, mais il ne s'inspirait plus du roman classique de Heian, il s'inspirait du roman chinois.

Il convient donc de dire brièvement ce qu'est la fiction chinoise.

I

Le roman, comme le théâtre, n'apparaît en Chine qu'à l'époque des Mongols. L'un et l'autre se formèrent sans doute sous l'influence des peuples de l'Asie Centrale qui, de tous temps avides de contes, trouvèrent d'excellents maîtres chez les Persans et les Arabes, ces conteurs par excellence.

Le premier grand roman chinois est un roman historique, le *San kwo chih yen i* (*San goku shi engi*), attribué à Lo Kwan Chung (du douzième ou du treizième siècle). Cette œuvre populaire, qui traite de la fameuse guerre dite des *Trois Royaumes* (troisième siècle), a pour fondement un célèbre livre d'histoire contemporain des événements. Le ton du *San kwo chih yen i* rappelle celui du *Heike Monogatari*. Cependant on ne saurait admettre que cette épopée

en prose ait été connue en Chine; mais peut-être pourrait-on expliquer la ressemblance des deux œuvres en admettant que les romanciers japonais subissaient, comme le romancier chinois, l'influence des anciennes Histoires chinoises et que le goût du conte avait déjà existé chez les ancêtres communs des Japonais et des autres peuples appartenant à la race mongolique du Nord.

Le roman des *Trois Royaumes* exerça une grande influence sur les œuvres d'histoire ou de fiction que les Japonais écrivirent au dix-huitième et au dix-neuvième siècle. Et ce fut aussi le cas d'un autre livre chinois contemporain du premier, le *Hsi Yu ki* (*Sai Yû ki*), le *Récit des Voyages occidentaux*. Le grand moine Hiuen Tsiang (*Gen Shô*), du septième siècle, a laissé de son pèlerinage dans l'Inde un récit naïf mais admirable de foi et d'enthousiasme; quelque moine du treizième siècle le dramatisa en y mêlant des aventures fantastiques ou grotesques. Et cependant le beau livre du grand pèlerin est presque inconnu, tandis que la popularité du roman est immense en Chine et au Japon.

Les Chinois continuèrent de cultiver le roman historique jusqu'au seizième siècle; c'est alors que fut composé le *Li Kwo*, qui décrit la dernière période des temps féodaux entre le huitième et le troisième siècle de l'ère ancienne.

Le roman de mœurs apparaît vers le quatorzième siècle; les principales œuvres de ce genre datent de l'époque des Ming. Ce sont, avec le *K'in Ping Mei : la Femme accomplie* (*Hao K'ieu Chwan*, jap. *Kò kiù den*) et le *Yu Kiao Li* (*Gioku Kiô ri*), traduit sous

le titre des *Deux Cousines;* le *Kin Ku K'i Kwan* (*Kin Ko Ki Kan*), un recueil des nouvelles auquel appartient le conte des *Pivoines*; l'*Er Tu Mei*, les *Pruniers qui fleurissent deux fois* (fin du seizième siècle).

Nous avons ailleurs cité des fragments ou analysé l'intrigue de plusieurs de ces livres; il est inutile de les étudier plus complètement, car ils n'exercèrent qu'une influence relative sur la fiction japonaise; mais il convient de bien marquer l'évolution du roman populaire chinois : les premières œuvres de ce genre rappellent encore les romans historiques; progressivement les récits d'aventures disparaissent et les œuvres du dix-septième siècle sont de véritables études de mœurs.

C'est alors que furent composés les deux ouvrages dont l'influence s'est fait le plus sentir au Japon; les *Liao Chai Chih I* (*Riû Sai Shi I*) et le *Hung Lu Mêng* (*Kô ro mu*).

Le premier de ces ouvrages est un recueil de contes fantastiques écrit par P'u Sung Ling (*Ho shô rei*, né en 1622); ce recueil, achevé en 1679, ne fut publié qu'en 1740.

Dans un style classique mais coloré, varié, charmant, l'auteur se plaît à nous redire les histoires merveilleuses où se plaît l'esprit superstitieux de ses compatriotes.

Ici c'est une fée, qui pour encourager un étudiant lui donne son miroir : est-il laborieux, le délicieux visage de la fée lui apparaît sur le métal; s'abandonne-t-il à la paresse, il ne voit dans le miroir que le dos de sa bien-aimée. Le jour où il est reçu docteur, l'image se fait de plus en plus nette,

elle se détache du miroir, la fée elle-même est là qui récompense le lettré de son travail et de son amour.

Là c'est un pauvre homme que le génie de la mort emmena par erreur. Le dieu des enfers le renvoie sur la terre. Sur sa route, le ressuscité, traversant le purgatoire, y voit un moine suspendu par un pied pour avoir volé son couvent et croit reconnaître son frère. Revenu sur la terre, il trouve ce frère couché avec un pied en l'air; c'est la seule position qui lui permette de supporter un abcès à la jambe. Le visiteur des enfers raconte ce qu'il a vu, et le moine fait pénitence; son abcès guérit aussitôt.

Voici le sujet du *Hung Lu Meng*, le *Songe de la Maison Rouge*.

Pao Yu, le fils d'un ministre, le beau Pao Yu, l'enfant gâté de sa famille, le don Juan chinois, qui, tout petit, quand on lui donnait le fouet, criait des noms de femmes et ne sentait plus les coups, Pao Yu a deux cousines également belles : Tai yu, grande, mince, sombre, aux yeux magnifiquement étranges, célèbre pour sa science et son esprit mordant, Tai yu une volontaire, une passionnée, que la phtisie commençante rend plus belle et plus ardente; Pao Ch'ai moins grande, et de formes plus avenantes, charmante, douce, raisonnable, bien portante, avec un regard délicieux, intelligente aussi, mais sans le génie maladif ni l'esprit cruel de Tai yu.

Le beau Pao Yu fait la cour à ses deux cousines,

et, quand il comprend que l'une et l'autre l'aiment, il s'amuse à taquiner leur amour. Mais la passion sauvage, impétueuse de Tai Yu est de celles qui imposent la passion. Voilà Pao Yu transformé : l'enfant gâté, qui songeait seulement au plaisir et se faisait gloire de son scepticisme libertin, perd en quelque sorte sa propre personnalité pour prendre celle de l'impérieuse Tai Yu, comme elle maintenant sombre et fantasque, et violent, et sauvagement amoureux.

Les deux cousins ne se quittent plus, ils jurent d'appartenir l'un à l'autre. Mais leurs parents en ont décidé autrement. Tai Yu est trop étrange, d'une santé trop débile; c'est Pao Ch'ai qu'épousera Pao Yu.

Troublé par sa passion jusqu'à perdre la raison, celui-ci ne peut souffrir aucune société. Une nuit qu'il veille seul dans sa chambre, la porte s'ouvre brusquement; Tai Yu paraît, pâle comme une morte.

Pao Yu ne lui adresse pas la parole. Elle-même s'assied sans rien dire. Longtemps l'un et l'autre se regardent silencieux, elle, les yeux fiévreux, lui, les yeux fixes, égarés.

Puis tout à coup Tai Yu :

— Cousin, quelle est votre maladie?

— Ma maladie, c'est que je vous aime.

Alors le fou et l'hystérique éclatent de rire, et longtemps, à la lueur trouble de la lampe, ils continuent de rire sans bouger, d'un rire sauvage, affreux; enfin une esclave, accourue au bruit, saisit Tai Yu et l'entraîne. Tai Yu fait quelques

pas, droite, raide, puis tout à coup elle tombe comme une masse en vomissant le sang.

Persuadés que les tendres soins de Pao Ch'ai réussiront à calmer le délire de Pao Yu, les parents de ce dernier se croient le droit de le tromper ; ils feignent de renoncer à leur ancien projet et de consentir à son mariage avec Tai Yu. La coutume chinoise veut que les promis se marient sans se voir. C'est seulement en relevant le voile de sa fiancée que Pao Yu reconnaît qu'on l'a joué : il vient d'épouser Pao Ch'ai.

Cependant, seule dans sa chambre avec une esclave, Tai Yu se meurt doucement en écoutant le bruit lointain de la musique des noces.

Quand il apprend la mort de Tai Yu, Pao Yu est pris de délire et rêve qu'il la retrouve dans les enfers. A la suite d'une longue maladie il recouvre la raison, mais le jour même où, reçu docteur, il est mandé par l'empereur qui veut lui confier un poste important, s'échappant de la maison paternelle, il va demander au cloître le pardon de sa vie libertine et la consolation d'un inoubliable amour.

Pour dramatique qu'elle soit, l'intrigue du *Hung Lu Meng* ne suffit pas à en faire comprendre la beauté, car l'auteur excelle surtout dans la description de la société de son temps et dans la peinture des caractères. Quant à l'influence de cet ouvrage sur les Chinois et les Japonais, elle résulte peut-être moins de sa valeur littéraire que du ton libre de certaines scènes et de la conception mystique du sujet : l'idée de la métempsycose le domine tout

entier, l'amour de Pao Yu et de Tai Yu y est présenté comme la conséquence d'actes commis dans des existences antérieures; et leur raison, leurs sentiments dépendent de la possession ou de la perte d'objets magiques auxquels depuis des siècles innombrables est liée leur destinée.

II

Après avoir examiné les principales œuvres de la fiction chinoise, reprenons l'étude de la fiction japonaise.

Au dix-septième siècle, le roman japonais nous apparaît d'abord hésitant; tantôt, comme c'est le cas dans le *Mokuzu Monogatari*, il se plaisait à d'invraisemblables récits de débauches et de crimes traités d'ailleurs avec beaucoup de verve et un sens réel des effets dramatiques; tantôt il se rapprochait du genre cultivé à l'époque de Heian et disait des histoires d'amour assez fades. Les meilleures œuvres de cette époque sont des contes d'enfants comme le *Mariage des Rats* (*Nezumi no Yomeiri*); *Momotarô* (*le Petit Fils du Pêcher*); *Usagi no Katakiuchi* (*la Vengeance du Lèvre*), etc. N'est-ce pas à la même époque que Perrault en France et P'u Sung Ling en Chine transcrivirent en une langue classique les vieux récits populaires?

Dans la seconde moitié du dix-septième siècle Ibara Saikaku d'Ôsaka (1641-93) trouva pour le

roman une forme nouvelle. Ses récits pleins de couleur et d'humour mirent à la mode la peinture des maisons de prostitution On pourrait donner à ses livres le titre collectif de *Grandeurs et misères des courtisanes*. Obscènes pour la plupart, ils furent interdits par le bakufu; le gouvernement actuel en a permis la réimpression.

Au dix-huitième siècle, les courtisanes devinrent les principales héroïnes des romans japonais; il faut remarquer que ni le gouvernement ni l'opinion publique n'auraient toléré qu'on présentât de grandes dames comme des épouses adultères; voulait-on peindre des femmes ou des jeunes filles dépravées, il fallait les placer dans des milieux populaires; encore ne pouvait-on le faire qu'avec réserve. Pour immoral que fût le Japon d'alors, on n'y eût toléré aucun livre semblable à ceux de Crébillon fils ou de Laclos.

Les livres de Seikaku et de ses continuateurs n'en accusent pas moins une remarquable transformation des mœurs. A l'austérité, à la chasteté du bushidô avait succédé le sensualisme. Dans tous les pays le dix-septième siècle avait établi le principe d'autorité; quand un gouvernement ferme eut rétabli la paix, produit la diffusion de l'instruction et de la richesse, personne ne comprit plus la nécessité du régime sévère que les plus indépendants, les plus licencieux avaient réclamé dans l'anarchie du seizième siècle; ce fut une révolte générale et qui se produisit aussi bien dans le domaine de la morale que dans celui de la pensée. Le rationalisme prétendit remettre en discussion

non seulement les dogmes de la religion et les principes du gouvernement, mais aussi les bases sur lesquelles était établie la société. Mme de Warens, qui raisonnait sur la morale, réussissait à se prouver qu'elle rendait service à Jean-Jacques Rousseau en se donnant à lui et que l'indifférence en matière de liaison amoureuse était la preuve d'un esprit fort. Plus tard on vit Byron s'imaginer qu'il montrait un grand courage et témoignait de ses idées libérales en affichant sa liaison avec la comtesse Guiccioli. De mêmes les jeunes samurai prétendaient défier et la sévérité des bonzes et la tyrannie du bakufu, en vivant publiquement avec des prostituées.

Saikaku avait dû garder une certaine réserve dans la société encore fermement établie du dix-septième siècle. Mais au Japon comme en France, en Angleterre ou en Italie, l'anarchie morale du dix-huitième siècle permit aux moins audacieux de se hausser à toutes les audaces.

A Kiôto, où la police était moins sévère qu'à Yedo, il se fonda une célèbre maison d'édition, le *Hachimonjiya*, qui se fit une spécialité de publier des livres impies et libertins. Jishô († 1745), le directeur de cet établissement, qui rapporta de gros bénéfices, signait tous les livres qu'il éditait, mais il ne semble pas qu'il les ait écrits. Son principal fournisseur était Kiseki († 1736), un auteur de beaucoup d'imagination et de talent; Jishô ne lui donnant pas la part convenue sur les bénéfices, Kiseki prit le parti d'éditer lui-même ses ouvrages. En 1746 le *Hachimonjiya* avait déjà publié cen

t

trois romans dont la plupart racontaient la vie des lupanars, principalement ceux de Kuruwa de Kiôto. Ces romans étaient illustrés par les meilleurs artistes de l'époque.

Le libertinage ne suffisant plus à un public blasé, l'on y joignit la satire de tout ce qu'on avait jusqu'alors admiré. Le *Keisei Kintanki* (1711) est un prodigieux pamplet humoristique qui ne respecte ni les saints bouddhistes ni les héros de l'histoire japonaise; et c'est là une preuve nouvelle de l'esprit particulier de cette époque, que ce même besoin de profaner se retrouve dans le *Keisei Kintanki* et dans maintes œuvres françaises comme la *Pucelle* de Voltaire. En Angleterre l'œuvre de Swift obéit à la même tendance, mais le génie de l'auteur donne à ses pamphlets une portée philosophique.

D'ailleurs, la mentalité du dix-huitième siècle est si caractéristique dans sa complexité qu'au Japon comme en Europe nous voyons les écrivains abandonner la peinture des individualités chères au seizième siècle pour celles de types, comme il convient d'ailleurs à l'esprit classique. Ainsi Jishô et Kiseki donnèrent : *Types de vieillards* (*Oyaji Katagi*) (*Le dévot, le gourmand, le malade*); *Types de jeunes gens* (*Musuko Katagi); Types de jeunes filles* (*Musume Katagi*).

*
* *

L'esprit de Yedo différait de celui de Kiôto. La population y était moins polie, moins cultivée, mais plus énergique.

Aussi, pour immoraux qu'ils soient, les *Sharebon*, les romans pornographiques de Yedo, sont-ils des contes pleins de verve et d'humour.

Les gens de Yedo s'intéressaient surtout aux vendettas et aux crimes. Les *Jitsuroku Mono*, où le texte n'était souvent que le commentaire des gravures, donnaient une forme plus romanesque à tous les romans vécus de l'époque. L'un d'eux eut un prodigieux succès, l'*Ôoka Seidan*, qui rapporte les procès criminels jugés par le fameux machi bugiô Ôoka Echizen no Kami (1724). En d'autres termes, l'*Ôoka Seidan* est le recueil des causes célèbres du commencement du dix-huitième siècle. Il va de soi que les auteurs des *Jitsuroku Mono* ne se faisaient pas faute d'assurer leur succès en traitant de sujets licencieux ou en racontant sous une forme à peine déguisée les scandales des grands.

Le débordement des livres graveleux, impies et diffamatoires devint tel à la fin du dix-huitième siècle, que le bakufu recourut à des mesures énergiques. En 1791 tous les romans pornographiques furent brûlés et leurs auteurs jetés en prison. En 1804 la publication des *Jitsuroku Mono* fut interdite; dans les romans où figuraient des samurai l'époque de l'intrigue devait être antérieure à 1573.

III

Rationaliste et libertin au début, le dix-huitième siècle n'en fonda pas moins le romantisme.

Le fondateur du romantisme littéraire japonais est Santô Kiôden (1761-1816), dit Temmachô, de la rue dans laquelle il habitait.

Comme les romanciers de la vieille école, il se plaisait aux pornographies et fut l'un des auteurs condamnés en 1791 : la leçon lui servit du reste, la prison et le pilori mirent fin à sa verve ordurière; il fit dès lors du romantisme, on pourrait presque dire du romantisme à la Walter Scott : le décret de 1804 n'avait-il pas rendu le roman historique obligatoire? Ce fut l'année d'après sa condamnation (1805) que parut le chef-d'œuvre de Kiôden, l'*Inazuma Hiôshi*, le récit d'une vendetta célèbre.

Voici une description tirée du *Honchô Suïbodai* (1806), où l'on retrouvera tous les effets chers aux romantiques européens.

Comme le soir tombait, le moine Sonematsu atteignit une lande déserte; il résolut de passer la nuit sous un arbre. Dans cette lande se trouvait un cimetière. On y voyait de longues rangées de pierres funéraires, les unes recouvertes de mousse, les autres fraîchement taillées.

Sonematsu déposa son autel portatif au pied d'un sapin, après avoir soigneusement essuyé la rosée qui couvrait la mousse. Comme c'était l'époque où l'on fête les morts, il rassembla des feuilles, y mit le feu selon la coutume, la rosée remplaçait les libations d'eau. Puis, se tournant vers le Butsu de son autel et agitant sa clochette, le moine récita l'oraison des trépassés. Cependant la lune répandait des flots de lumière cristalline et le *hagi*, la valériane, d'autres plantes encore ouvraient leurs belles corolles saturées de rosée. Le cri aigu des insectes, qui, perçant la nuit, se mêlait aux psalmodies et aux sons de la clochette, donnait le sentiment de la solitude et de la désolation. Le vent apporta

le bruit d'une cloche frappée dans quelque temple lointain et le nombre de coups indiqua que la nuit était déjà fort avancée (1).

Ses prières terminées, Sonematsu, voyant son feu éteint, s'étendit sur la mousse et s'endormit; mais bientôt le son d'instruments le tire de son sommeil, la lande est recouverte de brume, au son d'une céleste musique, un palais s'élève lentement; les rayons de la lune le baignent qui d'abord font une trouée de lumière dans le brouillard, puis bientôt en dissipent les nuées amincies. Dans ce palais splendide comme un rêve du paradis, une princesse apparaît dont la beauté prend le cœur, de charmantes jeunes filles, de forts guerriers la servent et cette princesse est une damnée, ces jeunes filles, ces guerriers sont des damnés qui ont reçu la permission de quitter l'enfer pour tendre des embûches aux saints et les induire en perdition.



Si grande que soit la renommée de Kiôden, elle vaut peu près de celle de son illustre élève Kiokutei Bakin (1767-1848), le plus puissant génie littéraire qu'ait produit le Japon.

Né à Yedo, le fils d'un petit employé, Bakin était si grand et si fort qu'un lutteur lui offrit un jour de le prendre dans sa troupe; mais, d'humeur sauvage et bourrue, il mena la vie d'un déclassé : tour à tour samurai au service d'un noble, élève médecin, sino-

(1) Cf. Aston, *Literature*.

logue, diseur de bonne aventure, garçon chez un libraire, marchand de chaussures, maître d'école; il n'est qu'un métier qu'il ne voulut pas faire : il refusa d'épouser la fille de son oncle, qui tenait une maison de prostitution et désirait l'adopter pour lui en laisser la direction. Bakin écrivit prodigieusement et gagna beaucoup d'argent, qu'il dépensa sans trop savoir à quoi. C'était d'ailleurs un fervent bouddhiste et un honnête homme qui ne composa aucun livre graveleux et qui, dans un temps où les personnes instruites affectaient de mépriser la religion, consacra sa vie à en montrer la poésie et la force morale.

Bakin possède une intarissable imagination, une science prodigieuse, le don de décrire des scènes et des paysages, de peindre des caractères. Son style est admirable d'ampleur, d'éloquence, de couleur, de propriété, de précision. Mais Bakin est un romantique tel qu'auprès de lui tous nos romantiques paraissent des classiques; la lecture des livres bouddhiques faisait sa récréation et la fantaisie extravagante de l'Inde apparaît dans tous ses récits.

Bakin a traité les genres les plus divers : romans historiques, œuvres religieuses, peintures de mœurs, écrits symboliques, voyages fantastiques à la manière de Gulliver, le merveilleux *Shichiya no kura* (1810), où tous les objets réunis dans un mont-de-piété s'assemblent une nuit pour se raconter leurs aventures.

Je donnerai seulement une brève analyse du *Kumo no taema ama yo no tsuki* (*Entre les nuages*

la lune de la nuit pluvieuse), un roman historique dont l'intrigue est placée à l'époque des Ashikaga.

Ce qui fait l'intérêt du livre pour l'Européen, c'est l'étude psychologique du caractère d'un moine. Mis tout enfant au couvent, Saikei sent en arrivant à l'âge d'homme qu'il n'a pas la vocation, mais ses vœux sont prononcés, il ne peut reprendre la vie du monde. D'ailleurs le voudrait-il? Le premier désir de son cœur est l'ambition. Pauvre et sorti du peuple, il s'enorgueillit de se trouver dans une position privilégiée, de voir des gens plus riches et mieux nés que lui s'incliner devant l'habit qu'il porte. Puis, s'il n'est encore qu'un pauvre bonze, pourquoi ne se pousserait-il pas par le travail et par l'intrigue? pourquoi ne deviendrait-il pas prieur, abbé, archevêque, l'un des grands de ce monde? Mais à peine ses premiers efforts ont-ils été récompensés par le succès, à peine le rêve ambitieux qu'il croyait folie semble-t-il près de se réaliser qu'un immense dégoût le saisit : tous les biens, toutes les gloires de ce monde lui semblent vides. C'est que le printemps est venu, que les fleurs s'ouvrent embaumées, que l'uguisu chante, que les bêtes et les oiseaux se poursuivent sous les bois : oui, l'ambition n'est qu'un mot; ce qui lui pèse, ce n'est pas son humble condition, c'est le vœu de chasteté imprudemment prononcé : il lui faut la femme, il lui faut l'amour.

Et voilà qu'il rencontre dans un temple une célèbre courtisane appelée Hachisuba (*Feuille de Lotus*); la beauté provocante de cette femme le trouble, le séduit; rêvant, éveillé, il revoit toujours

la charmante image. De son côté Hachisuba se sent attirée vers lui par un mélange d'amour et de haine. Un jour des fenêtres d'une maison de thé elle le voit passer dans la rue et le fait appeler par ses suivantes, sous prétexte de lui donner l'aumône. Quand Saikei a franchi le seuil du boudoir somptueux où brûlent de troublants parfums, Hachisuba ne parle plus de faire une offrande, mais de se confesser. Le poids de ses fautes l'oppresse, lui seul peut la sauver. Et comme ému, timide, il détourne ses yeux pour ne pas la regarder et balbutie que, pécheur lui-même, il ne peut sauver les autres du péché : « Mon crime, s'écrie-t-elle, le voici, je vous aime. » Puis, le voyant hésiter, elle se reprend, se reproche d'avoir parlé trop librement, lui demande de tout oublier. Puisse-t-il, en acceptant cette tasse de sake, lui montrer qu'il lui a pardonné ! Saikei consent. A la première tasse en succède une seconde; quand il a perdu la raison, elle triomphe facilement de sa vertu. Quelle n'est pas la confusion du moine lorsque le lendemain matin la rude main de l'hôtelier le tire du sommeil où l'ont plongé l'ivresse et l'amour ! *Feuille de Lotus* est partie en lui laissant son miroir comme souvenir.

Comprenant qu'il ne peut rentrer dans son couvent, Saikei se résout à gagner Kamakura pour y chercher fortune. Bakin peint avec un remarquable sens psychologique la déchéance rapide qui suit la première faute. Hier encore Saikei n'était qu'un jeune homme ennuyé de la vie monotone du cloître et troublé par des rêves d'ambition et d'amour. Blessé maintenant dans son orgueil, hanté

par le désir de la chair, pressé par le besoin d'argent, il devient en peu de temps l'un de ces êtres sans remords devant lesquels reculent eux-mêmes les bandits.

La première faute du moine a été un acte presque involontaire de luxure, le second est un pur acte d'escroquerie mûrement prémédité. Avisant un naïf qui ramène un bœuf du marché, il imagine de reproduire un tour conté dans les vieux fabliaux : après avoir lavé son froc dans de l'eau salée, il se rend chez le marchand : « Les Butsu, jure-t-il, lui ont révélé en songe que le bœuf acheté au marché était son propre père réincarné sous cette forme animale en punition de ses péchés. » Et aussitôt il parle au bœuf, qui se met à lécher la robe pour en recueillir le sel. Touché par ce miracle, le marchand donne le bœuf au moine, et celui-ci s'empresse de le vendre dans la ville voisine; les poches bien lestées, il se remet joyeusement en route le long du Tôkaidô, dépensant largement et, pour remplir sa bourse toujours vide, extorquant des aumônes aux vieilles femmes qu'il menace de l'enfer.

En traversant les monts de Hakone Saikei est surpris par la nuit. Où chercher un abri? Une lumière lui apparaît. Il va droit à cette lumière et trouve un temple isolé. Deux moines y célèbrent l'office; il veut leur demander asile, lorsque tout à coup des flammes mystérieuses jaillissent derrière l'autel. Les moines prennent la fuite et lui-même court à perdre haleine. Il s'arrête enfin, quelques gorgées de sake lui rendent du courage. Soudain deux brigands l'assaillent. Après une belle lutte, notre homme, qui

a tout appris dans sa vie errante, finit par triompher des bandits; ils tombent à ses pieds en demandant leur grâce. Eux-mêmes, avouent-ils, jouaient le diable pour forcer les moines à quitter le couvent; ces moines sont d'ailleurs des moines prévaricateurs qui avaient toute raison de penser que le diable se mêlerait quelque jour de leurs affaires. Saikei s'accorde avec les bandits. Qu'ils prennent le froc, fassent un mois de noviciat dans un couvent quelconque et reviennent au temple où lui-même s'installera comme curé! L'habileté de Saikei a vite fait de le rendre populaire dans le district. Voilà donc les pieuses âmes de l'endroit engagées dans la voie de la perfection sous la conduite de ces trois malandrins.

Parmi ces bonnes âmes, il en est une au moins qui ne court pas grand risque de se perdre : c'est *Feuille de Lotus*, devenue la femme légitime du samurai Takeyasu, fauconnier du daimiô de Sagami.

Mais au moment où Saikei va renouer avec sa maîtresse, l'histoire se complique. Takeyasu a un frère, Takeakira, qui vit à Seta sur le Biwako; or, c'est justement à ce frère que Saikei a vendu le bœuf escroqué. Takeakira est mandé dans le Sagami par le daimiô, qui veut avoir les deux frères à son service; il laisse sa maison à la garde de sa femme et de ses deux petits enfants. Cependant le propriétaire du bœuf retrouve l'animal, apprend que le moine l'a vendu et s'aperçoit qu'on l'a joué. Croyant Takeakira de connivence, il obtient un mandat d'arrêt contre lui; à défaut du samurai absent on arrête sa femme, que l'émotion tue, et ses deux

enfants qui sont mis à la torture et emprisonnés. A peine arrivé dans le Sagami, Takeakira reçoit l'affreuse nouvelle; il se fait donner un certificat d'honnêteté par son daimiô et retourne à Seta pour se disculper et délivrer ses enfants, puis il reprend la route de Sagami. Il arrive, son frère vient de mourir, le curé psalmodie l'office des morts. Désireux de prier aussi, Takeakira pénètre dans la chambre mortuaire : l'officiant est Saikei, l'amant de sa belle-sœur, Saikei qu'il regarde avec raison comme l'auteur de tous ses maux. Il dégaîne et se jette sur le misérable. Celui-ci éteint les cierges, et, profitant de l'obscurité, saisit un chandelier de bronze, en frappe rudement son assaillant et s'enfuit dans la montagne. Revenu de son étourdissement, Takeakira entend qu'on marche près de lui, croit que c'est le bonze, lance un coup de sabre, sent couler du sang, allume un cierge et se trouve devant le cadavre de sa belle-sœur; condamné comme meurtrier, il fait harakiri.

Saikei, qui n'ose rentrer dans son presbytère, mène la vie d'un aventurier et d'un brigand jusqu'au jour où les enfants de Takeakira réussissent à le surprendre et à l'assassiner.

L'histoire qui vient d'être racontée est celle même de *La lune à travers les nuages*, mais telle que l'écrirait un Européen.

Japonais écrivant pour des Japonais, Bakin a mêlé à son roman psychologique un autre roman bouddhiste celui-là et basé sur la métempsycose. Dans le prologue il nous montre un chasseur prenant la

robe et la cloche d'un ermite absent pour tuer une biche qui vient à la chapelle écouter l'office du soir. Sa femme meurt de chagrin en faisant le vœu que leur enfant devienne un prêtre. Effrayé par ce premier châtiment, le chasseur obéit, et l'enfant, élevé par les bonzes, prend le froc en arrivant à l'âge d'homme. C'est le moine Saikei. Mais n'est-ce pas la loi du buddha que tout crime reçoive sa punition dans la vie présente ou dans la vie future? La biche renaît sous une forme humaine et c'est *Feuille de Lotus* dont l'amour perdra Saikei, responsable du crime de son père. Cette idée que le fils est responsable des fautes du père est d'ailleurs confucianiste et non bouddhiste.

Bakin est de plus un romantique et toute la fin de son roman se perd dans le fantastique.

Saikei, fuyant par les montagnes, trouve un être monstrueux pris dans la fente d'un arbre qu'a frappé la foudre. Il le délivre. Or, ce monstre est le génie des nuées; son épouse, une fée à la beauté surhumaine, accueille bien le moine, lui révèle les secrets de la magie et le charge de répandre la pluie à la place du génie blessé. Saikei en profite pour détruire par l'orage les maisons et les récoltes de ses ennemis, mais comme il bondit à cheval sur les nuées, il perd l'équilibre et tombe dans une grange où on le ligote. Traîné devant les juges, il sera brûlé comme sorcier. Grâce à ses incantations, il brise ses liens et s'échappe dans les airs. Puis, craignant la vengeance de Tajikichi et de Tae, les enfants de Takeakira, il se réfugie sur le sommet d'une montagne inaccessible qu'il enveloppe de nuées

orageuses et d'un impénétrable brouillard. Mais Tae prend l'apparence de *Feuille de Lotus* et se donne pour le spectre de la courtisane revenue sur la terre grâce aux sortilèges de son ancien amant. Saikei veut la posséder. Avec la chasteté il perd son pouvoir magique, et Tajikichi, qui suit sa sœur, lui tranche la tête d'un coup de sabre.

Pour montrer le génie littéraire de Bakin, je citerai cette page où l'auteur nous montre les enfants de Takeakira retournant dans leur maison quand l'innocence de leur père, enfin prononcée, leur a fait rendre la liberté.

Ne pouvant ouvrir la porte, le frère et la sœur se glissèrent dans la maison par une brèche de la muraille. L'orage avait emporté une partie du toit : à la clarté de la lune, ils aperçurent leur mère étendue sur le dos, comme à l'instant de sa mort. La neige et le givre avaient recouvert et préservé de la corruption le corps dépouillé par les voleurs et dévoré en partie par les chiens. Suffoqués de sanglots, les enfants se jettent sur le cadavre et se lamentent si fort qu'ils en pourraient mourir. Plus âgée, la petite fille enlève sa robe déchirée pour en recouvrir sa mère nue, puis elle s'écrie : « Maman, maman, ne répondras-tu pas? ta petite fille Tae t'appelle, et ton petit garçon Tajikichi est aussi près de toi. Quand tu devrais employer la magie, maman, un mot, un seul! » Et voilà qu'au loin sonna la cloche du soir, répétant : « Tout est vanité... »

Enfin, Tae dit à son frère : « Ce serait une honte de montrer ce pauvre corps à des profanes. Nous l'ensevelirons pendant la nuit. »

Les deux enfants déposèrent le cadavre dans un vieux coffret oublié par les voleurs. Puis, tenant chacun

le bout d'une perche passée dans les trous du coffre, ils l'emportaient. La sœur avait quatorze ans à peine, le frère pas même douze. Plusieurs fois ils tombèrent sous leur fardeau. La lune brillait, mais, aveuglés par les larmes, ils ne retrouvaient pas leur chemin. Les enfants gravirent la montagne jusqu'au sommet. N'ayant pas de bêche, ils déposèrent le corps dans un trou que la pluie avait creusé entre les racines d'un frêne; puis, grattant de la terre avec leurs mains, ils en bouchèrent le trou. Ils tombèrent ensuite à genoux et prièrent :

« Ici-bas, notre mère a toujours fait le bien. Sans doute ses malheurs furent causés par des fautes commises dans une vie antérieure. Amida, Buddha du Paradis d'Occident; Kannon, ô toi la grande Pitié, sauvez l'âme de notre mère et conduisez-la de suite au repos. »

Le chef-d'œuvre de Bakin est le *Hakkenden*, l'*histoire des huit chiens*. Et assurément le romantisme n'a rien produit de plus étrange que cette œuvre de cent et quelques volumes dont la renommée est immense au Japon.

Un daimiô, que pressent les troupes d'un prince voisin, dit un jour par manière de plaisanterie à son chien : « Je te donnerais bien ma fille en mariage si tu m'apportais la tête de mon ennemi. » Le chien, qui est amoureux de la jeune fille, guette l'ennemi de son maître, le surprend, l'étrangle, le déchire et apporte la tête; puis roulant des yeux, pliant l'échine, agitant la queue, il fait comprendre qu'il attend sa récompense. Un samurai ne peut reprendre sa parole, l'eût-il donnée à un chien : la jeune fille est livrée au molosse qui la conduit dans

une caverne ; il se couche devant elle et la regarde amoureusement. Mais comme elle ne cesse de lire des exorcismes bouddhiques, il ne peut l'approcher. Prise soudain d'un malaise étrange, la princesse fait mander un devin : quand elle apprend que le chien l'a rendue mère sans la toucher, elle se frappe le sein de son poignard. Huit pierres précieuses sortent de la blessure et s'envolent dans les airs ; on les retrouve dans les mains de huit enfants nouvellement nés : ce sont les *huit chiens* du roman. Personnages symboliques comme ceux de nos vieux poèmes, ils figurent la bonté, la politesse, la justice, la sagesse, la fidélité, l'amour filial, la bienveillance et le courage. Ces chevaliers partent à la conquête du monde, rien ne les arrête, ni les géants du crime, ni les fées de la luxure ; en vain le démon déchaîne-t-il contre eux les fureurs des vents et de la mer, ou les égare-t-il dans des forêts enchantées ; la victoire leur reviendra grâce à la protection des dieux et des butsu.

IV

L'influence du romantisme ne fut pas de longue durée. Du vivant même de Bakin et de son élève Riutei Tanehiko (1783-1842), déjà moins épris du moyen âge et des sujets fantastiques, la faveur du public se porta vers l'école naturaliste. Celle-ci débuta par des œuvres comiques comme l'*Ukiyo*

furo (1809), *La maison des bains publics*, de Shikitei Samba (1775-1822), et le *Hiza Kurige* (1802-22), de Jippensha Ikku, mort vers 1831. Celui-ci nous raconte les aventures de deux joyeux compagnons qui parcourent les grandes routes du Japon, surtout le Tôkaidô.

Yaji est un homme d'une cinquantaine d'années, spirituel et rusé, paillard, menteur et quelque peu escroc. Kida, encore jeune, est surtout un braillard; vaniteux, il croit toutes les femmes amoureuses de lui; benêt, il est toujours mis dedans, reçoit toujours des coups et ne tire sa peau d'affaire que grâce à l'intervention de son compagnon. Grossiers l'un et l'autre, ivrognes et mal embouchés, nos deux coureurs d'aventures ne se plaisent que dans la société des coolies, des bonzes mendiants, des escrocs, des filles d'auberge et des basses prostituées.

Leurs aventures sont inénarrables. Ici Yaji roue de coups Kida, qu'il prend pour un renard déguisé; là Kida est jeté dans un fleuve par son porteur aveugle, qui croyait aider un ami et s'aperçoit tout à coup que le drôle a pris la place de cet ami. La scène la plus étonnante est celle où une somnambule annonce à Yaji terrifié que sa femme, morte depuis des années, pense toujours à lui et veut revenir en esprit pour exiger de lui qu'il l'aime encore et complètement.

Quand ces œuvres comiques eurent détourné auteurs et lecteurs du romantisme pour les ramener à l'observation de la vie quotidienne, le roman se fit proprement naturaliste avec les *Ninjôbon* de

Tamenaga Shunsui, plus connu cependant pour ses romans sur les quarante-sept Rônin (*Iroha Bunko* et *Yuki no Akebono*), de Kiokusanjin, de Jippensha Ikku, le jeune, de Tamenaga Shunga et de Shôtei Kinsui; tous ces auteurs écrivirent entre 1830 et 1850. Comme nos naturalistes, ils peignirent la bourgeoisie et le peuple; dans leurs romans on ne trouve pas d'événements dramatiques, mais des scènes de la vie quotidienne; ils s'attachèrent surtout à l'étude des caractères et réussirent très bien à rendre les principaux types de Yedo dans les derniers temps du shôgunat.

B. — LE THÉATRE (1).

Le dix-huitième siècle est la belle période du théâtre japonais; les scènes de marionnettes avaient fait place à des scènes véritables et l'intelligence, la souplesse d'esprit et de corps, la verve des Japonais est si grande, comme aussi leur talent d'imitation, qu'ils eurent vite fait de créer un art dramatique où s'illustrèrent de grandes familles d'acteurs; celle de Danjurô est la plus connue. La popularité des acteurs ne pouvait les sauver du mépris, et sur les registres du cens on les dénombrait en se servant des adjectifs numéraux employés pour les animaux.

Les meilleurs théâtres étaient ceux de Yedo, sur-

(1) Littératures d'ASTON et de GILES, RUSSO-JAP. WAR, *Manners and Customs* (VII-IX-X); — BENAZET, LEQUEUX, DICKINS, *Loyal League*; Dr. FLORENZ, *Terakoya* et *Asagao* etc.

tout le Nakamuraza et l'Ichimuraza d'Asakusa, et le Moritaza; ils étaient tous construits sur le même plan, présentant sur la rue une façade à plusieurs étages construite de bois peint en noir et décorée d'un fronton. Dès cinq heures du matin, la foule envahissait la rue mal éclairée. Boutiquiers, femmes du peuple, paysans en vêtements de paille, leur lanterne à la main, se pressaient dans la salle carrée, que les petites loges, remplaçant le parterre, faisaient paraître un damier. Au-dessus des loges, deux ponts reliaient la scène au foyer, situé dans le bâtiment de la rue. C'est sur ces passerelles, que tous les acteurs faisaient leur entrée et qu'ils jouaient même une partie du drame. A droite de la scène, se trouvait la loge grillée du chœur; à gauche, l'orchestre caché.

La représentation débutait par une danse sacrée, rappelant une ancienne légende. Dès que le soleil se levait, on accrochait les énormes enseignes sur fond d'or : peintes par des maîtres, ces affiches représentaient les acteurs en grand costume dans leurs meilleures créations. Aussitôt le public installé, la pièce commençait et se poursuivait jusqu'au soir.

Les décors étaient d'un grand réalisme, habilement disposés sur une scène tournante. La maison japonaise, ouverte sur le devant, ne semble-t-elle pas d'ailleurs un théâtre? Dans ces petites pièces séparées par des écrans, on peut, sans choquer la vraisemblance, représenter deux ou trois scènes en même temps.

Intelligent, expansif, le public suivait avec pas-

sion les moindres péripéties du drame : il acclamait les acteurs populaires, ceux-là surtout qui jouaient des rôles de femmes. Car les petits théâtres seulement pouvaient avoir des actrices : elles y tenaient aussi les emplois des hommes, mais en laissant la parole au souffleur. Sur les grands théâtres, l'habitude chinoise prévalut de confier les rôles de femmes à des hommes. Ces acteurs parlaient en fausset; formés depuis l'enfance, ils avaient pris la démarche et les manières des femmes. Les meilleurs artistes excellaient dans l'art d'exprimer tous les sentiments par le geste, le regard et la physionomie; leur diction affectée était pleine d'effet.

I

L'art dramatique, rude encore, quoique génial dans les œuvres de Chikamatsu, se poliça dans celle de son célèbre émule Takeda Izumo († 1756).

L'œuvre la plus populaire d'Izumo, *la Ligue des vassaux fidèles* (*Chûshingura*) (1748), met en scène l'histoire des *Quarante-sept Rônin*. Suivant l'usage imposé par la censure, l'action est transportée à Kamakura, sous le règne des Ashikaga. L'héroïque karô porte le nom de Yuranosuke. Avant les événements qui font d'eux des rônin, Rikiya, le fils de Yuranosuke, était fiancé à Konami, la fille de Honzô, le karô du daimiô de Harima. Mais Honzô est de-

venu odieux à Yuranosuke, pour avoir acheté par des présents les bonnes grâces du grand chambellan et pour avoir retenu le bras du daimiò insulté qui voulait frapper son ennemi. Fidèle à la parole donnée, Honzô veut cependant que sa fille épouse Rikiya, il l'envoie à Kiôto sous la conduite de sa femme Tonase.

Dans une scène, qui rappelle les danses de Nô, les deux femmes, se balançant aux sons d'une lente musique, chantent en vers les aventures et les impressions de leur voyage hivernal.

KONAMI

Mon corps, possédait, dit-on, la blancheur de la neige; mais les vents froids lui donnent l'incarnat qu'ont les fleurs du prunier sauvage, et le froid engourdit mes doigts... Derrière nous, les vapeurs du Fuji..., devant, la plaine, les sapins..., sur le chemin qui longe le rivage, le cortège d'un daimiô. Que tous semblent joyeux! Quand connaîtrai-je de nouveau la joie?

TONASE

Que le Dieu de la fortune daigne encore nous sourire, et ton cortège de fiançailles sera digne de ton orgueil; nulle autant que ma fille ne se dira joyeuse et belle...; mais, hélas! entre les bruyères, le sentier se fait étroit, presque invisible : pour t'aider, tu voudrais le bras d'un fiancé.

. . . .

Dans la petite maison des rônin, O-Ishi, la femme de l'ancien karô, est seule à veiller. Yuranosuke, étendu sur sa couche, feint d'être alourdi par

l'ivresse, car tous, même ses domestiques, doivent le croire oublieux de la vengeance.

Blanches de neige, les deux femmes demandent asile; O-Ishi leur ouvre : elles disent aussitôt l'objet de leur visite.

— Quoi! leur répond O-Ishi, la fille d'un karô épouserait un rônin!

Mais quand les étrangères insistent, elle change de ton; jamais son fils ne prendra pour femme la fille de leur ennemi. Accablées par cet affront, les visiteuses veulent se donner la mort. Soudain Honzô apparaît, il insulte O-Ishi et tombe aussitôt percé d'un coup de lance par Rikiya.

Yuranosuke accourt au bruit, et, prenant la main de Honzô mourant : « Heureux es-tu! voilà ton suprême désir accompli. Repentant de ta faute, tu désirais mourir par la main d'un gendre digne de toi. Ton sang rachète ton injure, ta fille peut épouser mon fils. » Honzô répond : « Tu as dit vrai; de plus, sachant que tu prends le masque d'un débauché pour tromper ton ennemi, je t'apporte mon présent de mort, le plan de son palais. » Yuranosuke tire alors un écran; dans la cour s'élèvent deux tombeaux de neige, celui de Yuranosuke et celui de Rikiya; leur vengeance accomplie, tous deux devront faire harakiri. Devant ces tombeaux, devant Honzô agonisant, le chef des *vassaux fidèles* bénit l'union de Rikiya et de Konami, les deux enfants que le destin condamne à s'aimer dans la douleur et dans la mort.

La scène ne manque pas de grandeur, cependant les plus indulgents la trouveront forcée. L'histoire

les rônin fournissait une situation assez dramatique pour que l'auteur n'eût pas besoin d'imaginer cette intrigue compliquée, ces sentiments outrés et ces fiançailles sanglantes. Mais le théâtre populaire ne représentait que la vie des nobles, et, comme aucun noble n'assistait à des représentations où se pressait la foule, le drame y tomba bientôt dans l'exagération.



Inférieur dans son ensemble à *la Ligue des vassaux fidèles*, le *Sugawara denjû tenarai kagami* (1746) renferme cependant un acte qui peut être considéré comme le chef-d'œuvre du théâtre japonais.

Le Miroir de la Transmission de l'art de la Calligraphie par Sugawara porte au théâtre la vie de Sugawara Michizane, devenu le dieu des Belles-Lettres, principalement l'histoire de ses luttes contre les Fujiwara et de son exil dans l'île de Kiushû. Ignorant des mœurs et des idées de Heian, l'auteur peint cette époque avec les traits qu'il eût employés pour l'époque féodale; ce sont les mêmes luttes des clans, les mêmes coutumes barbares et chevaleresques.

Dans l'acte qui nous occupera ici, le *Terakoya* (*la Maison d'école*), Izumo s'inspire de la fameuse pièce chinoise *l'Orphelin de Chao* (jap. *Chô shi ko ji*) dont il a déjà été parlé : cette pièce date de l'époque des Mongols.

En voici la donnée historique telle qu'elle est rapportée dans les *Mémoires* de Sze ma Ts'ien.

En 597 avant Jésus-Christ, deux clans, Chao et Tu, se disputent le gouvernement dans l'État de Tsin, où la maison régnante n'a gardé que l'apparence du pouvoir. Les Tu surprennent une nuit les Chao et les exterminent. Seule la femme du chef est épargnée, comme appartenant à la famille royale; elle met au monde un fils. Les Tu veillent aux portes du palais; la mère confie le nouveau-né à son médecin et s'empoisonne de peur que la torture ne lui fasse trahir le secret. Le médecin cache l'orphelin dans le palais, puis, feignant de céder aux menaces des Tu : « Rendez-vous, leur dit-il, chez tel paysan, vous y trouverez l'héritier de Chao. » L'enfant qu'il livre est son propre fils. Plutôt que de manquer aux lois du clan en dénonçant le complot, le paysan dénoncé périt dans les supplices, et le médecin voit mourir son fils unique sans verser une larme. L'héritier de Chao est sauvé. Quand il atteint l'âge d'homme, il réunit des soldats, prend d'assaut le château des Tu et les fait massacrer. S'approchant alors, le médecin demande la permission de se donner la mort : « Jadis, quand le malheur s'appesantit sur Chao, quiconque lui appartenait eut le courage de mourir. Seul, je survécus pour élever l'orphelin. Voici Chao rétabli dans ses droits; mon devoir est d'en informer les ancêtres. »

En mettant cet épisode à la scène, l'auteur chinois, Ki Kun Tsiang, s'est rapproché autant que possible de la vérité historique; seulement dans la pièce, le médecin Ching Ing ne cache plus son enfant chez un paysan, mais chez un ancien ministre, Kong Sun.

La scène capitale est celle où le médecin livre l'enfant qu'il prétend être le fils de Chao et qui est en vérité son propre fils. Comme les représentants du dictateur ennemi des Chao assistent à l'exécution, Ching ne doit pas trahir la douleur que lui cause la mort de son fils. Le dramaturge chinois l'a bien compris et ne lui prête que des paroles de haine contre Chao et la petite victime; cependant, pour fixer davantage l'esprit du public, il fait dire à Kong Sun :

Je vois là Ching-Ing. On dirait son cœur plongé dans de l'huile bouillante; des larmes de sang roulent dans ses yeux; il n'ose regarder et se traîne par terre de désespoir. Il a sacrifié son propre fils; trois coups de poignard, rien ne reste d'un être qui était fait de sa chair et de ses os.

Ce qui gâte malheureusement l'effet de la scène c'est que Kong Sun lui-même est mis à la torture et que ses souffrances physiques frappent plus le spectateur que les souffrances morales de Ching-Ing.

Avant d'analyser la pièce japonaise il convient de dire quelques mots de deux pièces européennes écrites aussi au dix-huitième siècle et qui s'inspiraient du même original connu en Europe par les missionnaires.

Dans son *Héros chinois* (*Eroe cinese*), Métastase n'a traité le sujet véritable que d'une manière accidentelle; au début de la tragédie Siveno, *l'Orphelin de la Chine* et non plus *l'Orphelin de Chao*, est déjà un homme fait, il se croit et tous le croient fils de Leango (le Ching Ing de la pièce chinoise), qui, dans

la tragédie italienne, n'est plus un médecin, mais le régent de l'Empire. C'est seulement sur son lit de mort que Leango dévoile la vérité à Siveno.

Et comme celui-ci hésite à le croire, comme il montre les vêtements tachés de sang que portait l'enfant frappé par les bourreaux.

SIVENO

L'enfant royal n'était donc pas enveloppé dans ces vêtements quand le fer des rebelles le transperça?

LEANGO

J'en jure Dieu. Il ne l'était pas.

SIVENO

Vraiment!

LEANGO

L'enfant enveloppé était mon fils.

SIVENO

Ton fils. Qui l'avait enveloppé?

LEANGO

Moi, moi qui l'ai vu mourir à ta place; c'est grâce à ce stratagème que l'héritier de l'empire fut sauvé.

Mais alors apparaît un mandarin du nom de Minteo, qui se fait reconnaître pour le véritable fils de Leango sauvé miraculeusement alors que tous le croyaient mort.

Voltaire s'est efforcé de traiter franchement le sujet, mais les conventions du théâtre classique et l'humeur sensible de l'époque ne lui auraient pas permis de montrer sur la scène le meurtre d'un enfant; l'orphelin ne paraît même pas dans sa pièce; par contre, il y a très heureusement introduit la mère de l'enfant sacrifié.

Voltaire a placé son *Orphelin de la Chine* à l'époque de Gengis-Khan ; le célèbre chef mongol veut se défaire du dernier représentant de la maison impériale chinoise.

La garde de l'enfant a été confiée au mandarin Zamti et à sa femme Idamé, qui est l'héroïne de la tragédie.

L'action se noue, puis se dénoue dans deux scènes capitales.

La première est entre Zamti et Idamé. Celle-ci vient d'apprendre que son mari veut immoler leur propre fils pour sauver l'orphelin impérial. Elle lui en fait de violents reproches.

IDAMÉ

Vous pleurez, malheureux.

ZAMTI

Ah! pleurez avec moi.
Mais avec moi songez à sauver votre roi.

IDAMÉ

Que j'immole mon fils!

ZAMTI

Telle est notre misère;
Vous êtes citoyenne avant que d'être mère.

IDAMÉ

Quoi! sur toi la nature a si peu de pouvoir!

ZAMTI

Elle n'en a que trop, mais moins que mon devoir.
Et je dois plus au sang de mon malheureux maître
Qu'à cet enfant obscur à qui j'ai donné l'être.

La seconde scène est entre Gengis et Idamé, qui, au moment de voir sacrifier son fils, le sauve en déclarant qu'il n'est pas l'orphelin royal.

Mais déjà Zamti a pu mettre en sûreté le jeune

prince ; c'est lui donc que Gengis frappera, d'autant plus que, jadis amoureux d'Idamé, il hait en lui un rival. Idamé demande la grâce de son mari, et le Khan pardonne, en véritable héros, par un de ces retours de sentiment chers à la tragédie classique.

Examinons maintenant la pièce d'Izumo, mais rappelons d'abord que le sujet a été transporté de Chine au Japon et qu'il s'agit non plus de l'orphelin de Chao ou de l'orphelin de la Chine, mais de Kan Shûsai, le fils de Michizane. Cet enfant, âgé de huit ans, vit chez le maître d'école Genzô, qui le fait passer pour son fils. Le kambaku Fujiwara Tokihira, l'ennemi de Michizane, découvre que l'enfant est le fils de l'exilé. Il mande deux de ses samurai, Matsuô et Gemba, leur ordonne de faire cerner la maison par leurs soldats, de s'emparer de l'enfant et de le mettre à mort. Gemba est le traître du drame ; de son caractère il n'y a donc rien à dire : ainsi qu'il convient dans un drame populaire, c'est un traître tout d'une pièce. Mais Matsuô, un vassal héréditaire de Michizane, qui jadis l'a cédé au kambaku, ne tient pas pour brisés les liens qui depuis des siècles unissaient sa famille à celle de l'exilé. Aussi n'hésite-t-il pas : son propre fils Kotarô a huit ans comme Kan Shûsai, et les deux enfants se ressemblent au point que souvent on les a pris l'un pour l'autre. Que son fils soit donc sacrifié ! Matsuô connaît Genzô, il sait que le maître d'école ne reculera pas devant un crime pour sauver l'enfant remis à sa garde ; le stratagème est donc simple : Kotarô sera mis à l'école chez Genzô ; celui-ci verra

de suite la ressemblance et comprendra ce qui lui reste à faire.

Comme Matsuô ne pourrait se rendre à l'école sans éveiller les soupçons, c'est sa femme Chiyo qui conduira Kotarô. Ainsi, comme Voltaire, Izumo a donné le premier rôle à la mère; mais tandis qu'Idamé n'a pas le courage de sacrifier son fils, Chiyo est une Japonaise qui pas un instant ne songe à discuter les ordres de son mari.

Au début du fameux acte que l'on nomme *la Maison d'école*, nous sommes dans la classe; de petits paysans jouent et rient et font du bruit, sous la garde de Tonami, la femme du magister absent. Chiyo paraît, qui amène Kotarô; elle convient avec Tonami que tous les jours elle conduira l'enfant en classe et viendra le rechercher; mais aujourd'hui elle a tant à faire qu'elle demande à Tonami de se charger de l'enfant pendant une partie de la journée.

Pour comprendre la beauté de cette scène, la plus célèbre de tout le théâtre japonais, il faut se rappeler l'admirable jeu de Sada Yakko, la mobilité de sa physionomie, son talent à rendre les scènes muettes, et Sada Yakko est très inférieure aux acteurs de rôles féminins qui au Japon interprètent le rôle.

Chiyo ne doit éveiller ni la méfiance de Tonami, ni celle de son fils : elle s'enquiert de l'école, veut voir la place réservée à Kotarô, elle le recommande à Tonami, aux enfants qu'elle comble de bonbons et de présents; elle console le gamin, qui se sent le cœur gros en quittant pour la première fois les ju-

pons de sa mère, et tout cela d'un ton simple, dégagé, en papotant, en riant comme le font les Japonaises; un coup d'œil, une larme aussitôt cachée sous la paupière aux longs cils, un soupir à l'instant étouffé trahissent seuls son émotion.

Enfin il faut partir.

CHIYO, *à Tonami.*

Maintenant je prendrai congé. Je vous confie mon fils, ayez bien soin de lui. (Au petit.) Et toi, sois bien sage, mon cher enfant. Je vais seulement jusqu'au village voisin et je reviens de suite.

KOTARÔ

Maman, maman, je ne veux pas rester seul. Emmène-moi.

CHIYO

Kotarô, ce n'est pas un fils que j'ai, c'est une poule mouillée. — Vous voyez, madame, à quel point il est gâté. — Allons, allons, tu es mon enfant chéri, un enfant bien bon et bien sage. Reste ici, conduis-toi bien, je serai bientôt là.

Un moment Chiyo laisse ses yeux mouillés de pleurs s'arrêter sur son fils, puis brusquement elle part; à peine sortie, le cœur lui manque, elle revient :

Excusez-moi, madame, de vous déranger encore. J'ai oublié mon éventail. C'est drôle, je ne le retrouve pas. Où ai-je bien pu le laisser?

TONAMI

Mais, madame, votre éventail, vous l'avez dans la main.

CHIYO

C'est vrai. Qu'ai-je donc pour être si distraite?

Et après avoir jeté un dernier regard sur son fils, Chiyo s'éloigne pour ne plus revenir.

Cette scène est la plus belle du drame, elle ne sert pourtant que de préparation à la scène capitale. Matsuô et Gemba, chargés de le surveiller, viennent réclamer l'Orphelin que Genzô fait passer pour son fils; s'ils ne réussissent pas dans leur recherche, tous les enfants du village seront massacrés; et les parents accourus de gémir, d'implorer Genzô, qui doit céder pour les sauver tous.

Genzô présente successivement aux samurai tous ses élèves, mais Matsuô et Gemba ont vite fait de les reconnaître pour de petits paysans.

Se voyant perdu, Genzô déclare qu'il se soumet aux ordres donnés : il sort, on entend du bruit, et Genzô reparait en tenant une boîte qu'il remet à Matsuô.

La scène muette qui suit est l'une de celles que les grands acteurs doivent jouer pour atteindre à la célébrité.

Matsuô sait que la boîte renferme une tête d'enfant. Mais quel enfant Genzô a-t-il sacrifié? Un petit paysan, le fils de Michizane ou son fils à lui Matsuô? tel est le doute que nous devons lire sur le visage de l'acteur et que cependant Gemba ne doit point y lire.

La boîte est ouverte, Matsuô saisit la petite tête; au premier abord, dans le demi-jour de la pièce, il ne peut en reconnaître les traits maculés de sang et défigurés par l'agonie. Aux battements de son cœur, aux pleurs qui emplissent ses yeux, à la

défaillance qui le prend, nous comprenons bientôt que l'enfant était son Katsurô; cependant il s'est déjà ressaisi et de l'air impassible qui convient aux samurai :

— C'est bien. La tête est celle de Kan Shûsai. Gemba, portez-la au seigneur kambaku.

Ce même acte renferme encore une scène touchante, celle où Chiyo revient chercher son petit Katsurô. Genzô, qui s'imagine avoir joué Matsuô, craint que la mère ne découvre le complot; il veut la tuer d'un coup de sabre. Chiyo évite le coup, la lame coupe le carton qu'elle tient sous le bras. Il en tombe des bandelettes funéraires et de blancs vêtements de deuil. Genzô comprend que Matsuô et Chiyo ont volontairement sacrifié leur enfant.

II

Les œuvres d'Izumo appartiennent au théâtre classique des Japonais, si pareil nom peut convenir à un théâtre exclusivement populaire : les sujets traités sont tirés de l'histoire, l'intrigue n'est pas compliquée et comme dans le théâtre de Corneille nous y voyons toujours le devoir vainqueur des passions et même des sentiments sacrés de la nature.

A la fin du dix-huitième siècle, au début du dix-

neuvième le romantisme triomphe sur la scène comme dans le roman. Son œuvre la plus caractéristique est peut être l'*Iki-utsushi Asagao nikki* ou *Véritable histoire d'Asagao*. Écrite par Yamada Kakashi, qui mourut avant de la publier, elle fut mise à la scène par Suishô-en Shujin.

Akitsuki Yuminosuke, karô du daimiô d'Aki, vit exilé à Kiôto avec sa femme et sa fille Miyuki; une nuit que celle-ci fait une partie de bateau avec sa gouvernante pour admirer les lucioles, elle est insultée par des libertins ivres et délivrée par un beau samurai, Miyagi Asojirô; les deux jeunes gens s'éprennent l'un de l'autre et se jurent de s'épouser; malheureusement la destinée les sépare, comme il convient dans tout bon drame romantique. Le karô Yuminosuke retourne dans l'Aki, où son maître lui rend son ancienne charge; Asojirô est rappelé dans le Suwô, son pays d'origine; adopté par un oncle, il change son nom de Miyagi Asojirô contre celui de Komazawa Jirozaemon. Envoyé comme ambassadeur du Suwô à la cour d'Aki, il gagne la confiance du prince, qui lui donne en mariage la fille de son karô, cette Miyuki qu'il aime tant. Mais, Miyuki, qui n'a rien su de l'adoption, prend Komazawa pour un étranger; le cœur toujours plein de son amour, elle s'échappe de la maison paternelle et s'enfuit à Kiôto dans l'espérance d'y retrouver son bien-aimé; tombée dans la misère, devenue aveugle à force de pleurer, elle se fait geisha sous le nom d'*Asagao, volubilis*, parce qu'elle a donné à son bien-aimé un éventail sur lequel est dessiné un volubilis. Plus belle encore dans son malheur, pure

et respectée de tous, elle gagne sa vie en chantant dans les auberges du Tôkaidô.

Cependant le jeune daimiô de Suwô, retenu à Yedo par la volonté du shôgun, cède à l'influence de mauvais conseillers qui ont juré la ruine de la maison régnante et du clan tout entier; ils lui font mener une vie de débauches, dans l'idée que le bakufu dégradera un daimiô perdu d'honneur. Les samurai fidèles restés à Suwô chargent Komazawa de se rendre à Yedo; seul, il est assez bien en cour auprès de leur maître pour l'arracher à d'indignes favoris. Les conspirateurs sèment d'embûches le Tôkaidô, que Komazawa doit suivre : nombre de scènes ingénieuses et dramatiques font penser au fameux voyage des Trois Mousquetaires. Le principal agent des conspirateurs est un gentilhomme du clan de Suwô, Iwashiro. Il rencontre Komazawa dans *l'Ebisuya, l'hôtel du dieu du bonheur,* une auberge célèbre de Shimada, un bourg situé entre Shizuoka, ancienne résidence d'Ieyasu, et l'Ôigawa, le fleuve dont nous avons raconté les traversées tragi-comiques. Tokuemon, le propriétaire de l'Ebisuya, est un excellent type d'hôtelier riche et bien portant, brave homme et désireux avant tout de ne mécontenter aucun de ses clients.

Comme Komazawa et Iwashiro appartiennent au même seigneur, ils voyageront de compagnie. Iwashiro soudoie le médecin Yûsen : celui-ci sert à Komazawa du thé mêlé de poison, lui-même a pris un contre-poison qui lui permettra de boire avec impunité; mais Komazawa, qui a surpris quel-

ques paroles suspectes, profite d'une absence de Yûsen pour jeter le thé empoisonné et verser dans la tasse du médecin une purge qui le met fort à mal. Cet intermède comique produit un effet irrésistible sur la foule japonaise.

Iwashiro s'entend alors avec un spadassin de profession nommé Mase Kiûsô. L'hôtelier fait comprendre au jeune homme qu'il ait à se méfier des compères, et Kamázawa se demande comment seul il pourra résister à tant d'ennemis; pris de mélancolie, il veut se distraire et ordonne qu'on lui fasse venir une geisha. La joueuse de luth amenée n'est autre qu'Asagao, sa Miyuki bien-aimée, mais comment le reconnaîtrait-elle, puisqu'elle a perdu la vue et lui-même, à qui l'on a caché la fuite de la jeune fille, comment se douterait-il que cette geisha maigre, pâle, aveugle est sa fiancée? Cependant une vague ressemblance, le son de la voix, un récit déguisé qu'elle a fait de sa vie ne laissent pas que de l'émouvoir et de faire naître des doutes dans son cœur.

Asagao se retire, tout le monde se couche, seul Komazawa reste debout, il pense à Miyuki, à la chanteuse aveugle et ne peut dormir. Bien lui en prend : à la lueur trouble de sa petite lampe il voit tout d'un coup la pointe d'un sabre crever la cloison de papier contre laquelle son lit est appuyé. Avec une présence d'esprit admirable, il répand sur le sabre le contenu de sa théière : l'assassin, qui pour accomplir son crime s'est mis dans l'obscurité, sent couler l'eau et croit que c'est du sang. Sûr alors de triompher d'un adversaire blessé, il se précipite

dans la chambre, et Komazawa reconnaît Mase Kiûsô. Avec l'amour respectueux que les samurai portent à leur sabre, il se refuse à souiller le sien dans le sang d'un bandit. Jetant donc l'eau chaude de la bouilloire à la tête de Kiûsô aveuglé, il pare avec son éventail le coup de sabre que ce dernier lui porte d'une main mal assurée, saisit dans une clef du jûjitsu le bras levé pour frapper, arrache le sabre et d'un seul coup tranche la tête de l'assassin.

— Tous mes compliments, dit en entrant l'hôtelier. Jamais je n'ai vu mieux faire.

— Laissons de côté cet incident sans importance. Seul le sort d'Asagao me préoccupe, je voudrais bien revoir la geisha.

— Elle a quitté l'hôtel, je la ferai rechercher, mais la nuit est noire, sans doute on ne pourra la retrouver avant le matin.

— Hélas! il me faut partir de suite. Un ordre de mon maître me mande en toute hâte. Quand la geisha reviendra, remettez-lui de ma part cette somme d'argent, cette drogue chinoise qui guérit les maux d'yeux, et cet éventail marqué d'un « asagao ».

Au même instant paraît Iwashiro, disant que la nuit avance, que porteurs et chevaux sont déjà prêts. Les deux gentishommes ennemis s'éloignent ensemble.

Bientôt Asagao revient. L'hôtelier lui remet les présents de Komazawa.

— Décris-moi cet éventail, lui dit-elle, car la voix de Komazawa l'a troublée.

L'hôtelier cède à ce désir, Asagao a vite fait de reconnaître l'éventail qu'elle-même a donné à son bien-aimé.

— Sans doute, reprend-elle, ce gentilhomme m'aura laissé cet éventail dans le but de me transmettre quelque message.

— En effet, je vois des caractères tracés d'une encre encore fraîche.

— Quel en est le sens?

— Komazawa Jirozaemon et Miyagi Asojirô sont une même personne.

— Vraiment?

— Sans doute.

— O malheur! Alors c'était bien lui. Sa voix ne m'avait pas trompée.

— Tu le connais donc?

— Si je le connais! C'est mon fiancé, mon époux, lui que je cherche depuis des mois. Je veux le rejoindre, lui parler.

— Tu es folle. N'entends-tu pas le vent et la pluie? Aveugle, que ferais-tu dans cette tourmente?

— Peu m'importe la mort.

Et s'arrachant des bras de l'hôtelier qui veut la retenir, Asagao s'enfuit.

La scène suivante nous transporte au bord de l'Ôigawa. La nuit est noire et les rafales font rage.

Asagao arrive, et s'adressant aux passeurs :

— Avez-vous vu un samurai du nom de Komazawa?

— Il vient de traverser la rivière.

— Je veux la traverser aussi.

— Impossible.

— Prenez cette bourse d'or.

— Même pour cette bourse. Le passage était déjà dangereux quand nos frères se sont risqués pour plaire au jeune seigneur. Maintenant le passage est impossible. Voyez avec quelle furie les vagues roulent des rochers et des arbres déracinés.

— Alors il ne me reste qu'à mourir.

Et la pauvre aveugle s'élance dans le gave bouillonnant.

Mais deux mains l'ont saisie; en même temps une voix connue lui crie : « Mademoiselle! » C'est la voix du vieux serviteur de son père qui la cherche depuis des mois et vient enfin de la rejoindre.

Ramenée chez ses parents, guérie par la drogue qu'a laissée Komazawa, Miyuki-Asagao est bientôt mise en rapports avec son fiancé. Celui-ci tue Iwashiro, déjoue les projets des conspirateurs, sauve son maître et, devenu le karô du clan, il épouse enfin Miyuki.

CHAPITRE VI

LES ARTS

A. — L'ARCHITECTURE ET LES ARTS PLASTIQUES (1).

Comme les arts subissent plus directement l'influence du milieu physique que la littérature, comme leur technique plus difficile exige une plus longue préparation, les traditions y sont plus fortes; tous dépendent d'ailleurs plus ou moins et quelques-uns dépendent entièrement des conditions politiques et sociales prévalant chez les peuples qui les cultivent; c'est ainsi que l'architecture ne peut se développer complètement dans un pays qui manque de pierres, ou qui est trop pauvre pour que l'État ou les particuliers y construisent des monuments importants. Aussi les évolutions des arts chez les différents peuples ne présentent-elles pas un parallélisme aussi rigoureux que les évolutions de leurs littératures. Cependant les arts des grandes nations civilisées possèdent au dix-huitième siècle des caractères communs : le plus important est l'union d'une certaine simplicité, souvent même d'une certaine sécheresse dans l'ensemble, avec un grand raffine-

(1) Cf. les livres d'ANDERSON, de GONSE. Voir la bibliographie des autres chapitres consacrés à l'art.

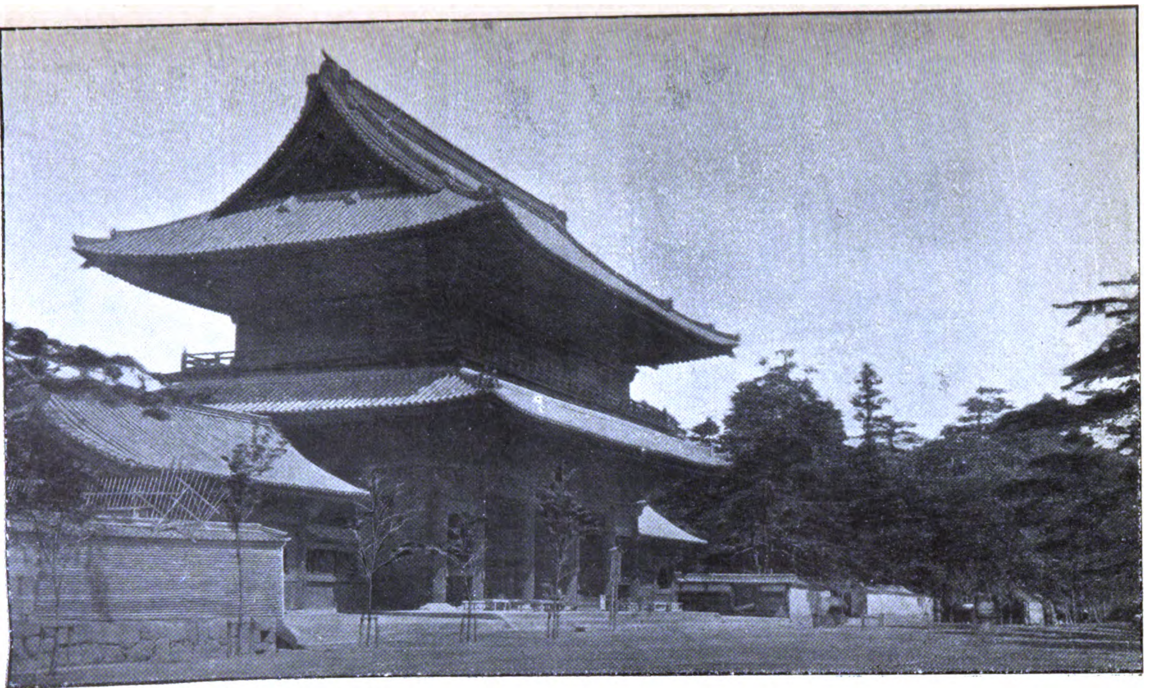
ment dans l'exécution des détails, la sécheresse provenant du rationalisme et le raffinement du sensualisme. Cette remarque générale nous permettra de mieux comprendre l'art japonais et de marquer plus nettement sa place dans l'art général du dix-huitième siècle.

I

L'architecture japonaise de cette époque produisit peu de monuments importants et ceux qu'elle produisit se rattachent étroitement à l'art du dix-septième siècle. Ils s'en distinguent cependant par une plus grande simplicité : on l'attribue quelquefois à l'appauvrissement des finances, mais c'était surtout le résultat de la tendance que nous avons signalée chez tous les peuples.

Les édifices les plus remarquables du dix-huitième siècle sont les mausolées des shôgun à Shiba et à Ueno.

Shiba nous permet de comparer l'art classique du dix-septième siècle et l'art plus simple, plus rationaliste, mais aussi plus raffiné du dix-huitième. Le premier y est représenté par le *Hakkakudô*, le mausolée octogonal de Hidetada : les proportions de l'extérieur sont heureuses, mais l'intérieur surtout mérite l'attention. Dans une salle supportée par huit piliers et recouverte de laque dorée, s'élève sur un lotus de pierre le cénotaphe en laque d'or



SHIBA. TOMBEAUX DES SHÔGUN

(XVIIIe siècle)

incrustée d'émaux et de cristaux. La laque représente dans le bas des lions et des pivoines, et dans le haut seize délicieux paysages aux fonds vaporeux dont huit sont des vues de Biwako et huit des vues du lac chinois de Siao-Siang.

Les mausolées du dix-huitième siècle forment deux groupes : d'une part ceux des shôgun Ietsugu († 1716) et Ieshige († 1761), d'autre part ceux des shôgun Ienobu († 1713), Ieyoshi († 1853) et Iemochi († 1866); le couvent et le temple, dont dépendent ces derniers mausolées, sont l'œuvre d'Ienobu.

Les deux groupes présentent la même disposition. Un porche monumental donne accès dans une grande cour où se trouvent des lanternes de pierre; un second porche conduit dans une seconde cour plus petite où les lanternes sont de bronze. La troisième cour est séparée de la seconde par une balustrade aux riches sculptures; au milieu se trouve une porte richement décorée d'où une colonnade conduit dans le sanctuaire. Comme à Nikkô, les tombes très simples sont perdues dans la forêt et l'on y parvient en montant de longs escaliers de pierre.

Les mausolées d'Ueno (*Go Reiya*) sont construits sur le même plan que ceux de Shiba et de Nikkô : il y a deux temples, le premier consacré aux shôgun Tsunayoshi († 1709), Yoshimune († 1751), Iesada († 1858), le second aux shôgun Ietsuna († 1680), Ieharu († 1786), Ienari († 1841).

Des autres édifices religieux il ne convient guère de parler, car le dix-huitième siècle ne fut pas une

époque de foi, et la Révolution impitoyable n'a rien laissé subsister des monuments civils.

II

Pendant tout le cours du dix-septième et du dix-huitième siècle l'art des jardins fut soigneusement cultivé au Japon comme en Europe, et comme en Europe il y devint symbolique et précieux, plaçant des statues et des objets d'art dans des parterres ou des paysages imités de la nature, élevant des chaumières à côté de palais, toujours charmant, puissant quelquefois et souvent presque enfantin. Entre les jardins européens et les jardins japonais de la fin du dix-huitième siècle les ressemblances sont d'ailleurs nombreuses et frappantes; les maîtres européens s'inspiraient souvent de la Chine et du Japon, et sans doute les conseils des Hollandais ne furent pas sans exercer quelque influence sur les maîtres japonais.

Le chef-d'œuvre de l'époque est le Kôrakuen de Koishikawa à Tôkiô; il fait aujourd'hui partie de l'arsenal. Koishikawa était la demeure des daimiô de Mito; pendant deux siècles ces princes, amis de l'art, se plurent à embellir un parc déjà sans rival.

A l'entrée se trouvait un grand lac entouré d'arbres et de plantes; il était peuplé d'oies sauvages. Après avoir franchi une porte de style chinois, on suivait une vallée que bordaient à droite la *colline des palmes*, à gauche des rochers d'où s'élançait la cascade qui

tire du sommeil *(nezame no taki)*. Plus loin la route s'enfonçait dans une gorge boisée pour atteindre la *Colline des Nuages blancs*, d'où l'on découvrait les temples d'Akagi et de Tsukudo, dans le lointain les monts Miôgi et Haruma. Au pied se trouvait un bois de momiji qu'on appelait Tatsuta; c'est le nom d'un fleuve de Nara célèbre pour ses érables.

Comme nos parcs français, le Kôrakuen renfermait nombre de sites et d'objets symboliques : c'étaient des temples, des lacs, l'île des Champs-Élysées *(Hôraitô)*, un petit ermitage avec la statue du poète Saigiô Hôshi habillé en paysan, le pont en croissant de lune *(togetsukiô)*, le pont de l'arc-en-ciel *(tsûten)*, *la cascade qui lave les souillures du monde*, *la vallée dont le vent enlève la poussière qui obscurcit l'esprit*, le temple de Hakui (Peh I) et de Shukusei (Shuh Ts'i), deux Chinois célèbres pour leur union fraternelle et leur loyauté envers leur souverain dans le douzième siècle av. J.-C. Au milieu d'une forêt profonde s'élevait le *Tokujindô*, *le temple où l'on acquiert la vertu;* plus loin coulait la fontaine de Jouvence *(Furôsui)*.

Et comme dans nos parcs on trouvait au Kôrakuen des vergers, des serres contenant des plantes rares, des ménageries, des volières, les tombeaux de bêtes favorites et ces tombeaux portaient de touchantes épitaphes.

Un visiteur japonais termine ainsi sa description du Kôrakuen.

On s'engage dans une route sombre, s'imaginant trouver au bout la cave d'un ermite, mais bientôt les

bois commencent à s'éclairer et soudain l'on se voit transporté dans un monde nouveau : à l'ouest le Fuji, au nord des champs et le charme d'un vrai petit village (1).

Le Kôrakuen existe encore, mais les ravages du temps et quelques changements faits par les hommes en ont changé le caractère, sans lui enlever pourtant sa beauté. Le shôgun possédait deux parcs aussi célèbres que le Kôrakuen : Hama et Fukiage, que les grands daimiô cherchaient à imiter. Dans tous ces parcs se trouvaient des jardins de thé du style *sukiya;* dans tous se célébraient des *chanoyu* et des fêtes champêtres, derniers plaisirs d'une société lasse de son oisiveté.

III

L'art d'arranger les fleurs atteignit alors à son apogée. Du *Koriû* de Sen no Rikiu sortirent de nombreuses écoles *(riû)*, soit l'*Enshû*, le *Shinshô*, le *Sekishû*, le *Jikkei*, le *Mishô*, le *Kôdô*, le *Seizan*, contre lesquelles luttaient l'*Ikenobô* et le *Yenshû;* chacune de ces écoles possédait son enseignement ésotérique (*hiden*) et toutes prétendaient s'appuyer sur des principes philosophiques : l'on retrouve ainsi l'influence du rationalisme jusque dans la

(1) Tiré du *Yedo Meien Ki* et cité dans une note d'un article de *E. W. Clément* (T. A. S. I., XXIV, p. 30).

manière de disposer les corbeilles et les bouquets.

La plus célèbre école d'ikebana est l'*Enshû riû* fondé par Kobori Tôtômi no Kami, un hatamoto d'Ieyasu. Elle reconnaît trois grands principes ou *sangi*: le *kioku*, qui prescrit de faire exprimer à toute composition florale un sentiment déterminé; le *shitsu* qui défend de violenter les lois de la nature, qui recommande au contraire de mettre en relief les qualités, les tendances, les formes de chaque plante; le *ji* qui ordonne de conformer la décoration florale au caractère physique et moral de la saison.

Quelques détails sont nécessaires pour montrer jusqu'où va le goût fin, jusqu'où la subtilité d'esprit des Japonais. Ils répartissent leurs décors floraux d'abord suivant le nombre des tiges, qui les composent, ensuite suivant la courbe qui est donnée à ces tiges; chaque disposition comporte des variantes: ainsi les tiges peuvent être droites ou bien ondulantes, toutes peuvent se dresser ou quelques-unes peuvent retomber. Les professeurs d'Enshû marquent aussi avec soin les défauts à éviter : on ne doit pas trouver dans une composition des tiges entrecroisées ou des tiges parallèles, etc.; il est défendu de rassembler des espèces dont les formes on les couleurs produiraient des constrastes déplaisants ou qui éveilleraient dans l'esprit des idées dissemblables.

A la théorie de la composition florale proprement dite s'associait la théorie du vase. On employait le *kabin*, le vieux vase à long col de bronze ou de poterie; le *hana ike* de bronze qui semble souvent une coupe; les corbeilles (*tarai* et *sunabachi*) où

l'on piquait les fleurs dans du sable ou des cailloux; les paniers posés (*hana kago*) ou attachés (*kake hana kago*); des bambous travaillés de diverses manières (*seirôgata*, *tsurukubigata*, *ranguigata*, etc.), les plus gracieux en forme de bateaux; des vases suspendus (*tsuri hanaike*) : parfois deux seaux se faisaient contrepoids au bout d'une corde, l'un portant des fleurs ou une plante grasse et l'autre une plante grimpante (*kazaguruma* et *kôhone*).

IV

La peinture aussi subissait l'influence de la société. L'art du seizième et du dix-septième siècle avait été décoratif. Au début, Taniû et ses rivaux avaient donné de grandes compositions pour les shiro des shôgun et des nobles; à la fin, Kôrin et ses élèves avaient fourni des modèles aux laqueurs; sans doute les uns et les autres avaient peint aussi des kakemono, mais dans leurs œuvres les plus poussées l'on retrouve et le style et même la technique des décorateurs.

Avec le dix-huitième siècle un style plus simple apparut dans l'architecture, les boiseries constituaient le principal luxe des appartements et dans les boiseries, ce qu'on admirait, c'était la qualité, la finesse du bois lui-même; aussi les peintres firent-ils surtout des kakemono et les compositions qu'ils exécutèrent sur des *fukuma* donnent plutôt l'im-

pression de tableaux que celles de décorations; cependant le faire large et conventionnel du style japonais nous semble à nous Européens toujours quelque peu décoratif.

*
* *

Si les grandes écoles classiques subsistaient au dix-huitième siècle, leur déclin était visible. Tosa était déchu et Kano, qui produisait encore de bons artistes, n'avait plus de maîtres du premier ordre. Son plus célèbre représentant, Ôgawa Ritsuô (1663-1747), est surtout connu comme laqueur.

L'école chinoise, qui tenait de près à Kano, se releva sous l'impulsion d'artistes chinois qui abandonnèrent leur pays pour fuir les Mandchoux, comme Chin-nan-pin, dit Kôsai, qui vécut à Nagasaki ; Hô-sai-en et surtout I-fu-kiû, établi à Kiôto de 1764 à 1772. Mais l'art de la Chine était en pleine décadence : ses maîtres les plus connus, comme les paysagistes Wang Mu et Wang Pei de la fin du dix-septième siècle ; les peintres de fleurs et d'oiseaux Cheng sie, Li fang ing, Chen chu piao, du dix-huitième, avaient adopté la manière brillante et lâche de l'Ecole du Midi ; ils ne s'inspiraient pas de la nature, mais des modèles consacrés par la tradition, ils composaient mal, dessinaient médiocrement et ne cherchaient qu'un plaisant miroitement de couleurs.

Cependant, parmi les peintres japonais qui s'inspirèrent de la Chine, on trouve quelques artistes remarquables, comme Ki-en, dit Riû-rikiô (1703-

58), Ike Taiga ou Taigadô (1722-75), et Buson (1716-83), dont les meilleures œuvres se trouvent au Ginkakuji de Kiôto. Ce dernier est resté fameux pour ses distractions : une nuit qu'il voulait regarder la lune, il fit un trou dans sa toiture avec une bougie allumée, le feu prit à sa maison et l'incendie, propagé par le vent, détruisit un quartier de Kiôto.

Cette nouvelle école chinoise est appelée *Bunjinga* ou *Nanga*. Entre ses œuvres décoratives et celles du dix-septième siècle, il y a le même contraste qu'entre le style du règne de Louis XVI et les styles de la Régence et du règne de Louis XIV. Simples jusqu'à la préciosité, Buson et Tani Bunchô (1763-1840), surnommé « le vieux dessinateur de montagnes », n'emploient que le blanc et le noir ou ce coloris pâle qu'on appelle *usu zaishiki*.

Prisonniers de leur canon, Tosa, Kano, l'école chinoise ne pouvaient que se répéter en traitant leurs sujets avec moins de franchise et plus de convention. Et le maniérisme ennuie vite, qui amène la banalité. D'ailleurs, rien ne saurait plus distraire une société lasse de convention que certains aspects inconnus de la nature, et c'est pour les raffinés une jouissance de lui suppposer leurs propres raffinements. Aussi les maîtres originaux du dix-huitième siècle prétendirent-ils renouveler les arts en étudiant la nature. Mais ils n'y cherchaient que le détail : la pose d'un oiseau ou d'un singe, un effet de soleil sur l'eau ou sur la neige, la caresse d'un rayon de lune sur la tige mouchetée

d'un bambou, la feuille d'un érable rougie par l'automne ou l'aile ébouriffée d'une cigogne. Leur décor restait chinois, leur arrangement conventionnel; ils respectaient les associations symboliques : le printemps et la jeunesse figurés par les cerisiers, l'automne avec la lune, les cigognes, les pins et le Fuji. Puis, demandant seulement à la nature ce qu'elle a de délicat ou même de précieux, ils ne pouvaient ou ne voulaient pas voir ce qui s'y trouve de fort et de violent.

Maruyama Ôkio (1733-1795), le fondateur de l'école naturaliste ou *Shijô*, peignit nombre d'œuvres célèbres : des paysages chinois sombres et dramatiques, traités d'un pinceau délicat, qui estompe les angles, jette sur l'ensemble comme une brume où se fondraient tous les contours : des oiseaux, dont les poses naturelles, les yeux brillants, les plumes soyeuses donnent l'illusion de la réalité; de petits chiens qui jouent : le tout malheureusement mièvre, sans ombre, sans perspective et sans anatomie.

Mori Sosen (1747-1821), l'élève d'Ôkio, se plut tant à peindre les singes qu'il s'établit dans la forêt, vécut des années avec eux et prit jusqu'à leurs manières. Aucun artiste ne les a mieux représentés dans toutes leurs attitudes : marchant, grimpant, sautant, se balançant, pendus par grappes, avec leurs manières gracieuses et grotesques, leurs yeux mélancoliques ou railleurs, leurs visages grimaçants, la finesse de leur peau, leur poil clairsemé, duveteux chez les uns et chez les autres hérissé. Une jolie peinture de Sosen nous montre un cerf tacheté

qui broute, sur son dos un singe guettant une mouche d'un air rusé.

Matsumura Gekkei († 1811) peignait des paysages, des fleurs et des fruits : son art unit une composition classique à la plus subtile observation.

L'école naturaliste produisit au dix-neuvième siècle Hôen, un bon animalier, et Yôsai (1787-1878) dont le *Zenken Kôjitsu* donne les portraits de tous les Japonais célèbres dans le costume de leur temps.

*
* *

Avec cet art noble, le Japon connut aussi un art populaire. Dédaigneux de l'enseignement classique et des sujets classiques, les maîtres de l'*Ukiyoe* admirent seulement deux principes : représenter ce qu'ils voyaient tous les jours et le représenter comme ils le voyaient.

Le fondateur de cette école Iwasa (Ukiyo) Matahei, vécut dans la première moitié du dix-septième siècle, il appartenait à Tosa; mais la miniature et l'art chinois l'ennuyèrent; le premier, il peignit des paysages japonais et des personnages japonais. Dans une salle du shiro de Nagoya, il a représenté toute la vie de son temps : au milieu de grands décors d'un plein-airisme inconscient, ce sont des personnages dans toutes les attitudes, pleins d'humour et de vie, des réceptions, des fêtes, des défilés.

L'école populaire voulait un instrument plus souple que la peinture; elle le trouva dans la gravure sur bois. Emprunté aux Chinois, cet art n'avait

produit avant le dix-septième siècle que des œuvres sans valeur. Le premier *ehon* ou livre d'images date de 1608 mais ce fut seulement en 1680 que Hishigawa Moronobu, donna de belles estampes en noir, on lui doit des illustrations pour les poètes du temps, des scènes de la vie de Yedo et de la vie des champs, des caricatures des dieux populaires; ainsi Ebisu en samurai, Daikoku en acteur ambulant; l'un danse, l'autre joue du luth devant des geisha. Moronobu mourut dans l'ère Shôtoku (1711-16), il avait soixante-sept ans.

Au dix-huitième siècle, les Torii, Suzuki Harunobu, qui publia surtout de 1764 à 1779, Nishigawa Sukenobu (1671 † ? 1755), Hanabusa Icchô (1651-1724) créèrent l'art de l'estampe en couleur. Leur maître à tous fut Katsugawa Shunshô, l'auteur du *Kôbi no Tsubo* (1770), des *Cent Poètes (Nishiki Hiakunin Isshû Azuma ori)* (1776) et du *Miroir des Beautés de la Maison des courtisanes* ou *Maison bleue (Seirô Bijin Awase Kagami)* (1776). Dans des décors d'opéra aux chaudes couleurs (surtout le rouge et le brun), il peint la vie des femmes du Yoshiwara; et ses compositions ont toute la pompe qu'affectaient les courtisanes d'alors. Plus volontiers encore, Shunshô représente les scènes dramatiques du théâtre populaire, l'orage, les trombes de neige, les arbres tordus par la tempête, les rivières bordées de roseaux d'où s'élèvent des fantômes, ou bien ce sont les acteurs eux-mêmes dans leurs riches costumes, le visage pâle, le poignard à la main.

Kitagawa Utamaro est le peintre des femmes; son meilleur album a pour titre : l'*Annuaire de la*

maison des courtisanes (*Seirô Nenjû gioji*) (1804). Je décrirai deux de ses gravures en couleur sur la vie de Yedo.

Une fête de jour. Tout l'éclat du printemps. Le Sumida; sur les rives, sur le pont de bois, la foule curieuse qui se presse; dans les bateaux qui s'entre-choquent, des courtisanes aux coiffures compliquées, aux belles robes de soie jaune, brune, à raies blanches et bleues, aux larges ceintures brodées de fleurs et d'oiseaux.

Une fête de nuit. L'été, pas un nuage, toutes les étoiles. Le même décor pris de plus loin. Sur la rive opposée du fleuve, des maisons de thé, parées de lanternes chinoises; au premier plan, des femmes richement mises qui tiennent par la main des enfants.

Comme peintre et comme graveur, Hokusai (1760-1849) est le maître de l'école populaire. Dans tous ses albums nous admirons la même sûreté de main, un dessin large et franc, des couleurs vives disposées avec goût, comme aussi la même science de la composition, un mérite égal dans tous les genres, la verve, l'humour, ce que les Anglais appellent le pathos; il a traité les sujets les plus variés; des paysages esquissés en quelques traits, des lutteurs, des acrobates, les modèles de la piété filiale, les sept dieux du bonheur, des scènes historiques, des scènes fantastiques dans le goût de Goya, et l'on retrouve dans son œuvre toute la bonne humeur, toute la mélancolie, tout le scepticisme, toute la piété du Japon et tout son génie.

Les meilleurs albums de Hokusai sont: le *Manga*

treize volumes d'esquisses variées (1812-49), et les *Cent Vues du Fuji (Fugaku Hiakukei)* (1835-37) ; il a illustré plusieurs poèmes, les *Classiques* chinois, beaucoup de romans, entre autres ceux de Bakin : c'est seulement après s'être brouillé avec ce dernier qu'il publia des albums sans texte. Hiroshige († 1858) est presque l'égal de Hokusai dans ses *Scènes du Tôkaidô (Tôkaidô Fukei Sôga)* (1851). Kiôsai (né en 1831) est le dernier représentant marquant de l'*école populaire* (1).

*
* *

Pour compléter cette histoire de l'art sous les Tokugawa, il faut mentionner aussi Shiba Kôkan, qui, vers le milieu du dix-neuvième siècle, s'efforça d'introduire au Japon la peinture à l'huile, apprise des Européens et devint ainsi le précurseur de l'école moderne.

V

Le dix-huitième siècle, âge de cour, de mœurs raffinées et relâchées, de galanterie et de politesse exagérées, fut au Japon comme en Europe l'âge par excellence du bibelot. Alors les beaux sabres damas-

(1) Conf. tous les livres sur l'art déjà cités, surtout Anderson et les livres de Goncourt et de M. Revon sur Hokusai.

quinés dont les *tsuba*, les gardes incrustées, représentent des emblèmes, des animaux, des paysages; les chefs-d'œuvre de la porcelaine et de la poterie; les laques riches; les statuettes de bois et d'ivoire. Alors surtout, les longues robes de femmes aux traînes, aux manches brodées de ramages, de fleurs et de plumes de paon; les vêtements de brocart ou de satin, pour les hommes; ces pâles et douces soies dont les demi-teintes disent toutes les délicatesses d'une société raffinée, qui, consciente de la décadence proche, y trouve comme une volupté. L'on enveloppe le sabre, la lyre, les statuettes, les porcelaines, les émaux, les laques, les éventails, les vieux masques de théâtre dans des étoffes dont le frémissement, la délicatesse au toucher, les teintes vieil or, vert pâle, rose ou bleu effacé, les broderies d'oiseaux ou de fleurs semblent le plus en harmonie avec l'âme sensible ou cruelle du masque, de la lyre ou du sabre. Aux murailles pendent les fukusa, ces panneaux brodés qui sembleraient des tableaux : des cigognes volant au-dessus d'arbres en fleurs, un coucher de soleil derrière une forêt de sapins.



L'art du fondeur, tombé en décadence au moyen âge, se releva au dix-septième siècle; c'est la meilleure époque du bronze japonais : cet art austère convenait au caractère austère d'Ieyasu et de ses imitateurs. Mais le dix-huitième siècle sut rendre aimable jusqu'au bronze; avec des formes souples

et caressantes et qui semblent la nature même, il lui donna des patines chaudes, parfois même voluptueuses.

Parmi les maîtres d'alors, il faut citer Seimin, célèbre pour ses tortues; Tôun, qui se plaisait à figurer des dragons et des animaux fantastiques; Keisai, Sômin, Seifu, Tokusai, Nakoshi, etc.

Après la mort de Hindari Jingorô, la sculpture ne produisit guère que des masques : on ne les portait pas, c'étaient des œuvres d'art où les Noriaki et leurs émules analysaient avec toute la subtilité de l'époque quelque forme de la passion, de la joie ou de la douleur. La fin du dix-huitième siècle ne produisit guère que des masques comiques.

Les netsuke sont de petites figurines attachées au bout du cordon qui retient la pipe ou la boîte à médecine et destinées à lui faire contrepoids. L'art des netsuke ne commença que dans la seconde moitié du dix-septième siècle; c'est au dix-huitième qu'il se développa. Les plus anciennes pièces sont de bois et c'est encore dans cette matière qu'au dix-huitième siècle on a sculpté les meilleures. Mais on trouve aussi des figurines d'ivoire, d'ambre, d'ébène, de corail, etc. Les principaux centres de fabrication étaient Nara, Kiôto et Yedo, les plus célèbres sculpteurs furent Riukei, les Miwa, Ikkô, Norikazu, etc.

Décrire les netsuke, c'est décrire plusieurs charmantes qualités du caractère japonais : la gaîté, l'humour, le goût du détail précis poussé

jusqu'à la caricature. Quelle verve, quelle imagination dans ces statuettes! Voici les dieux du bonheur et voilà des moines ivrognes ou lubriques. Une courtisane nue se baigne dans un baquet, un diable la surprend et, les yeux dilatés de désir cruel, met un doigt dans sa bouche, heureux de penser que les fautes de la pauvre pécheresse effarée livrent une pareille proie à sa malice, à sa luxure infernales. Paysans chassant, pêchant, piochant, enfants, musume, animaux, serpents, oiseaux, démons, êtres fantastiques, tous les sujets ont tenté les faiseurs de netsuke pourvu qu'ils y trouvassent matière à quelque bonne plaisanterie plastique. Car le Japonais est artiste jusqu'au bout des ongles; il ne conçoit pas d'abord un trait de mœurs, une raillerie pour lui chercher après une forme convenable; il saisit d'un coup d'œil un geste, une pose, un air de physionomie jolis ou drôles et sa sûreté de main est telle qu'à la première esquisse il les a rendus. De là le charme des netsuke.

Le laque est l'art par excellence de cette époque précieuse. Comme rien ne fait mieux comprendre la voluptueuse délicatesse de notre dix-huitième siècle que certains roses ou certains verts de Sèvres, rien ne nous révèle aussi bien que certains laques la lascive élégance du dix-huitième siècle japonais : dans l'or chaud et caressant fuient des rivières de nacre entre des forêts d'émail tandis que les nuages prennent une douceur que n'ont pas ceux des plus doux soirs. Ce sont aussi des fleurs, des poissons, des armoiries, de gracieuses formes de

femmes, d'enfants, et le motif, la couleur sont toujours appropriés à l'objet : bol, miroir, boîte à médecine (*inrô)*, tasse, autel portatif, écran ou bureau.

Les grands artistes du dix-huitième siècle furent à Kiôto : Yamamoto Shunshô, Nagata Yûji ; à Yedo Kajikawa Kinjirô, Koma Kansai, Hara Yôyûsai. Shiomi Seisei est l'inventeur du *togidashi makie*, où la laque est recouverte de poudre d'or puis surlaquée. Des styles de laque on connaît surtout : *Shunkei*, *Zokoku, Wakasa, Tsugaru, Nikkô, Nambu, Negoro,* etc.

La céramique égale les laques pour la variété des modèles, l'élégance des formes, la diversité, l'harmonie des tons. Parmi les meilleurs ouvriers de Kiôto il faut citer Ogata Shûhei, célèbre pour ses statuettes humoristiques, Eiraku, etc. Ikakura Goemon modelait des figurines pleines de verve et d'humour. Le Hizen et le Kaga fabriquaient de véritables porcelaines ; les faïences de Satsuma sont restées célèbres. Depuis 1804, on commença d'imiter les porcelaines indo-chinoises et hollandaises (1804). Parmi les différents types de céramique il faut citer *Ninsei, Kanzan, Shimizu, Awada, Arita, Karatsu, Kutani,* etc.

*
* *

L'art nous représente ainsi l'évolution même de la société pendant les trois siècles des Tokugawa. Au début triomphent l'architecture classique, une décoration puissante, une peinture de cour, grande

comme celle de Rubens; puis c'est la préciosité géniale de Kôrin, le naturalisme d'Ôkio et de Sosen, la fantaisie charmante des arts mineurs; enfin, quand l'art noble est devenu conventionnel et fade, l'école populaire naît, hésite, se décide, grandit, produit des chefs-d'œuvre. Les maîtres classiques ne représentaient que les princes et les grands; l'Ukiyoe peint le peuple, d'abord les courtisanes et les acteurs qui affectent encore les manières de la cour, puis des marchands, des marins, des paysans, les aventuriers, les eta, les mendiants. Et l'Ukiyoe, qui semblerait seulement insouciant et spirituel, fait cependant œuvre politique : ses caricatures ne respectent ni les habitudes des princes ni les dogmes du bouddhisme; ses esquisses font connaître toutes les misères et tous les vices; les plus grands maîtres publient des livres obscènes. Hiératique d'abord, puis classique, puis décoratif, puis noble et précieux, l'art du Japon ne produit plus au dix-neuvième siècle que des ébauches pleines d'humour, des caricatures et des dessins graveleux. Comme la littérature, il donne l'image d'une société qui devra disparaître pour avoir prétendu rester immuable. C'est sous l'action permanente de causes extérieures que les sociétés, pareilles aux organismes, se développent normalement. Pour un peuple qui se sépare du monde comme le Japon des Tokugawa, l'évolution n'est plus possible; il tombera en décadence ou se transformera brusquement par une révolution.

B. — LA MUSIQUE (1).

C'est également au dix-huitième siècle que se forma la musique japonaise.

Pour en faire comprendre l'esprit et en montrer les origines, je citerai d'abord quelques pages de Dazai Shundai ou Jun, le célèbre économiste et philosophe; je les compléterai quand il sera nécessaire.

La musique, écrit-il, est appelée plaisir parce qu'elle donne du plaisir au cœur de l'homme. Musique et plaisir s'écrivent par le même caractère chinois..... Il faut aux hommes une occupation; s'ils restent même peu de temps sans rien faire, ils deviennent égoïstes et méchants... Mais si l'homme s'occupe à des choses quelconques, il devient triste et solitaire... De chanter et d'élever la voix remonte l'esprit, de toucher des cordes ou de souffler dans une flûte dissipe la tristesse et rappelle la joie... De même dans les banquets manger et boire, faire du jour la nuit et de la nuit le jour ne suffisent pas pour égayer; il faut des chants, des danses et le son des instruments.

Ainsi les Japonais demandent à la musique de les égayer; ils ressemblent par là aux peuples primitifs et diffèrent de l'Européen moderne, qui se plaît surtout aux mélodies mélancoliques.

(1) Cf. (*T. A. S. J.*,) F. T. PIGGOTT, *Music of the Japanese* (XIX, 2); REV. SYLE (V, I); REV. VEEDER (VII, 2); Dr DU BOIS ((XIX, 2); G. G. KNOTT (XIX, 2), plus nombre d'articles dans des Revues anglaises, allemandes et françaises. Les citations de Dazai sont tirées de l'article de R. S. KIRBY, *Dazai on Japanese Music* (*T. A. S. J.* XXVIII).

Mais voici un autre sentiment qui rapproche des anciens Grecs les Japonais et les Chinois leurs maîtres.

La musique, continue Dazai, calme le cœur humain... Elle donne la paix au maître et au vassal, aux grands et aux petits, aux parents et aux enfants... Tous les peuples ont leur musique; la musique de chacun d'eux subit l'influence du milieu. Partout où le cœur de l'homme n'est pas droit le chant et la musique ne peuvent être bons... Or entendre de la musique vulgaire rend l'homme paresseux et méchant. De la noble musique rend le cœur bon et pacifique. C'est là un céleste mystère. Confucius a dit : « Pour purifier les mœurs d'un peuple, rien ne vaut la musique. »

Dazai résume alors l'histoire de la musique en Chine. Suivant les philosophes chinois, c'est au temps des premières dynasties que la musique aurait atteint à sa perfection. Mais les traditions de cette musique se perdirent et un art nouveau se forma sous les Han, qui ne cessa de se développer jusqu'à l'époque des T'ang. La musique chinoise fut introduite au Japon dans le cours du septième siècle. Suivant Dazai, l'on connaissait alors huit instruments; deux étaient d'origine ancienne : la lyre à vingt-cinq cordes (*koto*) (d'ailleurs maintes fois transformée) et la flûte (*shô*) (1); les autres dataient du sixième ou du septième siècle : c'étaient le *biwa*, une guitare; le *yokofue*, une flûte; le *sô*, un lyre à treize cordes; le *toshô* le *shakuhachi* des flûtes à bec et le *kakuko*.

(1) Il y a aussi une sorte de gong appelé shô.

D'autres instruments auraient été d'origine japonaise : ainsi le *wagon* ou *wagoto*, le koto japonais.

Après un court exposé de l'histoire des instruments, Dazai conclut en disant que l'orchestre classique japonais se composait de neuf instruments, trois instruments à cordes : le *biwa*, le *sô* et le *koto* japonais; trois à vent : le *shô*, le *hichiriki*, le *yokofue* et trois tambours : le *kakko*, le *raiko* et le *shoko*.

*
* *

Après la musique instrumentale, Dazai étudie la musique vocale.

Parmi les anciens chants, écrit-il, nous trouvons l'*Imayô* et le *Rôei*. Bien que populaire, l'*Imayô* est d'un style presque classique. Le *Wakan Rôei* est un recueil de chants qu'a fait le dainagon Kintô; on les accompagne avec les bois et les cordes; tous peuvent les dire, les grands comme les gens du peuple.

Quand Shigeahira des Taira était prisonnier à Kamakura, Senju, la geisha, lui jouait sur le sô des *Gojôraku* et des *Dôsôkoshô*. Kiyomori ne se plaisait qu'aux chants des shirabiôshi; la musique qui accompagnait leurs chants et leurs danses avait un caractère classique.

Dans l'époque qui suivit les Hôjô, apparurent la musique *Sarugaku* et la musique *Dengaku*. C'était de la musique vulgaire; les personnes d'un rang élevé s'en tenaient à la musique classique. Plus tard le Sarugaku se répandit dans tout l'empire et fut même joué à la cour.

Dazai prétend que le Sarugaku était la musique en usage chez les acteurs chinois et qu'elle tirait son origine des cris de guerre poussés par les bar-

bares du Nord (sans doute les Mandchoux ou les Mongols).

Il ajoute :

Toutes les musiques vocales s'harmonisent avec le son des cordes ou des bois; tel n'est pas le cas pour les chants Sarugaku.

Dazai parle ensuite de la musique bouddhiste appelée *sekkiô*; il dit qu'avec le temps on l'employa dans des sujets profanes, principalement dans des récits d'amour et que du *sekkiô* sortit le *Jôruri*. On appelait Jôruri un récit chanté qui racontait les amours de Yoshitsune et de la courtisane Jôruri; plus tard, ce nom fut appliqué aux premières pièces de théâtre.

En terminant, Dazai parle du *Tsukushisô* ou *Tsukushigaku* (la musique de Tsukushi ou Kiushû) dont il fait l'éloge, tout en ne lui reconnaissant pas un caractère classique, puis il s'élève contre le *samisen* (ou *shamisen*), une guitare à trois cordes dont l'usage se répandit à Ôsaka vers 1672.

Le samisen, dit-il, fait plaisir au mal. Le plus petit son du samisen éveille ce qu'il y a de mauvais dans notre cœur comme aucun autre instrument ne peut le faire.

Le samisen servait à l'accompagnement des *jôruri*, des *kouta* ou *hauta* et des *nagauta*.

*
* *

Philosophe classique, Dazai arrête son histoire de la musique à l'époque même où commence la musique véritable.

C'est à la fin du quinzième et dans la première moitié du seizième siècle que se forma le *Tsukushigaku*. En 1527, un moine du Zentôji, dans le Chikugo, répandit cette musique, qu'il jouait sur le *sô-no-koto*, une lyre chinoise à treize cordes. Ses élèves transmirent son enseignement à un joueur de biwa aveugle, Yamazumi Kôtô, connu sous le pseudonyme de Yatsuhashi : c'est le fondateur de la musique moderne. En 1649, il publia treize *kumi* ou *umegae*, des mélodies avec accompagnement de koto, qui sont considérées comme des modèles. En même temps, l'instrument fut perfectionné. Le *sô-no-koto* en usage avant Yatsuhashi avait des ponts bas, des cordes grossières, des *tsume* (plumes ou médiateurs) faits de papier doré maintenu sur une tige de bambou. Il fut remplacé par *l'Ikuta-goto* et le *Yamada-goto*, appelés ainsi du nom de leurs fabricants. Ce dernier a les ponts hauts et forts, des cordes très fines, des *tsume* au bout elliptique d'ivoire recouvert de cuir.

Dans le courant du dix-huitième siècle se forma la musique de chambre écrite pour quatre instruments, deux koto, un samisen et un *kokiû*, un violon à trois cordes.

Le goût de la musique ne cessa de se développer dans les cours du dix-huitième siècle, quelquefois sans doute d'une manière singulière, car il est parlé de concert muets où les musiciens effleuraient leurs instruments sans leur faire rendre aucun son ; chacun rêvait la mélodie qui lui convenait.

*
* *

Pour compléter cette courte histoire de la musique japonaise, il faudrait pouvoir en donner la théorie. Malheureusement, cette théorie est encore à faire.

Les Chinois ont deux gammes, l'une de six notes, l'autre de huit; cette dernière correspond à une octave. Les Japonais ne se servent généralement que de six notes, mais leurs théoriciens modernes prétendent que leur gamme est par le fait de huit notes.

Reste la question des intervalles. Ces intervalles ne sont pas les mêmes que les nôtres, mais, des Européens qui ont étudié la musique japonaise, les uns prétendent que ses intervalles sont entièrement différents des nôtres; tout au contraire, les autres soutiennent que, si l'on prend pour base la gamme conventionnelle du piano, la différence entre les intervalles des Japonais et les nôtres est de peu d'importance et qu'on pourrait transcrire leurs mélodies pour piano sans tenir compte de la différence; cette dernière assertion n'est sûrement pas scientifique. D'ailleurs les instruments japonais de provenances diverses ont par le fait chacun leur gamme particulière et l'on peut dire que, toute expérimentale, la musique japonaise n'a jamais reposé sur aucun système.

De ce rapide aperçu nous ne pouvons tirer que cette conclusion : le goût de la musique se répandit

au Japon dans le même temps où il se répandait en Italie, en France et en Allemagne. Dans toutes les grandes nations l'ordre et la paix avaient permis à la société de se policer et la musique, jusqu'alors populaire, subit dès lors l'influence des lettrés et des savants.

CONCLUSION

Nous voici arrivés à l'époque décisive où le Japon devait changer son système politique et social par une brusque révolution; où, sortant de son isolement séculaire, il devait entrer en relations avec tous les peuples, se mettre au courant des progrès réalisés par tous et se ranger au nombre des grands États qui dirigent la politique du monde.

L'histoire de cette transformation fera l'objet du tome IV. Mais en terminant le présent volume, il importe de jeter un coup d'œil d'ensemble sur la civilisation que nous venons d'étudier.

Après dix-huit siècles de discordes et de guerres civiles, les Japonais formaient enfin un peuple au véritable sens du mot; l'œuvre des grands réformateurs du huitième siècle, des Fujiwara, de Yoritomo, des Hôjô, de Go Daigo, des Ashikaga, de Nobunaga, de Hideyoshi avait abouti grâce au génie d'Ieyasu et au gouvernement absolu des Tokugawa. Non seulement l'unité politique était fondée et d'une manière indissoluble malgré le dualisme, malgré les rivalités des clans, mais l'unité morale l'était aussi : le Japon avait une civilisation, le peuple japonais avait un caractère.

Dans les résultats de l'œuvre politique, sociale et morale qu'avaient accomplie le moyen âge et la

monarchie absolue nous distinguerons ce qui devait disparaître, ce qui devait subsister, ce qui ne faisait encore qu'apparaître.

I

Ce qui devait disparaître, c'était d'abord le dualisme : la rivalité du mikado et du shôgun avait entravé l'œuvre de l'unité nationale. Cette unité achevée, l'un ou l'autre devait abdiquer : au dix-septième siècle il semblait que ce dût être le mikado, au dix-neuvième il était certain que ce serait le shôgun. Le système fédéral ne pouvait non plus se maintenir. Dans la grande île, les daimiats étaient de formation trop récente, leurs frontières étaient trop mal définies pour qu'il y eût intérêt à leur conserver une part d'indépendance et de souveraineté; la situation insulaire de Kiushû et de Shikoku, leur éloignement de la capitale rendaient dangereux de leur laisser une autonomie qui pouvait amener leur scission ou les exposer à l'invasion étrangère.

La disparition du dualisme et du régime fédéral entraînait celle de ces idées, de ces sentiments, de ces mœurs dont les Européens disent aujourd'hui que c'étaient ceux du Vieux Japon, mais qu'ils prirent d'abord pour l'aboutissement nécessaire de l'évolution historique du Japon et son unique produit. Non, ce n'étaient là que les jeux, on pourrait même dire les manies d'un peuple de

soldats et de marins condamnés à l'oisiveté, ce n'étaient que les préceptes de la philosophie chinoise, les dogmes du bouddhisme, les préjugés de la féodalité discutés, analysés, ressassés par les mêmes écoles religieuses et littéraires dans les mêmes cercles aristocratiques au point d'avoir perdu toute force et toute originalité. Pierre Loti a raison quand il parle d'un Japon *petit*, *mignon, maniéré, à bout de sang et de sève* — mais ce Japon-là, bien avant l'arrivée des Européens, les philosophes, les romantiques, les savants, les réformateurs politiques l'avaient eux aussi condamné ; ce Japon-là n'était pas tout le Japon, mais seulement ce qui, dans le Japon du passé, ne pouvait plus contribuer à préparer l'avenir.

Quand nous visitons le parc de Wilhemshöhe, avec ses grottes, ses cascades, ses châteaux en ruines ou même ce délicieux Trianon, sa ferme, sa bergerie, son ermitage ; quand nous parcourons les gravures de notre dix-huitième siècle européen ; que nous en étudions les toilettes ou trop simples, ou trop chargées, les coiffures colossales et compliquées, que nous lisons les tirades précieuses, les déclamations en style classique, les trop courts madrigaux et les trop longues tragédies ; quand nous pensons aux *bourgs pourris* anglais, aux petites cours d'Allemagne et d'Italie, ne trouvons-nous pas là aussi quelque chose de vieillot et qui semble à bout de sève ? Mais il y avait une autre Europe que cette Europe-là et il y avait un autre Japon que le *Vieux Japon*, celui qui devait accomplir de grandes réformes et triompher dans de grandes guerres.

II

Cherchons donc dans la société des Tokugawa les éléments qui ont formé ce Japon des réformes et des guerres. Nous commencerons par l'étude des éléments qui étaient définitivement constitués avant la Révolution.

Au point de vue politique, c'était l'unité nationale faite, et bien faite, par l'abaissement des daimiô, la diffusion des idées impériales chinoises, le patriotisme de tous, comme aussi le régime administratif élaboré pendant dix siècles dont est sorti le régime actuel, bien plus que des institutions européennes, que les ministres du Meiji ont prétendu copier.

C'était la forte constitution de la famille qu'avaient établie les anciennes traditions japonaises, le confucianisme et le régime féodal.

C'était surtout une solide discipline morale, faite de soumission filiale, de patriotisme et de bushidô; si beaux, si féconds pourtant que soient ces sentiments, peut-être n'ont-ils pas contribué à tremper le caractère des Japonais autant que le mépris de la souffrance et de la mort, le goût du danger, l'orgueil du sacrifice, la maîtrise de soi. Gœthe n'a-t-il pas écrit que peu importaient les principes de morale : ce qui importait, c'était l'habitude de se vaincre? Sans vouloir discuter la valeur absolue de

cette maxime, nous pouvons dire qu'elle s'applique bien au caractère des Japonais : parmi leurs préceptes de morale il en est, comme la soumission au chef du clan et les préjugés féodaux, qui n'ont plus de place dans la société moderne, ces préceptes mêmes sont cependant féconds puisqu'ils contribuent à donner aux Japonais leurs trois grandes vertus : la discipline, l'enthousiasme et l'énergie.

III

Avec ces éléments qui s'étaient déjà développés, la civilisation japonaise possédait d'autres éléments auxquels l'occasion avait encore manqué pour se développer complètement. Ces éléments, la Révolution ne les a pas fait naître, puisque ce sont eux qui ont produit la Révolution et ce n'est pas non plus l'intervention des Européens, car, malgré la supériorité de leur armement, les puissances européennes n'auraient jamais conquis le Japon soulevé; d'ailleurs le Japon aurait pu se laisser vaincre comme la Chine sans chercher à se renouveler.

Les qualités qui ont fait le Japon moderne s'étaient formées pendant la longue paix qu'avait assurée le régime des Tokugawa.

De ces qualités les unes, aussi anciennes que le peuple japonais, voulaient seulement être réveillées. Ainsi du culte de la famille impériale restauré par les Motoori, les Hirata et leurs émules. Le loya-

lisme domine toute l'histoire du Japon moderne; il a permis aux Japonais de faire la révolution la plus complète que mentionne l'histoire du monde sans rompre avec leur passé, sans briser les cadres de leur société, sans perdre (ce qui semblerait incroyable) l'idée du respect et de la discipline.

Il en était de même du shintô, resté vivant non seulement dans le culte d'Amaterasu et les superstitions populaires, mais encore dans les emprunts que lui avaient faits confucianisme et bouddhisme. Les romantiques lui rendirent sa popularité, donnant ainsi aux Japonais, dans le temps même où le bouddhisme perdait de son prestige, un nouveau dogme, un nouveau culte, un nouveau fondement de la morale. Grâce au shintô, les Japonais ont pu, en transformant leurs idées et leurs mœurs, conserver le sentiment religieux, le culte de la tradition, cet attachement au passé qui seul donne à un peuple, avec la compréhension de son caractère, la conscience de sa force.

Mais, cette longue période de paix succédant à tant de siècles de guerre civile, n'avait pas seulement fait renaître d'anciennes vertus, elle en avait produit de nouvelles. Comprenant que l'isolement du Japon lui était nuisible, beaucoup s'efforçaient d'étudier les civilisations étrangères, surtout de s'initier à leurs sciences, car la justesse d'esprit des Japonais, leur goût de la précision leur avait bientôt fait comprendre l'inutilité des raisonnements *a priori* où se plaisent les Chinois.

Les progrès économiques et sociaux qu'avait

produits la monarchie absolue leur faisait souhaiter aussi de développer leur industrie, d'assurer par le commerce extérieur la vie d'une population trop nombreuse, de se créer des colonies. Et sans doute ces idées étaient très vagues chez la plupart mais elles étaient celles de tous les hommes intelligents dans la première moitié du dix-neuvième siècle.

Et la constitution nouvelle de la société avait fait naître aussi les deux tendances qui devaient le plus contribuer à la formation du Japon moderne : une tendance démocratique fortifiée par la philosophie chinoise, exaspérée par les injustices du régime féodal ; une tendance individualiste due à l'affaiblissement des liens politiques et familliaux que produit toujours une complexité plus grande des relations sociales.

IV

Avec des institutions, des tendances que nous pouvons appeler proprement nationales, la civilisation du Japon en contenait d'autres qui appartenaient à la civilisation générale de l'Asie.

Pour prévoir l'avenir du bouddhisme et du confucianisme japonais, même de la constitution familiale japonaise, ce n'est pas seulement au Japon que nous devrons étudier ces systèmes, ces formations sociales mais dans toute l'Asie.

D'autre part, beaucoup des phénomènes de déca-

dence et de renaissance que nous avons constatés au Japon se produisirent aussi en Europe.

Ce qu'il faudra donc, c'est comparer la civilisation de l'Asie et celle de l'Europe pour voir ce qui leur est commun et ce qui est propre à chacune d'elles, pour chercher de quelle manière elles peuvent influer l'une sur l'autre, pour découvrir ce que l'une et l'autre doivent conserver et ce qu'elles doivent perdre, mais cette étude sera réservée pour l'Introduction du tome IV, puisque aussi bien ce tome aura pour principal but de montrer la transformation de l'Asie sous l'influence de l'Europe.

V

Pour achever cette *Conclusion*, ce qu'il nous faut seulement, c'est montrer le caractère du peuple japonais tel qu'il s'était enfin formé après dix-huit siècles d'histoire, caractère complexe comme le sont toujours les caractères des grands peuples. Aux qualités naturelles : le courage, la joie de vivre, l'amour d'un pays dont la beauté dépasse toute description; aux qualités que nous avons déjà signalées dans la période de Heian : le goût de la tradition, la fierté nationale joints à l'orgueil de s'essayer dans tous les arts, toutes les sciences de l'étranger, l'esprit de famille, la faculté d'établir un bon système de gouvernement, le moyen âge avait ajouté le dévouement féodal, les vertus militaires, et la foi religieuse,

tandis que la Renaissance, en émancipant les paysans, en les rendant fiers et braves comme les nobles, avait vraiment fait de toutes les classes un seul peuple; à ce peuple le régime des Tokugawa enseigna les arts de la paix il lui donna l'habitude de se soumettre à un gouvernement bien ordonné; la révolution qui se préparait devait fortifier le patriotisme et réveiller l'esprit démocratique. En 1850 l'évolution politique et sociale du peuple japonais lui avait déjà donné toutes ses qualités essentielles; les événements pouvaient encore les développer, ils ne pouvaient guère en créer de nouvelles.

LISTE CHRONOLOGIQUE

DES EMPEREURS JAPONAIS

DEPUIS LE SEIZIÈME SIÈCLE

---

109. Go-Mizuno-o. 1612-1629 A. D.
110. Miôshô (impératrice) 1630-1643 —
111. Go-Kômei... 1644-1654 —
112. Gosai... 1655-1662 —
113. Reigen. 1663-1686 —
114. Higashi-yama.. 1687-1709 —
115. Nakano-mikado.... 1710-1735 —
116. Sakura-machi.. 1736-1746 A. D.
117. Momo-zono. 1747-1762 —
118. Go-Sakura-machi. 1763-1770 —
119. Go-Momozono 1771-1779 —
120. Kôkaku. 1780-1816 —
121. Ninkô.. 1817-1846 —
122. Kômei.. 1847-1866 —
123. Mutsuhito (1) dep. 1867 —

(1) Mutsuhito est le petit nom de l'empereur actuel, tandis que ses prédécesseurs, dont le petit nom n'est jamais prononcé, sont désignés par leurs titres posthumes.

LISTE DES SHÔGUN TOKUGAWA

(AVEC LEURS TITRES POSTHUMES)

Ieyasu (1603-1605) (Tôshôgû) † 1616.
Hidetada (1605-1623) (Taitokuin) † 1632.
Iemitsu (1624-1651) (Taiyûin) † 1651.
Ietsuna (1652-1680) (Geniûin) † 1680.
Tsunayoshi (1681-1709) (Jôkenin) † 1709.
Ienobu (1710-1713) (Bunshôin) † 1713.
Ietsugu (1714-1716) (Yûshôin) † 1716.
Yoshimune (1717-1745) (Yûtokuin) † 1751.
Ieshige (1746-1761) (Junshinin) † 1761.
Ieharu (1762-1786) (Shummeiin) † 1786.
Ienari (1787-1837) (Bunkiôin) † 1841.
Ieyoshi (1838-1853) (Shintokuin) † 1853.
Iesada (1854-1858) (Onkiôin) † 1858.
Iemochi (1859-1866) (Shôtokuin) † 1866.
Yoshinobu (1867) (encore vivant, fait prince Tokugawa en 1884, titre cédé depuis à son fils, le président actuel de la Chambre des pairs).

CHRONOLOGIE

HISTOIRE JAPONAISE

Le Portugais Mendez Pinto aborde à Tanegashima (1542).

Ambassade du daimiô de Bungo (Kiushû) en Portugal (1543).

Shôgunats de Yoshiteru (1546-67), Yoshiaki (1568-73).

Ôkimachi Tennô (1558-86).

Dans l'anarchie générale il se fonde de puissantes familles féodales : les Shimazu de Satsuma, qui battent les Ôtomo de Bungo (1578), les Môri de Chôshû (Nagato), qui établissent leur capitale à Yamaguchi (1556) ; dans le Nord, les Date (Terumune, puis Masamune), seizième et dix-septième siècles ; dans le Kantô : les Hôjô, les Uesugi, les Takeda, dont le chef Shingen est l'un des héros féodaux (1521-73).

Saint François Xavier débarque à Kagoshima (1549) ; il visite

SYNCHRONISMES

Découverte du cap de Bonne-Espérance (1486), de l'Amérique (1492), du Brésil (1500).

Vasco da Gama aborde dans l'Inde (1498).

Bulle du pape conférant aux Portugais le monopole des expéditions dans l'Extrême-Orient (1502).

Les Portugais en Chine (1514), au Japon (1542) ; ils fondent Macao (1557).

Fondation de l'empire Indien du Grand Mongol (1526), Babar (1526-30), Humayun (1530-56), Akbar (1556-1605), Jahangir (1605-27), Shah Jahan (1628), mort en 1666, Aurangzeb (1658-1707).

Les Espagnols conquièrent les Philippines (découvertes en 1521 par Magellan) (1569).

Incursions des Japonais dans le

HISTOIRE JAPONAISE	SYNCHRONISMES
Kiôto (1550). Son départ pour les Indes (1551). Sa mort sur les côtes de Chine (1552).	Fu kien (1563), et le Che kiang. Ils sont repoussés par les généraux Yu-Ta-yeo et Ts'i ki-kwang (mort vers 1600).
Premières guerres d'Oda Nobunaga (1558-60). Il donne le shôgunat à Ashikaga Yoshiaki (1568).	
Il assiège et prend le couvent fortifié de Hieizan (1571-3).	
Il supprime le shôgunat et prend lui-même le pouvoir avec le titre de dai-nagon, plus tard de nai-daijin (1573).	
Révolte des moines Honganji. Prise du couvent fortifié d'Ôsaka par Nobunaga (1578-80).	
Concile bouddhiste d'Azuki; suppression de la secte Jôdo par Nobunaga; il menace l'Eglise entière (1579).	
Conspiration contre Nobunaga; il est surpris dans Kiôto et meurt en combattant (1582).	
Go Yôzei Tennô (1587-1611).	
L'aventurier Hideyoshi, général de Nobunaga (né en 1536), s'empare de Kiôto (1582), bat Shibata qui se tue, conquiert l'Echizen et s'empare du gouvernement avec le titre de *kambaku* (1586), qu'il cède en 1591 à son neveu et fils adoptif, Hidetsugu, mais il continue	

HISTOIRE JAPONAISE	SYNCHRONISMES
à diriger les affaires sous le titre de *Taikô*.	
En 1592 Hidetsugu doit abdiquer en faveur de Hideyori, l'enfant nouveau-né de Hideyoshi ; il conspire et reçoit l'ordre de se suicider (1595).	
Hideyoshi soumet Kiushû (1587), le Kantô (1590.)	
Il fait donner une colossale cérémonie de thé (1587), construire à Kiôto les temples du Grand Buddha (1588), et du Nishi Honganji (1591-92).	
Ambassade des daimiô de Bungo et d'Arima à Rome, à Venise, en Espagne (1582-90). — Publication du premier édit de Hideyoshi contre les chrétiens (1587) (cet édit reste sans exécution), Hideyoshi reçoit le Père Valignani (1590), les ambassadeurs du gouverneur des Philippines (1592 et 1593). — Second édit de proscription contre les chrétiens. Les martyrs de Nagasaki (1597).	*Corée*. — Le roi de Corée Sion Sion (1506-44), fait des incursions sur la côte du Japon. Sous le règne du roi de Corée Sieng Cong (1567-92) commencent à se former les grands partis littéraires et politiques dont les luttes et les conspirations ont depuis lors déchiré la Corée.
Ambassade coréenne au Japon (1590).	
Expédition en Corée (1592-93). Négociations avec Pe-king, (1593-96).	Traité entre la Corée et le Japon (1615) : la Corée paie un tribut au Japon ; à son avènement le roi de Corée doit demander l'assentiment du Japon, qui entretient une garnison de quatre cents hommes à Fusan.
Seconde expédition en Corée (1597). Victoire de So-Chon (*Shisen*) sur les Chinois (1598). Les Japonais abandonnent la Corée, mais la	

HISTOIRE JAPONAISE (1)

paix n'est signée qu'en 1607.
Mort de Hideyoshi (15 septembre 1598).

Shôgunat des Minamoto Tokugawa à Yedo.

Lutte de Tokugawa Ieyasu contre la coalition des daimiô et victoire de Sekigahara (1599-1600).

Il prend le titre de shôgun (1603). Gouvernement d'Ieyasu comme shôgun (1603-5), puis comme régent pour son fils Hidetada (shôgun en 1605) jusqu'à sa mort en 1616.

Go Mizunoo-Tennô (1612-29).

Construction du shiro de Yedo (1606). Fondation des grandes écoles publiques de Fushimi (1601), de Kiôto (1614), d'Ueno (1630), de Yushima (1690).

Conquête des îles Riû-Kiû par le daimiô de Satsuma (1608)

Rescrit d'Ieyasu prohibant l'exercice de la religion de Yaso (christianisme) (1606).

Le droit de commercer au Japon accordé aux Hollandais (1611), aux Anglais (1613).

Date Masamune, daimiô de Sendai, envoie une ambassade en Europe (1613).

SYNCHRONISMES

Les Hollandais fondent la compagnie des Indes en 1602, s'établissent dans la mer des Indes, fondent Java (1619), conquièrent Malacca (1640). Leur empire s'écroule au dix-huitième siècle. Ils s'établissent à Formose (1624); le flibustier japonais Hamada Yahei les force à signer un traité peu honorable (1637).

Intrigues et luttes d'aventuriers japonais dans le Siam (1579-1633). Une colonie japonaise subsiste à Ayutia jusqu'à la destruction de la ville en 1767).

(1) *Période Keichô* (1596-1614), *Genna* (1615-23), *Kan-ei* (1624-43), *Shô-hô* (1644-47), *Kei-an* (1648-51), *Jô-ô* (1652-54).

HISTOIRE JAPONAISE	SYNCHRONISMES
Conspiration du daimiô chrétien, don Protase d'Arima (1611-12).	
Shôgunat de Hidetada (1605-22,) d'Iemitsu (1623-49).	
Miôshô Tennô, (1630-43).	
Premier édit de persécution générale contre les chrétiens (1614); second édit (1616); édits de 1624, 1633, 1634, 1637 (sous Iemitsu).	
Révolte des chrétiens dans les clans d'Arima et de Karatsu (Kiushû); ils sont exterminés (1636-37).	
Édits prohibant aux étrangers (fors les Hollandais rélégués à Deshima (1639), et les Chinois de Nagasaki) d'aborder au Japon et aux Japonais de sortir de l'Archipel (1639).	
Construction des mausolées de Nikkô (1617-1636.)	
Ouverture de la première salle de théâtre à Yedo (1624).	
Chikamatsu Monzaemon (1653-1724) écrit des pièces célèbres pour le théâtre des marionnettes d'Ôsaka.	*Chine*, — Les Tartares Mandchoux conquièrent le nord de la Chine, ils s'emparent de Pe king (1644) de Canton (1653), ils fondent la *dynastie pure* (Ts'ing).
Mort de Date Masamune, daimiô de Sendai (1636).	
Le sculpteur Hidari-Jingorô (1594-1634).	Lutte des deux pirates de Formose. Cheng Chi Lung et Cheng Ch'eng Kung contre les Mandchoux et les Hollandais (morts en 1661 et 1662).
Le peintre Kano Taniû (1602-74).	
Le shôgun oblige les daimiô à passer la moitié de l'année	

HISTOIRE JAPONAISE (1)	SYNCHRONISMES
dans le shiro de Yedo (1634, 1643.)	
Histoire du paysan maire Sôgorô mis à mort par ordre du daimiô de Sakura (1645).	
Go Kômei Tennô (1644-54).	
Shôgunat d'Ietsuna (1649-80). Il a pour ministre Matsudaira Nobutsuna. Incendies de Yedo, 1601, 1657, 1668, etc.	
Le traité de philosophie *Okina Mondô* de Nakae Tôju (1650).	
Décret reconnaissant la première gilde de Yedo (1651).	
Interdiction du *Junshi* (suicide des Kerai sur la tombe de leur maître) (1663).	
Le céramiste Kenzan (1663-1743), le laqueur Kôrin (1660-1716).	
Gosai in Tennô (1665-62.)	*Chine.* — L'empereur Ts'ing K'ang-hi (1662-1722) pacifie la Chine méridionale et Formose, signe avec les Russes le traité de Nerchinsk (1689), accueille bien les missionnaires français.
Shôgunat de Tsunayoshi (1681-1708).	
Kämpfer au Japon (1690-92).	
Complot des 47 rônin (1701-3).	
Tremblement de terre de Yedo (1703).	
Reigen Tennô (1663-86).	Yung Cheng (1723-35) persécute les chrétiens.
Higashiyama Tennô (1687-1709).	
Nakamikado Tennô (1710-35.)	

(1) *Périodes Meïreki* (1655-57), *Manji* (1658-60), *Kambun* (1661-72), *Empô* (1673-80), *Tenna* (1681-3), *Jôkiô* (1684-87), *Genroku* (1688-1703), *Ho-ei* (1704-10), *Shôtoku* (1711-15), *Kiôhô* (1716-35), *Gembun* (1736-40), *Kampô* (1741-43), *Enkiô* (1744-47), *Kan-en* (1748-50), *Hôreki* (1751-63), *Meiwa* (1764-71).

HISTOIRE JAPONAISE	SYNCHRONISMES
Sakuramachi Tennô (1736-46).	
Shôgunat d'Ienobu (1709-12).	
— d'Ietsugu (1713-15).	
— de Yoshimune (1716-44).	
L'histoire *Dai Nihon-Shi* de 1715, publiée en 1851.	
Le *Grand enseignement des femmes, Onna daigaku* de Kaibara Ekken (1630-1714), 1720.	
Takeda Izumo, mort en 1756, donne la pièce Chûshingura sur les 48 rônin (1748).	
Code pénal (Hiakka-Jô) (1741).	
Lois sur les dettes (1729, 1736).	
Lois contre la bigamie et l'adultère (1717, 1718; 1740, 1743).	
Le système des gildes se généralise entre 1764 et 1780.	
Grandes famines de 1732, 1783, 1787.	
Momozono Tennô (1747-62).	
Go Sakuramachi Tennô (1763-70.)	
Go Momozono Tennô (1771-79).	
Kôkaku Tennô (1780-1816).	
Shôgunat d'Ieshige (1745-61).	
— d'Ieharu (1762-86).	
— d'Ienari (1787-1837).	
L'étude du hollandais se développe surtout parmi les médecins et depuis 1764.	
Publication du roman *Wasôbiôe* (1774).	*Chine*. — Kien lung (1736-96) soumet les Tartares

HISTOIRE JAPONAISE (1)	SYNCHRONISMES
Les peintres de l'école naturaliste Okio (1733-95), Sosen (1747-1821). Les maîtres de l'école populaire Sukenobu, Utamaro, Hokusai (1760-1849). Les grands philologues *nationalistes* du Japon : Mabuchi (1697-1769), Motoori (1730-1801), Hirata, (1776-1843).	Eleuths du bassin du Fleuve Jaune, fait une guerre à la Birmanie (1768), pacifie le Thibet, réduit les Miao-tse (1775).

(1) *Périodes An-ei* (1772-80), *Temmei* (1781-1888), *Kansei* (1789-1800).

INDEX ALPHABÉTIQUE

APPENDICE

QUELQUES DOCUMENTS

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DES PRIX ET DES SALAIRES SOUS LES TOKUGAWA

COMPTES D'UN VILLAGE DANS LE KAI EN 1847 (1) :

	momme	bu	rin
Réparations aux barrages du Shibugawa	284	9	1
Réparations aux digues et drainage du Kamadagawa	245	2	6
Pour une digue du Kamada; pour faucher les roseaux	51	3	
Pour faucher les roseaux à la digue de Miôjin et Nishida	43	7	9
Logement à la maison Hasegawa à Ishiwa (le sanctuaire de l'Ise)	95	9	
Salaire du chef du village *	240		
Offrande des prémices du riz à Ise	12		
Salaire des serviteurs ordinaires du village *	72		
Frais de transmission par la poste des décrets officiels pendant une année	24		
Nattes pour la salle de réunion	6		
Salaires des représentants des fermiers *	42		

(1) Les chiffres marqués d'un astérisque présentent un intérêt particulier.

	momme	bu	rin
Fret payé à des bateaux d'Ôtsu....	12		
— — d'Otogura.	9		
— — d'Ishiwa..	3		
Fret payé à des bateaux de Futsukaichiba....................	3		
Péage sur le pont du Fuefukigawa d'Ôtsu........................	6		
Gages des pompiers *.............	30		
Frais de logements pour des prêtres ou d'autres hôtes....	30		
Pour la digue de Tojiya...........	18		
— de Yojinbun.........	6		
— de Mugiota..........	4		
Rente due pour la hutte du garde...	4		
Frais de la fête du dieu Dôso (pour chasser les insectes qui mangent le riz).........................	15		
Frais de logements à la maison Kawachi de Kôfu...................	9	8	
Rente en riz envoyée à Yedo *.....	150	6	1
Second paiement pour les frais du procès intenté à Otogura, Imagawa.	20	7	9
Frais de reconstruction de sept digues et ponts dans le marais..........	74	8	9
Sacs de paille, lanternes, estacades, journées de travail à l'époque du débordement du Shibugawa......	77	8	6
Réparation du toit du dépôt de riz gouvernemental................	63	4	5
Gages du gardien du dépôt *.......	32		
Pour les frais de la cérémonie de supplication (*Hiakumanben*) célébrée par tout le village..............	18		
Distribution de sake aux travailleurs.	6		
Nattes et cordes pour l'inspection officielle du pays..................	1	5	
Réparation des conduites d'eau dans le marais, achat de sacs de paille, de bâtons, de lanternes, de torches.	148	7	4

	momme	bu	rin
Remboursement du prêt officiel pour réparation des berges du fleuve...	1,102	5	3
TOTAL................	3,111	3	3

Cf. *T. A. S. J.*, XX (Supplément), J. H. WIGMORE, p. 110.

COMPTES D'UN FERMIER DU KAI EN 1803.

(*Extrait du registre des impositions du village*).

	koku	tô	shô	gô	shaku
Revenu imposé.........	16	8	3	2	4
Impôt du riz............	5	3	9	3	0
Supplément............	»	2	4	3	6

En Ei.

Yung Loh. (Pièces marquées des caractères chinois *ei raku*).

	kan	mon	bu	rin
Supplément de riz.......		175	9	
Shô-giri...............		434	3	
Dai-giri...............	1	198	3	3
Restent 2 *koku*, 4 *tô*, 8 *shô*, 3 *gô*. Ont été payés 7 balles (*hiô*) et 7 *shô* : restent dus 3 *shô*, 3 *gô*, valant en argent 1 *momme*, 2 *bu*, 1 *rin*.......	»	»	»	»
Avances................	»	3	9	3
Prix des semences.......	»	4	4	3
Dépenses pour barrages...	»	539	3	»
TOTAL.........	2	356	1	9

	riô	bu
Ont été payés en or..........		2
	1	3

	mon	bu	rin
Reste en *ei*....................	106	1	9

	momme	bu	rin
Équivalent en argent.............	4	4	8
Dû encore :			
Pour travaux publics.............	56	2	5
Pour avances pendant l'été. Riz 6 *shô*, 2 *gô* valant.............	2	6	»
TOTAL EN ARGENT........	64	5	8
Dont ont été déduits pour gages payés pour travaux publics.......	3	5	5
TOTAL....................	61	0	3
(Entièrement payés).			

Cf. *T. A. S. J.*, XX (Supplément), J. H. WIGMORE, p. 165.

SOMMES A VERSER EN DEHORS DU PRIX PAR L'ACHETEUR D'UNE ACTION DANS LA GILDE DE COTON DE YEDO

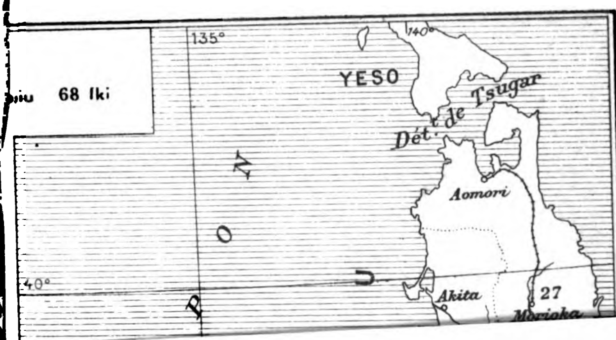
(Ere *Bunka*, 1804-18.)

1. Dans le cas où l'on émettait une action nouvelle.
A la gilde comme droit d'entrée........... 50 riô d'or.
Au principal employé..................... 3 —
Etc.

2. Dans le cas où un membre transférait une action à un autre membre :
A la gilde.................................. 30 riô d'or.
Etc.

3. Si l'acheteur était un parent du vendeur :
A la gilde.................................. 5 riô d'or.
Etc.

4. Si l'acheteur était le parent d'un membre de la gilde.................................. 20 riô d'or.
Etc.



68 Iki
135°
140°
YESO
Dét.t de Tsugar
Aomori
40°
Akita
27

ADDENDA ET ERRATA

Page 27, ligne 3, *lire :* Ils ne se poussèrent au premier rang.

Page 48, dernière ligne, *lire :* Kelung est la lecture chinoise des caractères qui rendent le mot de Mototaka.

Page 206. L'empereur Mutsuhito est le premier qui ait été appelé par son petit nom; en parlant de ses prédécesseurs on disait seulement l'empereur; du reste aujourd'hui même les Japonais ne prononcent jamais le nom de leur empereur, ni celui de l'empereur de Chine. Les prénoms japonais sont donnés à la fin du Tome I.

Page 276, ligne 11, *lire :* L'enseigne de leur firme.

Page 376, ligne 31, *lire :* De blanches lignes de mortier.

Page 386, ligne 17, *lire :* Ou ces lions.

Page 443, ligne 19, *lire :* Le samisen ou le koto. On a souvent comparé le samisen au banjo des nègres, mais les deux instruments ne sont pas identiques.

Page 463, ligne 3, *lire :* dans des *tsuchigura* construits en terre.

Page 468. Les *shôjô* sont plutôt des monstres marins que des diables au propre sens du terme; ils sont laids, mais d'humeur joviale, en grande faveur auprès du peuple.

Page 482, ligne 15, *lire :* Nous expliquons l'apparition du romantisme.

Page 508, ligne 1, *lire :* le *Kâdamvari* de Bânabhatta.

Page 515, ligne 4, *lire : Splendeurs et misères des courtisanes*.

Page 534. Les drames de Takeda Izumo étaient destinés à un théâtre de marionnettes, mais les meilleurs étaient mis à la scène.

Page 538, ligne 15, *lire :* Plutôt que de manquer aux lois du clan en dévoilant le complot.

Page 543, ligne 25, *lire :* Aux acteurs de rôles féminins qui au Japon interprètent le personnage.

Page 545, ligne 5, *lire :* Matsuô et Gemba, chargé de le surveiller...

Page 558, ligne 19, *lire :* contre lesquelles luttait l'Ikenobô. *(Yenshû est le même qu'Enshû.)*

Page 617, *lire :* En *Ei*. Pièces marquées des caractères chinois Yung Loh (*eiraku*).

Pages 619 et 622, *lire :* Ôsaka.

TABLE DES GRAVURES

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE V

LA RENAISSANCE ET LA FONDATION DE LA MONARCHIE

LIVRE VI

LA MONARCHIE ABSOLUE ET L'ESPRIT CLASSIQUE

PREMIÈRE ÉPOQUE

LE XVII[e] SIÈCLE

DEUXIÈME ÉPOQUE

LE XVIII[e] SIÈCLE ET LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XIX[e] SIÈCLE

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 6850

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

Seconde Mission Hourst. **Dans les Rapides du fleuve Bleu.** Voyage de la première canonnière française sur le haut Yang-Tse-Kiang, par le lieutenant de vaisseau HOURST. Préface de M. Jules LEMAITRE. Dessins originaux de l'enseigne de vaisseau Térisse, membre de la mission. Un volume in-8° illustré de 50 gravures dans le texte et d'une carte du Se-Tchouen. . 10 fr.

(Couronné par l'Académie française, prix Sobrier-Arnould.)

Pékin. *Souvenirs de l'Empire du Milieu,* par Maurice JAMETEL, chargé du cours de langue chinoise à l'École des langues orientales. Un vol. in-18. . . . . 3 fr. 50

La Station du Levant, par JURIEN DE LA GRAVIÈRE. Ouvrage enrichi d'une carte spéciale. Deux volumes in-18 jésus. 8 fr.

Un Voyage au Laos, par le docteur E. LEFÈVRE, membre de la mission Pavie. Un vol. in-18 avec 32 gravures et une carte. Prix . . . . 4 fr.

Pages d'Orient, par Michel NOË. Un volume in-18 . 3 fr. 50

Un Voyage au Yunnan, par le docteur Louis PICHON (de Shanghaï). 2[e] édit. Un vol. in-18 accompagné d'une carte. 3 fr. 50

Excursions autour du monde : *Pékin et l'intérieur de la Chine,* par le comte DE ROCHECHOUART. Un vol. in-18 cartonné, tranches jaspées . . . . 4 fr. 50

Journal de bord d'un aspirant, par AVESNES. 4[e] édit. Un vol. in-16 . . . . 3 fr. 50

Java, Siam, Canton. *Voyage autour du monde,* par le comte DE BEAUVOIR. Ouvrage enrichi d'une grande carte spéciale et de 14 gravures-photographies par Deschamps. 16[e] édition. Un volume in-18. . . . . 4 fr.

(Couronné par l'Académie française.)

Pékin, Yeddo, San Francisco. *Voyage autour du monde,* par le comte DE BEAUVOIR. 16[e] édition. Un vol. in-18 avec 4 cartes spéciales et 15 gravures . . . . 4 fr.

Voyage en Turquie d'Asie. *Arménie — Kurdistan* et *Mésopotamie,* par le comte DE CHOLET. Un vol. in-18 accompagné de gravures et d'une carte . . . . 4 fr.

Cachemire et Petit Thibet, d'après la relation de M. F. Drew, par le baron ERNOUF. Un volume in-18 avec carte et gravures. Prix. . . . . 4 fr.

Inde et Himalaya. *Souvenirs de voyage,* par le comte E. GOBLET D'ALVIELLA. 2[e] édit. Un vol. in-18 avec carte et gravures. 4 fr.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET C[ie], 8, RUE GARANCIÈRE. — 6850.




UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 02796

